ΕΚ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ

Α. ΨΥΧΑΡΗ.

UNIVERSITY OF TORONTO.
KING ALFRED'S LIBRARY OF HISTORY
FOUNDED BY
GOLDWIN SMITH AND HARRIET SMITH
1901

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1895.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 158.

LE GENERAL BARON THIEBAULT

d'après une Miniature de Ricard

HF.B
T429zm

MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL

B^ON THIÉBAULT

Publiés sous les auspices de sa fille

M^lle Claire Thiébault

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

FERNAND CALMETTES

IV

1806-1813

Avec un portrait en héliogravure

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^ie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1895

Tous droits réservés

92123
23/9/08.

N. B. — Les notes suivies de l'indication (Éd.) sont ajoutées par l'éditeur. Les autres sont de l'auteur.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

CHAPITRE PREMIER

Parti de Paris le 12 novembre 1806, j'arrivai à Mayence le 14. L'Impératrice y était avec sa cour; Hortense et la jolie Stéphanie de Beauharnais s'y trouvaient également, et, avec la première, Napoléon, son fils aîné. Informé qu'il y avait tous les soirs cercle chez Joséphine, je me décidai à un arrêt et, vers neuf heures, après être allé rendre mes devoirs au maréchal Kellermann, commandant l'armée de réserve, dont le quartier général était à Mayence, j'allai faire ma cour à Joséphine. Parler d'elle, c'est rappeler les grâces divinisées par une impériale beauté; dans le fait, quelle femme a jamais réuni plus de séduction et plus de dignité? On ne l'approchait qu'avec admiration; on ne l'écoutait qu'avec délices; on ne la quittait qu'enchanté d'elle et de ses manières, et, cédant au charme qu'elle répandait avec tant de profusion et que sa petite-fille, l'impératrice du Brésil, m'a rappelé, on oubliait en la voyant et ses anciennes faiblesses et, pour les désigner par leur nom, les malpropretés à la Barras, dont le besoin d'argent la rendit parfois capable.

Rien ne fut, au reste, plus flatteur que sa réception,

plus touchant d'intérêt que ce qu'elle daigna me dire sur ma blessure. J'eus l'honneur de causer assez longtemps avec elle, et, lorsque je demandai ses ordres pour la route qui me restait à faire, elle me chargea de voir de sa part à Francfort le prince primat, de lui faire ses compliments et de lui dire que certainement elle ne quitterait pas Mayence sans aller passer quelques jours avec lui, que même elle ne tarderait pas à lui écrire pour confirmer sa promesse. Par suite de cette commission, je ne pouvais plus arriver que de nuit à Fulde, où j'étais attendu, le 15, vers quatre ou cinq heures du soir, et je me fis devancer par Lemière, afin que pour le lendemain on se bornât à faire préparer mon appartement et un souper, et que tout ce qui était réception ou présentation fût remis au 16.

Mais si j'avais été ravi de Joséphine, je ne le fus pas de la maréchale Bernadotte. Sa hauteur impertinente choquait tout le monde ; ses airs, son ton, qui seraient déplacés aujourd'hui qu'elle est reine de Suède, contrastaient étonnamment avec la suavité de Joséphine et même d'Hortense, et cela de manière à n'avoir aucune excuse. Que serait-ce, si l'on rappelait qu'en dépit de tant d'orgueil, et déjà femme de roi, elle scandalisa l'Europe en courant comme une folle, et une folle indécente, après le duc de Richelieu dont elle était la maîtresse ? Quant au prince primat, ce digne baron de Dalberg, archevêque de Tarse, qui avait gouverné dix ans la principauté d'Erfurt et pour lequel Napoléon avait créé le grand-duché de Francfort, c'était un vieillard à tous égards respectable et aussi aimé que respecté ; il me frappa par une dignité qui rappelait d'autant mieux son rang qu'il semblait l'oublier davantage ; il renchérit avec moi en politesses et en témoignages de bienveillance ; il aurait désiré que je pusse me reposer à Francfort. « Mais,

ajouta-t-il, nous voilà voisins, et, comme je ne vous aurai vu que pour vous regretter, j'espère que vous me dédommagerez d'une si courte apparition lorsque S. M. l'Impératrice se rendra à Francfort (1). »

Un brigadier de gendarmerie et quatre hussards, dont je ne connaissais pas l'uniforme et qui tous quatre étaient munis de flambeaux, m'attendaient à la porte de Fulde; ils éclairèrent ma route jusqu'au grand escalier du château, où j'arrivai vers neuf heures du soir. Ma capitale n'y gagna pas; il n'en fut pas de même du château, qui, sans être une belle construction, est une grande et noble habitation princière. Lemière se trouva au marchepied de ma voiture, comme j'en descendais, et me présenta le chef d'escadron de gendarmerie Robquin, commandant de la place. Six domestiques, en grande livrée et tenant chacun une bougie allumée, me précédèrent jusqu'au vaste appartement qui m'avait été préparé et qui était entièrement éclairé; douze autres domestiques ou gens d'écurie en livrée, deux jockeys en écarlate galonnés en or, six officiers de maison en habit noir (restant des gens du prince et de la princesse d'Orange), en outre un planton de gendarmerie, deux plantons de la ligne et un des hussards qui venaient de m'escorter, garnissaient l'antichambre et formèrent la haie à mon passage; enfin, dans le salon, je trouvai deux personnages. L'un, que le commandant de la place me présenta, était le commandant de Tann, chef de la noblesse immédiate de cette partie de l'Allemagne et grand maréchal de la cour du prince d'Orange, aujourd'hui roi de Hollande, et que nos victoires venaient de déposséder. Ce baron de Tann était l'homme le plus

(1) Je vis également à Francfort Bacher, frère du docteur dont j'ai si souvent parlé: il était envoyé de France près la Confédération du Rhin.

considérable et le plus considéré de ce pays, président du gouvernement provisoire des États de Fulde. L'autre personnage était le maréchal du palais, logeant dans le château même; il se mit à mes ordres pour tout ce que j'aurais à demander ou à prescrire. Le souper étant prêt, je dis au baron que, s'il voulait me faire l'honneur de souper avec moi, je souperais de suite, sinon que je différerais, car j'étais fort pressé de causer avec lui. Il parut flatté, accepta, et, après le repas, rentrés tous deux seuls dans le salon, où nous restâmes jusqu'à une heure du matin, il me fit connaître le pays, la situation politique, financière et administrative, les principaux fonctionnaires, ce qui me fut fort utile pour la journée du lendemain.

Le lendemain fut un jour de réception et de présentation. Je n'étais ni de caractère ni d'humeur à y mettre de la morgue, mais je tins à y mettre de la dignité et à ne pas me montrer au-dessous de la nouvelle position qui m'était confiée. Une certaine étiquette était nécessaire; elle faisait partie de mes obligations comme gouverneur, et, si je devais me rapprocher de mes subordonnés autant que cela serait sans inconvénient, je ne devais pas laisser établir une familiarité qui les rapprochât de moi.

A neuf heures du matin, le commandant de la place me présenta les officiers des détachements français qui se trouvaient à Fulde et qui allaient me servir de gardes, et l'officier commandant vingt-cinq hussards fuldois; à deux heures, je passai dans la cour du château la revue de ces troupes. Celles-ci, peu après, furent appelées à l'armée; on comprend d'après cela que je ne fis pas venir les deux pièces de canon que j'étais autorisé à tirer d'Erfurt, et que je n'aurais pu faire garder et servir par personne.

On m'avait annoncé, pour midi, la visite du prince évêque, vieillard qui, sous le nom d'Adalbert III, avait régné sur ce pays et venait en visiteur dans un château qu'il avait longtemps occupé comme souverain. Je lui rendis tous les honneurs qu'il dépendait de moi de lui rendre; la garde prit les armes, le tambour battit aux champs. Avec de Villarceaux et mon aide de camp, j'allai au-devant de lui jusqu'à l'escalier, où je le reconduisis; je le fis asseoir sur un canapé, où il resta seul, et j'eus la satisfaction d'apprendre que ses deux grands vicaires et lui avaient été parfaitement contents de moi; ce que le lendemain d'ailleurs ils me firent sentir lorsque, en grande cérémonie et à midi, j'allai rendre sa visite à ce digne prince.

Cette réception terminée, le baron de Tann commença ses présentations, et d'abord celle du grand aumônier, du grand écuyer et du grand veneur, qui, avec lui, grand maréchal de cour, complétaient les hautes dignités; ensuite celle des trois membres qui, sous sa présidence, composaient alors le gouvernement provisoire; enfin celle des vingt-quatre conseillers d'État.

C'était un véritable gouvernement. Tous ces messieurs, d'ailleurs, appartenaient à la noblesse du pays, les sept premiers aux plus notables et aux plus riches familles, les places étant peu ou point rétribuées; ils renchérissaient sur la beauté des costumes, et par exemple les conseillers d'État portaient l'habit écarlate brodé d'or.

La journée se trouvant forcément consacrée aux préliminaires, je visitai, à trois heures, les hôpitaux renfermant plus de quatre cents soldats français blessés ou malades, puis les quartiers et les magasins. Dans la soirée, je tins un conseil privé destiné à régler mes relations avec le gouvernement provisoire, avec l'intendant, le

commandant de la place et le commissaire des guerres (1); je décidai qu'il y aurait conseil de gouvernement les mardis, jeudis et samedis à midi (2); que ces conseils se tiendraient dans la salle où le prince d'Orange avait tenu les siens; que, pour chaque affaire portée à ce conseil, il serait fait un rapport écrit, en double expédition, dont l'une me resterait avec ma décision en minute et dont l'autre serait remise au président baron de Tann, chargé de l'exécution, avec ma décision copiée et signée; que les membres composant ce gouvernement provisoire continueraient à surveiller et à diriger les travaux des six chambres dans lesquelles se répartissaient les vingt-quatre conseillers d'État; qu'au besoin on pourrait affecter au conseil du gouvernement tels ou tels conseillers d'État, mais qu'ils n'y seraient admis que sur ordre, et que je ne communiquerais avec eux que par l'intermédiaire des membres du conseil et spécialement par celui du président baron de Tann, et cela pour prévenir toute intrigue, toute émancipation et toute irrégularité, toute incertitude dans la marche du pouvoir.

Mon affaire gouvernementale avait été ainsi organisée dans les vingt-quatre heures de mon arrivée, et, en peu de jours, tout fut au courant, comme si cette machine eût roulé depuis dix ans. La salle des conseils était plus que simple. Son mobilier consistait, indépendamment de tablettes, de cartons et de sièges rangés le long

(1) Ces derniers reçurent l'ordre de m'apporter, tous les matins à dix heures, le rapport écrit des vingt-quatre heures et en double expédition, afin que je consignasse sur la copie qui leur resterait les ordres que j'aurais à donner, le tout pour plus de promptitude, pour être certain que rien ne serait oublié, pour ne prendre de décision qu'après avoir reçu et discuté leurs observations ou renseignements, et pour me débarrasser d'un fatras de lettres.

(2) Les autres jours, lundis, mercredis, vendredis, l'intendant venait travailler avec moi de midi à une heure.

des murs, en une table carrée, longue, couverte d'un drap vert, et en six sièges, devant chacun desquels se trouvaient du papier blanc et une écritoire. Deux sièges étaient placés sur chacun des côtés de cette table, un à chacun de ses bouts, et celui du haut bout, que le baron de Tann m'indiqua de la main comme la place d'honneur, était une chaise à dossier droit et élevé, garnie et recouverte en vieux cuir noir ; les cinq autres étaient des chaises de canne. Le baron, en sa qualité de président, occupa le siège en face du mien. Lorsque je fus prêt à m'asseoir et, pour la première fois de ma vie, à exercer une autorité gouvernementale : « Monsieur le gouverneur, me dit le baron, vous trouverez peut-être votre siège bien simple. Rien ne serait plus facile que de lui substituer un fauteuil ; mais nous avons pensé devoir attendre les ordres de Votre Excellence pour changer ce siège, que Son Altesse le prince d'Orange a occupé pendant six ans et sur lequel, depuis son départ, personne ne s'est assis. — Il y aurait peut-être, répondis-je en souriant, de la modestie de ma part à faire remplacer ce siège, fût-ce par un fauteuil ; mais, ajoutai-je en m'asseyant, tout cela n'a aucune importance. » Et cependant si le mot était vrai quant au siège, il ne l'était pas quant à ce qui se passait en moi ; car, au moment où je pris cette place, je fus comme assailli par la vision du grand Frédéric, qui semblait arrêter sur moi son regard sévère et surpris. En effet, c'était moi, né dans le respect, l'admiration, le dévouement, la reconnaissance de tout ce qui tenait à ce grand roi et à son auguste famille, c'était moi qui remplaçais le fils du dernier stathouder, l'époux de la princesse de Prusse nièce de ce grand Frédéric ; c'était moi qui faisais saisir leurs revenus, arracher leurs armoiries, désarmer leurs anciens sujets, proclamer qu'ils se trouvaient dépossédés pour toujours, et cela, comme exécuteur des ordres

d'un autre petit gas, né la même année que moi, au temps que je rappelle caché derrière un des buissons de la Corse, plus inconnu que je ne l'avais été, mais dont la destinée, le génie avaient fait le premier homme du monde disposant alors en maître de toute la monarchie prussienne. Et ce rapprochement qui me reportait aux plus imposants souvenirs de mon enfance, faisait sur moi la plus forte impression.

J'avais chargé le baron de Tann de commencer cette séance par un rapport statistique sur les pays et domaines dont se composait mon gouvernement, et notamment sur la principauté de Fulde, celle de Brückenau, et les vignobles de Johannisberg et de Salecker. Ce rapport fut fait avec exactitude et clarté, et devint la base de mes agissements. En rentrant de cette séance, je trouvai sur mon bureau, tant en or qu'en lettres de change sur Paris, 69,000 francs, savoir 60,000 francs pour ma bienvenue et 9,000 francs comme rappel depuis le 1er novembre d'un traitement de 600 francs par jour que me faisait le pays (1), indépendamment de 5,000 fr. par mois que, comme gouverneur, je recevais des caisses de l'armée; et ces traitements étaient d'autant plus beaux que j'étais logé et meublé avec luxe, que je ne payais ni le bois, ni la lumière, ni le vin, ni le pain, ni la viande, ni le poisson, ni le gibier, ni le beurre, ni mon maréchal du palais, ni les vêtements ou livrées, ni les gages de mes six officiers de maison et de mes vingt domestiques, ni le fourrage (2); de même je n'eus qu'à céder à l'invi-

(1) L'intendant avait reçu à son arrivée 20,000 francs, et touchait depuis le 1er novembre 200 francs de traitement par jour.

(2) Il y avait plus de cent mille bouteilles de vin dans les caves du château; tous les autres objets étaient fournis par les bailliages ou payés par la caisse publique. Sur les objets fournis on prélevait ce qui était nécessaire à ma table; le reste était vendu par les

tation des membres du gouvernement pour me considérer comme héritant du prince d'Orange de dix chevaux de carrosse, dont cinq superbes, de quatre chevaux de selle, dont deux excellents, de deux belles voitures et d'une sellerie complète en tout point digne du reste. Vu la promptitude de leur départ, le prince et la princesse d'Orange avaient abandonné à Fulde ce qu'ils étaient parvenus à soustraire à la connaissance de ceux de mes honorables camarades ou chefs qui, depuis la guerre, avaient logé au château de Fulde. Ainsi et sans descendre à la valeur de tous les objets que je viens de citer, valeur que, sous le rapport seul de la table, une grande représentation rendait considérable, pendant les cent quatre-vingt-quatre jours que je passai à Fulde, avec ma bienvenue de 60,000 francs, le traitement du pays qui s'éleva à 120,000 et 32,500 fr. de frais de représentation, je touchai le total de 212,500 fr.

Certes, et en bornant à mon seul usage les dépenses rigoureusement à ma charge et qui ne consistaient guère qu'en dépenses d'office, j'aurais pu économiser presque toute cette somme; mais de telles lésineries n'ont jamais été mon fait, et je me plaçai au niveau de mon rôle et du titre dont j'étais revêtu. Tous les gens de marque s'arrêtant à Fulde n'eurent de logement que le château, de table que la mienne; de plus, j'eus deux grands dîners par semaine, et, le mercredi soir, jour auquel il y avait toujours un cercle chez la princesse d'Orange, il y eut réception au château. Mon cercle fut d'ailleurs aussi suivi que l'avait été celui de la princesse, et, lorsque ma femme fut plus tard arrivée, on fut tellement enchanté d'elle que personne ne manqua à

soins de la chambre des finances, et le produit faisait partie des revenus de ce pays

nos soirées. Je les variais d'ailleurs autant que possible, souvent par des concerts que Lemière organisait et pendant lesquels, au besoin, il tenait le piano; comme je payais bien, il m'arriva d'assez loin des chanteurs distingués; j'avais fait venir de Cassel un pâtissier, en même temps confiseur et glacier habile, et les rafraîchissements dépassèrent ce que l'on pouvait désirer. Pour ma table, j'ajoutai aux productions du pays les plus beaux poissons du Rhin, des faisans de la Bohême, des pâtés de Strasbourg, etc. La toilette de ma femme fut ce qu'elle devait être; enfin le service se fit d'autant mieux au château que, pour exciter le zèle de mes officiers de maison et des domestiques, j'ordonnais une haute paye à chacun d'eux.

Ajouterai-je cependant que tout ce qui tenait au cérémonial était fort peu de mon goût? Mais le baron de Tann m'avait demandé avec une insistance extrême que rien ne fût changé au service du palais. Je n'étais à la tête de ce gouvernement que pour un temps donné, et, la paix faite, le pays redeviendrait l'apanage d'un prince: or le baron jugeait de toute importance que chacun y conservât l'habitude de ses devoirs. Les traitements étant conservés, il fallait que l'argent fût gagné afin qu'on n'eût pas l'idée de supprimer des fonctions qui se seraient trouvées interrompues. De la part du baron de Tann, ce plaidoyer en faveur des fonctionnaires signifiait: « Je veux conserver mon autorité, mon rôle, ma prépondérance, et pouvoir un jour me faire un mérite d'avoir maintenu tout le cérémonial de cette cour. » Toutefois, malgré cette faiblesse ou ce calcul, le baron de Tann était un digne et très loyal homme; il avait dans tout le pays de Fulde une influence que j'employai pour le bien du service; il me montrait d'ailleurs autant d'attachement que de dévouement; le désobliger eût été très

impolitique; je cédai donc en souriant; quant à ma femme, lorsqu'elle m'eut rejoint, j'obtins non sans peine qu'elle se soumît à l'étiquette qui l'ennuyait à mourir. Ainsi, pour donner un exemple du cérémonial, aux jours de réception, où cent cinquante à deux cents personnes se réunissaient au château, ma femme ne paraissait que quand tous les messieurs étaient arrivés; elle chargeait le maréchal du palais d'arranger les parties. elle se faisait présenter par le baron de Tann toutes les personnes du pays qu'elle recevait pour la première fois, et il devait veiller à ce que pas un de ces messieurs ne se retirât avant qu'elle et moi, nous fussions rentrés dans notre appartement. Et telle fut notre situation à Fulde.

Un des premiers souvenirs qui se rattachent à mon entrée en fonction et aux responsabilités m'incombant dans le service de l'Empereur, a trait au passage à Fulde des gendarmes d'ordonnance; mais les faits qui avaient présidé à la création de ces gendarmes sont assez intéressants pour que le lecteur m'excuse si je leur consacre une digression.

Austerlitz n'avait laissé de bornes ni à la puissance de Napoléon, ni à l'enthousiasme qu'il avait excité. Depuis Strasbourg jusqu'à Paris il avait trouvé toute la route couverte d'arcs et d'inscriptions de toute espèce, il avait vu de nuit toutes les villes illuminées, et tous ces signes de réjouissances n'étaient rien auprès du délire de son peuple. Ses alliés, en récompense de leur conduite, avaient tous reçu des accroissements de territoire aux dépens de la maison d'Autriche, et, comptant déjà des rois au nombre de ses vassaux, il avait conçu l'idée de ce grand empire qui devait porter le nombre de ses sujets à quatre-vingts millions, projet que l'on considéra comme le délire de l'orgueil, mais dont l'exécution était pour lui une nécessité et que la destinée, pendant un

moment, lui offrit le moyen d'accomplir (1). Exalté partant de grandeur, d'hommages et de puissance, il crut qu'il ne pouvait plus émettre une pensée qu'on ne l'admirât, avoir une volonté qu'on ne s'y soumît; jugeant qu'il était de sa dignité de posséder des gardes du corps, il entreprit d'en créer; mais, d'une part, ne pouvant parler ni de naissance, ni de distinctions sociales, à une époque où on ne faisait encore cas que des services, il imagina de ne composer ces gardes que d'officiers ayant fait la guerre et autant que possible d'officiers blessés ou décorés; d'autre part, pour prévenir les propos du faubourg Saint-Germain, dont il redoutait d'autant plus

(1) J'ai possédé un exemplaire de la carte sur laquelle Napoléon avait tracé les limites de ce grand Empire, limites qui, de fait, ne lui en laissaient pas; cette carte m'a été prise avec la liasse de mes pièces les plus précieuses. Quant à la possibilité de l'exécution de ce projet, si la vanité n'avait pas aveuglé Napoléon au point de croire qu'il pouvait avoir des alliés, s'il ne s'était pas abusé sur ce fait que les forces qu'il ne détruisait pas seraient employées contre lui, si, au lieu de faire grâce à des souverains incapables de lui pardonner leurs défaites, si, au lieu de multiplier ses orgueilleuses duperies, il avait compris que son trône fondé par le glaive ne pouvait avoir d'autres bases solides que des ruines, si, renonçant à terminer une grande guerre en cent jours, il avait profité de sa victoire pour se faire rejoindre par cent mille soldats de France et par autant de troupes nouvelles que lui eussent fournies et les pays qui le secondaient et d'autres États dont il pouvait tirer des contingents, il aurait achevé d'exterminer en Moravie l'armée de Koutousow, de détruire ce qui restait de l'armée de l'Autriche (et certes ce n'était pas difficile), il aurait démembré cet empire au profit de qui de droit, forcé les comtes d'Habsbourg à rentrer dans leur manoir seigneurial, recréé la Pologne en son entier, relégué l'autocrate dans ses régions glacées, rétabli au besoin le Brandebourg en marquisat, fondé de nouveaux États et changé toutes les dynasties. Qui aurait songé à résister, lorsque ce foudre de guerre, à la tête de quatre cent mille hommes que cent mille Polonais auraient promptement rejoints, se trouvait au cœur de la monarchie autrichienne sur les confins de la Hongrie et de la Pologne, et en mesure de couper par tronçons cette langue de terre de trois cents lieues de long qu'on nomme la monarchie prussienne?

l'opinion qu'il inclinait davantage vers lui, pour donner un gage à ce faubourg dont les habitants semblent avoir hypothèque sur tous les gouvernants de la France, il obtint qu'un M. d'Agoult, ancien officier des gardes du corps de Louis XVI, organisât les deux compagnies par lesquelles il entendait commencer.

Une indiscrétion, dont on ignorait la source, donna l'éveil sur ce projet; cependant, on n'y croyait pas; on en plaisantait même. Cela se passait au temps où je me trouvais encore à Paris, et je partageais l'incrédulité générale lorsque trois officiers, ayant servi sous mes ordres, tous trois rentrés en France pour cause de blessures, mais rétablis, se présentèrent chez moi et me prièrent d'apostiller leurs demandes d'admission dans l'une de ces compagnies. Ces demandes étaient adressées à ce M. d'Agoult, et leur objet paraissait d'autant plus positif que les officiers me déclaraient avoir vu M. d'Agoult, la veille, et tenir de lui l'avis que leurs demandes devaient être faites par écrit et appuyées au moins par un officier général. Certes je n'imaginais pas que ces officiers fussent capables de m'en imposer; pourtant la possibilité d'une erreur, la crainte d'apostiller quelque chose de ridicule, la peine que j'avais de concilier de la part de Napoléon tant de grandeur avec tant de petitesse, me déterminèrent à répondre qu'ayant les plus honorables renseignements à donner, non seulement j'appuierais leurs demandes, mais que je me chargerais même de les remettre personnellement; et en effet je me rendis immédiatement chez ce M. d'Agoult, assez modestement logé rue Saint-Marc. Je le rencontrai; c'était un homme d'âge moyen. Très poli, il convint qu'il avait mission pour l'organisation des gardes du corps; je lui parlai des officiers que j'avais à lui recommander; ils réunissaient les conditions voulues par les instructions, dont il me lut lui-

même les dispositions. et, rien ne s'opposant à leur admission provisoire, il prit le contrôle de la première des compagnies (le contrôle des deux était commencé) et, en ma présence, inscrivit mes trois officiers, en portant sur leurs demandes les numéros correspondant à ceux de leurs inscriptions.

Mais si, à ma connaissance, l'armée ne joua pas de rôle dans cette affaire, si les généraux s'abstinrent de se prononcer, si le public ne parut pas s'en occuper, il n'en fut pas de même de la garde impériale. A la nouvelle de cette formation, les grognards murmurèrent et bientôt eurent tous leurs camarades pour écho; loin de les contenir, leurs officiers les excitèrent, et ces cris : « Nous ne céderons les services des appartements à personne... Nous ne souffrirons aucun intermédiaire entre l'Empereur et nous », furent répétés avec tant d'accord et d'exaspération, qu'il ne fut plus question des compagnies que M. d'Agoult était chargé de former. Or cet abandon n'était qu'un ajournement, et lorsque la bataille d'Iéna eut fait raison de la dernière des quatre grandes puissances militaires de l'Europe, Napoléon, jugeant le moment favorable, revint à son projet et, sous un nom différent, voulut accomplir à l'armée ce que vainement il avait tenté à Paris. Il ordonna donc la formation de deux compagnies de gendarmes d'ordonnance; ces compagnies. de deux cents hommes chacune furent composées de sous-officiers et de jeunes gens bien nés. reçurent un uniforme écarlate (1) et très beau, se formèrent à Mayence, sous l'inspection du maréchal Kellermann, et, par les mêmes motifs qui avaient fait confier l'organisation des gardes du corps à

(1) Le gilet était écarlate, tressé et galonné en argent; l'habit vert à la française sans passepoil, orné de l'aiguillette en argent; le pantalon vert, tressé d'argent; le shako garni en argent portait un plumet blanc.

M. le comte d'Agoult, ces compagnies de gendarmes furent formées et commandées, la première par M. le vicomte de Laval, la seconde par M. le duc de Choiseul, le même qui, en 1795, jeté par la tempête sur la côte de Calais, eût été victime de la loi sur les émigrés, si les clameurs indignées de la France n'avaient contribué à le sauver (1); c'est le même qui, depuis sa rentrée en France, a marché avec honneur dans une voie à la fois nationale et gouvernementale; car, n'ayant pas occupé de fonctions publiques sous la Restauration, il est aujourd'hui pair de France, gouverneur du Louvre et aide de camp du Roi.

Pour en revenir aux compagnies de gendarmes, les ordres de l'Empereur portaient que, dès qu'elles seraient prêtes, elles devaient être dirigées en toute hâte sur le quartier impérial; il prétendait que, à la faveur de cet espèce de déguisement, elles fissent la guerre sans effaroucher la garde, qu'elles pussent être citées dans les bulletins et qu'elles reçussent ce qu'on appelait le baptême du sang (2). L'Empereur attendant, comme je

(1) A la tête d'un régiment de hussards qui portait son nom, M. de Choiseul soutint la cause de l'émigration : mais, après le triomphe des patriotes, il voulut quitter l'Europe et s'embarqua pour aller, avec les restes de son régiment, servir l'Angleterre aux Indes orientales. Le 17 novembre 1795, un gros temps le jeta sur la côte de Calais, ainsi qu'une partie de ses soldats. Ils furent traduits devant une commission militaire, chargée de les juger au même titre que les émigrés rentrés; cette commission les acquitta; mais le Directoire, la Cour de cassation, le Corps législatif s'unirent pour faire casser cet arrêt; c'est alors que l'opinion publique s'indigna de ce qu'on prétendit appliquer à des naufragés la loi qui punissait de mort les émigrés volontairement rentrés, et l'affaire, dite des *Naufragés de Calais*, eut en son temps l'intérêt et le retentissement d'une cause célèbre. (Éd.)

(2) l'Empereur était sûr d'ailleurs qu'un tel corps, composé de jeunes Français, ne le céderait en vaillance à aucun autre; en effet, la première fois que la compagnie de M. de Laval se trouva en présence de l'ennemi, elle fit une charge magnifique; il eût donc

viens de le dire, avec tant d'impatience ses gendarmes, le maréchal Kellermann, exécuteur inexorable de ses volontés, ordonna que la première compagnie partît le lendemain du jour où les derniers chevaux avaient été livrés. M. de Laval observa que la moitié de ces chevaux étaient à referrer et, avec toute raison, demanda vingt-quatre heures de répit, ne fût-ce que pour éviter que de plus longues haltes ne retardassent son arrivée; mais il eut beau prier, il n'obtint rien. Parvenu à Fulde, où cette première compagnie me suivit de quatre ou cinq jours, le tiers des chevaux boitaient. En mettant pied à terre, M. de Laval se rendit donc, suivi de ses officiers, chez moi et me représenta l'urgence absolue d'un séjour; il s'agissait d'un corps que l'Empereur réclamait et dont il avait fixé l'itinéraire, et il était question d'assumer sur moi une responsabilité dont le maréchal Kellermann n'avait pas voulu se charger. Je fis part de mes scrupules à M. de Laval; mais, comme de son côté ses réponses furent péremptoires, je le priai de consigner dans une lettre les motifs de sa demande, et, d'après ces raisons écrites, je pris sur moi de l'autoriser à un séjour dont je rendrais compte de suite au major général : deux heures après, je reçus trois pages de l'écriture du duc, qui terminait

suffi de quelques faits de cette nature pour que l'Empereur pût appeler ces compagnies auprès de lui et pour qu'il en fît ses guides, à l'instar des guides qu'il avait eus à l'armée d'Italie; il aurait accoutumé le peuple à les voir; il leur aurait fait précéder à Paris le retour de la garde; il leur eût conservé un rôle auprès de sa personne, et, leur concédant des prérogatives et des grades, peu à peu il fût arrivé à son but. En attendant la *maison bleue*, il eût formé la *maison rouge*; mais la paix survint, et, la garde ne se montrant pas plus favorable à cette seconde tentative, celle-ci échoua comme la première avait échoué. La compagnie de M. de Laval ne repassa donc le Rhin que pour être licenciée: celle de M. de Choiseul ne le passa même pas, et il ne fut plus question de gardes du corps.

l'exposé de ses motifs par ces mots : « Je supplie donc Votre Excellence, etc. » Sans doute je recevais ce titre d'Excellence de tous ceux qui relevaient de mon autorité, et même mon secrétaire général me le donnait en contresignant mes actes; ma qualité de gouverneur et surtout de chef du gouvernement d'un État le justifiait; en Allemagne, d'ailleurs, ce titre appartient à tous les généraux, et, pour ne considérer que le fond des choses, ces formules de salamalec n'ont pas grande signification. Je fus pourtant surpris de recevoir d'un Montmorency une pareille marque de déférence, et, vis-à-vis d'un homme que son nom pouvait placer au-dessus de toute infériorité, je dus paraître flatté de la supériorité qu'il affectait de me reconnaître. Informé d'avance du passage de ses gendarmes, j'avais ordonné qu'ils fussent logés et traités le mieux possible; j'avais fait préparer un appartement au château pour M. de Laval, que j'avais prié d'accepter ma table; de plus, considérant ces gendarmes comme un corps d'officiers, je m'étais abstenu d'en passer la revue, me bornant à me les faire présenter dans les appartements par leur capitaine; enfin, et pour le lendemain, je fis inviter à dîner tous les officiers du corps et trente gardes, pour lesquels j'envoyai à M. de Laval trente invitations en blanc; bref, je les traitai de telle sorte qu'ils se prirent pour moi d'un bel enthousiasme. J'eus, le jour qu'ils passèrent à Fulde, à faire chanter un *Te Deum* pour je ne sais plus quelle victoire; M. de Laval, au nom de toute sa compagnie, exprima le désir de m'escorter à pied depuis le château jusqu'à l'église, désir qu'il obtint de réaliser après quelque résistance de ma part. Ainsi, à la tête de quatre grands dignitaires de la ci-devant cour, des membres du gouvernement, des vingt-quatre conseillers d'État, des fonctionnaires français, mon escorte, indépendamment des

troupes qui formaient la haie et des hussards de Fulde qui ouvraient et fermaient la marche, se trouva composée de deux cents gendarmes d'ordonnance, en grande tenue, le sabre à la main et commandés par un Montmorency. Et voilà comment les gouverneurs de Napoléon étaient traités avec autant d'honneur que des souverains. De fait, au point de vue du rang comme des rétributions, c'est à Fulde, où j'étais encore simple général de brigade, que j'ai atteint mon apogée. Pour en terminer avec le *Te Deum*, j'ajouterai que le temps était si couvert qu'en partant du château, nous ne pouvions penser que sans pluie nous arriverions jusqu'à l'église; toutefois il se maintint tel pendant toute la messe; mais, au moment où commença le *Te Deum*, les nuages se séparèrent pour laisser percer le plus brillant soleil qui illumina l'église. Eh bien, l'impression que ce fait insignifiant produisit sur toute la population de Fulde est incroyable, et peut-être ne fut-il pas sans influence sur la conduite des habitants, dans une circonstance fort grave et dont je ne tarderai pas à parler.

Peu de temps après, je reçus du major général une dépêche dont le contenu me surprit vivement : « L'Empereur, me disait-il, défend qu'aucun général ne rejoigne le quartier impérial ni aucun des corps de la grande armée, à moins d'être muni de lettres de service ou d'ordres spéciaux qui l'y appellent. Vous veillerez donc à ce que dans votre gouvernement cet ordre soit ponctuellement exécuté, et vous ferez rétrograder sur la France tout officier général auquel cette disposition serait applicable. » Deux ou trois jours après, la porte de mon cabinet s'ouvre; le général Solignac entre en habit bourgeois, et sa brusque apparition m'explique l'ordre que j'avais reçu. Il faut en effet savoir qu'après la campagne d'Austerlitz, le général Solignac était resté

en Italie, sous les ordres du maréchal Masséna; qu'il avait été chargé de lever de fortes contributions; que l'Empereur, trompé ou non trompé sur la destination qu'une partie de ces fonds avait reçue, avait chargé le ministre des finances de tirer sur le maréchal Masséna une lettre de change de trois millions, je crois, et sur le général Solignac une de huit cent mille francs; que Masséna avait acquitté la sienne, mais que le général Solignac avait déclaré qu'on n'aurait jamais un sol de lui; de fait, n'ayant rien payé, il fut destitué. « Parbleu, lui dis-je, je suis heureux de vous voir, car votre arrivée me prouve que vos querelles avec l'Empereur sont terminées. — Terminées? Pas du tout. J'ai demandé, reprit-il, à faire cette campagne; on m'a refusé, et, puisqu'on ne veut pas de moi comme général, je vais servir comme grenadier ou comme cavalier dans le régiment de l'avant-garde qui me conviendra le mieux. — Vous me mettez alors dans un atroce embarras. » Et je lui montrai l'ordre que m'avait transmis le major général. « Vous comprenez, ajoutai-je, que je ne considérerai pas une visite d'amitié comme une entrevue officielle; mais que pourrais-je si le commandant de la place s'opposait à votre passage? Ainsi passez par la ville sans vous nommer à personne, continuez votre route sans vous arrêter, et ne dites pas quelle route vous avez suivie. » Il sentit cette triple nécessité, continua son voyage incognito et arriva de cette sorte au quartier impérial; il intéressa à sa cause Murat et quelques autres braves, n'exécuta pas moins son projet, entra sans grade dans je ne sais quel régiment, se battit dans les rangs et, reconnu par l'Empereur à la première revue que celui-ci passa de ce corps, obtint sa réintégration pure et simple, c'est-à-dire sans restitution d'un centime.

Mme la maréchale Lannes, se rendant à Berlin pour se rapprocher de son mari et voyageant avec son frère, arriva à Fulde, où un accident de sa voiture la força de passer trente-six heures. Cette halte, pendant laquelle elle voulut bien accepter l'hospitalité du château, nous laissa pour elle une admiration non moins justifiée par son amabilité que par ses qualités essentielles. Elle avait de l'esprit et apprécia et l'esprit et les grâces de M. de Villarceaux; elle était pleine de bienveillance et voulut bien aussi me tenir compte de mes efforts pour adoucir les regrets que ce retard forcé lui causait; enfin elle aimait la musique et parut s'amuser de tout ce que Lemière lui joua de ses opéras et de ses autres compositions musicales, en partie fort comiques. Au moment de quitter Fulde, elle me fit promettre qu'à notre retour à Paris j'irais la voir. Je lui fis en effet une visite, pendant laquelle elle m'embarrassa par tout ce qu'elle dit au maréchal sur la manière dont je l'avais reçue. Dès le surlendemain, je fus invité à dîner chez elle; je ne pus accepter, et, par la seule faute de mon apathie, je n'ai pas remis les pieds chez elle.

Un autre passage n'a pu manquer de me laisser un plus profond souvenir : c'est celui des sénateurs François de Neufchâteau et Colchen, députés par le Sénat pour féliciter l'Empereur sur ses nouvelles victoires. Ayant rempli leur mission à Berlin, ils furent chargés de rapporter en France et de déposer à l'Hôtel des Invalides de Paris, entre autres trophées, l'épée de Frédéric le Grand. On conçoit avec quelles instances je priai ces messieurs de me la montrer. Contenue dans une boîte fermant à clef, elle ne les quittait pas; à leur descente de voiture, elle avait été portée dans l'appartement que je leur avais fait préparer, et, en sortant de table, François de Neufchâteau, qui avait dans sa poche la clef de

l'appartement où elle avait été déposée, alla la chercher et me la présenta. Je ne puis dire avec quel respect je reçus, je contemplai cette épée, la plus noble des conquêtes que devait faire Napoléon et comme le palladium de sa gloire. C'était en effet l'épée d'un prince qui avait été plus grand encore par son génie que par l'éclat de ses armes; d'un monarque qui, ayant résisté à l'enivrement de la victoire, n'avait compté ni sur sa fortune comme César, ni sur son étoile comme Napoléon; qui n'avait pris que ce qu'il pouvait garder et qui, aussi habile dans le cabinet que brillant sur le champ de bataille, avait su conserver ce qu'il avait su conquérir. Hélas! la possession de son épée n'inspira pas à Napoléon la pensée de suivre un exemple aussi sage; car, lorsqu'elle nous fut reprise en 1814, avec elle nous perdîmes non seulement les conquêtes de Napoléon, mais encore celles que la France avait faites avant qu'il fût question de lui.

En date du 12 décembre, à Posen, je reçus ampliation d'un décret du 11 ordonnant la formation d'un régiment d'infanterie légère. Ce corps, sous le nom de régiment de Westphalie, devait être et fut commandé par le prince de Hohenzollern-Sigmaringen et composé de militaires se trouvant dans l'étendue des gouvernements créés par l'Empereur (1). Le général Loison pour le pays de Münster, le général Gobert pour le pays de Minden, le général Bisson pour le pays de Brunswick, et moi pour les pays de Fulde et d'Erfurt (2), nous fûmes.

(1) Ce régiment devait avoir quatre bataillons, et chaque bataillon six compagnies à trois officiers, six sous-officiers, huit caporaux, deux tambours et cent vingt soldats, total cent quarante hommes, soit huit cent quarante par bataillon et trois mille trois cent soixante pour tout le régiment.

(2) Le général Clarke ayant quitté le gouvernement d'Erfurt pour celui de Berlin, Erfurt, qui n'était plus commandé que par

chacun dans nos gouvernements respectifs, chargés de la levée de ces quatre bataillons, de la nomination de leurs chefs et du choix des officiers. Or, me doutant qu'une même opération menée par quatre autorités distinctes pourrait manquer d'ensemble, et voulant éviter les bigarrures, je fis dessiner des modèles comportant toutes les parties de l'uniforme; j'en fis faire six copies, l'une pour le major général, l'autre pour le prince de Hohenzollern, trois pour les généraux Loison, Gobert et Bisson, et une pour le chef de bataillon commandant à Erfurt, et je conduisis le tout si rapidement que, bien avant que les autres bataillons fussent prêts, le mien était complet sous tous les rapports; il n'avait que des hommes de choix et des officiers d'élite, son chef surtout (1); officiers, sous-officiers et soldats, ayant chacun sa solde du jour dans la poche, partirent dans la plus belle tenue et ce bataillon superbe fut et resta « le bataillon modèle »; c'est encore sous ce nom que, quelques années après, je le retrouvai en Espagne.

Ce qui avait fait le succès de cette levée, c'est que ce n'était pas une levée forcée. Tous, officiers ou soldats, étaient choisis parmi ceux qui voulaient entrer au service de la France; ils devaient être traités, soldés, comme des soldats français, avoir droit aux mêmes récompenses et pensions. Toutefois les mesures adoptées à l'égard des nouveaux gouvernements ne furent pas toujours aussi douces, et le pays de Fulde notamment fut frappé d'une contribution énorme, que l'intendant fut naturellement

le chef de bataillon Bigi, releva pour cette opération et pour quelques autres de mon gouvernement, c'est-à-dire de moi.

(1) Vingt-cinq hommes en sus du grand complet formèrent un peloton de réserve; jusqu'au pont de Mayence, ils suivirent le bataillon pour remplacer les déserteurs et malades; quatre hommes se trouvant manquer, on en choisit quatre dans le peloton; le reste fut congédié

chargé de percevoir. Je ne m'en occupai que pour appuyer les demandes de dégrèvement qui furent vaines. En outre de ces charges, le pays fut encore contraint de fournir cinq cents chevaux, savoir : trois cents pour la cavalerie et deux cents pour l'artillerie; cette réquisition mit le comble à sa détresse, et on pouvait être inquiet sur ses sentiments, quand survint le fait capital auquel j'ai fait allusion.

Un matin, comme j'achevais de déjeuner, le baron de Tann, accompagné par M. de Schenck, se présenta et, d'une voix presque émue, me demanda un entretien en particulier; puis, dès que nous fûmes entrés dans la pièce qui me servait de cabinet, il m'annonça que la Hesse entière venait de se révolter. Plus de trente mille hommes prenaient ou avaient pris les armes, et, pour entraîner le pays de Fulde dans cette insurrection, douze mille Hessois s'avançaient.

La Hesse est très peuplée; ses habitants sont belliqueux; la plupart à cette époque avaient servi. Entre Mayence et Berlin, il ne se trouvait presque aucune troupe à leur opposer; et, pour ma part, les détachements qui devaient me servir de garde ayant eu ordre de rejoindre les corps, il ne me restait que douze gendarmes. Enfin, l'armée était engouffrée au fond de la Pologne, aux prises avec une grande armée russe et les débris de l'armée prussienne; il était à craindre que les vastes contrées que l'Empereur avait plutôt traversées que soumises, ne rendissent l'incendie général; mais, plus tout cela était fait pour m'occuper, plus j'affectai de me montrer sans inquiétude sur le résultat. J'ajoutai cependant que, comme tout ne me semblait pas chimérique en ces nouvelles, il pouvait être bon d'envoyer des exprès de tous côtés, d'exercer plus que jamais une surveillance active, de maintenir les subordonnés et

agents dans l'exercice de leurs devoirs, d'afficher le calme et la confiance. Après avoir donné ces ordres à mes interlocuteurs, je les congédiai en leur recommandant de me rendre immédiatement compte de tout ce qu'ils pourraient apprendre de nouveau. Quant à moi, j'étais surtout occupé de ne pas me laisser gagner par leur effarement et de me défendre de ces mesures précipitées qui ne décèlent que de la faiblesse et compromettent plus qu'elles ne servent. Je rédigeai pour le maréchal Kellermann un rapport pur et simple de tout ce qui venait de m'être dit; j'écrivis à mon ami M. Bacher une lettre dans laquelle je lui révélais les faits et ma position, et de suite je fis partir, par un courrier extraordinaire, ces deux lettres pour Francfort et pour Mayence.

Informé que les chefs des administrations françaises et quelques personnes qui m'étaient attachées m'attendaient dans le salon, je me rendis auprès d'eux; M. de Villarceaux, dont par parenthèse l'épouvante était extrême, mais qui me parlait un peu plus librement que les autres et qui parlait à merveille, avait été chargé de porter en leur nom la parole; il pérora soutenu par l'assentiment de tous. Après un début assez adroit, il développa ce thème que, si on était en état de lutter, se dévouer pourrait être un devoir; mais que, indépendamment de vingt-cinq chasseurs fuldois sur lesquels on ne pouvait compter, l'autorité avait pour toute défense douze gendarmes, et que les commettre contre douze mille Hessois et contre toute la population de cette contrée serait plus que de la folie, un crime; heureusement, une route se trouvant encore libre, on n'avait plus un moment à perdre pour en profiter, c'est-à-dire pour se retirer à Francfort. Le chef d'escadron de gendarmerie Robquin, commandant la place, l'intendant

Laran (dont Lemière, pour donner une idée de son esprit, disait à chaque sortie de ce Laran : Laran sort), tous en un mot, y compris le receveur et le commissaire des guerres, trouvaient que tout cela était sans réplique. Malgré l'humeur que me causait cette démarche, j'avais gardé jusque-là le silence; mais, au moment où le commissaire des guerres se permit de prendre la parole, je l'interrompis, et, l'apostrophant avec sévérité : « Monsieur, lui dis-je, combien de jours y a-t-il que, personnellement, vous n'avez visité l'hôpital? — Quatre jours, monsieur le gouverneur. — C'est beaucoup trop, répliquai-je, et vous allez vous y rendre avec moi. » J'ordonnai de même à Lemière de me suivre; je pris Robquin à part, je le chargeai de quelques ordres particuliers, et, devant l'orateur stupéfait et ses acolytes décontenancés, je partis, me montrant à toute la ville, marchant lentement, arrêtant les gens de connaissance, riant avec eux et laissant sur mon passage les habitants interdits par ma tranquillité. Enfin, après avoir passé dans cet hôpital près de deux heures à tout examiner et en apparence à tout ordonner pour l'amélioration du service, mais en même temps à faire prendre, par Lemière, les noms des convalescents en état de combattre, je rentrai au château aussi paisiblement que j'en étais sorti.

Le baron de Tann m'y attendait; après m'avoir donné des nouvelles de plus en plus sérieuses, et notamment après m'avoir affirmé que les routes directes d'Erfurt et de Francfort étaient déjà coupées, il ajouta : « Le pays est encore immobile; toutefois je ne puis dire qu'il soit tranquille, et, quand l'insurrection s'y déclarera, elle sera terrible. Avant de prendre un grand parti, les Allemands réfléchissent; mais, les premières barrières rompues, leur choc est celui du taureau. Vous êtes en pays ennemi, au milieu de populations qui n'ont cédé qu'à

la force, et, sans les sentiments que personnellement vous avez inspirés aux Fuldois, l'explosion serait déjà faite. » Ces derniers mots furent un trait de lumière : « Baron de Tann, repris-je avec fermeté, c'est du service de l'Empereur et non de moi qu'il s'agit; mais dites : ce pays est catholique et la Hesse protestante? — Oui, monsieur le gouverneur. — Les deux pays sont plutôt ennemis qu'amis? — C'est très exact. — Le remplacement du prince évêque par le prince d'Orange a été un deuil pour les Fuldois? — J'en conviens. — Le prince évêque est chéri et respecté par toute cette population? — Généralement. — Son frère, le baron d'Arstalt, ancien chef des milices, est estimé et aimé. La suppression de ces milices a été une mortification pour les habitants et une vengeance des sentiments que l'on n'obtenait pas; elle n'est pas si ancienne que ces milices ne soient encore dans les souvenirs, les regrets et les vœux du pays. Eh bien, baron de Tann, continuai-je en élevant la voix, j'assume sur ma tête une responsabilité immense; mais, cédant à ce que commandent les intérêts de ce pays, je le rends l'arbitre de sa ruine entière ou de son salut; ainsi je recrée les milices; j'en forme huit bataillons; j'appelle de plus aux armes tout ce qui peut les prendre; je répartis entre ces bataillons les fusils et les sabres que le désarmement a fait remettre; je place le général d'Arstalt à la tête de cette levée; je m'appuie de l'assentiment du prince évêque, et, au lieu de fuir ce pays, je me livre, pour le sauver, à sa loyauté, à sa religion, à son honneur. »

Pendant que je développais cette inspiration, mes regards scrutaient tous les mouvements de la physionomie du baron. Si je l'avais vue devenir goguenarde ou effrayée, je ne sais ce que j'aurais fait; mais, si elle commença à feindre l'étonnement, bientôt elle s'anima

et à chaque mot devint plus expressive; dès lors mon inspiration fut jugée; ce fut avec énergie que j'achevai le développement de ce projet, le seul, au reste, qui pût me conserver un beau rôle, et je terminai ma péroraison par ces mots : « Eh bien, trouverai-je ici des soldats ou des assassins? » La réponse ne se fit pas attendre : « Votre Excellence trouvera ici le respect, la confiance et l'attachement qu'elle a su commander. — J'en étais sûr, continuai-je; mais, comme l'effet doit suivre immédiatement l'adoption de telles résolutions, je vais dicter mon arrêté. Je vous prierai, baron de Tann, de le traduire à mesure, afin qu'en deux ou trois heures, et dans les deux langues, il puisse être imprimé, affiché et expédié. »

Comme ce travail improvisé s'achevait, le baron d'Arstalt, que j'avais fait appeler, arriva, et, non moins flatté de mon choix que de ce retour à ses anciennes fonctions, il accepta ma proposition. Aussitôt je me rendis, avec le baron de Tann et lui, chez le prince évêque : à celui-ci je représentai que le rôle que son frère allait jouer ne pourrait manquer d'ajouter à son propre ascendant sur le pays, tout en contribuant à sauver ce pays des plus grands désastres; que le parti hessois, qu'on allait combattre, n'était autre que le parti prussien auquel il devait la perte de sa souveraineté; que la mesure à laquelle il allait coopérer par son assentiment lui créerait de grands titres, et que certainement je ne manquerais pas de faire valoir auprès de l'Empereur et sa conduite et celle du pays et des autorités. Son adhésion fut entière; je le quittai autorisé à la faire connaître.

Avant la nuit mon arrêté fut placardé, répandu, expédié par exprès dans les bailliages et accompagné de lettres faisant mention du général baron d'Arstalt et

de l'assentiment du prince évêque. L'effet fut prodigieux.

Dans la nuit même, mille hommes de Fulde prirent les armes et firent le service de la place. Le lendemain, quatre à cinq mille hommes étaient à moitié organisés, et en huit jours plus de trois mille avaient un uniforme; car j'avais laissé chaque bataillon le maître de s'habiller comme il le voudrait, et tous utilisèrent ce qui restait des uniformes des anciennes milices. Jamais mesure, on peut dire désespérée, ne fit plus entièrement atteindre le but que l'on s'était proposé. Le bruit de cette prise d'armes se répandit de toutes parts et s'exagéra, comme cela arrive toujours. Les Hessois qui marchaient sur Fulde, plus organisés pour insurger que pour combattre, s'arrêtèrent. Aucun d'eux ne passa les frontières, et, lorsque le maréchal Kellermann, avec une incroyable rapidité, expédia à mon secours deux mille quatre cents hommes, deux cents chevaux et quatre pièces de canon qui battirent un corps d'insurgés établi sur la route de Hanau à Fulde, je n'avais plus aucun besoin de troupes, même françaises. Je les fis donc traverser, sans leur accorder de séjour, et je les envoyai, par Vach, rouvrir les communications avec la grande armée.

Je considérai que je venais de rendre à l'Empereur un grand service; mais je ne m'en trouvai pas moins fort heureux qu'on n'incriminât pas ma prise d'armes; on alla même jusqu'à accorder, et sur ma première demande, le grade de chef de bataillon à mon aide de camp Lemière; on se rappelle que ce grade, je l'avais à plusieurs reprises sollicité vainement pour mon pauvre Richebourg, qui en était cent fois plus digne, et, cette fois, si je tenais à l'obtenir, c'est que ce pouvait être un moyen de me débarrasser d'un homme qui n'était pas fait

pour servir avec moi (1). Quant au pays de Fulde, et malgré toutes mes représentations, on fut injuste envers lui au point de n'attacher à sa conduite aucune récompense, pas même le plus léger dégrèvement sur les nombreuses et accablantes réquisitions et contributions dont il fut frappé. Cette façon d'agir était de plus impolitique, et elle devait avoir pour résultat d'affaiblir en moi une influence, une autorité qui pouvaient encore être nécessaires.

J'en arrive à un épisode qui se rattache à l'insurrection dont je viens de parler, épisode d'un genre bizarre, dont l'issue me vaudra peu d'approbateurs, que l'on consigne avec plus d'embarras que d'orgueil, et dont on ne s'honore qu'en rougissant.

J'ai dit qu'en me rendant à l'hôpital, j'avais chargé le commandant de place de l'exécution de plusieurs ordres : or ces ordres portaient : de m'apporter à trois heures l'état de tous les logements militaires de la ville de rassembler tous les Français se trouvant à Fulde, les domestiques y compris, à quatre heures précises, dans la cour du château pour y passer une revue; de prescrire à tous les militaires de passage ou pouvant quitter l'hôpital de s'y trouver également et en armes; enfin de me remettre l'état de tous les Français, voyageurs logés dans les auberges. Les militaires, employés subalternes et domestiques, au nombre de cent soixante-dix, formèrent deux compagnies; je leur donnai des chefs; je les armai et les fis caserner au château, dont la défense fut de suite organisée, ainsi que celle de l'hôpital. Des voyageurs, les uns eurent à rejoindre les deux

(1) Lorsque nous vinmes de Paris à Fulde, pendant toute la route, Lemière avait indigné M. de Villarceaux et m'avait un peu surpris par la singularité des confidences et la nature assez délicate des révélations qu'il nous avait faites.

compagnies; d'autres, et de ce nombre se trouvaient quelques dames, avaient droit à plus d'égards; je leur fis préparer des logements au château, où, dans la possibilité d'une attaque de nuit, j'avais déjà recueilli et la caisse et les principaux fonctionnaires français. J'enjoignis donc à ces voyageurs de se rendre de suite au château, et je les fis inviter à souper avec moi. Ils se trouvèrent une trentaine. Vers huit heures du soir, et pour écarter ou affaiblir toute idée d'appréhension à l'égard des dames surtout, j'avais chargé Lemière d'arranger un concert, ce qui acheva de donner à cette réunion un air de fête.

Au nombre de mes convives était un employé supérieur des postes, homme de trente ans, correct de figure et de ton, marié depuis un mois à une jeune personne de dix-huit ans, fille du préfet de je ne sais plus quel département, élève de Mme Campan, faite à ravir, jolie comme un ange, et qui se rendait avec son mari à Berlin. Cette charmante personne, arrivée la veille au soir et repartie de bon matin, avait été obligée de rétrograder sur Fulde, où, vu l'encombrement, elle avait été réduite à accepter, dans une fort mauvaise auberge, une chambre aussi sombre que triste. C'est en ce taudis qu'elle avait passé la journée dans les transes, dans les larmes et dans une solitude d'autant plus lugubre, que son mari et elle, ne sachant pas un mot d'allemand, ne pouvaient comprendre personne, ni se faire entendre de qui que ce fût. A l'approche de la nuit elle sentit augmenter ses inquiétudes, ne trouva pas dans l'épreuve qu'elle fit là du caractère de son mari des dédommagements proportionnés au sacrifice qu'elle avait fait en quittant pour lui sa famille et la France, surtout en venant courir le risque de la présente situation. Dans son émoi, elle aggravait si bien cette situation que le moindre

bruit ne lui semblait plus que le signal d'un massacre général. Bref, lorsque mon secrétaire lui transmit mes ordres et mon invitation, elle pleurait sans miséricorde, et, si mon message n'était pas de nature à la rassurer, il la tira du moins de l'affreuse auberge qu'elle quitta comme on quitte un tombeau. Conduite dans l'un des plus jolis logements du château, guidée par un être à qui elle pouvait parler, et rassurée en partie par ce qu'il put lui dire, elle commença à concevoir quelques chances de salut. La nécessité d'un peu de toilette contribua à la distraire; mais lorsque, arrivée dans l'appartement que j'occupais, appartement princier, aussi bien meublé que bien éclairé, elle se trouva au milieu d'une compagnie nombreuse qui ne paraissait nullement effrayée; enfin lorsque le concert eut fait oublier tout souvenir de crainte, cette jolie enfant crut avoir passé de l'enfer au ciel. Cependant, si la scène se trouvait à ce point changée pour elle, elle ne l'était pas pour moi; j'avais des émissaires dans la ville et sur toutes les routes de la Hesse, et, pendant que je faisais surveiller le dehors et les personnes que je savais dévouées au prince d'Orange, je réglais et j'ordonnais le service du dedans. A chaque instant des rapports arrivaient; un signe de convention m'en informait; je quittais le salon, je prenais connaissance des faits, je donnais les ordres que j'avais à donner, et, quelques nouvelles que j'eusse reçues, je rentrais avec les apparences de la sérénité la plus entière.

Pour en revenir à ma délicieuse, mais dangereuse hôtesse, j'avais d'abord causé à différentes reprises avec elle; puis, le souper servi, je l'avais placée à côté de moi. Le repas, la table ornée d'un surtout magnifique et desservie par six officiers de maison et douze domestiques en grande livrée, sans compter mes deux valets de

chambre qui ne servaient que moi, achevèrent de l'exalter au point que, lorsque je lui dis un mot relatif à ses craintes, elle ne se les rappelait que pour me répéter que je l'avais sauvée alors qu'elle se trouvait abandonnée par le monde entier. Un seul sentiment, auquel, disait-elle, elle ne pouvait suffire, la dominait, c'était sa reconnaissance pour moi : encore était-ce de l'enthousiasme plus que de la reconnaissance, et un enthousiasme, qui, à son âge, avec sa vivacité, son imagination, sa véhémence, devait nécessairement se confondre avec un tout autre sentiment.

Son attitude me rendit sérieux et réservé; mais je ne gagnai rien; sa tête était partie, et, dans le trajet pour retourner de la salle à manger au salon de musique, elle voulut me parler; sa voix s'altéra, et ses yeux se remplirent de larmes; sa main tremblante pressa la mienne, et il ne put me rester le moindre doute sur la cause d'un trouble qui me fit éprouver d'autant plus de gêne que, sans parler d'un mari dont je ne m'occupais pas plus qu'elle ne s'en occupait elle-même, je n'étais nullement disposé à une intrigue amoureuse. J'aimais trop ma femme, pour me donner envers elle un tort de cette nature; je préparais sa venue à Fulde, je voulais que les égards, que les respects dont elle y serait entourée, fussent encore augmentés par l'exclusion des sentiments qu'on me connaissait pour elle, et pour rien au monde je ne l'aurais exposée à y trouver une telle concurrence anticipée. L'idée qu'elle n'était pas de caractère à la pardonner m'était inutile, puisque je ne me la serais pas pardonnée à moi-même; aussi mon parti, arrêté de suite, fut-il irrévocable. J'eus donc l'air de prendre le change de la manière la plus complète, et, à peine rentré dans le salon, je souhaitai une nuit calme à toute la compagnie et je partis pour une visite générale des postes et des piquets.

Le lendemain, mes embarras recommencèrent; mais, en sortant de déjeuner, je montai à cheval pour faire la reconnaissance de tous les dehors de la ville, et, en achevant de dîner, je tins un conseil extraordinaire, après lequel ma nouvelle visite des postes acheva de me fournir le moyen d'éviter un entretien que je redoutais avec d'autant plus de raison qu'on semblait le rechercher avec plus d'ardeur.

Le surlendemain, la communication rouverte avec Hanau, je reçus la nouvelle de la marche des troupes que m'envoyait le maréchal Kellermann et qui arrivèrent en effet le jour d'après. Or mon intention étant, comme je l'ai dit, de les diriger sur Vach, au besoin sur Erfurt, pour avoir plus tôt des nouvelles de la grande armée et faire partir une dépêche et les courriers pour la France et pour le quartier impérial, j'annonçai aux voyageurs, comme la meilleure nouvelle que je pusse leur donner, que le surlendemain, ils continueraient leur route. Ce fut nécessairement une journée de grand travail, pendant laquelle je ne parus presque pas dans le grand salon. La colonne de Mayence arrivée, j'en passai la revue; j'eus à dîner tous les officiers supérieurs qui commandaient ces troupes, et deux autres qui s'étaient distingués dans le combat livré pendant leur route; je parus avoir peine à suffire à des occupations qui, dans une autre disposition, n'auraient fait que favoriser les moyens de multiplier d'heureuses entrevues. Ce pénible rôle, du reste, me paraissait toucher à son terme; mais lorsqu'au départ de ces troupes je crus n'avoir plus qu'à faire mes adieux à ma douce ennemie, comme à tous les autres voyageurs, on me rendit compte qu'elle était malade et ne pouvait pas partir.

Elle garda en effet sa chambre, où j'allai avec Villarceaux lui faire une visite. En m'apercevant, sa figure

s'épanouit; en voyant mon satellite, elle exprima le dépit: mais dans les deux expressions la malade était charmante. « Vous dégoûteriez de la santé, lui dis-je en l'abordant. Combien de femmes donneraient une partie de leur vie bien portante, pour vous ressembler quand vous êtes souffrante! » Elle soutint qu'elle méritait beaucoup de pitié; comme le badinage parut lui faire de la peine, je changeai de propos et, après le quart d'heure de bienséance, je partis. Mais, son mari m'ayant informé le lendemain que sa femme dînerait avec nous, je le fis entrer dans mon cabinet, en sortant de table, et là je lui dis que, vis-à-vis de ses chefs, la prolongation d'un séjour qui n'aurait plus de justification possible le compromettrait; je l'engageai donc à se tenir prêt à profiter de la première escorte pour le faible trajet après lequel la route de Berlin n'avait pas cessé d'être parfaitement libre. Je croyais avoir fait merveille: je fus bientôt désabusé; en effet, son mari lui ayant appris que j'étais dans mon cabinet et que j'y étais seul, la dame arriva. Pris et surpris, il fallut la recevoir et l'entendre, c'est-à-dire subir avec elle le fatal tête-à-tête. Sa confusion, son trouble mettaient le comble à mon embarras. Ses premiers mots n'eurent aucune suite. Je la fis asseoir et tâchai de la calmer. Un peu remise, elle voulut revenir à sa reconnaissance; je l'arrêtai, afin de prévenir l'effusion à laquelle ce thème pouvait conduire; elle en arriva à la frayeur que lui causait la route, et je lui dis qu'elle serait trop injuste, si elle me croyait capable de l'exposer à quelque danger que ce pût être. « J'ai besoin de le croire », me répondit-elle d'une voix à la fois tremblante et animée; puis, de ce moment, son affolement l'emporta, et bientôt elle ne se posséda plus. Situation vraiment diabolique, que depuis cinq jours je cherchais à prévenir et qui n'admettait plus de moyen

terme. Ne pouvant donc continuer à prendre le change sur tant de désordre, je fis un brusque revirement, et, avec les ménagements qu'il me fut possible d'y mettre, prenant hautement le rôle d'ami ou plutôt, et malgré mon âge, le rôle solennel de père, je lui fis les plus sérieuses remontrances; je lui représentai sa jeunesse, l'inexpérience qui en était la suite et tout ce qu'elle devait à ce monde si menaçant et qu'elle ne connaissait pas, à sa famille dont l'éloignement la privait de tout conseil, à elle-même, sous les rapports de sa réputation, de son bonheur; enfin le mal déjà fait par de graves inconséquences, et tout ce qu'avec un autre que moi elle aurait déjà compromis.

Il n'est pas dans ma nature de ne pas adoucir de si cruels refus; je ne pus dissimuler à quel point j'étais moi-même bouleversé; ma douleur sembla demander grâce pour le bonheur qui m'était offert et que je ne devais accepter, bonheur que cette charmante créature n'eût partagé que pour en doubler les délices, bonheur que dans une autre situation on eût sollicité à genoux et qu'une véritable adoration n'eût pas acquitté : je me hâtai d'ajouter que je n'attribuais la majeure partie de ce qu'elle avait éprouvé, de ce qu'elle éprouvait encore, qu'à la touchante bonté de son âme, au prix beaucoup trop grand qu'elle avait bien voulu attacher au zèle que j'avais été assez heureux de lui manifester; j'ajoutai aussi que, sollicitée par les circonstances, son imagination avait seule fait les frais d'une erreur, dont le remède était dans les réflexions que son bon esprit et sa raison ne pouvaient manquer de hâter; mais, pour surcroît de fatalité, ce mot de raison, que je prononçai, exhuma du fouillis de ma mémoire les débris d'un ancien couplet, dialogué entre un homme qui compare l'amour à un poison, la raison

au souverain bien, et une femme qui, après avoir dit :

Triste raison, charmant poison,

finit le couplet par :

C'est du poison, monsieur, qu'on vous demande.

Affaibli par ce malencontreux souvenir, je perdis mes moyens; je provoquai plus de désespoir que de conviction, et, de même que je n'avais trouvé dans le mari que faiblesse et niaiserie, je n'obtins de la femme que des larmes. Je ne pus l'empêcher de m'avouer son amour; elle essaya cependant, en se torturant, de me remercier des avis que je lui donnais et qui révoltaient sa passion; cette lutte aboutit bientôt à une crise de désolation, et on me croira, je pense, si je dis que j'eus un véritable déchirement et les plus effroyables peines pour conduire un pareil entretien à la seule fin que ma position et mes relations rendaient possible.

En fait, on commençait à jaser; je courais le risque de la conséquence du tort que je ne voulais pas avoir, et je résolus d'en finir à d'autant plus de titres que la position menaçait de n'être plus en état d'être sauvée. Ayant réuni en conseil le baron de Tann, l'intendant du gouvernement, le commandant de la place, le commissaire des guerres, et terminé ce qui tenait au service, je parlai de cette dame et de son mari; un sourire ne put me laisser de doute sur ce que l'on était déjà disposé à penser de la prolongation de son séjour; je me plaignis de ce que mes ordres de départ n'avaient pas été exécutés par son mari, et, quelques voyageurs arrivés de Berlin ayant achevé de constater que la route était libre, je chargeai l'intendant, dans les attributions duquel ce mari se trouvait, de lui notifier l'ordre de partir le lendemain, et j'arrangeai pour ce pâle mari et sa très

séduisante femme une escorte qui, à leur gré, pût les suivre jusqu'à Erfurt.

L'ordre avait été transmis, et, quelque chose que je fisse pour animer le dîner, il fut triste; la soirée ne le fut pas moins. Vers neuf heures, le besoin de repos pour eux me servit de prétexte à les envoyer coucher. La jolie créature sanglota lorsque je lui fis mes adieux; c'était pitié; mais enfin nous nous séparâmes, et je respirai en songeant que le rôle si pénible que j'avais eu à jouer était enfin terminé.

Je travaillai tard, et je dormais profondément, lorsque je fus réveillé par le bruit d'une chaise renversée dans ma chambre; en même temps cette malheureuse petite femme arrivait à mon lit, se jetait sur moi dans un véritable égarement et me couvrait le visage et la main de baisers et de larmes.

Le jour pointait à peine; le premier usage que je pus faire de ma main gauche, car mon bras droit était encore contenu dans des bandages, fut d'allumer à ma lampe les deux bougies qui étaient sur ma table, et j'éclairai le plus ravissant, mais aussi le plus triste tableau. Cette clarté, au reste, était le seul moyen que j'eusse de rappeler la pauvre enfant un peu à elle, et de me raffermir contre elle, ou pour mieux dire contre moi-même. Certes il fallait du courage, il en fallait terriblement, il fallait la puissance de se rendre comme étranger à une situation à ce point entraînante; il me fallut de plus le souvenir de ma femme, qu'en idée je plaçai entre cette enfant et moi; je ne sais ce qu'il fallut encore, ni comment je parvins à prendre ses deux mains charmantes, et, la forçant de m'écouter, je lui dis tout ce qu'au monde je pus lui dire; puis, du moment où elle me parut revenir à elle, je sonnai. Grâce à mes efforts, Jacques la trouva assise sur le fauteuil qui était près de

mon lit; elle cacha comme elle put son visage et ses pleurs; son chapeau, sa toilette annonçaient l'heure du départ; j'eus l'air de continuer un entretien qui n'avait rapport qu'à son voyage; et, finissant par lui présenter l'idée de la revoir en des temps plus heureux, je la remerciai de ce dernier adieu, je l'assurai de tous les vœux que je formais pour son bonheur, je lui baisai les mains, et je la fis reconduire à sa voiture qui était prête.

Six mois après, en passant à Berlin, pour continuer ma route vers Tilsit, je l'aperçus dans la Friedrichstrasse. Elle était superbe. Je descendis de ma voiture; je causai pendant quelques moments avec elle et son mari. J'aurais peine à dire tout ce qu'exprimaient ses regards, d'autant plus accusateurs qu'ils furent moins sévères. Enfin nous nous séparâmes, et depuis je n'ai plus eu d'elle aucune nouvelle. Dirai-je, à la honte de ma mémoire, que le nom de cette femme si charmante s'est effacé de mon souvenir? Au reste, je me le rappellerais que cette notice n'en ferait aucune mention. Dans une circonstance analogue j'ai cité le nom de la marquise de Fontanar, belle-fille du prince de Masserano; j'eus à Vitoria une aventure analogue avec la marquise de Monte-Hermoso, depuis maîtresse souveraine de Joseph pendant la royauté d'Espagne à Lisbonne; mais ces dames ayant toujours eu des amants en titre et en sous-titre, peu importe à leur renom de beauté qu'elles aient rencontré pour une fois une résistance; ce n'est pas tout, on verra que cette même résistance ou plutôt cette malencontreuse défaite, je serai réduit à l'opposer encore; et si je fais de tels aveux, ce n'est certes pas pour en tirer gloire; je sais qu'un pareil rôle ne peut trouver grâce devant les dames, qui le louent d'autant plus haut qu'elles le blâment au fond du cœur; car il n'en est pas une qui ne se mette à la place de celle à qui on a pu

résister, il n'en est pas une qui ne juge cette résistance comme une offense pour son sexe. Mon récit cependant leur a prouvé et leur prouvera que, chaque fois que j'ai subi leur joug sous l'empire d'une véritable passion, je leur ai gardé la foi qu'elles sont si ardentes à promettre et souvent si promptes à démentir.

J'avais été fidèle à Pauline, j'étais fidèle à Zozotte, et, pour en revenir à cette Zozotte, cause involontaire de ma torture, je souhaitais d'autant plus vivement ne pas avoir un seul sentiment dont elle ne fût l'objet, qu'à cette époque elle attendait une délivrance; éloigné d'elle, sans cesse rattaché par l'inquiétude à son image, à son souvenir, je lui appartenais avec plus d'intérêt et plus entièrement que jamais. Sans doute chaque courrier m'apportait de ses nouvelles; je la savais assistée des deux premiers accoucheurs de Paris qu'elle avait réclamés, d'une excellente garde, d'un bon médecin, et de Marie, sa mulâtresse dévouée. J'avais même obtenu que sa mère se rendît de Tours auprès d'elle; de plus. Mmes O'Connell, d'Etchegoyen, Rivierre, etc., m'avaient promis d'arriver au premier appel des douleurs. Je n'en étais pas moins dans les tortures d'une anxiété toujours croissante, lorsque je reçus de Paris une lettre dont l'écriture m'était inconnue. Je tressaillis à sa vue, et, quoique le cachet fût rouge, je tremblais en l'ouvrant. Deux mots écrits par Zozotte terminaient cette lettre, ils furent plutôt dévorés que lus; ils m'annonçaient que cette Anaïs tant désirée était enfin venue consoler sa pauvre mère de tous les maux passés et adoucir la peine de notre séparation.

J'en étais là de mes sentiments, lorsque je reçus la nouvelle que l'impératrice Joséphine, ainsi qu'elle avait bien voulu me le dire, s'était rendue à Francfort pour y passer douze ou quinze jours chez le prince primat,

c'est-à-dire pour rompre, si ce n'est pour varier la triste monotonie du séjour de Mayence. J'en fus informé par le maréchal du palais de ce prince, et de manière à ne pouvoir éviter d'aller faire ma cour à Sa Majesté. J'arrivai donc à Francfort, je fus reçu à merveille et de suite invité à dîner et à souper avec l'Impératrice, pendant les trois jours que j'avais dit pouvoir rester dans cette ville; ce qui de suite, et par réciprocité, me mit dans une position, non certes de familiarité, mais d'une certaine aisance avec les princesses qui se trouvaient du voyage. Or Francfort voulut fêter ou reçut l'ordre de fêter les augustes personnes que le prince primat hébergeait; elle donna, en conséquence, un grand bal masqué, bal auquel l'Impératrice ne se rendit pas, mais qu'Hortense et cette jolie Stéphanie de Beauharnais honorèrent de leur présence, accompagnées de quelques dames de leur cour et de celle de l'Impératrice. Au moment où elles partaient pour se déguiser, l'une d'elles me dit, non pas avec mystère, mais pourtant de manière à n'être entendue que de moi : « Vous irez à ce bal? — Sans doute, répondis-je assez légèrement. — Eh bien, reprit-elle en souriant, prenez tel déguisement et ayez tel signe; j'aurai tel costume et telle fleur à la main. » Certainement cela pouvait ne rien signifier, mais certainement aussi cela pouvait signifier quelque chose. Cette cour impériale, si réputée pour le resplendissement de sa gloire, n'était pas aussi célèbre par les vertus pudiques; il y était admis en principe, et Joséphine aidant, que rien ne devait résister au vainqueur des vainqueurs de la terre, et plus une foule de dames attachaient de prix à leurs personnes, plus elles se croyaient obligées de s'offrir en holocauste. Il était également admis par les sœurs et parentes du grand homme (et je recule ici devant des détails ina-

bordables) que leurs défaites étaient des conquêtes, et qu'à l'exemple du maître elles ne pouvaient se montrer trop insatiables en fait de triomphes. Tant qu'elles étaient à Paris et au sein de la paix, elles n'avaient qu'à choisir les prédestinés qu'elles dévouaient au bonheur; le seul état-major du prince Berthier pouvait à lui seul passer pour un harem capable de servir aux caprices de dix sultanes; mais Francfort, à cet égard, comme Mayence, n'offrait rien de semblable; la disette avait produit l'abstinence, et, faute de mieux, l'occasion pouvait m'élever tout comme un autre au rang de tant de freluquets. En d'autres temps, ce genre d'élévation n'eût pas été fait pour m'effaroucher, loin de là; mais, après l'épreuve que je venais de subir et dont j'étais plus ou moins glorieusement sorti avec une des plus jolies créatures du monde, je devais redouter une nouvelle scène de la tentation de saint Antoine. Toute réflexion faite, je n'allai donc pas à ce bal et je me résignai à une très verte algarade que je reçus au complet; quelque chose que je pusse dire, je ne réussis pas à convaincre que, vu l'heure, il m'avait été impossible de me procurer le costume prescrit, ni même aucun autre. J'en fus pour mon mensonge; j'ai toujours fort mal joué les rôles de Joseph.

Le lendemain de ce bal était un dimanche; on avait dit que l'Impératrice entendrait à midi la messe dans la chapelle du prince. Je crus devoir m'y trouver; je fus du petit cortège et, la messe dite, je fus admis dans un salon réservé à Sa Majesté et à sa suite; nous y étions dix personnes : l'Impératrice assise sur le canapé, ayant à sa gauche Hortense, à la gauche de laquelle était son fils aîné; à la droite de l'Impératrice, et sur un fauteuil, Stéphanie de Beauharnais; enfin, et sur trois fauteuils placés à la gauche du fils d'Hortense, la

comtesse d'Arberg (1), mère de la maréchale Lobau et de la comtesse Klein, et deux des dames de l'Impératrice; or, au sujet de ses filles et sans que je me rappelle l'à-propos, la comtesse d'Arberg dit au petit Napoléon : « Monseigneur, je les recommande à vos bontés. » A ces mots, cet enfant, âgé de quatre à cinq ans, je crois, la fixe, mais d'un regard que je n'avais vu qu'à l'Empereur, et, après un moment d'étonnement et de silence : « Madame, répondit-il, c'est à ces dames d'avoir des bontés pour moi. » Hortense l'embrassa; tout le monde s'extasia, et je fus confondu de cette leçon de tact, de délicatesse, de convenance donnée par un si jeune enfant à une dame de quarante ans. Et, comme je ne pus cacher mon étonnement au chevalier d'honneur de l'Impératrice : « Cet enfant, me dit-il, dépasse tout ce que vous pouvez en penser: pour ne vous citer qu'un fait, quelque chose qu'on puisse lui conter ou qu'on puisse conter devant lui, quelque temps qu'on y mette, il écoute comme l'Empereur, dans une immobilité totale, et, du moment où l'on finit de parler, par une faculté qui prouve autant de jugement que de mémoire et de sagacité, il résume en une pensée générale tout ce qu'il vient d'entendre. » Et tel était l'enfant qu'à tort ou à raison on regardait comme fils de l'Empereur, que l'on signalait généralement comme le successeur du moderne César, et à l'existence duquel se rattachaient peut-être d'immenses destinées, celle de la France y comprise. Trois mois après, cet enfant qui était un Napoléon, tandis que les autres fils d'Hortense ne furent que des Bonaparte, cet enfant n'existait plus.

Je devais quitter Francfort mardi avant le jour. Au souper de lundi, je ne pris pas la place que j'occupais à

(1) Elle épousa en secondes noces le prince Stolberg-Gedern; elle est morte en 1836.

la droite d'Hortense, mais je me tins debout derrière le fauteuil de Joséphine, et j'avais de cette sorte une part continuelle à sa conversation. Joséphine s'apprêtait à quitter la table, lorsqu'elle me dit : « Vous allez donc repartir pour Fulde? — Oui, Madame, à moins que Votre Majesté n'ait d'ordres contraires à me donner. — Je n'ai qu'à vous souhaiter un bon voyage et à vous dire que je suis bien aise de vous avoir revu. Mais, dites-moi, y aurait-il de quoi me loger à Fulde? — Le château, répondis-je, est spacieux; il contient plusieurs appartements, dont deux fort grands; le premier n'a été occupé par personne depuis le départ du prince d'Orange et serait, je pense, de nature à recevoir Votre Majesté. — J'aimerais, reprit-elle, à me rapprocher de l'Empereur pour avoir plus vite de ses nouvelles, et j'ai pensé à Fulde. — L'exécution de cette pensée, répliquai-je, serait un bonheur dont le pays se montrerait digne et dont son gouverneur s'honorerait toute sa vie. » Plût à Dieu que tout se fût borné à ces mots; mais, avec la séduction créole qu'elle possédait au dernier degré, elle ajouta : « En attendant que les ordres de l'Empereur en décident, un mot, mon cher général, sur un abbé qui réside dans votre gouvernement et que je vous recommande. » Le nom ne lui revint pas; un signe fit accourir une de ses dames, qui m'apprit que cet abbé se nommait Sonnet de La Milousière. « Il a, paraît-il, de grandes réclamations à faire, reprit l'Impératrice; au reste, il vous dira lui-même de quoi il s'agit, et vous vous rappellerez que j'y prends un véritable intérêt. » Mes protestations furent ce qu'elles devaient être; mes adieux étaient dits; j'avais même rendu toutes mes actions de grâces au prince primat, je n'avais plus à faire que mes derniers saluts; ils furent reçus avec bonté, à l'exception de la très jolie bou-

deuse dont la rancune me parut justifier ma conduite.

De retour à Fulde, je fis appeler le baron de Tann et lui parlai de l'abbé auquel s'intéressait si fortement l'Impératrice. Au nom que je prononçai, le baron prit un ton consterné pour me dire : « Je plains Votre Excellence; voilà une malheureuse affaire, et qui lui fera regretter d'être allé à Francfort. » Et là-dessus il me conta de cet homme mille abominations, ne cessant de répéter : « C'est le plus effronté, le plus avide, le plus imposteur et le plus méchant des hommes, pervers comme un scélérat, impudent et cynique comme un mauvais prêtre catholique. Au reste, continua le baron de Tann, comme vous pourriez penser que j'y mets de la passion et qu'il est nécessaire que vous sachiez à qui vous avez affaire, de grâce, venez avec moi chez le prince évêque et jugez-en d'après ce qu'il vous dira. » En des termes plus doux, ce digne prince confirma tout ce que le baron m'avait dit et me conta notamment qu'ayant eu besoin d'un interprète pour un entretien de quelques minutes avec le maréchal Mortier, il s'était servi de cet abbé et avait cru être très généreux en lui donnant dix louis, le personnage n'ayant alors pour vivre que ses messes et des secours de l'évêché avant de devenir, comme cela était présentement, simple précepteur des enfants d'un bourgmestre de village. Eh bien, cet abbé avait prétendu qu'en cette occasion il avait sauvé le pays, et, proportionnant les dix louis à un tel service, il en avait remercié par quatre pages d'injures grossières qu'il avait écrites et qu'il était même venu répéter en face.

Deux jours après, on me l'annonça. C'était un homme de cinq pieds deux pouces, large d'épaules, ayant tous les signes d'une force extraordinaire; la tête haute, l'œil faux et ardent, la figure au dernier point impudente et mauvaise, il me jeta cette apostrophe : « Des ordres aussi

sacrés pour vous que pour moi, et dont l'amie de notre auguste souveraine vient de m'informer par un courrier, m'amènent auprès de vous, monsieur le gouverneur, et vont enfin me faire rendre une justice trop tardive, ainsi que vous allez en juger par l'exposé de mes droits et de mes griefs. » L'arrogance de son début acheva de me décider à l'arrêter et à lui dire : « L'Impératrice m'a en effet parlé de vous et des réclamations que vous pourriez avoir à faire; l'attention que je donnerai à ce que vous vous croirez en droit de demander se proportionnera naturellement à mon respect pour Sa Majesté; c'est vous faire sentir que je ne traiterai ce qui y a rapport que par écrit. Ainsi il est inutile d'en parler; résumez donc dans une lettre tout ce que vous comptiez me dire; ce sera un moyen d'attester votre respect pour l'Impératrice par la modération de vos demandes, et de hâter la solution de cette affaire, solution qui sera favorable en ce qui sera possible. »

Je pensais lui avoir ôté les moyens de dénaturer mes paroles, avoir diminué les occasions d'entrevues, enfin modéré ses jactances et ses prétentions en le forçant à les écrire et à les signer; mais, plus surpris qu'interdit, plus irrité que surpris : « Obligé de quitter Fulde demain, répliqua-t-il, et cela pour les indignes fonctions auxquelles l'iniquité des Fuldois m'a réduit, puisqu'il faut vous provoquer officiellement à faire des choses que Sa Majesté pensait que vous feriez de vous-même, je vous remettrai avant mon départ la lettre que vous exigez. — Écrivez cette lettre », répétai-je, sans faire semblant d'avoir entendu son impertinence. Et, comme ce lendemain devait nous séparer, je l'invitai à dîner, autant pour lui avoir fait une politesse que dans l'espoir de m'armer contre lui de ce qu'il voudrait bien me fournir lui-même; je n'eus donc que lui à dîner; j'or-

donnai à mes aides de camp et secrétaires la plus grande circonspection, et je fis multiplier les vins, afin de le mettre plus à discrétion. En effet, peu à peu il s'oublia davantage, et, après m'avoir dit mille horreurs des autorités et des habitants de Fulde, qui, selon lui, étaient hypocrites et ennemis des Français, il se vanta de choses hideuses, et notamment nous conta qu'à Paris, pendant la Révolution, ne sortant plus que la nuit et suivant à onze heures et demie du soir la rue Montmartre, il avait reconnu, au moment où il arrivait tout près de l'égout, un des révolutionnaires alors au pinacle, et, profitant de ce que la rue était déserte, il l'avait abordé comme pour lui parler et d'un coup de poing lui avait brisé la poitrine, puis, suivant son expression, « avait fait rentrer cet homme en lui-même », en le jetant à la renverse dans la gueule de l'égout (1).

Le lendemain, vers midi, il me remit sa lettre, je la pris sans l'ouvrir, me bornant à dire que les décisions à intervenir ne se feraient pas attendre; mais, délivré de sa présence, je ne l'étais pas de lui. Sa lettre dépassait ce que je pouvais en attendre; l'abbé y disait en substance : « J'ai sauvé de tous les désastres de la guerre le pays, qui jamais ne pourra faire assez pour s'acquitter avec moi, et ces titres ne sont plus rien depuis que je suis le protégé déclaré de Sa Majesté l'Impératrice et Reine. Ce n'est donc plus seulement de mes services qu'il

(1) Sans M. de Norvins, je n'aurais connu personne que je pusse comparer à cet abbé, quoique l'un fût gras tandis que l'autre était plutôt sec. De même M. de Norvins nous conta qu'une nuit vers une heure du matin, aux approches de la Madeleine, voyant un homme venir à lui, comme au reste il allait à cet homme, mais supposant que cet homme pouvait avoir l'intention de le voler, il lui avait lancé ses deux poings dans l'estomac et l'avait jeté à la renverse, au milieu des pierres de taille dont ce terrain était couvert; je me rappelle encore la pantomime qui nous parut digne du fait.

s'agit; c'est de la nécessité de proportionner le prix que je dois en recevoir à la haute puissance de mon auguste bienfaitrice, et c'est de votre respect pour ses volontés que j'attends la justice qui m'est due. » A la suite de ce jésuitique et insolent début, venait l'énumération des prétentions; or l'abbé demandait : 1° la place de ministre des cultes dans les États de Fulde, et il voulait cette place avec un traitement digne de telles fonctions: 2° la croix des anciens capitulaires du chapitre de Fulde; 3° la pension de 6.000 francs qui y avait été attachée; 4° un appartement dans le château, et cela, pour toute sa vie; 5° ma table, en offrant toutefois de me payer pension.

Je fis de suite réunir le conseil: l'indignation fut au comble. Quant aux explications, elles établirent que jamais l'abbé n'avait été à même de rendre un service au pays de Fulde, auquel il devait au contraire le pain que, je ne sais plus depuis combien d'années, il avait mangé en sa qualité de prêtre et d'émigré; que cette fausse et mensongère assertion n'avait d'autre fondement que les dix minutes pendant lesquelles il avait servi de truchement au prince évêque, et pour lesquelles il avait touché dix louis, soit un louis la minute. Quant aux demandes: 1° la place de ministre des cultes, alors presque sans fonctions et sans rétribution, se trouvait occupée par le grand aumônier, vieillard respectable et qu'il était impossible de déposséder; 2° l'ordre des capitulaires se trouvant aboli par un rescrit de l'empire sanctionné par l'empereur Napoléon lui-même, il n'existait plus de puissance qui pût en conférer la croix; 3° de même les fonds servant de dotation pour le payement des pensions de ces capitulaires, pensions viagères, ne s'acquittaient plus que pour les anciens titulaires et sur des fonds spéciaux; 4° en l'absence d'un souverain

et surtout dans l'ignorance où l'on était de celui auquel le pays de Fulde serait attribué et le château réservé, il n'était pas possible de disposer même d'un simple appartement; 5° l'article de la table ne regardait que moi; je dédaignai d'y répondre autrement que par ordre de ne plus recevoir le drôle, et il n'en fut pas question dans ce conseil; mais, si cet examen constatait le cynisme des demandes, il ne pouvait me suffire vis-à-vis de l'Impératrice. Cette phrase : « Vous vous rappellerez que j'y prends un véritable intérêt », était un ordre, et, ainsi que je le fis sentir à ces messieurs, un ordre pour le pays comme pour moi. « Le pays, me répondirent-ils, est administré pour le compte de l'Empereur et par un intendant; sauf quelques dépenses que les habitants se sont imposées avec plaisir, nous ne disposons d'aucuns fonds; que Sa Majesté l'Impératrice s'adresse donc à l'Empereur. » Tout cela était juste, mais rien de tout cela ne pouvait me tirer d'embarras, à l'égard d'une femme avec les caprices de laquelle on ne discutait pas; enfin, par considération pour moi, par égard pour tout ce que ma position avait de délicat, pour prouver du moins à l'Impératrice que sa recommandation n'avait pas été infructueuse, ils m'accordèrent 1.450 francs de pension pour ce misérable. Je leur promis que, dans mon rapport à l'Impératrice, je dirais formellement que, cet homme n'ayant ni droits, ni titres d'aucune espèce, la pension, à défaut de toute autre ressource disponible, était le produit d'une cotisation spéciale et n'avait été votée sur mes instances que par respect pour Sa Majesté. Je tins parole. Prévoyant le rôle infâme que ce scélérat ne manquerait pas de jouer, je mis même à la rédaction de mon rapport à l'Impératrice tout le soin dont j'étais capable; j'écrivis de plus au chancelier d'honneur, le marquis de Beaumont, que je connaissais, une lettre dans laquelle, sans tout dire,

j'entrais cependant dans des explications que mon rapport n'avait pu contenir. Mais conjurer la fatalité n'est pas possible; quelque peine que j'eusse prise, je ne reçus aucune réponse et je fus à peu près brouillé avec l'Impératrice, n'ayant pas même auprès d'elle l'appui que ma présence au bal de Francfort et ce qui aurait pu en être la suite m'eussent assuré. Il ne me resterait donc, comme dernière satisfaction, qu'à placer ici le nom de la digne protectrice de cet abominable abbé, de celle qui, à ce que j'ai su depuis, ne parla de mon rapport que pour en dénaturer le contenu et rendit injuste la meilleure des femmes; mais ce nom a comme tant d'autres sauté de ma mémoire, et c'est pour moi l'objet d'un constant regret. Quant à l'Impératrice, j'eus bientôt la preuve du mécontentement qu'elle conservait à mon égard.

Visitant un jour les arrière-cours du château, j'aperçus une assez grande cage faite en bois, et dans la cage un animal que je ne connaissais pas, mais qu'on m'apprit être un chamois venu des glaciers de la Suisse. Il était là depuis un an qu'on en avait fait cadeau au prince d'Orange, comme d'une chose très rare; car c'était, assurait-on, jusqu'à présent le seul chamois que l'on eût possédé vivant. Aussitôt je pensai à la ménagerie de l'Impératrice et je fis construire, pour le nouvel hôte que je lui destinais, une cage de voyage. J'écrivis l'histoire de cet animal; je fis une instruction sur la manière de le soigner et de le nourrir, et, sous la conduite de l'homme qui en était chargé, je l'expédiai pour la Malmaison, en prévenant de son envoi et du jour de son arrivée les dames d'honneur de l'Impératrice. Sans le cornac, jamais je n'en aurais eu de nouvelles; il revint et me rendit compte que la bête était arrivée à bon port; qu'elle avait été bien reçue, et qu'à lui-même on avait donné généreusement pour boire, mais pas un mot pour moi;

je fus piqué, je me promis à mon retour à Paris de demander une audience à l'Impératrice et de tout lui dire; puis, quand je fus à Paris, ma colère était passée, et tout cela ne me parut plus valoir la peine d'une démarche.

Je fus un peu plus heureux avec un autre envoi. On m'avait rendu compte que, dans les caves du château, se trouvait un caveau qui avait été muré lors de l'approche des troupes françaises et qui, sauf le coulage, contenait en trois tonnes trois mille six cents bouteilles du meilleur vin de Johannisberg, vignoble qui formait le domaine le plus productif du petit État (1). Ce vin, datant de 1779, était du meilleur qu'on se rappelât avoir récolté; c'est pourquoi on n'en avait jamais vendu, et encore par déférence, que vingt-cinq bouteilles à une des sœurs du roi de Prusse, à raison de seize florins la bouteille; on n'en avait bu non plus que vingt-cinq bouteilles par an aux jours des fêtes du prince évêque jusqu'à la sécularisation, et du prince d'Orange depuis; on avait toujours rempli les tonneaux avec les meilleurs et les plus anciens vins, et il était destiné à rivaliser un jour avec les fameux vins de Bremen. Je jugeai fort inutile de laisser aux futurs possesseurs du pays le souci de soigner ce vin, que je fis mettre en bouteilles en présence du commandant de la place et de tous les gendarmes, qui voyaient devant eux rincer les bouteilles, les remplir, les boucher, les cacheter. Ce tirage ayant produit trois mille trois cent cinquante bouteilles environ, j'en expédiai, par caisses de cinquante, dix-huit cents dans les caves de l'Empereur à Paris, trois cents au prince Berthier, trois cents à l'archichancelier, deux cents au général

(1) La colline de Johannisberg avait été achetée en 1716 par l'abbé de Fulde, qui y avait construit un château et avait fait replanter les vignes.

Junot, deux cents à l'intendant général Daru, cent à l'intendant Laran, cinquante à Robquin, enfin deux cent cinquante chez moi, gardant environ cent cinquante bouteilles pour le courant. Ayant cru devoir parler au major général de cette répartition, il me répondit, de sa main, qu'il approuvait et qu'il me remerciait de ce vin dont il comptait même boire avec moi. Je croyais donc avoir satisfait à tout; mais, à mon arrivée à Tilsit, Duroc, déjà grand maréchal du palais, et qui, par parenthèse, était brodé sur toutes les coutures et qu'on n'appelait que M. le Maréchal, vint à moi la première fois qu'il m'aperçut, puis, avec une gravité qui me surprit, me dit : « De grâce, mon général, qu'est-ce que ces trente-six caisses de vin envoyées par vous dans les caves de l'Empereur? » Je lui en fis l'histoire. « Mais comment ne m'en avez-vous pas écrit? — J'ai cru que le prince Berthier, à qui j'ai rendu compte de l'affaire, vous en parlerait. — Cela ne regarde en rien le prince Berthier, répliqua-t-il; mais quelles précautions avez-vous prises pour la mise en bouteilles de ce vin, et savait-on qu'il était pour l'Empereur? » Je lui expliquai les précautions que j'avais prises et y ajoutai, ce qui était vrai, que les soixante-quatre caisses faites, personne ne savait encore leur destination, et que c'était au hasard que les trente-six destinées à Sa Majesté avaient été prises. « C'est très bien, reprit-il; maintenant envoyez-moi un rapport écrit, détaillé et signé de vous, sur cet envoi, et j'ordonnerai, d'après lui, que ces caisses soient reçues, car aucune ne l'a été encore. » Et quand il fut bien convaincu que l'Empereur ne serait pas empoisonné par mon vin, il me remercia.

Pour compléter la série des envois, j'ajouterai que mon maréchal du palais m'ayant avisé qu'il existait dans le château de Fulde cent vingt caisses, contenant toute la

bibliothèque de la ci-devant abbaye de Weingarten, j'ordonnai de les ouvrir et de vérifier le catalogue. Cette opération faite, il se trouva une soixantaine de manuscrits du dixième siècle au quinzième; je pris pour moi un volume de chacun de ces siècles et je fis deux lots du reste : l'un de ces lots, le plus considérable, fut porté à la bibliothèque de Fulde; l'autre, le plus précieux, fut envoyé à la Bibliothèque impériale, à Paris, où sans doute les manuscrits qui le composaient sont encore; j'avais signé sur chaque volume : « Envoyé par le général Thiébault, gouverneur du pays de Fulde »; petite satisfaction de vanité dont je souris aujourd'hui et que, j'espère, on me pardonnera.

Cependant, tout en veillant aux intérêts de l'Empereur dans mon gouvernement, j'étais sans cesse préoccupé d'un intérêt qui me touchait profondément et j'aspirais au moment où je pourrais avoir enfin ma femme avec moi. A la naissance d'Anaïs, elle avait profité de mon absence pour exiger qu'on la laissât nourrir cette enfant, et les médecins, sa mère, ses amies, avaient été obligés de céder à l'horreur que lui inspirait l'idée seule de voir sa fille buvant un lait étranger; mais, si elle avait cherché à s'abuser en oubliant son premier et malheureux essai, elle y fut vite ramenée par l'insuccès de ce deuxième essai. Au bout de quinze jours, Anaïs avait tellement dépéri qu'il fallut la coucher dans du coton et la céder sans retard à la nourrice si redoutée; il fallut attendre qu'elle eût repris des forces pour lui faire supporter les fatigues d'un voyage rendu plus dur par la saison rigoureuse, et c'est ainsi que s'était trouvée retardée notre réunion. J'avais pris d'ailleurs toutes les mesures pour épargner à Zozotte et à sa fille les moindres chances de fatigue ou d'accident. Elles voyagèrent dans la voiture la plus spacieuse et la plus douce; j'avais

envoyé M. de Villarceaux au-devant d'elles, et je les faisais accompagner par le chirurgien qui m'avait soigné à Brünn et que j'avais ramené à Paris; ils l'amenèrent jusqu'à Mayence, où j'allai la recevoir et d'où ce chirurgien retourna à Paris avec ce bon Villarceaux, qui, ne pouvant se remettre de la frayeur que lui avait causée l'insurrection de la Hesse, fuyait encore le danger alors même que le danger n'existait plus.

A Fulde, Zozotte fut émerveillée de l'habitation princière, de son maréchal du palais, de ses officiers de maison, des domestiques à livrée, sans compter mes deux valets de chambre. Pour ses sorties elle eut un très bel équipage avec quatre très beaux chevaux bais, conduits à la Daumont par les deux postillons de la princesse d'Orange, en veste écarlate galonnée, et le bonnet de velours noir à houppe d'or, plus un cheval de piqueur; et cet équipage était entièrement à sa disposition, puisque j'en possédais un tout aussi complet, quoique plus simple. Tout cela d'ailleurs était conforme aux vues de l'Empereur, qui voulait que ses gouverneurs fissent grande figure.

La messe, que nous entendions exactement à la cathédrale, était notre plus grande représentation ; les troupes formaient la haie dans l'église et, devant le maître-autel, un grand carré où se trouvaient nos deux seuls prie-Dieu à coussins et nos fauteuils en velours cramoisi et or. On battait aux champs à notre arrivée comme à notre départ, et le service, qui se faisait en musique, ne commençait que quand nous étions placés.

Le prince évêque de Fulde, resté, comme je l'ai dit, dans la ville malgré sa dépossession, m'avait pris en amitié ; dès qu'il sut ma femme arrivée, il vint lui faire sa visite, et, comme il ne savait pas un mot de français, poussa la galanterie jusqu'à vouloir en apprendre

quelques mots; ses efforts ne furent pas heureux, et *benngir*, qu'il prononçait pour bonjour, fut tout ce qu'il put retenir et débiter. Encore, s'il s'était borné à cela; mais il voulut donner en l'honneur de Zozotte un dîner, et le baron de Tann, à qui il communiqua ce projet, vint tout épouvanté nous en prévenir. C'est qu'il connaissait déjà une partie des goûts et des antipathies de Zozotte, qui détestait la cuisine allemande; or le prince n'en avait pas d'autres; de plus, les usages de cette espèce de cour épiscopale n'étaient pas seulement étrangers, ils étaient au dernier point étranges; on y maintenait avec une grande rigueur l'habitude tudesque de forcer les invités à manger de tout, et c'était le plus grand effroi de Zozotte; ensuite, avec sa terrible vivacité, elle n'avait jamais pu supporter les longs repas, et ceux de l'évêque duraient sept heures d'horloge. Le baron de Tann fut donc chargé de revoir le prince et de tâcher de conjurer le fatal dîner; mais, sur ce point, il échoua complètement; quant aux mets, mélange habituel de vinaigre et de sucre, il put persuader au prince qu'un tel régime était interdit à Zozotte par ses médecins de Paris, et obtenir qu'elle mangeât peu et s'en tînt aux viandes rôties et au poisson à la hollandaise; enfin on convint d'inviter pour elle les hommes et les dames du pays avec qui elle causait le plus volontiers; moyennant ces précautions, il fallut se résigner.

Restait la durée, et si quelque chose put la faire supporter, ce fut la singularité. A trois heures on nous fit asseoir devant une table longue et étroite comme une table de réfectoire; la nappe seule était mise; puis, à des intervalles de cinq à six minutes, pendant lesquelles on ne voyait personne, apparut, disparut et reparut une file de domestiques conduits par une espèce de chef; chaque fois, ils apportaient une seule chose, ainsi les

assiettes, d'abord, puis les serviettes, puis les couverts, puis les verres, puis les salières, puis les bouteilles. puis les bougies qu'on devait allumer deux heures après, et enfin je ne sais quoi encore. Ces préliminaires employèrent une heure, pendant laquelle je n'avais point porté les yeux sur Zozotte, de peur qu'elle ne pût contenir son rire et que je ne restasse pas maître du mien devant ses jeux mimés, inintelligibles pour tout autre, mais qui pour moi révélaient ses moindres pensées. Cependant le dîner commença; il fut digne du reste; grâce au baron de Tann, qui, placé assez près du grand vicaire, l'excitait sans relâche à presser le service, nous ne fûmes que quatre heures à table. Toute sa vie Zozotte m'a rappelé ce fameux repas; mais aussi n'était-ce pas une chose inconcevable et par trop bizarre que de trouver, encore suivis en 1807 et chez un prince souverain, des usages abolis depuis plus d'un siècle sans doute chez tous les autres personnages marquants de l'Europe et même dans toutes les classes; usages qui ne pouvaient s'être maintenus chez ce vieux prince évêque que par l'effet de cette stagnation monacale qu'il n'avait pas pu secouer? Et c'était si bien une simple manie, qu'il dînait chez nous en une heure et demie et dînait fort bien.

Le baron de Tann était enchanté du ton, des manières et de l'esprit de Zozotte : « C'est la dame la plus distinguée que j'aie vue de ma vie », me disait-il avec son flegme allemand. En fait, il était impossible de concilier plus délicieusement l'originalité des idées avec les convenances de la position. Le baron citait une foule de mots heureux dits par elle. Un jour, à propos de l'immortalité de l'âme, elle lui répliqua : « Jamais je ne m'accoutumerai à l'idée que pour être mortelle il faille vivre, et que pour être immortelle il faille mourir. »

Elle détestait Robquin, et cela indépendamment de ce

que c'était un sot assez déplaisant, parce qu'il m'avait dit un jour que ma femme était quarteronne; ce Robquin s'était mis en tête qu'il était le plastron du gouvernement, et que, mon capitaine des gardes, il devait m'accompagner dès que je montais à cheval, même dans mes promenades avec ma femme. Rien ne nous ennuyait davantage, et, pour m'en débarrasser, chaque fois qu'il m'accompagna seul, je me mis, au risque de me rompre cent fois le cou, à ne suivre aucune route et à faire passer mon cheval sur des crêtes de ravins formant des jetées très étroites entre des creux de cinquante pieds de profondeur. Un jour, arrivé à l'un de ces abominables passages, le cheval que je montais, quoique très léger et très adroit, s'arrêta un moment pour franchir une brèche, et, comme cet imbécile de Robquin me suivait sans aucun intervalle, son gros cheval se trouva également arrêté dans un endroit où il avait à peine pied et devant cette brèche terriblement dangereuse pour lui. Il devait y rester, lui et sa grosse bête. Il poussa des cris affreux, s'abandonnant à son cheval qui le tira de là; mais il avait eu une telle peur qu'il cessa désormais de m'accompagner.

Zozotte, qui ne pouvait employer de tels moyens pour se débarrasser du personnage, avait à son service sa malice et son esprit. Robquin avait la manie de lui donner la main soit pour venir à table, soit pour en sortir, soit encore pour monter en voiture, et, quelques personnes qui se trouvassent au château, il passait devant tout le monde. Relativement au baron de Tann surtout, cette inconvenance nous désobligeait avec raison. Deux fois Zozotte fut prise au dépourvu; mais, à la troisième et au moment où tout rayonnant Robquin arrivait à elle : « Monsieur, lui dit-elle tout haut, allez prier M. le baron de Tann de me donner la main. » Il

visait à l'homme dégagé de préjugés vulgaires et soutenait devant Zozotte que, suivant la manière de la donner, une parole d'honneur ne pouvait entraîner qu'une obligation relative : « Je ne fais pas tant de distinctions, lui répliqua Zozotte; une telle parole ne vaut jamais que ce que vaut l'honneur de celui qui la donne. »

Si ces légères mystifications parvinrent à nous débarrasser de Robquin, il fallut être plus énergique avec Lemière. Sous le prétexte que sa femme serait une compagnie agréable pour la mienne, Lemière avait obtenu de la faire venir à Fulde; mais je dus réexpédier au plus tôt Mme Lemière; quant à lui-même, j'ai dit par quel moyen je pus m'en séparer, en le faisant nommer chef de bataillon et en le renvoyant à l'armée. Quoique nous vissions à Fulde toute la bonne société, il s'y trouvait naturellement des personnes avec lesquelles nous nous liâmes davantage; de ce nombre, outre la comtesse de Bieberach, à qui Zozotte plaisait extrêmement et qu'elle aimait beaucoup, je citerai un M. Rochejean, émigré, homme de bonne compagnie, à qui je pris sur moi de permettre le séjour de Fulde et que je voyais assez souvent. Les Bourbons, cependant, n'avaient pas de serviteur plus dévoué ni de plus capable de jouer pour eux tous les rôles. Il nous fit connaître de qui cette famille des Bourbons se composait encore, ce qu'elle était devenue; car elle était si oubliée dans toute l'étendue de l'Empire que bien peu de gens eussent pu en parler sciemment. Malgré son fanatisme, il n'avait aucune estime pour le comte d'Artois et pour le duc d'Angoulême, mais il ne tarissait pas en fait d'anecdotes, c'est-à-dire d'éloges sur Louis XVIII, dont il ne cessait de vanter le caractère, le courage et l'esprit. C'est par lui que j'appris la halte qu'avait faite Louis XVIII devant une de nos batteries, dont il n'était

séparé que par le Rhin, et le salut qu'il fit lorsque les troupes, dont il était à demi-portée, eurent pris les armes et battirent aux champs; j'appris encore le coup de fusil qu'il reçut, étant à une fenêtre avec son frère, coup qui, lui ayant enlevé la peau du front, ne provoqua de sa part que ce mot : « Quelques lignes plus à droite, et M. d'Artois était roi... » Enfin, je sus de même que, faisant un piquet dans une petite ville que nos troupes attaquaient et prirent, il ne quitta son jeu pour partir que lorsque nos tirailleurs furent dans la ville, les balles arrivant dans la maison où il se trouvait. Pour en revenir à notre ami Rochejean, c'était un excellent homme qui partait sans cesse en guerre contre l'égoïsme, si bien que Zozotte un jour ne put s'empêcher de lui dire : « Voyons, monsieur Rochejean, qu'est-ce qui, dans ce monde, ne commence pas par *je* et ne finit pas par *moi* ? »

De fait, la générosité dont ce brave Rochejean donnait l'exemple n'était pas une règle de conduite absolument suivie dans le pays de Fulde, et le baron de Tann m'avait notamment signalé quelques-uns des conseillers d'État comme plus soucieux de leurs intérêts particuliers que du bien général. Ils intriguaient dans le but d'arriver au pouvoir et de supplanter les membres du gouvernement provisoire. Sans doute, parmi ces jeunes conseillers, tous de bonne famille, presque tous riches, se trouvaient quelques hommes de mérite, alors que, parmi les quatre membres du gouvernement provisoire, le baron de Tann et M. Senfft de Pilsach étaient seuls des hommes de capacité. Le malheur voulut que ce dernier ne tardât pas à me demander, et sous prétexte de santé, un congé que je me trouvai dans l'impossibilité de refuser, et dont il profita pour quitter le pays et n'y plus revenir.

Le baron de Tann demeurait donc seul pour conjurer l'orage, et, cette circonstance enhardissant ses rivaux, ceux-ci commencèrent par chercher à me gagner, me flattant à propos de l'intérêt que je prenais au pays, mais voulant me persuader que je n'étais pas secondé et que je trouverais un puissant secours si je remplaçais les chefs du gouvernement vieux et sans mérite par de plus jeunes et de plus capables. J'étais étranger à la composition de ce gouvernement, dont le choix avait été sanctionné par l'Empereur, et je n'avais ni autorité ni mission pour le remplacer, au moment d'ailleurs où le pays allait passer, après la paix, sous une nouvelle domination.

Bien entendu, je ne cédai pas, et pour venger cet échec on eut recours à des mesures plus effectives. Chaque membre du gouvernement reçut des injures et des menaces sous forme de lettres anonymes, et moi, je reçus des remontrances. On ne comprenait pas, m'écrivait-on, qu'un homme d'esprit pût supporter des hommes aussi ordinaires; que le gouverneur du pays de Fulde pût laisser ce pays en d'aussi misérables mains; qu'un général français pût compromettre à ce point les intérêts de l'armée, et qu'un sujet dévoué à l'Empereur pût hésiter à servir convenablement l'Empire. Des placards et des caricatures suivirent, celles-ci représentant les membres du gouvernement avec des oreilles d'âne qui ne finissaient pas; ceux-là rendaient publiques, en les affichant, toutes les vilenies des lettres anonymes. J'avais gardé et fait garder le silence du dédain sur les lettres; mais, pour les placards et les caricatures, je les fis arracher par la main du bourreau et remplacer par une note appelant l'indignation et le mépris des honnêtes gens sur les auteurs de semblables manœuvres.

A peu de jours de là, je reçus une pétition signée d'une foule d'habitants et tendant à obtenir qu'une députation fût envoyée à l'Empereur pour réclamer contre l'énormité de la contribution de guerre dont le pays était frappé. Les signataires exprimaient le vœu que la commission fût composée d'hommes jeunes, zélés et capables, et cette phrase seule eût suffi à me convaincre que, si la réclamation était le prétexte, le véritable motif était l'espoir d'intriguer avec plus de succès au quartier impérial. Je ne pouvais m'y méprendre. Je répondis donc que cette députation avait déjà été sollicitée de moi par les membres du gouvernement provisoire, et que je ne pouvais la faire partir sans y être autorisé, une autorisation étant nécessaire pour qu'elle fût reçue et même pour qu'elle pût arriver jusqu'à l'Empereur. J'ajoutai que j'avais écrit à ce sujet, que j'attendais la réponse et que, dès que je l'aurais reçue, si elle était favorable, M. le baron de Tann partirait pour aller plaider une cause qui ne pouvait être en de meilleures mains.

Ce nouveau désappointement ne rebuta pas les conseillers, qui eurent la hardiesse de s'adresser officiellement à moi pour que je consentisse à ce que, sans mission officielle et sur mon simple consentement verbal, deux d'entre eux se rendissent au quartier impérial et pussent partir avant qu'un refus me parvînt. En conséquence ils m'écrivirent une lettre et me la firent porter par une députation de trois membres. A ce mot : « Une députation du Conseil d'Etat demande à être reçue », je me rendis dans l'antichambre où ceux qui la composaient attendaient ma réponse. Me rappelant celle que l'Empereur nous avait faite lors du bal des généraux, je leur expliquai qu'une députation était la prérogative des corps constitués pour exercer un pou-

voir, et que, n'en exerçant aucun, ils n'étaient pas en droit d'en former une. Je leur demandai à quel titre ils se croyaient autorisés à traiter d'affaires publiques avec moi, sans l'intermédiaire de la commission du gouvernement dont ils étaient les subordonnés. « Je devrais donc, ajoutai-je, et pour cette démarche et pour tout ce qui l'a précédée, sévir contre vos commettants et surtout contre vous, et c'est pour éviter encore cette extrémité que je ne vous ai pas reçus comme députation, que je m'abstiens de vous reconnaître comme tels, que je refuse la lettre dont vous vous êtes imprudemment chargés, que je viens vous parler dans cette antichambre, et que je me borne à vous charger de conseiller à vos collègues plus de régularité, de modération, et de leur rappeler ce qu'ils doivent à leur caractère public et à eux-mêmes, de les prévenir enfin que je suis au bout de ma patience. »

Cette leçon et cette menace furent fructueuses pour la plupart d'entre eux; mais les membres de la chambre des finances n'en devinrent que plus insolents envers les membres du gouvernement et même leur refusèrent l'obéissance. Il fallait un exemple. Je pris en effet un arrêté dans lequel, revenant sur les faits et perçant à jour les intentions, je condamnai nominativement tous ceux qui avaient pris part à la désobéissance : savoir, un d'entre eux à une détention de quatre jours à la grande garde; les autres à une arrestation chez eux sous la garde d'un gendarme, soldé par eux, et à des amendes proportionnées qui furent perçues au profit des pauvres. Pour rendre la leçon plus rude, ce fut dans la salle des séances du gouvernement et sans même que je daignasse m'y trouver, devant ses membres et tous leurs collègues, en présence du commandant de la place et de quatre gendarmes, que le baron de Tann leur lut la sen-

tence; ce fut en plein jour, à midi, et avec leurs habits écarlates, brodés en or, que l'un fut conduit en prison et les autres furent reconduits chez eux; puis mon arrêté fut imprimé, répandu et affiché dans toute la ville et dans tous les bailliages.

Il ne fut plus question d'opposition, mais ce scélérat de Sonnet de la Milousière, informé des événements de Fulde et dans toute l'exaspération de sa rage contre les membres du gouvernement et contre moi, crut l'occasion belle pour ourdir sa vengeance. Il quitta son village, vint secrètement à Fulde, et, sous un nom supposé, vit tous mes prisonniers, leur offrit d'être leur avocat, leur promit une victoire éclatante, passa trois nuits à rédiger avec eux les notes les plus infâmes, et, muni de cette pacotille, ayant reçu des intéressés tout l'argent nécessaire à son voyage, il partit avec un faux passeport pour le quartier impérial. Tout cela se fit, du reste, avec tant de mystère que je n'en fus averti que deux jours après son départ. Que me restait-il à faire? Empêcher qu'il n'arrivât? Ce n'était plus possible. Écrire de ne pas l'écouter? Cela eût paru suspect. Le signaler comme un fauteur et publier sur son compte la vérité entière? Il eût fallu un volume que personne n'aurait lu. Il ne me resta donc qu'à me résigner aux résultats de cette abominable trame et à me consoler par le sentiment de ma conscience. Mais une autre fatalité vint aggraver la première. Je reçus le *Moniteur* du 24 mars contenant les noms de plusieurs généraux de brigade que l'Empereur, alors en Pologne, venait de promouvoir au grade de général de division; mon nom ne s'y trouvait pas. Garder le silence, c'était perdre tous mes droits à une réclamation ultérieure. Je pris la plume à l'instant, et j'écrivis à l'Empereur directement. Je réclamai l'acte de ma nomination, et je signai : Thiébault, général de division.

Huit jours après, je reçus du major général la lettre suivante, assez curieuse pour être consignée :

« Finkenstein, le 3 avril 1807.

« *Au général Thiébault, général de brigade, gouverneur des pays de Fulde.*

« Quoique personne, général, ne désire plus que moi « que vous soyez nommé général de division, j'ai été « étonné et Sa Majesté l'a été également de voir que, « dans votre demande, vous signiez : général de division, « gouverneur de Fulde. Il n'existe dans mes bureaux « aucun décret qui vous nomme général de division, et « on ne peut avoir ce grade que quand on est muni d'un « décret de Sa Majesté ; et jusqu'à ce qu'elle juge devoir « signer ce décret que je mettrai sous ses yeux, vous ne « devez vous considérer que comme général de brigade. « Il n'y a d'acte du souverain valable que lorsque cet « acte est contresigné du secrétaire d'État, qui en est « responsable par la loi.

« Le major général,

« Maréchal Al. Berthier. »

Ainsi, on ne niait pas que j'eusse été nommé général de division, mais on voulait bien m'apprendre qu'à la volonté de l'Empereur il fallait le contreseing d'un gratte-papier, et c'était le vice-connétable, major général, ministre de la guerre, c'est-à-dire l'arbitre du sort des officiers, qui prétendait désirer mon avancement, alors qu'il l'avait empêché. J'en avais la certitude, qui d'ailleurs, après la mort du maréchal, me fut confirmée par son aide-major général comte Monthyon. Je fus outré du persiflage, et ne voyant pas, pour maintenir ma dignité, d'autre alternative que de ne pas reculer devant ma propre démarche, je profitai du courrier de

France qui arriva à Fulde comme je venais de recevoir cette lettre, et qui, peu de minutes après, emporta ma réplique, conçue en ces termes :

« Fulde, ce 6 avril 1807.

« PRINCE,

« Lorsque, sans avoir sollicité l'honneur d'une au-« dience particulière, sans avoir fait aucune réclama-« tion, aucune démarche, j'ai reçu le 8 août dernier « l'ordre de me trouver le lendemain, à neuf heures du « matin, au lever de Sa Majesté;

« Lorsque, arrivé à Saint-Cloud et introduit dans le « cabinet de l'Empereur, Sa Majesté daigna me dire : « Je me suis occupé de vous: je vous ai nommé général « de division;

« Lorsqu'Elle a daigné ajouter : Vous l'êtes depuis « huit jours;

« Lorsqu'Elle a reçu mes actions de grâces,

« Je croirais manquer au respect que je lui dois, si je « prenais jamais un autre titre.

« En conséquence, j'ai l'honneur d'être avec res-« pect, etc.

« THIÉBAULT,

« Général de division. »

C'était un défi. Je faisais au prince de Neuchâtel l'honneur de présumer qu'il lui serait difficile de punir un officier général ayant des titres fondés sur des antécédents et sur la parole de l'Empereur; je semblais croire qu'il ne voudrait pas faire jouer à l'Empereur le rôle d'un monarque ayant gratuitement menti à un de ses sujets; mais le prince n'éprouva ni embarras ni hésitation; à la lecture de ma lettre il éclata, et s'adressant au général Monthyon qui se trouvait là : « Que dites-

vous, s'écria-t-il, du général Thiébault qui se nomme général de division ? Il mérite d'être destitué sur l'heure (1). » C'est dans ces dispositions qu'il se rendit chez l'Empereur. Il faut croire que sa fureur ne fut pas partagée; mais le prince offensé fit cependant raison des considérations qui militaient en ma faveur, et, si je ne fus pas destitué, du moins je fus puni. J'ignore si la démarche de Sonnet de la Milousière n'y fut pas aussi pour quelque chose; le baron de Tann resta convaincu que ce coquin intervint à propos pour servir contre moi les dispositions fâcheuses du prince de Neuchâtel (2). Quoi qu'il en soit, le 10 avril, à quatre jours de date de ma dernière lettre, partit de Finkenstein la réponse qui m'ôtait le gouvernement de Fulde, qui m'annonçait que j'étais remplacé par le général Kister et qui m'ordonnait de me rendre au quartier impérial, où ma destination ultérieure me serait connue.

En tout cas, rien ne peut rendre l'exaspération dans laquelle me jeta la réception d'un pareil ordre. J'eus tout de suite la pensée de m'adresser de nouveau à l'Empereur lui-même, c'est-à-dire de lui écrire : « que si la destinée voulait que ma promotion au grade de général de division ne dût aboutir qu'à ma destitution, ce serait sans doute un grand préjudice; mais quant à la douleur que j'en ressentirais, elle serait du moins tempérée par le fait de tenir de la bouche de Sa Majesté la preuve que je méritais un autre sort; — que si l'on était maître de m'ôter un gouvernement, où cepen-

(1) Cette scène m'a été racontée, le 22 avril 1824, par le général Monthyon, avec qui je me promenais dans son jardin.

(2) Un peu plus tard, lorsque j'arrivai au quartier impérial, je n'y trouvai pas trace de la présence du misérable, et j'ignore encore s'il put jamais y parvenir. En fait, sous le régime du bon plaisir, la teneur de ma dernière lettre suffisait pour expliquer la suite qui y fut donnée.

dant j'avais rendu un notable service, il n'y avait plus de moyen de m'ôter mon grade, sans m'ôter mon état, fruit de quinze ans d'honorables travaux et illustré par quelques succès; — qu'en effet, et grâce à la justice et à la bonté de l'Empereur, le général de brigade Thiébault, auquel le prince major général venait d'adresser des ordres, n'existait plus; — qu'alors même que, pour prix de ma conduite, mes plaies devraient achever de se fermer dans la disgrâce, de nobles cicatrices me resteraient pour attester le zèle avec lequel j'avais servi Sa Majesté, et, quelque chose qu'Elle pût ordonner de moi, rien ne pouvait m'enlever l'honneur de mes souvenirs, ni affaiblir les sentiments qui me dévouaient à sa personne sacrée. »

Autant cette lettre me parut conséquente, digne et forte, autant ma femme en fut effrayée. Bien des choses, me dit-elle, s'arrangent par la présence et je serais au désespoir que ce fût une lettre, et non toi, qui plaidât ta cause à l'Empereur. J'étais pour ma part convaincu que, dans l'état d'esprit où je me trouvais et que je ne pouvais dissimuler, ma présence n'arrangerait rien, tout au contraire; j'étais également certain qu'une lutte pour ainsi dire corps à corps avec Berthier, parlant au nom de l'Empereur, n'aboutirait à rien de bien, alors que, par lettres et à l'abri des coups directs, je conservais plus d'avantages. Je cédai cependant. Nous nous préparions à passer la saison aux eaux de Brückenau qui jouissent de quelque réputation; c'était à Brückenau qu'était construit le château de plaisance des princes de Fulde, et nous étions allés visiter ce palais pour y régler les dispositions relatives à notre nouvelle résidence; mon rappel fut la fin de ce projet, comme de beaucoup d'autres, et, s'il fut pour Zozotte et pour moi la cause d'un véritable chagrin, nous eûmes du moins la conso-

lation de voir que ce chagrin était accompagné des regrets des habitants. Outre les visites de toutes les autorités et d'un grand nombre de personnages, je reçus, en réponse à la lettre officielle par laquelle je notifiais mon départ, une lettre signée des membres du gouvernement provisoire et écrite au nom du pays de Fulde. Je ne la reproduis pas. A une si longue distance et quand l'émotion qui l'avait inspirée s'est depuis tant d'années effacée, les termes en pourraient paraître excessifs et trop élogieux; je ne puis cependant passer sous silence l'offre qui, dans cette lettre, m'était faite d'accepter comme souvenir de mon séjour une épée, dont l'inscription : *Au général Thiébault, le pays de Fulde reconnaissant*, exprimait, selon les termes de la lettre, les sentiments qui me l'avaient fait offrir. Cette épée tout en or avait été commandée à Paris chez le bijoutier Marguerite, successeur de Foncier, père de la comtesse de France. Elle n'était pas encore achevée et devait m'être remise chez mon père. Le plus habile ouvrier de Paris y travailla six mois. Elle coûta 4,500 francs de façon. Elle contient pour 2,100 francs de matière. Elle me fut apportée à Paris le 1er septembre 1807. Mon fils aîné la possède.

Le 17 mai au soir, le général Kister, que ma femme nommait Klister, arriva à Fulde pour me remplacer. Chasseur forcené, il s'entendait à poursuivre les bêtes beaucoup mieux qu'à manier les hommes; son premier soin fut de me demander s'il y avait de belles chasses dans le pays; tout ce que j'en savais, c'est que l'on mangeait de fort bon gibier. Il s'informa ensuite de la manière dont le pays me traitait; puis il réclama de moi des instructions; je me bornai à lui dire que personne ne pouvait l'entourer de plus de lumières que le baron de Tann, et que, partant très matin, il ne me restait pas

un moment à lui consacrer. Nous ne passâmes en effet qu'une heure ensemble; ma femme le reçut sans s'asseoir et, le lendemain 18, je partis sans l'avoir revu. Il était à peine jour quand nous quittâmes le château; la cour, les rues étaient pleines de monde, et, dans la traversée de la ville, nous fûmes salués par toute la population.

CHAPITRE II

Si j'avais mis tant de hâte à quitter Fulde, du moment où mon successeur y avait paru, ce n'avait nullement été pour arriver plus vite au quartier impérial. J'avais plus de répugnance que d'empressement à m'y rendre, et j'étais bien aise qu'on remarquât mes retards et qu'on les comprît. Fort indifférent à ce qu'on en eût de l'humeur ou à ce qu'on n'en eût pas, je ne rendis pas plus compte de mon départ de Fulde que je n'avais accusé réception de la lettre du 10 avril. Comme je ne pouvais emmener avec moi ma femme, je résolus de passer encore huit jours avec elle; nous n'avions d'alternative qu'entre Hanau et Francfort; nous n'hésitâmes pas pour choisir cette dernière ville.

Notre désir eût été de n'y voir personne, mais il était impossible que j'y reparusse sans me présenter chez le prince primat. Je me rendis donc chez lui, le 19 au matin; il savait déjà et mon arrivée et celle de ma femme; il désirait la voir et la recevoir, et, comme il espérait qu'un voyage de vingt-quatre heures n'avait pu la fatiguer, il lui envoya de suite son maréchal de cour, chargé de l'inviter pour ce jour même. Ce digne prince primat et sa nièce, la princesse de La Leyen, la même qui fut brûlée au funeste bal du prince de Schwarzenberg en 1810, furent enchantés d'elle au point de nous faire un accueil vraiment exceptionnel. Pendant les neuf

jours que nous passâmes à Francfort, nous fûmes invités chez le prince à deux repas par jour; la veille de notre départ, nous le fûmes à trois, déjeuner, dîner et souper.

De plus, ce bon prince primat nous fit voir avec lui les environs de Francfort; enfin une de ses voitures attelée fut, avec un de ses valets de pied, à notre porte depuis le matin jusqu'au soir, et cela pendant tout notre séjour. Je ne sais plus quelle corporation ou population lui donna une fête champêtre; il nous y conduisit, ayant sa nièce et ma femme dans sa calèche. Suivant les usages du pays, celui qui faisait les honneurs de cette fête, ayant rempli un vidrecome de vieux vin du Rhin, but le premier, et le présenta ensuite au prince primat, à la princesse de La Leyen, puis à ma femme; mais décider Zozotte à boire de ce vin dans cet énorme verre, à son tour de bouche, n'était pas chose aisée; un tel usage lui paraissait sale et familier, et, indépendamment de mes prières, il fallut les instances de la princesse et ce que le prince lui dit du scandale que produirait son refus, pour qu'elle consentît à mettre le nez dans le verre et faire au moins semblant de se mouiller les lèvres.

Pendant ce séjour, on me proposa un filet de cent vingt-trois grenats à doubles trous et très brillants. La princesse de La Leyen ayant été propriétaire des mines qui les produisent, ma femme la consulta. Elle les trouva superbes, et je les achetai, ainsi que dix brillants de cinq cents francs pièce et que j'eus pour trois mille francs (1); puis, comme deux folies en amènent généralement une troisième, Zozotte ne put résister à une nouvelle tentation. Le premier marchand d'étoffes

(1) J'achetai encore à Francfort une charmante montre, entourée de perles fines, pour Caroline Rivierre, et, pour le baron de Tann, une tabatière en écaille noire doublée en or et surmontée d'un S (souvenir) en assez beaux diamants.

de cette riche cité de Francfort avait reçu une pièce de mousseline des Indes d'une beauté inconnue. Il n'existait que deux pièces seulement de cette étoffe, d'une telle finesse que pour rendre sa fabrication possible, elle avait dû être fabriquée sous l'eau. L'une des deux pièces avait été envoyée à Londres, l'autre à Francfort, où l'impératrice Joséphine en avait pris une robe, c'est-à-dire la moitié; restait l'autre moitié, et Zozotte en eut un tel désir que je la lui donnai. La robe entière passait dans une bague et ne pesait pas quatre onces. Je ne sais comment avouer que cette demi-pièce, qu'à cause de la difficulté de la vendre on prétendit nous livrer à vil prix, me coûta trois cents francs l'aune. Une fois à Paris, Zozotte, ayant fait couper sa robe par une Mme Germon, la première couturière et dupeuse de Paris, reçut le conseil d'en faire broder le devant; une seule brodeuse osa s'en charger et, en fait de broderies, fit un véritable chef-d'œuvre de travail et de légèreté; mais, pour une fois que la robe fut mise, il n'y eut plus de corsage; on en refit un en mousseline de cent vingt francs l'aune, et, quand la nouvelle façon eut été portée deux ou trois fois, il n'y eut plus de robe. J'en ai assez longtemps conservé des lambeaux. J'entrai la robe en contrebande dans la calotte de mon chapeau. Nous ne nous en tenions pas à cet objet de contrebande, et le maréchal Kellermann, avec lequel nous dînâmes chez le prince primat la veille de notre départ de Francfort, voulut bien se charger d'entrer le reste à Mayence, à condition que le lendemain nous viendrions reprendre notre bien en dînant chez lui.

Condamné à ma troisième séparation moins douloureuse sans doute que les deux précédentes, mais toujours bien pénible, Zozotte me quitta à Mayence pour retourner à Paris, alors que moi, me rendant à Tilsit, dans une

calèche que j'achetai à Offenbach, j'allais débrouiller mon affaire; et cette perspective m'était d'autant plus désagréable qu'il était évident que ce serait avec le prince de Neuchâtel et non avec l'Empereur que j'aurais à en traiter.

A Fulde, où je ne voulus revoir que le baron de Tann, je retraversai cependant la ville au milieu d'une foule attirée par le désir de me témoigner une dernière fois des regrets; puis, rien ne me pressant, je voyageai à petites journées, n'ayant avec moi qu'un jeune homme, nommé Delaveau, qui me servait de secrétaire, et mon fidèle Jacques. Sans les beautés de la Saxe, ce trajet de Fulde à Potsdam ne me rappellerait plus rien, et je ne sais dans quel village je vis réunies en groupe six, sept ou huit de ces filles superbes qui justifiaient cent fois ce dicton allemand : « Où poussent les belles filles? En Saxe. »

A peine descendu de voiture à Potsdam, je me fis conduire au caveau où repose Frédéric le Grand. Vingt-trois ans auparavant j'avais quitté le monarque, maître tout-puissant d'un très puissant royaume, et maintenant son armée réputée invincible avait été anéantie par une armée dont je faisais partie; et tout ce qui pouvait exister encore de lui était relégué dans un caveau et contenu dans un simple cercueil de chêne, à peine exhaussé de quelques pouces et sur le bout duquel on lisait : *Frédéric II*. Épitaphe immense sans doute, bien suffisante pour la postérité, mais qui n'en était pas moins un des nombreux outrages dont, à l'avènement de son successeur, la mémoire du grand monarque fut l'objet. Immobile et recueilli, je contemplai longtemps les derniers restes d'un prince que personne n'a dépassé dans la route de l'immortalité; ce fut donc sans étonnement que j'appris du gardien qu'en entrant dans le caveau Napoléon s'était découvert, qu'il avait tenu le chapeau

a la main, et qu'après quelques moments d'un silence absolu il s'était retiré en disant : « Ainsi finissent la gloire et la puissance d'un homme. » Pour moi, je ne pus retenir mes larmes, ce qui donna au vieux gardien l'occasion de me dire qu'il en avait vu couler bien d'autres.

Il était sept heures et demie du soir, lorsque, le 3 juin, j'entrai à Berlin. Hulin, auquel j'avais annoncé ma venue, avait fait faire mon logement dans l'hôtel aux treize croisées de façade, qui est au coin de la Friedrichstrasse et de la promenade des Tilleuls. Lorsque j'y arrivai, conduit par le planton que je trouvai à la porte de la ville, on vint me dire que la comtesse de..., mon hôtesse, était accouchée depuis peu de jours, et que cependant, et pour peu que je le désirasse, elle me céderait son appartement. Je répondis que cette offre était une injure, et que, s'il était moins tard, je quitterais l'hôtel à l'instant même. On me fit faire des excuses et on me conduisit dans un appartement de petite-maîtresse, appartement qui me fit juger à quel point, sous les rapports du luxe, Berlin avait changé depuis la mort de Frédéric. J'avais à peine parcouru les pièces mises à ma disposition que l'on vint me demander si j'ordonnais que l'on servît mon souper. Si je n'avais consulté que mon appétit, j'aurais fait servir de suite; mais mon plus grand besoin était de revoir cette École militaire où j'avais reçu le jour, et, accompagné de mon secrétaire, j'allai parcourir les cours et le corridor. J'eus un premier désappointement quand j'eus besoin d'une explication pour que le concierge me laissât entrer dans cette habitation, qui pendant quatorze ans avait été la mienne, et un second quand, retrouvant Berlin beaucoup plus grand que je ne me le rappelais, cette École militaire et même la Sprée me parurent beaucoup plus petites que mon souvenir ne me les représentait. Je m'étais attardé à cette course que j'avais

prolongée à travers la ville; il était donc neuf heures lorsque je me retrouvai en face de mon logement; et j'allais y rentrer lorsque j'aperçus la nouvelle porte de Brandebourg, construite depuis mon départ et fort belle encore, quoique privée du quadrige dont la Victoire surmontait alors l'arc de triomphe du Carrousel et que nos désastres rendirent à sa première destination... Le désir de l'admirer de plus près m'entraina vers elle; à vingt pas, les premiers arbres du parc, délices de mon enfance, me donnèrent la tentation de respirer l'air de ses ombrages; emporté comme malgré moi, j'arrivai jusqu'à la maison dite du Chasseur, ravi de tout ce que je revoyais, mais surtout de ces habitations élégantes, entourées de jardins anglais, et qui depuis peu s'étaient élevées le long de la lisière. Il était onze heures et demie quand je rentrai, retrouvant moitié mort de lassitude et d'inanition mon secrétaire qui n'avait pas eu pour le soutenir les mêmes émotions que moi. Le 4 au matin, je retournai à l'École militaire; ayant obtenu l'entrée du logement de mon père, je revis la place où s'était trouvé mon berceau, celle où l'une de mes sœurs était morte, où était placé le secrétaire de mon père, le canapé de ma mère, et je revis dans ma pensée nos jeux, nos réunions ou nos fêtes; à chacun de mes pas j'étais assailli par le souvenir de scènes nouvelles, et ce fut avec une peine indicible que je m'arrachai de cet appartement, où il me semblait que je recommençais ma vie.

Ma première visite fut chez M. Mayet (1), Lyonnais d'ori-

(1) M. Mayet fit insérer dans le *Journal de Berlin* du 10 au 11 juin la lettre qu'en quittant Fulde, j'avais reçue de l'administration provisoire de ce pays, et il m'apporta un exemplaire de ce journal. Enfin il composa pour moi des stances qu'il fit imprimer, dont il me remit vingt-cinq exemplaires et qui nécessairement me louaient de toutes les vertus.

gine, directeur des fabriques du Roi, littérateur, homme excellent et qui avait été très lié avec mon père. Je fus accueilli par sa famille et par lui avec les marques du plus grand empressement; j'y soupai deux fois, et c'est chez lui que je rencontrai l'ancien prédicateur Ermann, âgé alors de quatre-vingt-six ans, je crois, mais conservant sa mémoire, son esprit, sa gaieté, et n'ayant de la vieillesse que les années. « Lorsque les Russes, aujourd'hui nos alliés, nous envahirent en 1760, me dit-il en m'abordant, il se trouvait dans leur armée un général qui comme vous était né et avait été élevé à Berlin; mais certainement on ne l'y revit pas avec autant de plaisir. »

Informé de l'influence qu'exerçait ce vieillard, notamment sur tout ce qui tenait à la colonie française, composée des descendants de ces huguenots que les persécutions de l'Église avaient chassés de leur patrie avec leur fortune et leur industrie, l'Empereur le reçut pendant la halte qu'il fit à Berlin et causa avec lui une demi-heure. Son but fut de le convaincre que la reine de Prusse était cause des malheurs du pays et de faire, par lui, propager cette idée; mais, voulant accuser la Reine sans la nommer, il débuta par parler de la différence des religions de Luther et de Calvin; il passa de là à la révocation de l'édit de Nantes; il insista sur la part que Mme de Maintenon avait eue à cette déplorable mesure, et finit par peindre le malheur des États dans lesquels les femmes étaient admises à jouer un rôle dans les affaires publiques, fait justifié d'ailleurs par ce mot de la princesse Palatine : « Les règnes des femmes sont toujours heureux, parce que, quand les femmes règnent, ce sont les hommes qui gouvernent. » M. Ermann fut au reste profondément frappé de l'immense portée du génie de Napoléon; entraîné par la sincérité de son admiration, il s'abandonna à l'originalité de ses idées et poussa la

hardiesse au point, lorsqu'il fut prêt à quitter l'Empereur, d'oser lui prendre le bras et de lui dire : « ...Sire, ce bras, qui est vainqueur, doit être généreux. »

Hulin, toujours bon camarade, eut ma seconde visite, me retint à dîner et me fit connaître le colonel d'Aigrefeuille, mystificateur dans le genre de Picquet et qui, en somme, farceur très drôle, nous fit beaucoup rire.

En quittant Hulin, je me rendis chez Mme Hainchelin, qui, avec le doux Bitaubé, m'avait affranchi du péché originel; elle m'invita nécessairement à souper, et c'est elle qui, me parlant des Français qu'elle avait vus à Berlin depuis 1784, me nomma la comtesse de N..., dont j'ai cité les amours surannées avec le duc de Laval (1). J'eus l'occasion de dîner avec cette comtesse, future duchesse de la Restauration; elle ne se cachait pas d'un tel scandale, alors qu'elle aurait dû d'autres exemples à une fille déjà grande et témoin de tout. « Cela ne me surprend pas, reprit ma marraine, quoique l'on dût attendre une autre conduite d'une femme d'autant d'esprit; mais vous saurez qu'elle a été ici, et au scandale général, l'une des rivales de la Henck (2); eh bien, pendant qu'elle se prostituait avec le feu roi, elle abandonnait son fils et sa fille à une servante, et c'est moi qui, par pitié pour ces enfants, leur ai pour ainsi dire tenu lieu de mère; je les gardais et les laissais manger avec moi, alors que leur mère les oubliait pendant des semaines entières, et cela en oubliant trop de choses et en s'oubliant elle-même. »

J'écarte une foule de souvenirs. J'en conserverai un cependant, et seulement par respect pour elle, à Mme Stoss, veuve d'un des collègues de mon père et que je trouvai dans la plus déplorable situation.

(1) Voir t. III, pages 295 et 298.
(2) La Du Barry de Guillaume, qu'il fit comtesse par brevet.

Vieille, malade et pauvre, depuis six mois elle ne vivait que de pommes de terre et n'avait pu acheter une bouteille de vin; avec elle vivait sa fille, l'une des plus belles et des plus excellentes personnes que j'aie vues de ma vie et qui, mariée à un mauvais sujet, abandonnée par lui, s'était réunie à sa mère, se dévouait à la servir et à élever une fille en travaillant de ses mains. Et pourtant Mme Stoss avait quatre fils, dont trois avaient été mes amis d'enfance, auxquels j'avais connu bon cœur à cette époque. L'aîné était médecin à Berlin et assez en vogue pour avoir équipage. Je soupai brillamment chez lui. Le second résidait à Sonnenburg près Cüstrin, où il était conseiller de régence à 15,000 francs d'appointements. Le troisième, Fritz, que je devais revoir à Posen, avait également un excellent emploi; tous trois, quoique riches, laissaient leur mère et leur sœur presque sans secours. Malgré tout, Mme Stoss avait conservé la fraîcheur de ses idées, et ce fut avec une sorte de gaieté mélancolique qu'elle me fit le récit de son malheur. Lorsque je lui fis part de mes scrupules sur l'état de demi-abandon où la laissaient ses fils, elle prit son air de résignation et, souriante, me laissa entendre que la faute en était surtout au changement des mœurs à Berlin. Ne buvant alors que du vin de Bordeaux, j'en avais fait expédier quelques caisses à ma suite; plus tard, quand je revins de Pologne, je trouvai deux caisses de cent bouteilles arrivées à Berlin, et, en repartant de cette ville pour retourner à Paris, je fis porter ces deux caisses et quelques centaines de francs chez Mme Stoss. J'avais agi en sorte qu'on ne sût pas de qui l'envoi venait; la précaution fut inutile, et mon souvenir témoigna du moins qu'en France les sentiments ne s'étaient pas modifiés avec les mœurs aussi complètement qu'à Berlin.

Je répète que j'écarte beaucoup de détails. Je ne parlerai pas de Charles Jordan qui me reconnut au milieu d'une rue, me sauta au cou et me força à accepter chez lui un dîner où il me réunit à toute sa famille. Mais je dois encore relater deux faits.

J'avais eu l'occasion, à Fulde, d'être avisé que dans le château se trouvait un déjeuner en porcelaine, objet d'un douloureux regret. Ce déjeuner avait été offert au prince d'Orange, à l'un de ses anniversaires de naissance, par une de ses filles; celle-ci était morte, et le service était resté comme un souvenir d'elle, par conséquent était devenu d'autant plus précieux pour le prince et la princesse d'Orange. Lors de leur départ précipité, ceux-ci l'avaient oublié; mais la princesse avait, dans une lettre, exprimé le regret d'être séparée d'un si cher souvenir. En attendant une occasion propice pour le renvoyer, j'avais fait déposer le service chez le baron de Tann; or, en passant récemment par Fulde, ayant, comme je l'ai dit, rendu visite au baron, j'avais profité de cette halte pour faire emballer le service dans l'arrière-coffre de ma calèche. En arrivant à Berlin, où se trouvait la princesse d'Orange, j'écrivis à une des dames d'honneur de cette future reine de Hollande qu'heureux d'avoir pu marquer ainsi mon respect et ma déférence, j'avais apporté le service à Berlin et que j'attendais des ordres pour savoir ce que je devais en faire. Sur la réponse qui me fut aussitôt adressée, je le fis mettre dans une voiture et le fis porter en ma présence chez la dame d'honneur. Reçu par elle, je lui dis que j'espérais que Son Altesse Royale ne pourrait se méprendre sur les motifs qui m'avaient empêché de solliciter l'honneur de paraître devant elle, quelque empressé que je fusse d'offrir mes respects à la nièce de Frédéric le Grand, et en particu-

lier à une princesse que tant de vertus distinguaient. La dame répliqua qu'elle ne doutait pas que Son Altesse Royale me verrait avec plaisir, qu'elle se chargeait, du reste, de lui faire connaître mes vœux et qu'elle m'en écrirait. Deux heures après, je reçus en effet un billet d'audience pour le lendemain midi, et je retrouvai en la princesse la preuve de tout ce qu'on avait pu me dire de sa simplicité, sa douceur et sa bienveillance.

Cependant il m'était bien difficile d'être passé à Berlin sans avoir essayé de saluer le prince Ferdinand de Prusse (1), dernier frère vivant de Frédéric et qui, pendant vingt ans, avait honoré mon père de tant de bontés; mais, depuis que j'avais paru devant la princesse d'Orange, il était devenu impossible que je ne présentasse pas à l'oncle des hommages que je venais de rendre à la nièce; or, un matin, je descendis de cheval à la porte du prince et, me présentant à l'aide de camp de service, je le priai de me renseigner sur la marche à suivre pour obtenir d'être reçu par le prince. Avant de me répondre il voulut prendre des ordres, disparut, puis revint bientôt m'annoncer que Son Altesse allait paraître. J'observai que j'étais à cheval, qu'au gré de mes souvenirs d'enfance je venais de parcourir le parc, que l'état de mon costume ne me permettait pas de me présenter devant Son Altesse, et je suppliai l'aide de camp d'obtenir du prince la permission que j'allasse m'habiller. L'aide de camp transmit ma demande, mais revint me dire que Son Altesse me trouvait bien comme j'étais, et, un moment après, moi en frac du matin, en culotte de peau et en bottes an-

(1) Ce prince avait désapprouvé la guerre et, conséquent avec son opinion, avait refusé de quitter Berlin lorsque les Français y rentrèrent.

glaises, ma cravache d'une main, mon chapeau rond de l'autre, je me trouvai en face du vieillard dans la plus rigoureuse tenue, avec tous ses crachats et ses cordons, botté, ganté et éperonné, boutonné de haut en bas, le chapeau à plumes sous le bras et la canne à la main, tel, en un mot, qu'il pouvait figurer autrefois à côté de feu son frère, Frédéric le Grand. « Monseigneur, lui dis-je, en lui faisant mes très humbles salutations, ma respectueuse soumission aux ordres de Son Altesse Royale peut seule expliquer le costume dans lequel je parais devant elle, et cependant je la supplie de croire que j'en suis vivement peiné. — Je n'ai pas voulu remettre le plaisir de vous voir, me répondit-il avec une bonté parfaite, et d'avoir par vous des nouvelles de monsieur votre père. » Il m'en demanda en effet avec détail, me parla des *Souvenirs de vingt ans*, me dit combien il était heureux de ce monument élevé à la mémoire de son frère, et lorsqu'au bout d'un petit quart d'heure il me congédia : « Écrivez à votre père, me dit-il, que c'est avec un ancien et durable intérêt que je vous ai demandé de ses nouvelles, que je suis bien aise de savoir qu'il se porte bien et que je vous ai chargé de lui faire mes compliments. » Au reste, j'eus bien d'autres preuves que mon père était présent à tous; je fus profondément touché de la mémoire que lui gardaient tous ceux qui l'avaient connu, et c'est sans doute la véritable raison par laquelle je me retrouvai à Berlin comme si je n'eusse jamais quitté cette ville.

Et puisque j'ai été conduit à parler encore une fois des *Souvenirs de vingt ans,* il faut que je répète ici (1) ce que, relativement à cet ouvrage, M. Maret, secrétaire d'État, me conta quelques semaines plus tard à Tilsit,

(1) J'ai déjà rapporté le fait dans la Préface de la quatrième édition des *Souvenirs de vingt ans.*

un jour que je déjeunais chez lui : « Dans un grand dîner que l'Empereur donna à Berlin, me dit ce ministre, et en présence des hommes les plus marquants restés dans cette capitale, j'interpellai M. le maréchal Mœllendorff pour savoir de lui quelle était son opinion et quelle avait été celle de la cour et de la ville sur les *Souvenirs* de monsieur votre père. Ce maréchal me répondit que, par toutes les classes de la société, cet ouvrage avait été recherché et lu avec le plus vif intérêt, que cependant il s'y trouvait tel fait relativement auquel monsieur votre père n'avait pas connu toutes les circonstances (1), mais que, malgré un petit nombre d'erreurs fort peu importantes et presque impossibles à éviter ou de fautes d'orthographe dans la manière d'écrire quelques noms, c'était incontestablement l'ouvrage de ce genre le plus véridique qui eût jamais paru, et, pardessus tout, l'ouvrage le plus honnête du monde. »

En fait, je ne me rappelle qu'une réclamation un peu sérieuse qui me fut adressée contre les jugements portés par mon père, et c'est précisément pendant le séjour que j'allais faire à Tilsit que cette réclamation me fut produite. Un matin, on m'annonça le feld-maréchal de Kalckreuth, que je vis apparaître revêtu de son uniforme avec tous ses ordres. C'était un vieillard remarquable par sa haute taille et sa noble figure; après l'échange des compliments usités : « Monsieur le général, me dit-il, vous voyez un homme que monsieur votre père a bien maltraité. » Le comte de Kalckreuth avait été pendant de longues années aide de camp du prince Henri, second frère du grand Frédéric; le prince l'avait ho-

(1) Cette réserve avait trait au projet d'évasion de Frédéric, alors prince royal, et au projet de son père de le faire mourir sur l'échafaud. L'anecdote a été rectifiée par moi dans la quatrième édition des *Souvenirs*.

noré de son estime au point de le prendre fréquemment comme confident de ses travaux militaires, et des ennemis intéressés n'avaient pas manqué de propager ce bruit que la gloire militaire du prince était due au comte de Kalckreuth. Mon père, dans ses *Souvenirs*, s'était efforcé de relever cette calomnie et s'était appliqué à démontrer qu'après la brouille retentissante survenue entre l'aide de camp et le prince, ce dernier s'était montré tout aussi grand général qu'auparavant. Toutefois, tout en rendant cet hommage à la vérité, mon père n'en avait pas moins tenu compte du mérite et des talents de M. de Kalckreuth, de même que sur le motif de la brouille, motif qui ne faisait pas le plus d'honneur au comte de Kalckreuth, mon père avait gardé discrètement le silence.

J'avoue qu'étant à cent lieues d'attendre la visite du comte, je me trouvai d'abord pris au dépourvu; mais voyant que, sous prétexte de m'apporter des informations plus exactes, il s'apprêtait à démentir tout ce qu'avait dit de lui mon père, et ne disposant d'aucune affirmation, ne voulant à aucun prix laisser la pensée de mon père attaquée sans que je pusse me trouver à même de la défendre, je répliquai qu'une conversation ferait très incomplètement atteindre le but proposé, et qu'un seul moyen d'y parvenir se présentait, c'était de mettre par écrit les observations qu'un échange de paroles laisserait forcément dans le vague; je promis, soit que je retournasse prochainement à Paris, soit que mon absence se prolongeât, que les réclamations ne tarderaient pas à être transmises à mon père : « Vous pouvez compter, dis-je au maréchal, sur la très sérieuse attention qu'il donnera à tout ce qui vous est relatif et sur son empressement à rectifier, dans la prochaine édition, tout ce qui lui semblera devoir l'être. » Il jugea sans doute à mon

air que je n'admettais pas d'autre composition; il me remercia de ce qui ne fit que le contrarier, me promit les notes que j'avais bien voulu lui demander et ne m'envoya rien. Lorsque je rendis compte de cette entrevue à mon père : « Le maréchal de Kalckreuth est un ingrat, me répondit-il. Il sait très bien que je n'ai pas dit sur son compte le quart de ce que j'aurais pu dire; il a très bien fait, au reste, de ne rien te remettre; car, s'il m'avait contesté un mot, je l'aurais accablé. » Le mystère de sa brouille, quelques ménagements qu'on ait mis à en parler, n'en a jamais été un pour personne. Kalckreuth était l'amant de la princesse Henry. Le prince, convaincu du fait, en voulut la preuve écrite. Trois hommes de force athlétique et munis de pistolets, Kaphensk était du nombre, se rendirent à l'improviste chez Kalckreuth, forcèrent son secrétaire, lui présent, y trouvèrent des lettres de la princesse et les rapportèrent au prince, qui les envoya au Roi. Sur la demande du prince, le Roi avait accordé un régiment de cavalerie à Kalckreuth; c'était une manière d'éloigner l'amant de la maîtresse en l'envoyant au fond de la Prusse; avant de partir, il est venu à Potsdam recevoir les ordres du Roi; l'audience de congé a été très dure, Frédéric l'a terminée en disant : « La foudre gronde (*Der Donner wettert*) sur votre tête. » Eh bien, j'ai beaucoup adouci cette audience, et Kalckreuth, au lieu de se plaindre, devait me remercier.

Mais, pour en finir avec la visite que le feld-maréchal me fit à Tilsit, forcé par mon attitude d'abandonner ses réclamations, il ne voulut pas partir sans avoir changé de sujet, et il me surprit en me demandant brusquement quelle différence j'établissais entre une sentinelle et un factionnaire. J'eus la bonhomie de lui répondre sérieusement, en multipliant les arguments et les citations, et, quand j'eus fini mon discours, le feld-maréchal m'ex-

pliqua ce qui avait motivé sa demande : « J'ai, dit-il, l'idée d'écrire en calembours l'histoire de cette époque, et j'en ai. dans ce but, réuni un assez grand nombre. — En calembours? répétai-je, tant le projet me parut baroque. — Oui, reprit-il, et il est peu d'événements qu'on ne puisse rappeler par un de ces jeux de mots, fussent-ce même des faits de guerre. » Et par exemple il m'en cita un fabriqué par lui, sur le nom d'une des places de guerre que les Prussiens nous prirent en 1792 ; mais ce calembour, qui n'avait pour lui ni l'orthographe, ni même la prononciation, était de plus obscène au point de me dégoûter. Il me sembla que le feld-maréchal oubliait son rang et ses cheveux blancs; de fait, mon sourire le décontenança et lui fit assez gauchement terminer notre entrevue, depuis laquelle je n'ai pas eu de ses nouvelles, m'étant borné le lendemain à mettre ma carte chez lui.

Cependant, si les circonstances de mon récit m'ont entraîné à anticiper sur la suite de mon voyage et sur mon séjour à Tilsit, je n'en étais pas moins encore à Berlin, où j'aurais dû ne faire que changer de chevaux et tout au plus dormir une nuit. Or j'y avais passé huit jours, et le temps d'arrêt raisonnable était plus qu'écoulé. Quoique j'eusse pris mon parti sur beaucoup de choses, il ne fallait pourtant pas perdre de vue que la prolongation de cette halte pourrait paraître assez extraordinaire : je partis donc escorté par mes nouveaux souvenirs. A Francfort-sur-l'Oder, j'appris qu'il était question de conférences et par conséquent de traités. La rapidité avec laquelle l'Empereur conduisait ces sortes de négociations et revenait à Paris pour jouir de ses triomphes, me fit craindre d'arriver après son départ, de sorte qu'à dater de ce moment, et à une halte près, je marchai nuit et jour.

A trois heures du matin j'entrais à Posen. J'ai raconté (1) comment, en dépit de l'heure matinale, je voulus voir mon ami d'enfance Fritz, le troisième fils de Mme Stoss, comment, après que je l'eus fait éveiller, moi en bonnet de police, lui en bonnet de coton à mèche, nous nous embrassâmes, comment sa femme parut le madras sur la tête et en robe de percale, et comment, ainsi surprise et sous le négligé, elle n'en était pas moins la plus belle femme de Pologne et peut-être la plus belle femme que j'eusse jamais vue : je restais immobile d'admiration. « Mais embrasse donc ma femme! » me cria Fritz, et je cueillis un nouvel et charmant souvenir. D'ailleurs, j'avoue que l'impression que m'ont laissée les Polonaises surpasse peut-être celle que j'avais ressentie à la vue des Saxonnes. Je ne sais plus à quel relais de poste il se trouva quelque chose à raccommoder à ma calèche; j'eus à m'arrêter une heure et je reçus l'invitation de passer cette heure dans un château presque contigu à la poste. Le nom du maître et celui du lieu se sont effacés de ma mémoire, mais je fus accueilli avec une extrême politesse par une famille que trois demoiselles, au visage angélique, rendaient fort intéressante; on allait se mettre à déjeuner; on me pressa de partager le repas; j'acceptai et je pus contempler à loisir mes ravissantes hôtesses; je partis toujours plus enchanté des Polonaises, qui me parurent différer des Saxonnes en ceci : si les Saxonnes s'imposent à l'admiration, il n'est pas d'adoration que l'on puisse refuser aux Polonaises, et, comme je l'avais dit à la femme de mon ami Fritz, « on ne peut être digne d'elles qu'à force d'orgueil de leur appartenir ».

Je trouvai la ville de Thorn en émoi. Des Cosaques en bande, exerçant leurs brigandages sur le derrière de

(1) Tome I, page 41.

notre armée, venaient de se montrer sur la droite de la Vistule, aux portes de la ville. On réunissait quelques cavaliers pour donner la chasse à ces Cosaques; mais le commandant avait cru devoir interdire aux voyageurs de continuer leur route, et il avait fait fermer la porte de la rive droite du fleuve. Cette situation pouvant se prolonger, je préférai suivre la gauche de la Vistule et passer par Kulm, et c'est ainsi qu'en poursuivant ma route, je vis un courrier venant à moi. Je fis arrêter ma voiture pour avoir des nouvelles, et fus fort surpris de reconnaître le prince Borghese, beau-frère de l'Empereur, seul avec un postillon; il était député à Paris pour y porter la nouvelle de la victoire décisive de Friedland, nouvelle que ce prince y trouva certainement arrivée avant lui, car il n'allait guère vite. L'incursion de Cosaques qui, pendant une halte, fit prendre dans une auberge de village, et comme un niais, Son Excellence le maréchal Grippe-Soleil, dit Belle-Lune (Bellune), au naturel le tambour Victor, cette incursion, dis-je, avait forcé le prince Borghese, aussi bien qu'elle m'y avait forcé, à quitter la route droite; il allait trouver un bateau qui le passerait sur la rive gauche de la Vistule, et par conséquent il pouvait se regarder comme arrivé à Thorn, où il devait retrouver une voiture et quelques domestiques à lui. Il semblait ravi d'approcher du moment où il pourrait se donner un peu plus de représentation, et je le quittai, en souriant au souvenir de son frère qui avait mis, pour être mon courrier (1), beaucoup plus de grâce que celui-là ne semblait en mettre pour être celui de l'Empereur. Ce fut la dernière circonstance remarquable de ma route jusqu'à Kœnigsberg, où quelques accès de fièvre me forcèrent à faire un séjour.

(1) Voir tome II, page 244.

Lorsque je pus enfin gagner Tilsit, la paix était à peu près faite. Je n'allais pas moins me trouver en présence d'un puissant ennemi, et plus la visite que j'étais forcé de faire au prince de Neuchâtel m'était désagréable, plus elle me donnait d'humeur, moins je la différai. Une heure après être arrivé, j'étais en face du prince. Je le trouvai expédiant des lettres; il en avait devant lui un tas énorme, et, tout en parlant, il les lisait; il signait celles qu'il approuvait, jetait de côté celles qu'il n'approuvait pas, et tout cela avec une rapidité qui m'étonna et qu'en dépit de mon humeur je ne pus m'empêcher d'admirer. Au surplus, notre entrevue fut courte et sèche de part et d'autre : « Depuis quand êtes-vous ici? — Depuis une heure. — Avez-vous reçu une destination? — Je n'ai rien reçu. — Eh bien, vous recevrez des ordres. » Et, jugeant qu'il voulait éviter une explication pour laquelle j'étais prêt, le trouvant occupé avec deux secrétaires, je partis sans qu'il eût abordé le motif de mon appel au quartier général; puis, voulant attendre l'attaque, tout en me réservant de ne pas céder, je ne remis plus les pieds chez lui; je ne pensai même pas à une audience de l'Empereur ou à Murat qui venait d'être fait grand-duc de Berg. Je ne fus chez M. Murat que parce que, l'ayant rencontré, il m'invita à un déjeuner pendant lequel il ne fut pas question de ma position. Quant à l'entretien que j'eus avec Duroc, ce fut lui qui le provoqua, et nous causâmes dans la rue; c'est au reste après avoir terminé ce qu'il avait à dire relativement à l'envoi des vins de Johannisberg qu'il me fit cette question : « Mais que vous a donc valu la campagne d'Austerlitz? » Et sur ce mot : « Rien », il s'écria à plusieurs reprises : « Cela n'est pas possible. »

Un billet de ce digne et brave Gauthier, que j'avais assisté durant les terribles opérations qui suivirent la

blessure qu'il reçut à Gênes, et auquel, depuis ce blocus, j'avais voué autant d'estime que d'attachement, me parvint et portait : « Viens donc dîner demain avec Morand et avec moi. » Je me rendis à sa très agréable invitation. « Mon cher Thiébault, me dit-il en m'apercevant, je t'ai écrit et je n'ai pas été te voir; car, quand on sert sous les ordres du prince d'Eckmühl, on ne se permet pas même une absence de deux heures. Je serais, ajouta-t-il, aussi curieux qu'un autre de quelques promenades à Tilsit; mais pour rien au monde je n'y mettrai les pieds sans une autorisation, et je placerais mon général de division dans une position fâcheuse si je la lui demandais. » Il vit mon étonnement; je ne connaissais en effet le maréchal Davout que par les bulletins, et j'en avais une tout autre idée. Là-dessus Gauthier me cita une suite de faits tous significatifs et que le cri de tous les officiers ne me confirma que trop. Je déplorai la position de ce brave Gauthier; c'était là tout le fruit qu'il retirait des notables services qu'il avait rendus, et tout récemment encore dans le cours de la dernière campagne; j'en citerai cet exemple. La boucherie d'Eylau semblait n'avoir rien décidé, lorsque la nuit fit cesser le feu. Nos troupes ne pouvaient se vanter d'aucun avantage; tous les efforts possibles et nos horribles pertes n'avaient abouti qu'à nous maintenir dans nos positions, et ces positions parurent si peu rassurantes que l'Empereur ordonna de les quitter à minuit pour se reployer de quelques lieues. Par bonheur, Gauthier fut chargé de couvrir le corps de Davout, par conséquent de partir le dernier; mais, resté seul en ligne, il remarqua des mouvements dans le camp des Russes, se porta en avant avec quelques troupes et découvrit que l'ennemi battait en retraite. A l'instant il courut faire part de cette grande nouvelle au prince d'Eckmühl, qui de suite la

porta à l'Empereur en la donnant comme de lui. Toutes les troupes furent aussitôt arrêtées et ramenées aux places qu'elles venaient de quitter, et, le jour venu, nous chantâmes victoire : « Eh bien, me dit Gauthier, que ce service m'ait valu un mot obligeant ou une mention? Non. Aussi je me garde d'en parler; le rendre public me serait imputé à crime. Quelque chose que l'on puisse faire, même à la gloire de cet homme, il a pour règle de trouver que l'on n'en jamais fait assez, de sorte que son silence, même bourru, forme la plus grande consolation que l'on puisse avoir de lui. Encore si, en même temps qu'il ne laisse rien à espérer, il ne laissait rien à craindre; mais il est espion et dénonciateur par essence et par calcul, puisque, sans autre qualité de guerre qu'un courage presque stupide à force de ténacité, c'est à ces délations qu'il doit sa fortune, comme c'est au mérite de ses généraux qu'il doit ses succès, et notamment son arrivée à Auerstaedt et la glorieuse résistance que le troisième corps y fit combien de temps. Ainsi, mon cher Thiébault, que Dieu te préserve de servir sous ses ordres; et pourtant je ne suis pas à cet égard sans inquiétudes, car te voilà encore général de brigade et disponible, et depuis six semaines il y a une brigade vacante dans la division Gudin. — Je te remercie, lui dis-je, de tes confidences et de ta sollicitude, mais je suis ici pour une scène et non pour une destination. » Et je lui contai tout ce qui tenait à ma position. Morand arrivé confirma tout ce que Gauthier m'avait dit de « ce vilain homme et de ce mauvais chef », pour répéter leurs expressions, et même ajouta : « Ne pouvant se faire aimer ni estimer, il faut bien qu'il se fasse redouter. Il a d'ailleurs pour principe qu'on n'obtient rien des hommes que par la crainte. »

Tilsit était alors la ville la plus curieuse du monde

comme la plus considérable par les hauts personnages qui s'y trouvaient, par les grands intérêts qui s'y décidaient. Quoique petite, elle formait trois villes : une française ayant son gouverneur, une russe et une prussienne ayant leur commandant. Le service de chacune de ces villes se faisait par les troupes de la nation à laquelle elle était censée appartenir : ainsi un régiment de la garde impériale formait la garnison de la ville française, et le dernier homme de cette garde se faisait remarquer par sa tenue, son aisance et sa fierté. Un bataillon de la garde russe protégeait la ville russe, et les hommes qui le composaient étonnaient par leur attitude d'automates. Il m'est arrivé de rester un quart d'heure à fixer les deux factionnaires placés à la porte de la maison occupée par Alexandre; je ne sais plus s'ils avaient le fusil à l'épaule ou même l'arme portée, mais ils conservèrent une immobilité telle que je ne pus remarquer un seul clignement chez un de ces deux hommes; c'en était impatientant. Quant aux soldats du bataillon de la garde prussienne, ils m'indignèrent par leur mollesse et leur trop apparente démoralisation; tout affichait en eux des hommes battus et rebattus, tout jusqu'aux factionnaires placés à la porte du Roi et qui se tenaient tristement appuyés sur leurs fusils ou adossés à la muraille. Leur maître, au reste, n'avait guère meilleure contenance. Lorsque les trois souverains montaient à cheval ensemble, Napoléon fier et superbe prenait la droite; Alexandre, encore menaçant malgré ses défaites, tenait la gauche, tandis que Frédéric-Guillaume, coiffé d'une sorte de casquette qui n'avait rien de royal et qui terminait mal un corps long, mince, sans grâce comme sans dignité, Frédéric-Guillaume suivait presque toujours seul les deux empereurs qui ne faisaient guère attention à lui. Constantin et Murat, l'un grand-duc

de naissance, l'autre grand-duc régnant, marchaient en troisième ligne et riaient le plus souvent comme des écervelés.

De fait, Constantin se distinguait par son humeur folle. Un soir, la nuit tombante, c'est-à-dire vers onze heures (car à Tilsit il n'y avait pour ainsi dire pas de nuit; à trois heures du matin, il faisait grand jour, et à onze heures du soir, il m'est arrivé de lire au milieu de la rue une des lettres de ma femme dont l'écriture était si fine), un soir, dis-je, Constantin sortit de chez Napoléon à pied avec Alexandre; je me mis à les suivre, parce qu'à Tilsit le plaisir était de flâner et que je ne m'occupais plus d'autre chose. Ils rentrèrent chez eux et aussitôt montèrent à cheval, suivis seulement d'un officier et de trois ordonnances; ils allaient passer le Niemen, de l'autre côté duquel Alexandre couchait souvent, le roi de Prusse parfois, la Reine toujours; mais, je le vois encore, à peine à cheval, le fou de Constantin se mit brusquement au grand galop en criant de toutes ses forces : « Tête de colonne à droite, pas accéléré, marche! » Il fallait qu'il fît le gamin, et on le voyait toujours rire. En passant devant un de nos régiments, il aperçoit un capitaine, qui, fait prisonnier je ne sais dans quel combat, lui fut présenté. « Ah! lui dit-il, je te connais. Nous t'avons pris à telle affaire. — Oui, Monseigneur, répliqua l'officier; mais, la veille, nous vous en avions flanqué dans les fesses. » Et, loin de se fâcher, voilà mon Constantin qui part au galop en criant : « C'est vrai, c'est vrai », et nécessairement en éclatant de rire.

Pendant ce séjour de Tilsit, tout ne parla que de Napoléon: Alexandre ne fournit à aucune anecdote; quant au roi de Prusse, digne homme comme particulier, bon prince comme roi, on ne cita de lui qu'un mot,

et ce mot n'est pas heureux. En passant la revue du corps du maréchal Davout : « Bonnes troupes, dit Alexandre, pour dire quelque chose. — Habiles à tuer des officiers », reprit le roi de Prusse. Et en effet les officiers des corps prussiens aux prises avec le troisième corps, durant le terrible combat d'Auerstaedt, avaient presque tous été tués ou blessés; le mot n'en avait pas moins un air de condescendance piteuse; aussi Napoléon se hâta-t-il de répliquer sur un ton sardonique : « On ne tue que les plus braves, et vous attribuez à ces soldats ce qui n'est dû qu'au courage de vos officiers. »

La garde impériale donna un dîner en plein air aux gardes russe et prussienne. Un champ forma l'emplacement de cet énorme banquet, arrangé au milieu de je ne sais combien de milliers d'arbres arrachés et qui avaient transformé ce champ en bosquet. Ainsi qu'on peut le croire, le vin coula en abondance; nos grenadiers se grisèrent, les Prussiens se soûlèrent, les Russes ne burent presque pas. Me promenant au milieu de toutes ces tables avec mon secrétaire qui parlait fort bien le russe, je le chargeai de demander à un des grenadiers d'Alexandre, qui repoussait un verre que lui présentait un de nos grenadiers, pourquoi ce refus de boire; cet homme répondit : « Si je buvais plus, je me griserais, et, si je me grisais, mon empereur dirait que je suis un cochon, et cela lui ferait de la peine. »

Le repas fini, tous les convives se mirent à changer d'habits et de coiffures; en un moment tout fut confondu, et rien n'était plus burlesque que les Russes avec nos bonnets à poil et nos grenadiers coiffés des mitres prussiennes ou faisant craquer les habits étriqués des Russes. Des musiques de la garde française ouvrirent toute la marche, et deux mille hommes formant une immense farandole, marchant sur trois hommes de profondeur,

chaque rang formé d'un Français, d'un Russe et d'un Prussien, se mirent à parcourir toute la ville en chantant ou plutôt en criant à tue-tête : ils passèrent de cette sorte devant la maison de Napoléon, où dînaient Alexandre, le roi et la reine de Prusse ; car Napoléon seul tenait à Tilsit table de souverain; il recevait ses augustes hôtes tous les jours.

C'est pendant ces dîners que se terminèrent en partie les arrangements qui servirent de base à la paix de Tilsit. Napoléon voulait réduire la Prusse au rang de puissance tout à fait secondaire, et il avait raison en ce sens que la Prusse ne pouvait plus cesser d'être son implacable ennemie; pourtant la Reine, sans laquelle il eût accompli ce projet, obtint de lui des concessions qu'elle seule pouvait obtenir et les seules qu'une femme ait jamais obtenues de lui en matière de cette gravité. Jeune encore, si belle et si malheureuse des résultats d'une guerre qu'elle avait voulue et dont elle était cause et victime, il était impossible sans doute qu'elle n'exerçât pas un certain ascendant; toutefois on eut l'impression (et j'en suis toujours resté convaincu) qu'elle n'avait dû de tels succès qu'aux injures que Napoléon avait eu le tort de lui dire dans un de ses bulletins, c'est-à-dire à l'embarras qu'il éprouva de se voir implorer, en présence d'Alexandre, par une jeune reine qu'il avait si gravement insultée et pour qui la nécessité de s'abaisser devant son insulteur devait être une très cruelle torture. Quoi qu'il en soit, pressé de plus en plus par les instances de la Reine : « Eh bien, Madame, lui dit Napoléon, que Votre Majesté choisisse, dans les provinces dont j'avais disposé, celle qu'elle désire que je lui rende. — Sire, répondit-elle en sanglotant, il n'existe pas de mère qui puisse choisir entre ses enfants. » Il ne répliqua rien; mais, le lendemain, en se mettant à table chez Napoléon,

la Reine trouva sur sa serviette un bouquet de fleurs et dans ce bouquet la restitution de la Silésie, cette importante province conquise par Frédéric le Grand et la plus belle qui pût être demandée. Les galanteries d'Alexandre furent d'une autre nature envers son allié; pour prouver son attachement à Guillaume III, pour consoler la pauvre reine de toutes les pertes que faisait la Prusse, peut-être pour lui faire payer ses faveurs suivant les dires du temps, lui, vaincu, voulut une part de vainqueur et arracha un lambeau de territoire à son allié, afin qu'il ne soit pas dit que le Russe ait jamais manqué une occasion de s'agrandir, fût-ce du saut d'une puce.

Le pavillon construit sur bateaux au milieu du Niemen, et dans lequel avait eu lieu la première entrevue des deux empereurs, existait encore lorsque j'arrivai à Tilsit et même ne fut démoli qu'après le départ des souverains. Tout le monde le visitait, et, dans la journée de mon arrivée, un bateau me conduisit à ce pavillon sans portes et dont un grenadier français continuait à garder l'entrée ouest et un grenadier russe l'entrée est. Mais bientôt j'appris que de l'autre côté du Niemen se trouvaient un camp de Cosaques, un camp de Kalmouks et un camp de Baskirs. Je m'informai si quelques généraux français étaient allés les visiter, on me répondit qu'on s'en abstenait; je demandai si cela était défendu, on me dit qu'il n'existait à cet égard aucun ordre; je pris donc à l'instant une barque et, en redingote bourgeoise et chapeau rond, accompagné seulement de mon secrétaire, je passai le fleuve.

J'avais à peine mis pied à terre qu'un officier vint me demander de la part du général commandant les Cosaques réguliers du Don, campés en face du pavillon des deux empereurs, qui j'étais et ce que je voulais. Je

me nommai et je répondis que, par un simple mouvement de curiosité, je désirais visiter le camp des Kalmouks et des Baskirs. Un moment après, cet officier revint, suivi de quatre Cosaques et d'un brigadier, et me dit : « Mon général, en vous offrant ses compliments, vous fait savoir que vous êtes absolument le maître de faire cette promenade; mais, comme vous pourriez courir quelques risques au milieu de ces hordes à moitié sauvages, il m'a chargé de vous amener une garde d'honneur et de sûreté, et même de vous accompagner. » Et je partis avec mon escorte et mon espèce d'aide de camp cosaque.

Le camp des Kalmouks ne répondit pas à mon attente; c'étaient, sur plusieurs lignes, des espèces d'abris de feuillages, auxquels se trouvaient mêlées des cahutes en forme de pain de sucre grossièrement faites de chaume et de paille et n'ayant pour entrée qu'un trou, le tout sans régularité et sans intérêt. Quant à ces hommes au nez épaté, au visage plat, aux yeux recouverts, au teint basané, à l'air stupide, sales d'ailleurs autant que des hommes peuvent l'être, ils me dégoûtèrent, et aussi ne traversai-je leur camp que pour ne pas y revenir. Il n'en fut pas de même des Baskirs; ils sont beaucoup plus blancs, leur figure est fine, et leurs yeux obliques leur donnent un petit air de bêtes fauves qui leur sied à merveille. Leur camp, formé de deux rangées de petits auvents ouverts du côté de la rue et bien alignés, était propre et symétrique. Leurs armes, consistant en lances, arcs, flèches et sabres, étaient arrangées en faisceaux ou accrochées à leurs auvents, auxquels leurs chevaux étaient attachés; quelques-uns possédaient des pistolets, mais en mauvais état. Leur accoutrement était à peu de chose près celui des Cosaques irréguliers, mais de couleurs plus claires; la plupart avaient des

manteaux, plusieurs des cottes de mailles dont ils étaient assez fiers pour me les montrer; presque tous étaient coiffés d'une calotte en fer garnie d'une pointe. Au centre de la première ligne, un auvent plus grand abritait le chef, en même temps grand prêtre. C'était un bel homme, d'une quarantaine d'années et portant avec une certaine dignité un costume assez noble, qui se composait d'un bonnet et d'une espèce de robe de drap violet, croisée, tenue par un ceinturon et bordée d'un petit liséré en or. Bref, ces Baskirs m'intéressèrent au point que je demandai à mon officier cosaque s'il me serait permis de venir répéter ma promenade; sur la réponse affirmative, je remis une visite plus complète à un jour où je ne serais pas suivi par un officier. Revenu à ma barque, je donnai cinq francs à chacun des cinq hommes qui m'avaient escorté; je remerciai l'officier, et nous nous séparâmes. Mes Cosaques furent tellement satisfaits du salaire que ma venue était guettée, et, pour les nouvelles visites que je fis, en sortant de mon bateau je trouvai ma garde d'honneur m'attendant au bord de l'eau. Il était impossible au surplus d'être mieux protégé : dès qu'un Baskir m'approchait, un de mes Cosaques le repoussait et se plaçait entre lui et moi. L'ascendant de ces Cosaques du Don sur les Baskirs et Kalmouks était vraiment remarquable. Il est vrai que le général des Cosaques commandait les trois camps.

Le lendemain et le surlendemain, je recommençai mon excursion. J'avais, au reste, un grand avantage; mon secrétaire Delaveau avait voyagé dans tout l'Empire russe, il était allé au delà du Caucase, dans le pays même des Baskirs; parlant leur langue, il me servait de truchement. Grâce à cette circonstance, me trouvant en rapport direct avec ces hommes qui m'entouraient toujours, parce que je leur semblais aussi singulier qu'ils l'étaient pour

moi, je leur fis demander par Delaveau s'il y en avait parmi eux sachant chanter: l'un d'eux se présenta et me chanta un air que de suite je notai sur un calepin: ce calepin, tout plein des notes et des croquis pris pendant ces courses, a disparu, et c'est un regret ajouté à tant d'autres. Le chant, au reste, n'avait rien de saillant ni même de local; il était de seize mesures de deux quarts; il n'offrait d'autre modulation que le passage de la tonique à la dominante et le retour de la dominante à la tonique. Il n'avait ni la vivacité des saltarelles, ni la mélancolie du ranz des vaches, ni le caractère tendre de la plupart de chants des peuples du Nord, ni les sons prolongés et soutenus des chants des Dalmates. Après avoir donné un écu au chanteur, j'en promis deux si ces Baskirs exécutaient devant moi des danses: à la voix du chanteur, deux d'entre eux se mirent à sauter en mesure en tournant sur eux-mêmes et en gesticulant de la tête et des bras d'une façon plus ou moins baroque. Je désirai voir comment ils faisaient leurs prières, mais aucun d'eux ne voulut à prix d'argent profaner ce qui tenait à leur culte: tout ce que je sus, c'est qu'au lever et au coucher du soleil, celui qui était à la fois et leur chef et leur prêtre faisait une prière publique, et, pour cette prière, tous ses hommes se réunissaient autour de lui.

Leur nourriture, en temps de guerre je suppose, n'est ni sensuelle, ni variée; ils la préparent eux-mêmes et chacun pour soi. Elle consiste généralement en pâte et en viande. La pâte est faite de farine et d'eau sans levain, et divisée en petites boulettes grosses comme une noix de muscade, mal arrondies, séchées au soleil; ils ont toujours un ou deux sacs remplis de ces boulettes et pendus à leurs arçons, pour en manger quand la faim se fait sentir. Quant à leur viande, on ne peut pas rappeler sans dégout la manière dont ils la préparent; ils la

mettent à nu sur l'échine de leurs chevaux, la recouvrent d'une couverte, grimpent dessus et la font, non pas cuire, mais meurtrir par une course au galop, pendant une ou deux lieues; ainsi chauffée de leur propre chaleur et de celle du cheval dont elle a bu la sueur, ils trouvent à cette viande un goût délicieux. Eh bien, cette vomitique nourriture fait, par bénéfice de frugalité et de sobriété, des hommes forts, agiles, bien portants, propres aux plus grandes fatigues, et qui supportent nuit et jour toutes les températures des saisons.

Je voulus savoir quel était le degré de leur habileté dans le tir de l'arc, et je leur fis demander si, à cent pas, ils seraient de force à toucher un écu de cinq francs, les prévenant que celui qui l'aurait touché l'aurait gagné. A l'extrémité d'une baguette de trois à quatre pieds, on fit une entaille, on y ficha l'écu, puis on planta la baguette en terre à la distance dite. Le second qui tira l'abattit; je fournis un deuxième écu, il fut gagné du premier coup; j'en donnai un troisième, et il le fut au troisième; je m'en tins là. Delaveau leur demanda de tirer quelques flèches perdues; elles furent lancées à une hauteur et à une distance étonnantes : « Mon général, me dit alors Delaveau, permettez-moi d'en tirer une. — Certes non, lui dis-je, je n'ai nullement envie que vous fassiez rire ces gaillards à nos dépens. — Ne craignez rien, reprit-il, je suis sûr de mon fait. » Il demanda donc à un des Baskirs de lui laisser essayer de tirer une flèche; ils se prirent tous à rire; il insista, et, pour deux francs, l'un d'eux lui livra son arc et une flèche. A l'instant mon Delaveau, garçon fort et très agile, mit l'habit bas et, tirant par derrière le dos, lança sa flèche avec une telle vigueur qu'elle disparut. Ces hommes furent confondus, et à notre tour nous rîmes de leur étonnement.

J'avais fait cette dernière promenade avec deux offi-

ciers russes des chevaliers gardes, jeunes gens superbes et encore embellis par leur uniforme blanc et leurs casques noirs surmontés d'une crinière noire. Ces deux officiers, extrêmement polis et qui comme nous avaient une escorte de deux Cosaques, m'avaient demandé la permission de se réunir à moi et profitèrent de mon interprète et de mes largesses; ils ne cessaient de répéter que tout cela était aussi nouveau pour eux que pour moi, et qu'il avait fallu des circonstances bien extraordinaires pour les mettre à même de voir ces gens-là, que vraisemblablement ils ne reverraient jamais.

Comme j'allais quitter ces messieurs et les Baskirs, pour ne pas les revoir, m'étant arrêté un moment pour jeter un dernier regard sur leur camp et sur ceux qui m'avaient suivi, l'un d'eux arriva jusqu'à moi et, en se retirant bien vite, donna un petit coup sur les breloques de ma montre. Je sus par Delaveau qu'il désirait voir ma montre, que je tirai et que j'approchai de lui pour qu'il pût bien l'examiner. Il la regarda avec avidité, et, pendant qu'il penchait son oreille pour mieux entendre le mouvement, je la fis sonner. La surprise fut complète; sans cesser de porter successivement les yeux de ma montre à moi et de moi à ma montre, il demanda à Delaveau si elle était à vendre. « Oui, répondis-je. — Combien? — Deux cent cinquante sequins. » A ces mots, sa figure devint furieuse, et il s'en alla, en frappant sur son arc et ses flèches et en disant : « Voilà avec quoi je la payerai. » A-t-il jamais satisfait sa convoitise? J'espère que non; car, si le hasard lui en a fourni l'occasion, il a dû, au souvenir de cette montre, viser bien des officiers.

J'ai réservé, pour la fin des principaux souvenirs que m'a laissés Tilsit, celui qui concerne ma position militaire et la suite de mes différends avec Berthier. Le len-

demain du jour où j'avais dîné chez Gauthier, malgré ses vœux et conformément à ses craintes, j'avais reçu, sous la date du 24 mai, une lettre du major général, portant que l'Empereur m'avait choisi pour commander une brigade de la troisième division du troisième corps, et, en m'ordonnant de me rendre au quartier général du maréchal Davout, on me prévenait qu'on avait adressé au maréchal mes lettres de service. Cette destination était la pire que je pusse craindre : pour l'éviter, je résolus de ne pas m'occuper d'un ordre antidaté de six semaines et dont on n'avait aucun reçu. Je regardai donc cet acte comme non avenu, et j'attendis ce qui résulterait de mon inaction et de mon silence.

L'Empereur, accompagné par Alexandre, le roi de Prusse et Constantin, devant passer le 6 juillet la revue du troisième corps, revue que j'ai toujours regardée comme une sorte de triomphe, quant à lui Napoléon, et quant à Guillaume III comme le complément des humiliations qui lui étaient réservées, puisque cette revue était celle des troupes qui, à Auerstaedt, avaient occasionné de si grandes pertes à l'armée prussienne et décidé la victoire d'Iéna, l'Empereur, dis-je, informé que je n'avais pas rejoint, avait chargé Berthier, le 5, de me réitérer et de me faire réitérer l'ordre de rejoindre de suite. En conséquence, et dès le soir même, Berthier me renouvela l'ordre de l'Empereur ; l'aide-major général Lecamus accompagna d'une lettre d'envoi la lettre de Berthier, ce qui était assez inutile, et le général Hervo, chef d'état-major du troisième corps, au lieu d'attendre qu'en exécution de la lettre du 24 mai, j'allasse prendre mes lettres de service, ce qu'il aurait attendu longtemps, me les adressa avec une lettre portant de me rendre sans délai au quartier général du général Gudin à Drangowski, et cela pour prendre ses ordres. Je reçus

donc en même temps quatre ordres au lieu d'un, mais j'en aurais reçu quarante que j'en eusse fait le même cas.

Cependant, au cours de la revue, l'Empereur suivi de son auguste cortège, arrivé à la division Gudin, s'arrête et demande le général Thiébault. De retour à Paris, Duroc m'a dit que, si l'Empereur m'avait trouvé là, satisfait de cet acte de soumission, il m'aurait nommé général de division, et il est croyable que, devant Alexandre, il n'aurait pas été fâché de récompenser un officier général que le canon russe avait si mal arrangé. D'ailleurs, Duroc, si bien placé pour tout savoir, ne pouvait en cela me dire que la vérité. Quoi qu'il en soit, le général Gudin ayant répondu à cet appel : « Sire, il n'a pas paru », l'Empereur appela le maréchal Davout et, du ton d'un homme mécontent, lui prescrivit de me réitérer l'ordre de rejoindre à l'instant, de me faire porter cet ordre par son chef d'état-major et d'en prendre un reçu par écrit. C'était du nanan pour ce cher maréchal.

Le 7, à onze heures et demie du matin, le général Hervo arriva en effet chez moi, tenant un papier à la main; il me dit en m'abordant qu'il serait désolé d'être porteur d'un ordre qui pût me contrarier. « Et que sommes-nous, lui répondis-je en souriant, sinon des machines destinées à en faire mouvoir d'autres comme on nous fait mouvoir nous-mêmes! » Et je pris le papier, signé Davout afin qu'aucune signature ne me manquât; il portait l'injonction impérative, avec date et heure, d'avoir rejoint, sous deux heures, la division Gudin, et cela, en exécution des ordres réitérés de Sa Majesté l'Empereur et Roi. J'étais requis de donner un reçu écrit de cet ordre. Rien n'était plus clair, plus complet, plus positif. « Le maréchal est-il chez lui? demandai-je à Hervo... — Oui, mon général, il sort de déjeuner. —

Eh bien, faites-moi le plaisir d'aller lui dire que vous m'avez quitté partant pour aller le trouver. — Mais je ne puis vous quitter que muni d'un reçu. — J'en tiendrai lieu. — Vous avez d'ailleurs à peine le temps de me précéder », ajoutai-je en passant mon uniforme et en prenant mon épée et mon chapeau. Il hésita; mais, jugeant qu'il n'obtiendrait pas davantage, il partit pour m'annoncer, et moi pour le suivre; et en effet il avait eu à peine le temps de dire un mot au maréchal que je paraissais devant celui-ci. Chemin faisant, j'avais fait mon thème. Je m'étais dit : « Si tu laisses à cet homme, qu'on dit mauvais et brutal, le temps de parler le premier, il va t'entreprendre sur la discipline, et il aura beau jeu; si tu lui parles de l'injustice dont tu as à te plaindre, il te dira que cela ne le regarde pas; ainsi il faut parler le premier et tâcher d'échapper à tout ce qui pourrait le mettre à même de se donner carrière contre toi. » Après cette considération, me trouvant encore à dix pas de lui, ayant à peine franchi sa porte et achevé mon salut, je lui dis en élevant la voix et du ton le plus résolu : « Monseigneur, si dans quinze jours je venais vous dire que je ne suis pas en état de servir activement, vous me diriez avec raison que j'aurais dû commencer par là; eh bien, c'est par là que je commence. Je vous déclare donc que mes plaies, qui n'ont cessé de nécessiter des soins, se sont échauffées par le voyage, que j'ai besoin de repos d'abord, des eaux de Barrèges ensuite, par conséquent d'un congé, congé que je demande. »

En plaçant mon litige sur le terrain chirurgical, j'échappais à la compétence de Davout, de Berthier, de l'Empereur lui-même, et je donnais une raison qui pouvait en paraître une aux yeux de tout le monde. Avec un autre homme que Davout, je n'aurais pourtant pas

été tiré d'affaire : car j'avais obligé mes chefs à me réitérer à trois reprises et six fois le même ordre, ce qui était au plus haut point répréhensible; quant à mon excuse, on pouvait m'objecter que j'aurais dû la faire valoir dès mon arrivée à Tilsit, où j'étais déjà depuis huit jours; mais le maréchal Davout était un des hommes les plus ordinaires que j'aie connus et que l'Empereur soutint et éleva envers et contre tous, malgré les cris de tant de généraux et peut-être à cause de ces cris, pour prouver que la faveur était la raison suffisante des plus hautes prospérités. Quoi qu'il en soit, il fut décontenancé par mon apostrophe, que j'avais débitée d'ailleurs avec quelque véhémence, et, ne sachant ce qu'il devait dire guère mieux que ce qu'il disait, il balbutia d'un air qui me parut godiche à force de vouloir être menaçant : « M'écririez-vous ce que vous venez de me dire? » Et moi, semblant prendre cette niaise interrogation pour un ordre : « A l'instant », répondis-je. Et, en m'asseyant à une grande table ronde, placée au milieu de la pièce, table que je vois encore recouverte d'un tapis vert et garnie d'écritoires, de papiers et de plumes, je lui écrivis de ma main gauche, et mot à mot, ce que je venais de lui débiter; et, cette espèce de déclaration à peine achevée, je la lui présentai. Ayant relevé les lunettes qu'il portait habituellement, il lut et, après avoir terminé sa lecture, il reprit, en remuant sa tête chauve, comme si cela devait achever de m'effrayer : « Je me rends chez l'Empereur, et je vais lui montrer votre lettre. — C'est le plus grand service que vous puissiez me rendre », répliquai-je en essayant de donner à ma voix une inflexion reconnaissante; sur cette phrase, je me retirai.

En quittant le maréchal Davout, j'étais rentré chez moi, où je n'attendais pas sans quelque anxiété la déci-

sion qui allait être prise et où je ruminais ce que je ferais si un congé ne m'était pas accordé; mais tout s'était combiné de la manière la plus heureuse. Un jour plus tôt, et, nouveau général de division, je tombais sous la juridiction de Berthier, ce qui ne pouvait amener rien de bon pour moi: quinze heures plus tard, l'Empereur avait quitté Tilsit, et je n'aurais plus eu de moyen pour échapper au malheur de servir sous Davout; de plus, je manquais l'occasion de faire les deux campagnes qui précédèrent la campagne de Wagram, je veux dire d'être chef de l'état-major général de l'armée du Portugal et gouverneur de la Vieille-Castille. Le maréchal Davout avait immédiatement porté ma lettre à l'Empereur, qui était prêt à partir dans la nuit suivante pour retourner à Paris; il ne restait de temps pour aucune vérification, il n'y avait lieu à aucun délai; l'Empereur apprit d'ailleurs par ma lettre que mes blessures n'étaient pas encore fermées, ce qu'on pouvait lui avoir caché; me laisser à la discrétion d'un Davout était pis que de m'avoir ôté mon gouvernement de Fulde; l'Empereur ne voulut pas mettre le comble au châtiment qui m'était infligé pour le tort d'avoir cru à sa parole et d'avoir osé me fonder sur ce que jamais il n'aurait dû transgresser; bref, il se montra dans cette circonstance ce que je l'ai toujours trouvé, vraiment bon quand je l'ai abordé ou quand une de mes réclamations est arrivée à lui (ce qui rend impardonnable la raideur qui, cent fois, m'a empêché de recourir à lui); ma lettre, à peine lue, fut donc portée à Berthier avec le mot « Accordé ». Il n'y avait pas deux heures que j'avais quitté le maréchal Davout qu'une ordonnance m'avait remis une permission de rentrer en France pour prendre les eaux, signée Berthier, major général, et un congé de quatre mois pour me rendre à Barrèges, signé Berthier, ministre de la guerre.

CHAPITRE III

J'avais, du moins quant à cette époque, échappé au malheur de servir avec le maréchal Davout; la distance qui sépare Tilsit de Paris et qui me séparait de Zozotte allait disparaître; je me réjouissais donc, sans me douter que, dans une direction absolument opposée, j'allais me trouver bientôt plus éloigné encore de cette Zozotte et subir au Sud-Ouest les regrets que j'exhalais au Nord-Est.

Je fis tout au monde pour quitter Tilsit le 8, mais cela fut impossible. L'Empereur avait besoin d'un très grand nombre de chevaux; tout ce qui formait sa suite, et la suite de sa suite, guettait et enlevait tous les chevaux de retour, de sorte qu'il me fut impossible de partir avant le 9 au matin. Enfin je partis, en proie à mille pensées; exalté par le désir, agité par ces deux auxiliaires de l'amour, la crainte et l'espérance, m'électrisant au souvenir de la délicieuse voix de Zozotte, me figurant déjà l'entendre chanter ce que je composais pour elle, et m'étant rappelé les paroles d'une romance dont chaque strophe finissait par ces mots : « Je ne la verrai plus », ma tête se tourna, et, en courant la poste de Tilsit à Kœnigsberg, je fis sur ces paroles la musique de la meilleure de mes romances : *Je ne la verrai plus*, alors cependant qu'à toutes jambes je courais pour la revoir et la revoir plus tôt.

C'est près de Kœnigsberg que se trouve l'ambre le plus beau; or, à propos des grenats que j'avais achetés et de ce que l'Allemagne et le nord de l'Europe produisent pour la parure des dames, la princesse de La Leyen nous avait parlé de l'ambre et des mines voisines de Kœnigsberg : « Si vous allez jusque-là, m'avait dit la princessse en s'adressant à moi, pensez à madame », et Zozotte ayant ajouté : « Pense à moi », je m'étais fait conduire, lors de ma première arrivée dans la ville, chez le principal lapidaire. Il m'avait montré un grand nombre de colliers; un seul qui me convînt avait été choisi et taillé pour une dame de la cour de Vienne, et j'eus mille peines à l'obtenir; cependant on me le céda au prix qu'il devait être payé; de la nuance la plus recherchée, il plairait à Zozotte, et mon second passage à Kœnigsberg m'exalta encore par ce souvenir et plus encore par le souvenir de celle à qui toutes mes pensées se rapportaient.

De Kœnigsberg j'allai coucher à Elbing. Mon logement s'y trouva fait chez un homme revêtu dans cette ville de la première autorité et qui n'épargna rien pour me rendre son gîte agréable. Nous soupâmes ensemble, nous causâmes du pays qu'il habitait, et il me dit sur sa fécondité et notamment sur celle d'une île formée par la Vistule des choses étonnantes. Rien en effet n'était comparable à la bonté, à la beauté et à l'abondance de ses pâturages; il n'exagérait pas en m'affirmant que l'herbe s'y élevait à cinq ou six pieds, et que, sans apercevoir aucune bête, on traversait de ces prairies dans lesquelles il y avait cent vaches ou bœufs de la plus haute taille. Lui-même possédait dans l'île un beau domaine; ce qui l'amena à me conter qu'ayant reçu de la munificence du Roi une vaste étendue de terres située au bord de la Baltique, il avait voulu consacrer

ce don par la construction d'un château; mais que, durant une tempête à la vérité extraordinaire, sa bâtisse avait été renversée par un coup de mer. Ce désastre, au surplus, ne le rebutait pas, et, la guerre se trouvant finie, il allait recommencer. Je l'interrogeai sur son plan; il alla le chercher; nous le discutâmes, et, pour lui prouver que ce plan ne valait rien, je lui fis le croquis d'un autre dont il fut enchanté. J'appris plus tard qu'il l'avait fait exécuter. A titre de remercîments, le lendemain à quatre heures du matin, je trouvai ma calèche attelée, non par des chevaux de poste, mais par quatre chevaux de paysans nommés « fort spann », et, comme mon hôte s'était levé pour me faire ses adieux, il me dit que jusqu'à Stettin je trouverais mes relais prêts, que les ordres en étaient partis par exprès, que c'était un service public, que par conséquent je n'avais rien à payer et qu'il était heureux de pouvoir me donner cette faible preuve du plaisir qu'il avait eu à me recevoir. Les chevaux de paysans valaient ceux de la poste, et je me félicitai d'avoir pu plaire à mon hôte.

Ce qui m'avait décidé à suivre cette route, c'était le désir de revoir en passant le général Liébert, alors gouverneur de Stettin. Je lui tins une compagnie de douze heures; il me promena dans toute la ville, et, en arrivant devant une de ces vieilles maisons allemandes, assez vastes, mais construites de briques et de bois, dont les poutres sont apparentes, dont des fenêtres à carreaux de six liards achèvent de compléter la laideur, et que parfois cependant on nomme des châteaux, j'aperçus une femme, vieillotte et marchant avec peine, à une fenêtre-porte donnant sur un long balcon de bois : « Vous voyez cette dame, me dit le général Liébert, c'est la première femme du feu roi de Prusse. — ... Quoi ! m'écriai-je, cette charmante princesse de Brunswick,

dont mon père a rappelé les charmes, la faute et le malheur (1)! » C'était elle-même, elle dont de longues infortunes avaient usé la jeunesse et la beauté; elle pour qui la vengeance et l'amour avaient substitué une prison d'abord et une si triste résidence ensuite aux délices de Berlin et à un trône; elle qui, sans enfants et sans avenir, joignait au sentiment de ses propres infortunes la douleur d'avoir causé la mort de celui de ses frères qui l'aimait le mieux et qu'elle chérissait le plus. Elle n'avait pas de grands revenus, mais ne manquait essentiellement de rien. La voir ne pouvant plus compromettre, les gens les plus notables de Stettin lui formaient une petite cour; elle avait des jours de cercle, et, suivant le général Liébert, qui parfois assistait à ses réceptions, elle avait conservé du trait et de la gaieté, bien qu'elle fût sujette à des caprices qui par moments frisaient la désobligeance. Si j'avais pu m'arrêter un jour, j'aurais sollicité l'honneur de lui rappeler mon père, mais j'ai dit combien je mettais de hâte à mon retour.

Pourtant, le jour où je quittai Stettin, il faisait une température de canicule, telle que je n'en ressentis jamais, même dans les pays les plus chauds que j'ai habités. On sait d'ailleurs quelle est l'intensité de la chaleur dans le Nord, et combien, dans les terrains bas et marécageux, elle devient intolérable, à tel point qu'il n'y aurait pas de récoltes dans ces régions, si le soleil n'y faisait en trois mois ce que, dans d'autres, il met six mois à accomplir. Quoi qu'il en soit, en dépit de la fournaise, je tins bon jusque vers une heure de l'après-midi; mais, haletant dans ma calèche, ayant inutilement brisé mes vasistas pour tâcher de me procurer quelque

(1) *Souvenirs de vingt ans*, 4e édit., t. II, p. 319.

vacillation d'air respirable, les chevaux rasant la terre de leur bouche, Jacques et les postillons demandant grâce, il fallut s'arrêter pendant quatre heures et se décider à voyager la nuit et à se reposer le jour.

A cette première cause de retard s'en joignit bientôt une autre. Je m'étais promis de rester deux jours seulement à Berlin, et j'en restai cinq, logeant chez la baronne de Reck qui possédait près de la porte de Leipzig un fort bel hôtel, avec un parc et une vacherie. Elle voulut me faire accepter sa table; nous nous trouvâmes de suite sur le pied d'une sorte d'intimité; nous rappelâmes ensemble une foule de souvenirs qui dataient du séjour de mon père et de mon enfance, et nos entretiens étaient d'autant plus doux qu'elle et ses filles ou brus y mettaient autant de bienveillance que j'y mettais d'intérêt et d'abandon. Nous oubliions que je faisais partie d'une armée qui avait si terriblement bouleversé la patrie de ces dames; aussi, quand ce souvenir revenait, l'une des filles, femme charmante, s'écriait : « Au nom de Dieu, dites-moi bien vite quelques mots d'allemand, afin de m'aider à oublier l'ennemi et à me figurer qu'une personne, que nous sommes si heureuses d'apprécier, est encore notre compatriote... » On le voit, tout cela était aimable, charmant, et c'est ce qui contribua à me retenir trop longtemps à Berlin.

Aussi, à Fulde qui se trouvait sur ma route, ne descendis-je que chez le baron de Tann, près duquel je restai seulement une demi-heure. Je ramenais avec moi Delaveau, sans trop savoir ce que j'en ferais à Paris où je n'avais aucun motif pour le garder; j'en parlai au baron, qui, ayant une place disponible dans l'administration, la lui donna de suite. Je fis à ce digne baron des adieux que sa mort a rendus éternels; en arrivant à ma voiture, je me trouvai au milieu d'une foule venue pour me saluer,

et, pour la dernière fois, je sortis de Fulde comme je méritais d'en sortir (1).

Plus j'approchais de Paris, plus l'impatience m'aiguillonnait; je finis donc par ne m'arrêter ni nuit ni jour, et, par un orage épouvantable, des coups de tonnerre qui se succédaient sans interruption, et marchant ainsi depuis la forêt de Senars à plus de quatre lieues à l'heure, j'entrais à une heure du matin dans la maison où ma femme nous avait établis rue des Trois-Frères, n° 13. La voiture à peine arrêtée, je sautai dehors et montai quatre à quatre l'escalier, et, comme ma marche avait été assez rapide pour qu'aucune lettre n'eût pu me précéder, je parus devant Zozotte à moitié éveillée, mêlant le rire aux bâillements, à la fois heureuse de me revoir et épouvantée des roulements et des éclats de la foudre. Son premier mot, qu'elle accompagna du jeu de physionomie le plus ravissant et le plus drôle, fut : « Quelle arrivée de jaloux! » Les premières heures furent des heures d'enchantement et d'amour.

Je n'ai pas dit, je crois, que mon second mariage n'avait pas été tout d'abord agréable à mon père. Quelque temps après que je résidais à Tours, où je connus cette incomparable Zozotte dont j'étais devenu de suite irréparablement amoureux, lors d'un voyage que je fis à Paris, j'avais eu l'occasion de dîner chez Rivierre à côté d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, agréable causeur, qui, ayant pris plaisir à ma conversation, était,

(1) L'Empereur s'était arrêté deux heures à Fulde; il n'avait reçu que le prince évêque, qui vainement avait imploré quelques remises sur ce qui était dû des contributions... « Le pays a vivement senti, à ce moment, tout ce qu'il perdait à ne plus vous avoir, me dit à ce sujet le baron; tout le monde est persuadé que le général Kister n'a pas plaidé sa cause; d'ailleurs, comment l'aurait-il plaidée, alors même qu'il aurait voulu le faire? Aussi ne voit-il personne et n'est-il vu par qui que ce soit. »

dès le lendemain matin, venu demander à Rivierre des renseignements sur moi et les avait obtenus à son gré. Possesseur de deux terres, l'une de 30,000 francs de revenu, l'autre de 22,000, il offrait celle-ci en dot à sa fille unique à laquelle il désirait me donner pour mari, ayant jugé, disait-il, que j'avais les qualités qu'il désirait pour un gendre. Or 22,000 francs de rentes immédiates et 30,000 en espérance formaient alors des offres magnifiques; transporté de joie, Rivierre était accouru nous les transmettre; j'étais sorti; il ne trouva que mon père, et rien ne tempéra la joie à laquelle ils se livrèrent jusqu'à ce que je fusse rentré. Aux félicitations dont ils me comblèrent à propos de ma nouvelle fortune, je répondis que ma destinée était fixée. Mon père voulut insister, déclara que faire fi de 52,000 livres de rente en fonds de terre était de la démence; il se fâcha; c'était la première fois, comme ce fut la dernière, que je lui causai de la peine; mais l'amour et l'honneur ayant disposé de moi, je n'étais plus libre de céder à ses injonctions, et, ne se consolant pas de n'avoir pu assurer par ses conseils et son autorité ma fortune, il nous avait boudés; de sorte qu'à mon retour de Tilsit il ne connaissait pas encore Zozotte. Cependant, devant tout le bien qui lui revenait d'elle, il semblait vouloir adoucir sa rigueur; une petite-fille lui était née; il désirait la connaître; le temps enfin, cette raison de toutes choses, acheva de vaincre sa résistance; tant et si bien que Zozotte, Naïs et moi, nous allâmes passer à Versailles, où il demeurait alors, une journée qui effaça tous les malentendus du passé. Zozotte fut délicieuse et enchanta mon père par ses grâces et son amabilité; il ne fut pas moins ravi de son esprit, et il ne laissa échapper qu'une réticence et qu'un vœu, c'est qu'elle eût toujours la puissance de commander à elle-même et de se soumettre au joug de sa

propre raison. Et en effet, qu'elle eût cette faculté en plus, et elle eût été la plus heureuse, comme la plus accomplie des femmes.

Nécessairement je consacrai quelques jours à revoir mes amis. Je trouvai Rivierre dans une profonde affliction. Il avait eu deux enfants : un fils assez malheureusement né et que j'ai tenu sur les fonts de baptême avec une vieille princesse dont j'ai oublié le nom ; puis une fille charmante de beauté, d'esprit et de talents. Cette belle et si bonne Caroline, l'amour et l'espoir de son père, alors que son frère réservé à des sottises de trop d'espèces croissait en force et en insuffisance, mourut en atteignant sa quatorzième année. Ma femme était arrivée à Paris huit jours avant que cette charmante enfant mourût; elle lui rapportait de Francfort une montre entourée de perles fines, et, l'aimant tendrement, elle se hâta de lui porter ce cadeau, le dernier que l'enfant dût recevoir. Sa fin fut déchirante; la pauvre Caroline sentit qu'elle allait mourir; elle eut la force d'âme d'affecter du mieux, afin d'obtenir vers minuit que son père et sa mère allassent se coucher; elle insista auprès de l'amie et de la garde qui la veillaient pour qu'on ne les réveillât pas; seulement elle fit approcher une bougie du portrait de son père, portrait qui venait d'être, à sa demande, placé dans sa chambre, et c'est ainsi qu'elle mourut en le regardant. On conçoit le désespoir de Rivierre, dont la santé s'altéra. Jamais il ne se consola de cette perte, d'autant plus cruelle qu'il avait eu dans sa fille une enfant aussi digne de lui que son fils l'était peu.

C'est à cette époque que, notre position paraissant très brillante, nous vîmes affluer les amis, et notamment une famille d'Hanoche, qui se souvint tout à coup de ses anciennes relations avec Zozotte. Cette famille se composait de la marquise et du comte d'Hanoche, la pre-

mière avec six enfants, dont cinq filles : le second avec trois, dont deux filles. Des filles de la marquise, l'aînée épousa un armateur de Bordeaux, nommé Comte, auquel elle fit l'honneur de manger toute sa fortune ; la seconde épousa le comte de la Tour du Pin ; des trois autres, restées filles, toutes trois hommasses et laides, la plus âgée, véritable extravagante, nommée Tourterelle, alléchée par l'odeur de notre cuisine, s'empara pour ainsi dire de nous et résista pendant douze ans, et avec une énergie et une indiscrétion indicibles, à tout ce que je pus faire pour m'en débarrasser.

Nous reçûmes des avances de quelques personnes alors au faîte des honneurs et de la fortune, mais je ne pus obtenir de Zozotte qu'elle fît les frais de condescendance et de déférence nécessaires. Elle prétendait que, pour être bien vu de tous ces grands, il fallait beaucoup d'argent en poche ou de bassesse au cœur, et je ne pus l'amener, par exemple, aux dîners de Junot, ni même à ceux de M. Roy. Elle « ne voulait pas prendre ce qu'elle ne pouvait rendre », et je dus aller seul dans des maisons où d'anciens sentiments et déjà tant de souvenirs me rappelaient (1).

Cependant, à mesure que s'écoulaient les premières heures données à l'amour et à l'amitié, je reprenais possession de moi-même et je retrouvais mon humeur et mon embarras. Que devais-je faire ? Aller à Barrèges ? On ne prend pas les eaux avec des plaies encore ouvertes.

(1) C'est au contraire avec joie que Zozotte revit les familles O'Connel et d'Etchegoyen, chez lesquelles, en dehors de la sympathie, l'attirait la musique. Elle continuait à prendre des leçons de Carbonnel. C'est à cette époque que je publiai un premier recueil de quatre romances ; le *Tombeau de Myrthé* en faisait partie, et Mlle Aimée de Bellevue, sœur aînée de Mme d'Etchegoyen et qui, douze ans après, épousa le frère cadet du mari de sa sœur cadette, adopta cette romance avec une prédilection toute particulière.

Rester à Paris et m'ennuyer? Le séjour pouvait être mal interprété, déterminer la révocation du congé spécial que j'avais reçu et me valoir l'ordre de rejoindre le troisième corps. Réclamer auprès de l'Empereur? Ayant manqué l'occasion de le voir et de lui parler à Tilsit, ce n'était pas à Paris et à ce moment que je pouvais parler d'Austerlitz, auquel Iéna et Friedland avaient succédé. Pouvais-je arguer de ma conduite à Fulde, alors que la paix la plus glorieuse, cette paix qui avait porté à son apogée la gloire de Napoléon, ne laissait plus aucune signification à des actes individuels qui l'avaient précédée? Je n'avais pas un ami qui ne me donnât son avis; or le conseil de l'un n'était le conseil d'aucun autre. Au milieu de tant d'incertitudes, je résolus, en dernier terme, de m'adresser à l'Empereur, mais de m'adresser à lui pendant qu'il était à Saint-Cloud, et cela pour trouver dans les lieux mêmes un auxiliaire. Après lui avoir rappelé tout ce qui était de nature à justifier ma conduite, il me semblait que je pourrais lui dire : « Sire, c'est à cette place, où j'ai l'honneur de paraître devant Votre Majesté, que j'ai dû à sa bonté, comme à sa justice, une promotion sans laquelle je n'ai plus de carrière et qui, dans la position glorieuse ou trop déplorable où elle m'a placé, peut seule me mettre à même de lutter encore en dévouement et en respect avec les plus fidèles serviteurs de Votre Majesté. — C'est fort bien », me dit Gassicourt en souriant; et quand je lui fis part de ce projet : « Mais que lui répliquerais-tu, si à ton : « C'est ici », il répondait : « C'est ici aussi que, vous « montrant indigne des bontés que je vous témoignais, « vous m'avez abandonné, le 18 brumaire? » Ma foi, je n'avais pas pensé à cette réplique possible; mais devais-je croire que l'Empereur tout-puissant voudrait se replacer devant moi dans la position d'un rebelle et

d'un factieux? Ce serait trop d'oubli de sa grandeur, et je demeurai convaincu que cette démarche était la plus profitable que je pusse faire; mais, suivant ma plus grande infirmité morale de différer sans cesse même ce que j'ai le plus fortement résolu, du moment où cela n'avait rapport qu'à mes intérêts personnels, je remis de jour en jour ma demande d'audience; toutefois la destinée, à laquelle par inclination je me suis presque toujours abandonné, allait m'offrir l'occasion de sortir d'une position insoutenable à force d'être fausse; voici comment.

Pendant la campagne d'Austerlitz, Paris avait donné à l'Empereur de grandes inquiétudes; malgré les succès rapides, jamais le crédit public, ce thermomètre de l'opinion, ne fut plus déplorable : la rente tomba à huit francs, et il fallut Austerlitz et sa gloire magique, et ses soudaines et décisives conséquences, pour changer cette situation et rendre à la France la confiance dans le présent et l'espérance dans l'avenir. Sans aucun doute une situation aussi grave avait été provoquée par de nombreuses causes, surtout par la puissante coopération des Russes à la descente des Anglais à Flessingue et par l'attitude menaçante des Prussiens; mais une autre cause, à laquelle Napoléon avait attribué en forte partie le trouble de l'opinion, c'était la manière peu énergique dont Paris avait été commandé en son absence. Prêt à entreprendre sa campagne d'Iéna, il avait donc voulu laisser dans la capitale un homme aussi actif, aussi vigoureux que dévoué, et, sous ce rapport, personne ne pouvait plus complètement justifier sa confiance que le général Junot. L'effet, au surplus, répondit à l'attente, et la conduite de ce général, comme gouverneur de Paris, jointe à ses titres antérieurs, devait provoquer en sa faveur une récompense qui pût, et payer

les services qu'il venait de rendre, et le consoler de n'avoir eu aucune part aux grands faits de guerre les plus récents. Or, une opération nouvelle s'annonçant immédiatement après la campagne de Prusse et de Pologne, qui pouvait ne pas trouver naturel et juste qu'elle fût confiée au général Junot, à l'exclusion même de tous nos maréchaux et même des Reynier, des Saint-Cyr, des Suchet, des Vandamme?

Telle fut du moins la cause ostensible du choix qui donna à Junot le commandement du corps d'armée de la Gironde, corps sans destination avouée, mais aussi sans destination douteuse. Chacun savait que ce corps allait devenir l'armée du Portugal et faire la conquête de ce royaume, l'un des derniers et le plus important des comptoirs que l'Angleterre possédât encore sur le continent. Mais ce choix, malgré sa belle apparence, se compliquait de telles intentions secrètes qu'il n'en fut pas moins une faute de la part de l'Empereur, un châtiment à l'égard du général Junot. Je dis une faute, parce que, à la connaissance de Napoléon, le général Junot n'avait pas les qualités nécessaires au rôle qu'il lui destinait; un châtiment, parce que ce commandement, donné avec colère, reçu avec désolation, constitua une de ces préférences qui, tout en excitant la jalousie de quelques rivaux, font et le malheur de ceux qui en sont l'objet et la joie de leurs ennemis. Si récente en date que fût la cour impériale, elle avait promptement pris les mœurs des plus vieilles cours; on y devait paraître recevoir comme une faveur la plus cruelle des disgrâces et se montrer heureux de ce qui causait une véritable infortune. En fait, trois causes prédominantes avaient concouru à placer le général Junot dans cette brillante et fatale position, et ceci m'entraîne à revenir en arrière sur les débuts du général Junot et à faire à son sujet une digression.

Quelques traits de haute vaillance, d'originalité et d'esprit l'avaient signalé au siège de Toulon, où il se trouvait en qualité de canonnier de la Côte-d'Or. On y parlait de son bouillant courage, au sujet duquel on citait notamment cette anecdote. Il se trouvait à souper avec quelques-uns de ses camarades, assez près des batteries de siège et dans une tente qui, je crois, leur était commune, lorsqu'une bombe, tirée de la place, tomba au milieu de la tente, traversa la table et trouva le sol dans lequel elle allait éclater; chacun s'était levé pour fuir, alors que Junot, saisissant un verre, s'écria : « A la mémoire de ceux d'entre nous qui vont périr. » Je ne sais si le vin eut quelque part à cet acte d'intrépidité, on pourrait dire de folie, et jusqu'à quel point il influa sur l'effet qu'il produisit; mais tous s'arrêtèrent à ce mot, reprirent leurs verres et demeurèrent immobiles tandis que la bombe éclatait; l'un d'eux tomba mort, et les autres, achevant leur rasade, s'écrièrent : « A la mémoire d'un brave. »

Le colonel d'artillerie Bonaparte voulut voir l'auteur de cette boutade et trouva un jeune homme plein d'esprit et d'ardeur, ayant fait les meilleures études; à dater de ce moment, il ne le perdit plus de vue. A quelques jours de là, il eut à ordonner une reconnaissance qui présentait de grands dangers et même faisait courir la chance d'être fait prisonnier; il en parla devant Junot, qui de suite offrit de s'en charger. « Fort bien, lui dit Bonaparte, mais prenez des habits bourgeois; votre uniforme vous exposerait trop. — Non, répondit Junot, jamais je ne reculerai devant la chance d'être tué d'un boulet de canon, mais jamais je ne m'exposerai à être pris comme espion pour être pendu. » La mission heureusement remplie, Junot rejoignit le colonel Bonaparte, qui se trouvait dans une des batteries avancées, et il lui

fit son rapport. « Faites-le-moi par écrit », reprit ce dernier, et le sergent Junot, se servant du parapet de la batterie comme d'un pupitre, écrivit le rapport en quatre pages et avec autant de rapidité que de clarté. Comme il achevait sa première page, un boulet de la place, à lui destiné, frappa dans le parapet et couvrit de terre et le rédacteur et l'écriture. « Sont-ils polis, ces Anglais, s'écria-t-il en éclatant de rire, de m'envoyer du sable au moment où j'en ai besoin ! »

Signalé par ces faits et par beaucoup d'autres de la même nature, les représentants du peuple le nommèrent sous-lieutenant et lui firent remettre sa nomination par le colonel Bonaparte. En la recevant, et sans dire un mot, il la déchira et en jeta les morceaux à ses pieds. « Que faites-vous? lui dit son chef. — Ce que doit faire un homme qui n'est pas fait pour tenir les épaulettes des mains de ces bougres-là. Quand vous serez général, donnez-la-moi si vous m'en jugez digne, et vous verrez comment je la recevrai. » Peu après, le colonel Bonaparte, promu au grade de général de brigade, fit nommer Junot officier et le prit pour aide de camp. Junot fut de cette sorte le premier des aides de camp de celui dont, au faîte de la puissance, il devint et aurait dû rester purement et simplement le premier aide de camp.

Né avec autant d'expansion que de valeur, il s'était attaché à son général. Lorsque celui-ci fut réformé par le travail d'Aubry, devenu immortel par cet acte que quelques gens pourraient considérer comme une prévision immense, mais que la masse regardera toujours comme la plus inconcevable des turpitudes, Junot l'avait alors soutenu par des secours d'argent; le père Junot vendit même quelques portions de terre pour subvenir aux besoins du jeune et malheureux général de son fils; de plus, l'aide de camp et le général se sauvèrent la vie

en deux circonstances et chacun à leur tour. De tels faits, justifiés par un attachement fanatique et un dévouement sans bornes, fondaient des titres que rien ne semblait pouvoir affaiblir. Toutefois quand, parti des plus simples rangs de la société, un souverain a presque dépassé le faîte des grandeurs humaines, il perd le goût de s'entendre rappeler les vilenies de son origine, et si quelque chose peut conserver un reste de valeur à de telles réminiscences pour celui qui veut s'en faire un titre, c'est de les garder secrètes. Par malheur, le désir de les publier devient plus vif à mesure que grandit leur objet, et quelques indiscrétions commises et méchamment rapportées, ou même dénaturées ou exagérées, donnèrent à l'ancien aide de camp qui les avait faites l'apparence d'un véritable fâcheux.

En second lieu, le général Junot avait des envieux, à la tête desquels se trouvait Savary, que la mort glorieuse du général Desaix avait légué à Napoléon. Savary, dont l'Empereur disait : « C'est une racine sur laquelle poussent parfois d'assez bons rejetons », n'était comparable à Junot ni sous le rapport du savoir et de l'esprit, quoiqu'il ne fût pas sans capacité, ni sous le rapport de la franchise et de l'expansion; mais, en fait de dévouement, il ne le cédait à personne; il avait de plus une réserve, une tenue, une conduite dont son rival était incapable, et par exemple ce n'eût pas été lui qui, gouverneur de Paris, serait allé dans un café public aux Champs-Élysées jouer au billard, se prendre de querelle avec les garçons, se mesurer avec eux à coups de queue de billard et se faire battre, aventure dont on fit habilement profit auprès de l'Empereur.

Troisièmement, les dépenses du général Junot étaient effrayantes, et, si elles blessaient les autres aides de camp de Napoléon et, plus que cela peut-être, les grands fonc-

tionnaires de l'État, les maréchaux compris, elles exaspéraient au dernier degré leurs femmes. éclipsées par la femme de leur collègue, qui, indépendamment de ses traitements de grade, d'emploi et de grand cordon de la Légion d'honneur, touchait 500,000 francs comme gouverneur de Paris, 300,000 francs sur les jeux, et qui, dans une année où il avait touché 1,450,000 francs, trouva le moyen d'en dépenser davantage. Son luxe dépassait donc toute mesure, et, avec son luxe, sa fièvre du jeu. On cite une partie de bouillotte à 100,000 francs de cave et 500 francs le jeton, partie sans rentrant, bien entendu, dans laquelle il n'y eut que 30,000 francs perdus, mais qui donne l'idée de l'importance du jeu. Tous ces faits servaient de chefs d'accusation et devenaient de nouvelles causes de disgrâce.

Énivré de la faveur du maître, Junot s'était persuadé qu'elle ne pouvait avoir de terme, et que ses grandeurs et sa fortune n'auraient pas plus de bornes que ses espérances. User avec modération des avantages d'une position aussi brillante et qui ne lui semblait qu'une station pour arriver à une existence plus colossale, n'était pas dans la nature d'un homme dont le nom de guerre avait été « la Tempête ». Sans être fier, il était vaniteux; quoique bon, il était offensant; irascible et superbe, il ne ménageait même ni le rang, ni le pouvoir; car, s'il était soumis à Napoléon avec fanatisme, il ne reconnaissait aucune autre dépendance. Tout ce qui lui déplaisait ou le choquait subissait ses humeurs, et, comme il soutenait ses prétentions, ses airs, par une crânerie reconnue et une grande supériorité aux armes, on le ménageait en apparence, tandis que, sous main, on le calomniait et on le déchirait. Ainsi Savary, qui de jour en jour se recommandait davantage par la manière dont il remplissait des missions de confiance,

Le Marois, dont la morgue se proportionnait à son zèle pour remplir les plus viles fonctions près de l'ami du prince, eurent bientôt pour complices une partie des autres aides de camp de l'Empereur, blessés de l'arrogance de leur camarade, et une foule de hauts fonctionnaires. En tête de ces derniers il faut mettre Clarke, qui bientôt succéda à Berthier, comme ministre de la guerre, et que, même ministre, Junot épargnait encore moins que les autres, se faisant gloire de l'offenser et de le braver.

Et ce n'est pas tout. Pendant que Murat, à force de vaillance, arrivait par la route de la gloire à une souveraineté, pendant que Mme Junot, si jolie, si spirituelle et si dévouée, renchérissait en efforts et en tendresse pour consoler son mari du chagrin de ne pas faire la campagne d'Iéna, son volage époux et Mme Murat, cette blanche et belle Caroline aux brillantes épaules, se jouaient de la foi jurée, et, dans l'espoir chimérique du secret, se livraient à des plaisirs assaisonnés par une double perfidie. Mais rien n'échappe à l'investigation d'une femme que l'on outrage, à la vigilance d'un mari passionné, aux Argus du pouvoir. Tandis que Napoléon recevait à Tilsit la chronique de Paris, tandis que Murat, au fond de la Pologne, ne surveillait guère moins sa volage moitié que l'ennemi, Mme Junot ne pouvait se tromper sur une amitié qui n'était plus que le voile transparent d'un amour illicite, et ce pauvre Junot ne gagna à cette trop brillante intrigue que d'atténuer l'attachement de sa femme, de se faire de Murat un ennemi et de fortifier de ce puissant auxiliaire le parti de ses rivaux, enfin de blesser Napoléon.

Telles sont les causes auxquelles il dut de devenir commandant du premier corps d'armée de la Gironde, par suite général en chef d'une armée française et

d'une armée espagnole, gouverneur général du royaume et lieutenant de l'Empereur, de régner sur la Lusitanie, d'avoir un ministère, d'énormes revenus, un luxe immense, et pour ainsi dire une cour; de jouer un rôle historique et d'arriver, à cette époque de tant de prestiges, à la pensée de ceindre à son front la couronne de cette famille de Bragance, que pour toujours il crut avoir chassée de l'Europe et reléguée au Brésil.

Mon retour de Tilsit avait coïncidé avec la réception pour Junot de sa nomination au commandement du premier corps de la Gironde; j'allai lui en faire mon compliment, c'est-à-dire lui offrir mes félicitations, puisque je ne pouvais lui parler de condoléances. Autant il enrageait, autant il s'efforça de me faire croire à sa joie : « C'est, me dit-il, une grande et belle mission, et une mission de haute confiance... Il n'est pas un maréchal qui ne l'ait ambitionnée, et pas un général à qui elle ne doive valoir le bâton de maréchal. Ma position actuelle m'est d'ailleurs conservée; ainsi je reste gouverneur à Paris, premier aide de camp de l'Empereur; je garde donc mes traitements, comme la plupart de mes allocations (1); jamais homme n'a été traité avec autant de faveur. ...Mais parbleu, s'écria-t-il tout à coup, pourquoi ne seriez-vous pas mon chef d'état-major? Je n'ai encore fait aucun choix; voyez donc si cela peut vous convenir; si vos plaies vous permettent de faire une campagne, je vous demande immédiatement. — Mes

(1) Parti avec la promesse de conserver ses places et ses traitements, on lui ôta d'abord les 300,000 francs qu'il avait annuellement sur les jeux; on fit ensuite supprimer le titre de premier aide de camp de l'Empereur et les émoluments qui y étaient attachés; enfin, et du moment qu'il fut nommé gouverneur général du Portugal, on le remplaça comme gouverneur de Paris, et cela avec la double joie du tort qu'on lui faisait et du désespoir qu'il ne pouvait manquer d'en éprouver.

plaies, lui répondis-je, ne s'opposent qu'à ce qui ne me convient pas, c'est-à-dire à toute fonction qu'un général de division ne pourrait pas remplir; or, les fonctions de chef d'état-major n'étant pas incompatibles avec ce grade, et rien ne pouvant me convenir davantage que de saisir cette occasion de prouver et mon dévouement pour vous et mon zèle pour le service de l'Empereur, vous pouvez compter sur moi, bien qu'en réalité mes plaies ne soient pas encore fermées. »

Le lendemain, vers midi et demi, un de ses valets vint me dire de me rendre de suite chez lui. J'y fus, et en m'apercevant : « J'ai une fichue nouvelle à vous annoncer, me dit-il ; Berthier s'oppose à ce que vous soyez mon chef d'état-major, et cela par ce motif que si vous n'avez pas besoin des eaux de Barrèges, vous avez trompé le maréchal Davout, et lui et l'Empereur lui-même. — Je n'ai trompé qui que ce soit, lui répondis-je; à cet égard mes preuves sont sans réplique, et en effet personne ne peut me forcer de servir dans l'état où je suis, mais personne non plus ne peut mettre des bornes à ce dont me rend capable mon zèle à servir sous vos ordres ; ce sont des distinctions que la malveillance se plaît à ne pas faire. En résumé, faut-il renoncer à vous suivre? — Il faut faire une dernière tentative, la faire de suite, afin de prévenir un autre choix, et pour cela vous trouver chez le prince de Neuchâtel lorsque, dans une heure à peu près, il reviendra de Saint-Cloud. »

J'entrais à peine dans le premier salon du prince lorsqu'il descendit de voiture, et, me trouvant sur son passage, force lui fut de me recevoir. Le début de notre entretien ne me présagea rien de bon; mais, comme j'insistais pour qu'il accédât à la demande du général Junot : « Votre place, reprit-il, est à Barrèges ou à Tilsit.

— Ma place, répliquai-je, est partout où je puis me dévouer au service de l'Empereur. » Cette réponse avait de l'inconvenance; j'en fus frappé, et, dans l'alternative de soutenir la sorte de véhémence qu'elle attestait, ou de n'avoir abouti qu'à empirer ma position : « Prince, ajoutai-je, la persistance de votre refus et votre sévérité ne me découvriraient qu'une chose : l'intention de me punir de ne pas être mort des blessures que j'ai reçues à Austerlitz. »

Berthier n'était pas un méchant homme de sa nature, même il était bon; la mauvaise humeur dont il me poursuivait était une affaire personnelle, spéciale, mais non l'effet d'une prédisposition générale ou habituelle; aussi restait-il accessible à une foule de sentiments et de considérations honorables, notamment quand il se trouvait face à face et que l'on était seul avec lui ; car, devant le monde, l'orgueil eût tout dominé ; de loin, son penchant l'eût emporté sur tout. Quand par mes derniers mots, par mon interprétation qui semblait impliquer quelque chose d'odieux, de révoltant, je lui eus inopinément rappelé les tribulations formant le seul salaire que j'avais reçu de ma conduite, de mes succès et du sang que j'avais versé, le tout corroboré par la vue de mon bras droit encore en écharpe, grâce à l'incontestable influence du tête-à-tête, il se trouva désarçonné, et, s'il ne fit qu'ajourner de six ans la velléité de me faire servir sous les ordres du maréchal Davout, la terreur de tous les généraux, il renonça du moins à l'inutile projet de me faire commander à nouveau une brigade; il ne put même résister à ce premier mouvement qui le porta à me saisir le bras gauche, de même qu'il ne fut pas maître de retenir cette exclamation : « Comment pouvez-vous me dire une telle chose? » Mot auquel je répliquai : « Elle est plus péni-

ble à penser et à dire qu'à entendre. — Allons, allons, reprit-il aussitôt, tout cela s'arrangera, et vous partirez avec Junot. » Et en effet, le lendemain, 27 août, mes lettres de service furent expédiées, et, le 28, je reçus de Denniée, signant pour Son Altesse le maréchal prince et ministre, et du général Junot, mes ordres de me rendre à Bayonne, comme chef d'état-major du corps d'observation de la Gironde.

Avec le général Junot, il fallait toujours que celui qui était destiné à le seconder lui donnât le moyen de rester à Paris le plus longtemps possible; par conséquent, il fallait prendre les devants. Rien d'ailleurs n'était plus juste; d'abord il était le chef; son second lui avait l'obligation de l'être; de plus, aucune des personnes destinées à servir sous ses ordres n'avait à soigner d'aussi grands intérêts que lui, et, chargé d'une grande opération, il pouvait avoir besoin de prolonger le plus possible le temps de ces instructions verbales auxquelles les plus longues lettres ne suppléent jamais qu'imparfaitement. Mon départ et le sien furent donc réglés de manière que nous arrivassions à Bayonne, moi, avec les premières troupes, ce qui ne me donna qu'un répit de cinq jours; lui, avec les dernières. Quant à ma route, je passai par Chartres, afin de passer par Versailles, et de pouvoir consacrer à mon père les derniers moments dont je pusse disposer. Je ne m'éloignais plus de lui sans des appréhensions toujours plus sérieuses; il se portait bien sans doute; mais, touchant à sa soixante-quinzième année, il atteignait un âge déjà menaçant; jeune, il avait altéré sa forte constitution par l'excès du travail; vieux, il avait subi la Terreur et passé près d'un an dans les angoisses de la mort. Quel devait être d'ailleurs le terme de mon absence, dont le but était si éloigné? Aussi, lorsqu'au bout d'une heure, mes

chevaux de poste arrivés, je fus forcé de le quitter, ce fut dans toute l'effusion de ma tendresse, avec une indicible émotion, que je lui offris mes vœux, que je reçus les siens, que je l'embrassai et que je baisai sa vénérable main, marque de respect et d'amour que j'ai en tout temps été heureux et fier de lui témoigner, que je me rappelle encore avec consolation et qui fut le dernier lien matériel qui m'unit à lui. Ce fut enfin dans les larmes que, ce jour 3 septembre, vers dix heures du matin, je m'arrachai d'auprès de lui pour ne jamais le revoir. Cette halte, au reste, fut la seule de ce voyage; je ne m'arrêtai chez M. Chenais, à Tours, que le temps nécessaire pour changer de chevaux, et, par cette célérité, en forçant de guides, je regagnai les quarante-huit heures que j'étais resté de trop auprès de ma femme.

Ayant annoncé au commandant de la place de Bayonne le jour de mon arrivée, les visites de corps qui devaient m'être faites commencèrent peu d'instants après que j'eus pris possession de l'appartement qui m'était préparé; je cite ce fait parce que, ayant eu dès le soir une mission de confiance à faire donner à un officier d'artillerie, je chargeai le colonel Douence, directeur des parcs et qui, le matin, m'avait présenté une vingtaine d'officiers de son arme, de confier cette mission à un officier dont je lui donnais le signalement; et cet officier qui, le matin, n'avait pas ouvert la bouche devant moi, mais que j'avais jugé d'après la manière dont il m'avait regardé et écouté, était le lieutenant Boilleau, l'un des officiers les plus brillants que j'aie connus. Il n'y avait pas un an qu'il avait quitté l'École de Metz; il n'avait encore combattu qu'au siège de Gaëte, mais « il y avait étonné les plus braves », pour rappeler l'expression de ce fameux colonel Prost, mort maréchal de camp, espèce d'Hercule, qui, capitaine d'artillerie légère à l'armée

du Rhin et toujours sur l'ennemi, ne tirant jamais qu'à brûle-pourpoint et ne voulant dans ses caissons aucune gargousse à boulet, avait reçu le surnom de « capitaine Mitraille ». Ce jeune Boilleau, qui de plus était musicien, dessinateur habile, et non moins remarquable par son esprit, son ton, sa tenue et ses manières, était en effet la valeur et l'intelligence mêmes, et je cède au plaisir d'en donner la preuve par quelques exemples.

Dans cette campagne qui allait s'ouvrir, il fit partie de la compagnie attachée au parc; il l'escorta et en conduisit la majeure partie depuis Royan jusqu'à Lisbonne. Arrivé à Valladolid, un de ses canonniers, portant le soir une lettre, est attaqué par sept ou huit Espagnols, perd son sabre et reçoit un coup de stylet dans le bras. En apprenant ce fait, Boilleau part avec cet homme et son planton, se rend au lieu de l'attaque, aperçoit la bande sous le portail d'une église, tombe dessus le sabre à la main, la disperse et arrête un des hommes qui composaient cette bande. Sans rentrer chez lui, il se rend chez le capitaine général de la province, et, quoique le trouvant en nombreuse compagnie, il l'informe du fait, puis lui dit que si le lendemain à son départ il n'a pas reçu le sabre enlevé, il emmènera l'homme arrêté, et si avant Rodrigo l'arme n'a pas été renvoyée, l'homme sera pendu... Le sabre lui fut rendu à Salamanque.

A Castello Branco, le capitaine de la compagnie de Boilleau veut y séjourner; Boilleau lui observe que son devoir est de marcher; ce capitaine refuse de déliver les ordres de départ; Boilleau les donne, fait rappeler à la pointe du jour, puis il part sans son capitaine, qui, éveillé par un planton, se lève à la hâte, court après la compagnie et la rejoint sans rien dire.

Sobreira était encombrée par un bataillon catalan lorsque Boilleau y arrive; il arrête en conséquence sa

troupe à l'entrée du hameau et, s'étant rendu chez le commandant du bataillon, lui signifie qu'il faut laisser la place libre. Le commandant refuse. « Si vous ne décampez à l'instant, lui dit Boilleau, je tire le canon sur vous. » L'autre promet. « Ce n'est pas tout, ajoute Boilleau, il faut que vous m'abandonniez cinquante de vos hommes. » Les hommes sont laissés, et ils s'attachent tellement à ce jeune officier qu'ils ne le quittent plus, et, lorsque les trois corps espagnols furent faits prisonniers par nous ou nous abandonnèrent au moment de l'insurrection de toute l'Espagne, ces cinquante hommes restèrent attachés à l'artillerie et, jusqu'à notre embarquement, nous servirent avec le même dévouement. Mais il y a plus, en quelque maison que Boilleau passât ses soirées, il trouvait à la porte lorsqu'il en sortait, à une ou deux heures du matin, deux de ces Catalans qui, avec leurs manteaux et leurs poignards, l'attendaient pour l'escorter. Lorsqu'il leur demanda la raison de cette conduite : « Vous êtes trop confiant, lui dirent-ils, et vous ne connaissez pas les Portugais. » Exemple frappant de la puissance que peuvent exercer le mérite et les qualités brillantes.

En 1813, il était colonel et premier aide de camp du maréchal Macdonald. Personne n'était plus fait que lui pour arriver rapidement aux plus hauts grades, mais la Restauration survint. Boilleau rentra dans l'artillerie; dès lors il fallut subir les lois de l'ancienneté, mérite obscur des gens qui n'en ont pas; et il ne reçut qu'en 1836 le grade de maréchal de camp, qui fut son bâton de maréchal.

Pour en revenir au colonel Douence, il me remercia de mon choix, sans lequel, me répondit-il, il n'aurait jamais osé donner au moins ancien de ses lieutenants, malgré la capacité qu'il lui reconnaissait, une mission

qui de droit revenait à un de ses capitaines. Boilleau, au surplus, s'acquitta de sa tâche à merveille; à dater de ce moment, je l'attachai même à l'état-major, où il me fut bientôt disputé; le général Taviel, commandant l'artillerie des troupes aux ordres du général Junot, nous rejoignit, apprécia Boilleau comme je l'avais apprécié. et, se leurrant de trouver en lui un gendre futur, ne me le céda plus que par moments; même usant des prérogatives de son arme, il finit par se l'attacher entièrement en qualité d'aide de camp.

Cependant Bayonne s'encombrait de matériel et de troupes, d'employés, de chefs d'administration, d'état-major et de généraux; quelque ordre que l'on pût mettre dans les différentes parties du service, la présence du général en chef devenait urgente; enfin il arriva. Les revues commencèrent immédiatement; elles furent suivies des distributions nécessaires pour mettre chaque régiment en état d'entrer en campagne et pour les échelonner depuis Bayonne jusqu'à la Bidassoa.

J'ai dit que plus la position du général Junot lui était désagréable, résultant d'une disgrâce, plus il cherchait à la faire valoir et à se faire valoir lui-même. La première grande revue passée, et avant de faire défiler les troupes, il réunit autour de lui tous les généraux, colonels et officiers supérieurs, et, s'abandonnant à la facilité de son élocution et à un inconcevable mouvement de vanité, il passa complètement les bornes. Rien n'est plus difficile à manier que la jactance; mais lorsqu'au tort de se vanter on joint celui de blesser ceux que l'on se proposait d'éblouir, on ne ravale que soi; c'est à cela qu'aboutit le général Junot. Il débuta par donner une haute idée de la mission qui devait être confiée au corps d'observation, et, sous ce rapport, il fit bien; puis il annonça la possibilité de se trouver en contact avec des

populations, des troupes étrangères et alliées, et il opposa la nécessité de les édifier par la tenue et la discipline, en attendant que l'on puisse les étonner par la vaillance; et tout cela fut encore dit à merveille; mais le diable voulut qu'au lieu de finir par quelques compliments à ses généraux, par quelques mots attestant sa confiance en eux, il en vînt à leur rappeler, avec les principaux faits militaires de sa vie, tout ce qui pouvait prouver son intimité avec l'Empereur, intimité qui cependant n'existait plus, et il termina par ces mots déplorables qu'on ne lui a jamais pardonnés et que le général Delaborde lui-même a rappelés à propos de chacune de ses fautes ou bévues : « ...Et pourtant, messieurs, ce ne sont pas ces sentiments, ce ne sont pas ces titres qui ont décidé Napoléon à me placer à votre tête. Non. Vous êtes sous mes ordres parce que je vaux mieux que vous. »

Si, de cette sorte, il débuta on ne peut pas plus mal avec les généraux commandant les troupes de son corps d'armée, il ne débuta pas mieux avec moi; et en effet, une heure après son arrivée, je reçus une invitation écrite pour dîner avec lui. Cette invitation me surprit autant qu'elle me blessa. C'était la première fois que je voyais un chef d'état-major ne pas avoir de droits à la table de son général en chef et même ne pas occuper la seconde place, c'est-à-dire ne pas être assis en face de lui pour l'aider à faire les honneurs; je répète que c'est la seule fois que je l'ai vu. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ce soient les repas auxquels on tienne en pareil cas; ces repas ne sont au fond qu'une sujétion et un ennui; mais ils multiplient des relations toujours utiles pour le service; ils prouvent entre un général en chef et son chef d'état-major un accord favorable, je dirai nécessaire à l'autorité des ordres de ce dernier, qu'ils con-

courent à entourer de la considération éminemment utile au bien du service. Maintenant, à quels motifs le général Junot sacrifia-t-il en atténuant ainsi une autorité subordonnée, dont le secours est cependant si nécessaire à tout général en chef? Je n'ai pas trouvé d'autre explication que celle-ci : c'était une sorte de concession faite à son orgueil et une manière de se dessiner de suite comme beaucoup plus éminent qu'un général en chef ordinaire. Il m'invitait presque tous les jours de vive voix ou par écrit; il me faisait comprendre dans toutes les invitations qu'il recevait, et, dans un grand bal que la ville de Bayonne lui donna, je fus un des trois qu'il désigna pour ouvrir le bal avec lui et celui qu'il fit placer en face de lui; mais, à sa table, j'étais un étranger, et c'est son premier aide de camp, M. de Grandsaigne, qui avait la seconde place, et cela quoique cet aide de camp lui fût antipathique.

Il avait par semaine un jour de réception, et tout ce que Bayonne avait de mieux s'y rendait. Ces soirées finissaient par des parties et pour Junot par un whist, jeu qu'il jouait très bien, et fort cher. Quant à moi, ayant trouvé moyen d'éviter toutes les parties sérieuses, je m'étais organisé un reversi, qui se continua pendant tout le temps que nous restâmes à Bayonne; j'y faisais tête aux deux des plus jolies et à la plus spirituelle, à la plus vive, à la plus gaie des demoiselles de Bayonne. Celle-ci, la plus vive, était une demoiselle de Censi; la plus belle était la cadette des demoiselles Faurie; quant à la troisième, sans être aussi saillante que la première, aussi remarquable que la seconde, elle n'en était pas moins aimable et charmante. Je ne sais ce qui, pour notre quatuor, ne devenait pas un sujet de rire; les incidents du jeu, la perte, le gain, les tricheries, les moindres choses enfin, provoquaient de véritables explo-

sions; bref, un soir, à propos d'une manche, c'est-à-dire de rien, un mot de moi parut prendre, pour mes trois partenaires, une valeur piquante, quoique tout à fait imprévue, et les fit éclater de rire. Par contagion, j'éclatai de même, et le malheur voulut qu'une dame vînt nous demander de quoi nous riions; comme nous n'en savions plus rien nous-mêmes, nous aurions été bien embarrassés d'en donner l'explication; aussi la manière dont nous nous regardâmes, à cette interpellation si inattendue, n'eut d'autre effet que de nous faire redoubler de rire. Quelques dames s'étant jointes aussitôt à la première, nos éclats dégénérèrent en bourrasque; toutes les parties cessèrent au bruit que nous faisions, celle du général en chef y comprise; l'affluence et la curiosité de toute la réunion portées vers nous rendirent nos rires à ce point convulsifs, que criant, éclatant, étouffant, nous jetâmes nos cartes et nous nous sauvâmes chacun de notre côté, en laissant nos interrogateurs ébahis. Pendant le reste de la soirée aucun de nous quatre ne put regarder l'autre sans pouffer et le faire pouffer de rire, et cette scène inconvenante ne sut avoir d'excuses auprès du général en chef que parce que j'avais pour complices trois des plus gracieuses riveraines de la Nive et de l'Adour, trois de ces Basquaises, délicieuses jouvencelles à l'œil noir, à l'âme ardente, à l'imagination exaltée, qui depuis des siècles perpétuent l'admirable race des hommes les plus lestes et les plus agiles. et auxquelles tout doit être pardonné, parce qu'elles sont belles et qu'elles savent aimer (1). Hélas! les

(1) On comprend ce que l'amour peut avoir de séduction pour des créatures si bien faites pour le cultiver. Or j'avais acheté, la veille de la dernière soirée que nous avions à passer ensemble, quelques chevaux, et l'une de mes jeunes filles, sous les fenêtres de laquelle j'avais conclu une partie de ces marchés, me dit : — Vous

fleurs du Midi sont éphémères en raison de ce qu'elles sont précoces, et les quinze ans écoulés depuis l'époque que je rappelle avaient fait raison de la ravissante figure de mademoiselle Faurie. En 1822, je me retrouvai à dîner dans une maison avec elle, mariée à un homme peu digne d'elle, et ne faisant que passer à Paris. Je fus heureux de la voir, et ce ne fut pas sans de nouveaux rires que nous nous rappelâmes notre reversi; mais comme il avait changé, ce rire !

La veille de notre départ de Bayonne, le général Junot me prit à part et me dit : « Nous sommes destinés à une mission qui ne peut manquer d'avoir pour les généraux qui y auront pris part des avantages même pécuniaires; vous ne serez pas oublié, et cette campagne vous vaudra 300,000 francs : c'est moi qui vous les promets; en retour, je vous demande votre parole d'honneur que vous ne participerez à rien de ce que l'on appelle des affaires, ou du moins que, si l'on vous en proposait, vous m'en informeriez de suite. — Monseigneur, répondis-je, je vous remercie de la gratification de campagne que vous voulez bien me permettre d'accepter, et je vous donne la parole d'honneur que vous me demandez, parole qui d'ailleurs me coûte d'autant moins que je n'ai ni l'habitude ni le goût de semblables vilenies. »

Une des notes de ma *Relation de l'expédition de Portugal* (1) parle de l'enthousiasme avec lequel nos troupes furent reçues en Espagne, et surtout en Biscaye. Cet enthousiasme prouvait sans doute que notre gloire avait retenti jusque dans les hameaux d'Espagne; mais aussi

avez acheté un bien joli petit cheval noir. — Ah! je crois bien, repris-je, c'est un *amour*. — Un *amour!* s'écrièrent-elles en s'avançant vers moi, et si leurs mains avaient participé de la colère que je vis aussitôt dans leurs yeux, j'aurais été mis en pièces pour prix de mon sacrilège.

(1) Paris, chez Magimel, Anselin et Pochard, 1817.

et surtout il prouvait à quel point les Espagnols étaient mécontents de leur gouvernement. Il y avait dans les tributs que nous reçûmes autant de critiques pour ce gouvernement que d'hommages pour nous, et ces tributs furent tels que l'on accourait de vingt-cinq lieues pour voir nos troupes; que, dans les villes et les villages, les rues ne suffisaient plus aux hommes et les croisées aux femmes. Si notre marche parut une fête pour les Espagnols, elle fut pour nous un triomphe; quel contraste entre de telles dispositions et la haine, l'acharnement, la rage dont ces mêmes populations étaient animées contre nous avant qu'une année se fût écoulée; quelle honte de penser qu'un si terrible changement fut le juste prix de vingt trahisons, et quelle terrible leçon dans ce fait que l'Espagne, alors sans administration et sans force, que l'Espagne qui en Europe se trouvait pour ainsi dire sans rôle politique et militaire, devint une des plus puissantes causes de la ruine et de l'anéantissement d'un homme immense, qui, dans son superbe dédain pour les Espagnols, avait cru pouvoir impunément escamoter, et leurs flottes, et leur armée, et leur capitale, et leurs places de guerre, et leur roi!

La plus belle habitation de Vitoria était celle de la marquise de Monte Hermoso, dont j'ai parlé dans le précédent volume (1); j'avais pensé, d'après cela, que le général en chef se trouverait logé chez elle. Ma surprise fut donc complète lorsque j'appris que cette maison m'avait été réservée; toutefois je me soumis à cet arrangement avec d'autant plus de plaisir que la marquise était une femme charmante, et qu'ayant fait sa connaissance il y a six ans, il me parut tout simple qu'elle m'eût préféré à un inconnu, de même qu'il me fut agréable de

(1) Voir tome III, page 259.

penser que j'avais pu servir à l'affranchir des embarras et des dépenses d'un grand quartier général.

Je fus en effet reçu à merveille et par le marquis et par sa femme, que je retrouvai plus amicale et plus affectueuse que jamais. Le lendemain de notre arrivée, l'hôte du général en chef, oncle de ma marquise, donna un grand bal; il eût été extraordinaire que, pour y aller, je ne donnasse pas la main à mon hôtesse; aussi, et pendant que son mari s'y rendait dans une voiture à part, un élégant coupé nous y conduisit tous deux. J'ouvris le bal avec elle en face du général Junot, avec qui elle dansa une seconde fois; elle s'en tint à ces deux contredanses, et moi à celle que j'avais dansée avec elle; nous nous trouvions donc assez inoccupés lorsque, vers dix heures du soir, elle vint à moi et me dit : « Vous amusez-vous beaucoup à ce bal? — Je vous prie de croire, lui répliquai-je, que je partage tout le plaisir que vous pouvez y trouver. — En ce cas, reprit-elle, vous ne partagez pas grand'chose, car je m'ennuie à ce point que, si vous le voulez, nous partirons. » Je ne pouvais reculer, et nous décampâmes aussi furtivement que des amants; mais de l'apparence au fait il y a loin. Le caprice des coquettes m'a toujours paru plus répugnant que la chute forcée des malheureuses; il ne pouvait être question pour la marquise que d'une de ces unions rapides qui, pour moi, ravalent une femme distinguée au niveau des plus vulgaires et que les hommes sont obligés de payer en simagrées, alors qu'il est cent fois plus commode de les payer en argent. Je devins donc aussi froid que la marquise était devenue provocante, et notre tête-à-tête fut des plus embarrassants; je ne voyais pas de fin prochaine à sa durée, car un souper de douze à quinze personnes avait été commandé chez la marquise pour une heure du matin, c'est-à-dire pour

le moment qui aurait dû être celui de notre rentrée du bal; je ne pouvais donc me retirer, et je n'imaginais pas comment je parviendrais à soutenir jusqu'au bout notre vis-à-vis, lorsque, vers onze heures, la crainte que la marquise n'eût quitté le bal indisposée servit de prétexte à un cavalier pour venir aux nouvelles et témoigner un singulier intérêt à la santé de la marquise, ou plutôt à sa personne. Il ne parut pas très tranquille sur l'espèce de remède auquel elle avait pu recourir, et certes si quelque chose pouvait me faire regretter en ce moment de n'avoir pas profité d'une aimable occasion, c'était de ne m'être pas assuré par là même le droit de persifler l'empressé; mais j'avais cédé à des sentiments supérieurs à une satisfaction si puérile. Et cependant qu'aurais-je fait si j'avais pu prévoir que la rivalité d'un simple cavalier, qui me causait malgré moi un agacement injustifié, serait un jour royalement dépassée? Aurais-je pu voir du même regard vertueux celle aux séductions de laquelle je venais de résister, si j'avais pu prévoir qu'elle asservirait par ses charmes et son amabilité celui des frères de Napoléon qui quatre ans fut prédestiné à être roi d'Espagne, à peu près comme il le fut des Indes, et qu'elle aurait assez de pouvoir pour être une royale protectrice?

Nous passâmes deux jours à Salamanque, qui me fournit une anecdote du même genre, mais avec une fin moins maussade; le général en chef en fut le héros.

Salamanque avait en 1807 pour intendant général un marquis de Layas; ce marquis avait pour femme une créature charmante, et l'un et l'autre occupaient avec luxe un des premiers hôtels de la ville; le général en chef fut logé chez eux. J'ai dit quelle était alors notre influence morale sur la Péninsule; les dames se montraient plus enthousiastes encore que les hommes; il

faut croire que, sous ce rapport, la marquise de Layas ne le cédait à personne, et qu'en fait d'influence morale, personne ne lui parut pouvoir le disputer au général Junot; bref, les dispositions dans lesquelles elle se trouvait ayant été réciproques, notre arrêt à Salamanque noua la plus enivrante des intrigues, mais notre prompt départ la dénoua et laissa cette chère marquise dans une indicible exaltation. Bientôt des lettres, brûlantes comme le sentiment qui les avait dictées, coururent après le fugitif; si les premières le trouvèrent en proie aux angoisses horribles que lui fit éprouver sa traversée du Haut-Beira, les suivantes le rejoignirent à Lisbonne, au milieu des délices débordantes du présent, qui ne laissaient plus de place aux illusions du passé. Aucun mot de souvenir ne parvint donc à la marquise, et, ne pouvant croire à un tel oubli pour prix de tant de sacrifices, elle céda à l'inconcevable idée de me rendre le confident de son désespoir, en me demandant de lui obtenir une réponse à ses lettres; elle terminait par cette phrase, sans laquelle l'aventure se serait dix fois pour une effacée de ma mémoire : « Songez, général, que j'attends votre réponse avec l'impatience d'une Française et le sentiment d'une Espagnole. »

Le lendemain du jour où cette lettre m'était parvenue, mon travail des vingt-quatre heures terminé avec le général en chef, je tirai de mon portefeuille la lettre de la marquise. Le général Junot, qui avait pour le travail autant d'aversion que de facilité, s'écria avec impatience : « Encore une lettre. » Et comme je la lui présentais sans rien dire, il ajouta : « Eh bien, dites donc ce qu'elle contient. — Comme elle est, Dieu merci, répliquai-je en souriant, étrangère aux attributions d'un chef d'état-major, il faut bien que Votre Excellence en prenne elle-même connaissance. » A la vue de la signature, il partit

d'un éclat de rire; à chaque ligne, il répétait : « La folle... la folle », et, après avoir lu avec beaucoup d'hilarité cette lettre qui attestait tant de désolation, il me la rendit : « Ne daignerez-vous pas y répondre? lui dis-je. — Moi, j'ai bien autre chose à faire. — Vous devez un peu de baume à de si cruelles blessures. L'encre ne vous manque pas plus que le papier, les plumes et les idées. — Comme tout cela ne vous manque pas davantage, vous vous chargerez de la réponse, pour laquelle je vous donne carte blanche », ajouta-t-il en riant aux éclats. Ne pouvant donc éviter ce rôle de donneur d'antidote, n'ayant aucun moyen de dorer la pilule, je la composai la moins amère qu'il me fut possible.

CHAPITRE IV

Ma *Relation* de cette campagne de Portugal, la dernière des conquêtes que nous fussions destinés à accomplir, et celle qui fut la cause de tous nos désastres, ne laisse rien à ajouter à ce que j'ai dit de l'épouvantable situation de nos troupes, pendant leur marche depuis Alcantara jusqu'à Abrantès; marche de famine, d'épuisement et de déluge, marche exécutée sans routes et sans abris au milieu des rochers les plus escarpés, marche dont les deux derniers jours ont coûté à une seule de ces divisions, à la division espagnole du général Caraffa (1), dix-sept ou dix-huit cents hommes morts de faim ou de fatigue, noyés dans des torrents ou bien écrasés au fond des abîmes. Une journée de plus, et il n'y avait plus d'armée; deux mille hommes en face de nous à Las Tailladas, et nous cumulions, avec la perte de la moitié de nos troupes, la honte d'échouer dans cette expédition. En effet, notre passage à travers le Haut-Beira, passage

(1) Le général Caraffa et son aide de camp partirent avec nous d'Alcantara, mais ne nous suivirent pas plus que leurs troupes. L'aide de camp fit une chute de cheval en arrivant à Castello-Branco, et, comme il avait entendu parler des contre-coups, il nous abandonna pour aller se faire soigner dans sa famille. Son général, vieux, long, maigre et cheminant avec un bonnet de coton blanc à mèche sur une véritable haquenée, avait deux sacs pendus à ses flancs: dans l'un étaient du vin de Malaga, du bouillon et des biscuits; dans l'autre, une seringue.

d'où résulta notre réussite, fut terrible, autant que miraculeux; mais, aujourd'hui que le temps a déchiré le voile qui nous couvrait l'avenir, on peut se demander si un insuccès n'aurait pas été pour la France une grande fortune; il aurait décidé le Portugal à tous les sacrifices nécessaires pour faire la paix, que nous aurions été forcés d'accepter; il laissait à notre disposition les forces de terre et de mer, et toutes les ressources de la Péninsule; il ne salissait pas nos triomphes par d'indignes perfidies; il prévenait l'humiliation que nous eûmes par la suite à subir, lorsque nos généraux les plus célèbres échouèrent contre des paysans et contre un Wellington, héros illustré par nos fautes; il nous assurait la conservation de cinq cents millions que la guerre d'Espagne a dévorés et de cent mille hommes qui tenaient entre leurs mains les destinées du monde; enfin il nous sauvait de l'infamie et des désastres de deux invasions, et prévenait l'asservissement et le morcellement de la France. Tel devait être le prix de notre conquête du Portugal.

Après la terrible marche qui signala par la souffrance de nos troupes et le dévouement du général Delaborde notre entrée en Portugal, Abrantès s'était offert à nous comme un port de salut, et, puisque j'ai écrit ailleurs l'histoire de la campagne, je ne rappellerai pas les détails de notre arrivée, l'épuisement de nos soldats qui, à travers d'inaccessibles défilés, avaient marché sans trêve nuit et jour en se nourrissant seulement de glands et de miel. Je me contenterai donc de consigner quelques souvenirs particuliers qui n'ont pu prendre place dans un livre militaire et que, en une histoire de ma vie, je m'amuse volontiers à consigner.

Le pays que nous venions de traverser n'était comparable qu'au chaos, dont l'image se trouvait complétée par le temps qui nous avait accompagnés. Non seule-

ment nos équipages, mais nos chevaux de main n'avaient pu nous suivre; nous étions donc réduits aux hardes déchirées que nous avions sur le dos et au cheval qui, en arrivant à Abrantès, ne pouvait plus nous porter. Pendant ce trajet dont l'impression ne peut jamais s'affaiblir, je m'étais efforcé de donner l'exemple de l'endurance contre la faim, la pluie, les précipices et l'insomnie, de même que je m'étais attaché à secourir les malades et les faibles, et le général Junot en avait été assez frappé pour en écrire à sa femme (1). Je puis même le dire, je conservai dans cette effroyable impasse un courage moral qui, à Sobreira-Formosa par exemple, abandonna le général Junot lui-même à ce point que, n'ayant plus la force d'aller jusqu'à la masure qui lui était destinée, il se jeta dans celle où se trouvait marqué mon gîte, ne parvint à en monter l'escalier que moitié porté par moi, et, arrivé dans l'espèce de chambre à laquelle aboutissait l'escalier, se jeta sur un grabat et y passa le reste d'une terrible nuit, tandis que le général Delaborde et moi, en dépit de notre accablement, nous nous remettions à faire battre la caisse, à allumer des feux et à faire pousser des cris pour tâcher de rallier les malheureux qui, au milieu des ténèbres, à travers la tempête, s'étaient égarés dans la montagne et dont de tous côtés on entendait les gémissements. Après de telles souffrances supportées en commun, je croyais que tout ce qui pouvait en adoucir le souvenir devait être également commun; aussi lorsque, le lendemain de notre arrivée à Abrantès, j'appris que le général en chef avait

(1) Je n'ai su l'existence de cette lettre que par les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès;* voici d'ailleurs le passage dans lequel le duc d'Abrantès s'exprime ainsi : « J'ai été bien content de Thiébault que tu connais depuis longtemps; il a agi en ces circonstances difficiles avec le courage d'un héros et la bonté d'une femme. » (1re édition, 1833-1835, t. X, p. 385.)

requis tous les chevaux de selle disponibles et en avait donné à chacun de ses aides de camp, après en avoir réservé trois pour lui, fus-je convaincu que, dans cette répartition, moi qui me trouvais totalement démonté, je n'avais pu être oublié, et de même pour les dix officiers d'état-major qui avaient pu me suivre et dont je n'avais pas épargné la peine. Je me rendis donc chez le général en chef, et je lui dis : « J'ai sans doute à vous remercier d'avoir pensé à mes aides de camp et à moi dans la répartition de chevaux que vous venez de faire. — Mais non, reprit-il, vous êtes assez grand pour y penser vous-même. — Jusqu'à présent, répliquai-je, stupéfait de cette réponse, je me suis occupé d'autre chose que de moi. D'ailleurs, tous les chevaux ayant été requis par vous, je ne sais pas trop où j'en aurais pris. — Prenez-en où vous voudrez, ajouta-t-il; quant à moi, je n'ai pas un chien à vous donner. » Et je le quittai, piqué au dernier point, mais en prenant acte de la latitude et en promettant d'en user. Rentré chez moi, je fis appeler le capitaine d'état-major Vidal de Valabreque, et, après l'avoir informé du soin que l'on avait de nous, je lui demandai s'il était homme à se charger d'une mission, non pas périlleuse, mais qui pourtant pouvait faire courir quelque risque; et, comme il ne bronchait pas, je lui donnai l'ordre de passer le Zezere avec vingt-cinq hommes de cavalerie, de se rendre à Santarem, d'y mettre en réquisition les quinze plus beaux chevaux qui s'y trouveraient, de les rassembler dans une écurie et de les faire garder par une sentinelle à ma seule et unique disposition. Tout cela s'exécuta; mais, en approchant de Santarem, le général en chef, monté ainsi que ses aides de camp sur des chevaux frais et charmants, me rejoignit au petit galop, me dépassa de même, et arriva une heure avant moi. Or je n'étais pas encore aux premières maisons de

Santarem que j'aperçus Vidal courant à moi, et les premiers mots qu'il me jeta furent : « Mon général, je suis perdu. » Il m'expliqua que le général en chef, ayant appris la réquisition de chevaux faite d'après mes ordres, était furieux contre lui et l'envoyait commander la place de Castello Branco, avec ordre de partir seul. « Et lorsque j'ai observé, ajouta ce pauvre Vidal, que partir seul équivalait à risquer dix fois pour une d'être assassiné en route, il m'a fait dire que si je n'étais pas parti dans une heure, il me ferait fusiller. » J'envoyai Vidal m'attendre à mon logement, et je me rendis chez le général en chef qui se trouvait à table avec sa suite; il m'invita, je refusai; il ne me dit pas un mot de Vidal, mais me fit quelques questions auxquelles je répondis de la manière la plus laconique. Il était évident que je venais pour une explication sérieuse, et qu'il n'y avait pas moyen de l'éviter. Après un silence et le repas terminé, je réclamai donc du général en chef quelques moments d'entretien, et sitôt la porte du salon refermée : « Vous voulez me parler de Vidal, me dit-il d'un ton brusque. — Certainement. — Je lui ai donné des ordres. — Impossibles à exécuter, alors même qu'il serait coupable. — Et vous croyez que je lui pardonnerai d'avoir frappé une réquisition? — Il n'y a eu ici de réquisition frappée que par mes ordres écrits, c'est-à-dire par moi. — Aucun officier ne doit exécuter de tels ordres que sur mon visa. — En matière de service, ma signature est la vôtre, et, du moment où elle ne le sera plus, vous n'aurez plus de chef d'état-major. Et d'ailleurs, continuai-je, quand, malgré l'urgence, vous m'avez laissé démonté à Abrantès, quand vous m'avez dit de prendre des chevaux où je voudrais, quand depuis deux jours mes officiers et moi, nous cheminons sur d'atroces criquets, changés de gîte en gîte, qui nous rendent la risée des troupes et qui, si

vous aviez besoin de nous, nous mettraient hors d'état de vous suivre, n'avez-vous pas autorisé de droit ce que de fait vous avez rendu inévitable? — Allons, répliqua-t-il, qu'il n'en soit plus question; faites de ces chevaux ce que vous voudrez. »

Je courus mettre un terme à la perplexité de Vidal, qui de suite me conduisit à l'écurie où se trouvaient les chevaux objet de tant de vacarme. Il les avait choisis comme pour lui, c'est-à-dire magnifiques. L'un d'eux surtout, d'une beauté rare, fut immédiatement conduit au général en chef, qui l'accepta sans mot dire. Des quatorze restants, je pris les trois plus beaux; les deux suivants, je les donnai au payeur général qui marchait avec moi et qui, depuis notre entrée en Espagne, ne m'avait pas quitté. Vidal en eut deux; deux autres officiers d'état-major présents, chacun un; quant aux cinq restants, je les renvoyai à leur maître.

Non seulement des chevaux, mais des vivres et des souliers avaient pu être réquisitionnés à Abrantès, qui avait mis fin à nos tortures; quant à la suite de notre marche en Portugal, bien qu'elle eût été encore extrêmement pénible, empêchée par un temps de déluge, arrêtée par des passages très difficiles, et bien qu'elle eût usé nos vêtements et nos souliers nouvellement réquisitionnés, bien qu'elle eût laissé tous nos corps de troupes dispersés en arrière et comme en détresse, elle nous parut encore douce en comparaison de la marche qui l'avait précédée. Aussi ne me rappelle-t-elle qu'un souvenir fort éloigné d'être dramatique. Cherchant notre route entre Gollega et Auzniaga, nous aperçûmes en avant de nous une troupe en mouvement qui semblait nous faire face, qui par conséquent devait venir à nous et cependant conservait sa distance. Nous accélérâmes le pas et nous crûmes distinguer des visages;

mais au-dessus de ces visages s'élevaient des paquets énormes, et au-dessous n'apparaissaient que des jambes, pas de corps. Intrigués, nous fîmes trotter nos chevaux, et nous découvrîmes un de nos bataillons, dont les soldats marchaient dans une inondation de plus d'une lieue, ayant par moments un pouce d'eau, par moments plus de deux pieds; ils avaient ôté bas, souliers et pantalons, relevé leur chemise sous leur gilet, de sorte que ce que nous avions pris pour leurs figures était en réalité tout l'opposé. Cette découverte nous divertit d'autant plus que nous pûmes nous livrer à toute notre hilarité, sans rire au nez du bataillon.

L'état dans lequel nous entrâmes dans Lisbonne et j'arrivai chez mon hôte, M. Ratton, originaire de Bourgogne, l'un des plus riches négociants du Portugal, n'est pas croyable; nos vêtements n'avaient plus ni couleur ni formes; je n'avais pas changé de linge depuis Abrantès; mes pieds passaient à travers mes bottes, et c'est ainsi que je pris possession d'un des plus beaux et des plus élégants appartements de cette capitale. Mon hôte m'offrit du linge que j'acceptai; on me trouva immédiatement des bottes neuves à acheter; on me rasa et me nettoya; enfin, lorsqu'au bout d'une demi-heure je ne fis plus horreur et aux autres et à moi-même, une des voitures de M. Ratton me conduisit chez le général en chef, auprès duquel, et sans discontinuer, je travaillai pendant sept heures d'horloge. On sait comment le général Junot s'était emparé de Lisbonne, de l'armée qui s'y trouvait et du royaume entier, sans avoir avec lui un homme de cavalerie, une pièce de canon, une cartouche en état de brûler, et seulement avec les quinze cents grenadiers qui restaient sur les quatre bataillons de l'avant-garde. Ces grenadiers éreintés, délavés, faisant horreur, n'avaient plus la force de marcher même

au son de la caisse, et cependant le général en chef dut, à titre de manifestation, promener ces malheureux exténués, six heures durant, dans tous les quartiers de la ville et malgré l'eau qui tombait à torrents. Puis, à un ou deux jours d'intervalle, les lambeaux des corps d'armée s'étaient suivis toujours en plus misérable état, les soldats paraissant des cadavres vivants. Des compagnies d'élite de cent quarante hommes n'en avaient pas quinze, et des aigles arrivaient avec deux cents hommes au lieu de deux mille cinq cents. Toute la journée et sans compter ceux qui descendaient le Tage sur des bateaux préparés à Abrantès et à Santarem, des soldats arrivaient escortés de paysans et transportés sur des ânes, sans armes, sans vêtements, sans chaussures et presque moribonds; plusieurs expirèrent aux portes en arrivant. Telle avait été l'entrée de l'armée française à Lisbonne; et les difficultés créées par notre misère s'augmentaient de celles qui résultaient de la nature de la ville même et de son abandon. Lisbonne couvrait alors les bords du Tage sur un espace de trois lieues; les moindres courses y étaient des voyages; de plus, tous les gens en place ayant fui, les ministères et les services se trouvant abandonnés, on ne savait à qui recourir pour les moindres renseignements; ajoutez la différence de langage, les pluies qui ne discontinuaient pas, et l'on comprendra combien dut exiger de labeurs et de peines l'organisation d'une telle installation.

Il fallut pourvoir au logement et aux besoins des troupes arrivées et des troupes attendues, tant françaises qu'espagnoles; il fallut régler le service du jour, celui de la nuit; il fallut trouver des prétextes et des moyens pour faire sortir de Lisbonne et pour disperser quinze mille hommes de troupes portugaises, et cela dès le premier jour, au milieu d'une population de près de quatre

cent mille âmes, alors que nous n'avions pas quinze cents hommes avec nous et que nous n'avions encore aucune nouvelle du restant de l'armée, dont nous étions séparés par des inondations s'augmentant sans cesse; il fallait créer une police civile et militaire, en imposer à des masses qui n'avaient qu'à se serrer pour nous étouffer tous et qui étaient d'autant plus redoutables que les Portugais sont fins, dissimulés et braves; enfin il fallut occuper et garder une foule de forts et de batteries, un arsenal de terre et de mer, des poudrières, et faire face aux dépenses continuelles et si considérables d'un gouvernement, de deux armées, d'une grande capitale; tout cela sans découvrir ni indécision ni crainte, et dans une ville abandonnée, où les caisses étaient vides, et qui, sans approvisionnements d'aucune espèce, n'avait pas pour trois jours de subsistances.

Il faut les avoir éprouvés pour évaluer les embarras de cette glorieuse prise de possession. Quoi qu'il en soit, ayant arrêté, avec le général en chef, les principales bases des mesures à prendre, les dispositions à faire, les ordres à donner, ayant pris les noms de quelques personnes à qui je pourrais recourir, je retournai chez moi où, durant la première semaine, vingt heures de travail par jour me suffisaient à peine pour faire face à ce qu'il y avait de plus urgent. Encore aucun de mes secrétaires n'était-il arrivé; je ne sais donc pas ce que je serais devenu, si le payeur général, qui de suite ne put entrer en fonction, n'avait pas passé quelques jours à aider à copier et à expédier mes ordres (1). Et bientôt

(1) Il manqua, au reste, de lui en coûter la vie. Le surlendemain de notre arrivée, nous avions travaillé à la même table depuis quatre heures du matin, dans une pièce d'un appartement supérieur; il était cinq heures du soir, et nous venions de descendre pour nous mettre à table: nous n'avions pas déployé nos serviettes,

par un travail incessant, grâce à la sollicitude du général en chef, avec les secours qui petit à petit purent être tirés de Lisbonne et des pays environnants, l'armée fut si complètement refaite que, trois mois après, ayant reçu dans cet intervalle le nom d'« armée du Portugal », elle était redevenue une des plus belles qu'on pût voir.

Le général en chef avait pensé qu'une armée, se présentant en un tel état de faiblesse, devait au plus tôt se parer de tout le prestige possible, et en effet, rentrant de chez lui le soir même de notre arrivée, je trouvai dans ma cour huit cochers, postillons ou valets de pied, en grande livrée de la cour et à la tête desquels mon valet de chambre m'attendait. Il m'apprit que ces hommes étaient mis par le général en chef à mon service, et qu'avec eux m'avaient été envoyés deux belles voitures, deux chaises, onze mulets et quatre chevaux de trait, y compris sept mules grises pommelées, de la plus grande beauté, ayant formé l'attelage de la régente, toutes ces bêtes harnachées; enfin dix chevaux de selle, dont cinq de race arabe et magnifiques. C'était un envoi quasi royal, qui réparait singulièrement la manière toute différente dont j'avais été traité à Abrantès; j'allai de suite visiter mes écuries, et je fus surtout frappé de la beauté d'un des chevaux de selle. Il était blanc argenté avec la crinière et la queue étincelantes; à son œil de feu, à ses naseaux ouverts et fumants, à sa bouche écumante, on eût dit

lorsque mon valet de chambre accourut pour nous dire que toutes les corniches de la pièce que nous quittions venaient de s'effondrer et avaient écrasé et notre table et les deux chaises que nous avions occupées onze heures durant. Nous allâmes vérifier les dégâts; tous nos papiers étaient déchirés et maculés d'encre, les rideaux en étaient tachés à dix pieds de haut, et ce bouleversement était le résultat d'un tremblement de terre dont, en descendant l'escalier, nous ne nous étions pas aperçus.

qu'il allait tout renverser, mais un enfant l'aurait conduit. C'était le cheval de parade du régent, et c'était aussi par erreur qu'il m'avait été envoyé par le marquis de Cambis-Villeron, dont le général en chef fit son écuyer et qui avait été chargé de la répartition de tous les chevaux de la cour; toutefois il me resta. Il se nommait le « Printemps »; c'était un si bel animal que j'eusse rapporté un tableau d'après lui, s'il se fût trouvé à Lisbonne un artiste capable de le peindre; je le montai aux parades, où sa belle crinière tressée en écarlate, une rosette écarlate à la naissance de la queue, achevaient d'attirer vers lui tous les yeux. Quand mes équipages furent arrivés, mes écuries se trouvèrent garnies de trente-six chevaux ou mulets; celles du général en chef le furent de cent cinquante chevaux superbes, y compris huit attelages de huit chevaux dont un, couleur de plume de paon, avait au soleil l'air d'être tout en or, et les huit chevaux composant cet attelage sont les seuls que j'aie jamais rencontrés sous ce poil digne de figurer dans un conte de fées. Quant à mes douze serviteurs français et portugais, à mes trente-six chevaux, etc., on comprend que mon traitement n'aurait pu suffire à les nourrir, et le général en chef y pourvut encore; car, avec ma solde et ma rétribution comme chef d'état-major, je me trouvai disposer de 12,500 francs par mois.

Ainsi, selon la destinée du soldat, aux plus cruelles souffrances succédaient pour nous les plus doux agréments. Mon hôte, M. Ratton père, se montra particulièrement empressé à me rendre la vie agréable. En dehors de sa table, qu'il me fit accepter sous le prétexte d'éviter deux cuisines dans sa maison, il me procura de fort belles relations, s'efforçant d'inviter les personnes qui pourraient m'être agréables. Il habitait avec son fils

Jacques Ratton; leur belle-sœur, une des plus belles femmes de Portugal, aussi bonne que belle, et qui occupait une maison contiguë à l'hôtel Pombal, occupé par MM. Ratton, rivalisa avec eux pour me combler de prévenances pendant les neuf mois et demi que je demeurai avec eux (1), et ils poussèrent la bienveillance à ce point que, ayant au commencement du printemps passé trente-six heures hors de Lisbonne, pour choisir près de Punhette et faire tracer un camp où le général en chef voulait réunir quelques milliers d'hommes et qui ne servit pas, je trouvai à mon retour ma chambre à coucher, pièce de vingt-deux à vingt-cinq pieds carrés, remeublée à neuf et drapée en mousseline brodée sur étoffe de soie rose : c'était beaucoup trop de coquetterie ; je n'en fus pas moins vivement touché. Si j'ai parlé d'eux, c'est qu'il m'est doux de leur payer ici un tribut de ma reconnaissance, et je dis reconnaissance parce que, sitôt après le départ des troupes françaises, arrêté et persécuté pour m'avoir trop bien traité, M. Ratton père (2) fut vainement provoqué à me calomnier. Vieillard de près de quatre-vingts ans, et bien qu'on lui promît la liberté pour prix de sa condescendance, il eut la loyauté et le courage d'écrire et d'imprimer qu'il lui était impossible de dire de moi autre chose que du bien.

(1) De toutes les personnes de cette famille que j'ai connues à Lisbonne, il ne reste plus que le second fils, qui toujours a été aussi peu digne des siens que de sa femme. M. Ratton père, qui a survécu à son fils aîné et à ses deux brus, est mort depuis bien des années, et, des onze enfants qu'a eus son fils aîné, il n'existe plus qu'une fille ; héritière de leur fortune et de leurs qualités, elle a associé à son sort le fils aîné de son oncle et de son tuteur, le chevalier Daupias, consul général du Portugal à Paris, homme excellent et de capacité, honorable et honoré, dont le fils, quoique bien jeune encore, justifie par ses mérites le choix que sa cousine a fait de lui.

(2) Il avait été anobli, c'est-à-dire fait hidalgo et chevalier de l'ordre du Christ. Il avait pris pour armes trois petits rats.

Entre autres amabilités que cette famille eut pour moi, je me rappelle que M. Jacques Ratton prit un jour la peine de m'amener un homme qui, grâce à l'interprète que je me trouvais avoir, m'exposa qu'il était le jardinier en chef du régent pour la culture des oranges et, comme tel, chargé du jardin de Setubal; il me demanda ce qu'il devait faire des cent oranges que l'on pouvait y cueillir par jour et qui étaient les plus belles de Portugal : « Parbleu, lui dis-je, me les apporter tous les matins. » Et chaque jour je recevais un panier de ces magnifiques fruits, qui, selon le proverbe du pays, sont de l'or le matin, de l'argent à midi, et du plomb le soir. Pour me conformer à ce proverbe, je commençai par en manger trois ou quatre en me réveillant. Un jour, dînant chez le général Junot : « Vous avez là, lui dis-je, des oranges qui ne sont guère belles. » J'étais sûr qu'il allait répliquer : « Vous en avez de meilleures peut-être? » Et il n'y manqua pas, ce qui me fournit l'occasion de partager à dater de ce jour ma récolte avec lui (1).

C'est encore à M. Jacques Ratton que je faillis devoir une très belle fortune. Le quatrième jour de notre entrée à Lisbonne, le payeur général, en arrivant le matin chez moi, m'annonça qu'il avait conçu une idée qui nous ferait diablement riches, le général en chef, lui et moi, s'il plaisait toutefois au général en chef de l'adopter : « Mais il faudrait être fou, ajouta-t-il, pour hésiter à s'enrichir par une seule opération, et pour ne pas se mettre en état d'éviter les spéculations petites et mesquines qui salissent les mains sans créer une fortune. » Il m'exposa

(1) J'aimais fort aussi les limones, et extrêmement les tangerines, petites oranges de la grosseur des pommes d'api, et dont l'écorce est mince comme une feuille de papier. Quant aux ananas, dont un plat paraissait chaque jour sur la table de M. Ratton, je n'en ai jamais fait grand cas.

son plan; j'ai su depuis qu'il n'en était que l'avocat; M. Jacques Ratton en avait eu la pensée, et, comme auteur, devait être chargé de toute l'opération. En voici les dispositions. Il existait en Portugal pour 200 millions de papier-monnaie; ce papier-monnaie perdait déjà par la crainte que nous ne le reconnussions pas; il suffisait que le général en chef fît un arrêté, basé sur ce fait que la conservation du papier ne pouvait occasionner que des pertes au gouvernement et rendre ses recouvrements illusoires, qu'il défendît en conséquence de le recevoir dans les caisses publiques, et le papier tombait à rien; or le payeur, ou mieux M. Jacques Ratton, se trouvait à portée d'en faire acheter pour 100 millions, et, ces achats réalisés, on suscitait cent pétitions, l'une plus forte que l'autre, pour prouver que cet arrêté ruinait le pays; on les faisait présenter par des députations de Lisbonne et des principales villes du royaume, et le général en chef se faisait bénir par tous les Portugais en rapportant son arrêté. A dater de ce moment, le papier remontait au pair, on gagnait plus de 60 millions, « et ce serait bien le diable, ajouta le payeur, s'il n'en revenait pas quinze à vingt au général en chef et sept à huit à chacun de nous deux. — *Vaya usted con Dios* », lui répondis-je, et nous nous quittâmes, lui tout occupé de la manière dont il emploierait jusqu'au dernier sou de ses millions et l'intérêt de son dernier sou pour en faire de nouveaux, et moi enchanté et heureux de pouvoir écrire à mon digne père : « Quittez toute espèce de fonctions; vous avez, à dater de ce moment, cinquante mille livres de rente, dont vingt-cinq réversibles à ma sœur »; puis à ma femme : « Je porte ta pension de 20,000 francs à 100.000 francs pour commencer. » Mais nous vendions la peau de l'ours... Le général en chef reçut fort mal et le projet et son avo-

cat (1). A quoi tint ce refus? Était-ce mépris des richesses ou délicatesse quant au moyen? On a rançonné et pris à Lisbonne tout ce qui a pu l'être, et, fort peu de temps après, le général en chef allait au-devant d'opérations du genre de celle qu'il repoussait. Était-ce à cause de la présence du sieur Hermann, destiné au ministère des finances du Portugal? Mais celui qui manque à ses devoirs pour 100.000 francs (et on verra que cet Hermann y manqua), celui-là est à discrétion dès qu'il s'agit de millions. Était-ce par crainte de la désapprobation de l'Empereur, de sa colère, d'un châtiment? Je n'ai jamais pu supposer un autre motif. Toujours est-il que, faite de suite, cette opération était indubitable et colossale; que, différée, elle était impossible, et que, manquée, elle devint le sujet d'intarissables regrets.

Toutefois, quels que fussent ces regrets, si vifs surtout par la pensée du bonheur que je m'étais promis pour mon père et dont je le voyais privé, ils furent bientôt dominés par d'autres regrets bien autrement amers. Chacun des soirs où il n'allait pas à l'Opéra, le général en chef recevait; c'était une sorte de devoir de se rendre à ses réceptions, et je n'y manquais guère. Un soir, il vint à moi au moment où je parus et me demanda si je n'avais pas eu depuis longtemps des nouvelles de mon père; je lui répondis, bouleversé, qu'en effet rien ne

(1) Ce payeur, M. Thennelier, avec qui je m'étais lié à Bayonne au point que nous ne nous quittâmes pas et que nous occupâmes les mêmes logements jusqu'à Lisbonne, n'était pas un homme d'esprit, mais il avait la bosse du calcul et le génie des affaires. Il avait vu de suite le parti qu'on pourrait tirer de MM. Ratton, très riches négociants et fort au courant des finances du pays, et il ne négligea aucune occasion de faire, à défaut de cette opération colossale, d'autres opérations avec eux; mais il regretta toujours la première, car, me disait-il, « une opération comme celle-là dépasse la portée du public, et personne n'en jase, tandis que les grappillages font crier tout le monde ».

m'était parvenu depuis Salamanque, et il m'apprit qu'une lettre de sa femme donnait des nouvelles malheureusement assez graves. Je m'étais retiré; ma nuit fut terrible d'angoisse, et, le lendemain matin, vers huit heures, un nommé Magnien, espèce d'ami du général en chef, vint de la part de celui-ci me révéler la déchirante nouvelle de la mort de mon père et m'apporter une lettre de ma sœur qui précisait la date fatale, le 5 décembre, vingt-troisième anniversaire du jour où mon père, revenant de Berlin, rentrait à Paris (1). A cette nouvelle, je ressentis un tel bouleversement que je restai couché douze jours, et que le médecin ne me vit sauvé que lorsqu'un abcès me fut venu et qu'il l'eut ouvert. Pendant ces douze jours de souffrances et de larmes, M. Ratton et sa famille redoublèrent de marques d'intérêt; mais ce qui put seul m'arracher à moi-même, ce furent les impérieux devoirs de ma fonction, et mon service, que je dus reprendre, vint du moins apporter une diversion à mes souffrances morales.

C'est alors que je reçus du ministre de la guerre, le général Clarke, une lettre à cheval (2); sa grande colère

(1) Ma sœur me parlait des tributs qu'en ses derniers moments et au jour de son enterrement, mon père, pour prix de soixante-quatorze ans de vertus patriarcales, avait reçus de tous ceux qui l'avaient connu, d'un grand nombre d'habitants de Versailles et de toutes les autorités. Elle ajoutait qu'elle avait fait mouler son visage.

(2) Carrion de Nisas m'a dit que, pendant qu'il était employé au dépôt de la guerre, il avait brûlé la minute de cette lettre. C'était une soustraction très inutile, mais sans grande conséquence, et toutes les soustractions faites dans les archives du ministère n'ont pas été aussi peu importantes. Le général Clarke, qui a gagné ses grandes dignités sans sortir des bureaux, de siége en siége, a pu faire disparaître le dossier d'un procès infamant pour son père.

Ce père, garde-magasin, avait été, pour vol, condamné à une peine infamante, sur la plainte de M. Walsh-Serrant. Mme veuve Walsh-Serrant eut, en 1816, quelque chose à demander au ministre de la

venait de ce que l'Empereur lui avait parlé d'un fait relatif à notre occupation, fait qu'il aurait dû savoir par moi et dont je ne lui avais pas donné connaissance parce que je l'ignorais moi-même. Je ne m'inquiétais guère de l'estime du général Clarke, fort peu considéré alors comme en tout temps, et qui, aussi bien que Davout, avait fait sa fortune en devenant l'espion de ses camarades et

guerre et hésitait à se présenter au fils d'un homme que son mari avait déshonoré ; cependant elle y alla, fut reçue à merveille et obtint tout ce qu'elle voulait. Quant à ce Clarke, qui, pour 30,000 francs, venait d'acquérir, d'un des Clarke d'Angleterre, des titres au moyen desquels il parvint à faire croire qu'il appartenait à cette famille, il eut la hardiesse de dire à Mme Serrant : « Je sais, madame, qu'il y a eu quelques différends entre nos deux maisons, mais je vous prie de croire que tout est oublié. » Le général Vignolle, qui tenait ces faits de Mme Serrant, me les a contés. On sait, du reste, qu'après avoir trahi le Directoire pour le général Bonaparte, il trahit l'Empereur pour les Bourbons, qu'il exécra par la suite et qu'il maudit en mourant.

Mais je me suis éloigné des pièces supprimées dans les archives, et j'y reviens. Le maréchal Macdonald, sous le ministère de son ami Bournonville, est parvenu à s'approprier des pièces relatives à la contribution d'Arpino (v. t. II, p. 340) et un mémoire fait par le général Andréossy sur la guerre de Naples. Bory de Saint-Vincent, colonel à l'Institut et savant au corps d'état-major, dont la gravure est partout, mais dont le nom ne restera guère qu'au pic auquel il a donné son nom, me montra un jour (dans un omnibus) des pièces qu'il venait de s'approprier, lui, chargé du classement d'une partie des papiers du dépôt de la guerre, pièces qui prouvaient que le général Sébastiani avait été battu par un corps anglais, alors que, dans ses rapports, Sébastiani s'était vanté d'avoir battu le corps anglais ; et non seulement Sébastiani n'avait pas pris l'artillerie de ce corps, comme il le disait, mais il avait perdu toute la sienne ; imposture et forfanterie que les journaux anglais avaient révélées à l'Empereur et relativement auxquelles le prince de Neuchâtel avait été chargé d'écrire à ce Sébastiani des lettres foudroyantes. Je pourrais parler encore d'un grand nombre de pièces qui, par les ordres du maréchal Soult, ont été soustraites et remplacées par d'autres faites à loisir ; mais ce que j'ai dit suffit pour prouver combien les savants doivent être prudents avant d'invoquer un témoignage en apparence aussi véridique que celui d'un dépôt d'archives.

en les dénonçant suivant sa passion ou ses calculs; sa trahison envers Napoléon a achevé de le démasquer, et, comme ministre, Préval l'a très bien caractérisé par ces mots, qui rappellent d'ailleurs son origine : « Commis de bonne compagnie. » Il a fallu la Restauration pour faire de lui un « maréchal d'Encre », selon le fameux quolibet qui accueillit sa nomination. Mais si je ne tenais pas à la considération d'un Clarke, j'étais très soucieux de ne pas paraître en faute sur une question de service, et je me rendis chez le général en chef pour lui montrer la lettre, d'autant plus pénible à recevoir que j'étais incapable de négligence ou d'oubli volontaire dans mes relations avec le ministre : « Eh bien, me répondit-il, lorsqu'il eut pris connaissance du contenu de cette lettre, qu'est-ce que cela me fait, à moi? — Tout ce qui, dans votre armée, tient à la régularité du service ne peut manquer de vous intéresser, de même que vous ne pouvez méconnaître que, me trouvant être à la fois votre homme et l'homme du gouvernement, j'ai comme chef d'état-major un double caractère, un double rôle et des devoirs d'une égale importance à remplir envers Votre Excellence et envers le ministre; d'où il résulte, Monseigneur, qu'il faut bien que j'apprenne par vous les faits que je dois savoir et qui sans vous ne pourraient venir à ma connaissance. » Ici, la tempête, qui trop souvent se substituait au général en chef, s'étant déchaînée : « Votre Clarke, répliqua-t-il, est un j... f...! Je le déteste et je le méprise. Vous pouvez le lui dire, le lui écrire de ma part, et surtout ajouter qu'il me fasse grâce de ses lettres, attendu que je ne lui ferai jamais l'honneur de lui répondre. » Et en effet, toutes les lettres qu'il en recevait, il me les remettait ou plutôt me les jetait avec dédain. « Quant aux faits importants que j'ai à communiquer, continua-t-il, je les réserve pour ma correspon-

dance privée avec l'Empereur; mais, quand je n'aurais d'autre motif que de vexer le sieur Clarke, je n'épargnerai rien pour que vous-même ne sachiez ces nouvelles qu'après que l'Empereur en a été informé par moi. — Monseigneur, repris-je, vous vous amuserez : le service n'y gagnera rien, et moi, j'aurai un ennemi dont je n'ai pas besoin, et un ennemi d'autant plus sérieux que les apparences seront de nature à justifier son mécontentement. — Allons donc, reprit-il en ricanant, est-ce que vous n'avez pas assez d'esprit pour vous tirer de là?... » Et je n'en eus pas autre chose.

Ma position était donc assez délicate. Sans doute, et en sa qualité de vice-connétable, le prince de Neuchâtel se réservait tout ce qui tenait au personnel; il y avait un ministre de l'administration de la guerre; tout ce qui tenait aux opérations militaires se réglait dans le cabinet de l'Empereur et par lui; pourtant ce Clarke n'en était pas moins un homme important par sa position, qui successivement le fit nommer comte et duc; il était dangereux par son caractère; une brouille avec lui était grave; mais, quoique je désapprouvasse entièrement le général Junot, que pouvais-je faire? Était-il possible que j'écrivisse à ce Clarke : « M. le duc d'Abrantès, qui affiche à votre égard autant de haine que de dédain, se fait un jeu de vous faire des niches, même en me compromettant; il ne tient compte ni de mes observations, ni de mes prières, et, lorsque je lui montre vos lettres, il me dit qu'il se fiche d'elles et de vous » ? Une pareille déclaration ne pouvait être l'œuvre que d'un méchant ou d'un sot, et j'essayai de sauver tout cela par des subterfuges. Malheureusement, les fausses raisons ne valent jamais les vraies. Je ne pus éviter qu'on m'opposât ce dilemme : « Ou vous ne savez pas ce que vous devriez savoir, et vous êtes coupable de négligence; ou bien,

le sachant, vous ne me rendez pas les comptes que vous me devez, et vous manquez à vos devoirs envers moi. » Il y avait plus : la bienveillance du général Junot pour moi et mon dévouement pour lui étaient connus; comment admettre qu'il me fît des secrets de ce que lui-même était intéressé à me dire? Le ministre en conclut qu'au fond j'étais d'accord pour le mystifier, ou du moins que je m'amusais des mauvais tours qu'un rival lui jouait; mais, quand le ministre n'aurait eu d'autres griefs que de ne pouvoir douter que le général en chef ne se gênait pas pour dire devant moi mille horreurs de lui, n'en eût-ce pas été assez pour que, avec son arrogance et une âme aussi haineuse que la sienne, il me gardât une rancune qu'il ne me cacha plus guère et qui sous la Restauration me devint si funeste? Et c'est ainsi sous le harnais militaire. De ce que le général Junot était fantasque et le général Clarke un misérable, il fallait que leur antipathie victimât les officiers qui se trouvaient placés entre eux.

Si le général Junot se faisait un jeu de me compromettre, il ne se pressait pas de me donner les 300,000 francs qu'il m'avait promis, alors que je tenais religieusement la parole que je lui avais donnée. Et en effet il s'était approprié des valeurs considérables, trouvées à la douane; il s'était adjugé une pacotille de diamants bruts qu'il avait découverts je ne sais où et qui appartenaient au gouvernement; il avait réalisé une somme énorme sur le séquestre des marchandises anglaises qui, d'après le décret de l'Empereur, devaient être brûlées, dont on ne brûla que des parties de peu de valeur et qui même ne furent consumées que pour que leur fumée dissimulât l'enlèvement que l'on faisait du reste; enfin il s'était réservé la signature des licences, sur le vu desquelles des bâtiments tout chargés sortaient, la

nuit, du port pour se rendre même en Angleterre, et il vendait ces licences aux prix les plus élevés. On commençait à crier dans son entourage, c'est-à-dire à se plaindre de ce qu'il gardât tout; on rappelait même à ce sujet qu'il touchait encore 500.000 francs comme gouverneur de Paris, 300,000 sur les jeux, et je ne sais combien comme premier aide de camp de l'Empereur. On calculait qu'il recevait 600.000 francs comme gouverneur général de Portugal, et 3,000 francs par jour pour la table, et cela quoique son hôte, le baron de Quintella, la fournît en totalité et avec une telle abondance que le cuisinier du général Junot gagna sur la desserte, etc., 300.000 francs qu'il rapporta en France. Ces bruits lui revinrent et le déterminèrent à donner, comme premier don, 100,000 francs au général Delaborde, 100.000 francs au général Loison et 100,000 francs au sieur Hermann, administrateur général des finances, dont il fallait d'ailleurs acheter le silence. Pour ces deux derniers, les sommes étaient prises sur le produit des marchandises anglaises, dérobées au feu, contrairement à l'ordre de l'Empereur, puis vendues.

J'avoue que je fus assez surpris, le général en chef faisant des distributions, de ne pas m'y trouver compris. J'avais reçu plus de vingt propositions d'affaires ou d'intérêts dans des affaires; je les avais rejetées; mais à quelques jours de là on vint me dire que plus de cinquante bâtiments étaient sortis du Tage au moyen des licences, que ces licences étaient payées de 60,000 à 80.000 francs (le taux s'en éleva jusqu'à 120.000), qu'elles étaient obtenues très facilement sur une simple demande adressée à Fissont, que le général en chef ne m'en refuserait certainement pas une, qu'un bâtiment s'apprêtait à partir la nuit suivante, et qu'on mettait 60,000 francs à ma disposition si j'obtenais pour ce bâti-

ment un laissez-passer. Je me rendis au rapport, j'emportai la demande; mon travail terminé, je la présentai au général en chef, en lui rappelant la promesse qu'il m'avait faite à Bayonne, la parole que je lui avais donnée, la manière dont je la tenais, et j'ajoutai : « Ce serait un acompte sur les 300,000 francs. — Laissez-moi cela, et venez dîner avec moi; je vous dirai si cela est possible. » En sortant de table, il m'aborda et me dit : « J'ai examiné la demande de licence que vous m'avez laissée : elle n'est pas de nature à être accordée. » Cependant, à neuf heures du soir, les 60,000 francs étaient payés à Fissont, et, sur le minuit, le bâtiment sortait; or il faut savoir que ce Fissont était un petit garçon, secrétaire et agent du général en chef pour ces sortes d'opérations; il fit ses propres affaires en même temps que celles de son patron, et revint de Portugal avec beaucoup d'argent. Devenu agent de change à Paris, il arriva à une assez belle fortune qu'il vient de perdre, et pour le malheur de Savary, peut-être, il vient de le suivre à Alger pour le compromettre à son profit par de nouvelles combinaisons.

Cependant la situation pécuniaire du général Junot apparut tout à coup moins colossale. Il reçut, en effet, une lettre qui le priait d'opter entre la place de gouverneur de Paris et celle d'aide de camp de l'Empereur. Il ne pouvait hésiter, et à l'instant il renonça aux 800,000 francs de revenant-bon attachés à la première de ces places : mais, peu après, la seconde fut supprimée. Les projets de ses ennemis s'accomplissaient. Au reste, je dois le dire, la perte d'une place stable et si fortement rétribuée, de la première place militaire de France par les honneurs et les rétributions qu'elle rapportait, d'une place qui avait été occupée par Murat, prince et beau-frère de l'Empereur, n'est pas ce qui affectait Junot; mais ce qui le bouleversait et l'anéantissait, c'était

la preuve qu'on le supplantait auprès de l'Empereur, que son implacable ennemi Savary l'emportait sur lui, et l'idée seule de ce malheur lui causait des accès de désespoir qui, quatre ou cinq fois, l'ont fait en ma présence pleurer comme un enfant. J'ai dit que le général Junot avait pour l'Empereur une ardeur d'attachement que l'exaltation d'un amant le plus passionné n'eût pu dépasser; or il ne lui restait plus d'autre alternative que de rentrer à Paris pour n'y rien être, ou de se trouver exilé pour toujours, ce qui attestait sa disgrâce. Aussi suis-je convaincu, comme je l'ai toujours été, que la perte de l'amitié de l'Empereur, que les rigueurs de ce prince à l'égard d'un homme à qui il ne fallait pas demander ce qui n'était pas compatible avec sa nature, ont causé et l'aliénation mentale du général Junot et sa mort, ravages terribles sans doute, mais qui en somme n'ont été qu'une anticipation; car ni sa raison, ni sa vie n'auraient résisté aux malheurs et à la chute de l'Empereur, à moins toutefois que l'occasion de se dévouer pour son ancien chef, et d'établir quelle différence il y avait entre ses rivaux et lui, ne l'eût enthousiasmé au point de le sauver. Car, Junot vivant, Napoléon ne serait pas arrivé à Sainte-Hélène sans avoir auprès de lui un seul homme qui appartînt aux premiers temps de sa gloire et de ses prospérités, un seul de ces hommes que, contre toute raison et parfois toute justice, il avait écrasés d'honneurs et de richesses.

Le général Junot fut tout à coup chargé de former un état des biens d'émigrés s'élevant à 36 millions de francs et destinés à être répartis entre les généraux de son armée et lui. Je fus un des premiers à qui il en parla; il me donna même la note des plus belles habitations de campagne, appartenant à cette classe de biens et situées à proximité de Lisbonne; puis il me dit d'aller visiter

tout cela, de choisir l'habitation qui me plairait le mieux : « Je vous la promets, ajouta-t-il, indépendamment des biens de rapport qui y sont joints et qui vous constitueront au moins 60,000 francs de rente. » On se serait prononcé à moins, et mon choix se fixa sur le château et le parc de Bellas, dont je fis aussitôt lever les plans; je les modifiai de manière à me créer un Élysée, et j'y serais d'autant plus aisément parvenu que ce parc accidenté renfermait des rochers très élevés et remplis de sources jusqu'à leur sommet; il possédait encore, et en grande masse, les plus beaux arbres que j'eusse vus en Portugal.

De telles prises de possession nous fixaient sur les rives du Tage, et le général Junot, devenu duc d'Abrantès, ayant perdu en France une brillante position, songeait, en face d'un avenir désormais incertain, à profiter au moins de sa grande situation en Portugal; il eut donc la pensée de faire venir sa femme; il engagea les officiers à suivre son exemple. Afin d'éviter à ces dames l'horrible traversée de l'Espagne, il avait obtenu par négociation qu'une frégate anglaise les prît à la Rochelle et nous les amenât; mais les événements de Madrid allaient faire justice de ces rêves. D'ailleurs, je ne sais pas trop quelle figure Mme Junot aurait faite à Lisbonne, où les amours du général n'étaient un secret pour personne. Sans parler de plusieurs Portugaises, on ne peut oublier du moins la liaison qui donna prétexte à ce jeu de mots qui courait alors l'armée : « Junot, Trousset, Foy. » (Junot troussait Foy.) Une seule femme à Lisbonne résista à tout ce que Son Excellence put imaginer en fait de séductions, et ce fut Mme Trousset, femme de l'ordonnateur de l'armée, tandis qu'une autre ne mit, sous ce rapport, aucune borne à son abandon, et ce fut Mme Foy, femme du colonel d'artillerie si justement devenu cé-

lèbre(1). Jeune et bien faite, non belle, mais jolie et encore plus gentille que jolie, plus spirituelle que sensée, agaçante à l'excès, ayant jeté par-dessus les mers jusqu'à ses petits bonnets qui cependant lui allaient à merveille, on ne peut mieux placée dans un salon, charmante dans un boudoir, incroyable à cheval, elle était en effet de toutes les promenades à cheval que faisait le général Junot. Il lui fournissait des chevaux; en d'autres termes, il la montait, et ce que je n'ai jamais compris, c'est qu'elle préférait un diable de cheval noir anglais fort beau, extraordinaire comme coureur et sauteur, mais grand comme le cheval de l'Apocalypse, fort difficile à mener et dur à disloquer les reins. Un jour, la voyant

(1) Au cours d'une lettre qu'il écrivait de Lisbonne à sa femme et que celle-ci a publiée dans ses *Mémoires* (édition citée, tome XII, page 9), le général Junot parle des dames qui composaient la société féminine à l'état-major français: il dépeint Mme Foy comme une assez jolie blonde, le nez en l'air et d'une physionomie « *très... très Roxelane* », et cette insistance pour rappeler, à propos d'elle, la plus séduisante, mais aussi la plus hardie des sultanes favorites, paraît significative. Tout au contraire, il représente Mme Trousset bien plus belle que Mme Foy, mais d'une vertu résistante. « Il ne faut pas », dit-il, « se hasarder auprès de celle-là... Je ne sais ce qu'on a conté sur elle, mais ce que je sais, moi, c'est que j'ai été repoussé, et repoussé avec cet accent qui vous dit : N'y revenez pas. » Ce contraste entre les deux portraits se particularisait peut-être en certaines phrases qui semblent tronquées; tel qu'il nous est parvenu, ne laisse-t-il pas percer bien des sous-entendus, qui pourraient appuyer de réelle créance les faits rapportés ici par le baron Thiébault? Ces faits se complètent de celui qu'on lira plus loin, de cet imperturbable défilé que le général Junot fit, en compagnie de Mme Foy, sitôt après le désastre de Vimeiro, devant le front de toute l'armée; ils ne prêtent pas seulement à des scènes pittoresques, mais appartiennent à l'histoire; toutefois ils concordent mal avec la haute réputation que la plupart des biographies attribuent à la femme du général, mort dix-sept ans plus tard rayonnant de la gloire des plus grands tribuns. Notre désir d'impartialité nous imposait l'obligation de signaler cette importante contradiction, en faveur de celle qui resta la compagne aimée d'un homme illustre. (Éd.)

sur ce cheval sauter des barrières et tirer des coups de pistolet pendant que son cheval les franchissait, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Vraiment, madame, je vous admire, car je ne sais pas quel tour de force vous laissez à faire au plus habile sous-lieutenant de hussards. » Mme Foy était certainement très désirable comme maîtresse, pour le général Junot surtout; mais elle était loin d'être aussi désirable comme femme, à moins qu'on ne considérât comme une compensation le grade de général de brigade qu'un homme, de la haute distinction de Foy, était fait pour devoir à de plus nobles voies. En opposition à ce scandale, Mme Trousset, je le répète, reçut à Lisbonne un hommage d'autant plus juste que sa vertu était plus méritoire. Mme Trousset était bien née, et Trousset était une espèce de rustre : elle avait même à rougir de son nom, qui lui valait bien des plaisanteries; lorsque, par exemple, elle donnait son adresse pour se faire envoyer un achat, il arrivait aux garçons de boutique de lui rire au nez. Elle était incontestablement belle, et, alors que le général Junot, bon au fond, bien fait, si soigné en tout ce qui tenait à la toilette, favorisé par le prestige d'une haute position et, à Lisbonne, par une véritable souveraineté, était plus qu'aimable quand il voulait l'être, Trousset ajoutait au contraste par tous les mérites qu'il n'avait pas; il était pataud, commun, de plus puait des pieds et comme un bouc de toute sa personne. Et, pour Mme Trousset, le rôle était d'autant plus difficile à soutenir que ses rigueurs changeaient en dépit et en rancune des hommages et des tributs, et c'est au mari que le général en chef faisait payer son mécontentement par des scènes souvent cruelles, scènes qui n'étaient jamais réservées pour le tête-à-tête, mais bien pour le cercle, le soir, en présence des chefs de l'armée et, qui pis était, devant cent Portugais.

Et, puisque j'ai parlé du général en chef dans ses relations avec les femmes, je compléterai ce souvenir par quelques faits qui donneront l'idée de ses boutades sur le même sujet.

Un matin, mon travail terminé, il se trouvait de bonne humeur, se mit à jaser et bientôt à dire mille folies, malgré l'arrivée du général Loison. Un mot mit la conversation sur les dames que nous avions laissées à Paris et qui n'étaient pas encore prêtes à nous rejoindre; aussitôt le duc, car il l'était alors, affectant de considérer comme des enfantillages les torts conjugaux qu'il affichait cependant avec cynisme, commença par un éclat de rire le dialogue suivant : « Il faut parbleu convenir que ces dames ont beau jeu, car elles sont bien sûres que nous n'arriverons pas pour les surprendre. — La manière dont vous plaisantez, lui dis-je, achève de prouver que vous êtes, à cet égard, aussi tranquille que vous devez l'être. » Il affecta un air sérieux et reprit : « L'intention de monsieur le général Thiébault serait-elle de me dire que la duchesse n'a pas d'amant? — Je ne verrais, ma foi, rien d'embarrassant à cela. — Je vous croyais plus poli. — Je me trouverais plus qu'impoli si je ne mettais que de la politesse à ce qui réclame un hommage. » Alors il se leva de son fauteuil, et s'adressant à Loison d'un air furieux : « Vous l'entendez. La duchesse n'est pas digne d'un amant qui puisse être digne d'elle. M. le général Thiébault, apparemment, ne trouve pas qu'elle soit assez jolie, qu'elle soit assez aimable. Et c'est chez moi et à moi qu'il dit de telles choses, et cela devant témoin, afin que son épigramme soit plus cruelle, et il rit quand il voit à quel point il me blesse. » Sur cette tirade j'avais pris mon portefeuille et j'étais sorti en continuant de rire.

J'ai cité ce fait parce qu'il peint exactement le général

Junot, bon, mais souvent bizarre. Je ne sais quel entraînement nous fit un jour aborder dans nos causeries quelques-uns de ces détails qui tiennent à la vie la plus intime dans un ménage, et, sur ce sujet, le général Junot nous dit, à Loison et à moi, que, s'il avait le malheur de se représenter en esprit comment une femme subit même la moindre des lois de la nature, il lui serait impossible de la revoir. Par bonheur la force de notre instinct ne s'attarde pas à tant réfléchir, et je ne pus m'empêcher, en sortant, de dire à Loison : « Quels ravages de la fortune fait pressentir une pareille susceptibilité chez l'ancien sergent des canonniers de la Côte-d'Or! »

Le général Junot était l'homme aux boutades, et il fallait être habitué à ses brusqueries fantasques pour ne pas en avoir l'air quelquefois très surpris : « M'avez-vous jamais vu tirer le pistolet? me dit-il un matin à brûle-pourpoint. — Non, monseigneur. — Eh bien, vous allez voir cela. » Il me fit en effet voir un excellent tireur. Un autre jour, le dîner fini : « Suivez-moi », me dit-il du ton le plus impératif. Nous montâmes en voiture, nous descendîmes au port; une barque pavoisée se trouvait prête et nous conduisit à une belle frégate portugaise de cinquante canons, qui venait d'être remise en parfait état et qui même avait son équipage. A peine arrivé, le général Junot fit lever l'ancre, déployer les voiles, et, comme la brise soufflait bon frais, nous fûmes de suite en évolution. Après un quart d'heure de mouvements faits à son commandement, il ordonna de commencer et de continuer un feu de tribord et de bâbord, et, pendant un quart d'heure, au milieu du vacarme et de la fumée, tout en pressant le feu, il fit opérer des changements de direction, virer de bord, etc. C'étaient un tapage et des évolutions d'enragés; puis nous reprîmes sa voiture et nous descendîmes à l'Opéra, où, bien en-

tendu, nous nous pavanâmes dans la loge du Roi, à la vue de cinq cents femmes charmantes.

Ce fait m'en rappelle un autre. L'amiral Siniavin, qui se trouvait sur le Tage avec une flotte de neuf vaisseaux de ligne russes, donna un grand dîner au général en chef, dîner dont je faisais partie. Le repas prêt à finir, l'amiral porta la santé des deux empereurs; à ce moment, le vaisseau amiral et les huit autres qui arrivaient serrés à lui, presque tous de quatre-vingts canons, commencèrent le feu le plus nourri. Ces six cent quatre-vingts pièces de gros calibre tonnant à la fois et dans un espace qu'on avait diminué autant que possible, dépassaient ce que l'on peut imaginer du tapage de l'enfer. Toutes les bouteilles qui étaient sur la table se renversèrent; des gravures ornant les parois de la salle furent détachées de leurs crochets et tombèrent sur le plancher; notre vaisseau craquait de toutes parts; mais, et alors même que tous les tympans auraient dû en être crevés, était-ce une raison pour sourciller, en présence surtout de tous ces officiers russes? Eh bien, le triste et lugubre Trousset, qui jamais ne s'était trouvé à pareil bouleversement, s'enveloppa la tête dans sa serviette et se boucha les oreilles avec elle. Si nous avions pu le couler à fond, ce Français, en ce moment vraiment indigne de l'être, n'aurait jamais reparu à la surface de l'eau. Quant au général Junot, il avait l'air enchanté de ce genre de fête, et, en réalité, l'amiral ne la lui avait donnée (1) sous cette forme que parce qu'il

(1) Remontés sur le pont, l'amiral nous demanda si nous avions entendu une de ces musiques russes, musiques sans paroles, orchestre à voix, où les hommes sont les instruments et où chacun de ces instruments vivants ne fait jamais qu'une même note et une seule note à la fois. Ce fut avec un indicible étonnement que nous entendîmes ces hommes mettre la plus grande netteté, la plus grande précision à exécuter les morceaux les plus compliqués et

savait lui plaire, le général Junot ayant prouvé, par d'autres excentricités du même genre, que tel était son goût.

Au reste, les boutades du général Junot n'étaient pas toujours aussi inoffensives. Quand je le trouvais dans ses humeurs massacrantes, il fallait tout mon sérieux pour le contenir. Après une querelle injuste, mon intention avait été de quitter l'armée et de partir sans ordre; Loison l'en avait informé; mais, à dater de ce moment, si je ne pus éviter quelques brusqueries, du moins n'eut-il jamais avec moi des scènes, comme il en avait avec presque tout le monde.

Quand ce pauvre général Junot fut fait duc et grand officier de l'Empire, il crut avoir changé de nature. Quelques personnes de ses alentours rivalisèrent d'adulation et de bassesses de manière à achever de l'enivrer, et cela au point que son beau-frère Geouffre, qu'on nommait « Gouffre », parce qu'il prenait et dévorait de toute manière, renchérissant sur tous les autres, ne l'appelait plus que « Votre Altesse ». Il voulut dans le fait jouer du prince. Il put même concevoir l'idée de ne plus admettre à ses cercles que la haute noblesse du royaume, alors que les généraux de son armée ne pouvaient y venir que sur invitation; mais Loison et Delaborde forcèrent un soir la consigne de manière qu'il n'en fût plus question. Comme les aides de camp de l'Empereur portaient des plumets blancs, il fit mettre des plumes noires à ses chapeaux, ce qui, pour éviter une confusion difficile à soutenir, décida les généraux

les traits les plus rapides. On a vu, il y a quelques années, une troupe de ces chanteurs russes à Paris. On leur a même vu exécuter, avec des espèces de tuyaux d'orgue, de ces morceaux à monosons; mais ce n'en reste pas moins, malgré son originalité, une chose dont la difficulté et l'insuffisance des effets prouvent beaucoup moins le bon goût des Russes que la puissance du knout.

Delaborde, Loison et Kellermann à prendre le plumet blanc. On me demanda même pourquoi je ne le portais pas, et je me bornai à répondre que mon plumet tenait bien, et que je n'étais pas aussi sûr de la solidité de l'autre, qu'en effet il fallut mettre bas en quittant Lisbonne. Bref, lorsqu'on envoya à l'Empereur, et pour lui demander un roi, une députation que l'on composa d'hommes dont à Lisbonne on redoutait la présence, on tourna la pétition de manière à indiquer le général Junot comme réunissant les qualités et les titres propres à justifier ce choix.

Grâce à ces prétentions de souveraineté, le général Junot avait singulièrement accru les susceptibilités qui lui étaient ordinaires, et j'en éprouvai bientôt l'effet dans nos relations pour le service. Un chef d'état-major qui se bornerait à la rédaction, à la transmission et à la surveillance de l'exécution des ordres reçus serait un triste chef d'état-major; il doit, au contraire, tout savoir et tout connaître; il doit s'identifier à son général et le seconder de son mieux, même pour prévoir et pour préparer tout ce qui peut l'être. En effet, quel est l'homme à qui rien n'échappe, et quel est le général qui ne doive encourager celui qui, par dévouement et par zèle, est sans cesse occupé à prévenir ses moindres oublis? Afin de ne rien omettre et de ne rien confondre à cet égard, j'avais débuté par faire chaque jour une série de toutes les propositions que je croyais utiles à soumettre au général Junot, et je les lui lisais dès que mon travail était fini. Cette méthode avait l'avantage de permettre à lui de discuter de suite ce qui était de nature à l'être, à moi de recevoir immédiatement les ordres et de pouvoir m'occuper sans retard de leur exécution; mais, loin d'être acceptées comme elles me semblaient mériter de l'être, mes propositions causèrent de l'humeur, et je reconnus,

chez le général Junot, une véritable impatience pour se soumettre à l'initiative d'un subordonné. Directement faites, ces propositions pouvaient paraître autant de conseils que la Grandeur d'une Altesse était gênée de recevoir. Ne voulant pas cependant renoncer à prévenir des omissions, ce qui eût été manquer à mes obligations, je me décidai à rédiger sur des feuilles séparées chacune des propositions qui me semblaient nécessaires; je les datais sans les signer, et, en quittant le général Junot, je plaçais ces feuilles volantes sur son bureau sans dire un mot. Ce mode se trouva compatible avec ses susceptibilités; le général n'avait l'air de s'apercevoir de rien, et, dans la journée ou quand il jugeait à propos, je recevais, sous la forme la plus impérative, l'ordre de faire ou de faire faire ce que moi-même j'avais provoqué, et je parvenais seulement à me faire pardonner ainsi l'initiative dont on eût dû me remercier.

Au reste, je ne m'illusionnais pas sur le sort réservé à mes propositions, et celles qui réclamaient le plus de suite n'étaient pas toujours les plus sérieusement exécutées. J'en donnerai cet exemple. Vers le mois de février 1808, j'avais considéré qu'en cas d'une insurrection générale et de la descente d'une armée anglaise, nous n'aurions pas, aux environs de Lisbonne, un seul endroit où nous serions en mesure de résister à des forces entièrement supérieures et d'attendre, ou la fin d'une crise, ou du secours; je jugeais indispensable de choisir un lieu de rassemblement général, de le fortifier, de l'armer, d'y avoir des approvisionnements de toute espèce et notamment des vivres pour un an; une de mes propositions avait développé cette idée. Or, huit ou dix jours après l'avoir, selon ma coutume, laissée sur le bureau du général en chef, je reçus l'ordre de faire explorer les environs de Lisbonne dans un rayon de sept

à huit lieues, et cela dans le but que j'avais indiqué. Je confiai cette reconnaissance au lieutenant d'état-major Vallier, ancien officier du génie et homme capable, et son rapport, fort bien fait, indiqua comme entièrement digne de préférence la presqu'île de Setubal. Elle offrait espace et salubrité; de plus, elle permettait de garder le fort de Bugio, par conséquent de défendre l'entrée du Tage; en outre, cette presqu'île, qu'il était si facile de rendre inattaquable du côté de la mer, ne requérait du côté de la terre qu'un camp retranché qui, vu les avantages du terrain et son étendue comparée au nombre de troupes qui auraient pu être employées à sa défense, ne laissait rien à désirer. Quant aux approvisionnements de guerre, on y aurait évacué tout ce qui se trouvait à l'arsenal de Lisbonne; quant aux vivres, les récoltes de l'Alemtejo auraient été à elles seules surabondantes. Tout cela était incontestable, et tout cela fut reconnu tel. Restait l'exécution. Par malheur, celle-ci exigeait de la suite dans les idées au lieu de boutades, une volonté ferme au lieu de violences, des efforts continus au lieu d'hésitations et de paresse; par là même elle fut impossible. On commença donc par ordonner et presser, puis par ajourner, puis par oublier; lorsqu'on regretta le temps perdu, il était trop tard pour le réparer. Et pourtant, Setubal ainsi occupée, Lisbonne maintenue, Elvas conservée; il n'aurait pas fallu, à dater de notre évacuation, quatre mois à l'Empereur pour arriver à nous ou pour nous faire débloquer, même en supposant perdue la bataille de Vimeiro, qui jamais n'aurait dû l'être.

Depuis sept mois le Portugal jouissait d'une paix qu'aucun événement n'avait troublée; profitant d'un change avantageux au point de doubler en quatre mois les capitaux, le commerce réparait ses pertes; les fortunes privées n'avaient pas reçu d'atteinte; les titres,

les charges, les fonctions avaient été maintenus, et surtout la plus belle récolte, que de mémoire d'homme on se rappelât, dissipait toute crainte d'appauvrissement et de famine. Le Portugal semblait donc attendre avec sécurité que son sort fût fixé; mais nos déloyautés, disons nos trahisons, nos maladresses et nos insolences révoltèrent l'Espagne, un des pays du monde les mieux disposés pour nous; la conduite éternellement honteuse des Dupont et des Vedel à Baylen et à Andujar couronna l'œuvre et anéantit notre autorité dans la Péninsule. A la nouvelle d'une armée française ayant passé sous le joug des Castillans, les douze à quinze mille hommes de troupes espagnoles qui faisaient partie de l'armée du Portugal s'insurgèrent, et tout ce que nous ne parvînmes pas à désarmer et à arrêter immédiatement repassa en Espagne. Par malheur, l'armée portugaise imita cet exemple; l'insurrection se déclara à Oporto, et, dans les provinces du Sud, une flotte anglaise bloqua le Tage; enfin, une armée anglaise, débarquant à l'embouchure du Mondego et débouchant de Coimbre, entra en campagne contre nous et, servant d'appui à une levée de boucliers qu'elle décupla, ne nous laissa bientôt plus d'autre alternative qu'une destruction générale ou le malheur d'un traité qui, quoique dans les termes et avec les conditions les plus honorables, n'en consacra pas moins un nouveau revers pour nos armes et un véritable désastre par ses conséquences.

Je n'ai pas l'intention de recommencer ici le récit de cette catastrophe, dont j'ai donné tous les détails dans ma *Relation;* et si les souvenirs personnels, auxquels je me bornerai, sont loin d'avoir une importance historique, ils ajouteront cependant quelques renseignements sur la vie intime de notre armée en Portugal, au moment de l'explosion.

J'ai dit que les bénéfices du change étaient tels qu'ils eussent permis de doubler une fortune en quatre mois, et voici comment j'en avais fait malheureusement trop tard la découverte : me trouvant avoir à expédier 3,000 francs à ma femme, je fis demander par un de mes secrétaires, à la maison Guiot, du papier sur Paris; il m'en apporta pour 4,400 francs; je le renvoyai, croyant à une erreur; mais la réponse m'apprit que le change de Lisbonne sur Paris gagnait vingt-huit pour cent, et l'on m'expliqua ce fait par la rareté du numéraire et l'énorme avantage des achats qu'au comptant on était à même de faire à Lisbonne. Ainsi on y avait trouvé à vil prix des masses de dents d'éléphant, d'indigo, de cochenille, de je ne sais quoi encore, et tout cela s'achetait et s'expédiait pour la France, à des bénéfices tels que le taux de l'argent n'empêchait pas ces sortes d'affaires d'être superbes. Je n'avais certes pas envie de me faire marchand d'ivoire ou de couleur, mais je n'avais vu aucun inconvénient à me servir des courriers de l'armée pour faire faire la navette à quelques sommes d'argent que j'avais disponibles chez M. d'Etchegoyen, à Paris. En conséquence, et pour commencer, je lui avais écrit de m'envoyer de suite 36.000 francs en or; de fait, j'avais calculé que je pouvais facilement faire faire dix fois par an le même trajet à la même somme, et cela en faisant, à leur arrivée à Paris, escompter les effets que j'enverrais par le retour des courriers, ce qui, par 36,000 francs et par an, m'aurait laissé 100,000 francs de bénéfice. Hélas! je n'ai dans ma vie profité de rien avec à-propos, et, dans ce cas, le mal à-propos fut tel que le même courrier, qui m'annonça que mes 36,000 francs allaient partir, nous apporta la nouvelle de l'insurrection de toute l'Espagne. Cependant, si sous le rapport de la fortune rien n'a réussi du moment où j'y étais intéressé, il y

eut toujours une ligne que le ciel n'a pas permis à la fatalité de dépasser; quant à mes 36.000 francs, le dernier courrier qui nous arriva me les apporta, mais ils ne furent qu'un embarras, car on comprend qu'il ne fut plus question de spéculation, d'achats, de transports, et par conséquent de change, de navette et de bénéfices.

Ce même courrier devait m'apporter le portrait de ma femme, miniature d'Augustin, sertie sur une boîte en or (1); il ne l'apportait pas; la boîte m'était annoncée; manquant à ce courrier, elle devait arriver avec le suivant, et, ce second courrier ayant été arrêté à Badajoz, je ne doutais pas que ma boîte n'eût été arrêtée avec lui; j'écrivis donc au gouverneur de cette ville une lettre pour réclamer ce portrait, qui ne pouvait avoir de valeur que pour moi, et j'ajoutais que j'abandonnais la boîte. Quoique portée par un parlementaire aux avant-postes espagnols, ma lettre demeura sans réponse; j'en écrivis une autre, et, cette fois, on me fit savoir qu'on n'avait point eu connaissance des objets que je réclamais; dès lors, prenant cette réponse pour une défaite, je répliquai avec une indignation que je ne fus pas le maître de déguiser ou d'adoucir, et ma lettre envoyée tout ouverte contenait à l'adresse du gouverneur les plus abominables injures.

L'insurrection de l'Espagne, qui avait de si vilaines causes, avait transformé en ennemis près de la moitié des troupes étrangères que le général en chef commandait; bientôt elle amena l'évacuation de Madrid, nous priva en quelque sorte de retraite; d'une armée victorieuse elle fit une armée bloquée. Le blocus dura cinq

(1) C'est le portrait que nous avons reproduit en tête du tome III. (Éd.).

mois; il nous laissa sans communication possible avec la France, et, privé des nouvelles de ma femme, dans l'ennui d'un service nécessairement très réduit d'activité, il me fallut une occupation nouvelle et forte pour m'arracher à moi-même; j'en fus réduit à profiter de la présence de Guillelmi jeune à Lisbonne, pour apprendre le contrepoint; c'était pour moi le complément d'un art que toute ma vie j'ai aimé avec passion et que j'aurais peut-être cultivé avec succès si j'avais pu y consacrer plus de temps et si j'avais pu écrire la centième partie de ce que j'ai composé de musique dans ma tête.

Pour en revenir à cette étude du contrepoint, chaque jour je prenais une leçon, dont la durée dépendait de l'objet dont nous nous occupions; une d'elles se prolongea pendant sept heures, et, à la fin, Guillelmi et moi, nous étions si fatigués que, pour continuer à nous comprendre, nous étions obligés de fermer les yeux. Ayant dès les premières leçons conçu le plan d'un traité de composition, je passai la nuit suivante à rédiger tout ce qu'il m'avait dit; je parcourus de cette sorte le cercle entier; mais il arriva que, n'ayant terminé cet incroyable travail que peu de jours avant notre évacuation, aussitôt distrait par d'aussi fortes préoccupations, je me trouvai ne plus rien savoir de la composition (1) lorsque, quelques mois après, je voulus y revenir, et il ne m'en serait rien resté sans le traité que j'avais écrit : car, en pareil cas, la détente est en raison de ce qu'a été la tension. Quant à moi, cette étude, que j'oubliai si vite,

(1) Le général Evain m'a conté, à ce sujet, qu'étant parvenu à mettre en six semaines un de ses neveux en état de soutenir les examens à l'École polytechnique, ce jeune homme se trouva le lendemain de ses examens ne plus rien savoir de ce qu'il avait appris avec une si grande rapidité.

avait été la seule que dans ma vie j'eusse faite avec suite et méthode. Pour tout le reste, j'ai trouvé en moi la faculté d'improviser ce qu'il me manquait d'avoir appris ; si j'ai souvent conquis le pas sur tant d'hommes instruits ; si, sans recourir à la musique dont il ne m'est resté que ce qui ne pouvait ni s'apprendre ni s'oublier, j'ai été orateur, moraliste et romancier, architecte de jardins et de parcs, officier général, administrateur, gouverneur même, si j'ai écrit une foule d'ouvrages dont plusieurs sont devenus classiques, ce n'est pas que j'aie jamais eu le secours de la science, mais j'étais possédé de la rage de réussir, sorte d'idée fixe grâce à laquelle le vouloir suppléait au savoir.

J'ai dit que l'inspiration ne m'a jamais manqué pour accomplir ce qui me tenait au cœur. Une de mes plus grandes douleurs, dans notre état de blocus, était de ne pouvoir recevoir des nouvelles de ma femme ; la pensée que notre position devait être pour elle un sujet de graves inquiétudes me navrait plus encore. Ne pouvant rien pour faire arriver jusqu'à moi une seule de ses lettres, il fallut bien me résigner ; car, si Napoléon avec toute sa puissance, c'est-à-dire avec les millions de bras qui étaient au bout des siens et tous les trésors qui en décuplaient la force, ne pouvait faire parvenir un mot au général en chef, que pouvais-je, moi, espèce d'atome, relégué avec une poignée d'hommes au fond du Portugal ? Essayer d'envoyer de mes nouvelles était bien assez extraordinaire, lorsque le général en chef avait vainement proclamé qu'il donnerait cent mille francs à qui porterait une lettre de lui à l'Empereur ; mais l'amour qui m'avait inspiré pour communiquer avec Pauline pendant le blocus de Gênes, alors que le général Masséna ne pouvait communiquer que par terre et pas au delà de la portée de son canon, ce même amour

devait m'inspirer encore pour adresser un souvenir à celle qui fut la seconde, mais non la moins chère des deux grandes passions de ma vie. A tout prix, en pensant à l'inquiétude de mon adorée Zozotte, je voulus la rassurer; mais, à Lisbonne, les difficultés étaient centuples; trente lieues séparent Gênes de Milan, et cent cinquante lieues séparent Bayonne de Lisbonne; entre la Ligurie et le Milanais, les relations d'habitants à habitants étaient continuelles, alors qu'il n'en existait aucune entre les Portugais et, je ne dirai pas seulement notre frontière des Pyrénées, mais même l'Espagne. Par mer, il eût été fou d'en avoir la pensée. La somme offerte par le duc d'Abrantès n'avait servi qu'à constater l'impossibilité de trouver un homme capable de tenter l'aventure, et les hommes les plus habiles de l'armée avaient vainement été invités à donner leurs idées. Averti par ces échecs successifs, voici ce que je tentai de mon côté, sans avoir aucun confident.

A la nouvelle de l'insurrection d'Espagne, un des premiers soins du général en chef avait été de se rendre maître des troupes espagnoles qui se trouvaient en Portugal, et dont un tiers avait aussitôt fait défection; ces troupes furent désarmées d'après une mesure générale, mais les opérations particulières de ce désarmement n'avaient pu réussir que par ruse et surprise; on ne pouvait laisser libres tant de milliers d'hommes qui n'auraient pas manqué d'aller rejoindre leurs nationaux insurgés, et, comme il ne fallait pas non plus leur laisser de communication avec la terre, on les entassa dans des bâtiments placés sous le feu des vaisseaux et des frégates que nous avions armés. Les généraux, officiers supérieurs et même une partie des autres, obtinrent de rester à Lisbonne sur parole d'honneur; presque tous se sauvèrent; mais la masse des soldats et des officiers secondaires

se trouvait sur les bâtiments, et ce sont ces bâtiments que j'imaginai de visiter sous le double prétexte de surveiller les prisonniers et d'améliorer leur position en tout ce qui serait possible. Pendant ces visites, causant avec les officiers, leur parlant avec bonté des inquiétudes que leurs familles devaient éprouver, j'eus l'air de céder à leurs désirs en leur offrant d'envoyer au gouverneur de Badajoz des lettres ouvertes et purement destinées à donner de leurs nouvelles; ils acceptèrent avec reconnaissance et m'envoyèrent, d'après la latitude que je leur avais donnée, douze à quinze lettres par semaine. Les premières reçues, les seules qui pussent exciter quelque méfiance, c'est-à-dire être visitées, furent purement et simplement cachetées par moi, et enveloppées dans une feuille de papier portant ces mots : « Lettres écrites à leurs familles par des officiers espagnols, prisonniers. » Ainsi mises en paquet, je les adressai au gouverneur de Badajoz avec une lettre portant simplement : « Je vous adresse ci-joint un paquet de lettres que des officiers de votre nation, prisonniers de guerre à Lisbonne, ont obtenu la grâce d'écrire à leurs familles », et j'envoyai le tout au commandant d'Elvas, avec ordre de les faire porter de suite, par un trompette, aux avant-postes des Espagnols; mais, pour les lettres des autres envois, j'écrivis au bas de chacune d'elles, et en espagnol, bien entendu : « En reconnaissance de l'envoi de cette lettre, et pour en recevoir de nouvelles, vous êtes prié de faire tous vos efforts pour faire parvenir l'incluse à son adresse », et cette incluse, à l'adresse de ma femme, était ouverte et ne contenait que ces mots : « Aujourd'hui (la date sans indication de lieu), je me porte bien, ainsi que le chef de la maison n° 3, rue des Champs-Élysées (1). »

(1) Je séparais les lettres des prisonniers, suivant qu'elles étaient

Trois fois j'ai employé ce moyen; et des soixante billets que j'ai expédiés de cette manière, trois sont arrivés à ma femme, savoir : deux du premier envoi, pas un du second, un seul du troisième. Ce furent les seules lettres qui, pendant ce long blocus, arrivèrent en France.

La veille du jour où mes premiers poulets devaient prendre leur volée, je fus, le soir, trouver le général en chef à l'Opéra, et je lui demandai le plus posément du monde s'il voulait que je fisse donner de ses nouvelles à Mme la duchesse d'Abrantès. Il me regarda; je répétai ma phrase. « Folie », me dit-il, et je me contentai de répondre : « Eh bien, je donnerai de vos nouvelles à madame la duchesse », et il se retourna du côté de la scène en haussant les épaules avec un air d'impatience. A quelques jours de là, il me demanda l'explication de ma proposition; il me dit que, si j'avais les moyens de communiquer avec Paris, mon devoir serait de lui en faire part; et, quand je lui eus dit que ce moyen ne pouvait lui servir, il n'eut plus de moi que ces mots : « J'ai donné de vos nouvelles à madame la duchesse. »

J'ignore comment le prince de Neuchâtel apprit à Paris que ma femme avait reçu de mes nouvelles; de suite il voulut savoir en quoi ces nouvelles consistaient, et il envoya chez Zozotte un aide de camp, qui, ne l'ayant pas trouvée, laissa un mot indiquant l'objet de sa venue. De retour, Zozotte prit un de mes billets, se rendit à la hâte chez le prince et le lui montra; mais ce billet n'était arrivé que parce qu'il ne disait rien d'étranger au motif qui l'avait fait écrire; il se trouvait donc sans intérêt pour le prince; car, si le général Junot avait été seulement malade, les journaux anglais l'auraient publié

ou plus éloignées ou plus voisines des frontières de France, et je ne glissais de billet pour ma femme que dans les dernières.

cent fois pour une; mes billets ne firent donc que tranquilliser par moments ma femme; ils n'avaient été écrits que pour cela.

Ils prirent beaucoup plus d'intérêt pour Mme Junot, chez qui s'était rendue Zozotte dès la réception du premier billet. L'accueil avait été celui que pouvait faire une personne d'esprit à laquelle on apporte si inopinément des nouvelles de son mari; il en résulta nécessairement une recrudescence dans les relations entre Zozotte et la duchesse, et de la part de cette dernière beaucoup d'empressement. Il n'y eut plus de bonne fête ou de réunion complète sans ma femme. La princesse Murat ayant couronné une rosière à Neuilly, sa rivale en amour et qui tâchait de l'être en autant de choses possibles, habitant alors la Folie Saint-James, en couronna une autre et conduisit elle-même Zozotte à cette fête. Pendant un concert qui avait lieu chez elle, on lui parla de la voix et du talent de Zozotte, qui chanta quelques romances avec tant de charme et de séduction que, malgré le beau talent de Mme de Lavalette et de quelques autres dames justement admirées, Zozotte excita un véritable enthousiasme.

Je ne me rappelle plus combien ces relations, devenues si amicales et si multipliées, durèrent; mais, un matin que Zozotte alla voir Mme Junot, sa visite parut donner quelque humeur. Je sais que Mme Junot n'était pas seule; j'admets qu'elle pût avoir des raisons pour désirer de ne pas avoir à s'occuper de deux personnes en ce moment; je comprends qu'elle pût être contrariée d'avoir oublié de faire défendre sa porte; enfin je suppose que, comme duchesse et femme d'un homme auquel j'avais de grandes obligations, elle pût croire avoir mis des formes infinies; mais Zozotte n'était pas de caractère a se payer de semblables considérations, ni à pardonner

l'apparence d'une désobligeance; aussi abrégea-t-elle sa visite, et ne remit plus les pieds chez Mme d'Abrantès. Étonnée de ne pas la revoir, la duchesse passa chez elle sans la trouver, et finit par charger M. Perrégaux, je crois, de lui demander pourquoi on ne la voyait plus. « Dites, répondit Zozotte, que quand avec moi on fait un pas en arrière, j'en fais dix. »

Cette rupture, qui fut irrévocable, n'a pu manquer d'influer sur notre destinée. Mme Junot avait trouvé absurde, impolitique même que ma femme n'allât pas à la cour; elle le lui avait dit et répété; elle avait insisté pour qu'elle y fût et s'était offerte à la présenter elle-même. Zozotte m'en avait écrit; mais, lorsque ma réponse arriva, Mme Junot et elle étaient brouillées. Elle avait d'autres moyens d'y réussir, mais ne voulut pas en faire usage.

Et maintenant interromprai-je le cours de mes souvenirs personnels pour m'arrêter aux opérations militaires qui précédèrent notre évacuation? Je le dois, mais ce ne sera pas sans effort; car j'ai de pénibles souvenirs à consigner, en ce qui concerne le général Junot considéré comme homme de guerre. Serai-je cependant, sous ce rapport, en désaccord avec la *Relation* que j'ai écrite en 1817 sur cette campagne? Non certes; car, si superficiellement elle a pu donner le change à quelques gens du monde, elle n'a pu abuser aucun militaire capable d'en juger. Qu'on la reprenne, qu'on en suive la rédaction, la carte sous les yeux, on n'y trouvera pas sans doute les développements qui vont suivre, mais elle n'en contient pas moins tous les faits nécessaires à leur justification, c'est-à-dire la révélation de toutes les fautes commises; et même on sera conduit par elle à ce rapprochement bien significatif que tous les combats auxquels le général en chef ne se trouva pas mêlé

furent au dernier point glorieux, alors que la bataille de Vimeiro, où il commanda en personne, fut par sa faute un des événements de guerre les plus déplorables que nos annales puissent rappeler. Pourquoi, en 1817, en ai-je agi avec cette circonspection? Sans doute j'y étais entraîné par mes sentiments d'attachement et de dévouement pour le général Junot, et ces sentiments expliquent la peine que j'éprouve en me livrant à ces révélations, aujourd'hui même où la vérité ne peut plus lui faire le même tort; car sa mort était alors récente; j'écrivais sous la Restauration, et si, sans rien dénaturer, je ne m'étais appliqué à voiler tout ce qui pouvait amoindrir le rôle d'un général en chef de l'Empire ayant pris place dans l'histoire, je l'eusse livré non seulement à l'impertinence de l'émigration, mais au dédain des Anglais, à cette époque alliés non de la France, mais des Bourbons régnant contre la France. Affranchi désormais de ces considérations, écrivant plus de vingt ans après la déplorable fin d'un général qui, comme tel surtout, fut une sorte d'énigme et de problème, je ne puis plus faire aucune concession, ne fût-elle que de réticence. Il y a d'ailleurs une différence infinie entre ce que réclame une *Relation,* qui n'a été que la copie de mes rapports au ministre de la guerre (1), et ce que commande la rédaction de *Mémoires,* dernier acte de la vie, par lequel on se traduit tout entier au tribunal de la postérité.

Mais, par là même qu'un ouvrage de cette nature implique l'engagement solennel d'une véracité sans bornes, il mêle souvent de véritables regrets aux jouissances

(1) La première partie de cet ouvrage est formée du rapport que je lui adressai d'Abrantès, et des premiers rapports que je lui adressai de Lisbonne; la deuxième, du rapport que, pendant ma traversée de Lisbonne à Quiberon, je rédigeai au milieu des plus terribles tempêtes.

qu'il peut donner. Combien de considérations personnelles, d'affections même, n'ai-je pas déjà fait taire! Combien de prévenances devant lesquelles j'ai reculé! Combien de maisons que j'ai cessé de fréquenter par l'impossibilité où je me trouvais de continuer à recevoir des politesses de personnes sur lesquelles ou sur les parents desquelles j'allais me voir obligé de publier des faits accusateurs! Les *Souvenirs* de mon père lui ont fait une réputation européenne de véracité; les miens prouveront que chez moi cette qualité fut héréditaire; mais encore mon père a-t-il mis parfois une réserve, dont mon tempérament trop vif m'a toujours rendu incapable. Je n'écris donc mes *Mémoires* que parce que, libre de toute influence, ils ne contiendront pas un mot qui, sauf les erreurs indépendantes de ma volonté, ne soit exact, et, pour les écrire, c'est-à-dire pour sacrifier tant de devoirs de bienséance au droit cent fois plus sacré de l'histoire, il faut que je sois soutenu par cette pensée qu'ils sont écrits comme en présence de Dieu et sous la garantie de la conscience et de l'honneur (1).

J'ai dit que, devant l'insurrection d'Espagne et les révoltes du Portugal, le général en chef avait fait preuve de la plus grande énergie. Les généraux avaient pu soutenir la défensive, puis prendre l'offensive sur presque tous les points avec avantage, lorsque deux cents voiles anglaises, annoncées depuis quelque temps, débarquèrent, à l'embouchure du Mondego, à Figueira, des troupes, de l'artillerie, des munitions ; et ce convoi devait être suivi de convois plus considérables. Sans nul doute

(1) Dans ce sens, le baron Thiébault a placé sur un des cahiers de son manuscrit cette épigraphe : « Tout homme public qui écrit ses *Mémoires* sans admettre de concessions, tout juge qui remplit ses devoirs sans admettre d'influences, ne peut plus avoir que des relations de famille. » (Éd.)

le Portugal pouvait être uniquement sauvé, je ne dis pas par la sagesse et la valeur, mais par le génie, et cette perte, qui paraissait alors presque certaine, devait être imputable au général Junot d'abord, à Napoléon ensuite. Le général Junot était coupable de n'avoir pas, dès son arrivée à Lisbonne, donné suite à la proposition de faire un camp retranché depuis Casillas jusqu'à Setubal et de n'y avoir pas réuni pour un an de vivres, ce qui lui laissait le temps d'être secouru; ce qui l'aurait fait secourir; ce qui aurait empêché l'armée anglaise de se porter en Espagne, où elle acheva d'y rendre l'embrasement général. Quant à Napoléon, dès le premier instant où il fut informé qu'une armée anglaise de 25 à 30,000 hommes allait être envoyée en Portugal, il devait faire réunir tout ce qui restait alors de troupes à Madrid et à l'ouest de l'Espagne, les faire arriver à Alcantara (1), afin de se maintenir sur les deux rives du Tage; de cette sorte, et en défalquant même nos malades et blessés, nous renforcions cette armée par plus de 24,000 hommes de troupes, dont 1,200 de cavalerie, et par une artillerie formidable; nous restions maîtres du centre de la Péninsule; nous étions en mesure de rentrer à Madrid, et même de conserver Elvas; nous n'avions à traiter avec personne; nous pouvions abîmer quelques corps espagnols et venger les malheureuses troupes qui avaient été confiées à Dupont; l'Empereur, arrivé avec de grands renforts, achevait de contenir et de soumettre l'Espagne, et pouvait même nous renvoyer à Lisbonne, ce qui valait mieux que de faire surprendre à Oporto et en plein midi Nicolas Ier, dit Soult.

(1) Nous aurions pu soutenir ce mouvement, que nous aurions connu par Portalegre, car nous avions toujours communiqué avec cette ville, que le commandant de l'armée de secours aurait facilement fait occuper en y jetant une forte division.

Ainsi nous trouvions-nous abandonnés, et nous ne devions même qu'à un cas fortuit de n'avoir pas été, au moment le plus critique, affaiblis de 4,000 hommes qui, d'après les ordres de l'Empereur, étaient partis de Lisbonne pour se rendre à Cadix. Nous étions sans magasins, trop nombreux pour vivre au milieu d'une population elle-même dépourvue du nécessaire et dont on ne pouvait plus obtenir la moindre chose sans la lui arracher. Trop faibles pour faire de grands détachements en présence d'une armée anglaise, auxiliaire de toutes les forces du Portugal et secondée par celles-ci avec fanatisme; ne pouvant rester à Lisbonne, n'ayant d'appuis ni de ressources nulle part ailleurs; encombrés par une masse de Français appartenant aux administrations et au gouvernement et par des femmes, il nous fallait un succès colossal, décisif, inespéré, pour échapper à la nécessité d'évacuer le Portugal; mais entre courir la chance d'un succès et manquer par négligence cette chance, la distance est grande.

L'armée anglaise avait franchi le Mondego devant Coimbre, et, flanquée d'un côté par sa flotte, de l'autre par une armée portugaise et des levées en masse, elle s'avançait sur Lisbonne. Nos troupes n'étaient pas rassemblées; la division Loison réprimait alors l'insurrection de l'Alemtejo; il fallait lui donner le temps de rejoindre l'armée et, pour cela, ralentir la marche de l'ennemi et reconnaître en même temps le pays où l'on pourrait avoir à combattre. Cette tâche avait été confiée au général Delaborde, qui s'en acquitta avec le plus grand honneur, rencontra les six colonnes ennemies fortes de 18,000 hommes et, par l'habileté de ses manœuvres, le choix de ses positions, les battit à Rorissa, n'ayant à leur opposer que 1,900 hommes. Grâce à ce succès, il put se replier sur Montachique, s'y établir fortement et

couvrir Lisbonne, tandis que la division Loison s'efforçait de nous rejoindre par les marches les plus pénibles; car on était en août, mois terrible en Portugal, et des compagnies entières se couchaient sur la route, épuisées de chaleur, de soif et de fatigue. Enfin cette division put rejoindre; elle vint se réunir aux troupes du général Junot, puis elle marcha avec elles sur Torres-Vedras, où position fut prise en attendant le général Delaborde rappelé de Montachique. Toutes nos forces se trouvèrent ainsi rassemblées; elles s'élevaient à 9,200 hommes, pour faire face aux 16.000 hommes de l'armée ennemie qui étaient en position entre Torres-Vedras et la mer, à Lourinhan et Vimeiro.

Ma relation porte à 18,000 hommes cette armée ennemie qui nous fit face à Vimeiro, et en cela je me suis trompé; non pas que cette armée se composât, comme l'Empereur le croyait encore quatre mois et demi plus tard, de 13,000 Anglais et 6,000 Portugais; les Portugais ne s'y trouvaient pas, mais des 18.000 Anglais débarqués à Figueira et que le général Delaborde avait rencontrés. 2.000 avaient été tués ou blessés à Rorissa, ce qui réduisait les 18,000 hommes à 16,000. Eh bien, au lieu d'arriver devant eux avec 9,200 hommes, nous pouvions leur en opposer 13.500; car le général Loison avait, en nous rejoignant, laissé à Santarem 2.000 hommes de la légion hanovrienne qui eussent été cent fois plus utiles sur un champ de bataille que dans une garnison; de même, 2,000 hommes étaient restés, au détriment des forces de combat, sur la rive gauche du Tage; enfin, 1,300 hommes auraient pu être empruntés pour le jour de bataille aux garnisons de Lisbonne et des vaisseaux. Si les troupes anglaises, et leurs officiers surtout, ne valaient pas en 1808 ce qu'ils ont valu depuis (le combat de Rorissa, où 1,900 Français firent, pendant huit heures, face à toute

cette armée anglaise et lui causèrent de si grandes pertes, venait, et à la gloire du général Delaborde, de prouver ce fait de la manière la plus brillante), ce n'était pas sans doute une excuse pour ne pas égaliser les forces, quand on avait le moyen de le faire; mais c'en était bien moins une pour ne pas compenser une telle faute autant qu'elle pouvait l'être, pour ne pas en agir avec autant de calcul que de prudence. Il ne reste donc ici aucune échappatoire; il fallait débuter par vérifier par soi-même les reconnaissances dont des officiers du génie avaient été chargés; il fallait faire exécuter celles qui ne l'avaient pas été, et consacrer toute la journée du 21 août à ces importants préliminaires; il le fallait, afin de baser sur une connaissance exacte du terrain et de la répartition des forces de l'ennemi, sur le placement de son artillerie, les opérations qui seraient jugées possibles; et cependant, sans rien voir personnellement, sans savoir sur quoi et contre qui il marchait, le général en chef ordonna d'attaquer immédiatement.

Et, pour mieux comprendre encore à quel point cette manière d'agir était désespérante, on doit savoir que le général anglais avait appuyé et en partie adossé à la mer sa droite, surabondamment flanquée par toute la flotte de l'amiral Cotton; que son centre, en avant du front duquel coulait une petite rivière, était établi sur un mamelon isolé, dominant toutes ses approches, dominé lui-même en arrière et sur les flancs par des hauteurs à double rang d'escarpements rapides, garnies de deux lignes de troupes et d'un double rang de batteries avec pièces de fort calibre, ce qui, indépendamment du mamelon, formait quatre lignes de feux d'infanterie et d'artillerie. Quant à sa gauche, qui, par suite de l'obliquité du terrain, était comme enfouie par cela même que la droite s'avançait de beaucoup au delà du centre et le

flanquait, elle était sans appui, n'arrivait même pas jusqu'à la pente au bas de laquelle se trouve Lourinhan, et n'était couverte que sur son front par un ravin finissant avec cette pente. Telle était la position dans laquelle nous trouvâmes l'armée anglaise lorsque, à neuf heures du matin, nous eûmes passé le défilé de Torres-Vedras. Cette position, dont le général en chef dédaigna de s'occuper, devait être aussi fatale pour l'ennemi si nous n'attaquions pas de front, que funeste pour nous si nous attaquions ainsi, et il pouvait être absurde et désastreux pour les Anglais de l'avoir prise : je dis absurde, parce que l'on ne devait jamais supposer qu'il pût se rencontrer un général capable de s'y laisser tromper, et je dis désastreux, parce que si, au lieu de s'y heurter, on l'eût tournée, ce n'était plus qu'une souricière, ainsi que la suite l'expliquera.

On sait quelles sont les nombreuses justifications du système divisionnaire et l'avantage de tenir les troupes d'une même division rassemblées; on connaît surtout l'importance de les faire combattre réunies et toutes sous les ordres immédiats de leur chef. Eh bien, indépendamment du délire qui le fit marcher sur le centre de la position ennemie, telle que je viens de la décrire, le général Junot, en approchant de cette position, ordonna au général Delaborde de continuer son mouvement direct avec sa seconde brigade, pendant que le général Brenier, se détachant de la division, tournerait l'armée anglaise par la gauche; dispositif d'autant plus barbare que le général Brenier se trouvait avoir à faire trois fois plus de chemin qu'il n'était nécessaire, ce qui, en plein jour, donna aux Anglais trois fois le temps de se mettre en mesure contre lui; il devint par là même comme étranger à la bataille proprement dite, tandis que le général Delaborde, arrivé à portée de fusil, se trouva sur un terrain

d'où il était pour ainsi dire impossible de déboucher, où le feu de toutes les batteries convergeait et d'où, avec une poignée de monde, il avait à enlever des positions devant lesquelles dix mille hommes auraient échoué.

Le général Delaborde faisant sans compensation des pertes énormes, le général en chef ordonna tout à coup au général Loison de rejoindre le général Delaborde avec sa brigade de gauche, pendant que la brigade de droite suivrait le mouvement du général Brenier; et de cette sorte, une brigade de plus se trouva annulée sur notre droite, alors que sur notre gauche une brigade de plus était vouée à une destruction inutile. Mais encore si Loison avait marché avec sa brigade de droite, nous aurions eu du moins un général de division, c'est-à-dire un centre de commandement sur chaque point d'opération, tandis que, Loison envoyé sur le terrain occupé par Delaborde, nous avions d'un côté, et avec deux brigades, deux généraux de division qui devaient mal s'entendre, et de l'autre et avec un égal nombre de troupes, deux généraux de brigade qui ne pouvaient jamais s'entendre.

La présence de Loison, le renfort conduit par lui, ne firent qu'ajouter à nos pertes de la manière la plus gratuite. « Pour en finir », ainsi que le disait le général en chef, mais dans un autre sens que celui qu'il attachait à ce mot, il fit avancer le premier des deux régiments de grenadiers qui formaient la réserve, et ce malheureux régiment fut exterminé avant d'avoir achevé son déploiement; le second, conduit par le général Kellermann en personne, le suivit et ne fut pas moins maltraité. Ainsi, et avec six régiments, trois généraux de division, et trois des meilleurs qu'eût la France, se trouvaient réunis sur un point où aucun d'eux et aucun homme n'aurait dû se trouver; mais, comme de minute

en minute notre position devenait plus fatale, le général en chef, suivi par moi, se porta lui-même sur ce désastreux terrain, d'où il résultait que, sur notre droite, deux de nos cinq brigades flottaient sans accord et sans ensemble et même ne tardèrent pas à être ramenées, presque toute l'armée anglaise se trouvant disponible contre elles, pendant que, sur notre gauche, nos trois brigades restantes, hachées par le canon, avaient à leur tête, indépendamment des généraux de brigade, trois généraux de division, un chef d'état-major général et un général en chef, mais dans une situation où Napoléon lui-même n'en aurait pas plus fait qu'un caporal, c'est-à-dire où il n'y avait qu'à mourir ou à se retirer. Un volume ne contiendrait pas tout ce qu'il y aurait à dire à cet égard; aussi ne tarissait-on pas. Loison et Solignac écumaient; Kellermann, chargé des négociations, après cette désastreuse échauffourée, ne s'occupa qu'à les faire réussir, tant il était frappé de l'idée que, sous une pareille direction, nous n'aurions plus d'espoir qu'en elles. Delaborde était navré, et je ne l'étais pas moins que lui. Combien de fois ce digne général Delaborde, homme de guerre consommé, n'est-il pas revenu avec moi sur cette déplorable journée, et cela pour essayer de lui trouver une explication!

C'est qu'en effet le général Junot était réellement un homme d'esprit, et de beaucoup d'esprit; c'était un homme instruit et, dès qu'il s'astreignait à raisonner, un homme de sens, de jugement même très sagace. Il faisait la guerre depuis l'âge de dix-huit ans, et il en avait trente-sept; depuis quatorze ans, il était l'aide de camp du premier général des temps modernes, d'un de ces hommes extraordinaires dont chaque action, chaque mot était une leçon et un trait de lumière; il en avait même compris et les batailles et les campagnes; il en

redisait les préceptes, et, pour tout ce qui tenait aux préliminaires, jamais élève ne copia mieux son maître; ainsi, et au moment où les corps allaient s'ébranler pour se porter en avant, il parut devant chacun d'eux et acheva de les animer par des péroraisons aussi saillantes qu'heureuses. Cent fois prêt à donner sa vie pour un succès, électrisé au dernier point, il était vraiment superbe; ainsi, jusqu'au moment où il proféra son dernier ordre, j'entends où il déchira en deux la division Delaborde, étions-nous aussi pleins d'espoir qu'à dater de cet instant nous fûmes bouleversés; mais enfin il fallait une explication à une si inconcevable conduite: les uns pensèrent que, dans le déjeuner que nous venions de faire sur l'herbe et où le général en chef avait bu plusieurs sortes de vins et de liqueurs, il en avait trop bu, ou bien que ce trop avait résulté de l'intensité de la chaleur plus que de l'intempérance; d'autres soutenaient que la présence de l'ennemi ou l'odeur de la poudre l'exaltait au point de lui faire perdre l'usage de ses facultés; quant à moi, me rappelant ces faits lorsque deux ans plus tard survint l'affaire d'Astorga (1), je fus à dater de cette époque poursuivi par la pensée que tous les motifs donnés, fumée du vin, vertige causé par la poudre, avaient dû se compliquer d'un commencement d'aliénation mentale. Il faut tout cela, en

(1) Le général Junot, chargé de l'attaque d'Astorga, fit après quelques démonstrations sommer le commandant de se rendre. Cet officier lui envoie un parlementaire pour obtenir je ne sais quelles conditions. A ce mot de conditions, la colère prend Junot, qui chasse ce parlementaire, en lui disant: « Il est midi, à deux heures je prends la place d'assaut et je vous fais tous passer au fil de l'épée. » Grâce à cette annonce, tout ce qui pouvait contribuer à la défense avait été préparé; le dernier homme était à son poste, et toutes les compagnies de grenadiers employées à cet assaut furent exterminées et repoussées. Fait déplorable, et qui, ainsi que l'attaque de Vimeiro, n'a d'explication que par la folie.

effet, pour rendre croyable ce qui, sans cela, ne pourrait pas l'être ; car, cette bataille à peine terminée, le général Junot monta en calèche découverte avec Mme Foy, dont le mari venait d'être blessé, et traversa ainsi toute la colonne de nos officiers et de nos soldats plus ou moins mutilés ; et cette conduite, qui après une victoire eût été choquante, ne pouvait après un désastre qu'exciter l'indignation ; elle provoqua une rumeur qui accompagna le couple pendant toute cette scandaleuse traversée.

En résumé, abstraction faite de toute circonstance occasionnelle et ne m'arrêtant qu'au jugement à prononcer sur le duc d'Abrantès, je dirai qu'emporté et fougueux, il n'avait ni cette suite, ni cette tenue sans lesquelles la fougue reste impuissante ; que, soldat d'une vaillance aveugle, il n'avait ni coup d'œil, ni prévisions, ni inspirations ; qu'il ne comprenait d'un combat, d'une lutte quelconque contre l'ennemi, que le choc, mais n'entendait rien aux dispositions, qui seules peuvent préparer et assurer la victoire, prévenir ou atténuer les pertes ou les défaites ; et ce qu'il commençait à ne pas faire par emportement, il finissait par ne pas le faire par découragement. Ainsi, dans cette bataille de Vimeiro, du moment où il fallut battre en retraite, le général Junot disparut sans donner ou faire donner d'ordres à personne ; pendant que, cédant à ses inspirations et à sa vaillance, Margaron, avec sa division de cavalerie, continuait à faire bonne contenance et à empêcher les Anglais de sortir de leur camp et de nous poursuivre, le général Delaborde, n'agissant que d'après lui, rallia et ramena notre gauche, et moi, de mon chef, je courus à notre droite qui avait perdu ses deux généraux, et je lui fis exécuter sa retraite. Mille hommes comme le général Junot auraient traversé les enfers ; mille hommes

comme lui n'auraient pas conçu, dirigé et gagné une bataille.

Et cependant qu'y avait-il de plus simple, de plus facile que la conduite à tenir à Vimeiro? Ainsi que je l'ai dit, arrivés le 21 août, à neuf heures du matin, devant l'ennemi, il fallait employer le reste de cette journée à reposer les troupes, qui avaient marché toute la nuit, à donner aux corps le temps de se compléter par la masse d'hommes restés en arrière, et à connaître et la position de l'ennemi et la répartition de ses troupes. Ces reconnaissances ne pouvaient manquer de démontrer qu'une attaque de front était extravagante; on aurait fait tout ce qui eût été de nature à faire croire à la résolution d'une pareille attaque, le 22, à la pointe du jour, et pour cela on aurait élevé des batteries, couvert le terrain d'éclaireurs, simulé vingt petites reconnaissances, engagé autant d'escarmouches, montré des têtes de colonnes; la journée du 21 se serait passée à ces démonstrations, et, la nuit venue, en laissant comme soi-disant avant-garde, et sous les ordres du général de division Kellermann, la réserve, huit pièces de canon et la moitié de la cavalerie, on aurait porté les divisions Delaborde et Loison, plus six cents chevaux, commandés par Margaron, et quinze pièces de canon, entre Lourinhan et l'extrême gauche de l'ennemi, et, avant le jour, on serait arrivé avec ces forces sur le plateau auquel le camp anglais était adossé; le général anglais, ayant alors perdu tous les avantages de sa position, se serait trouvé aux prises avec une armée qui le tournait.

Or, dans cette position, qu'aurait-il fait? Se serait-il borné à nous opposer une partie de ses troupes et, comme quelques personnes l'ont avancé, aurait-il marché avec le restant sur Mafra, pour arriver avant nous à Lisbonne? Mais, dans ce cas, le corps qu'il nous aurait

opposé aurait été dévoré; notre réserve, avec laquelle se serait combiné notre mouvement, attendu que rien ne pouvait nous empêcher de rester en communication avec elle, aurait attaqué en flanc la colonne marchant sur Mafra; nous nous serions précipités sur ses traces, et, comme nos soldats marchent mieux que les Anglais, comme de plus ils étaient alimentés et supportaient mieux les ardeurs de la canicule, comme un avantage obtenu les aurait exaltés, nous aurions mangé cette armée anglaise depuis la queue jusqu'à la tête. Cette marche sur Lisbonne eût été désastreuse, et la prudence si connue des généraux anglais ne la rendait pas probable.

Le seul parti qui pût leur rester alors était une résistance corps à corps; mais nous arrivions en masse sur un point où nous ne pouvions trouver que peu de troupes; dès le début ces premières troupes auraient été bousculées; pour nous arrêter, pour nous empêcher de couper toute retraite à l'armée anglaise, il aurait fallu nous en opposer de nouvelles, mais les divers corps de cette armée très échelonnés et qui, par l'obliquité de la position, se seraient trouvés à plus d'une lieue en arrière de nous, auraient eu besoin de près de deux heures pour arriver haletants et par lambeaux. Or on sait quel est le sort des troupes employées à des efforts successifs; une partie d'entre elles, et celles qui auraient pu nous être opposées les premières, auraient été arrêtées par nous et suivies, harcelées par notre réserve; elles n'auraient pu agir qu'avec peu d'artillerie, car la plupart de leurs pièces, qui par leur calibre et leur portée offraient tant d'avantages en batterie fixe et nous firent tant de mal avant même que nous pussions répondre à leur feu, n'étaient pas faciles à manœuvrer sur un champ de bataille. N'eussions-nous eu que 9,200 hommes, l'ar-

mée anglaise devait être battue, sinon détruite, ce qui réalisait le succès inespérable dont j'ai parlé; ce qui, réduisant le Portugal à lui-même, finissait son insurrection et nous rendait toutes ses ressources. Et ce résultat était certain si le général Junot, bon manœuvrier loin de l'ennemi, l'eût été tout aussi bien devant l'ennemi; et, sans même aborder la pensée que, près de cinq mois après, l'Empereur émit dans l'entretien qu'il eut avec moi à Valladolid, si nous eussions opéré avec 4,000 hommes de plus, les destinées du monde étaient changées. Le général Junot fut à Vimeiro l'arbitre des plus grands événements, ce qui, indépendamment de l'intérêt qui s'attache au récit exact d'un fait d'armes de cette importance, explique la longue digression à laquelle je me suis livré. Et quand l'Empereur, cédant aux intrigues de Savary, à l'humeur que lui donnèrent les amours de Mme Murat et du général Junot, qui certes valait bien ceux qui lui ont succédé et dont le départ n'a pas rendu cette belle et charmante Caroline plus sage, quand l'Empereur sacrifia à de si misérables motifs son ami le plus fanatiquement dévoué, ne devait-il pas se douter que ce sacrifice, qui ne parut qu'une dureté et une ingratitude, se compliquerait du sacrifice d'une armée? car il connaissait l'homme à qui il confiait cette armée et savait que cet homme, né pour être auprès de sa personne le premier aide de camp du monde, n'avait comme officier d'autre transcendance que de conduire une charge de la manière la plus brillante. Et, pour Napoléon, ce sacrifice d'une armée en entraînait un autre bien autrement grave, celui de sa destinée victorieuse, c'est-à-dire de sa couronne, de sa gloire, de sa vie et de l'existence politique de toute sa famille qui le suivit dans sa chute immense.

Il ne nous restait plus qu'à évacuer le Portugal; dès

le 23, un traité provisoire fut conclu. Malgré l'importance de leur succès, incertains de l'époque où les renforts qu'ils attendaient pourraient arriver, les Anglais n'étaient pas rassurés sur leur position, et cette convention préliminaire nous laissait les honneurs de la guerre; le 30 août, fut signé le traité définitif. Le général Beresford (1), homme poli, mais très ferme de caractère, soutint avec acharnement les dernières discussions qui précédèrent cette signature. Il n'y mit pas, du reste, plus d'énergie et il y mit moins de talent que le général Junot, qui fut d'autant plus magnifique que, pour sauver ce qui pouvait l'être de cette fatale position, il fallait non un général, mais un homme. Aussi, et grâce à sa vigueur et à quelques belles inspirations, obtint-il des négociateurs anglais, et par la force de ses raisons comme par la puissance de son caractère, des avantages qui irritèrent au dernier point les Portugais. Ceux-ci voyaient avec rage les restes de notre armée leur échapper, et ils s'en prenaient aux Anglais de cette déconvenue. Notre situation à Lisbonne pendant les derniers instants qui précédèrent notre départ fut des plus menaçantes; le mot d'ordre était : « Mort aux Français »; mais je ne reviendrai pas sur ces journées malheureuses, et je terminerai l'épisode de notre occupation par mes derniers souvenirs personnels.

Lors de la ratification du traité, l'on s'était mutuellement donné des otages; le colonel Dunkin, aujourd'hui lord Russel, membre des communes d'Angleterre, nous

(1) Lors de cette discussion du traité, le général Beresford et le colonel Murray s'étaient rendus à cet effet à Lisbonne; ils dînaient chez le général Junot, et, après avoir assez indiscrètement abordé les événements de Madrid et ce qui en était la conséquence, le général Beresford se permit d'ajouter : « Les chefs des États ne font impunément aucune grande faute », mot qui fut suivi par un profond silence.

fut envoyé à ce titre ; il se rendit chez moi et me dit : « Monsieur le général, vous êtes cause que je suis ici. J'ai traduit en anglais votre *Manuel des adjudants généraux ;* vous avez pris, dans cet ouvrage, l'engagement de le faire suivre par un ouvrage complet sur la matière, et je viens tout exprès pour vous sommer de tenir votre parole et pour vous dire que votre traducteur est tout prêt..... » Rien n'était plus obligeant, plus digne d'un homme aussi distingué. Je lui répondis que sa démarche me faisait sentir plus vivement que jamais l'obligation d'acquitter ma promesse, et que d'ailleurs, s'il lui avait plu de nous laisser tranquilles en Portugal, je n'aurais pas tardé à avoir, à cet effet, tout le temps nécessaire : qu'au surplus, dès mon premier loisir, je m'occuperais de rédiger un *Manuel général,* mais que, si l'occasion ne s'en retrouvait pas, je le regarderais comme un peu cause de mon insuccès. Et nous nous quittâmes très satisfaits l'un de l'autre.

Un des articles du traité portait que tous les objets d'art qui pourraient se trouver à la disposition des Français faisant partie de l'armée, seraient renvoyés à une commission présidée par le général de Beresford, et que les malles et caisses de tous les Français, les généraux y compris, seraient fouillées. Or, un jour qu'avec le général Junot, je visitais le château de Quélus, il s'était aperçu que j'admirais beaucoup une vierge en mosaïque sur lapis-lazuli, dans un cadre d'argent orné de huit anges en haut relief et du même métal. C'était le cadeau d'un pape à je ne sais plus quel souverain de Portugal, et, sans que je m'en aperçusse, le général Junot donnait l'ordre de me l'apporter de sa part. Je l'avais trouvée chez moi en y rentrant. Forcément comprise dans l'article du traité, je la fis porter chez le général, depuis maréchal Beresford, en l'informant comment je l'avais

eue; je lui marquais que mes caisses étant prêtes à être fermées, et je le priais de les faire visiter. Il me renvoya la mosaïque et me répondit qu'à l'époque où je l'avais reçue, le général Junot avait le droit de me la donner, que de plus ce don était ratifié par la commission, qu'enfin aucune caisse, aucune malle portant mon nom ne serait visitée par personne, et qu'il était, en son particulier, charmé de concourir à ce témoignage d'estime publique.

C'est une des choses qui, dans ma vie, m'ont le plus flatté; comment en eût-il été autrement quand on fouilla indignement les effets de tous les autres généraux, ceux même du général en chef, et qu'on fit restituer tant d'objets de prix, y compris une magnifique collection de tableaux que le général Delaborde avait conquise je ne sais plus où? De tous ces objets que les Français avaient en leur possession, deux seuls arrivèrent en France, savoir : ma mosaïque, qui, trop vieille pour supporter le trajet, ou mal emballée, ne me parvint qu'en poussière, et une Bible en douze volumes, je crois, peinte par les plus grands maîtres de l'Italie, également présent d'un pape, qu'on évaluait à 1,200,000 francs, et que le général en chef s'était adjugée. Ce fut le premier objet qui lui fut spécialement et officiellement réclamé, en même temps qu'un million en or qu'il avait fait porter chez lui, sitôt le traité signé, et que la commission anglaise, chargée de recevoir nos comptes, le força à restituer. Quant à la Bible, le général répondit en déclarant sur sa parole d'honneur qu'elle n'était plus en Portugal; il disait vrai : voici comment elle venait d'en sortir. Le traité obligeait les Anglais à faire immédiatement conduire à la Rochelle un officier chargé de remettre à l'Empereur une copie du traité; cet officier fut M. de Lagrave, l'un des aides de camp du général en chef. Il mit à la voile une heure après l'échange des ratifications

et n'emporta avec lui qu'une seule petite malle; mais cette petite malle, fabriquée exprès, contenait juste la Bible, et ce furent ainsi les Anglais eux-mêmes qui mirent la plus grande diligence à transporter en France ce qu'ils mettaient tant de zèle à vouloir empêcher de partir. Vendue par Mme la duchesse d'Abrantès à Louis XVIII, pour la somme de 80,000 francs, cette Bible fut renvoyée en cadeau au Régent. Personne n'était plus prodigue que les Bourbons, en ce moment où la France devenait si pauvre. Qui ne sait qu'à cette époque, où ils avaient rendu le cours du Rhin qu'on aurait pu sauver, où ils forcèrent le roi de Piémont à reprendre la Savoie, où ils tenaient même à rendre Avignon au Pape, où leur orgueil s'exaltait de tout ce qui humiliait la France et la dépouillait, on aurait pu en obtenir tout ce qui n'était pas nécessaire à l'approvisionnement de la halle de Paris?

Tandis que je suis sur ce chapitre des valeurs, je consigne encore ce fait. Deux jours avant notre départ de Lisbonne, et alors que j'avais peine à dissimuler l'humeur que j'avais contre le général Junot, M. Luuyt, dont il avait fait son ministre de la guerre et de la marine, arriva chez moi avant que je fusse levé, s'assit près de mon lit, et, de l'air d'un homme embarrassé de sa mission, me dit : « Le duc d'Abrantès, qui vous est très attaché, s'était promis de s'occuper dans ce pays de votre fortune et de votre avancement. Sous ce premier rapport, et sans rappeler que relativement aux concessions de terrains et de châteaux il s'était fait un plaisir de vous complaire en tout ce que vous désiriez, il vous aurait compris dans les premières gratifications, s'il avait moins compté sur votre amitié; mais, sûr de vous, il a cru devoir satisfaire d'abord des exigences hostiles. Les événements ne laissant plus d'avenir à son

autorité dans ce pays, il s'était fait remettre un million, sur lequel 200,000 francs vous étaient destinés; vous le savez, ce million lui a été repris. Manquant entièrement de ressources aujourd'hui, il veut du moins vous témoigner sa bonne volonté et m'a chargé de vous remettre 15,000 francs, qui sont tout ce qu'il a pu réunir dans ces circonstances fâcheuses. — Quinze mille francs, m'écriai-je, remportez-les, et dites au général en chef que je ne les accepte pas. » Puis, indépendamment de beaucoup d'autres choses et après avoir rappelé l'engagement volontaire du général en chef à mon égard, ses prodigalités envers tant d'autres, les 20,000 francs qu'il venait d'envoyer au général Solignac, j'ajoutai : « Mieux vaut une banqueroute que cette manière d'escompter une parole à cinq pour cent... » M. Luuyt était un homme froid, de beaucoup d'esprit, et, en dépit du mariage qu'il avait fait, un homme d'un jugement fort rare. Il me laissa m'emporter, et lorsque je me tus : « Tout cela serait à merveille, me dit-il, s'il n'était pas certain que le duc dispose pour vous de la totalité de sa dernière ressource, et s'il n'était pas affligé de ne pouvoir faire davantage. Que gagnerez-vous donc à vous exaspérer contre lui, dans un moment où il est si malheureux? Quinze mille francs, je le sais, ne sont rien, surtout comparés à ce que vous deviez attendre; mais encore cela peut servir. Ensuite la résignation que vous y mettrez lui laissera l'obligation et le désir d'achever de s'acquitter dès qu'il en aura l'occasion, tandis que, vous brouillant avec lui, vous lui donneriez sous trop de rapports quittance de l'avenir. » Tout était dit, les 300,000 francs promis, les 7 à 8 millions espérés sur l'opération Thonnelier, les 60,000 francs de rente annoncés, le château de Bellas, les profits sur le change avec Paris, tout s'était évanoui, et, de ces rêves de fortune, il ne restait que ces 15,000 francs, qu'en

s'en allant et sans m'en avoir parlé davantage, M. Luuyt laissa sur ma table. Je n'en parlai pas, bien entendu, au général Junot, et je n'eus, au sujet de ses promesses non réalisées, d'autre explication avec lui que celle dont je ferai le récit plus loin et dont je fus touché comme d'une véritable réparation.

Ce ne fut pas ma seule consolation. Ne m'étant trouvé mêlé par la force des circonstances, et suivant la promesse que j'en avais faite au général en chef, à aucune affaire, je fus, pendant notre agonie, l'objet d'une estime toute particulière de la part des Portugais et des chefs de l'armée anglaise. J'ai dit les procédés du général Beresford, qui de suite fut fait maréchal et commandant en chef des troupes portugaises; il y eut lutte de la part du commodore chargé de la conduite de notre convoi, pour m'avoir à son bord au lieu du général Delaborde, ce qui n'était pas possible; quant aux habitants, et alors que Loison dut être protégé contre eux par quatre bataillons et quatre pièces de canon bivouaquant à sa porte, ils se montrèrent si pleins d'égards pour moi, que je réduisis mon poste de vingt-quatre à douze hommes. Au lieu de ne sortir qu'en voiture, et comme Loison avec une nombreuse escorte, je ne sortais plus qu'à cheval et suivi par une seule ordonnance; je n'allais qu'au pas et, dans cette ville alors si hostile, je ne rencontrais pour ainsi dire pas un homme, fût-il du peuple, qui ne m'ôtât son chapeau. Que dirai-je? En 1831, le chevalier Suchet, frère du maréchal, sortant d'un dîner de Portugais et me trouvant chez la marquise de Turgot, me rapporta les choses les plus flatteuses sur le souvenir que, vingt-trois ans après, on me conservait à Lisbonne, et sur l'unanime témoignage que l'on rendait à ma conduite. Le général Taviel (1), vers la

(1) Ce digne et excellent général Taviel, qui rendit tant de ser-

même époque, dit chez la comtesse de Sugny : « Il n'y a qu'un général qui n'ait pas volé en Portugal, et c'est le général Thiébault. — J'espère, lui observa Mme de Sugny, que vous vous exceptez aussi des voleurs. — Ma foi, non, répliqua-t-il ; il y a deux petites occasions où cela a été plus fort que moi. »

Si j'ai rapporté ces faits, ce n'est pas pour me faire un mérite d'un désintéressement que le succès de la combinaison Thonnelier, bien que financièrement elle soit jugée légitime et permise, aurait certainement démenti auprès des Portugais; mais il m'a paru intéressant de montrer par cet exemple comment un peuple conquis juge ses conquérants assez justement d'après leur conduite, et par suite de quelles actions une conquête peut être ou conservée ou perdue.

Quoi qu'il en soit, n'ayant pu m'attendre à ce qu'une promesse aussi formelle, et dont ma conduite avait fait une dette, fût transgressée et le fût à ce point, j'avais renchéri sur tout ce qui m'avait semblé de nature à prouver à ma chère Zozotte avec quelle fidélité je m'occupais d'elle sans cesse. Dès mon arrivée j'avais acheté pour elle tout ce qui m'avait semblé devoir lui être agréable. Et d'abord trois superbes peaux de tigre : Mme de X....

vices à l'artillerie dans cette campagne du Portugal, et qui fit preuve de tant d'énergie et de bravoure, était borgne. Le colonel Douence, commandant les parcs, l'était devenu, parce qu'ayant regardé, à travers le trou d'une serrure, deux demoiselles qui s'habillaient, l'une d'elles poussa à travers ce trou une aiguille à tricoter et lui creva l'œil; enfin mon sous-chef d'état-major Bagneris l'était également, mais il avait des prétentions, quoiqu'il fût très laid. Un jour que tous les trois dinaient chez le général en chef, le général Taviel, qui s'amusait à mystifier Bagneris, dit tout à coup : « Nous sommes, monseigneur, trois borgnes dans votre armée, et vous les avez sous les yeux; convenez du moins que le plus beau, c'est moi, et le plus laid, c'est Bagneris. » Quoique borgne, Bagneris, en fait d'intérêt, n'était ni myope, ni borgne; il est mort fort riche.

partant pour Paris, m'offrit de s'en charger; elle les emporta donc; mais le fait d'avoir voyagé si longtemps avec elles lui inspira sans doute le regret de s'en séparer; car non seulement, une fois arrivée, elle ne les fit pas remettre, mais, pensant qu'après une ou deux démarches inutiles, on y renoncerait, elle ne répondit rien à deux messages que Zozotte lui envoya. Cette spéculation, si peu digne d'une femme de son nom, ne pouvait cependant pas réussir avec Zozotte, qui lui écrivit que si elle n'avait pas ses peaux dans les vingt-quatre heures, elle prendrait la voie judiciaire. Elles furent alors délivrées au porteur de cette troisième sommation, et Zozotte jugea qu'elles étaient bien mieux placées devant son lit, sa causeuse et son secrétaire, que dans les appartements de la dame.

J'avais également envoyé, mais par une occasion plus sûre, deux pièces de mousseline des Indes, brodée en lames d'argent; malheureusement ces deux pièces ne furent pas jugées du meilleur goût du monde; tous les compliments que j'en reçus furent que, dans cet envoi comme dans celui du chocolat que j'avais expédié de Bayonne, il n'y avait de bon que l'intention; mais un collier de petites perles d'or et de graines du Brésil, deux colliers de Gourmichéis, les seuls que j'aie encore vus à Paris; un saphir, un rubis, une émeraude et un brillant jaune, montés en quatre petites bagues; onze belles paires d'émeraudes pour un collier, plus les onze poires et les pierres nécessaires pour le peigne et les boucles d'oreilles, le tout du plus beau choix; un charmant collier et une paire de boutons d'oreilles de rubis d'Orient; une magnifique et complète parure de topazes jaunes; deux filets de perles fines aussi remarquables par leur eau, leur grosseur et leur égalité, filets qui, donnés pour rien, à ce que l'on me disait, me coûtèrent

8,000 francs (1); enfin deux perles de 7,500 francs complétant la parure des filets : tous ces joyaux, que je rapportai, furent accueillis avec ravissement. Parer Zozotte que j'adorais fut mon plus grand bonheur ; toutefois, en faisant ces folies, j'avais compté sur la réalisation des promesses du général Junot, et je fus terriblement gêné d'avoir tant de bijoux, sans gratification pour combler le vide qu'ils avaient fait dans ma poche.

J'aurais non moins volontiers rapporté quelques-uns de mes chevaux; le traité nous donnait le droit de les embarquer tous; mais les éventualités, l'embarras du transport et la nécessité surtout me décidèrent à mettre en vente mon écurie. L'un des premiers écuyers d'Angleterre, lord Paget, vint la voir, demanda le prix, 10,000 francs, et voulut marchander; on ne lui répondit pas. Le général Beresford arriva peu après; il avait beau jeu, car j'étais si piqué de la conduite de lord Paget que, pour qu'il n'eût pas mes chevaux, je ne sais à quel prix je ne les aurais pas donnés; au mot de 10,000 francs, le général Beresford les paya, et il eut raison, car c'était fort bon marché. De plus, je lui fis cadeau d'une voiture, de mes chaises et de tous les harnais, que je lui envoyai en même temps que les mules et les chevaux, et j'eus le plaisir qu'à dîner chez le général Junot, lord Paget me dit qu'il regrettait ma précipitation, parce qu'il aurait au besoin dépassé ces 10,000 francs, d'autant que mes équipages étaient compris. Je répliquai que je n'étais pas un marchand, et j'ajoutai : « Je vends mes chevaux aujourd'hui, mais je les rachèterai dans six mois. » Le général Junot sourit, lord Paget ne releva pas ce mot et se contenta de me dire que ce qu'il regrettait le plus, c'était mon cheval navarrais, admi-

(1) On les estima, à Paris, 14,000 francs.

rable bête que j'avais achetée à Bayonne. « N'est-ce que cela? reprit le général en chef, je vous en consolerai; car, moi aussi, j'ai un cheval navarrais, que je vous prie d'accepter et qui vaut bien celui du général Thiébault. » Certes il valait bien plus que son prix, puisque lord Paget l'avait pour rien; il était aussi très joli; mais, de ce cheval au mien, il y avait trop loin pour consoler lord Paget, qui ne put cacher quelle différence il en faisait.

Si je n'emportais des chevaux, j'emportais du vin. Le baron de Quintella, l'hôte du général en chef et qui recevait parfois de celui-ci l'honneur d'être invité à une table (1), qui, comme je l'ai dit, lui coûtait à lui-même si cher, ce baron de Quintella se plaçait assez souvent à côté de moi et causait volontiers. Je ne sais plus à quelle occasion il m'arriva de lui demander quels étaient les meilleurs vins et liqueurs que l'on récoltait en Portugal; il m'en cita cinq dans leur ordre de qualité et me demanda la permission de me mettre à même d'en juger. Je l'avais prié de n'en rien faire, quoique je fusse convaincu qu'il s'agissait au plus d'une demi-douzaine de bouteilles de chaque espèce; mais, à mon grand étonnement, le lendemain on apportait chez moi cinq caisses, toutes fermées, contenant chacune cent bouteilles d'une de ces cinq espèces, et de plus une bouteille de chacune, afin que je pusse les goûter et les juger de suite. Il est inutile d'ajouter que c'étaient des vins de première qualité, et de si bonne qualité que les matelots du bâtiment anglais qui rapporta mes bagages en France, le flairèrent et, durant la traversée, m'en burent les trois quarts.

(1) C'est à ces dîners du général en chef que je vis le marquis d'Alorna, maréchal de camp, avec lequel j'eus l'occasion de causer de la reconnaissance que j'avais faite en 1801 contre

Mais ce que nous ramenions de moins ordinaire, c'étaient des émigrés, dont beaucoup s'étaient trouvés à Lisbonne, lors de notre arrivée qui ne les avait pas fait fuir; plusieurs nous durent leur rentrée en France, et de ce nombre je citerai le comte de Novion et M. de Bourmont.

Nous avions trouvé le comte de Novion colonel de la légion de police, et, aux portes de Lisbonne, le général en chef avait été reçu par un détachement à pied et à cheval de cette légion, qui, dans la plus belle tenue, l'avait accompagné chez lui. De plus, le comte de Novion avait garanti la tranquillité à Lisbonne, et, par ses efforts, par son énergie et son mérite, il était non seulement parvenu à tenir sa promesse sur ce point, mais encore il nous avait, pendant tout le cours de notre séjour, rendu les plus grands services. Il avait avec lui son fils aîné, Edmond, brave et digne jeune homme, spirituel, ardent, et qui donnait de brillantes espérances. Presque toujours de service auprès de moi, ce jeune homme me fut fort utile; je l'aimais tendrement, et, en maintes occasions, je me fis un plaisir de me conduire avec lui comme j'aurais pu le faire avec un fils. Il est mort et n'a laissé qu'un frère, malheureusement tout différent de lui. Quant à leur père, il n'est pas de soins qu'il ne me rendît; tous les jours, il me faisait part de ses rapports au général

l'armée portugaise dont il faisait partie. J'ai déjà parlé de ce fait, et je n'y reviens pas; mais je ne puis quitter ce marquis d'Alorna sans dire que c'était un homme d'esprit et un homme de cour, quoiqu'il fût un homme de guerre et qu'il eût beaucoup étudié son métier, notamment en tout ce qui tenait à la défense du Portugal. C'est à lui que j'ai dû la communication des matériaux d'après lesquels j'ai rédigé la reconnaissance militaire de la frontière du Beira, insérée aux pièces justificatives à la suite de ma *Relation*; mais ce ne fut pas moins à lui que le maréchal Masséna dut les faux renseignements qui, en 1810, firent livrer le funeste et si absurde combat de Busaco.

en chef; dessinant très bien le plan, il me fit et me donna celui de Lisbonne, exécuté avec le plus grand soin, et c'est encore à lui que je dus la note, que j'ai publiée en appendice de ma *Relation*, sur les événements qui avaient précédé notre entrée à Lisbonne. J'ai raconté dans cette note qu'au moment où le général Junot entrait en Espagne, marchant sur Salamanque, tandis que trois corps espagnols se formaient à Tuy, Alcantara et Badajoz, l'envoyé de France et l'ambassadeur d'Espagne venaient d'ôter de dessus les portes de leurs hôtels les armes de leurs maîtres et de demander des passeports. Tout annonçant de sinistres événements, un conseil extraordinaire fut réuni par les ordres du prince régent et présidé par lui; mais, en parlant de ce conseil, je n'ai pas cru devoir en 1817, alors que le Régent était devenu roi, ajouter une anecdote que je tenais de M. de Novion et que je reproduis ici, parce qu'elle peint admirablement ce don Juan, futur Jean VI, fils incapable de la pauvre reine folle dona Maria, et parce qu'elle explique aussi, et mieux que ne le feraient des pages d'histoire, l'abandon où nous avions trouvé Lisbonne. Donc la réunion du conseil, auquel je fais allusion, avait pour objet cette grave question : « Le Portugal est-il assez fort pour courir les chances de la résistance et de la guerre, ou bien doit-il accepter l'occupation, et le prince régent quitter les États d'Europe? »

La discussion n'avait pas tardé à s'animer, grâce à la vigueur avec laquelle un des conseillers, don Rodrigo de Souza, soutenait le premier des deux partis, et l'on en était au moment le plus critique de ce terrible débat, lorsque le prince frappa sur la table un formidable coup. Tout se tut devant ce signal, qui semblait annoncer un arrêt irrévocable, et ce fut au milieu de ce silence que le prince s'écria : « J'en tiens deux... » Et en effet, de

trois mouches qui venaient de se poser devant lui, il en avait écrasé deux. On sait que la noble opinion de Rodrigo de Souza valut à son auteur l'exclusion hors du conseil; on sait que le prince s'embarqua pour le Brésil, ne voulut en revenir que pour être roi, à la mort de sa mère en 1816; on sait qu'il eut encore dix ans de règne; mais ce qui s'explique, après l'anecdote que je viens d'en rapporter, c'est comment et la régence et le règne d'un tel prince ne pouvaient manquer de porter un coup fatal à la prépondérance du Portugal et de le réduire à l'état d'une simple province par la perte du Brésil.

Pour en revenir au comte de Novion, auquel je dois l'occasion de cette longue digression, au moment de notre évacuation, il ne pouvait rester en Portugal par suite du zèle qu'il nous avait montré; de plus, il avait été nommé maréchal de camp au service du Portugal, par décret de l'Empereur. Ce titre seul l'eût désigné à la vengeance des Portugais; il fallut bien qu'il acceptât de nous, c'est-à-dire de l'Empereur, l'obligation de sa rentrée en France; ce qui n'empêcha pas, à la Restauration, ce général napoléonien de devenir ultra-forcené et, j'éprouve un véritable regret à le dire, arrogant au point de mériter d'être un de ces grands prévôts qui, en 1815, présidèrent à tant d'assassinats politiques.

Un autre de nos émigrés, qui mérite une mention spéciale, est le comte de Bourmont. Dès notre entrée à Lisbonne, il avait fait une cour assidue au général Junot; il fut bientôt, ainsi que Mme de Bourmont, des soirées intimes et même de celles que le général en chef passait chez Mme Foy. Mme Foy n'était pas sans doute la du Barry, mais elle était encore moins la La Vallière du général Junot; pour ce qui en fut de Bourmont vis-à-vis d'elle, on comprend qu'un homme de cette espèce

devait avoir, pour en agir ainsi, plus d'un motif. Lors du débarquement de l'armée anglaise, cédant en partie à l'action belliqueuse du sang français, mais sans doute aussi dans des vues que je n'ambitionne pas de pénétrer, il avait demandé au général en chef de l'accompagner en qualité d'officier d'ordonnance ; puis, n'ayant trouvé sans doute l'occasion d'aucune des trahisons qui pussent lui convenir, imaginant peut-être qu'à cet égard il serait plus heureux en France, il sollicita un ordre pour y rentrer avec nous, et je fus chargé de lui en donner un, comme j'en avais donné au comte de Novion. On sait quel a été le prix de l'honneur qu'il obtint de rentrer comme adjudant commandant, au service d'une patrie qu'il ne méritait pas de revoir; comment il a acquitté les grades de général de brigade et de général de division qu'il a successivement reçus de l'Empereur. Traître devant l'ennemi et trahissant tous ceux qu'une solidarité d'honneur réunissait sous les mêmes drapeaux, on peut dire qu'il justifia ce mot qu'il avait d'ailleurs inspiré : « Entre le visage de M. de Bourmont et l'épaule d'un galérien il n'y a pas de différence. »

L'embarquement avait commencé dès le 11 septembre; le 13, le duc d'Abrantès s'était rendu sur la frégate *la Nymphe* qui devait l'emporter; Delaborde, sur la frégate *l'Aimable*, et moi sur la corvette *la Filla*. Nous faisions partie du premier convoi, et, pour ne consigner ici que les souvenirs qui me concernent, voici celui que me rappelle mon embarquement.

Une dame de Lisbonne, jeune et superbe, s'était prise pour moi d'une passion que je n'avais pas le droit de partager et qui me plaça dans la plus torturante des situations. Un brusque départ m'avait tiré de semblable impasse à Madrid ; un ordre m'avait suffi à Fulde pour mettre cent lieues entre une jeune exaltée et moi : une heure

de malaise m'avait sauvé à Vitoria; mais, à Lisbonne, je n'avais pu ni faire partir la dame, ni m'éloigner d'elle, ni même éviter de la voir tous les jours et chez mes hôtes et chez elle. Dans l'impossibilité où je me trouvais de répondre à l'exaltation de ses sentiments, j'avais essayé de tourner ses vues sur un des plus brillants officiers que j'aie connus, jeune homme charmant, plein d'esprit et fort amoureux d'elle; mais je n'avais pas été long à m'apercevoir que ce procédé de substitution était indigne d'elle et devait lui faire injure: elle cédait à l'enivrement d'une passion plus forte qu'elle, tout en ayant horreur de sa faiblesse et en détestant ses torts envers un mari dont elle vantait la tendresse et auquel, dans sa rigueur contre elle-même, elle prêtait des qualités qu'il n'avait pas. Jamais elle n'avait provoqué ou mérité un soupçon de coquetterie, et sa conduite avait été irréprochable, comme elle a continué à l'être; mais, à mon égard, sa raison s'était égarée à ce point que la pauvre enfant, tout en acceptant ce que j'appellerai mon respect, n'avait cessé de se livrer à des accès de jalousie très injustifiés. Or, la veille du jour où je devais quitter Lisbonne, elle avait cent personnes chez elle; j'avais paru vers onze heures du soir; dès qu'elle m'avait aperçu, elle était venue à moi, et nous étions passés sur une terrasse d'orangers sur laquelle s'ouvrait de plain-pied le salon. « Est-ce un adieu que vous venez me dire? me demanda-t-elle d'une voix troublée. — Mais non. — Quand partez-vous? — Demain. — L'heure est-elle fixée? — Pas encore. — Vous reverrai-je? — N'en doutez pas. — Il faut, avant notre départ, que je vous revoie et que je vous parle. » Sa sœur nous avait rejoints, et, à mon grand soulagement, vers minuit j'avais disparu; à une heure du matin, 13 septembre, mes derniers effets avaient été portés à bord de la *Filla*, commandée par le fils de l'amiral

Rodney ; à trois heures, j'étais à bord, et à la pointe du jour nous descendions le Tage pour aller jeter l'ancre, au delà de son embouchure. Là nous avions attendu les quarante-deux bâtiments de transport formant le gros du convoi et qui en effet s'étaient ralliés à nous pendant cette journée et la nuit suivante (1) : dans le nombre se trouvait celui sur lequel on avait fait embarquer toutes les dames, ce qui nous faisait dire que ce transport était « plein de charmes ».

J'étais donc sur le pont de la *Filla*, lorsque, à neuf heures du soir, arriva de Lisbonne un bateau monté par un messager de ma dame, qui m'envoyait, par cette voie, une lettre d'adieu vraiment déchirante et une épingle d'une grande beauté ; l'épingle, entourée de perles fines, était surmontée par un brillant de prix et renfermait des cheveux. Ce souvenir venait raviver la peine que m'avait causée la vue d'un désespoir dont j'avais fait tout au monde pour prévenir la cause, et, je dois le dire, à mon plus grand regret cette malheureuse dame faisait une partie des frais de la satisfaction que j'éprouvais à quitter Lisbonne, indépendamment de l'ardeur qui me rappelait vers l'unique objet de mes adorations et de mon culte. Mais que faire de cet envoi ? Pour la lettre, à laquelle on conçoit que je ne répondis pas, elle fut brûlée à l'instant même ; quant à l'épingle, la garder avec son gage d'amour me semblait impossible ; je ne devais et je ne pouvais avoir vis-à-vis de ma femme aucun secret de cette nature ; en ôter les cheveux me parut une indignité ; les remplacer par d'autres, une profanation ; la donner, une vilenie. Ne voulant en dis-

(1) Le premier convoi comprenait les troupes de la première division, le tiers des hôpitaux, toutes les administrations, tous les membres du gouvernement du Portugal et tous les Français ou Portugais qui avaient voulu suivre l'armée.

poser pour personne; ayant horreur de diviser ce qui avait été réuni dans l'effusion de la douleur, ne pouvant la garder entière, je jetai l'épingle à la mer. L'Océan devenait ainsi l'inviolable dépositaire d'un souvenir qui, d'ailleurs, en tant que souvenir, avait joué son rôle en atteignant son but.

C'est sous cette impression attristée que je quittai le beau ciel de la Lusitanie. Nous laissions sur les bords du Tage puissance, gloire, honneur et richesses; mais nous échappions à une terre étrangère, nous allions retremper nos âmes en touchant le sol de la patrie; pour ma part, délivré d'un rôle dont mon amour se révoltait, j'allais revoir ma femme, la consoler un moment par ma présence, la charmer par les riches cadeaux que je lui rapportais, et réaliser du moins quelques-uns de mes rêves de bonheur.

CHAPITRE V

Pour la première fois de ma vie j'allais subir une traversée, et, indépendamment de l'émotion que j'éprouvais de faire connaissance avec le plus beau, mais aussi avec le plus terrible des quatre éléments, je subissais cette autre impression de voyager sur un bâtiment de guerre anglais, et de me trouver en fait à la discrétion de nos implacables ennemis. Notre convoi de quarante-cinq bateaux ajoutait à cette émotion l'intérêt d'un grand spectacle.

Le 14 septembre au matin, nous mîmes à la voile et perdîmes bientôt la terre de vue. Nous cinglions à l'ouest d'abord pour doubler le Finisterre espagnol, ensuite pour que le gros temps, dont l'équinoxe nous menaçait, ne nous prît pas près des côtes. Nous marchâmes ainsi pendant plusieurs jours; un calme plat survint; aussitôt toutes les voiles retombèrent sur elles-mêmes; les bâtiments s'arrêtèrent comme s'ils n'étaient plus que sur de l'huile. On se tromperait si l'on imaginait qu'un tel calme n'inspire que l'ennui; il oblige à consommer des vivres qui ont été proportionnés à une durée moins longue du voyage, et il justifie ainsi cet adage : « On fait en mer cent lieues avec une livre de pain, et parfois pas une lieue avec cent livres. » Ce n'est pas tout; un convoi de navires en panne n'obéit qu'à des courants, qu'aucune autre force ne contrarie plus, qui deviennent irrésistibles et qui arrachent les navires à leurs amarres,

les entraînent, les jettent l'un contre l'autre et leur causent les plus graves avaries. C'est ce dont nous eûmes la preuve dès le second jour; plusieurs de nos bâtiments furent très sérieusement endommagés; quoi qu'on eût pu faire pour les réparer, ils se trouvèrent hors d'état de résister aux tempêtes que nous éprouvâmes par la suite, et périrent. Enfin, le troisième jour, la mer reprit ses ondulations, et, la brise s'annonçant, ordre fut donné de remettre à la voile pour onze heures du soir.

Mais à ce moment lord Stuart, qui avait témoigné pour moi tant de prévenance à Lisbonne, qui avait demandé à me ramener à bord de sa frégate, qui m'avait exprimé tant de regrets de n'avoir pu m'obtenir à la place du général Delaborde, me fit prier de venir ce jour-là dîner avec lui. Je m'y rendis avec Fontenay, seul enfant né du premier mariage de cette magnifique demoiselle Cabarrus, bien plus connue sous le nom de Mme Tallien que sous celui de Mme de Fontenay ou même de princesse de Chimay, titre et nom qu'elle porte aujourd'hui. Grand, beau, Fontenay, par sa prestance, était le digne fils de sa mère; c'était de plus un excellent jeune homme, garçon charmant qui nous avait rejoints à Lisbonne et que j'avais pris avec moi, parce que, parlant très bien l'anglais, il me servait d'interprète. Je partis donc en sa compagnie sur un canot monté par un midshipman et quatre matelots rameurs.

Lord Stuart fut parfait pendant tout le repas, qui fut excellent et fort gai. Placé côte à côte de lui, nous causâmes. Il regrettait de ne pas avoir une de nos musiques militaires à son bord; je lui parlai de celle du 86e de ligne et lui offris un ordre pour qu'elle quittât le transport sur lequel elle se trouvait et pour qu'elle passât sur la frégate. Il accepta cet ordre avec joie; je le lui remis. Comment ne s'en servit-il pas dès le lendemain? Il

aurait sauvé quelques victimes; car le transport périt corps et biens (1), en entraînant dans l'abîme l'état-major du régiment, les deux compagnies de grenadiers et la musique. En sortant de table, nous nous mîmes à jouer, et, grâce au punch, nous nous oubliâmes à cette seconde table, comme nous nous étions oubliés à la première. si bien que tout à coup le commodore s'écria : « Il est onze heures moins le quart. et vous n'avez plus le temps d'arriver à la *Filla.* » Pendant le calme plat et pour éviter les avaries, les deux bâtiments de guerre s'étaient éloignés l'un de l'autre, ainsi que du convoi, et se trouvaient séparés par une grande demi-lieue. Il n'y avait donc qu'un parti à prendre, rester jusqu'au jour sur la frégate; mais cela avait un air de crainte que je ne pouvais accepter vis-à-vis de ces Anglais; plus ils m'annonçaient de dangers et s'en montraient effrayés pour moi, plus je mis de résolution à paraître braver jusqu'à leur élément, et, moins d'une minute après qu'on nous eut bien montré la lanterne de la corvette, Fontenay, le midshipman, les quatre matelots et moi, nous nous étions jetés dans le canot et nous voguions. Ce canot était fort petit et nous contenait à peine; il n'en cingla les flots qu'avec plus de rapidité, au milieu du plus profond silence qui dura jusqu'à ce qu'un cri

(1) Ce transport était un des bâtiments qui s'étaient trouvés endommagés lors du calme. La tempête l'acheva. Il faisait eau de toute part, les pompes furent insuffisantes, et l'on put bientôt calculer à quel moment le bâtiment allait être submergé. Dans cette extrémité un corsaire parut; aussitôt le colonel se jeta dans un canot, parvint à bord du corsaire et supplia le chef de ce triste équipage de sauver ses malheureux compagnons. Cela se pouvait-il ? Quoi qu'il en soit, le colonel n'obtint qu'un refus inexorable, ne fut même pas laissé libre de retourner à son bâtiment prêt à sombrer, et ce fut dans l'égarement du désespoir qu'il vit peu après disparaître sous les flots l'élite d'un régiment qu'à de si justes titres il était fier de commander.

échappé à mon midshipman eût aussitôt été répété par les matelots. Qu'est-ce? demandai-je. Tous les feux viennent de s'éteindre, me dit Fontenay; c'est le moment où tous les bâtiments doivent reprendre leur marche, et nos matelots ne savent plus où se diriger. Le désordre se mettait dans notre équipage; en fait, tout annonçait que nous devions être perdus, prêts à être séparés non seulement de notre bord, mais du convoi tout entier qui allait nous laisser à cent lieues des côtes, sans une once de biscuit, dans un canot grand comme une noix de coco.

Depuis lors, en ruminant à cette aventure que j'ai contée deux cents fois, à laquelle j'ai pensé dix mille, je n'ai jamais compris comment lord Stuart n'avait pris aucune des mesures propres à prévenir le péril qu'il nous avait cependant si bien signalé. Sa frégate, marchant à une allure autrement rapide que notre barque, ne pouvait-elle pas se rapprocher de la *Filla*, avant que celle-ci eût mis à la voile, et ne nous laisser quitter son bord qu'après s'être assurée que notre arrivée serait certaine? Ne pouvait-il nous donner une lanterne, afin de ne pas nous perdre de vue; ne pouvait-il encore nous suivre pour nous conserver le moyen de revenir plus vite à lui, si nous ne trouvions plus la corvette ou si nous ne pouvions arriver à elle? Enfin ne devait-il pas garder les feux allumés jusqu'à ce qu'un coup de canon, tiré par la *Filla*, lui eût appris que nous étions sauvés? Je trouvais alors mille moyens dont aucun n'avait été pris, et pas une raison pour qu'ils ne l'eussent pas été; car l'explication qui résultait de l'état où le punch et les vins nous avaient mis, lord Stuart surtout, cette raison, la seule admissible, n'en était pas moins tout ce qu'il y avait de plus contraire à la raison. Quoi qu'il en soit, n'ayant plus de point de direction, enveloppés de ténèbres, voués à l'aban-

don qui leur semblait pour ainsi dire accompli, nos matelots, s'abandonnant à leur désespoir, avaient cessé de ramer. Toutefois, averti du danger, j'avais donné la plus grande attention à notre marche; je restais certain de la direction; il fallait de même imposer confiance à mes cinq Anglais qui, debout, se lamentaient et gesticulaient. Par bonheur, celui qui, dans un grand péril, échappe à l'irrésolution et s'empare du pouvoir est toujours sûr de l'exercer. A mon cri : « Silence, et en place! » cri répété en anglais par Fontenay, les matelots se rassirent et se turent, et, lorsque j'eus indiqué de mon bras la direction à suivre et impérativement ordonné de recommencer à ramer, lorsque chacun eut obéi et déployé toutes ses forces pour accélérer notre marche, je fis prévenir qu'au signal que je donnerais nous nous mettrions tous les sept et en même temps à pousser un grand cri. Au premier essai, nos voix, sans échos et presque sans résonnance, se perdirent; le second essai ne fut pas plus heureux; seul le bruit de nos rames y répondit, et toute chance de salut semblait nous échapper. Je soutins le courage de mes six compagnons, et, comme ma voix ne faiblissait pas, ils espérèrent encore; alors, réunissant toutes nos forces, nous lançâmes un appel plus fort que les précédents, appel de détresse s'il en fut jamais, après lequel chacun de nous écouta en une indicible perplexité. Franchement, c'est en cet appel qu'était mon dernier espoir. Notre trajet devait être d'une demi-heure; par la rapidité de notre marche, nous avions dû gagner plus de cinq minutes, et il y avait vingt minutes que nous marchions; d'où il résultait que, pour ne pas être entendus, il fallait ou bien que nous eussions fait fausse route, ou bien que la *Filla* se fût mise en route à onze heures sonnant, hypothèse suivant laquelle tout était dit. Le silence que nous redoutions ne pouvait donc

manquer d'être celui de la mort, et c'est ainsi qu'au milieu de cette lugubre nuit et de ce désert liquide, en proie à une longue agonie morale, aucun de nous ne respirait plus, lorsqu'une voix bien faible, mais enfin qui put être distinguée, se fit entendre. Nous crûmes sortir du tombeau, échapper à l'abîme; on comprend avec quelle vivacité, avec quels efforts de gosier nous répondîmes, avec quel bonheur, quelle joie, nous réentendîmes, et plus forte, la voix qui déjà avait retenti pour nous. Bientôt quelque chose de vague se dessina sur un obscur horizon; la lanterne de la *Filla* se ralluma. Nous n'avions donc pas dévié dans notre marche; peu d'instants après, nous escaladions le flanc de la corvette qui, sous voiles, avait déjà commencé à marcher. Pour nous attendre, lorsque notre dernier cri avait retenti, elle s'était trouvée forcée de carguer ses voiles et de rejeter une de ses ancres; une minute plus tard nous ne l'aurions jamais revue, de même que nous n'aurions été revus par personne.

Le lendemain à la pointe du jour, on signala un bâtiment; c'était le paquebot faisant le service d'Angleterre à Lisbonne. Il serra sur nous et fit remettre au capitaine Rodney des journaux de Londres. Dans l'un d'eux se trouvait un article sur la bataille de Vimeiro, article finissant par cette phrase : « Le champ de bataille nous est resté, et le général Thiébault, chef de l'état-major de l'armée française, a été trouvé parmi les morts. » Je devins furieux. Ce journal devait être arrivé à Paris : des journaux français devaient en avoir donné des extraits, et l'article me concernant n'était pas de nature à avoir été omis; ma femme, mes enfants, ma sœur n'avaient donc pu manquer d'être trompés par cette absurde et, pour eux, déplorable nouvelle. Sans doute de Lagrave, qui, comme je l'ai dit, était parti dès le 3 sep-

tembre, pour porter à Paris une copie du traité, et avait été chargé de soustraire aux réquisitions anglaises la fameuse Bible, de Lagrave avait dû démentir la nouvelle (1); mais cette manière de se jouer du repos des familles n'en était pas moins barbare ; je rappelai à ce sujet l'impression produite par la correspondance d'Égypte et par d'autres indignités de cette nature dues à un scandaleux cynisme, à une impudeur révoltante; enfin. j'eus une prise avec le lieutenant de la *Filla*, mauvais homme, qui ne contenait pas sa rage contre les Français; il blasphémait contre les généraux anglais de terre et de mer, qui selon lui, et pour redire ses expressions, méritaient d'être découpés avec des rasoirs rouges, parce qu'ils avaient signé la convention de Cintra. Cet énergumène fut du reste le seul dont je n'eus pas à me louer; le capitaine Rodney était un excellent homme, et le lieutenant en second, nommé Weith, un charmant garçon ; mais ce maudit lieutenant, véritable loup de mer, commandait pour ainsi dire le bâtiment et, à la manière anglaise, le commandait très bien. Tout ce qui tenait à la propreté et à la discipline était poussé à l'excès; chaque jour le pont était lavé au savon et tout le bâtiment nettoyé à fond; quant à la discipline, elle était cruelle à force d'être sévère; la moindre faute punie par des coups de garcette qui, en présence de cet enragé, mettaient en sang ceux qui les recevaient. Le matin était consacré à ces châtiments, et, comme il n'y avait pas de jours qui ne fussent marqués par trois ou quatre de ces exécutions, j'étais bouleversé, à mon réveil, par les cris des malheureux. Je m'en plaignis au capitaine Rodney. qui ordonna que les punitions à infliger fussent ajournées jusqu'après mon débarquement; or,

(1) Heureusement ceux de mes amis qui avaient eu connaissance de cet article s'étaient empressés de le cacher à Zozotte.

quand je quittai la *Filla*, il y avait plus de soixante-dix de ces tortures à solder par l'équipage, composé de cent quarante hommes : un tiers de ces hommes était étranger; dans le nombre se trouvaient plusieurs Français, qui n'avaient osé se faire connaître et que sans doute, à force de traitements abominables, on était parvenu à embaucher.

Depuis une heure à peine le paquebot nous avait croisés, et des rides imperceptibles, mais se prolongeant à perte de vue, apparurent à la surface de la mer, en se succédant de plus en plus près. Weith m'avertit que c'était un signe avant-coureur de la tempête, et ces rides venant du nord-ouest et par lignes très longues, la tempête s'annonçait ainsi d'autant plus violente que le choc des vagues devait nous arriver avec un élan de trois mille lieues et nous trouver dans le golfe de Gascogne, le pire des parages en mauvais temps. Quelques baleines bondissantes se montrèrent au loin; de suite notre bâtiment fut entouré d'une sorte d'écume blanche produite par les cétacés; nous vîmes également, mais d'encore plus loin, une sorte de butte mouvante qui paraissait et disparaissait, et qui, jugée par nos officiers comme pouvant être un plück, les occupa assez sérieusement; enfin, vers quatre heures du soir, une énorme bande de marsouins, allant toujours au-devant des grandes tempêtes et venant en effet du sud-est, se montra sur les eaux, et, vers six heures du soir, le vent s'éleva, la mer gonfla, notre marche accéléra, et les bâtiments du convoi, ayant toutes les voiles dehors, gonflées au vent, formèrent au coucher du soleil un coup d'œil imposant. Nous filions donc je ne sais combien de nœuds à l'heure, lorsque, par ses signaux, le commodore ordonna au capitaine Rodney de rétrograder pour faire avancer un bâtiment qui restait en arrière. Nous virâmes, assez

mécontents de ce retard, et courûmes sur le retardataire; nous lui tirâmes même un coup de canon pour le faire avancer, mais les avaries qu'il avait éprouvées pendant le calme l'empêchaient de suivre; nous le prîmes alors à la remorque ; malheureusement la tempête nous mit bientôt dans l'impossibilité de continuer notre secours, et le malheureux transport, abandonné à lui-même, fut un de ceux dont on n'eut plus aucune nouvelle.

A minuit la tempête avait redoublé, pour redoubler encore à six heures du matin, et, pendant soixante heures, de six heures en six heures, elle devint de plus en plus furieuse. La nuit nous avait surpris marchant en un convoi de quarante-quatre ou quarante-cinq bâtiments; le jour nous trouva seuls et n'ayant plus un bâtiment en vue. Je n'exagère pas en disant que, par instants, la vague dépassait, de vingt à vingt-cinq pieds, le pavillon de notre plus grand mât, et qu'elle nous enlevait à cette hauteur pour nous faire retomber dans un abîme aussi profond. Contre de telles vagues une corvette est un mauvais abri; vu son peu de longueur, elle ne prend qu'une lame, alors que les frégates en prennent deux et les vaisseaux jusqu'à trois; on y éprouve donc deux ou trois fois plus de tangages, et des tangages bien plus rudes que sur les autres bâtiments de guerre, de même que les roulis y sont beaucoup plus forts. Jusqu'alors je n'avais guère souffert du mal de mer; mais, à ce jeu-là, je dus payer la dette.

La *Filla* était un bâtiment solidement construit et presque neuf, un de ceux dont les Anglais s'étaient emparés à la suite de leur glorieux incendie de Copenhague ; pourtant, dès le lendemain du jour où la tempête avait commencé, on avait descendu tous les huniers, cargué toutes les voiles, à l'exception d'une voile basse, porté toute l'artillerie de l'avant à l'arrière, fermé toutes les

écoutilles et les sabords, et amarré par de forts cordages, et l'un à l'autre, les deux flancs qui n'en craquaient pas moins. Le bruit de ces craquements se mêlait à celui de la pluie battante et continue, au mugissement des vents, à leur sifflement aigu dans les cordages, au claquement des vagues qui se brisaient contre le navire, et, au milieu de ce vacarme effroyable, ce qui me frappa le plus, ce fut le silence profond de tous les matelots et des gens de l'équipage, immobiles, à la place qui leur était assignée et prêts à tout ce qui, au cas d'une catastrophe, peut rester en la puissance des hommes. Au milieu d'une obscurité profonde, dès la seconde nuit, j'avais pu monter sur le pont et y rester une heure, entre soixante-dix automates (1) cramponnés aux cordages, auxquels je me tenais moi-même pour ne pas être renversé ou enlevé, et rien ne me parut plus lugubre que ce silence dans ces ténèbres. En dehors de ces quelques heures passées sur le pont, je m'attachais à ma table, de manière à pouvoir continuer et la rédaction de mon rapport général pour tout ce qui tenait à la fin de notre expédition, et la confection des états de quinzaine depuis la cessation des communications. Ces pièces, ainsi que leurs lettres d'envoi, furent mises au net et prêtes à partir; j'y adjoignis même une romance, dont au surplus la musique ne vaut pas mieux que les paroles.

Un soir, vers dix heures, nous étions réunis dans la chambre du capitaine, chambre que je partageais avec lui, lorsqu'un bruit affreux se fit entendre sur le pont et que par l'escalier un torrent d'eau se précipita dans l'intérieur du bâtiment. Nous nous crûmes submergés, et rien ne pouvait y ressembler davantage; mais ce n'était qu'une vague qui, balayant le pont, avait enlevé l'écou-

(1) Chaque nuit la moitié de l'équipage était de quart.

tille qui couvre l'escalier. A l'exception de quatre malheureux matelots emportés par cette vague, nous en fûmes quittes pour avoir très peur et pour faire jouer les pompes qui, n'amenant que de l'eau souillée et salie, nous rassurèrent, comme elles nous rassuraient chaque matin sur l'état du bâtiment. « Ma foi, mon général, me disait Weith, vous avez du malheur; je navigue depuis mon enfance; j'ai deux fois doublé le cap Horn; j'ai éprouvé des tempêtes sur les mers les plus orageuses; jamais je n'en ai vu de la force de celle-ci. » Et en effet elle nous coûta sept des bâtiments de notre convoi.

Après quinze jours de ce bouleversement, la tempête cependant sembla diminuer; le ciel un soir se nettoya, sinon tout à fait, du moins assez pour qu'on pût prendre le point. Weith était très habile pour ces sortes d'opérations astronomiques; il constata que nous avions été rejetés à la hauteur et non loin de Madère. Une autre nuit nous fûmes portés sur les Roches-Bonnes, fort mal nommées puisqu'elles forment le seul, mais formidable écueil de l'Océan. J'en avais été averti par des allées et venues et des cris; j'avais vu le capitaine se jeter à bas de son hamac suspendu en face du mien et courir presque en chemise sur le pont; j'avais donc appelé Fontenay, de qui j'appris la nouvelle, et, comme j'étais impuissant à conjurer le nouveau danger, je restai couché; seulement Fontenay venait de moment en moment me renseigner. Ainsi, nous virions de bord; nous tirions des bordées pour nous diriger vers le sud; on jetait la sonde à tous moments; on était inquiet des matières qu'elle ramenait; enfin elle ne se trouva plus empreinte que de sable, et nous recommençâmes à faire route.

Lorsque nous nous étions embarqués, on nous avait annoncé dix jours de traversée; j'avais en conséquence fait porter à bord et remettre au capitaine des vivres :

six moutons, trente-six poules, deux à trois cent œufs, des jambons, je ne sais quoi encore, et deux cents bouteilles de vin de Bordeaux; mais, Rodney étant fort mal approvisionné, mes vivres furent mis au pillage, et, au bout de quatorze jours, tout en était consommé; pendant vingt jours je me trouvai réduit aux misérables ressources des bâtiments, c'est-à-dire aux salaisons les plus âcres. Le vin même finit par manquer; nous n'eûmes pour boisson que de la détestable bière. Je ne parle pas de l'eau gâtée au point qu'en s'en servant, même pour se laver, il fallait commencer par se boucher le nez; encore devenait-elle si rare qu'on n'en distribuait que par verre. Je ne sais plus comment et par qui s'étaient trouvés gardés quelques morceaux de viande fraîche, qu'on employa à nous faire une dernière soupe grasse, régal en tout temps, mais d'autant plus précieux alors que, vu le danger de faire du feu sur un bâtiment aussi ballotté, tout repas chaud devenait un extraordinaire. Enfin nous étions devant la table, amarrés à nos chaises, mon assiette bien pleine venait d'être placée entre deux rouleaux fixes qui devaient la maintenir à la table; j'allais porter à ma bouche ma première cuillerée, lorsqu'un coup de mer, le plus violent de ceux que nous eussions encore éprouvés, imprima une telle secousse au bâtiment que j'eus du même coup ma soupe sur mon gilet et sur ma culotte, et qu'à la colère de perdre un mets si rare se joignit celle d'être abîmé et brûlé, pour qu'il ne manquât rien à mon désappointement et à l'hilarité de mon brave Rodney; mais ce qui me rendait surtout furieux c'était d'avoir été ainsi joué par la mer devant des Anglais.

A mesure que nous approchions de Quiberon, lieu déterminé pour notre débarquement et point indiqué pour ralliement, dans le cas prévu où nous serions dis-

persés, nous rejoignions les bâtiments arrivés avant nous, et nous étions rejoints par les autres qui avaient suivi. Le commodore en avait rallié de son côté: nous le trouvâmes louvoyant pour nous attendre: de cette sorte, ce fut avec près de quatre-vingts voiles que nous cinglâmes, le 14 octobre, pour entrer dans cette baie de Quiberon, rendue célèbre par la barbarie avec laquelle les Anglais y avaient fait massacrer presque tout ce qui restait d'officiers de l'ancienne marine française. La frégate marchait en tête, notre corvette en queue: mais, à ce moment, il se produisit un retour de la tempête si violent, que, cinq minutes plus tard, la *Filla*, qui s'était présentée la dernière à l'entrée de la baie, ne pouvait plus y pénétrer: obligée de reprendre la mer, elle allait se trouver séparée du reste du convoi, et, comme conséquence fort inattendue, le convoi réuni dans la baie eût été ramené en Angleterre prisonnier de guerre; voici comment :

En face du port, nous nous regardions comme affranchis de toute appréhension nouvelle, lorsqu'on nous annonça que la terre ne répondait à aucun de nos signaux, d'où l'on concluait au refus de nous recevoir. Cependant, croyant encore admissible cette supposition que le commandant des batteries de la baie avait pu envoyer demander des ordres, lord Stuart résolut d'attendre le jour, et, le soleil à peine levé, il renouvela les signaux; mais on ne répondit pas plus à ceux-ci qu'on n'avait répondu aux premiers; en conséquence il donna, le 15, au matin, l'ordre de lever les ancres et de faire voile pour l'Angleterre. Qu'on juge de mon bouleversement et de la rage qui me saisit quand j'entendis les sons d'un fifre, jouant l'air maudit au son duquel il est d'usage de lever les ancres dans les bâtiments de guerre. J'avais quelque influence sur le capitaine Rodney, et,

malgré la grossièreté du lieutenant qui nous regardait déjà comme prisonniers et ne pouvait suffire à sa joie, j'obtins de nous rapprocher de la frégate, afin que je pusse avoir une conférence avec le commodore. Arrivés à distance, un midshipman porta à lord Stuart un billet par lequel, en ma qualité de chef d'état-major général de l'armée et représentant comme tel le général en chef, au nom du duc d'Abrantès, et sur la foi du traité qu'un homme d'honneur tel que lui ne saurait enfreindre, je lui demandais de me recevoir et de m'entendre. Sa réponse fut que les circonstances ne lui permettaient pas de me recevoir : que le silence de la côte prouvait qu'on ne voulait pas que nous débarquassions ; que tous ses bâtiments allaient manquer de vivres, et qu'il n'avait pas de temps à perdre ; que cependant, et par considération pour moi, si je lui indiquais un moyen qui fût en son pouvoir et qui, en trente-six heures comme dernier délai, lui permît de partir pour l'Angleterre, il l'adopterait. Et deux généraux de division se trouvaient là : Delaborde et Kellermann étaient à bord du commodore, mais ils n'avaient pas eu la pensée d'agir pour conjurer le désastre ; car, le convoi partant en Angleterre, nous ne perdions pas seulement tous les chevaux embarqués, de même qu'un immense matériel, mais nous avions de plus cinquante officiers généraux ou d'état-major et toute une division prisonnière de guerre.

Ma première pensée avait été de demander au commodore qu'il me fît mettre à terre par le canot de la *Filla ;* je lui observais qu'il avait toute l'armée pour otage de quatre matelots et d'un midshipman ; il m'avait fait répondre par le mot : Impossible, et j'étais désespéré, lorsque le hasard me fit apercevoir un chasse-marée français qui, à la barbe de ces bâtiments anglais, profitait d'un apaisement de la tempête pour pêcher. Ce chasse-marée me

parut un envoyé du ciel, et je fis aussitôt répliquer au commodore que tout ce que je lui demandais, d'après son refus, se bornait à charger la *Filla* de capturer la petite embarcation, dont, une fois prise, je me servirais pour descendre à terre pendant la nuit suivante. J'ajoutais que tout ce que, dans la journée du lendemain, je ne serais pas parvenu à débarquer de troupes, il pourrait en faire ce qu'il jugerait de son devoir et de son honneur d'en faire.

Notre destinée était dans sa réponse. On conçoit avec quelle anxiété je l'attendais; à ce moment, je me trouvais seul dans la chambre du capitaine avec mes aides de camp, Vidal, Vallier, Fontenay et quelques domestiques, notamment Jacques Dewint, qui en fait d'audace ne le cédait à personne, et tous, dans l'exaspération la plus grande, nous ouvrîmes l'avis qu'il valait mieux périr que de subir la captivité dont nous étions menacés; nous arrêtâmes donc que, si l'on nous faisait faire voile pour l'Angleterre et si la frégate, reprenant la tête, s'éloignait la première, nous tenterions de nous emparer de la *Filla* et de nous sauver, dussions-nous nous faire échouer à la côte. Il y avait au reste, dans cet audacieux projet, de grandes chances de réussite. Un tiers de notre équipage était composé d'étrangers dont quelques Français; tous étaient pour le moindre motif éreintés de coups; une notable partie était marquée pour être flagellée après mon départ; de plus, le capitaine était un homme nul, le lieutenant en second un jeune homme qui n'avait pas grand ascendant, alors que tout tremblait au nom seul du lieutenant et du maître d'équipage; enfin nous avions tous conservé nos armes blanches et nos pistolets. D'après ces bases, voici quel était notre plan : nous appelions le capitaine dans sa chambre, ainsi que Weith, et nous les enfer-

mions; tout ceci était facile; puis nous brûlions la cervelle au lieutenant et au maître d'équipage, et nous restions prêts à tirer sur qui voudrait les venger ou les remplacer; mais en même temps l'un de nous se trouvait à la sainte-barbe, et, pendant que nous annoncions qu'en cas de résistance le bâtiment sautait en l'air, je jetais sur le pont l'or à pleines mains, et il y avait dix à parier contre un que tous les matelots étrangers, prêts à être écorchés de coups, se seraient joints à nous, et que la presque totalité des Anglais aurait été contenue par la crainte de sauter en l'air ou gagnée par l'or. Combien de nos transports, où dix à douze Anglais se trouvaient avec quatre ou cinq cents Français, n'auraient-ils pas imité notre exemple en cas de réussite! Maintenant, eussions-nous échoué, comme le fait de ne pas avoir tout tenté pour nous rapatrier équivalait à une rupture du traité et nous replaçait en état de guerre, notre révolte se serait ainsi trouvée légitimée. Par bonheur, cette tentative de désespoir fut inutile. La réponse du commodore arriva et fut favorable; la *Filla* déploya donc ses voiles, et, sur ce bâtiment de guerre anglais en ce moment à ma disposition, nous nous portâmes contre la chétive barque française, dont la prise m'importait plus que n'aurait pu le faire le plus beau vaisseau de la marine britannique ou le plus riche de la Compagnie des Indes. Toutefois, en nous voyant marcher sur elle, elle prit la fuite, et, à la faveur de son éloignement, elle avait quelque chance pour se jeter à la côte, c'est-à-dire pour nous échapper, quand, arrivée à portée de boulet, je lui fis tirer un coup de canon, et ce coup de canon la força d'amener. Heureux de ma capture, nous reprîmes à la queue du convoi notre première station et attendîmes la nuit, puisque de jour cette barque, ayant communiqué avec nous, aurait été coulée à fond si elle avait cher-

ché à rentrer dans le port. Cependant, en y réfléchissant, il fallut reconnaître que, vu la présence de ces bâtiments anglais, il était impossible de ne pas attendre le jour pour être reçu dans un des ports de cette baie.

Le 16 octobre, deux heures avant le jour, ayant avec moi ce que je possédais de plus précieux, accompagné par trois de mes officiers et Fontenay, tous en grand uniforme, je m'embarquai sur mon chasse-marée et je gagnai à l'est pour ne pas avoir l'air de venir de la flotte; le jour venant, nous nous blottîmes tous au fond du chasse-marée et entrâmes ainsi dans le port, le patron et les deux matelots restant seuls en vue. Dès que, d'après mes ordres, l'embarcation se fut arrêtée tout près de la plage, nous nous montrâmes; un poste de trente hommes était tout près, l'officier cria tout à coup : « Aux armes! » et voulut s'opposer à ce que nous missions pied à terre. A l'instant, je sautai du bout de la barque dans l'eau et je courus à cet officier en lui criant : « Êtes-vous fou? — Mon général, reprit-il, nous avons défense de recevoir l'armée du général Dupont. — Et où avez-vous pris que nous fussions de cette armée? » Ainsi s'expliqua cette énigme; mais deux choses n'admettaient aucun retard : l'une, le départ de nos dépêches pour le ministre de la guerre, et Fontenay, grimpé sur le premier criquet que l'on trouva dans le hameau de Quiberon, les emporta et se rendit à franc étrier à Paris, où le bonheur fit qu'il arriva une heure avant le moment où l'Empereur y revint d'Erfurt. Avec les dépêches, Fontenay emportait mon rapport général sur l'expédition, rapport que j'avais rédigé et fait recopier au milieu des tempêtes; il emportait aussi une lettre à Zozotte.

L'autre chose, au dernier point urgente, était le débarquement pour lequel Stuart m'avait fait renouveler cette

condition expresse de l'effectuer entre les deux soleils. La barque qui m'avait amené repartit à l'instant, et toutes celles qui restaient dans le port la suivirent; toutes les autorités civiles furent employées à presser ce mouvement et à annoncer de ma part des primes pour ceux qui dans la journée feraient le plus de voyages. Pendant que ce service s'organisait à Quiberon, un de mes officiers partit pour chacun des autres ports ou plages de cette baie, afin de mettre en circulation toutes les barques susceptibles d'être employées et même les gros bâtiments. Tous ces préparatifs ébauchés, je sautai à cheval, je courus à Auray, je réunis la municipalité, j'expédiai des ordres pour faire arriver de partout les barques et rames se trouvant sur les rivières et pour diriger sur la plage tous les hommes ayant navigué, afin d'utiliser celles des barques qui se trouveraient manquer d'hommes. Cela fait, je sautai sur un autre cheval, et j'allai sur toute la côte activer et presser toute cette opération; bref, je me démenai si bien que, le soir, 15,000 hommes, tous les chevaux et la totalité de l'artillerie étaient débarqués, qu'il ne restait plus à bord que des objets de matériel, au débarquement desquels lord Stuart ne s'opposa pas, et que, pour en finir avec tout ce qui tenait à cette marine anglaise, je n'eus plus qu'à envoyer à ce pauvre Weith qui souffrait du scorbut, de la viande fraîche, des légumes verts, de la salade, du pain, du vin et deux cruches de lait.

Le général Delaborde se trouvant à Auray, je me rendis chez lui, et lui demandai ses ordres, comme commandant l'armée, en l'absence du général en chef qui avait débarqué à la Rochelle : « Et pourquoi prendrai-je ce commandement? me répondit-il. — Mais pour user des prérogatives de votre grade et de votre ancienneté. — Est-ce que vous ne correspondez pas avec le mi-

nistre? — Mande pardon. — Eh bien! n'est-il pas plus simple que vous continuiez comme par le passé à nous transmettre ses ordres au nom du général en chef? — Mais il est une foule de détails étrangers aux ordres du ministre, que, vous présent, il n'est pas convenable que je prenne sur moi. — Tout cela est en bonnes mains, repliqua-t-il; Kellermann et moi, nous avons résolu de ne nous mêler que d'exécution ici, où nous ne serions pas sans vous. » Et là-dessus, il me donna sur la conduite que je venais de tenir, sur le nouveau service que je venais de rendre, les seuls éloges qu'ils dussent me valoir, car, lui, le général Kellermann, Margaron et quelques camarades ou colonels présents exceptés, personne n'en parla, comme, mes amis exceptés, je n'en parlai à personne.

D'ailleurs, si les hommes arrachés au bagne anglais valaient quelque chose, il n'en était pas de même du matériel et des chevaux. Sans doute les six cents chevaux avaient été choisis sur deux mille, sans compter les chevaux d'état-major; quant aux objets du matériel, rien n'y manquait au moment du départ; il semblait donc que tout cela dût être en parfait état au moment du débarquement; mais le matériel, mal amarré, avait éprouvé des dégradations multiples; les chevaux, dont le nombre eût été d'ailleurs insuffisant et pour remonter la cavalerie et pour réatteler l'artillerie, étaient fort endommagés par une navigation de trente-quatre jours, qui avait duré plus du double du temps prévu, et plusieurs étaient morts faute de nourriture; presque toutes les armes étaient rouillées; les effets de campagne avaient disparu; la sellerie, l'habillement et l'équipement étaient délabrés; enfin, les malades se trouvant hors de proportion avec ce que ce pays offrait de ressources pour les soigner, il fallut de suite avoir recours à des évacuations,

que, bien entendu, je dirigeai sur les villes de la route que l'armée devait suivre.

Indépendamment de ce qu'il y avait eu de bienveillant et d'honorable dans le refus du général Delaborde, je peux dire qu'il y eut aussi compensation pour lui; car les jours et les nuits suffirent à peine à mes efforts pour hâter le moment où l'artillerie, l'infanterie et la cavalerie pourraient se remettre en marche. Enfin, tous les officiers sans troupes et les employés ayant reçu leur destination, les corps et détachements étant partis ou ayant leurs ordres pour partir, des instructions laissées pour les troupes qui pouvaient arriver encore, un officier supérieur étant chargé de rester à Auray quinze jours après moi et d'y veiller à l'exécution de mes ordres, je résolus de quitter cette ville le 17; mais, le 16, le général Bourmont débarqua et se rendit à Auray avec Mme de Bourmont, qui était au moment d'accoucher, j'entends en proie aux premières douleurs. Elle se trouvait au milieu de la place, sans que son mari parvînt à découvrir un logement qui pût lui convenir; j'en occupais un parfaitement commode; les hôtes étaient les plus braves gens du monde; j'allai donc le lui offrir, ou mieux la forcer à l'accepter, et je l'y fis conduire à l'instant. En deux heures mes effets furent chargés sur ma calèche, et, vers le soir, je partis pour Vannes, où j'avais à régler quelques objets relatifs au service et d'où le lendemain je continuai ma route.

Au nombre des lettres que j'avais reçues du ministre de la guerre, s'en trouvait une portant: « L'Empereur défend qu'aucun officier général, supérieur ou autre, qu'aucun administrateur ou autre employé de l'armée de Portugal ne paraisse à Paris. Vous ferez connaître cette disposition à tous ceux qu'elle peut concerner, et vous veillerez à sa stricte exécution. » J'avais mis autant

de célérité à transmettre copie de cette gracieuse lettre, que de soin à ce que personne n'en ignorât; mais quant à moi, et du moment où de telles mesures n'intéressaient le service en rien, j'avais l'habitude de ne pas m'en embarrasser. Sept fois dans ma vie je devais me permettre de semblables licences; je n'en étais qu'à la quatrième, et on comprend que je n'hésitais pas à la prendre, après m'être trouvé pendant quatorze mois éloigné de ma femme, ayant à lui remettre une pacotille de preuves de ma tendresse, pressé en outre de voir mes enfants et de mêler mes larmes aux larmes de ma sœur, au sujet de l'irréparable perte que nous avions faite. D'ailleurs, je restais, quant à la contestation de mon grade, d'assez mauvaise humeur pour me croire en droit de ne pas me gêner beaucoup; c'est donc à Paris que je me rendis de toute la vitesse possible.

Il était minuit lorsque j'arrivai à la Roche-Bernard, et de suite je fis demander des bateliers pour passer la Vilaine. Jacques, chargé de ce message, vint me dire que l'on ne passait jamais en nuit, et qu'il fallait attendre le jour. « Et quel est l'imbécile qui vous a fait ce conte ? » Plusieurs bateliers l'avaient affirmé ; j'allai les trouver et tous me déclarèrent que, par le temps affreux qu'il faisait, ce serait bien assez difficile de passer, après le lever du soleil. J'argumentai; je me fâchai fort inutilement; enfin j'offris le double, le triple, le quadruple du prix ordinaire, et, sur cette promesse, un d'eux se décida à risquer l'aventure. Ce seul batelier néanmoins ne suffisait pas ; aucun autre ne voulut se joindre à lui. Il partit chercher un compagnon qu'il eut la plus grande peine à ramener. Aussitôt mes chevaux de poste furent embarqués, et nous démarrâmes. Les incidents de ce passage se perdent un peu dans les ténèbres au milieu desquelles il se fit; mais je suis encore frappé

de la largeur de cette rivière qui, au dire de nos bateliers, se trouve avoir là cent pieds de profondeur. Je distingue encore les masses de roches noires à pic, surgissant au milieu de l'eau, formant écueil et entre lesquelles il fallut se diriger ; je me rappelle la violence des vents, enfin la frayeur de mes hommes, dont le vent et la force des vagues rendaient vains les efforts, quand, à trois reprises, nous risquâmes d'être fracassés. Mes pensées s'étaient reportées vers cette adorée Zozotte que, dans ma précipitation de la revoir, je courais ainsi la chance de ne jamais revoir, et vraiment c'était assez ridicule, après avoir échappé au danger d'être perdu en plein Océan, submergé par une effroyable tempête ou bien écrasé contre les Roches-Bonnes, c'était ridicule de s'exposer aussi gratuitement à se noyer dans la Vilaine. Enfin nous abordâmes, et, pendant que mes bateliers à genoux rendaient grâces à Dieu, après avoir dit qu'ils attendraient le jour pour retourner chez eux, je galopais sur la route de Nantes.

La sœur et le beau-frère de M. Chenais, M. et Mme Auvray, habitaient cette ville, et je m'arrêtai le temps de leur faire une visite d'un quart d'heure. De Nantes à Tours, trajet que je faisais pour la première fois, j'avais suivi délicieusement les bords de la Loire, enrichis de tant de sites heureux, de tant d'habitations charmantes, de tant de bouquets et de rideaux de peupliers superbes. La Touraine, où j'avais passé quelques moments avec M. et Mme Chenais, m'avait enivré de l'air si pur, si doux, si suave que l'on respire sur ce coteau : puis, de plus en plus absorbé par celle qui était la cause et le but de ma course, je ne fus plus occupé que de garder un incognito nécessaire pour prévenir tout obstacle à mon séjour auprès d'elle ; aussi, et en approchant de Paris, m'étais-je blotti au fond de ma calèche, me tenant caché à tous

les regards, lorsqu'au milieu du boulevard de la Madeleine, à deux heures de l'après-midi, un de mes essieux cassa. Aussitôt les badauds d'accourir ; on eût dit que chaque pavé faisait surgir le sien ; mais encore n'y avait-il que des badauds ? Car, grâce à Fouché qui, en fait d'espionnage et de délation comme en fait de trahison, a renchéri sur tout et sur tous, on sait que trois personnes réunies ne pouvaient avoir entre elles un secret qui en fût un pour la police. Or j'étais entouré non par trois, mais par plus de deux cents personnes, et, quoique je fusse parti de suite pour monter dans un fiacre après avoir abandonné à Jacques le soin de ma voiture, je fus reconnu par dix coquins pour un.

Après ce désappointement, il n'y en avait plus qu'un de possible, c'était de ne pas trouver ma femme à Paris, et l'enfer avait voulu que, informée l'avant-veille de l'ordre concernant les généraux de l'armée du Portugal, et ayant su que la duchesse d'Abrantès venait de partir pour la Rochelle, elle avait conclu que je n'oserais pas plus que mon général en chef paraître à Paris, et elle avait imaginé d'aller me rejoindre à Tours, où elle était très sûre que je passerais. Pour comble de malheur, au lieu de la route de Chartres, elle avait pris la route d'Orléans, qu'elle ne prenait jamais. C'était trop de fatalité ; mais allais-je risquer de nous croiser une seconde fois ? Il fallut attendre. Je demandai nos enfants. On m'amena Naïs, qui, dès qu'elle me vit, courut se rouler dans le rideau de mousseline de la chambre à coucher et, jetant les hauts cris dès que j'approchais d'elle, fut inabordable pendant toute cette journée. En revanche, Claire, que sa nourrice m'apporta, déjà toute bonne et toute gentille, se laissait prendre et embrasser, et souriait en attachant sur moi ses grands yeux bleus. Claire était née en mon absence ; c'est peu de mois après mon arrivée

en Portugal que j'avais reçu la nouvelle de l'accouchement de ma femme ; j'espérais un fils ; j'avais une seconde fille, et cette fille, que je ne désirais pas, fut un ange et devint, au temps du malheur, la dernière consolation de ma vie (1).

Malgré les enfants, je ne pus dominer la tristesse et l'ennui ; je n'attendais Zozotte que le lendemain dans la matinée ; mais, quoique arrivée de nuit, elle ne s'était pas arrêtée un quart d'heure chez son père ; comme moi, elle avait marché avec la plus grande rapidité, et, à minuit, je fus réveillé par elle.

Se livrer à la joie de nous retrouver enfin, embrasser ses enfants, voir et revoir tout ce que je lui apportais et souper, car elle mourait de faim, tout cela fut le sujet de joies franches et vives, comme on n'en goûte qu'aux heures de retour. Au reste, quoiqu'il dût être très court, peut-être parce qu'il fut aussi court, ce séjour est un de ceux que je me rappelle comme un des plus doux épisodes de ma vie, un de ceux durant lesquels, les charmes de l'amitié se mêlèrent avec le plus d'effusion aux délices de l'amour.

Vers onze heures du matin, lorsque nous sonnâmes, on nous apporta les enfants. Claire se laissa placer entre

(1) Mlle Claire Thiébault, qui nous a confié la publication des *Mémoires* de son père, ne les a jamais lus. En les livrant à l'impression, elle s'est simplement acquittée, dans toute l'ingénuité de sa foi filiale, du legs qu'elle avait reçu. Elle ne connaissait donc pas, quand elle les a rendues publiques, les lignes flatteuses écrites pour elle ; elle ne les connaîtra pas. Après une longue vie, dont elle a consacré toute la jeunesse à la vieillesse de son père, elle s'est éteinte, le 19 avril 1894, en laissant à tous ceux qui l'ont connue le souvenir d'une âme simple et bonne, d'un cœur généreux et sincère, d'un esprit délicat et d'un charme souriant. C'est donc à sa mémoire que s'adressera l'hommage rendu par son père à sa douceur, à ses vertus. Qu'il nous soit permis d'y joindre le témoignage plus modeste, mais non moins respectueux, de ses admirateurs et de ses amis. (Éd.)

nous, comme un petit mouton; mais Naïs se montra furieuse de me trouver dans le lit de sa mère: il fallut toutes sortes de gâteries pour qu'elle me pardonnât mon occupation cependant très légale et, qui plus est, terriblement gagnée par droit d'attente et de patience. Or, le surlendemain, je crois, mais toujours le lundi qui suivit mon arrivée, j'étais avec quelques amis, nous venions de quitter la table, lorsqu'on m'annonça un des aides de camp de Hulin, alors commandant de Paris. Au milieu des premières jouissances, j'avais entièrement oublié mon accident du boulevard. Je ne voyais que des amis, sur le silence desquels je pouvais compter, et, sortant peu, ne sortant qu'en voiture, j'avais espéré échapper aux mouchards; mais à cette époque de l'Empire on n'y échappait pas, et la rupture de mon essieu avait suffi pour me signaler. L'envoyé de Hulin m'apportait une lettre du ministre de la guerre, lettre commençant par ces mots : « Je suis très étonné, général, qu'en contravention des ordres de l'Empereur, vous vous soyez permis de vous rendre à Paris », et finissant par l'ordre de partir le lendemain matin, pour me rendre à mon poste, c'est-à-dire pour aller rejoindre l'armée qui, un mois après son débarquement à Quiberon et à la Rochelle, rentrait en Espagne, et dont, en ce moment, la première division s'acheminait, selon les instructions que je lui avais laissées, d'Auray à Bordeaux.

J'avais espéré qu'on fermerait les yeux sur ma venue; mais, quoique trompé dans mon attente, je n'en étais pas pour cela pris au dépourvu, et ce qui devait réveiller mon humeur de résistance, c'est que dans cette lettre, de même que sur l'enveloppe, Clarke avait fait écrire un énorme « général de brigade ». Or, je n'aurais pas eu un centime à la maison, que je n'eusse pas consenti à servir en cette qualité. La campagne de Por-

tugal avait encore ajouté à mes droits et à mon irritation, car j'avais fini par me trouver le seul de cette armée n'ayant reçu ni titre ni dotation; enfin je venais d'empêcher plus d'une division d'être conduite en Angleterre, comme prisonnière de guerre. Je m'étais donc promis de ne plus remettre mon habit de général de brigade, que pour aller déclarer que je le quittais à jamais, c'est-à-dire pour en finir par une audience que j'étais résolu à demander à l'Empereur. J'avais alors de quoi me constituer, avec la dot de ma femme, et sans compter plus de 250.000 francs restant à son père et à sa mère, 15.000 francs de revenu: j'avais à choisir entre l'indépendance d'une part et une situation humiliante de l'autre; l'alternative ne pouvait être douteuse, d'autant plus que rien ne prouvait encore que l'Empereur ne me rendrait pas la justice que j'attendais de lui. Je savais qu'il avait été très content de mon rapport général sur cette notable expédition, rapport rédigé en mer pendant la tempête; j'avais poussé la coquetterie de l'exactitude au point de compléter, pendant cette terrible traversée, tous les rapports et situations que je devais au ministre de la guerre, de sorte qu'il ne résultait pas, de notre blocus de cinq mois, une lacune d'un jour pour ce dernier. Le baron de Talleyrand, que j'avais trouvé à Auray, m'avait dit que j'allais être général de division et comte; sans être une garantie, c'était du moins la preuve qu'on en avait parlé en bon lieu. Toutes ces considérations avaient déterminé ma ligne de conduite, et, comme la lettre du ministre m'enjoignait de remettre au porteur une réponse écrite, elle ne se fit pas attendre et contenait en substance que, dans les motifs de la défense dont il s'agissait, aucun ne pouvait avoir à mon égard son application; que, relativement à l'effet moral de notre évacuation du Por-

tugal, j'étais incapable de ne pas servir les vues du gouvernement, et que, sous ce rapport, ma présence momentanée à Paris ne pouvait manquer d'être utile; que mon détour par Paris ne m'empêcherait pas d'arriver à Bordeaux en même temps que mes équipages, car je n'avais pas eu d'ordre spécial de m'y rendre par la poste, et, comme les autres généraux de l'armée, j'aurais fait la route par étapes; que, de plus, j'avais été appelé à Paris par de graves intérêts de famille, ayant eu le malheur de perdre mon père pendant la campagne de Portugal. « Enfin, ajoutai-je, je pars samedi prochain, parce que samedi a toujours été fixé pour le jour de mon départ. »

En écrivant cette dernière phrase, je sentais très bien son inconvenance; mais plus je m'étais contenu dans tout le reste de ma lettre, moins je fus le maître de moi en la finissant. Zozotte, qui voulut lire, fut effrayée; je ne changeai rien. Il ne fallait pas d'ailleurs laisser croire que je partirais le lendemain et m'exposer à une nouvelle lettre pour ne pas être parti. J'aurais pu, sans doute, aller trouver le ministre de la guerre et m'expliquer de vive voix avec lui; j'avais ainsi une occasion toute naturelle de lui donner une explication que mes lettres de Lisbonne n'avaient pu contenir, et peut-être de me raccommoder avec lui. La Restauration acheva de m'apprendre que j'aurais dû me décider à cette démarche; je ne vis toutefois que ce qu'elle ne pouvait manquer d'avoir d'ennuyeux, de déplaisant, et je ne la fis pas; mais, dès le lendemain matin, j'allai chanter pouilles à Hulin, à l'espionnage duquel j'attribuais ce qui m'arrivait, auquel je déclarai que rien au monde ne me ferait partir avant samedi, et que je chargeai de dire au ministre que, si l'on en venait avec moi à quelque extrémité que ce pût être, je ne partirais pas du tout. Ce pauvre Hulin tâcha

de me calmer et n'y parvint guère; bref, je n'entendis plus parler de rien et de personne. J'ai toujours attribué cette modération à la satisfaction que mon rapport général, expédié de Quiberon, avait causée à l'Empereur. Et en effet, en arrivant d'Erfurt, il avait envoyé chercher Clarke et lui avait dit en l'apercevant : « Avez-vous des nouvelles de l'armée de Portugal ? » Et sur la réponse : « Je viens de recevoir, du chef de l'état-major, un long rapport que je n'ai pas encore lu », l'Empereur avait ajouté : « Allez le chercher... » et de suite s'était mis à en lire les quatre-vingts à cent pages et même les avait relues sans désemparer. On comprend que, dans ces conditions, et pour une infraction qui ne compromettait rien, il n'était pas facile au sieur Clarke de sévir contre moi. Je profitai donc de son silence, sans lui avoir aucune obligation.

Au jour dit, le samedi, je quittai Paris. Ma voiture même était attelée et le postillon à cheval, lorsque, faisant arranger mes derniers effets, j'aperçus un adjudant de la place sur le seuil de la porte cochère déjà ouverte. Ma colère me reprit : « La rue, lui dis-je, trop durement peut-être, suffit à des gens de votre espèce, et comme, d'où vous êtes, vous pouvez achever de remplir votre honorable mission, je vous défends de passer ma porte. » Et il s'en alla.

Ma femme m'accompagnant jusqu'à Tours, nous partîmes dans sa voiture, ma calèche suivant à vide. Nous couchâmes à Orléans; le lendemain dimanche, nous étions à Tours, où nous passâmes encore deux jours ensemble et où néanmoins il fallut nous séparer, elle pour retourner auprès de ses enfants, et moi pour rentrer dans la Péninsule. J'emportais d'elle le souvenir de sa figure si délicieuse, de son esprit si charmant de grâce et d'imprévu, et, tandis que je roulais vers Bordeaux, je

me rappelais toutes les saillies, tous les bons mots qu'elle jetait pour ainsi dire à la volée, comme des fusées étincelantes, dans ses causeries. J'en rapporte quelques-uns, parce qu'ils datent précisément de cette époque et parce que c'est avec eux, entre cent autres, que je faisais route; je les rapporte, malgré tout ce qu'ils perdent, faute de pouvoir conserver le ton, la manière, l'à-propos qui achevaient de les rendre enchanteurs.

Un jour que je lui avais dit des choses qui l'avaient flattée : « C'est bien, me répondit-elle en m'embrassant; au reste, n'oublie jamais que résister à qui les enchante d'elles-mêmes est impossible aux femmes, et que plus tu feras que je m'admirerai, plus je t'aimerai. »

Mme Marchand, son amie d'enfance, mais devenue son ennemie, faute d'avoir pu lui pardonner trop de supériorités, parla un jour devant elle du projet d'aller rejoindre son mari. Ce projet amusa Zozotte, et comme quelqu'un cherchait à lui trouver un motif honnête : « Cessez vos mystifications, reprit-elle ; à moins de raisons très graves, Albertine ne se rappelle son mari que pour le plaisir de faire à la fois des infidélités à tous ses amants. » Et de la même elle disait : « Dans l'hommage de n'importe quel homme, Albertine ne voit qu'une fraction du tribut que lui doit tout le sexe; aussi se croit-elle quitte de fidélité envers les individus, à force d'être constante à l'espèce. »

Elle demandait à Gassicourt des nouvelles d'une dame qui avait été célèbre par ses succès et ses charmes. « Le temps, dit Gassicourt, a fait le vide autour d'elle. — Ah! mon Dieu, reprit Zozotte, qu'elle doit être *attrapée* depuis qu'on ne court plus après elle! »

Et ce qui faisait le mérite de tous ces mots, c'est que, malgré leur forme achevée et qui chez d'autres eût témoigné d'une certaine recherche, ces mots chez elle

étaient instinctifs et lui partaient des lèvres avec la plus étonnante vivacité; car ses saillies lui venaient si naturellement à l'esprit, qu'elles étaient lancées avant qu'elle eût pu seulement les retenir (1).

C'est en me consolant par tous ces souvenirs et par tant d'autres du même genre, que j'arrivai à Bordeaux le 25 novembre au matin.

En descendant de voiture, je me rendis chez le duc d'Abrantès. « Enfin, vous voilà, me dit-il en m'apercevant. — Oui, monseigneur, conformément à ma feuille de route, que je vous présente et qui porte que je dois arriver aujourd'hui. » Il se mit à rire. « Voici, continua-t-il, en les prenant sur son bureau et en me les montrant, deux papiers : d'après l'un, il faut que je vous punisse (c'était une plainte très vive du ministre contre moi); d'après l'autre, il faut que je vous félicite; amusez-vous du premier, il peint le caractère de Clarke; quant au second, pour la teneur duquel je vous embrasse, il constate votre promotion au grade de général de division. »

Ainsi se trouvait obtenu, pour la seconde fois, ce grade tant désiré, si péniblement attendu, qui dissipait enfin mon humeur, qui mettait au néant toutes mes incertitudes sur la continuation de ma carrière que je ne pouvais plus perdre. Je trouvais amusant que l'avis m'en arrivât en même temps qu'une lettre fulminante de Clarke, qui sans doute m'avait dénoncé au prince de Neuchâtel, comme au général Junot, et qui dut être vexé d'apprendre ma promotion en réponse à sa dénonciation, la dix millième de sa vie peut-être. Je trouvai moins agréable la lettre du prince-major général, datée de Burgos, le 19 novembre. D'ailleurs, la voici :

(1) Il était des choses dont elle ne pouvait même supporter le mot : sale était du nombre : au physique, il dégoûte, disait-elle; au moral, il révolte.

« *Au général de brigade Thiébault, chef de l'état-major du 8e corps de l'armée d'Espagne.*

« Je m'empresse de vous prévenir, Monsieur, que l'Empereur, par décret de ce jour, vous a nommé général de division.

« Sa Majesté m'a autorisé à vous donner cet avis provisoire, en attendant celui que vous recevrez officiellement du ministre de la guerre.

« *Le prince de Neuchâtel, etc.,*
Vice-connétable, major général,
« ALEXANDRE. »

Je défie de rien imaginer de plus sec. Pas une phrase de protocole, et le mot de monsieur substitué à celui de général; enfin le titre de général de brigade maintenu en tête, quoique je n'eusse plus ce titre, au moment où on m'écrivait. Le ton de cette lettre ne me présageait pas pour l'avenir plus de bienveillance que par le passé. Je n'en avais pas moins obtenu la justice de l'Empereur, et, pour le moment, cela devait suffire; malgre la colère de Clarke et l'humeur du prince, je me trouvai très satisfait.

Ce fut le dernier rapport de service que j'eus avec le duc d'Abrantès, l'un des trois hommes pour lesquels j'ai eu le plus d'attachement et auquel j'avais depuis longtemps pardonné le manque de parole, dont l'acquittement eût assuré mon existence et celle de ma famille.

CHAPITRE VI

Nos honteux désastres en Andalousie, notre évacuation du Portugal avaient changé notre attitude militaire et politique. Le prestige de notre invincibilité était détruit. De Messine à Pétersbourg, de Vienne au Texel, de la Baltique à la Méditerranée, la haine, ce terrible produit des nombreuses défaites de nos ennemis, avait réveillé de toute part l'espoir de la vengeance. Il ne s'agissait donc plus pour nous d'ajouter des lauriers à des lauriers, de raviver l'éclat de nos armes par des triomphes nouveaux et d'augmenter à force de conquêtes notre prépondérance européenne; nous n'avions qu'à atténuer des revers, qu'à laver des outrages, qu'à venger des affronts; et nous étions entrés dans cette voie de malheur, dont, à la suite d'une longue et convulsive agonie, l'invasion de la France, son morcellement et la chute du grand empire devaient être la conséquence.

Ce drame, auquel l'Espagne servait seule alors de théâtre, en était à son second acte au moment où j'allais rentrer dans la Péninsule; en effet, l'occupation traîtresse de l'Espagne, les affaires de Madrid et de l'Escurial, la manière dont on escamotait Ferdinand, la honteuse reddition des Dupont et des Vedel, notre première évacuation de Madrid, des combats sans résultats et notre évacuation du Portugal avaient formé le premier acte de ce drame: la campagne de l'Empereur en

Castille, notre rentrée à Madrid et l'expulsion des Anglais sont pour le second; pour le troisième, ce sera la campagne d'Autriche, le divorce de l'Empereur, son mariage avec Marie-Louise et la continuation de notre lutte dans la Péninsule; le quatrième comprend la campagne de Russie, les désastres de la retraite, la défection de nos alliés et nos revers en Allemagne, en Italie et en Espagne; le cinquième, enfin, se compose de l'invasion et de la Restauration, c'est-à-dire, selon Fox, de la pire des révolutions.

Mais je reprends mon récit au début du deuxième acte, c'est-à-dire à ma présence à Bordeaux. Les onze jours que j'y restai avec le général Junot furent employés à réunir aux troupes arrivant d'Auray le petit nombre de celles qui, ainsi que lui, avaient débarqué à la Rochelle, sans compter les détachements venus des dépôts. Il fallut reformer définitivement les régiments, les brigades, les divisions, les pourvoir de ce qui leur manquait encore et les diriger sur Bayonne, où, du 12 décembre au 19, nous nous trouvâmes dans une passe assez semblable à celle qui, vers la fin de l'année précédente, nous y avait retenus cinquante et un jours; mais nous avions en moins bien des illusions et des espérances, bien des regrets et des craintes en plus. Enfin, le 20 décembre et pour la quatrième fois de ma vie, je passai la Bidassoa, mais, cette fois, sans destination connue et dans une position aussi fausse que celle où se trouvait le général Junot; car, quoiqu'il fût devenu duc d'Abrantès, il n'était plus ni premier aide de camp de l'Empereur, ni gouverneur de Paris, ni général en chef. Quant à moi, qui, général de brigade, avais été chef de l'état-major général d'une armée de 51,500 hommes, les troupes espagnoles et portugaises y comprises, d'une armée occupant le monde par son rôle, je me trouvais,

général de division, simple chef de l'état-major d'un corps de 20,000 hommes, qui, par le numéro 8 qu'il venait de recevoir, n'était plus qu'une obscure fraction du tout qu'il avait formé. C'était, pour le duc et pour moi, s'être élevés pour s'abaisser.

Ma situation bientôt parut se gâter davantage; le général Junot, qui seul pouvait, par les sympathies dont il m'honorait, la rendre tolérable, reçut l'ordre de quitter le 8e corps et de se rendre en Aragon, pour y prendre le commandement du 3e corps. Pour le moment, aucun chef ne le remplaça, de sorte que les diverses portions de ce 8e corps, alors véritablement sans âme, continuèrent leurs mouvements sous les ordres du général de division Loison. Le quartier général marchant avec les troupes de sa division, j'arrivai avec elles, le 23 à Vitoria, le 29 à Burgos, le 1er janvier à Palencia et le 6 à Léon. Mais tout cela ne pouvait plus me convenir. Il y avait trop loin entre les fonctions que je venais de remplir et celles qui me restaient. Aussi, et du moment où je fus informé que l'Empereur était ou allait arriver à Valladolid, j'allai dire à Loison que je quittais le 8e corps, que je partais pour le quartier impérial et qu'il voulût bien pourvoir à mon remplacement provisoire : « Et tout cela de votre chef? — Oui. C'est comme mon général en chef, ajoutai-je en riant, que je viens d'arrêter ces dispositions et de me charger de leur exécution. — Mais vous rappelez-vous la phrase qui vous concerne dans l'ordre d'après lequel le duc a quitté le 8e corps (1)? — Très bien. — Et vous partez malgré cela? — Sans doute. — Et pour Valladolid? — Tout comme je suis parti de Vannes pour Paris. — C'est jouer gros jeu. » Je partis en effet; mais, par une coïncidence extra-

(1) Votre chef d'état-major du 8e corps restera au 8e corps. *Signé :* Alexandre, le 17 décembre 1808.

ordinaire, je reçus en route l'ordre que j'exécutais, et, d'une démarche plus que hardie, il ne restait qu'un acte de soumission; la promptitude de mon apparition, effet de ma désobéissance, parut une preuve de mon zèle à obéir.

Arrivé à Valladolid un peu avant midi, je me rendis à la parade que chaque jour l'Empereur faisait défiler lui-même; j'y étais à peine qu'il parut. Le régiment des grenadiers de la garde impériale, en bataille sur la place du palais de Charles-Quint habité par Napoléon, ouvrit de suite ses rangs. L'Empereur s'avança aussitôt pour commencer sa revue et, passant devant moi, répondit à mon salut par un simple signe de tête et un regard. La revue achevée, et comme il revenait à sa place pour ordonner le défilement, il aperçut le général Legendre, ex-chef de l'état-major du corps d'armée de Dupont, et dont la présence à cette revue m'avait semblé pour moi-même une fatalité. A l'instant, et le foudroyant du regard, il l'apostropha par ces mots : « Vous êtes bien osé de paraître devant moi. » Au milieu du plus morne silence, tous les yeux s'étaient portés vers le général Legendre, qui, sur ce simple début, paraissait déjà frappé par la foudre. Il répondit cependant, mais si bas que je n'entendis rien, et, le chapeau à la main, dans l'attitude la plus humble, il subit la torture de tout ce qui allait suivre ce prélude. Scène effrayante que, rentré chez moi, j'écrivis sur un petit livre de notes que je possède encore (1).

Et en effet, la figure contractée, l'œil terrible, le geste au dernier degré menaçant et la voix retentissante, afin

(1) C'est également d'après le contenu de ce petit livre de notes, longtemps égaré, que je rapporterai, à la suite de cet épisode, mon entretien avec Napoléon, et cela en complétant la rédaction d'après laquelle Mme la duchesse d'Abrantès en parle et me cite dans ses *Mémoires*.

que le dernier officier, le dernier soldat présent pussent le voir, l'entendre, il reprit aussitôt, marchant et s'arrêtant sans cesse, entre le général Legendre (à la gauche et un peu en arrière duquel je me trouvais) et les troupes, tantôt l'apostrophant, tantôt parlant comme il aurait pu se parler à lui-même, lançant ses bordées à chacune de ses allées et venues, mais toujours le regard terrible, et avec les marques de la plus violente agitation : « Comment vous montrez-vous encore quand partout votre honte est éclatante, quand votre déshonneur est écrit sur le front de tous les braves? Oui, on a rougi de vous jusqu'au fond de la Russie, et la France en rougira bien plus, lorsque, par la procédure de la Haute Cour, elle connaîtra votre capitulation (1).

« Et où a-t-on vu une troupe capituler sur un champ de bataille? On capitule dans une place de guerre, quand on a épuisé toutes les ressources, employé tous les moyens de résistance; quand, avec des brèches praticables, on a honoré son malheur par trois assauts soutenus et repoussés; quand il ne reste plus un moyen de tenir, un espoir d'être secouru... Mais, sur un champ de bataille, on se bat, monsieur, et lorsqu'au lieu de se battre on capitule, on mérite d'être fusillé... Et où en serait-on, si des corps capitulaient en plaine? En rase campagne, il n'y a que deux manières de succomber : mourir, ou être fait prisonnier; mais l'être à coups de crosse!... La guerre a ses chances, on peut être vaincu... On peut être fait prisonnier. Demain je puis l'être... François Ier l'a été, il l'a été avec honneur; mais si je le

(1) Ce ne fut que trois ans et quatre mois après, c'est-à-dire le 1er mai 1812, que l'Empereur rendit le décret qui, sous peine de mort, défend aux généraux de capituler en rase campagne. C'est également vers cette époque qu'il fit instruire cette affaire et qu'il destitua Dupont, Vedel et Legendre.

suis jamais, je ne le serai qu'à coups de crosse (1). »

Chacune de ces phrases fortement articulées, parfois sans liaison, jamais sans suite, chargées de répétitions que j'omets en partie, mais réduisant généralement la pensée à sa plus simple expression, était coupée par des suspensions, assez dans sa manière et qui, dans cette situation, avaient pour but que chacun de ses mots, bien entendu, bien compris, portât coup... Or, cette suspension ayant eu, après ces derniers mots, un peu plus de durée que les précédentes, elle donna lieu au colloque suivant :

Legendre. — Nous avions en tête plus du double de nos forces, et nous étions suivis par des forces égales.

Napoléon. — Il fallait faire comme le maréchal Mortier à Krems, où, avec une poignée d'hommes réunis et serrés, il se fit jour à travers quatre lignes de troupes russes; mais pour cela il fallait arriver en masse et non par lambeaux, marcher en colonne et non se déployer, engager une mêlée et non combattre en ligne, brusquer la lutte et non la prolonger. Se déployer en pareil cas atteste l'ignorance de toutes les règles de l'art. En colonnes, vous auriez culbuté ces Espagnols; ils ne valaient pas le quart de vos troupes.

Legendre. — Nous n'avions que des conscrits.

Napoléon. — Sous de bons chefs, les conscrits font toujours de bons soldats.

Legendre. — Nous voulions sauver l'artillerie.

Napoléon. — Ce n'est pas l'artillerie que vous vouliez sauver, ce sont vos fourgons, c'est-à-dire le produit de vos rapines. Et pensez-vous donner le change? Si vous n'aviez pas tenu à l'or impur, que charriaient vos four-

(1) Il a fini par l'être; il ne l'a pas été à coups de crosse; en se fiant à la loyauté anglaise, il s'est livré lui-même et après avoir été écrasé à coups de massue.

gons, plus qu'à l'honneur, vous auriez compris ce que le devoir commandait; mais vous n'avez plus été ni des Français, ni des généraux, vous n'avez été que des voleurs et des traîtres.

Legendre. — Nous n'avons cherché qu'à conserver des hommes à la France.

Napoléon. — La France a besoin d'honneur, elle n'a pas besoin d'hommes.

Legendre. — La capitulation n'a pas été observée.

Napoléon. — Plût au ciel qu'elle ne l'eût été en rien, que les Espagnols eussent fait justice de vous tous, que je n'en eusse rien reçu, et surtout que votre capitulation n'eût pas été rendue publique... Mais vous vous étonnez qu'elle ait été violée... Ignoriez-vous que les Anglais étaient maîtres de la mer (1)?... Et quelles étaient vos garanties?... Aviez-vous seulement invoqué la protection d'un consul anglais?... Non. Ce sont des faits inconnus dans l'histoire, que 18,000 hommes, 18,000 Français, passent sous le joug quand ils pouvaient combattre; que la reddition d'armes vierges, quand les soldats ne demandaient qu'à s'en servir. Mais, quand la victoire eût été impossible, il fallait encore vendre sa vie. On n'est militaire que quand on préfère la mort à l'ignominie... Il faut qu'un soldat sache mourir... Et qu'est-ce que la mort? Ne faut-il pas toujours la subir? Qui ne sait pas mourir ne doit pas prostituer l'habit et les armes des braves. »

(1) Prétendue justification de la défense de recevoir, dans les ports de France, les troupes du corps d'armée du général Dupont. Cet ordre, du reste, était absurde et barbare. Punir les chefs des fautes de leurs subordonnés se comprend, mais punir des soldats même des fautes de leurs chefs est d'autant plus inique que l'on est seul coupable du mauvais choix de ces chefs. On devait donc sévir contre ceux-ci, mais on devait accueillir leurs troupes comme des victimes.

Je crus que c'était fini, mais tout à coup il reprit : « Comment avez-vous pu écrire et signer que les soldats avaient volé des vases sacrés? On comprend qu'au milieu du tumulte et du désastre d'une ville prise à la baïonnette, il se trouve des hommes capables de voler des calices... Mais que des chefs l'avouent, et qu'en passant sous le joug ils l'écrivent, qu'ils le signent, c'est le comble de l'infamie (1).

« Et votre main ne s'est pas desséchée en donnant à Vedel l'ordre de déposer les armes? De quel droit avez-vous arraché à tous ces braves des armes qu'ils portaient avec honneur? De quel droit avez-vous paralysé leur courage et leur fidélité? Pourquoi les associer à votre déshonneur? Comment employer jusqu'à la puissance de la discipline, jusqu'aux pouvoirs que vous teniez de moi, pour livrer un corps d'armée aux ennemis de la France? Aussi, comme sujet, votre capitulation est un crime; comme général, c'est une ineptie; comme soldat, c'est une lâcheté; comme Français, c'est la première atteinte sacrilège portée à la plus noble des gloires.

« Et si, libres d'un intérêt sordide, d'une terreur flétrissante, vous aviez combattu au lieu de capituler, si vous aviez formé des colonnes d'attaque au lieu de vous déployer, si vous aviez tenu vos troupes réunies au lieu de vous morceler, vous battiez les Espagnols, vous restiez maîtres de notre retraite; Madrid n'aurait pas été évacué; l'insurrection de l'Espagne ne s'exaltait pas par un succès inouï; l'Angleterre n'aurait pas une armée dans la Péninsule; et quelle différence dans tous les événements et peut-être dans la destinée du monde! »

En achevant de proférer ces dernières paroles, il tourna

(1) Le fait n'était pas littéralement exact; la mention n'est que dubitative dans cette fatale capitulation. Il est vrai qu'en pareil cas, admettre la possibilité du fait, c'est le reconnaître.

le dos au général Legendre, qui de suite quitta la parade et, peu d'instants après, Valladolid. Quant à l'Empereur, en donnant d'un coup de tête le signal, il alla faire face au centre de la ligne. Un roulement général se fit entendre ; les troupes, ayant rapidement rompu, défilèrent au pas de charge, et il avait été à peine dépassé par le premier peloton qu'il partit au grand trot et rentra chez lui.

Telle fut cette parade mémorable ou plutôt cette scène qui termina la carrière du général Legendre, qui, pour d'autres que lui, eût terminé plus que la carrière. Je l'écrivis en rentrant chez moi, en m'appliquant à y mettre d'autant plus d'exactitude que les conséquences de l'événement auquel elle se rapporte, avaient été plus désastreuses. Incontestablement l'Empereur avait dû être au dernier point exaspéré par la perte de 19,000 hommes (1), d'un matériel considérable, de 5,000 chevaux, et d'une masse d'officiers même des plus hauts grades, tout cela sacrifié de la manière la plus déplorable. Mais il en était encore à ce temps où, pour rappeler une de ses expressions, « il avait 100,000 hommes à dépenser par an » ; or il était encore plus riche en argent qu'en hommes, et, à ce compte-là, tout ce qu'il avait perdu à Baylen n'équivalait pas à deux mois de ses revenus. Ce n'est pas cela qui dut monter à ce point sa colère; mais il était frappé de ce que cet événement avait de honteux en lui-même et semblait annoncer la fin de sa fortune; il était surtout impressionné de l'effet prodigieux que leur incompréhensible succès produisit sur les Espagnols, en les exaltant jusqu'à la rage; sur les Anglais, en les déter-

(1) Dans son rapport à la Haute Cour nationale, Regnaud de Saint-Jean d'Angely dit : « ... Au 10 juillet, 22,231 hommes étaient présents sous les armes, sans compter les troupes du général Gobert. »

minant à envoyer dans la Péninsule une armée qu'ils nous opposèrent; sur nos troupes, en les humiliant; sur la France, en la consternant, d'autant plus qu'elle avait toujours désapprouvé cette guerre déloyale, dépopulatrice et ruineuse; sur toutes les puissances du continent, en leur causant une indignation nouvelle à la pensée d'avoir été vaincues par des hommes que venaient de battre des soldats sans réputation et des chefs sans nom; et cette pensée allait susciter contre nous une coalition nouvelle. En cet état de choses, l'Empereur voulait produire un grand effet moral ; c'est ainsi qu'il choisit le moment de la parade, afin de donner à ses rigueurs le plus de publicité possible, d'inspirer une terreur salutaire, de préparer les esprits à l'enquête qu'il avait résolue et d'annoncer les articles qu'il devait ajouter au Code pénal militaire.

Je n'aurais pas, au surplus, songé à m'occuper, dans mes *Mémoires*, de ces déplorables souvenirs, autrement qu'en rapportant la scène dont le hasard m'avait rendu le témoin, et qu'il avait été impossible que je n'écrivisse pas. C'est donc à cette mention que je m'étais borné, lorsqu'en mars 1837, M. le comte Dupont fit mettre à ma porte un exemplaire de la brochure que, sur l'affaire de Baylen, l'ouvrage de Montgaillard le détermina à publier. La modération, la sorte de calme qui règnent dans cette pièce ajoutent à l'impression que ne pouvait manquer de produire un récit à loisir arrangé ; toutefois, le contenu de la brochure n'ayant pas suffi à lever mes doutes, je me rendis chez le général Dupont, et j'avoue que je sortis de chez lui convaincu qu'il n'avait été qu'une victime des imprudences de Murat, de la désobéissance de Vedel et de la politique de Napoléon. J'ajouterai même qu'une relation du dernier épisode de cette malheureuse campagne, faite par un anonyme ayant partagé les désastres

du deuxième corps d'observation de la Gironde, corrobora mon opinion sous quelques rapports; il en fut de même des allégations et affirmations d'un ancien officier de la division Barbou, et le concours de toutes ces circonstances me disposait entièrement à devenir l'apologiste du général Dupont; mais je n'étais pas de caractère à en rester là. Avant de modifier aussi complètement mon ancienne opinion, je voulus du moins vérifier si réellement elle était aussi fausse qu'elle me paraissait l'être, et je commençai par lire les ouvrages français et étrangers qui ont paru sur la matière. Un passage du marquis de Londonderry me frappa, comme résumé du jugement porté par toute l'armée anglaise et par toute l'Andalousie. Bientôt d'autres documents me parvinrent; j'en fus redevable à des officiers des divisions Fresia, Barbou et Vedel; relativement au général Dupont, ils furent tous accusateurs. La brochure du général Dupont m'ayant appris que le général de Vedel en avait publié une, je me la procurai, et, non par les phrases, mais par les pièces officielles qu'elle contient, mes convictions changèrent, ou plutôt redevinrent ce qu'elles avaient été. Je voulus enfin entendre le général de Vedel, comme j'avais entendu le général Dupont, et, s'il ne réusssit pas à se justifier des torts que je lui reprochais dans ma pensée, si même il convint de la plupart d'entre eux, tout en gémissant d'une position qui fut atroce, il sanctionna, et contre le général Dupont, et contre le général Legendre, et contre le sieur Villoutreys, une condamnation qu'achevèrent de rendre irrévocable, et les notes du général Chabert, et la terrible lettre du général Morla, gouverneur de Cadix, au général Dupont, et les assertions contenues dans *Victoires et conquêtes*, et une première *Relation* écrite par le général Dupont au moment de son arrestation à Marseille et répandue par copies manuscrites (attendu qu'alors on ne

se permettait guère d'en appeler au public par la voie de l'impression), et la réfutation que le général de Vedel fit de cette pièce d'après le contenu de son registre de correspondance qu'il m'a confié en original; et certaine lettre, anonyme, il est vrai, mais qui portait par le timbre de la poste une date certaine; enfin le rapport de Saint-Jean d'Angely à la haute cour nationale, que le général de Vedel a eu tort de ne pas imprimer aussi. Je n'ajoute pas à tous ces témoignages les récits oraux, les mille anecdotes qui ont été recueillis dans leur temps sur le même événement; mais, après l'examen et l'étude raisonnée des pièces les plus indiscutables, je reste convaincu que les accusations si véhémentes formulées par l'Empereur à la parade de Valladolid n'avaient rien d'exagéré. L'Empereur, contre la tyrannie duquel le général Dupont déblatéra, après avoir fait déblatérer Louis XVIII dans une ordonnance maladroite et niaise (1), poussa la faiblesse

(1) Cette ordonnance porte : « Les auteurs et prétendus complices de la capitulation de Baylen... Une prétendue Haute Cour nationale... », puis ajoute que la condamnation a été prononcée sur l'avis d'un conseil d'enquête, ne pouvant qu'enquérir et non juger, et ne constituant qu'une commission nommée pour condamner sans formes de procès... ; qu'elle a été prononcée par un simple décret... ; qu'indépendamment de son plus ou moins d'injustice, au fond, elle a tous les caractères d'un acte arbitraire et absolu ; enfin qu'elle est monstrueuse dans ses formes extérieures... Triste refuge que celui des formes dans une si horrible affaire. Cette ordonnance était le complément de ces paroles, adressées par le même Louis XVIII au général Dupont : « Vous aviez cédé en Espagne à des forces supérieures, je ne vous en estime pas moins. » Il eût été plus franc de dire : « Vous avez cédé en Espagne à des forces qui, sans vous, eussent été insuffisantes pour porter la première atteinte à la toute-puissance de l'Empire; je vous en estime davantage. » Telles sont cependant les paroles qui, pour le général Dupont, constituent le plus auguste témoignage dont « il lui est bien doux, dit-il, de retracer le souvenir ». Il n'en est pas moins vrai que ce sont ces phrases que Dupont substitue dans sa brochure à des preuves, tandis que Vedel, par exemple, au lieu de phrases, avait publié des pièces.

au point de ne pas mettre les coupables en jugement. Quant à moi, qui n'ai condamné personne dans ma vie, qui n'ai jamais hésité à braver jusqu'au pouvoir pour obéir à ma conscience, je déclare que, si j'avais été un des juges de cette cause, et soit qu'il existât des lois applicables à ces sortes de délits, soit qu'il n'en existât pas (1), compte fait des actes et des intentions, et considérant que si Vedel a été cause de tout, Dupont a été coupable de tout, Legendre et Villoutreys complices de tout, rien n'aurait pu me faire hésiter à condamner, savoir : à un an de suspension le général Chabert, pour avoir sali son nom en signant la capitulation de Baylen; à un commandement de place de guerre le général Vedel, comme incapable de s'élever à la hauteur d'une position difficile, mais sans reproche sous le rapport des vilenies d'argent, comme sous le rapport des intentions et de la plus haute vaillance, et pourtant comme ayant, temporairement du moins, mérité une punition, ne fût-ce que pour venger l'armée de tous les maux dont il a été cause; à la destitution le sieur Martial-Thomas, et à la mort le sieur de Villoutreys, le général Legendre et le général Dupont, comme ayant sacrifié le devoir, l'honneur, la gloire et la France pour conserver le fruit de leurs odieuses rapines.

Quant au général Marescot, l'avoir compris dans ce gâchis est une indignité, dont aurait dû le garantir le coup d'épée qu'en 1793 il donna au général Bonaparte (2).

(1) Richardson dit : « La loi n'est pas faite pour les hommes de conscience et d'honneur. » Et, par là même, l'homme de conscience et d'honneur n'a pas besoin de loi pour rendre des jugements que l'opinion doit sanctionner, surtout quand l'instruction de la cause est authentique.

(2) Le comte Armand-Samuel de Marescot, qui s'était distingué à la défense de Lille en 1792, fut, en 1793, élevé par son ami Bou-

Cependant, comme il ne convient pas à mon caractère de m'ériger en juge et de condamner des généraux à mort, ne fût-ce que sur le papier, sans apporter aux lecteurs, qui me jugeront à leur tour, les preuves manifestes de la bonne foi de mes jugements, j'ai consigné le résultat de mes recherches dans un récit détaillé de cette célèbre capitulation de Baylen, et comme, n'ayant pas été mêlé à cet événement, je ne puis lui donner place dans mes *Mémoires*, sans risquer d'interrompre, par une effrayante digression, les faits qui me concernent, je joins ce travail à la minute d'après laquelle doit se faire la seconde édition de ma *Relation de la campagne de Portugal* (1), où le trouveront ceux qui s'intéressent à la vérité historique.

Et maintenant je me reporte au moment où se termina la parade de Valladolid.

S'il n'y avait pas, et loin de là, complète identité entre

chotte, alors ministre de la guerre, au grade de chef de bataillon, puis envoyé devant Toulon qu'occupaient les Anglais. Il connut là le chef de bataillon Bonaparte : mais, quand la ville eut été prise après le mémorable siège auquel Marescot prit une part fort honorable, Bonaparte, nommé général de brigade et commandant de la place, voulut donner à son ancien collègue, resté chef de bataillon, des ordres que les règlements interdisaient d'exécuter. Marescot opposa la plus vive résistance, et les mémoires du temps, en faisant allusion à ces démêlés, parlèrent d'altercations précédentes et d'échange de coups d'épée. Ce qui est certain, c'est que Marescot, en face de Bonaparte devenu son chef, avait fait preuve de zèle et d'énergie pour demeurer fidèle à l'honneur de la discipline, et c'est cette attitude que le baron Thiébault rappelle ; suivant lui, ce souvenir devait suffire pour prouver à Napoléon que Marescot était incapable d'avoir méconnu ses devoirs de soldat. Marescot avait signé la capitulation de Baylen comme simple témoin. (Éd.)

(1) Nous n'avons pas connaissance que cette seconde édition ait paru ; nous croyons donc remplir les intentions du baron Thiébault en publiant, à la fin de ce volume, l'étude, d'ailleurs assez courte, qu'il a consacrée à l'historique de la capitulation, et dont nous retrouvons plusieurs copies dans ses papiers. (Éd.)

la position du général Legendre et la mienne, il y avait cependant quelque analogie. Supposer que les dispositions de Napoléon à mon égard fussent de la nature de celles qu'il venait de montrer était impossible, car il ne m'avait même pas mis en scène; il n'avait pas dit un mot qui me fût applicable, et, alors que Legendre venait de perdre son état, je me trouvais élevé au premier grade militaire. J'avais même été frappé de ce fait que, durant la foudroyante péroraison que j'ai rapportée, l'Empereur avait évité tout ce qui aurait pu rappeler l'armée de Portugal. S'il ne m'avait honoré que d'un signe de tête, sa figure, à ma vue, n'avait éprouvé aucune contraction; j'étais de plus appelé par lui à Valladolid; pourtant j'étais, comme Legendre, ex-chef de l'état-major d'une armée qui, en cédant à l'ennemi le pays qu'elle était chargée de défendre et en se fiant à lui pour être ramenée en France, n'avait sauvé que la forme, et, si j'étais bien tranquille sur ce fait que personne ne me reprocherait d'avoir sacrifié quoi que ce pût être pour sauver un or impur, je n'en savais pas moins qu'en fait de vols, de concussions ou de profits et partages, le Portugal ne laissait rien à envier à l'Andalousie. J'étais donc enchanté d'être resté inaperçu à cette parade, rassuré par ce fait que si l'Empereur entendait me parler, ce ne serait pas en place publique. J'étais surtout très content de ne pas avoir à paraître devant lui immédiatement après une si violente colère, et, tout en regagnant mon gîte, je me félicitais avec mes aides de camp, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. C'était Savary, courant après moi pour me dire : « L'Empereur ordonne que tu sois chez lui dans un quart d'heure. » Un quart d'heure, sans doute, était peu pour calmer les flots après la plus rude tempête; Frédéric II, cependant, avait appris à mon père que ce pouvait être assez; quoi qu'il en dût être, je

n'avais plus qu'à me préparer très sérieusement à l'audience à laquelle j'étais appelé.

J'ignore si jamais il a existé un monarque qui au même degré que Napoléon imprima l'étonnement et le respect. Le roi d'Angleterre et le Grand Turc exceptés, j'ai approché les plus grands souverains de l'Europe, et aucun d'eux n'a produit sur moi un effet que je puisse comparer à celui que l'on éprouvait lorsque l'on paraissait devant cet être colossal. Comment en eût-il été autrement? Les rangs sociaux sont créés par les hommes, tandis qu'un génie comme Napoléon est un prodige de la nature, et ce soldat parvenu, ce guerrier législateur que la victoire éleva jusqu'au pouvoir et ceignit d'une double couronne, était aux autres podestats ce que l'œuvre de la nature est à l'œuvre des hommes.

Traduit à son tribunal et pour le compte d'un autre, non pour le mien, ce qui rendait ma position moins grave, mais cent fois plus délicate, je devais tout d'abord me poser cette question : Quel rôle vais-je adopter vis-à-vis du duc d'Abrantès? Des fautes commises en Portugal, toutes ne pouvaient lui être imputées, et d'ailleurs son dévouement, à défaut de son intelligence militaire, avait été sans bornes. Personnellement j'avais à me plaindre de ses manques d'égard, de ses procédés trop souvent violents; mais il se trouvait dénoncé par des hommes qui, tels que Loison, Hermann, etc., avaient été, comme il me le dit plus tard, « gorgés d'or par lui ». Napoléon, à Valladolid, se trouvait de plus entouré par plusieurs des ennemis du duc d'Abrantès, en tête desquels était Savary, son rival comme aide de camp de l'Empereur et qui avait eu le crédit de lui faire supprimer cette place qui avait été créée pour lui, qui était son orgueil, place historique d'ailleurs et payée par un amour qui tenait du fanatisme. C'était encore Savary qui était parvenu à

éloigner de l'Empereur le général Junot, non qu'il eût les mêmes titres de cœur quoiqu'il fût dévoué, la même transcendance naturelle et les mêmes connaissances acquises quoiqu'il ne manquât pas de capacité, mais parce qu'il avait une tenue dont ce pauvre général Junot ne fut jamais susceptible, ce qui fut la vraie cause de la faveur de l'un et de la défaveur de l'autre.

C'était donc complaire à beaucoup de monde et à beaucoup de gens puissants que de contribuer à accabler le duc d'Abrantès; mais, indépendamment de ce qu'il était dans mon caractère ou, si l'on veut, dans ma destinée, de me rattacher toujours à ceux que frappaient d'injustes disgrâces et de négliger tous ceux que la fortune élevait, c'eût été me ravaler que de partager à l'égard du duc d'Abrantès les rôles adoptés contre lui, alors même qu'inculper son chef auprès de son souverain, et sans y être contraint par des raisons d'État, est toujours une indignité. Toutefois ma position se compliquait de ce fait que, si j'avais des obligations au général Junot, Savary aussi m'avait rendu, et de la manière la plus cordiale, un grand service à Rochefort et avait cherché à m'en rendre un plus grand encore (1). J'aimais le premier en dépit de pénibles souvenirs, mais j'avais également de l'amitié pour le second, dont je n'avais éprouvé aucune désobligeance; enfin, si depuis huit ans mes rapports avec le général Junot avaient été plus fréquents qu'avec le duc de Rovigo, je n'en tutoyais pas moins ce dernier depuis quinze ans. Mais tout ce qui était attachement, reconnaissance ou griefs, fut étranger à ma détermination, et ce fut résolu de défendre le duc d'Abrantès que j'arrivai chez Napoléon.

(1) J'ai raconté comment il me débarrassa du commandement d'une expédition maritime et eut la pensée, qui ne se réalisa pas, de me faire nommer aide de camp de l'Empereur. — Voir t. III, p. 198.

Au moment où je fus introduit dans la grande salle du palais de Charles-Quint, dont il occupait la partie du premier étage donnant sur la place d'Armes, l'Empereur était debout et se promenait, non dans la longueur de cette pièce qui lui servait de cabinet, mais dans la largeur, c'est-à-dire de la cheminée à la fenêtre du milieu, et, comme à mon entrée et pendant mes saluts il se borna à s'arrêter jusqu'à ce que je fusse près de lui, comme de suite il reprit sa promenade, je ne fis plus, à quelques haltes près, que marcher à côté de lui pendant les cent minutes d'un entretien dont voici quelques fragments (1):

Napoléon. — Eh bien, me dit-il, après un simple « Bonjour, monsieur », vous avez donc capitulé avec les Anglais et évacué le Portugal.

Thiébault. — Sire, le duc d'Abrantès n'a cédé qu'à la nécessité, et il a forcé à un traité honorable des gens qui, commandés par lui, ne nous auraient pas accordé une capitulation.

Napoléon. — Ce qui s'est passé à Lisbonne n'est que la conséquence de ce qui s'est passé à Vimeiro. C'est là, monsieur, que vous deviez battre l'ennemi, et que vous l'auriez battu si de grandes fautes n'avaient été commises.

Je sentis, d'une part, qu'il avait résolu de ne pas prononcer le nom du duc d'Abrantès, et que ces « vous » n'étaient qu'une tournure dont je ne devais pas m'occu-

(1) Le général Thiébault resta, pendant toute sa vie, lié d'amitié avec la duchesse d'Abrantès, dont il appréciait à un haut degré l'esprit et le caractère. Lorsque la duchesse publia ses *Mémoires*, le général Thiébault lui donna communication de la conversation qu'il avait eue avec l'Empereur à Valladolid, au sujet des affaires de Portugal, et la duchesse en publia les parties qui pouvaient être les plus favorables à la mémoire du duc d'Abrantès. (Édition citée tome XII, pages 191 à 203.) Le général Thiébault rétablit ici le texte intégral de la conversation telle qu'il la nota. (Éd.)

per (1); de l'autre, que, comme des fautes avaient en effet été commises sur le champ de bataille et avant d'y arriver, je devais éviter de ramasser le gant, c'est-à-dire de défendre ce qui n'était pas de nature à être défendu. Je gardai donc le silence, et il reprit :

Napoléon. — Mais vous n'avez su ni utiliser vos moyens et vos forces, ni connaître ceux des Anglais dont l'armée n'était que de 24.000 hommes.

Thiébault. — Sire, les rapports des habitants, les déclarations des prisonniers et des déserteurs, les renseignements obtenus des officiers anglais eux-mêmes, le nombre des bâtiments employés à transporter l'armée anglaise, et dont les deux tiers ont suffi pour ramener toute la vôtre, sont les bases d'après lesquelles nous avions jugé cette armée plus forte que Votre Majesté ne le pense.

Napoléon. — J'ai à cet égard, et en main, des preuves officielles.

(1) Dans le mémorable ouvrage où Mme la duchesse d'Abrantès, avec la haute supériorité qui la distingue et le plus honorable courage, s'est dévouée à l'apologie de son mari, se trouve aux 194e et 195e pages du XIIe volume de la première édition la note suivante :

« Une chose remarquable, c'est la volonté de l'Empereur de ne mettre le nom de Junot pour rien dans les reproches qu'il fit pendant une heure et demie au général Thiébault. Il y a une délicatesse de cœur qui m'a même surprise dans Napoléon. Si Junot avait connu autrement qu'il ne l'a connue toute cette conversation, il en eût été ému profondément. »

J'ai à cela trois choses à répondre : 1° L'Empereur ne m'a adressé aucun reproche qui me concernât personnellement, et ce qui prouve qu'il n'avait pas de reproches à me faire, c'est qu'il venait de me nommer général de division; 2° cet entretien de cent minutes fut divisé en trois parties, et il n'a été question de reproches que dans la première, exclusivement consacrée à scruter la conduite du général Junot; 3° l'Empereur ne nomma pas plus le comte Dupont durant la terrible scène qu'il venait de faire au général Legendre, qu'il ne nomma le duc d'Abrantès durant la dis-

Thiébault. — L'adjudant commandant Desroches, qui, en qualité d'otage, a passé quinze jours au quartier du général Dalrymple, revint convaincu que l'armée de ce général était au moins de 32,000 hommes.

Napoléon. — Elle était de 24,000. Moore, d'ailleurs, n'a commencé que le 22 son débarquement, qu'il n'a terminé que le 23; et Dalrymple n'avait, le 21, que 13,000 Anglais et 6,000 Portugais (1).

Thiébault. — Sire, 14,000 Anglais débarquèrent le 8 août à l'embouchure du Mondego, et le débarquement d'une troisième division anglaise, pendant la bataille de Vimeiro d'après les uns, la veille de cette bataille d'après

cussion avec moi; or la raison de cette conduite ne serait-elle pas dans ce fait qu'il comptait les hommes pour rien, et que, dès lors, il bornait tout à son interlocuteur, quel qu'il pût être?

(1) Sir Hew Dalrymple n'était pas à la bataille de Vimeiro; il ne rejoignit l'armée que le 22. Sir Wellesley y commanda seul, quoique sir Henri Burrard fût arrivé pendant le combat.

Nous eûmes affaire à Vimeiro :

1° A la division Wellesley, de.....	9.000	hommes.
2° A la division Spencer, de.....	5.000	—
3° A la division Anstruther, débarquée le 20.....	5.000	—
4° A une brigade portugaise.....	3.000	—
TOTAL....	22.000	hommes.
En arrière se trouvait le général Freyre avec (Portugais).....	4.000	hommes.

Et deux divisions anglaises renforcèrent l'armée pendant le traité. savoir :

La division Moore.....	10.000	hommes.
La division Hope	6.000	—
TOTAL GÉNÉRAL....	42.000	hommes.

Forces avec lesquelles nous traitâmes et dont faisaient partie 35,000 Anglais.

Encore n'ai-je compté que pour 11,000 hommes les divisions anglaises Anstruther et Hope, dont le chiffre m'est inconnu, alors que les trois autres étaient de 24,000 hommes.

Moore n'a débarqué que les 23 et 24.

Ainsi les preuves officielles que l'Empereur avait en main étaient fort loin d'être exactes.

les autres, n'a été contesté par personne et a été avoué par les généraux anglais eux-mêmes.

Napoléon. — En quoi consistait votre artillerie sur le champ de bataille de Vimeiro?

Thiébault. — En vingt-trois pièces de canon, Sire.

Napoléon. — De quel calibre?

Thiébault. — De trois et de quatre.

Napoléon. — Et celle de l'ennemi?

Thiébault. — En trente pièces de six et de neuf.

Napoléon. — Pourquoi n'en aviez-vous pas de plus fortes?

Thiébault. — L'artillerie manquait d'attelages, Sire, et le duc d'Abrantès jugea d'ailleurs qu'il était préférable d'avoir son artillerie assez légère pour pouvoir suivre l'ennemi partout et manœuvrer dans tous les terrains, sans s'exposer au risque d'abandonner des pièces.

Napoléon. — Il existait et on avait sous la main plus de chevaux qu'il n'en fallait pour atteler, indépendamment des pièces dont vous parlez, une batterie de plus fort calibre (1). Il fallait donc en avoir une, qui vous eût été très utile. Quant à l'abandon de quelques pièces, qu'importe, lorsqu'elles se sont payées et qu'on les a mises hors d'état de servir?

Mais vous parlez de manœuvres. Avez-vous manœuvré? A peine l'ennemi aperçu, vous avez marché à lui et vous avez rebuté les troupes, en attaquant sa position par le seul point où elle était inattaquable. Et où avez-vous vu, monsieur, que quand l'ennemi occupe une position formidable, on l'attaque de front? C'est

(1) Le duc avait dans ses écuries cent cinquante chevaux, provenant des écuries de la cour, notamment huit magnifiques attelages de huit chevaux chacun. C'était plus qu'il n'en fallait pour atteler une batterie de plus fort calibre; et j'ai toujours pensé que c'est à ces chevaux que ce mot avait rapport.

prendre le taureau par les cornes, donner de la tête contre un mur. Est-ce ainsi que le maréchal Soult vient d'en agir à Lugo? Il a tourné l'ennemi et l'a chassé de la Péninsule.

Thiébault. — Sire, répondis-je, en m'attachant à l'exemple (le reproche étant sans réplique), le maréchal a combattu à Lugo un ennemi qui, battu par Votre Majesté de manière à ne plus pouvoir se maintenir en Espagne, hâtait son embarquement et s'affaiblissait à mesure que le maréchal se renforçait par l'arrivée successive des différentes brigades de son corps d'armée; et le duc d'Abrantès, hors d'état de conserver le Portugal, a combattu à Vimeiro un ennemi qui, pour la bataille et sans qu'on pût le prévoir, fut renforcé de 5,000 hommes débarqués à portée de son centre, dont il doublait les forces (1). Enfin, si le duc d'Abrantès n'a pas enlevé la position de Vimeiro, le maréchal Soult, Sire, n'a pas empêché l'embarquement de l'armée anglaise.

Napoléon. — Rien ne peut justifier l'attaque d'une position qui n'a pas été reconnue.

Thiébault. — C'est afin de connaître toutes les positions que l'ennemi pouvait prendre depuis Leiria jusqu'à Lisbonne, que le duc d'Abrantès avait fait suivre le général Delaborde par le colonel du génie Vincent et par trois officiers de son armée, indépendamment du capitaine attaché à la première division de l'armée. C'était plus qu'il n'en fallait pour avoir à cet égard toutes les lumières désirables. (Et cependant Vimeiro n'avait été reconnu par personne; fait d'autant plus fâcheux que le centre de cette position est boisé, de manière à cacher ce qu'elle a de plus formidable.)

(1) La division Anstruther.

Napoléon. — C'était une raison de plus pour manœuvrer, et, comme la mer ne permettait pas de tourner cette position par sa droite, c'est par sa gauche qu'il fallait l'attaquer.... Des chocs irréfléchis ne constituent pas la guerre, dont les résultats dépendront toujours de la puissance des calculs stratégiques, plus que de la force matérielle et de ces luttes corps à corps, qui ne sont que la partie la moins noble du métier.

Thiébault. — Ces grandes maximes, Sire, sont pour jamais démontrées par les immortelles campagnes de Votre Majesté, et fondées sur cet axiome, que c'est plus souvent par les forces que l'on annule que par celles que l'on défait, que l'on gagne des batailles.

Napoléon. — (*Regard... Instant de silence...*) Oui, monsieur, si vous aviez manœuvré sur la gauche de l'ennemi, vous l'auriez battu et il se serait rembarqué. Il n'avait pas de vivres; il était dans la plus mauvaise situation, et, en Angleterre, on avait taxé cette expédition de crânerie.

Thiébault. — Nous étions loin de penser que la situation des Anglais pût être fâcheuse: ils étaient plus forts que nous et avaient tout le Portugal pour auxiliaire : nous étions plus faibles qu'eux, et nous avions 5,000 Espagnols à garder, des places de guerre, des forts et une flotte à observer, et, de plus, une population entière et une capitale immense à contenir. Quant aux vivres, leurs bâtiments de transport en étaient tellement approvisionnés que, sans en faire venir de nouveaux, ils ont suffi pour ramener en France toute l'armée de Portugal. J'ignore, Sire, s'il était possible de remporter une victoire sur l'armée anglaise; mais je crois qu'il était impossible de la forcer à se rembarquer et trop dangereux de le tenter avec les forces dont nous disposions. Pour empêcher sa retraite sur Coïmbre, il aurait fallu

nous porter sur ses derrières, et, dans ce cas, qui eût empêché cette armée de nous précéder à Lisbonne?

Napoléon. — Fort bien, monsieur; mais est-ce avec des fragments de votre armée que vous deviez arriver devant l'ennemi quand, pour le jour d'une bataille, on doit avoir été rejoint par son dernier détachement? Vous aviez vingt-six mille hommes, et vous lui présentez dix mille combattants. Et cela parce que vous avez éparpillé plus de douze mille hommes à Peniche, à Almeida, à Elvas, à Santarem, à Lisbonne, sur des vaisseaux et sur la rive gauche du Tage.

L'Empereur, en vérité, se rappelait mieux que moi le contenu du rapport que j'avais expédié de Quiberon; il le savait, pour ainsi dire, par cœur et, à dix reprises, me confondit à cet égard par l'exactitude des détails; mais, comme relativement à ce reproche il me parut manquer de mémoire ou de bonne foi, je crus devoir lui apprendre ce qu'il me semblait ne pouvoir ignorer, ou lui rappeler ce dont il devait se souvenir; en conséquence je lui répondis :

Thiébault. — Je me trompe entièrement, Sire, ou la presque totalité de ces garnisons ou détachements étaient inévitables: et, si Votre Majesté permet que je lui soumette relativement à elles quelques observations, j'ose penser qu'elle y trouvera la justification de la majeure partie des détachements formés par le duc d'Abrantès.

Son silence m'autorisant à continuer, j'ajoutai : — L'armée anglaise, débarquée au Portugal, n'avait aucun point d'appui; une affaire malheureuse, et elle pouvait perdre son matériel et ses blessés. Il était, d'après cela, d'autant plus important pour le général Dalrymple de s'emparer de Peniche, et pour le duc d'Abrantès de l'empêcher de s'y établir, que cette péninsule est pour ainsi

dire imprenable. Peniche occupée par les Anglais, nous étions dépossédés de tout le nord du Portugal ; et telles sont les considérations qui déterminèrent le duc d'Abrantès à y laisser huit cents hommes du régiment suisse.

Votre Majesté avait ordonné de faire réparer et armer la totalité des bâtiments en état de tenir la mer. Déjà nous avions sous voiles un vaisseau de quatre-vingts canons, plus un second prêt à rejoindre l'escadre, deux frégates de cinquante canons et une troisième entrant en rade ; puis encore quelques corvettes et bricks. Ces bâtiments, Sire, non seulement étaient nécessaires pour aider à défendre l'entrée du Tage, et au besoin pour seconder la flotte russe contre les entreprises que la flotte anglaise, qui nous bloquait, pouvait exécuter, mais également pour garder les pontons occupés par les troupes espagnoles que nous avions désarmées et pour en imposer à Lisbonne. Dans ces circonstances, aussi critiques que celles où nous nous trouvions, ces vaisseaux ne pouvaient être abandonnés à leurs équipages ; telles furent, Sire, les raisons qui y firent placer mille hommes. Parlerai-je des forts?

Napoléon. — Ces forts devaient être gardés ; mais quelle nécessité de jeter 2,000 hommes sur la rive gauche du Tage ?

Il avait cent fois raison, puisque sept mille hommes se trouvaient à bord de cette flotte russe et qu'elle était en état de se garder elle-même ; mais le fait pouvait être si ce n'est excusé, du moins expliqué ; je fus donc vrai en lui disant :

Thiébault. — Sire, cette disposition se rattacha à des considérations aussi sérieuses qu'elles parurent délicates. Huit vaisseaux russes, sous les ordres de l'amiral Siniavin, étaient bloqués dans le Tage. Le seul bon mouillage de cette rade se trouve près de la rive gauche ;

cette rive était couverte d'insurgés qui, chaque jour, devenaient plus nombreux et plus entreprenants. Cette rive évacuée par nous, les insurgés se seraient bientôt renforcés de détachements anglais, tirés des vaisseaux, et, comme ils n'auraient pas tardé à avoir du canon, la position de la flotte russe serait devenue intenable, par suite la nôtre s'en serait aggravée. De quelle nature eussent été les plaintes qu'eût adressées à sa cour un amiral qui ne cherchait qu'un prétexte pour livrer sa flotte aux Anglais? N'eût-il pas spéculé sur sa reddition pour l'imputer à un abandon volontaire? Et quel désespoir pour le duc d'Abrantès, s'il s'était trouvé avoir fourni un grief à l'empereur Alexandre! C'est ainsi, cependant, que des considérations politiques parurent de nature à faire raison des règles de la guerre.

L'Empereur ne répondit rien, marcha quelque temps en silence et reprit :

Napoléon. — Et Santarem?

Les mille hommes laissés à Santarem ne pouvaient avoir ni explication, ni excuse, et je ne répondis rien.

Napoléon. — Et Lisbonne?

Thiébault. — Nous ne conservions d'attitude, de ressources, de garanties que par la possession de cette ville.

Napoléon. — Les capitales, monsieur, ne se décident jamais qu'après les événements, et, vainqueurs à Vimeiro, vous assuriez, de ce champ de bataille, la tranquillité de cette ville.

Thiébault. — Cela est incontestable, Sire, dans les guerres régulières, non dans les guerres de peuple.

Napoléon. — *Regard.*

Thiébault. — Dans ces dernières, les capitales sont toujours ce qu'il y a de plus difficile à maintenir, de plus menaçant, et lorsque, comme Lisbonne, elles jouent un

rôle immense, les abandonner à elles-mêmes, c'est les perdre et tout perdre avec elles.

Napoléon. — (Il me fixa de nouveau, garda le silence, fit quelques pas, s'arrêta et me dit encore :) Et Almeida et Elvas, quel besoin, monsieur, d'y laisser garnison?

Thiébault. — Nous nous attendions à être secourus ; un des corps de l'armée d'Espagne nous paraissait devoir marcher sur Lisbonne, soit pour assurer la possession du Portugal en nous mettant à même d'en chasser les Anglais, soit pour nous ouvrir une retraite, soit pour rester maîtres de l'ouest et du centre de l'Espagne. Ce corps, Sire, ne pouvait arriver à nous que par Elvas ou par Almeida. Ces places dans les mains de l'ennemi, les plus fâcheuses nouvelles se seraient aussitôt trouvées accréditées : d'ailleurs, comment le chef d'un corps de secours eût-il continué son mouvement, sans avoir un point d'appui, sans conserver des communications possibles? Abandonner ces places à l'ennemi était achever d'embraser le Portugal, s'avouer vaincus et révéler aux Anglais que nous étions à discrétion. C'est ainsi, du reste, que le duc d'Abrantès en jugea, Sire...

Napoléon. — Monsieur, reprit-il en m'interrompant avec vivacité, il fallait raser Almeida et Peniche, il fallait faire sauter Elvas en l'air et n'en conserver que le fort de la Lippe, où vous auriez laissé deux cents hommes.

Ce fut un trait de lumière; en effet, les Anglais, n'ayant pas le temps de rétablir Peniche, n'y trouvaient plus ni appui, ni abri; les ruines d'Almeida attestaient son évacuation volontaire et ne pouvaient plus être défendues; notre garnison de la Lippe tenait lieu de toute la garnison d'Elvas; nous nous renforcions donc de près de trois mille hommes, qui, ajoutés aux deux mille de la rive gauche du Tage, aux mille de Santarem et au millier d'hommes que, pour le jour de la bataille, l'on pou-

vait encore tirer des garnisons de Lisbonne et des vaisseaux, augmentaient nos forces de sept mille hommes; or, ces sept mille hommes ayant attaqué la gauche des Anglais, le 22 à la pointe du jour, pendant que dix mille les auraient tournés, il faut l'avouer, c'en était fait de leur armée et de l'insurrection du Portugal, et peut-être de celle de l'Espagne.

Ces conséquences, qui ne pouvaient manquer de frapper Napoléon, étaient accablantes; elles l'étaient trop pour que je ne cherchasse pas à en atténuer l'effet. Je répliquai donc :

Thiébault. — Au moment du débarquement de l'armée anglaise, ces mesures eussent été prématurées; et lorsqu'on aurait pu désirer les avoir prises, elles n'étaient plus exécutables. Votre Majesté sait qu'après l'événement, on le juge avec une grande sûreté, mais que trop souvent tout est obscurité et incertitude au moment décisif.

Ces reproches en majeure partie contestés, le dernier éludé, mais non réfuté, la plupart de mes assertions ou raisons admises, l'Empereur n'ayant pas abordé le plus grand de tous les reproches à faire au général Junot, celui de ne s'être pas préparé près de Lisbonne un lieu de réunion et d'appui, et des vivres pour un an, c'est-à-dire ayant démontré que l'on pouvait battre l'armée anglaise, mais ne sachant pas comment on pouvait se maintenir en Portugal, et cet entretien m'ayant fourni l'occasion d'éclairer l'Empereur sur les motifs auxquels le duc d'Abrantès avait cédé, je mis le comble à la seule vengeance que j'entendais tirer des torts qu'avait eus avec moi le général Junot et je parlai de tout ce que la crainte d'encourir la désapprobation de Sa Majesté ou de lui déplaire avait eu d'horrible pour lui. L'Empereur ne témoigna aucun déplaisir de m'entendre, tout au con-

traire ; à partir de ce moment et comme s'il m'avait su gré du rôle que je prenais, rôle si différent de celui qu'avaient pris tant d'autres, il devint plus naturel, et la suite de son enquête sur cette expédition ne roula plus que sur des renseignements de détails et n'eut plus que le ton d'un entretien de plus en plus bienveillant. Cet entretien ne m'en laissait pas moins deviner clairement le motif qui avait fait perdre au duc d'Abrantès le commandement du 8e corps, qu'on lui fit reprendre plus tard ; ce corps devant passer à portée de Valladolid, et l'Empereur ne pouvant alors éviter de voir le général, c'est pour que celui-ci ne se trouvât pas même sur la route par laquelle il devait rentrer en France qu'il lui donna le commandement du 3e corps, le seul que, sans l'envoyer en Catalogne, où le général n'était pas d'ailleurs de force à commander, il pût lui donner sans une affectation qu'il ne voulut pas y mettre ; de même l'ordre qui me fut adressé à Léon, comme celui qui m'avait enjoint de rester au 8e corps, n'avait eu pour objet que de permettre à l'Empereur de me voir et de m'entendre avant de recevoir le duc.

Ce sujet épuisé, il me questionna sur le genre et le degré des difficultés que les différentes provinces du Portugal présentaient à une armée ennemie, sous le double rapport des localités et des subsistances, et il prit quelques notes. Je n'eus, du reste, à hésiter sur rien ; personne à cette époque ne connaissait le Portugal mieux que moi. La nouvelle campagne que l'Empereur allait faire faire en Portugal, et dont il chargeait le maréchal Soult, lui servit de thème pour continuer une investigation dont il ne pouvait guère avoir d'autre occasion. A propos de l'itinéraire que ce maréchal devait suivre : « C'est, me dit l'Empereur, changer des passages de rivières contre des passages de montagnes » ; et en

effet, en marchant à portée du littoral, depuis la Galice jusqu'à Lisbonne on passe le Minho, le Douro, la Vouga et le Mondego; mais, et ainsi que je l'observai, ces rivières seraient-elles plus nombreuses et plus fortes, leur passage serait préférable à celui des montagnes du Beira et du Tras-os-Montes! Les difficultés des passages de rivières et les moyens de les vaincre sont connus; celles que présentent ces montagnes dans lesquelles, et indépendamment des déluges de cette saison, on est sans cesse aux prises avec la famine et le chaos, dépassent les prévisions comme les forces humaines (1). Le maréchal Soult n'aura à opérer que sur des routes praticables; il marchera dans l'abondance; partout il pourra manœuvrer; de plus, il aura, pour passer les trois principales de ces rivières, les ressources de trois villes importantes, Tuy, Oporto et Coïmbre, se trouvant sur les rives droites du Minho, du Douro et du Mondego.

Il goûta cette réponse justificative de son plan, et tout me fit penser qu'il avait été satisfait de cet entretien. Quelques questions achevèrent de compléter la série des explications et renseignements qu'il avait voulu avoir de moi; et, ce cercle parcouru, il s'arrêta, et se tournant vers moi, et avec cet air, ce ton qu'il savait rendre si bienveillants, et que la puissance de son regard et l'inconcevable expression de sa bouche rendaient indéfinissables, que ne puis-je dire irrésistibles! il me dit : « Eh bien, général Thiébault, avez-vous quelque chose à me demander? — ... Oui, Sire, lui répondis-je : le comte de Novion, qui, à notre arrivée en Portugal, commandait la légion de police, qui à la tête d'un détachement de ce

(1) J'ai vu à Paris des Portugais qui m'ont dit que la fin de l'année 1807 avait été, en effet, une époque de pluies diluviennes, mais qu'il s'en fallait pourtant que, dans cette saison même, elles fussent habituellement aussi fortes en Portugal.

corps se porta au-devant de nous lorsque nous approchâmes de Lisbonne, qui nous ouvrit les portes de cette ville et contribua si puissamment à nous empêcher d'éprouver aucune résistance, qui, pendant notre occupation, se dévoua au service de Votre Majesté, que par décret elle daigna nommer maréchal de camp, qui, lors des derniers événements, associa son sort au nôtre et rentra forcément en France avec l'armée, a été arrêté comme émigré en mettant pied à terre; il se trouve dans les prisons de Nantes. Je considère donc comme un devoir, Sire, de réclamer sa mise en liberté de la justice de Votre Majesté et de le recommander à ses bontés. — Pouvez-vous, reprit-il, après avoir porté sur moi un regard de demi-surprise, me donner par écrit ce que vous venez de me dire? — Certainement, Sire. — En ce cas, répliqua l'Empereur, envoyez-moi votre note dès qu'elle sera faite. J'expédie à quatre heures un courrier pour Paris, et je ferai droit à votre demande. » ...Et, huit jours après, le comte de Novion était en liberté (1). Après quoi, et avec la même bonté, il reprit : « Eh bien, général Thiébault, avez-vous encore quelque chose à me demander? » La fatalité, une fatalité atroce voulut qu'en dépit ou par suite de ma situation de disgrâce déjà si prolongée, je me regardasse comme ayant trop de titres pour descendre à une demande, quand j'avais un si grand nombre de réclamations à faire. J'étais commandant de la Légion d'honneur depuis sa création, et il me semblait inouï qu'ayant pu ne pas avoir été fait général de division sur le champ de bataille d'Austerlitz,

(1) Il n'était maréchal de camp qu'au service de Portugal, et cependant il fut admis à la retraite en France, où, grâce à un certificat que je lui envoyai et à une lettre très instante que j'écrivis pour lui, la pension de retraite fut portée à 6.000 francs, dont il a joui jusqu'à sa mort. J'ai dit l'attitude qu'il prit sous la Restauration contre l'Empire.

je n'y eusse pas été nommé grand officier de cette légion, alors que tous les colonels de la grande armée, par exemple, avaient été en masse nommés commandants. J'avais fait cinq ans la guerre en Italie, et cela depuis Rivoli, Mantoue et le Frioul jusqu'au bord de la mer Ionienne; j'y avais reçu le grade de chef de bataillon à la suite des immortelles campagnes de 1796 et de 1797 qui nous avaient conduits aux portes de Vienne; j'avais été proclamé adjudant général sur le champ de bataille de Naples; j'avais été, et dans les mêmes termes, nommé général de brigade pour un fait d'armes du blocus de Gènes et pour ma conduite pendant tout ce blocus, et je n'avais pas l'ordre de la Couronne de fer, qu'à Burgos je vis porter à un sous-lieutenant, pour une seule campagne faite en Italie. Des ordres étrangers avaient été distribués par boisseaux à tant de gens qui ne les méritaient pas plus que moi, et je n'en avais aucun. Je n'avais de même eu part à aucune de ces gratifications si souvent et si largement prodiguées par l'Empereur(1), et encore moins à ces donations d'hôtels tout meublés et autres munificences de cette nature. Les deux tiers des colonels, voire même un Bagneris, étaient titrés et dotés, et moi, général de division, blessé, mutilé, et promu à ce grade trois ans trop tard, je n'étais ni l'un ni l'autre. Des grâces de toutes sortes étaient faites sans cesse, et je n'y avais eu aucune part, alors que tant d'autres y avaient fait et y faisaient journellement participer et leurs familles et jusqu'à leurs créatures. J'avais donc, je le répète, tant de réclamations à faire, que je

(1) Il faut faire exception pour les 1,500 francs que Savary m'apporta à Brünn de la part de l'Empereur, après la bataille d'Austerlitz, et qui furent suivis des 2,000 qui me furent transmis quelques jours après par Saint-Hilaire. L'embarras qu'éprouva Savary en me remettant ces 1,500 francs me prouve qu'il comprenait mon indignation, qui, au reste, dure encore.

n'aurais su par laquelle commencer, et trop pour en articuler aucune; et, dans cette position, pour des droits si patents, me trouver réduit à une démarche humiliante, me parut d'autant plus dur que ma fierté s'est toujours effarouchée devant de pareilles demandes; frappé d'ailleurs de l'idée que mes services parlaient assez haut, je répondis : « Non, Sire. » Et à l'instant la physionomie de l'Empereur se contracta, et il me renvoya par ces mots : « En ce cas, monsieur, je vous souhaite le bonjour. »

Tandis que je traversais le salon de service, où ma longue audience avait fait présumer que ma fortune était faite, où tous les yeux fixés sur moi semblaient déjà me demander compte des faveurs dont je devais être comblé, Savary vint à moi et me demanda avec empressement : « Eh bien, qu'as-tu obtenu? — Rien. — Comment, l'Empereur ne t'a pas mis à même de lui demander quelque chose? — Oui, deux fois. — Ah! f....., c'est trop fort! » Et ce « f..... » et ce « c'est trop fort! » disaient bien des choses, mais ils m'arrivaient trop tard. Les regrets qu'ils devaient provoquer étaient inutiles et néanmoins auraient été prévenus si, à mon arrivée chez l'Empereur, Savary m'avait donné à cet égard un avis charitable. Je compris, du reste, que ce qu'il y avait de bon et d'honorable dans les premiers mouvements de l'Empereur le cédait à l'orgueil de la puissance, orgueil qui lui faisait supporter tout ce qu'il y a d'assommant, de hardi, d'irrévérencieux dans les sollicitations, et cela pour la satisfaction d'être invoqué, prié comme un dieu. Et ces demandes, ces supplications étaient, même pour obtenir les salaires les plus mérités, des humiliations auxquelles il fallait se soumettre. Ce qui cent fois était d'équité devait se recevoir comme une grâce, et, pour ceux qui ne savaient pas solliciter, on

imputait à crime leur réserve, qui cependant aurait dû contraster honorablement avec la mendiante impudicité des autres. Quoi qu'il en soit, je manquais la dernière occasion que m'offrit la destinée pour saisir la fortune et prévenir peut-être les malheurs qui ont abîmé la fin de ma carrière et torturé ma vie, et cela faute de m'être bien pénétré de cette idée qu'avec n'importe quel souverain il faut toujours demander (1), à plus forte raison ne jamais refuser, et qu'avec Napoléon, notamment, et en fait de grâces, il ne fallait « qu'engraisser ». Ainsi, à peine m'avait-il nommé général de division qu'il me provoquait à de nouvelles faveurs, et avec tant de bienveillance que l'ordre de la Couronne de fer et un avancement dans la Légion d'honneur n'eussent été qu'un degré à franchir pour arriver aux dotations et à des titres moins indignes que celui de baron dont je fus affublé. Enfin qui sait si, d'après une pensée qui depuis Rochefort n'avait pas abandonné Savary, alors très puissant, je ne serais pas devenu un des aides de camp de l'Empereur? car, s'il n'avait été question que de moi dans cette affaire, il se serait borné à rire de ma duperie et à en hausser les épaules, au lieu de marquer aussi vivement de l'humeur. Un mot avait anéanti toutes ces éventualités. Eh bien! quoi que ce mot dût me coûter,

(1) Le général Gourgaud eut l'occasion de parler de la pauvreté de sa famille à l'Empereur, pendant leur séjour à Sainte-Hélène : « Et pourquoi, reprit Napoléon, ne m'avez-vous jamais rien demandé pour elle? Je ne donnais que sur demande, et l'Impératrice elle-même n'obtenait rien sans le demander. » M. Bouilly, dans le 3e volume de ses *Récapitulations*, raconte comment il substitua une plaisanterie à une supplication, lorsque l'Empereur lui fit la même question qu'à moi. L'Empereur parut s'être amusé de la réponse, et pourtant lorsque, quatre mois après, M. de Lacépède eut placé M. Bouilly sur la première liste des gens de lettres à décorer, l'Empereur, arrivé au nom de M. Bouilly, prit la plume et biffa avec impatience, en disant : « C'est un homme qui ne veut rien. »

dirai-je que je me le reprochai de suite? Je cesserais d'être vrai. Longtemps je me félicitai de l'avoir dit; seulement quand tous mes amis (voire même M. Eusèbe Salverte) m'eurent formellement désapprouvé et blâmé, quand, avec les années qui s'écoulèrent, je vis des égaux, des inférieurs, pourvus de grâces que j'aurais pu avoir avant eux, prendre vis-à-vis de moi des tons et des airs de jactance que j'aurais aussi bien pu prendre vis-à-vis d'eux, je compris combien j'avais eu tort. Bref, si dans les premiers moments je me flattais que le mérite ne réside pas dans l'obtention des récompenses, si même je traitais avec dédain les récompenses qui m'étaient déniées, je n'en suis pas moins arrivé à des regrets qui, en raison sans doute de l'affaiblissement de l'âge, sont devenus douloureux. Chose remarquable cependant, sacrifiant ce qui n'intéressait que moi, mais non ce qui intéressait son service, l'Empereur n'en continua pas moins à me faire occuper des postes élevés. Le lendemain, en effet, j'étais nommé gouverneur des trois provinces de la Biscaye; et cinq jours après, l'Empereur révolté de la situation de Burgos, et ayant trouvé Vitoria assez bien commandée par un des trois généraux de brigade que je devais avoir sous mes ordres, changea ma destination et me nomma gouverneur de la Vieille-Castille; ce commandement joignait à une haute importance des difficultés à vaincre et qui ne furent vaincues qu'à l'aide d'efforts et de travaux inouïs.

Une demi-heure après avoir quitté l'Empereur, je revins au palais avec ma note relative au comte de Novion; je l'apportai moi-même, afin d'avoir avec Savary, de service ce jour-là, une explication sur les derniers mots que nous avions échangés, ou plutôt sur ce qui y avait donné lieu; mais, et pour la première fois, je ne fus content ni de son air, ni de son ton. Les cour-

tisans sont le thermomètre de la faveur et de la disgrâce; l'humeur de Savary pouvait tenir à l'abandon définitif de son projet de me faire attacher à l'Empereur et à l'espoir d'avoir en moi, et pour prix d'un si grand service, un homme entièrement dévoué. Quoi qu'il en soit, sa figure et ses paroles mêmes ne me laissèrent pas de doute sur la déclinaison totale de mon aiguille; toutefois, comme je n'entendais pas qu'il crût que ce pût être aussi facile de m'humilier que de me léser, tout fut sec de part et d'autre, et se borna à ce qui suit : « Qu'est-ce que c'est que ce papier? — Une note pour l'Empereur. — Te l'a-t-il demandée? — Il l'attend... » Comme il paraissait hésiter encore, et comme ce que j'avais obtenu pour le comte de Novion me coûtait assez cher pour y tenir, j'ajoutai en appuyant sur ces mots : « C'est par ordre de l'Empereur que j'ai fait cette note et que je l'apporte. » A ce mot, il entra dans le cabinet et je partis (1), chargé d'un souvenir dont je devais m'occuper toute ma vie.

Le soir même, je reçus la première des deux destinations dont j'ai parlé, et le lendemain j'étais en route pour Vitoria.

J'approchais de ma dernière couchée avant Burgos; j'étais dans ma calèche, attelée de trois chevaux magnifiques que j'avais achetés à Bordeaux; en arrière de moi, couraient à cheval mes deux aides de camp, mon secrétaire, mon valet de chambre, deux domestiques et huit dragons d'escorte, commandés par un brigadier et un maréchal des logis, lorsque mon valet de chambre

(1) Lorsqu'il fut ministre de la police, j'eus à lui écrire pour je ne sais plus quoi, ni qui. Sa réponse commençait par : « J'ai reçu, Monsieur le baron... » A dater de ce moment, je n'eus plus de rapport avec lui. Après la Restauration, il m'arrêta toutes les fois qu'il me rencontra dans la rue et n'eut que des choses obligeantes à me dire. Depuis 1830, nous nous retutoyâmes.

vint me dire : « Je crois que voilà l'Empereur. » J'ouvre aussitôt la portière pour mettre pied à terre, lorsque j'entends crier : « Qui est dans cette calèche? » Et à peine Jacques avait-il eu le temps de répondre : « Le général Thiébault », que je suis dépassé par Savary, au grandissime galop, et par l'Empereur donnant de grands coups de fouet de poste sur la croupe du cheval de son aide de camp, de grands coups d'éperon au sien et faisant cette inconcevable course pendant laquelle, et en trois heures et demie, il franchit la distance qui sépare Valladolid de Burgos, c'est-à-dire vingt-trois lieues d'Espagne. A une grande minute en arrière d'eux accouraient Duroc et le mameluk de l'Empereur. A une égale distance galopait un guide, s'échinant pour perdre moins d'espace; enfin quatre autres guides suivaient comme ils pouvaient. Trajet non moins extraordinaire par sa rapidité que par ce fait qu'en dépit des guérillas déjà organisées et de l'exaspération des fiers Castillans, l'Empereur le fit, n'ayant, sauf à de rares instants, qu'une seule personne auprès de lui. C'était encore César et sa fortune... fortune qu'ils ont payée, César par le coup de poignard qui ne laissa aucun intervalle entre la puissance et la mort, Napoléon par une atroce agonie.

L'Empereur, à Burgos, avait occupé l'archevêché, et c'est dans l'appartement qu'il quittait que je fus logé. Tout y rappelait sa présence. Son lit, où je couchais, n'avait pas été refait; sa table était couverte de débris de papiers, de plumes et de poussière, les sièges étaient épars; des bougies à demi brûlées garnissaient les flambeaux, et tout ce désordre disait : « ...Ce lieu, pendant douze heures, fut le centre du monde. »

Un chef de bataillon de la 32e de ligne, qu'en 1797 j'avais connu à la division Masséna, Marseillais, je crois,

véritable « Troun de Dious », était devenu colonel en Égypte, et avec raison, attendu qu'à la tête d'un régiment et surtout de ses Provençaux du 32e, c'était un de ces hommes sur qui l'on pouvait compter comme sur un bélier; depuis lors on l'avait fait général de brigade, ce qui était moins nécessaire; général de division, ce qui ne l'était pas du tout; gouverneur de la Vieille-Castille, ce qui ne pouvait être que tout à fait funeste. Cet homme, nommé Darmagnac, ayant son quartier général à Burgos, m'envoya une invitation à dîner dès qu'il sut que j'étais arrivé; cette invitation ayant compris mes aides de camp, je me rendis chez lui avec eux. J'y étais à peine lorsqu'il reçut la nouvelle de l'assassinat d'un soldat. Ce crime malheureusement n'avait rien d'extraordinaire: il y avait soixante jours que ce Darmagnac commandait à Burgos, et depuis soixante jours le pillage et la dévastation duraient avec une frénésie dont il est impossible de se faire une idée. Le désespoir et la rage transportaient les habitants, et le manque de tout, voire même la disette, multipliaient les épidémies qui dévoraient nos troupes. La ville faisait horreur, les campagnes faisaient pitié. Au lieu de s'entendre, on se tuait, et paysans et soldats pouvaient conjuguer tous les temps du verbe : « J'assassine. » Mais, avec le caractère de Darmagnac, ce n'était pas de remède et de conciliation, c'est de vengeance qu'il était question, et de vengeance féconde en représailles. Aussi, la lettre qui lui annonçait la mort de ce soldat à peine lue, il se mit à parcourir à grands pas l'espèce de salon où il nous avait reçus, et, avec son accent provençal, il nous régala du monologue suivant : « Pauvre bougre!... pauvre bougre!... Je te vengerai, fût-ce sur cent innocents!... Oui, je le sens, la colère me domine, et le sang demande du sang. » C'eût été une scène des boulevards, si ce n'avait pas été une scène de véritable sau-

vagerie. J'étais révolté, mes aides de camp ne l'étaient pas moins, et nous nous indignâmes d'avoir à passer deux heures avec cet ex-cuisinier, joignant une ignorance de marmiton à la brutalité d'un manant et traitant les hommes comme il avait appris à traiter les lapins et les dindons, en terroriste d'ailleurs, ainsi que les Canuel, les Donnadieu, et prédestiné aux faveurs de la Restauration et aux chamarrades des Bourbons.

Le lendemain matin, à huit heures, ma calèche était attelée; on y plaçait mes derniers effets; tout mon monde était à cheval, je jetai un dernier coup d'œil sur un feu de bivouac brûlant au milieu de la petite place de l'archevêché, feu au milieu duquel les soldats, dans la joie de leur âme, venaient de pousser un piano tout entier; j'allais partir enfin et quitter cette ville, théâtre de toutes les abominations, lorsqu'un courrier de l'Empereur, expédié de Vitoria et se rendant à Valladolid, où le prince de Neuchâtel était encore, me demanda et me remit un billet de Duroc, ainsi conçu : « L'Empereur, mon cher général, me charge de vous écrire que vous ayez à attendre à Burgos de nouveaux ordres du prince de Neuchâtel. » Une sueur froide me prit. Je perdais un gouvernement qui me plaisait d'autant plus que ma femme pouvait de suite me rejoindre à Vitoria; je remplaçais évidemment ce Darmagnac qui, s'il laissait tout à faire sous le rapport du bien, avait tout consommé sous le rapport du mal; au lieu d'être en contact avec des populations qui n'avaient encore rien de très hostile, je me trouvais aux prises avec près de huit cent mille habitants exaspérés et ruinés; au lieu de résider aux portes de la France et d'habiter une des plus jolies villes de l'Espagne, j'avais pour résidence non seulement le centre, mais une de ses cités les plus abjectes. Ce fut donc très tristement que j'envoyai un de mes aides de

camp faire lire à Darmagnac le billet de Duroc, que je fis remonter mes effets, et que mes chevaux et moi reprîmes des gîtes que, pour ma part, j'avais espéré ne pas revoir.

Au reste, comprenant que l'Empereur avait les meilleures raisons de remplacer Darmagnac, en attendant d'être confirmé pour ce remplacement, je voulus au moins échapper à des regrets qui ne pouvaient rien changer à leur cause; m'abandonnant à mon imagination qui toujours plus que la raison m'a fait oublier mes ennuis, je me mis à rêver à Zozotte; son souvenir me ramena tout naturellement à la romance, chant que j'ai passionnément aimé, pour lequel elle avait achevé de m'exalter, personne n'y ayant mis plus d'expression et exercé plus de séduction qu'elle. J'ai dit que ce chant avait été l'objet de plusieurs de mes inspirations et m'avait conduit à l'étude du contrepoint. Quoi qu'il en soit, des romances chantées par Zozotte je passai au genre, et, de suite assailli par une foule de pensées relatives au sujet, je me trouvai machinalement entraîné à les classer. Le plan d'un opuscule sur la romance se forma dans ma tête; le désir me vint d'en prendre note; déjà la phrase de début se présentait toute faite, et je n'avais pas achevé de la tracer que de nouvelles phrases se pressaient sous ma plume; j'écrivis ainsi toute la journée et une partie de la nuit suivante; enfin, une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis que j'avais terminé la rédaction; j'étais même occupé à relire le tout, lorsque, par le retour du courrier de l'Empereur, le Darmagnac reçut l'ordre de se rendre à Madrid, pour y attendre une nouvelle destination, et moi, je reçus ma nomination de gouverneur de la Vieille-Castille.

CHAPITRE VII

Il semblait que le sort s'acharnât à embarrasser chacun de mes pas et à me susciter des difficultés auxquelles devait être proportionné l'effort capable de les surmonter; cette fois je ne pus m'abuser sur la tâche affreusement pénible qui m'était imposée. Si, depuis vingt-six heures que je me trouvais à Burgos, je n'étais pas sorti de ma chambre, je ne m'étais pas borné à l'amusette dont j'ai parlé, et, si je n'avais pu paraître moi-même au dehors pour ne pas donner l'idée que je pusse m'occuper en rien du gouvernement tant que mon prédécesseur en était titulaire, du moins mes aides de camp, mon secrétaire, mon valet de chambre même avaient reçu l'ordre de courir toute la ville, de fureter partout, de tout voir, de s'informer de tout, et de m'entourer des renseignements les plus variés et les plus exacts, autant sous le rapport des chefs, des autorités espagnoles que sous le rapport de la situation de la ville et de la province. Sous ce dernier rapport, les détails furent atroces; quant au personnel, Burgos possédait un préfet généralement aimé et estimé, le méritant à tous les titres, mais renouvelant par chaque courrier ses instances pour que sa démission fût acceptée.

Ma nomination à peine reçue, je me rendis chez Darmagnac pour m'entendre avec lui sur la remise du gou-

vernement. Sous le prétexte de conduire à fin je ne sais quelle opération ordonnée par lui, mais de fait pour consommer des vilenies, il me demanda trois jours. « Trois jours, lui dis-je, c'est impossible, et demain soir à minuit je prends le commandement. » Et qui ne comprend que chaque heure d'un commandement comme celui d'un Darmagnac était une heure de plus de torts nouveaux, de nouveaux malheurs à réparer? Certain de trouver en la personne du préfet un auxiliaire puissant, je résolus de le voir immédiatement, et j'avais pour cela de graves motifs; je tenais à l'informer de suite de ma nomination, afin qu'il s'opposât à tout ce qui était ou serait illégalement demandé ou prescrit; je voulais aussi qu'il s'occupât sans délai de me faire un rapport général sur l'état de la province et de m'indiquer les mesures les plus urgentes à prendre; enfin, si j'allai le voir au lieu de l'appeler chez moi, ce fut pour sauver les apparences, mais je le prévins que les visites d'étiquette seraient faites le surlendemain, et nous décidâmes que, le lendemain soir, il viendrait chez moi, de bonne heure, en frac et avec tous les documents nécessaires à un grand et utile travail.

En sortant de chez lui, je me mis à parcourir la ville, et Dieu m'est témoin que j'y eus le plus triste spectacle, résultat de deux mois d'abominations. Abandonnée par une partie de sa population, la ville avait un aspect de solitude, de désolation, et n'était plus par endroits qu'un cloaque infect; partout la ruine, la famine, le désespoir, la peste, et, comme remède, la mort. Les ravages étaient horribles dans les prisons, dans les dépôts d'isolés et de convalescents et dans les hôpitaux, si tant est que l'on puisse désigner par ce nom des couvents désertés et dans lesquels, pendant les froides pluies du mois de janvier, gémissaient entassés sur de la paille pourrie

et, je devrais ajouter, expiraient quatre mille malades ou blessés, et cela presque sans médecins ni infirmiers, sans médicaments, sans linge et sans vases pour aucun usage. Près de cinq mille isolés, ou soi-disant convalescents, mais presque tous malades, croupissaient dans une position pire sous quelques rapports; car, ce qui ne m'est arrivé que cette fois dans ma vie, à moi qui certes n'étais ni délicat ni facile à rebuter, le méphitisme d'un de ces dépôts, qu'en ma présence je fis vider en trois heures, était tel que, malgré tous mes efforts, il me fut impossible d'y pénétrer; je fus pris d'une suffocation et de nausées intolérables. De services, il n'en existait plus à Burgos. Les corps obligés d'y passer couraient les environs pour vivre et pillaient par ordre. La garnison elle-même n'avait que ce que les colonnes mobiles lui rapportaient, et, grâce à cet épouvantable état des choses, les campagnes, en proie à tous les genres d'horreurs et de dévastation, s'étaient dépeuplées au point qu'un désert de quatre à cinq lieues s'était formé autour de la malheureuse ville. Trois pieds d'immondices encombraient et infectaient toutes les rues, et, pour communiquer, on avait été réduit à se frayer à la pioche des passages à travers ces masses de décombres et d'ordures, dans lesquelles se trouvaient, depuis le combat livré pour reprendre Burgos, il y avait soixante jours passés, plus de deux cents charognes de chevaux et plus de cent cadavres. Aucune boutique ne s'ouvrait plus, aucun marché n'avait lieu; enfin il n'était plus question ni d'administration ni de justice. La force, la brutalité, la violence constituaient seules le droit; quant à des recours, il n'en existait plus contre les plus grands délits. Et telle était, sur ce point le plus important depuis Bayonne jusqu'à Madrid, une situation dont l'Empereur n'avait pu manquer d'être révolté lors de son passage à Burgos,

et qui me valut le fatal honneur d'être nommé gouverneur de la Vieille-Castille.

J'étais convaincu que le général Darmagnac quitterait Burgos, au moment où, de fait, je le remplacerais; et certes, s'il avait été possible que je me trouvasse dans une position semblable à la sienne, je serais parti la veille ou même je serais parti le jour de l'arrivée de nos ordres; car, s'il avait la conscience de sa conduite, il était certain que toutes les turpitudes m'allaient être connues; il ne pouvait douter que, chacun de mes actes et chacune de mes réformes devant le dénoncer comme cent fois coupable et incapable, la continuation de sa présence à Burgos équivaudrait à une scène de pilori... Je me trompais; il resta plus de dix jours encore, et, comme il en prenait son parti, j'aurais été bien bon de n'en pas prendre le mien, alors même que mes devoirs m'auraient laissé à cet égard quelque latitude.

Le lendemain du jour de l'arrivée de nos ordres, parcourant de nouveau la ville, je vis un paysan tenant une lettre dont il paraissait ne savoir que faire. Je me la fis remettre; elle était adressée à un nommé Astulez à Palenzuela. Je savais déjà que de ce côté s'étaient faits et se faisaient encore des enlèvements de grains, et que cet Astulez était un des agents les plus employés dans ces sortes d'opérations. C'était plus qu'il n'en fallait pour garder la lettre; elle était écrite, mais non signée par l'aide de camp du général Darmagnac. En voici des fragments : « Comme vous savez que si nous ne prenons pas, d'autres prendront, je trouverais à propos que vous en expédiez deux cents fangues (de grains) pour votre compte et le mien. Je me repose sur vous... Mais chut. Silence. Nous n'avons rien à nous reprocher, puisque le blé n'est pas au général. Adieu, assurez le coup. » Et pour post-scriptum : « Vous

concevez qu'il ne faut pas adresser le blé pour notre compte au général (1). » Ainsi le général Darmagnac, spéculant sur le renchérissement des grains, fruit de sa criminelle administration, et sur la disette qui était son ouvrage, avait fait voler des grains pour son compte; ainsi, et par la même occasion, ses voleurs en volaient à leur profit et l'aide de camp partageait avec eux. Le hasard ne m'eut pas plus tôt fait connaître cet abominable trafic, que je mis haro sur tous les grains venant de ce côté, ce qui s'exécuta sans opposition et sans risques, puisque l'affaire ne pouvait plus être portée qu'à mon tribunal. Ce fut pour parer aux premiers besoins une ressource inattendue.

Peu après sa dépossession, ce Darmagnac était venu me voir et m'avait dit : « Vous savez que, dans des places comme celle-ci, il est une foule de dépenses dont il n'existe aucun moyen de se faire rembourser et auxquelles pourtant il faut suffire. Pour me créer une ressource à cet égard, j'ai pensé à faire prélever à Pancorbo un droit en nature sur les énormes voitures de balles de coton qui y passent. Les balles prélevées de cette sorte se trouvent dans telle maison, et je viens m'entendre avec vous sur leur vente, dont nous partagerions le produit. Ce serait pour chacun de nous deux une affaire d'au moins 20,000 francs. » Je lui répondis que je connaissais cette affaire, et que tout ce qui était en mon pouvoir était de faire restituer les balles à leurs propriétaires, dès qu'il aurait quitté Burgos (2).

(1) Nous retrouvons cette lettre dans les papiers laissés par le baron Thiébault; outre le post-scriptum déjà cité, elle en porte un second : « Je joins une lettre pour le lieutenant de hussards qui est mis à votre disposition et qui se retirera après le coup. » (Éd.)

(2) Il avait obtenu la vente d'un beau et riche couvent, situé à trois lieues de la ville; pour consommer cette acquisition, il fallait aller en prendre possession, cérémonie bien simple, mais obli-

Armé d'une foule de renseignements et de faits, les ayant complétés pendant une seconde conférence avec le préfet, je me trouvai, au jour de la réception des autorités civiles, des fonctionnaires et principaux employés militaires et corps d'officiers, assez informé de tout ce qui s'était passé à Burgos, pour adresser à chacun les reproches qu'il méritait, pour convaincre qu'un nouvel ordre de choses commençait et pour déclarer non seulement que l'état affreux de la province ne laissait aucune indulgence possible, mais que ma sévérité serait égale à la gravité des plaies que j'avais à guérir. Il devint notoire pour tout le monde, et surtout pour le commandant de la place et le commissaire des guerres, qu'il ne resterait plus ni une faute ni un désordre impunis.

La revue des troupes suivit les réceptions, et, les officiers une fois formés en cercle, je leur dis à quel point j'étais révolté de ce que, sous leurs yeux, des soldats avaient pu exploiter soixante jours de pillage. J'ajoutai que toujours les fautes des soldats inculpaient à mes yeux les officiers, et que c'étaient eux qui dorénavant me répondraient de la conduite de leurs troupes.

Mais, en grondant, il ne fallait pas oublier que la situation des troupes était horrible, de même qu'en menaçant, et pour conserver le moyen de châtier, il fallait pourvoir aux besoins; aussi, et pour attaquer avec succès tous les abus, tous les désordres, c'est-à-dire

gatoire alors, et qui consistait à se présenter à la porte principale, à la faire ouvrir à sa voix et, après l'avoir dépassée, à ramasser une pierre et à la jeter devant lui, ce qui, d'après les coutumes en vigueur à cette époque, consacrait le droit absolu de disposer de tout. Afin de donner plus de poids à cette prise de possession et, je crois plutôt, afin de se ménager la garantie de mon autorité, il me pria d'y assister comme gouverneur; je consentis our la raison qu'il ne me donnait pas.

pour améliorer tous les genres de service, j'eus, chaque matin à huit heures, conseil des hôpitaux auquel assistaient les médecins, chirurgiens et pharmaciens principaux; à neuf heures, rapport de la place et réception de tous les officiers qui avaient à me parler; à dix heures, conseil avec le commissaire général de la place, et le soir, immédiatement après mon dîner, conseil de gouvernement composé du préfet, de l'intendant des finances, du commissaire de police, du corregidor; et l'un de ces conseils dura jusqu'à trois heures du matin. Quant au reste du jour, il était consacré à courir partout pour surveiller et activer l'exécution de mes ordres; quant au reste de la nuit, je l'employais à la rédaction des ordres résultant des dispositions que nous avions arrêtées et à ma correspondance. Si jamais circonstances furent plus menaçantes, jamais non plus l'activité et le dévouement n'étaient plus nécessaires.

La première séance de gouvernement avait lieu le soir du jour même de mon installation, et je la commençai en déclarant que je changerais l'état de ce gouvernement. « Votre Excellence, me dit le préfet, ce digne Blanco de Salcedo, entreprend plus que le nettoiement des écuries d'Augias. — Je n'entreprends, lui répondis-je, rien que je ne sois certain d'accomplir avec votre coopération. A nous d'en trouver le moyen. » Or ce moyen, sans lequel j'avais compris que je ne pouvais rien, mais par lequel j'étais convaincu que je pourrais tout et sur lequel je comptais d'autant plus que j'avais été plus aimé partout où j'avais commandé, ce moyen consistait selon moi à conquérir non seulement la confiance des habitants, confiance que j'obtins tout entière, mais de plus un attachement qui, en dépit des haines nationales, devint populaire et par l'effet duquel mon autorité, par suite mes ressources n'eurent pas de bornes.

Et que pouvait-on autrement? Après avoir à ce point usé et abusé de la force, de la violence, de la terreur, il n'y avait plus aucun effet à en tirer. Le mal était trop grand pour se passer du concours de toutes les volontés; il fallait donc avoir pour auxiliaire la population. Je ne parvins pas, dans cette première séance, à convaincre mon auditoire du succès possible; car, le lendemain, l'intendant des finances, nommé Casa, écrivait à son chef, le comte de Cabarrus : « Nous avons un nouveau gouverneur qui prétend changer l'état de ces provinces; ce qu'il entreprend est au-dessus des forces humaines. » Six semaines après, ce ministre-intendant écrivait, et j'ai vu les minutes de ses lettres : « Ce qui se passe ici tient du miracle!... » Mais, pendant ces six semaines, je m'étais déshabillé et couché trois fois, et je m'étais demandé plus de cent si, en servant de cette manière, on devait encore avoir besoin de mendier sa récompense. Au reste, voici une partie des moyens auxquels j'eus recours.

L'attachement et la confiance des peuples ne pouvant jamais être que des réciprocités, mon premier acte fut une proclamation dans laquelle je débutai par déplorer les malheurs de ces provinces, parce que les déplorer devait, à mon sens, établir que je m'en étais assez occupé pour les connaître, et, à moins de supposer une mystification dont ma proclamation prouvait que j'étais incapable, elle donnait une garantie morale que j'en étais douloureusement affecté et que je chercherais à les adoucir. Et d'abord pour parer aux réquisitions toujours brutales, il fallait que l'on donnât afin que je pusse empêcher de prendre; que l'on m'apportât afin que je ne fusse pas obligé d'envoyer chercher. J'annonçais donc que je m'étais déjà fait rendre un compte exact des besoins et des ressources, et que mes demandes

seraient aussi restreintes que mes répartitions seraient justes. Ce qui surtout avait achevé d'exaspérer les gens des campagnes, c'est qu'on avait fini par leur refuser les reçus des vivres apportés par eux, et que, pendant que les employés du général Darmagnac s'étaient emparés des grains pour en trafiquer et des bœufs d'attelage pour les envoyer à la boucherie ou pour les vendre, ses soldats avaient brûlé les charrettes pour faire leur soupe, heureux encore les conducteurs quand ils n'avaient pas été assommés de coups. Ma proclamation portait donc, et sous ma parole d'honneur, la déclaration que jamais aucune voiture, aucun attelage, aucun conducteur ayant amené des vivres à Burgos, n'y seraient retenus une minute après le temps nécessaire aux déchargements; qu'ils ne seraient employés à aucun autre service; que des reçus en bonne forme et imprimés seraient immédiatement délivrés; que ces reçus seraient en espagnol, et que si quelqu'un avait quelque plainte ou réclamation à faire, ma porte lui serait ouverte tous les jours, à telle heure, de même que je serais toujours prêt à l'entendre et à lui rendre justice, ce qui bientôt me fut possible sans intermédiaire, par suite de la rapidité avec laquelle j'appris l'espagnol. Cette proclamation, d'autant plus opportune qu'elle était la première qui parût en Castille, traduite et imprimée dans les deux langues, fut ensuite affichée et envoyée partout; elle fut même portée par des hommes choisis, espèces de missionnaires ayant charge de pérorer les habitants des villages. Cette mesure en compléta singulièrement l'effet, qui fut également heureux et sur les Français et sur les Espagnols; pour les premiers, je me hâtai de créer à leur intention un conseil de guerre, et ils eurent la certitude que j'étais tout disposé à faire des exemples; pour les seconds, la

conviction qu'ils n'avaient plus rien à craindre et que les ressources seraient économisées autant qu'elles pourraient l'être, fut telle que la ville s'approvisionna comme à miracle, et que, dans les moments de besoins extraordinaires, un mot signé par moi et envoyé par un piéton au fond des montagnes de la Rioja, faisait arriver, à jour et heure dits, tout ce que j'avais demandé.

La misère, résultant de tant de gaspillages, de désordres et du renchérissement des denrées, était désolante. Il s'agissait de répondre, et de suite, à ces nécessités du moment. J'eus l'idée de faire recourir aux soupes à la Rumford, et en peu de jours on fut en mesure de vendre à vil prix je ne sais combien de milliers de ces soupes, et d'en distribuer gratis aux gens les plus pauvres. L'effet moral produit par cette mesure passa mes espérances.

J'ai dit qu'il n'y avait plus à Burgos un seul tribunal en activité. Bien que la plupart des juges se fussent enfuis, j'aurais pu rendre cours à la justice en nommant d'autres juges; mais, en vue de rehausser mon autorité, je profitai de cet abandon pour créer un tribunal supérieur connaissant de toutes les causes et jugeant en dernier ressort; il était mixte et se composait pour une part d'Espagnols, soit : du préfet, de l'intendant des finances, du corregidor, de trois magistrats estimés, de deux assesseurs ou juges d'instruction chargés dans les causes graves d'entendre les parties et de résumer les plaintes et les défenses en présence de ces parties, enfin de deux greffiers; et pour une autre partie de Français, soit : du commandant de la place, du commissaire des guerres et de moi, président. Ce tribunal tenait ses séances les mercredis, jours du marché; il ouvrait à huit heures du matin et fermait quelquefois à huit heures du soir, après avoir connu de quarante causes

et plus. De toute la province on accourut bientôt pour se faire juger par nous, ce qui me mit en contact direct avec les habitants des dernières classes et m'assurait leurs sympathies; car cette justice si immédiate, si conciliatrice, était gratuite autant que paternelle; double mérite inconnu en Espagne, qui, de tous les pays du monde, est celui où la justice est la plus lente, la plus arbitraire, la plus coûteuse. Dans les conflits entre habitants et gens de l'armée, ces derniers étaient toujours les plus sévèrement jugés, et, quand de pauvres plaideurs venaient de loin ou bien étaient obligés de revenir, je leur donnais de ma poche une, deux ou trois piastres. On ne peut imaginer la prodigieuse influence que cette façon d'agir, pourtant si simple, eut sur tous les esprits. Lorsque, dans mes expéditions contre les guerillas, je devançais mes colonnes, et qu'assez imprudemment j'arrivais à peine escorté dans un village, au fond des montagnes, j'étais à l'instant entouré par les habitants qui accouraient de toutes parts; sans même que je pusse les empêcher, ces gens si terribles, si féroces pour tant d'autres, apportaient au milieu du chemin des paniers de pain et des seaux de vin pour rafraîchir mes troupes. Un jour, arrivé de cette manière dans un village et ayant ma barbe à faire, j'entrai seul dans la première maison venue; je fis appeler un barbier et je lui livrai ma personne. Ce barbier pouvait et même devait faire partie de quelque bande; maître de la vie du gouverneur, il pouvait avec impunité sacrifier sa conscience à son fanatisme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il trembla en me rasant, qu'il me rasa fort mal, qu'en recevant un salaire, auquel il n'était pas accoutumé, il ne parut pas encore remis de sa stupéfaction, et cette marque de confiance fit une impression que je n'aurais pas crue possible.

La même pensée politique guida tous mes actes, et, entre cent autres, je citerai celui-ci. A quatre ou cinq lieues au sud-est de Burgos, loin des routes fréquentées, au milieu d'une espèce de Thébaïde, se trouvait un couvent nommé Saint-Pierre de Cardeña. C'est là que Philippe V avait fait élever le tombeau du Cid et de Chimène, monument qu'avant mon arrivée dans la Castille, des soldats d'un régiment de dragons français avaient démoli, excités par l'espoir d'y trouver de l'or ou des bijoux. Je résolus de faire réparer par des mains françaises cet acte de vandalisme commis par des Français; et, pour en retirer plus de fruit quant à l'effet moral que j'en attendais, j'arrêtai de placer le tombeau dans Burgos même, où d'ailleurs les traditions indiquent le berceau du Cid, et de le réédifier entre les deux ponts de Burgos, au milieu d'une prairie qui empiète d'un côté sur la rivière, et qui de l'autre est bordée par l'Espolon, quai dont le trottoir servait de promenade. Une plantation régulière de peupliers d'Italie, formant de belles allées, devait régner autour du tombeau, être complétée par des bancs de pierre et mise en communication avec l'Espolon au moyen de deux rampes partant d'une demi-lune saillante existant déjà et ornée de quatre statues de pierre. Ces travaux furent exécutés.

Cependant les ossements étaient épars, exposés à la profanation; je dus songer à les mettre provisoirement à l'abri, ne fût-ce que pour m'assurer qu'ils n'auraient pas disparu quand mon monument serait prêt à les recevoir; je me rendis donc à Saint-Pierre de Cardeña, accompagné des autorités civiles de la province, et, sous la foi d'un procès-verbal d'enlèvement solennel, je s rassembler les ossements dans un linceul dont je m'étais muni; en grande pompe je les rapportai à Burgos, et, pendant que, d'après les dessins de mon aide

de camp Vallier, on leur construisait un tombeau, je les plaçai pour toute sûreté sous mon lit. Un grand nombre de personnes désirèrent les voir; ils ne furent montrés que par moi; beaucoup m'en demandèrent des parcelles; je n'en donnai qu'à ce bon M. Denon, qui, à cette époque, passa à Burgos, et l'exception fut complète à ce point que je n'en pris pas même un fragment pour moi.

Les fondations étant sorties de terre, et la place où devait être déposé le cercueil qui contenait les ossements du Cid et de Chimène se trouvant prête à être recouverte, je réunis chez moi toutes les autorités civiles, religieuses et militaires; je fis mettre en leur présence les ossements dans le cercueil, où je fis placer également une petite caisse en chêne qui en renfermait une plus petite en plomb. Les deux caisses étaient séparées par du charbon pilé; la plus petite contenait d'abord le procès-verbal de translation, écrit sur parchemin, dressé par le corregidor de Burgos, signé par lui, ainsi que par les autres membres de la municipalité, et scellé de son sceau; ensuite un discours en espagnol qui devait être prononcé par le préfet, et un discours en français que je prononcerais. Le cercueil avec la caisse qu'il contenait fut cloué, puis porté par quatre citoyens de Burgos derrière les prêtres qui ouvraient le convoi; le préfet, le corregidor, ainsi que deux officiers français, tenaient les coins du drap mortuaire. Je suivais à la tête des autorités et d'une foule de citoyens; et tout ce cortège, ayant une compagnie de grenadiers en tête et une en queue, s'avançait entre deux haies de troupes, les tambours exécutant des roulements et la musique du 118e de ligne des airs de circonstance; toute la garnison était sous les armes, et toute la population couvrait les quais. Le cercueil placé, le préfet prononça

son discours, je débitai le mien; la bénédiction fut faite par le curé de la cathédrale; deux bataillons d'infanterie exécutèrent alors des feux, et, après avoir laissé une garde au tombeau, nous nous retirâmes au bruit de toutes les cloches de la ville sonnant et du canon tirant (1).

Cette cérémonie, et ce qui y avait donné lieu, fit faire en mon honneur force vers latins, français et espagnols; un tel hommage, rendu à un grand souvenir populaire par un étranger considéré comme un ennemi, m'identifia à toute la population. Il en résulta pour moi une sorte de concitoyenneté, et le monument, respecté par tous les partis comme par tous les gouvernements, est un des trois grands souvenirs que j'aie laissés en Espagne (2).

Quatre inscriptions devaient orner le tombeau, soit deux petites et deux grandes. La première, celle de la face, n'offrait rien d'embarrassant; elle ne pouvait manquer d'être consacrée à Joseph, dont j'avais obtenu l'autorisation pour ériger le tombeau: « *Josepho regnante :* 1809 » nous tira d'affaire; c'est au reste, je crois, le seul monument qui subsiste de son règne. La seconde fut également facile à rédiger : « Par les soins de Son Excellence le général de division Thiébault, gouverneur de la Vieille-Castille, furent recueillis et transportés ici, avec les débris de leur tombe, les restes du Cid et de Chimène. » Elle fut traduite en espagnol pour occuper la face opposée.

(1) A Saint-Pierre de Cardeña se trouvait un tableau de Velasquez représentant le Cid à cheval, mais la tête découverte et haute, les yeux levés vers le ciel, avec le regard inspiré. Le lendemain du jour de cette inhumation, le préfet et le corregidor m'offrirent ce tableau, comme un hommage. Je le fis déposer dans le grenier de la maison Pedrorena que j'habitais, puis, en partant, j'estimai qu'il ne pouvait être nulle part mieux placé qu'à Burgos, et je le rendis à la municipalité.

(2) Le tombeau élevé par le général Thiébault n'existe plus, et, depuis 1842, les ossements du Cid et de Chimène ont été transférés à l'Hôtel de ville de Burgos. (Éd.)

Et de trois; mais, sur la face antérieure faisant pendant à l'inscription qui rappelait en latin le règne de Joseph, il en fallait une également latine et qui exprimât une pensée en rapport avec la concision lapidaire. Je la mis en quelque sorte au concours. Plusieurs personnes, entre autres quelques prêtres, s'évertuèrent; mais rien de ce qu'ils enfantèrent ne me parut digne de passer à la postérité. Sur ces entrefaites, Carrion de Nisas (1) traversa Burgos. Pendant le dîner qu'il fit chez moi, l'idée de l'inscription qui me manquait me revint. Je lui en parlai, en le priant de mettre fin à mon embarras. « Volontiers, me répondit-il, mais fournissez-moi une idée. — Une idée? Eh bien : Les grands hommes sont de tous les lieux, de tous les temps, de tous les peuples. » Après s'être recueilli un instant, il nous dit : « *Quibuscumque temporibus, populis, locis, inclytorum virorum memoria colenda est.* — Bravo et merci! » répliquai-je. Et cette inscription fut la seule des quatre que les Espagnols aient respectée, lors de l'expulsion des Français en 1813. On comprend que les trois autres, qui rappelaient les douloureux souvenirs de l'occupation étrangère, aient pu être effacées; mais ce qui paraît moins nécessaire, ce fut la destruction des arbres, des bancs et des allées.

Cependant, en 1818, alors que j'avais depuis neuf ans quitté le gouvernement de la Vieille-Castille, alors que

(1) Législateur, il fut membre du Tribunat; militaire, il fit notamment, en qualité de chef d'escadron d'état-major, la campagne de Portugal sous les ordres du général Junot, qu'il accompagna au siège de Saragosse; ayant rejoint l'armée de Castille, que commandait le roi Joseph, il fut, après la bataille de Talaveyra, député par celui-ci pour porter les nouvelles à l'Empereur, qui se trouvait alors en Allemagne. C'est vraisemblablement à l'occasion de cette mission qu'il eut à passer par Burgos. Poëte, Carrion de Nisas a laissé deux tragédies, des traductions de l'*Enfer* et de la *Jérusalem*. Le baron Thiébault a déjà fait mention de lui. Voir plus haut, à la page 154, note 1. (Éd.)

les actes commis par les Français durant la guerre de Napoléon étaient si sévèrement jugés en Espagne, le *Diario* de Madrid publia l'article suivant, qui fut traduit et répété par plusieurs journaux de Paris : « La marquise douairière de Villuena a obtenu du corps municipal de Burgos l'autorisation nécessaire pour faire établir à ses frais un jardin sur les bords de l'Arlanzon, au milieu des allées de peupliers qui embellissent (1) cette promenade. Ce qu'il y a de remarquable en ceci, c'est que le monument élevé là à la mémoire du Cid par le lieutenant-général Thiébault a été conservé. C'est un hommage rendu à l'administration éclairée de cet officier général, qui, pendant les horreurs d'une guerre cruelle, mérita l'estime des ennemis qu'il avait à combattre et laissa parmi eux un souvenir de ses qualités civiles et militaires (2) ! »

Pour en revenir au monument, il y avait peu de jours que son inauguration était terminée lorsqu'un Espagnol, homme érudit et d'esprit, émit et soutint devant moi l'opinion que le Cid n'avait jamais existé. Scandalisé d'abord, bientôt surpris, peu à peu ébranlé, je ne tardai pas à me trouver fort embarrassé entre les considérations sur lesquelles il s'appuyait et mes impressions ou mes croyances; entre l'enthousiasme que je venais

(1) Il eût été plus exact de dire « embellissaient », puisque la plus grande partie de mes peupliers avaient été arrachés.

(2) En des *Mémoires* récemment parus (pp. 289-290), le général Fantin des Odoards accuse le nouveau tombeau du Cid d'avoir éloigné les promeneurs qui fréquentaient autrefois la plantation dont il occupe le centre. On a vu que cette plantation n'existait pas avant que le général Thiébault l'eût créée autour de son monument, à la place d'une prairie dénudée qui, d'après les plans relevés avant les travaux et que nous avons sous les yeux, n'offrait ni accès faciles, ni chemins tracés, par conséquent ne pouvait être fréquentée comme promenade. Quelques autres détails donnés par le général des Odoards sur le tombeau du Cid ne sont pas plus exacts. (Éd.)

d'exciter, de partager même, et le ridicule d'un grand hommage rendu à une célébrité chimérique.

Aux prises avec des doutes qui chez moi heurtaient tant de sentiments intéressés, je commençai par recourir à tout ce que je pus trouver de documents à Burgos, et mon historien les combattit sans distinction; je me procurai une foule d'ouvrages en vers et en prose sur le Cid, ils n'excitèrent que ses risées; les diverses histoires d'Espagne que je lui opposai ne servirent qu'à lui fournir l'occasion de me prouver qu'il n'était pas d'impostures et de turpitudes qu'elles n'eussent consacrées; j'en appelai à l'opinion de tous ceux que je pus consulter, et, si la presque totalité affirmait l'existence du Cid, celle-ci n'en était pas moins contestée par les plus instruits. Enfin M. Llorente, alors conseiller d'État et qui s'est fait connaître par son ouvrage sur l'Inquisition, m'ayant été signalé comme l'un des hommes les plus savants de l'Espagne en matière d'histoire, je m'adressai à lui et je le priai de mettre fin à de si graves incertitudes.

Plusieurs lettres furent échangées entre nous; les siennes formaient une collection à tous égards précieuse; toutes m'ont été volées avec tant d'autres documents. Si encore je me rappelais suffisamment leur contenu; mais près de trente ans ont fait justice de ces souvenirs; tout ce qui m'en est resté, c'est que M. Llorente, corroborant les arguments de mon premier interlocuteur, ne croyait pas qu'il eût existé un Ruis Diaz, auquel pussent être attribuées les actions dont se compose l'histoire du Cid. Cid, qui en langue maure signifie chef, guerrier vainqueur, était devenu la désignation d'un être imaginaire, affublé des faits d'armes de vingt héros, et ce qui surtout avait fait la fortune et la renommée de ce prétendu Cid, c'est que les moines l'avaient adopté pour leur Don Quichotte.

Et pourtant, que le Cid soit historique ou fabuleux, il a, dans la mémoire des hommes, une place que la preuve de son existence n'agrandirait pas, de même que les preuves du contraire ne pourraient la diminuer. Que ferait-on d'ailleurs des souvenirs qui se rattachent à lui, des traditions qui le rappellent, des monuments qui consacrent sa mémoire, des familles qui prétendent descendre de lui, et des dires de ce même Carrion de Nisas qui, par documents authentiques, établit que deux de ses ancêtres, mariés aux deux sœurs du Cid, puis répudiés par ces dames, furent vaincus en champ clos par leurs rivaux et enfin dépossédés par ledit Ruis Diaz de leur royauté de Carrion?

Que ferait-on de cette ville de Rodrigue (Ciudad Rodrigo) qui s'honore de porter son prénom, de cent histoires ou poèmes, de mille romances, et de la tragédie de Corneille qui, même en France, a nationalisé une partie de la gloire de ce héros? Que ferait-on de ce coffre encore suspendu au-dessus de la principale porte de la cathédrale de Burgos, coffre sur le dépôt duquel le Cid se fit prêter une forte somme par sa ville natale et qui se trouva ne contenir que des pierres? Enfin, que ferait-on de mon tombeau et des ossements qu'il renferme, ossements qui, jusqu'au jugement dernier du moins, passeront d'autant mieux pour être ceux du Cid et de Chimène que d'ici là il est bien certain que leurs véritables titulaires ne viendront pas les réclamer? C'est donc en prononçant un anathème contre quiconque oserait douter de leur authenticité que je termine cette digression et que j'en viens aux faits qui, indépendamment de ceux qui précèdent, contribuèrent à fortifier mon autorité à Burgos et à perpétuer mon souvenir dans la Vieille-Castille.

Cependant, tout en m'emparant de l'esprit des popu-

lations, et sans cesser d'assurer et d'améliorer le fonctionnement de tous les services, je poussais le nettoiement et l'assainissement de la ville avec autant de vigueur que d'activité, Burgos, ce cloaque pestilentiel où, dès le mois de janvier, on frémissait à l'idée du retour de la chaleur, était devenue une des villes les plus propres de l'Espagne. Les quartiers, les prisons, les dépôts d'isolés et de convalescents, les hôpitaux enfin, successivement évacués, avaient été réparés, passés à la chaux vive, désinfectés par le procédé de Guyton de Morveau (1), munis d'un personnel suffisant et choisi, remeublés à neuf, approvisionnés de tout ce qui leur était nécessaire, et réoccupés; et tout cela avait été proposé, discuté, élaboré, réglé, ordonné et sans cesse revisé dans mes conseils de gouvernement et suivi, surveillé, dirigé et activé par moi. Je voulus même créer un hôpital modèle, qui fut établi à l'entrée de Burgos, dans la plus belle position, et qui, assez vaste pour contenir cinq cents malades, avait été distribué et disposé de manière que rien n'y manquât, pas même des ventilateurs pour l'été et des poêles pour l'hiver. Il y avait aussi une salle de bains, et tout soldat, entrant ou sortant, était baigné. La lingerie et le vestiaire étaient garnis au point qu'aucun militaire, pendant son séjour à l'hôpital, ne conservait l'usage ni de ses vêtements, ni de son linge, qu'à sa sortie il retrouvait nettoyés, blanchis et raccommodés. Tous les matins, les médecins,

(1) Ancien avocat général au parlement de Dijon, jurisconsulte habile, aimable poète, savant distingué, ardent propagateur des doctrines chimiques, membre de l'Assemblée législative, de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents, administrateur de la Monnaie, Louis-Bernard Guyton de Morveau fut surtout célèbre auprès de ses contemporains grâce à la découverte qu'il fit, en 1773, sur l'action bienfaisante des fumigations acides et sur leur pouvoir désinfectant. (Éd.)

chirurgiens et pharmaciens principaux de Burgos visitaient mon hôpital modèle et immédiatement en signalaient les améliorations possibles pour le service. On comprend que je n'avais voulu confier un semblable établissement qu'à des hommes probes et zélés; son personnel avait donc été composé avec le plus grand soin; et, en outre des employés ordinaires, j'y avais fait placer comme surveillant Latude, parent de celui qui fut célèbre par ses malheurs et sa longue détention à la Bastille, digne homme que Gassicourt m'avait recommandé et envoyé de Paris pour occuper cette place. J'étais sûr de lui sous tous les rapports, et il avait reçu la mission expresse de m'informer de tous les abus ou négligences qu'il lui serait possible de découvrir; encore dois-je ajouter que fréquemment j'allais moi-même, et à des heures différentes, vérifier les rapports que j'avais reçus et chercher à découvrir ce qui échappait à l'investigation de mes intermédiaires. Avec de tels moyens, de telles mesures, j'eus bientôt et je ne pus manquer d'avoir le plus bel hôpital militaire de toute l'Espagne. Et cependant je fus informé tout à coup par Latude que des vols de comestibles se commettaient toutes les nuits. Je fis guetter les coupables, qui furent pris en flagrant délit : c'étaient l'économe et un de ses derniers employés, qui volaient ainsi la nuit ce qu'ils ne pouvaient parvenir à prendre de jour. Décidé à faire un exemple, je les fis mettre au conseil de guerre; mais, le matin du jour où ils devaient être jugés et où ils auraient été condamnés, un ordre du major général évoqua cette affaire à Madrid. C'était trop d'impudeur, et ce qui y mit le comble, c'est que Latude, à quelque temps de là, perdit sa place.

Quelque véhémentes que furent mes réclamations, elles restèrent sans effet. M'étant rendu peu après à Paris,

je m'adressai au ministre de l'administration de la guerre lui-même. C'était cet honorable général Dejean; il m'écouta avec tout l'intérêt que méritait le sujet de ma démarche, il partagea mon indignation; mais, sur mon dire seul et dans une affaire où figuraient le major général et l'intendant général de l'armée d'Espagne, il lui était impossible d'assumer la responsabilité d'une décision. Il fallut donc écrire et attendre les réponses, demander des rapports, puis les recevoir; quand enfin ils arrivèrent, je n'étais plus à Paris; je ne pus rétablir les faits que l'on avait dénaturés, démentir les assertions que l'on s'était permises; la bonne volonté du ministre fut donc impuissante contre les dénégations et les commentaires de Madrid, contre les influences de ses propres alentours; et, quoi qu'il pût arguer, cet honnête Latude, proscrit comme s'il avait profané l'Arche sainte, fut irrévocablement sacrifié pour avoir découvert et fait prendre sur le fait un homme en qui j'avais vu un maître fripon, alors qu'il n'était que l'un des frelons d'un essaim immense. Mon voleur ne fut mis en jugement à Madrid que pour la forme, c'est-à-dire par dérision, et non seulement il fut acquitté, mais immédiatement replacé à la tête d'un hôpital où il n'eut plus à craindre la surveillance de Latude, ni ma sévérité. Quant à mon hôpital modèle, il reçut un nouvel économe, et celui-ci, couvert par l'exemple de son prédécesseur et n'ayant plus à me redouter, put se livrer impunément à ce que commandaient les intérêts dont il était chargé; intérêts communs en effet et qui comprenaient, comme copartageants de tous les vols commis par la totalité des employés de l'armée, et l'intendance générale de Madrid et les bureaux du ministère à Paris. C'était un réseau invisible, contre lequel je m'étais en vain débattu, et je n'en eus connaissance que deux ans plus tard à Sala-

manque. Vidal, qui servait encore auprès de moi, me montra un jour, sous ma parole d'honneur que je ne ferais aucun usage de cette révélation, mais pour ma gouverne, une lettre confidentielle, écrite par le secrétaire intime de l'intendant général de Madrid au chef des garde-magasins et ayant pour objet de faire augmenter la somme qui, chaque mois et sur les profits du mois, était envoyée de Salamanque à Madrid, lettre non moins curieuse que scandaleuse, car elle contenait la répartition de cette somme entre Madrid et Paris. Et le tout, pour le plus grand bien des pharisiens qui osent se présenter comme les indispensables serviteurs des intérêts des troupes et qui, superflus dans la paix, impuissants et par conséquent inutiles à la guerre, volent hors de France aux habitants, en France à l'État et en tous lieux aux troupes, tout ce qu'ils peuvent voler, et cependant conservent et même grandissent sans cesse leur rôle, parce que, par un intérêt de métier, ils ont l'esprit de corps, se soutiennent et se défendent mutuellement, alors que les généraux s'accusent et se condamnent avec acharnement par jalousie réciproque et puérile rivalité.

Après mon essai d'hôpital, je fis un essai de cimetière. Aux premières chaleurs et durant une grand'messe à la cathédrale (car je suivais les offices divins et j'y employais, par parenthèse, la plus grande partie de mon temps à méditer sur les affaires les plus importantes), je fus assailli par une odeur cadavérique; et c'est ainsi que me fut révélé le grave inconvénient résultant des enterrements pratiqués dans les églises, c'est-à-dire de cette couche de cadavres placés dans de mauvaises bières et seulement recouverts par des dalles, à travers les joints desquelles s'échappaient des miasmes au dernier point délétères. Peu de moments suffirent pour qu'un bel

arrêté se trouvât rédigé; écrit dès que je fus rentré chez moi, il fut de suite publié. Or cet arrêté portait, après tous les « vu » et « considérant » nécessaires : que tout enterrement dans les églises était défendu; que l'enclos, dit des Capucins, je crois, situé à un quart de lieue de Burgos, vaste carré entouré de murs, était, à dater du jour de mon arrêté, le cimetière de Burgos, et qu'à cet effet il serait de suite bénit; qu'il serait divisé en carrés, à l'aide de deux grands chemins à voitures, et de moins larges se coupant tous en croix; que le carregidor demeurait chargé de la répartition de tous ces carrés, soit pour les fosses communes, soit pour des cessions particulières, à l'instar de ce qui existait à Paris; que les autorités espagnoles, chacune en ce qui les concernait, étaient responsables de l'exécution de cet arrêté. Mais le diable, qui en fait de malices est toujours aux aguets, fit que deux heures après que le terrain avait été bénit, un chanoine de la cathédrale mourut. L'archevêque, qu'à la suite de beaucoup de négociations j'étais parvenu à faire rentrer à Burgos, parce que je l'aimais beaucoup plus dans son palais qu'errant en proscrit et jouant la victime dans les montagnes, cet archevêque auquel l'évêque Grégoire avait adressé une lettre qui eut en France de la célébrité par son objet, en Espagne par la réponse qu'elle provoqua (1), cet archevêque que je voyais parce que je devais le voir et qui me voyait parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher de me voir, m'envoya aussitôt, et en députation, trois chanoines pour obtenir une exception en faveur du corps de leur ancien col-

(1) La *Lettre de M. Grégoire* à don Ramon Joseph de Arce, archevêque de Burgos et grand inquisiteur, attaquait l'Inquisition. Elle fut traduite en espagnol, répandue dans la Péninsule et dans les colonies d'Amérique, et suscita la valeur de trois ou quatre volumes de réfutations. L'Inquisition fut supprimée par les cortès en 1813 (Éd.)

lègue, si même on ne pouvait en obtenir une pour toute la catégorie à laquelle ce chanoine appartenait. Comment échapper à ce piège du démon? Refuser, c'était donner un prétexte de rancune à tout le clergé; consentir, c'était anéantir la mesure avant qu'elle eût reçu son commencement d'exécution; car, une fois la porte ouverte aux exceptions, je ne sais vraiment pas qui aurait eu le pouvoir de la refermer. Dès que l'orateur eut terminé son plaidoyer, je répondis que les exemples étaient d'autant plus utiles au peuple qu'ils lui venaient de plus haut; que le chapitre de Mgr de Burgos, trop éclairé pour méconnaître l'utilité de la mesure, devait se féliciter qu'un membre distingué de leur clergé eût été prédestiné, et sans doute par la Providence, à prévenir toute nouvelle déclamation contre un arrêté si conforme à l'intérêt public. De fait, le premier habitant de mon cimetière se trouvant être un chanoine, c'en fut assez pour que ce champ des morts continuât à se peupler sans qu'aucun vivant osât élever de nouvelles plaintes. Quant à Monseigneur et au chapitre, je n'affirme pas qu'en eux-mêmes ils furent aussi satisfaits du rôle que je leur imposais.

Pour en terminer avec Monseigneur, je dirai qu'un matin, en ouvrant la fenêtre, je vis le quai plein de monde et, en avançant la tête, les ponts couverts par des colonnes de paysans. A l'instant l'un de mes aides de camp partit pour faire rappeler et prendre les armes, puis un autre pour apprendre ce que signifiait cette affluence. Je sus bientôt que l'archevêque avait annoncé qu'il confirmerait, pendant cette matinée, tous ceux qui se présenteraient. Ceci passait la plaisanterie. Je ne fus pas long à rédiger une lettre dans laquelle j'exprimais à Monseigneur et mon étonnement et mon mécontentement de ce que, sans s'être concerté avec moi,

sans m'avoir laissé la possibilité de prendre aucune mesure de police ou de sûreté, il se fût permis de provoquer un tel rassemblement; que j'étais loin de lui croire de mauvaises intentions. mais que, s'il en eût eu, il n'aurait pas agi autrement; que par considération pour son caractère, pour sa personne et pour son âge, je ne ferais pas à l'instant même évacuer et fermer la cathédrale, mais que les troupes étaient sous les armes, que le moindre désordre serait réprimé par la force, et que je n'avais aucun moyen d'empêcher qu'il n'encourût la responsabilité de tout ce qui pourrait s'ensuivre. Enfin je défendais de la manière la plus formelle que, sans ma participation, aucune cérémonie religieuse, pouvant attirer les habitants des campagnes, eût lieu à l'avenir. Cette lettre à peine remise, un des chanoines accourut pour me dire que l'archevêque était vivement affecté de ce que je venais de lui écrire; que, grâce à moi la paix étant revenue dans ces contrées, il avait pensé pouvoir en profiter pour l'administration d'un sacrement dont ses diocésains étaient privés depuis deux ans; que l'idée qu'il pût en ressortir le moindre inconvénient ne lui était pas venue, et qu'à l'avenir il se conformerait à mes ordres; ce qui fut fait.

Je n'eus pas avec tous les membres du clergé de Burgos des relations aussi difficiles. Il se trouvait en effet dans la ville un homme qui parut s'attacher à moi et auquel je m'attachai; c'était un très bel homme de figure, de taille et d'embonpoint; il avait servi jusqu'au grade de capitaine de dragons, ce qui établissait entre nous une espèce de confraternité d'armes; il avait été marié; sa femme était morte en couches de son premier enfant, qui mourut comme elle, et de chagrin il était entré dans les ordres. C'était de plus un homme fort instruit, doué d'un esprit très vif, aimable et distingué; il venait sou-

vent me voir, et je le recevais avec d'autant plus de plaisir que c'était un des prêtres les plus bénignement prêtres que j'eusse connus; c'est lui d'ailleurs qui m'avait servi d'intermédiaire pour négocier le retour de l'archevêque, dont il était l'interprète auprès de moi, comme le mien auprès de celui-ci. Nous passâmes, par la suite, des soirées entières à causer de la littérature espagnole qu'il connaissait à merveille. Don Quichotte devint naturellement un de nos premiers sujets d'entretien : « Je connais vos deux traductions, me dit-il; aucune n'est bonne. » Et les trente ou quarante premières lignes de l'ouvrage lui suffirent pour me prouver que certains passages n'avaient pas même été compris par les traducteurs. Il est vrai que ces passages renfermaient des expressions qui ne devenaient intelligibles qu'à l'aide de faits traditionnels, tels que Querebras..... J'eus un moment la pensée de refaire avec lui une traduction de cet immortel ouvrage, mais ma situation ne me permettait pas d'entreprendre une tâche d'aussi longue haleine. Si l'idée m'était venue de rétablir le sens véritable des passages mal rendus dans la moins mauvaise de nos deux traductions, j'aurais fait un travail utile et curieux. Je voulus cependant mettre à profit sa bonne volonté, et, sur son conseil, nous traduisîmes ensemble quelques morceaux détachés de Quevedo (1). Je voulais en avoir la matière d'un volume; je fus interrompu, je n'y revins pas et j'ai perdu ce que nous avons traduit.

Cependant, au moment où pour céder à cette digression j'ai délaissé Burgos, l'état de la ville m'obligeait à m'occuper de tout autre chose que de Cervantès, de Don

(1) Quevedo de Villegas (1580-1645) a pris place dans la littérature espagnole à côté de Cervantès, et par son esprit, par l'universalité de ses connaissances et son habileté à manier l'arme du ridicule, il a pu être comparé à Voltaire. (Éd.)

Quichotte de Querebras et de Quevedo. Puis les affaires parurent avoir repris leur cours naturel, les marchés s'étaient rétablis, les boutiques se rouvraient. Les innombrables troupeaux de mérinos qui au printemps quittent les brûlants pâturages de l'Estremadure pour ceux des montagnes de l'Aragon, traversaient impunément la Vieille-Castille et sa capitale; il passait par jour jusqu'à sept mille mérinos, gardés par ces beaux chiens des Pyrénées, défenseurs indispensables contre les loups; c'était donc le retour, sinon à l'ancienne prospérité, du moins à un état de commerce aussi florissant que la guerre, guerre nationale, pouvait le permettre.

La promptitude avec laquelle ce résultat fut obtenu fit croire à bien des gens qu'il était le fruit d'études administratives très approfondies. Je me souviens même que, dans notre conseil de gouvernement, au cours d'une séance pendant laquelle j'avais indiqué plusieurs mesures importantes, et donné jusqu'aux moyens d'exécution, le préfet me dit : « Quel bonheur pour ce pays que Votre Excellence joigne à un zèle infatigable des connaissances aussi étendues sur l'administration ! » Je l'étonnai fort et je m'amusai de son étonnement quand je lui eus dit que non seulement je n'avais appris aucune règle d'administration, mais même de quoi que ce fût, et que tout ce que j'avais pratiqué dans ma vie soit en fait d'art, soit en fait de service de guerre ou de garnison, soit en fait de littérature militaire ou autre, tout cela s'était exécuté sans aucune préparation de ma part, par faculté d'instinct (1). Voici, au reste, une réflexion que j'ai sou-

(1) Cette réflexion expliquera peut-être un trait de caractère que Stanislas Girardin, dans ses *Mémoires*, t. II, p. 296, relève à l'adresse du baron Thiébault : « Le 31 janvier 1809, dit-il, nous arrivâmes à Burgos; les dévastations commises dans cette ville, il y avait peu de temps, commençaient à ne plus laisser de traces. Les habitants

vent faite. Mon pauvre père a écrit des ouvrages qui ont eu la plus juste vogue sur les études indispensables pour parvenir à avoir un bon style; je n'en ai jamais lu un mot, ce qui ne m'a empêché d'écrire plus de trente volumes, et ceux qui ont été publiés ne m'ont jamais attiré le reproche d'être insuffisamment écrits.

Quoi qu'il en soit, l'heureux changement survenu dans la situation matérielle et morale de l'Espagne commençait à ramener vers ce pays les chercheurs d'affaires, et, à ce sujet, d'Etchegoyen l'aîné s'adressa à moi. J'ai parlé de ce d'Etchegoyen, mais sans dire qu'il était loin de valoir sa troisième femme, sa belle-sœur, sa belle-mère, surtout son beau père, le comte O'Connell, si digne d'une indéniable vénération (1). Fils et petit-fils d'officiers de fortune, devenu chevalier de Saint-Louis, fait baron, membre de la Légion d'honneur et chambellan par Napoléon, d'Etchegoyen l'aîné se faisait remarquer à la cour impériale par la grandeur de son plumet blanc, qui honore aujourd'hui son carlisme grâce à la fortune qu'il a faite sous la Révolution. Or, en 1809, il spéculait encore sur tout et, maigré sa piété, sur les biens ecclésiastiques comme sur le reste. Ayant appris que l'on vendait en Espagne les couvents des moines et qu'on les donnait à si vil prix que trois ans de revenus équivalaient à un remboursement, il se hâta de m'écrire d'en acheter un dont il ferait les fonds, m'abandonnant la moitié sur les bénéfices nets. De suite je soumissionnai las

étaient rentrés, en grande partie. dans leurs habitations. Le général Thiébault avait succédé dans le commandement du général d'Armagnac. C'est un homme d'esprit, et qui n'a pas la modestie de vouloir cacher son mérite; il convient qu'il en a beaucoup et declare à qui veut l'entendre que son administration en fournira bientôt la preuve; il en a donné une, en notre présence, de son esprit de justice, etc. » (Ed.)

Huelgas, domaine immense, le plus beau de la province, composé d'une foule de fermes, de deux cents maisons louées et d'un enclos magnifique situé aux portes de Burgos, enclos planté d'arbres séculaires et contenant, outre des bâtiments d'habitation, une église somptueuse dans laquelle on admirait les tombeaux de je ne sais combien de rois.

Certes si Darmagnac, massacrant et spoliant la province, avait obtenu qu'on lui cédât un de ces domaines, moi qui l'avais sauvée de la ruine totale, moi dont à Madrid même on vantait la conduite, moi à qui Joseph écrivait de sa main : « Je sais tout ce que je vous dois de reconnaissance », je m'attendais à ce qu'à ma première demande on répondît que l'on s'empressait d'y faire droit. Il en fut autrement; un des ministres de Joseph avait jeté son dévolu sur las Huelgas; et alors que j'en offrais 1,400,000 réaux (360 à 380,000 francs), cette propriété lui fut concédée pour 1,300,000, et ce fut encore un de mes rêves de fortune destinés à s'évanouir comme tant d'autres.

Je pus toutefois reprendre un autre rêve qui m'était plus cher que celui-là et qui semblait plus facile à réaliser. A part quelques bandes de guerillas dont l'Espagne n'est jamais complètement purgée et que justifiait l'occupation étrangère, le pays était calme, et je songeai à faire venir ma femme. L'exemple de beaucoup de Français, même de ceux qui habitaient Madrid, et la pensée que j'étais pour longtemps à Burgos, me déterminèrent; mais, afin de rendre à cette aimable Zozotte le séjour de Burgos moins triste, j'arrangeai à la française et avec des cheminées un bel appartement sur l'Espolon (1), en face du tombeau que j'avais élevé

(1) Au départ de Darmagnac, j'avais quitté l'archevêché et pris

au Cid; je transformai en petit jardin anglais une sorte de cloaque qui se trouvait en arrière de la maison; dans ce jardin je fis construire une chaumière, dont le frontispice était formé de sept belles pièces de bois munies de leur écorce, et sur les bouts desquelles se trouvaient en façade les sept lettres du nom de Zozotte.

Pendant que ces préparatifs s'achevaient, pendant que je faisais venir plusieurs meubles de France, notamment un lit en acajou, et qu'un troc avec La Salle me procurait un charmant cheval de selle pour Zozotte, un de mes aides de camp nommé de Trentignan, qui depuis un mois me demandait à aller chercher sa femme, partit à cet effet pour Paris, à charge d'être aux ordres de la mienne, si elle avait besoin de lui; mais il lui fut inutile; elle voyagea avec ses deux petites filles, la nourrice de Claire, sa mulâtresse et son domestique, et vint ainsi jusqu'à Bayonne, où j'allai la rejoindre pour la ramener moi-même à Burgos et où je la trouvai entourée de tous les soins que lui prodiguait ce bon général Hédouville.

Si l'Allemagne lui avait plu, l'Espagne lui fit horreur. Il est vrai qu'elle était si mal disposée par tout ce qu'on

son logement; mais l'escalier de ce logement était ignoble, les pièces petites, et, comme j'étais assez mal à l'aise, j'avais résolu de me loger sur l'Espolon et de réunir deux maisons pour me faire un appartement. Pour exécuter ce projet, il fallait déplacer la poste aux lettres espagnole; le directeur était un homme assez appuyé; je fus prévenu par le préfet qu'il réclamerait, et qu'à Madrid il pourrait bien avoir raison, ce qui me détermina à lui ôter le temps de le faire avec succès. Je lui fis donner l'ordre d'évacuer sa maison, une heure après le départ du courrier pour Madrid, ce qui m'assurait deux jours d'avance; comme il n'avait eu que vingt-quatre heures pour déménager, et comme les ouvriers avaient rempli la maison avant même qu'il en fût entièrement sorti, quand sa réclamation put partir, il n'y avait plus lieu à l'écrire. J'eus de cette sorte dans la plus belle exposition un appartement complet, plus que convenable, qui depuis cette époque fut celui de tous les généraux en chef et qu'en 1823 le duc d'Angoulême a occupé.

lui avait dit de ce pays et qu'elle arriva dans un si mauvais moment, que rien ne trouva grâce à ses yeux. La Bidassoa lui fit l'effet du Styx; les jolies vallées de la Biscaye et la véritable allée de jardins qui sert de route en Espagne lui durent à peine un regard; mais en revanche les villages et les villes lui parurent hideux, les logements la dégoûtèrent; ces effroyables charrettes mauresques, dont le pesant attelage fait grincer les essieux et qui déchirent le tympan si longtemps avant qu'elles approchent et longtemps après qu'elles ont passé, lui donnèrent des attaques de nerfs. A chaque pas d'ailleurs elle voyait des coupe-gorge; le chemin taillé dans les rochers de Pancorbo lui sembla l'entrée du Tartare; mais, plus que tout cela, elle était terrifiée par l'attitude impassible des Castillans, par leur visage sévère, leur mine de conspirateurs et leurs larges manteaux couleur marron, dont ils sont sans cesse enveloppés, et sous lesquels cette ravissante Zozotte ne pouvait s'empêcher de soupçonner toujours et quand même, quoi que je pusse lui dire, des couteaux et des poignards. Enfin, son arrivée à Burgos ayant coïncidé avec le déplacement momentané de presque toutes nos troupes et l'apparition dans la Vieille-Castille de quelques bandes de guerillas assez audacieuses, elle crut courir de grands dangers, et elle serait tombée malade si, après un mois, je n'avais profité d'une occasion pour la faire partir, je veux dire du passage et en partie de l'escorte du prince de ... qui revenait de Madrid et rentrait en France. Ce voyage fut donc complètement malheureux, me coûta très inutilement beaucoup d'argent et m'empêcha de céder aux instances que me fit le général Suchet pour que je le rejoignisse en Aragon, après que je lui eus remis ses lettres de service comme général en chef, lettres qu'il m'avait fait adresser et qu'il était venu attendre chez

moi. Et non seulement je perdis tous les avantages dont j'étais assuré avec le général Suchet sous le triple rapport de la gloire, des honneurs et de la fortune, mais encore je fus brouillé avec Joseph Bonaparte, auprès duquel on exagéra le mauvais effet produit par le départ de ma femme sur l'esprit des Espagnols; ceux-ci, du reste, présentèrent ce départ comme une fuite et comme une preuve de la terreur qu'ils nous inspiraient Que dire encore? En me retenant dans le nord de l'Espagne où je devais éprouver tant de regrets d'être resté, ce voyage eut pour effet indirect de me laisser l'occasion d'entrer en guerre avec toute la garde impériale et de me faire assister à la destruction de tout le bien que j'avais pu réaliser.

C'était la première fois que ma réunion avec cette Zozotte tant aimée n'avait abouti pour moi qu'à des mécomptes et à une affliction d'autant plus douloureuse que les inconvénients du pays auraient pu avoir bien des compensations. Une résidence à Burgos pouvait n'être pas aussi désagréable; je ne parle pas seulement du logement fort bien situé, d'une bonne table, etc.; mais chaque jour des passagers de marque, allant à Madrid ou revenant en France, traversaient Burgos et étaient reçus chez moi. Le pays même offrait comme relations jusqu'à des femmes que Zozotte avait jugées agréables : telle, par exemple, une jeune et charmante Espagnole nommée doña Prudencia de Olave. La saison, de plus, était superbe; Zozotte montait à cheval presque tous les jours, et certes était accompagnée de manière à n'avoir rien à craindre. Sous les rapports de la sûreté, Burgos, qui renfermait les plus grands magasins militaires, d'immenses approvisionnements de guerre, ne pouvait rester sans une garnison très suffisante; un fort s'y construisait; il était couvert par plusieurs armées

qui n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir d'autres points de retraite; mais tout cela ne fit que la terreur et les larmes n'allassent leur train. Il n'y eut donc aucun moyen d'empêcher cette ravissante Zozotte de reprendre la route de Bayonne, c'est-à-dire de Paris, où elle retourna emportant une très belle chaîne du Mexique et un habillement espagnol des plus élégants, qu'elle avait désiré pour aller à l'église, qu'elle n'eut pas même le temps de mettre et qui ne lui servit que pour le bal de l'Opéra; enfin, et pour se dédommager de l'inutilité de sa venue, elle voulut emmener deux admirables chevaux qu'elle trouva dans mes écuries, qu'elle jugea beaucoup plus faits pour la traîner à Paris que pour rester à Burgos, et dont le sacrifice me coûta bien des fois leur valeur. Zozotte ayant sa voiture, mes chevaux ayant leurs harnais et leur cocher, l'équipage se trouvait complet; mais les harnais, excellents à l'armée, parurent affreux à Paris, et Alderson en fournit de très coquets; le cocher n'avait pas de grâce, et on en choisit un qui s'asseyait de côté et, possédant ce qu'on appelle le genre, coûta le double; puis ce cocher trouva la voiture trop ancienne et trop lourde, le siège trop bas; il fallut une voiture à la mode. Avec un équipage aussi parfait et des chevaux infatigables, on allait partout pour se montrer; les relations s'étendirent, les réceptions s'ensuivirent, les dépenses de toilette quadruplèrent, et les malheureux chevaux, qui devaient être une économie, recommencèrent l'histoire des pantoufles jaunes (1).

(1) On connaît la bouffonnerie dont le sujet est un brave homme à qui l'on fit une avanie sur la vétusté de ses pantoufles et qui les remplaça par une belle paire de pantoufles en maroquin jaune. Une fois les pantoufles aux pieds, le pantalon de molleton et les gros bas jurèrent, il en fallut de nouveaux. Avec des bas de soie et un beau pantalon, la veste, la robe de chambre et jusqu'au bonnet de nuit parurent ridicules; on les changea luxueusement;

La Vieille-Castille se trouvant en ce moment occupée par plusieurs bandes de guerillas, je ne conduisis ma femme que jusqu'à Miranda. Suivi par mes chevaux de selle, je voyageais dans sa voiture. En approchant de Celada, je m'étais assoupi, lorsque je fus réveillé par cette pauvre Zozotte jetant des cris affreux, et, au nombre de trois ou quatre cents, je vis tous les habitants de ce village, qui, m'aimant comme on m'aimait dans tout le pays et sachant mon passage, avaient voulu me voir et entouraient ma voiture. Mais Zozotte, apercevant tous ces manteaux chocolat qui, selon son expression, lui tournaient sur l'estomac, s'était crue pour le moins assassinée et avait eu recours aux clameurs, sa ressource ordinaire. A Miranda, je lui donnai pour escorte personnelle une compagnie de cent dix voltigeurs et trente dragons, commandés par un capitaine Bourdillac, homme sage et très vigoureux. Dès lors, pour tirer parti de l'opinion où l'on était que j'irais jusqu'à Bayonne, et pour profiter de cette erreur des bandes insurgées en les surprenant, je me jetai brusquement dans la Rioja, et, rejoint par des détachements que j'avais échelonnés sous le prétexte de renforcer les garnisons de la route ou de la flanquer pour mieux assurer le passage de ma femme, je surpris une de ces bandes et je l'abîmai avant de rentrer à Burgos.

Pendant ce temps Zozotte continuait agréablement sa route à Bordeaux, où elle reçut un accueil extraordinaire. Mme Comte (1), qui avait su son premier passage et à qui Zozotte avait annoncé son retour, lui avait écrit

dès lors un grand fauteuil digne du reste fut indispensable, et comme ce fauteuil entraîna la transformation de tout le mobilier, décupla les dépenses de la maison, l'achat d'une paire de pantoufles de maroquin jaune se trouva avoir ruiné leur acquéreur.

(1) J'ai dit, en parlant de la famille d'Hanoche, qu'une des filles avait épousé un M. Comte, armateur à Bordeaux.

pour se plaindre vivement de ne pas l'avoir vue, et l'attendit pour la conduire et la retenir trois jours à son château de Bechevel, au confluent de la Dordogne et de la Garonne. Bon nombre d'invitations avaient été faites, et Zozotte devint pour tous ceux qui la virent, je ne dis pas un objet d'admiration, mais d'enthousiasme. Quand elle s'en revint à Bordeaux, elle fut entraînée à y passer huit jours; on multiplia en son honneur les invitations et les parties de campagne, pour lesquelles on prenait ses jours et ses heures, au point que lorsqu'elle se levait, ce qui n'avait guère lieu avant midi, elle trouvait vingt personnes dans son salon. Enfin je ne sais combien de voitures et de cavaliers l'accompagnèrent à son départ jusqu'à la première poste. Jamais elle ne parla de ce séjour sans une vive satisfaction: je puis même ajouter que, passant à Bordeaux un an après, je fus prié à dîner par une dame qui m'invita exprès pour me parler de ma femme dont elle raffolait et dont elle voulut que je lui prêtasse le portrait. Ce portrait, tout indigne qu'il fut jugé, eût été copié si le temps l'eût permis, et il passa par tant de mains que, pour le ravoir le lendemain du jour où je l'avais prêté, je fus obligé de retarder mon départ de plus de six heures.

Je n'ai cité ce fait que pour donner une idée plus complète du charme et de la séduction qu'exerçait Zozotte, et pour mieux exprimer tous les regrets que son départ me causait. Tandis qu'elle allait reprendre à Paris ce train train d'une vie fort douce et, grâce à mon attelage, jouir, selon son expression, de l'état d'équipage, je reprenais à Burgos ma vie toute militaire, ne trouvant que dans l'attachement à mes devoirs quelque répit aux peines de l'isolement. Encore si cette pauvre Zozotte, si bien traitée par le sort alors que je devais l'être si mal, avait mis quelque ordre dans ses dépenses;

mais à cet égard les plus fortes résolutions ne tenaient pas contre les moindres fantaisies ; de sorte que les délicatesses de son intérieur, une table recherchée, une toilette ne sortant jamais que de chez les premiers fournisseurs, enfin les maudits chevaux et les occasions de dépenses qu'ils aidaient à multiplier, amenèrent d'effroyables déficits que je comblais comme je pouvais, et cela sur la foi de nouvelles résolutions, de nouvelles promesses qui ne tenaient pas plus que les premières et qui, en seize ans de mariage, m'entraînèrent à acquitter plus de trois cent mille francs de dettes (1) ; ce qui n'empêcha jamais cette pauvre Zozotte de faire les plus sérieuses réflexions sur ses dépenses dont elle s'indignait elle-même, et, dans un de ses retours, il lui arriva de dire : « Le manque d'argent met ce qu'il y a de plus noble dans l'homme à la merci de ce qu'il y a de plus vil sur la terre. » Et comme Rivierre, qui se trouvait avec nous, loua cette pensée : « En vérité, reprit-elle, je ne sais ce que je ferais de mes trésors, si mes idées me donnaient autant d'argent que mes dettes me donnent d'idées. »

L'argent était son bonheur et son supplice. « Quand il me refuse de l'argent, disait-elle en plaisantant sur ce sujet qui fut le tourment de sa vie, le sort est vraiment injuste ; car, si j'en désire, ce n'est pas pour le garder, mais pour le toucher à peine et le dépenser bien vite. Ce ne seraient donc que de petits prêts, dont à courte date

(1) Un jour qu'elle avait rectifié un mémoire par lequel on lui réclamait moins qu'elle ne devait : « Quel malheur, dit-elle, pour une brave femme comme moi, d'avoir tant de conscience avec si peu d'argent ! » Et pourtant je payais son loyer et ses frais d'ameublement, et, sans compter les cadeaux, les dépenses extraordinaires et les dettes, je lui donnais 18,000 francs par an ; mais, vers cette époque de l'Empire, et sous l'inspiration même de l'Empereur, la haute société semblait saisie par le vertige du luxe, la fièvre de dépense, et, ainsi qu'elle le disait, Zozotte n'était pas faite pour y résister.

je rendrais un autre que moi débiteur envers la fortune. » Se ruiner, selon elle, c'était traiter la fortune comme nous traite la nature : « La vie, ajoutait-elle, n'est en effet qu'une ruine continuelle et qui se termine par une épouvantable banqueroute. »

Ses embarras d'argent étaient le secret de la comédie ; elle en parlait souvent (1), et ses amis lui en parlaient, les uns pour la badiner, les autres pour la prêcher. Au reste, quelle que pût être sa gêne, jamais elle ne résista aux besoins de ses amis ; elle trouvait pour eux ce qu'elle ne savait où prendre pour elle-même.

Ainsi, tour à tour sérieuse et badine, raisonnable et trop loin de l'être, entraînée par l'activité et la puissance de son imagination alors même que la justesse et les lumières de son esprit l'éclairaient sur les fatales conséquences de ses prodigalités, de cette sorte martyrisée par la raison sans cesser d'être subjuguée par ses désirs, cette pauvre Zozotte passa sa vie à ne pas ménager le présent, à déplorer le passé et à sacrifier l'avenir.

Vers 1811 (j'anticipe sur les années pour grouper ces souvenirs à la fois tristes et charmants), vers 1811, parut à Paris une gravure intitulée : *Le jour des mémoires,* et représentant une jeune femme jolie comme un Amour et dans le déshabillé le plus galant. Assise sur une causeuse, entourée de tous les mémoires imaginables, elle

(1) Landriève, qui en 1810 ou 1811, s'était rendu à Paris pour y solliciter une place qu'il n'obtint pas et que plus tard il se glorifia de ne pas avoir acceptée, sans qu'il lui revînt rien de cette comédie, causant avec Zozotte de ce malencontreux argent, lui demanda un jour : « Que faites-vous quand vous n'en avez plus? — Mais, reprit-elle avec vivacité, je rêve dépenses de peur de me rétrécir l'esprit... » De fait, le premier écu d'un sac était le seul qui lui coûtât à dépenser ; aussi répétait-elle souvent : « Que de cérémonies pour y toucher! Mais une fois ce premier parti, je me résigne si bien pour les autres que le sacrifice ne m'en coûte plus du tout. »

s'apprêtait à prendre, comme calmant sans doute, une tasse de fleur d'oranger que lui présentait une femme de chambre très élégante. C'était le portrait de cette pauvre Zozotte, un peu de figure, mais entièrement de tournure et de pose. J'achetai cette gravure aussitôt qu'elle parut, et je la portai à Zozotte. « C'est ça, me dit-elle, c'est ça. » Et elle l'accrocha dans sa chambre; car elle pouvait dire avec Boufflers :

Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.

CHAPITRE VIII

En quittant Valladolid, l'Empereur avait confié le pouvoir supérieur au prince de Neuchâtel; mais celui-ci l'exerça peu de jours, ou plutôt ne l'exerça pas, et, en partant pour rejoindre l'Empereur à Paris, laissa le maréchal Bessières, en qualité de général en chef de l'armée du nord de l'Espagne, armée qui occupait tout l'espace compris entre Rodrigo et Irun. Encore ce maréchal ne resta-t-il dans la Péninsule que le temps nécessaire pour en faire partir les différents corps de la garde impériale, et, après un intérim, fut-il remplacé par le général Kellermann. Je n'eus, au reste, qu'à me louer de l'un et de l'autre; tous deux comprirent que m'accorder une confiance entière était exciter mon zèle. Surpassant à cet égard ce que j'en pourrais dire, le duc d'Istrie approuva tout ce que je fis, autorisa tout ce que je proposai, me donna les moyens de me procurer les fonds indispensables pour les établissements que je créais, pour les travaux que je faisais exécuter et qui ne pouvaient être soldés par les fonds de la guerre. Mais, du moment où je me trouvai une responsabilité de deniers, je remplaçai mon conseil de gouvernement, qui n'avait plus de nécessité, par une junte d'administration des subsistances et des finances, composée du préfet, de l'intendant des finances, du corregidor, et dans laquelle, trois fois par semaine, chaque affaire, chaque dépense, hors les cas

d'urgence, était trois fois reprise, d'abord comme proposition, ensuite comme discussion, enfin comme décision, et parfois une quatrième comme revision.

Avec l'appui d'une telle assemblée, je m'apprêtais à ramener tous les bienfaits de la paix dans la Vieille-Castille, lorsque tout à coup le général Ballesteros se jeta dans les Asturies avec dix-sept mille hommes. Il allait, disait-on, y attendre et y faciliter le débarquement d'un corps de troupes anglaises. La menace était grave; aussi le général Kellermann reçut-il du maréchal Jourdan, major général de Joseph, l'ordre de réunir à lui promptement les troupes qui se trouvaient à Salamanque, à Burgos et à Valladolid, puis, conjointement avec le maréchal Ney venant, je crois, de la Galice, de marcher contre Ballesteros, qu'ils attaquèrent en effet et chassèrent des Asturies; mais, pour ma part, cette opération de guerre me plaçait dans la plus fâcheuse des positions. D'après les ordres reçus, j'avais fait partir jusqu'à mon dernier homme; j'étais, il est vrai, avisé par le major général que le maréchal Mortier, arrivant de l'Aragon pour se porter avec son corps d'armée à Madrid, recevait l'ordre de me laisser, pour le temps de l'absence de mes troupes, autant d'hommes que j'en avais fait partir; je devais donc compter sur ce remplacement, et j'éprouvai autant de surprise que de scandale, quand à ma demande le maréchal répondit : « Je tiens de l'Empereur le commandement de mon corps d'armée. Personne n'a le droit de le disloquer. Mes troupes ne seront commandées que par mes généraux, et je vous déclare que je ne vous accorderai pas un homme. — Monsieur le maréchal, répliquai-je, il n'y a rien à refuser ou à accorder à qui n'a rien demandé, et je vous prie d'observer que je suis dans ce cas. Ce n'est pas en effet de moi qu'il s'agit, mais de l'autorité dont émanent les ordres que vous avez reçus;

cette autorité est celle du roi, lieutenant de l'Empereur et son remplaçant en Espagne; quant à Burgos, c'est sous tous les rapports la place la plus importante depuis Irun jusqu'à Madrid, soit comme point de jonction des principales routes, soit comme centre d'une artillerie considérable et des plus grands approvisionnements de guerre qui existent en Espagne: sans compter qu'elle renferme plus de douze mille blessés ou malades. De plus, on y construit un fort à peine commencé, mais destiné à devenir une citadelle, et dont même il faut surveiller les travailleurs. Or, jusqu'aux hommes de garde, tout est parti à l'arrivée de vos premières troupes; si vous ne laissez personne ici, il n'y restera personne, et, comme ma responsabilité ne porte pas sur l'usage du seul bras qui me reste valide, ce ne sera pas moi qui devrai à l'Empereur compte du désastre qui pourrait résulter de l'abandon de cette place... » Je crus qu'il serait confus de ce qu'il avait pu me dire, frappé de ce que je lui disais, et cela d'après ce mot d'un de nos moralistes : « Rien n'est si sot qu'un homme d'esprit devant une bonne raison »; mais le maréchal Mortier fut imperturbable dans sa résolution. J'avais toujours regardé l'élévation de ce maréchal comme une de ces façons que les grands de la terre affectent pour prouver leur puissance par l'abus qu'ils en font. En dépit de son énergique conduite à Krems, le maréchal Mortier n'en était pas moins un des plus misérables maréchaux nommés par Napoléon, un moment ne suffisant pas à constituer un homme. Toutefois, si j'en parle comme d'un pauvre homme, je ne nie pas pour cela que ce pût être un brave homme et un homme très brave; et ce n'est pas seulement le fait d'armes de Krems, tout brillant qu'il est, qui fonde à cet égard mon opinion. Le maréchal Mortier, qui a été brave partout, l'a été à Krems avec exaltation,

et là il a élevé jusqu'à l'héroïsme ce qui pour un autre n'eût été que le courage du désespoir. Quoi qu'il en soit, convaincu que son entêtement, pris par lui pour du caractère, ne laissait pas d'espoir, je quittai le maréchal en lui disant : « Il en sera ce que vous voudrez; mais les courriers de ce jour porteront mes rapports à Paris et à Madrid. »

En sortant de chez lui, je rencontrai Girard, ce brave et brillant officier, ancien aide de camp du général Monnier, et qui, se trouvant alors général de brigade, employé dans le corps du maréchal, commandait provisoirement la division que le général Suchet venait de quitter. Je lui contai ma conversation; il m'apprit que le maréchal lui avait parlé de sa résolution de ne pas déférer aux ordres du roi, et que lui, général Girard, argumentant dans mon sens, avait fini, mais sans rien obtenir, par proposer de me laisser au moins un régiment.

Le lendemain, à la pointe du jour et au moment où la dernière division de ce corps d'armée se mettait en marche, je reçus du chef d'état-major du maréchal une lettre m'avisant que les colonels avaient l'ordre de laisser en partant les postes occupés (car il était notoire que je n'avais personne pour faire relever les gardes) ; c'étaient donc deux cent quarante à deux cent cinquante hommes auxquels Burgos restait confiée; mais encore les colonels, se trouvant maîtres du choix de ces hommes, ne laissèrent que deux cent cinquante malades, et cette duperie, quant au service, n'était, quant à ces hommes, qu'une pitié. Leur place eût été à l'hôpital, et, pendant trois jours et trois nuits, les malheureux furent forcés de rester dans des corps de garde où plusieurs moururent.

Il y avait trente heures que cette situation durait, lorsque le préfet accourut chez moi pour m'apprendre

que le général Ballesteros, chassé des Asturies, mais non poursuivi, venait d'arriver à trois lieues de Burgos avec dix-sept mille hommes et annonçait que, le lendemain, il attaquerait et enlèverait cette place à la baïonnette : « C'est bien de la bonté, me disais-je, que de remettre ainsi ce qu'il est si facile d'exécuter de suite. » Cependant, tout en répondant au préfet que je ne pouvais lui déconseiller de prendre pour sa famille et pour lui les précautions qui lui sembleraient commandées par les circonstances, je lui demandai de ne pas répandre l'alarme et, pour cela, de montrer du calme et de la confiance. En dépit de mes précautions, la ville fut bientôt en proie à une vive agitation; on m'en informa; sous prétexte d'une visite aux postes, je parcourus tous les quartiers, puis j'allai inspecter les travaux du fort, c'est-à-dire me montrer aux nombreux ouvriers espagnols qui y étaient employés. Accompagné par le commandant de la place et le commissaire des guerres, je prescrivis, pendant cette tournée, les mesures nécessaires pour qu'au premier coup de baguette tout ce qui se trouvait de Français à Burgos, tout ce qu'il y avait d'hommes pouvant se soutenir dans les hôpitaux, fût réuni et armé. En revenant chez moi, j'entrai chez le commissaire général de police et je le chargeai d'envoyer des hommes sûrs dans la direction du camp de Ballesteros, afin de me tenir informé de tous les mouvements qui, de ce côté, seraient exécutés; mais, quoi que je pusse faire, j'étais à discrétion, et, dans ma rage, je cherchais encore des moyens qui n'existaient nulle part, lorsqu'on m'annonça une députation des habitants de Burgos.

Cette députation était composée d'hommes tous honorables, dont plusieurs m'étaient inconnus, dont quelques-uns étaient connus pour ne pas être de mes

amis. Un de ces derniers même porta la parole et me dit en substance : « qu'en reconnaissance de tout ce que j'avais fait pour le pays et pour la ville, de tout ce qu'ils me devaient, la population entière se constituait ma sauvegarde. » Mille pensées m'assaillirent pendant ce discours. Si la ville m'avait des obligations, pouvait-il me convenir d'en recevoir le prix du fait des habitants? Accepter de telles garanties, émanciper toute cette population, la reconnaître l'arbitre de mon sort et me laisser protéger par des gens qui devaient invoquer ma protection, c'était en quelque sorte capituler, et je comprenais que cet instant allait décider de mon avenir. L'un des généraux de l'Empereur, je devais d'autant plus compte du pouvoir qui m'avait été confié par lui, que l'autorité que j'exerçais était la sienne, et ce fut de l'air et du ton d'un homme courroucé, mais qui s'efforce de se modérer, que je répliquai : « Et qui a pu vous faire penser que j'aie besoin d'une sauvegarde? Messieurs, j'apprécie les motifs auxquels vous avez cédé, mais je ne puis approuver votre démarche. D'abord vous vous trompez sur mes ressources; ensuite vous ne savez rien des mouvements des troupes qui s'exécutent autour de cette ville, ou de la marche des troupes qui sont prêtes à y arriver et qui bientôt pourraient apprendre au général Ballesteros qu'il y a quelque chose de plus pressé à faire que de s'occuper de Burgos ou de moi. Au reste, et alors même qu'un succès de quelques heures lui serait possible, apprenez que la ville de Burgos et tout ce qu'elle renferme sauteraient à l'instant; à cet égard, je vous le déclare, mes mesures sont prises et ma résolution irrévocable. » La masse énorme de poudre dont je disposais au su de tous, et la ferme intention que je marquais de m'en servir, décontenancèrent mes interlocuteurs, qui se retirèrent aussitôt, sans doute pour faire

usage de mes déclarations, car Ballesteros, après être resté deux jours dans son camp, le quitta tout à coup et se dirigea sur Santander, en laissant intact tout ce que le maréchal Mortier avait si bien mis à son entière disposition. Par un propos qu'on me rapporta de lui, je sus qu'il avait craint, si j'exécutais ma menace, d'être condamné par tout le monde ; en fait, s'emparant, contre une poignée de malades, d'une ville qu'il n'aurait probablement pas pu garder, il n'aurait eu ni gloire ni profit.

Puisque j'ai parlé du fort qui s'élevait alors à Burgos, fort dont j'avais proposé la construction, dont je pressais les travaux avec une indicible activité, fort qui devait être la cause d'un grand acte de faiblesse de la part du général Rey et d'un illustre fait d'armes de la part du général Dubreton, je rapporterai une anecdote à son sujet. Ce fort, au nord, était dominé et un peu commandé par une élévation où j'aurais fini par faire construire un fortin, mais contre laquelle nous avions commencé par élever sur un massif de maçonnerie, formant plate-forme à quinze ou vingt pieds au-dessus du sol, une batterie de douze pièces de vingt-quatre, ce qui suffisait même pour répondre aux exigences d'un siège long et régulier ; mais au sud, c'est-à-dire entre la rivière et les dernières pentes de la hauteur que le fort couronnait, se trouvaient un des faubourgs de Burgos et, dans ce faubourg, deux paroisses. Or, de la toiture de ces églises et bien plus encore du haut de leurs tours, on plongeait dans les ouvrages avancés du fort, de manière à les rendre intenables, et même on pouvait empêcher sa communication avec la ville ; j'ordonnai donc la démolition des églises. Mon ordre était à peine notifié qu'il m'arriva trois chanoines pour en obtenir la révocation ; ils se fondaient sur ce que ces paroisses étaient les plus anciennes

de tout le diocèse, qu'elles rappelaient des miracles, d'augustes souvenirs, et qu'aucunes autres églises n'inspiraient aux fidèles plus de ferveur et de piété. Jamais je n'interrompais un orateur, et celui dont j'eus en cette occasion à subir l'éloquence dut être satisfait de ma résignation, car il parla longtemps; toutefois je ne pouvais lui complaire qu'en cela, et, me retranchant derrière les nécessités de la guerre, je renvoyai mon orateur se plaindre à ceux qui la font, et non point à ceux qui sont obligés de la soutenir.

J'aurais pu m'en tenir là, mais je ne résistais guère à l'occasion d'égayer les affaires sérieuses, et je m'offris le plaisir d'un petit sermon. A quel titre faire aux fidèles du diocèse l'injure de croire que leur ferveur tenait plus à une réunion accidentelle de prières qu'à leurs sentiments envers Dieu? On parle de miracles? Et qui est-ce qui dans la nature entière n'atteste pas sans cesse les miracles de la Providence? On invoque l'ancienneté des églises? Qu'est-ce que l'idée du temps, quand le passé, le présent, l'avenir se confondent dans l'éternité de Dieu? Et, en guise de péroraison, je conclus que leurs arguments étaient autant de blasphèmes, auxquels de leur part je ne m'attendais pas. Puis, la raison et la plaisanterie ayant eu leur tour, il fallut que le pouvoir eût le sien; pour guérir ces gens de la manie des démarches inconsidérées, j'ajoutai : « Les arguments dont vous vous êtes servis me démontrent, messieurs, que de telles considérations, ayant pu arrêter des esprits distingués, pourraient germer dans les têtes d'hommes plus exaltés qu'éclairés, et j'en conclus qu'il faut hâter les démolitions. Aussi, au lieu de huit jours, je ne puis plus vous accorder que jusqu'après-demain pour faire enlever des deux églises tout ce qui tient au culte et tout ce que vous jugerez pouvoir servir ailleurs. » Sans plus de pa-

roles, dès le surlendemain, les démolisseurs arrivèrent.

J'ai parlé du général Suchet ; j'ai dit qu'il avait quitté la division qu'il commandait au corps du maréchal Mortier. Il en avait agi ainsi parce qu'il ne se trouvait pas fait pour servir sous un chef de cette incapacité, parce qu'il se sentait les talents d'un autre rôle, enfin parce qu'ayant été, il y avait neuf ans, lieutenant général d'armée, il n'entendait plus rester à la tête d'une simple division. Il l'avait notifié, et, pour trancher la question, au moment où à Paris on demandait pour lui le commandement du troisième corps en remplacement du général Junot, il s'était mis en disponibilité; me sachant gouverneur de la Vieille-Castille, il était venu attendre auprès de moi de nouveaux ordres et même avait demandé qu'ils me fussent adressés. Il passa de cette sorte cinq jours à Burgos et presque tout son temps avec moi ; car il avait bien voulu accepter ma table comme sienne. Au reste, pour utiliser son séjour à notre mutuel profit, il m'exprima le désir de prendre une leçon de gouvernement en pays conquis ; il examina toutes les mesures que j'avais édictées, discuta les motifs qui m'y avaient déterminé, lut mes proclamations et ne s'en tint pas là; il visita les hôpitaux, les quartiers, les prisons, les forts, les magasins, et, s'il apprécia mes efforts et les difficultés vaincues, il fut surtout frappé des résultats obtenus et de l'affection que me témoignaient les habitants; précisément l'ordre venait d'être donné aux guerillas de ne rien arrêter de ce qui voyagerait à mon nom ou porterait mon adresse, et cet hommage, le général Thouvenot à Vitoria, le général de Tilly à Ségovie l'ont seuls partagé avec moi. Quant au général Suchet, ses *Mémoires* montrent que, de la leçon, il allait passer à la pratique. Enfin, je reçus sa nomination au commandement du troisième corps, et, de suite,

j'allai la lui porter(1). En la recevant, il me demanda si je voulais servir avec lui. « Je vous offre, me dit-il, le commandement d'une de mes divisions, et je n'ai pas besoin de vous dire que je me féliciterais de vous avoir, et qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez dédommagé de ce que vous aurez quitté. » Si j'avais pu accepter cette offre bienveillante que j'ai si souvent déploré d'avoir refusée, je suivais une armée qui, peu de temps après, devint l'armée d'Aragon et qui était réservée au seul rôle honorable que nos troupes jouèrent en Espagne; je servais sous un chef ami et qui eût fait valoir ma conduite; du moins me serais-je trouvé sous les ordres d'un homme de mérite, au lieu de me trouver sous les ordres d'un saltimbanque sans capacité comme Dorsenne, ou d'un paon sans cervelle comme Caffarelli; j'aurais secondé un général plein d'ardeur pour l'amour du bien, au lieu d'être ballotté par des gens qui, n'étant occupés que de vanité, d'orgueil et de trahison, ne devaient faire que des sottises, plus que cela même, d'irréparables fautes. Mais ma femme était en route pour me rejoindre à Burgos; je n'eus pas le courage de me borner à aller passer huit jours avec elle à Bayonne, et je restai, pour elle et pour elle seule, dans cette ville qu'il me fut impossible de lui rendre supportable un mois. J'ai

(1) Dans ses *Mémoires*, exclusivement consacrés au rôle militaire et administratif qu'il joua en Aragon, puis en Catalogne, de 1809 à 1814, le maréchal Suchet, préoccupé de tout autre chose que des détails pittoresques, raconte plus simplement son passage au commandement du troisième corps. « Le général Suchet, dit-il en parlant de lui-même, était en marche avec sa division, lorsqu'il reçut un courrier qui lui apportait l'ordre de prendre le commandement en chef du troisième corps en remplacement du général Junot. » Or, dans les papiers du baron Thiébault, nous trouvons une lettre qui justifie de la présence de Suchet à Burgos à cette époque et qui par conséquent, en désaccord avec l'affirmation trop brève de ce maréchal, vient appuyer le dire du baron Thiébault. (Éd.)

dit comment son départ, qui suivit presque immédiatement sa venue, fut célébré par les guerillas comme un triomphe et m'incrimina auprès du Roi et même à Paris; et ce fut pour moi le commencement d'une longue suite de chagrins, alors que le général Suchet commença des campagnes glorieuses, à l'honneur desquelles j'aurais été si fier et si heureux d'être associé.

Il était trois heures et demie du matin, et je dormais profondément, lorsque je fus réveillé en sursaut par le craquement de ma porte brusquement ouverte, par le bruit désordonné de bottes, d'éperons et de sabre traînants, et par ces mots criés à tue-tête : « J'ai sommeil, j'ai soif, j'ai faim. » C'était cet aimable fou de La Salle qui, devançant ses équipages, arrivait à franc étrier pour passer une journée avec moi, et seulement accompagné par son aide de camp, de Coëtlosquet, alors le farceur, le loustic (1) de ceux dont il devait un jour devenir l'assassin (2). Mon valet de chambre n'avait pas encore eu le temps d'apporter des bougies, que j'avais sauté de mon lit et embrassé ce pauvre La Salle, rejoignant la grande armée. S'intéressant à tout ce qui ne pouvait manquer de m'intéresser, il voulut, non pas comme Suchet pour lui-même, mais par pure amitié et

(1) Parmi les séides de la Restauration qui, à cette époque, faisaient les délices de l'armée impériale, je m'en rappelle un autre. Sachant que j'aimais la musique, Donati, médecin principal de nos hôpitaux, vint un jour me dire que Clouet, dont je connaissais le mérite comme chanteur, venait d'arriver à Burgos; il me demandait la permission de me le présenter. J'étais fort heureux de l'offre. Clouet était le premier chanteur de société du monde; je le trouvai encore supérieur à sa réputation, réputation plus que justifiée et si différente de celle qu'il s'est faite comme complice de Bourmont, déserteur de ses drapeaux en présence de l'ennemi et comme l'un des assassins du maréchal Ney.

(2) Le baron Thiébault a de grandes rigueurs d'expression pour ceux des serviteurs de l'Empire qui furent associés aux représailles de la Terreur blanche par la Restauration. (Éd.)

pour moi, visiter mes quartiers, mes hôpitaux, le fort; il parut enchanté de tout et de mon tombeau du Cid; mais, en apprenant la manière dont j'avais été débarrassé de Ballesteros, il m'embrassa, me félicitant de la suite que les événements avaient donnée à la turpitude du maréchal Mortier, qu'il célébrait comme Victor, et il me soutint que, si Mortier m'avait laissé un régiment, on n'aurait pas eu l'idée de la députation que j'utilisai comme intermédiaire vis-à-vis de Ballesteros; ayant quelques troupes, je n'aurais songé qu'à me défendre et, trop faible pour tenir tête, j'étais perdu. Ainsi tout se trouvait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cette journée me valut une autre visite, celle de M. Rœderer, qui se rendait de Paris à Madrid. Il dîna avec nous, et le repas fut remarquable par quelques discussions d'un ordre élevé, au cours desquelles La Salle fut magnifique. En quittant la table, M. Rœderer me prit à part et me dit : « Je connaissais le général La Salle pour le plus brillant de nos généraux de cavalerie légère; je savais son esprit, sa vaillance; mais j'étais à cent lieues de lui croire la haute capacité qui le distingue. C'est un homme transcendant, aussi profond que brillant d'esprit et d'érudition. » Et rien dans ces éloges n'était exagéré (1).

A peine hors de table, il fallut du punch, et par grandes jattes qui durent se suivre avec rapidité; dès lors les

(1) Rœderer a dicté le récit de cette conversation, le 29 août 1809, lendemain du jour où elle avait eu lieu, et ce récit, qu'il adressa à sa femme, a été publié par Sainte-Beuve, à la fin du t. VIII des *Causeries du lundi*. C'est une très belle scène. La Salle, « avec les grandes culottes à la mameluk et la pipe à ses moustaches », s'y montre, suivant l'expression de Sainte-Beuve, « un Achille aimable, spirituel, étourdi, généreux ». Pour nous, ce que nous devons relever surtout, c'est la confirmation des quelques lignes que le baron Thiébault consacre à ce souvenir. (Éd.)

farces commencèrent, et de Coëtlosquet entra en scène. Je ne sais quelles scènes il n'exécuta pas, combien de couplets bachiques il ne nous chanta pas; bref, et comme il avait de l'esprit et l'habitude de tels rôles, il s'en acquitta à la joie de tous. Vers les dix heures, les équipages de La Salle arrivèrent; il avait donné ses ordres; sa calèche se trouvait donc attelée avec des chevaux de poste, et lorsque, après les plus tendres embrassements et des vœux que le ciel ne devait plus exaucer, il arriva au marchepied de sa calèche : « Qu'est-ce que c'est que cela? me dit-il en apercevant cinq chasseurs de Nassau à cheval. — C'est une escorte qui te suivra jusqu'à Celada, où elle sera relevée. — J'ai dit que je ne veux pas d'escorte. (Nous avions disputé à ce sujet pendant le dîner.) — Et moi, je veux que tu sois escorté! — *Donner wetter!* s'écria-t-il, en apostrophant ces chasseurs en allemand, si vous m'escortez, je saute sur le cheval du postillon et je vous charge. » Et j'ordonnai à ces chasseurs de le suivre à cinquante pas de distance.

C'est ainsi que nous nous séparâmes et qu'il me quitta, heureux de l'idée d'augmenter encore cette moisson de lauriers, déjà cueillis par lui sur tant et de si glorieux champs de bataille; dans l'exaltation de son bonheur, il courait à une mort aussi prématurée que déplorable. Cette journée fut en effet la dernière où il dût exister pour moi. Pensée affreuse, mais que, dans notre aveuglement, nous étions à mille lieues d'entrevoir l'un et l'autre, de sorte que rien n'avait troublé mon bonheur pendant les heures qu'il avait pu me consacrer. Hélas! quand le terrible bulletin de la bataille de Wagram me parvint, il m'apporta les premières, mais aussi les dernières nouvelles que je dusse recevoir de ce pauvre La Salle. Il était mort, de la mort la plus brave, en me léguant une douleur qui n'aura de terme qu'avec ma vie.

Mais encore cette perte, non moins irréparable pour la France que pour moi, fut-elle rendue plus douloureuse encore par d'autres pertes moins déchirantes et pourtant cruelles. En effet, Pouzet, que j'avais vu si brillant sur le champ de bataille d'Austerlitz, avait également payé de son sang les lauriers récoltés dans cette lutte si chanceuse. Le digne Saint-Hilaire n'y avait pas survécu; enfin Gauthier, qu'après La Salle j'aimais le plus, qui, sous les rapports de la transcendance et de la valeur, était au premier rang des hommes de guerre que la France ait eus, acheva pour moi de faire de cette journée une journée de sang et de deuil; et ce qu'il y a d'accusateur, à force d'être incroyable et injuste, c'est que cet officier, fait pour honorer le bâton de maréchal, après huit ans de grade et à la honte de qui de droit, est mort général de brigade.

CHAPITRE IX

De graves et fâcheuses nouvelles circulèrent tout à coup. Le maréchal Soult, qui s'était chargé de la conquête du Portugal comme un maître entreprend une opération gâchée par des écoliers, venait, disait-on, d'être attaqué, battu, abîmé par le duc de Wellington. On ajoutait qu'il avait perdu la totalité de son matériel et des hôpitaux, et que c'était miracle s'il s'était sauvé avec des lambeaux de son armée. Tout cela, sans doute, méritait confirmation, et pourtant il était facile de lire sur les figures des Espagnols que nous venions d'éprouver en Portugal un véritable désastre. Bientôt, en effet, il fut avéré que le maréchal s'était retiré en Galice; et nous en étions là de nos incertitudes et de nos anxiétés, lorsque le général comte Delaborde, ayant fait partie de l'armée du maréchal, arriva à Burgos rentrant en France; aussitôt je me rendis chez lui, et j'appris ainsi le flétrissant épisode de la vie de Son Excellence.

Le maréchal Soult, ainsi que nous l'avions su, était parvenu jusqu'à Oporto; là il s'était arrêté, fait d'autant plus extraordinaire que, n'ayant pas de renforts à attendre, il devait, sans perdre un jour, passer le Douro, suivre l'armée anglaise l'épée dans les reins, ne pas lui donner le temps de se reconnaître, chercher à la battre et, à la suite d'une victoire, tâcher de s'emparer de Lisbonne. Tel est du moins ce qui était conforme aux règles de

la guerre, ce que commandaient l'honneur et le devoir. Mais, au lieu de garder l'offensive, d'ôter à l'ennemi le temps de préparer la résistance ou même une attaque, il s'établit à Oporto, éparpilla ses troupes et, dans la présomption que jamais on n'oserait tenter à sa barbe le passage du Douro, il s'occupa des moyens d'exploiter à son profit des circonstances qui chez un autre n'auraient fait que stimuler de plus en plus le dévouement, le zèle et la fidélité.

L'Empereur venait d'échapper à un grave échec; grâce au maréchal Masséna, une grande partie de l'armée n'avait pas été détruite à Essling, mais les ponts sur le Danube avaient été emportés. Si la position n'était pas menaçante, elle était douteuse et difficile, et on pouvait croire que cette guerre contre l'Autriche se prolongerait, que même elle se compliquerait, et que longtemps l'Empereur ne serait en mesure de s'occuper activement de ce qui se passerait en Portugal surtout. D'autre part, les embarras de la guerre d'Espagne augmentaient plus qu'ils ne diminuaient; ce qu'elle nous coûtait en argent et en hommes devenait effrayant, et cette fâcheuse tournure que semblaient prendre les affaires de l'Empereur inspira au maréchal Soult l'idée d'en profiter pour se faire roi de Portugal. C'était un moyen digne de lui de s'acquitter envers l'Empereur des bienfaits qu'il en avait reçus pour prix de son ingrate conduite envers le maréchal Masséna; par là il payait, comme elles méritaient de l'être. des grâces prodiguées à de tels titres.

En conséquence, il profita d'un pouvoir qui lui était confié à d'autres fins, de l'argent qui ne lui appartenait pas, pour faire jouer à la populace d'Oporto le rôle de gens qui le demanderaient pour roi. Tout en usurpant cette couronne, il se donnait l'air d'un homme qui, dans l'abnégation de lui-même et conformément aux plus

grands intérêts de l'Empereur et de la France, se résignait à accepter le trône de Portugal. Toutefois, comme un vœu régulièrement émis était impossible à obtenir, il résolut d'y suppléer par des démonstrations, quelque encanaillées qu'elles fussent; tous les soirs, des misérables, ayant apparemment deviné son nom de baptême, venaient, sous les croisées de la maison occupée par le maréchal, crier : « Vive Nicolas! » Ils recevaient, comme salaire de cette farce, un sac de piastres préparé d'avance, et que, par poignées, on leur jetait du balcon, du haut duquel le maréchal se confondait en saluts. En outre, et par ce genre de douce persuasion qui résulte de la terreur et des menaces, on parvint à contraindre quelques malheureux habitants à venir le soir au cercle et à y faire leur cour à Nicolas, et cela comme à leur roi futur, au roi de leur choix. Ledit Nicolas recevait cet hommage avec beaucoup de gracieuseté, car tous ceux qui le lui rendaient étaient admis au baisemain, prérogative qui dans la Péninsule est exclusivement royale. On ne s'en tint pas là. Un capitaine de dragons fut envoyé par le maréchal à bord de la croisière anglaise, et, de là, conduit à Londres dans le but d'obtenir, à force de concessions, que les Anglais se montrassent favorables à l'exécution de ce projet non moins absurde que criminel; et cet officier, à la suite de cette mission, ayant fini par être débarqué en France, fut immédiatement arrêté, accusé par le maréchal lui-même de connivence avec les Anglais (1), traduit devant un conseil de guerre et fusillé

(1) Cette version, qui présente Argenton comme l'agent désavoué de Soult, est la seule qui rendrait explicable le rôle encore inexpliqué que cet officier, brave et distingué, joua dans l'affaire d'Oporto; mais elle semble contredite par les débats du procès, dont M. Guillon a résumé les lignes principales (*Complots militaires sous le Consulat et l'Empire*, p. 74 à 144). Quant au général Marbot, qui a consacré deux chapitres de ses *Mémoires* (t. II, p. 356 à 375)

dans les fossés de Vincennes. Enfin, le 19 avril 1809, et pour donner plus de poids à la mission de ce malheureux, le général Ricard (1), en sa qualité de chef de l'état-major général, écrivit aux généraux de division Loison, Heudelet, Mermet, Lorge, Trelliard, Quesnel, Delaborde et Franceschi, une lettre que le général Delaborde me lut, dont j'ai eu depuis copie (2), lettre trop longue pour être transcrite ici en totalité, mais assez curieuse pour que j'en cite ce qui suit :

« Son Excellence M. le maréchal duc de Dalmatie m'a chargé de vous écrire pour vous faire connaître les dispositions que la grande majorité des habitants de la

à la campagne de Soult en Portugal, il reproduit l'opinion courante, telle qu'elle s'établit après la condamnation d'Argenton pour justifier Soult conformément aux intentions et volontés de l'Empereur. (Éd.)

(1) S'appuyant sur ces faits, le baron Thiébault (t. III, p. 47, note 1) a jugé en termes très sévères l'attitude que le général Ricard prit à l'égard des prétentions royales du maréchal Soult. Il s'est fait en cela l'écho d'une opinion très courante alors, que Thiers a reproduite et qui représente le général Ricard, compatriote et ami du maréchal, comme son complice. Les descendants du général Ricard soutiennent au contraire que leur aïeul, en acceptant de signer la lettre-manifeste, n'a pas poursuivi un intérêt personnel et s'est simplement conformé aux ordres de son général en chef, auquel il devait obéissance en qualité de chef d'état-major général. Suivant notre habitude d'impartialité, nous nous contentons de présenter au lecteur les deux opinions. (Éd.)

(2) Sur cette copie, que nous retrouvons dans ses papiers, le baron Thiébault a noté qu'elle lui a été remise, en juin 1831, par le général Mermet, « qui en conservait l'original ». La mise au jour d'une telle lettre, à l'époque où le baron Thiébault rédigeait cette partie de ses *Mémoires*, pouvait constituer une véritable révélation ; mais, depuis cette époque, Thiers (liv. XXXVI, avril 1809) l'a publiée d'après l'original adressé au général Quesnel. Le récit du baron Thiébault n'en reste pas moins intéressant en ce qu'il précise quelque peu, sous l'incontestable autorité du général Delaborde, des faits qui, grâce à la complaisante faiblesse de l'Empire et aux faveurs de la Restauration, sont restés jusqu'à ce jour intentionnellement obscurcis. (Éd.)

province de Minho manifestent..... *pour un changement de système qui assurât l'avenir, le repos et la tranquillité des familles, et l'indépendance du Portugal.* Tous sentent la nécessité d'avoir un appui auquel les citoyens bien intentionnés puissent se rallier, pour la défense et le salut de la patrie, et pour la conservation des propriétés. A ce sujet, de nouvelles députations se sont présentées à Son Excellence pour la supplier d'approuver que le peuple de la province de Minho manifestât authentiquement le vœu de déchéance du trône de la maison de Bragance, et qu'en même temps Sa Majesté l'Empereur et Roi fût supplié de désigner un prince de sa maison (il n'y en avait plus de disponible) ou de son choix pour régner en Portugal ; *mais qu'en attendant que l'Empereur ait pu faire connaître à ce sujet ses intentions, Son Excellence le duc de Dalmatie serait prié de prendre les rênes du gouvernement, de représenter le souverain et de se revêtir de toutes les attributions de l'autorité suprême, le peuple promettant de lui être fidèle, de le soutenir et de le défendre, aux dépens de la vie et de la fortune, contre tout opposant.*

« *Le maréchal a accueilli ces propositions, et il a autorisé les corregidors, les consargues à faire assembler les Chambres, à y appeler les députés de tous les ordres des corporations et du peuple dans les campagnes pour dresser l'acte qui doit être fait* (il l'était d'avance), *et y apposer les signatures de l'universalité des citoyens.*

« La tâche que M. le maréchal s'impose dans cette circonstance est immense, mais il a le courage de l'embrasser (1) ; il croit la remplir même avec succès, si vous voulez bien l'aider dans son exécution. *Il désire que vous propagiez les idées que je viens de vous communiquer, que*

(1) Embrasser une tâche et se rallier à un appui ne sont pas français, et pourtant ils le sont plus que le maréchal.

vous fassiez protéger d'une manière toute particulière les autorités ou citoyens quelconques qui embrasseront le nouveau système, en mettant les uns et les autres dans le cas de se prononcer et d'agir en conséquence. Vous veillerez plus soigneusement que jamais à la conduite de votre troupe; vous l'empêcherez de commettre aucun dégât ni insulte qui pourraient irriter les habitants, et vous aurez la bonté, Monsieur le général, d'instruire fréquemment Son Excellence de l'esprit des habitants et du résultat que vous avez obtenu. »

Pendant qu'Oporto servait de théâtre à cette parade, le duc de Wellington, informé que le maréchal s'occupait fort peu de la guerre et, dans une sécurité profonde, rêvait les délices du trône, le duc, dis-je, réunit ses forces, se rapprocha du Douro en transportant avec lui quelques barques, et, s'étant avancé à la faveur de la nuit, fit passer sur la rive droite de la rivière quelques régiments d'élite, qui se rallièrent et se blottirent dans un assez vaste bâtiment situé à l'est de la ville. Au jour, plus de trois mille hommes s'y trouvèrent réunis et y restèrent cachés pendant que, plus haut, d'autres troupes continuèrent à passer la rivière. Enfin, vers onze heures du matin, le général anglais, ayant réuni sur la droite du Douro les troupes nécessaires à son attaque, les fit déboucher et marcher sur Oporto. Le général Delaborde, informé de leur subite apparition, courut chez le maréchal pour l'en instruire. Celui-ci venait de se mettre à table et très paisiblement entamait son déjeuner. En apercevant le général, il l'invite à déjeuner, mais il en apprend qu'il y a quelque chose de plus pressé à faire, c'est de combattre les Anglais qui ont passé le Douro et s'avancent contre Oporto. Au même instant la fusillade se fait entendre; la première pensée fut de défendre la ville; mais la vigueur de l'attaque aurait, à elle seule,

rendu cette défense impossible, si d'ailleurs d'autres colonnes anglaises n'avaient manœuvré de manière à isoler des autres divisions de l'armée les garnisons de la ville. Ces garnisons étaient d'autant moins nombreuses qu'on avait voulu être plus agréable aux habitants pour les concilier au nouveau régime. Tout ne fut bientôt que désordre et confusion; malgré la rivière qui le couvrait, le maréchal était surpris; il l'était en plein midi; il l'était au milieu de son quartier en chef, c'est-à-dire là où c'eût été injurieux de supposer qu'à sa place un caporal pût l'être; en dépit de sa honte, à laquelle ses pertes devaient mettre le comble, il ne lui restait plus le moyen de rien sauver, si ce n'est des hommes et quelques chevaux. Ainsi qu'on me l'avait dit, tout fut abandonné : hôpitaux, trésor, canons, caissons, bagages, équipages même; on eut même mille peines à sortir d'Oporto et plus de peine encore à réunir les divisions; car il n'y avait plus de libre une seule route qui en méritât le nom. Il fallut donc se jeter dans d'effroyables montagnes et prendre, comme chemin de salut, un des sentiers les plus affreux. Encore si l'on avait pu s'engager avec sécurité dans ces formidables défilés, mais on avait devant soi un torrent roulant dans des abîmes et pour la traversée duquel il n'existait qu'un misérable petit pont; or ce pont était gardé par des insurgés; cent hommes en auraient rendu le passage impossible à cent mille, et, d'un coup de hache, on pouvait le faire disparaître. Et pourtant ne pas réussir à s'en emparer, c'était renoncer à l'espoir de sauver un seul homme de toute cette armée. A défaut de la force, il fallut recourir à l'habileté et à l'audace d'un brave. Cet honorable choix tomba sur le colonel Dulong, et jamais choix, inspiré par la terreur et le désespoir, ne fut plus heureux. Dulong, intrépide et fécond en res-

sources, devança l'armée avec cinq cents hommes d'élite et, à la chute du jour, arriva seul de sa personne à la vue du pont. En se traînant à plat ventre dans les broussailles, il en examina les abords et remarqua quelque négligence dans les hommes qui le gardaient : aucun ne se trouvait sur la même rive que lui, et un seul factionnaire était sur le pont. La nuit devint obscure; alors, suivi par une cinquantaine de ses braves, mais prêt à être soutenu par le reste, il s'avança, toujours à quatre pattes, autant qu'il jugea devoir le faire; puis, s'étant arrêté, il resta ainsi couché jusqu'à minuit. C'est l'heure du sommeil et la véritable heure des surprises; ce fut en effet le moment où le colonel Dulong, servant de guide à toute sa troupe, se précipita à toutes jambes sur les gardiens, ne leur laissa pas le temps de lui résister, encore moins de couper le pont, et, de cette manière, conserva à la France ce qui restait d'hommes et ce qui restait de drapeaux (1). Héroïque fait d'armes qui honorera toujours le souvenir de ce digne et vaillant officier, qu'une destinée fatale a réduit à se détruire de ses propres mains, ou plutôt de la seule main dont ses cruelles blessures lui avaient laissé l'usage (2). Quant

(1) Le général Marbot (t. II, p. 373) raconte avec quelques variantes ce trait de courage du colonel Dulong.

(2) En 1802, le pauvre Dulong, descendu dans je ne sais plus quelle auberge, se trouva souper en tête à tête avec un Anglais. On jasa, on but et, à force de boire, on jasa davantage; bientôt, à force de jaser, on déraisonna, et, les tribulations de la vie se mêlant à l'entretien, des critiques on en vint aux plaintes, des plaintes aux dégoûts; la vie ne fut trouvée digne que de mépris. « Et qui nous empêche de nous en délivrer? » dit tout à coup l'Anglais, et l'on convint de faire ensemble le petit voyage et de se réunir le lendemain à cet effet. Il était à peine six heures, et Dulong dormait profondément, lorsqu'il fut réveillé par des coups redoublés frappés à sa porte. L'Anglais venait le chercher pour le petit voyage : « Que Dieu vous bénisse, répliqua Dulong, j'ai réfléchi et j'attendrai encore pour le faire. — En ce cas, je le ferai tout

à l'armée confiée au maréchal Soult, elle déboucha donc en Galice, n'ayant recueilli de l'honneur de servir sous ses ordres que la plus humiliante des défaites, des pertes accablantes et l'atroce circonstance de n'avoir sauvé d'un immense matériel que les armes que portaient les soldats.

Tel fut le récit du général Delaborde, récit qu'il termina par un fait pénible à consigner. Le maréchal Ney occupait la Galice et se trouvait avoir une surabondance d'artillerie, d'autant plus embarrassante qu'elle était hors de rapport avec le nombre de ses troupes et avec ses besoins. Le maréchal Soult lui demanda de lui en céder quelques batteries, et vingt motifs non seulement justifiaient cette demande, mais même devaient la faire prévenir; eh bien, le maréchal Ney n'accorda pas une pièce.

« Et vous rentrez en France? dis-je au général Delaborde lorsqu'il cessa de parler. — Oui, ma santé et mes dégoûts m'en imposent l'obligation. — Et votre thème est fait relativement à ce que vous direz du maréchal et de la catastrophe? — Ma résolution à cet égard est irrévocable. Si l'on m'interroge, je dirai tout; si l'on ne m'interroge pas, je ne dirai rien. » Chose remarquable, on ne lui demanda rien; mais Loison, habile homme et mauvais chien, suivant de près le général Delaborde, se rendit directement à Schœnbrunn, y eut en arrivant une audience de l'Empereur, raconta tout et ne provoqua que des plaisanteries sur le roi Nicolas, que Napoléon s'amusa à appeler le roi Nicodème. L'Empereur, qui ne voulait jamais s'être trompé, ne frappait guère ceux qu'il avait élevés; dans le cas présent, il fallait

seul », riposta l'autre. Ayant presque aussitôt entendu partir un coup de pistolet, Dulong courut à la chambre de l'Anglais et le trouva mort. Dulong attendit vingt-cinq ans; mais il accomplit à son tour ce même vœu téméraire.

rire du maréchal ou le faire fusiller; par malheur pour Napoléon, il prit le premier parti (1).

Nous terminions notre entretien, lorsqu'un aide de camp du maréchal Soult entra chez le général Delaborde. Porteur de dépêches, il se rendait auprès de l'Empereur, et, voyageant plus vite que le général Delaborde, il venait lui offrir de donner de ses nouvelles à Mme Delaborde quand il passerait par Paris. Cette courtoisie et cette déférence ne le préservèrent pas d'une bouffée de plaisanteries, que l'air sévère et la grosse voix de ce général achevèrent de rendre comiques : « Quelle fortune et que de peines vous avez perdues! lui disait-il; vous ne méritiez pas moins pour votre zèle qu'une place de chambellan, et vous ne m'apparaissiez plus qu'avec une grande clef d'or. Heureusement que vous ne la portiez pas encore au moment de la culbute, car elle aurait pu vous blesser. »

Et cette boutade, qui peut paraître aujourd'hui un peu fade, prenait alors toute sa force de ce fait que véritablement les pantalonnades de cour, la manie des costumes, plumes et décorations, avaient gagné tous les sujets de l'Empereur, et les sujets de ses sujets; suivant l'impulsion qu'il leur en avait donnée, elle était poussée jusqu'au ridicule, et je m'en rappelle cet exemple. Un matin, on m'annonce un visiteur dont j'entends mal le nom, et je vois apparaître un monsieur en bas de soie blancs, souliers à boucles d'or, habit, veste et culotte richement brodés, jabot et manchettes en point d'Angleterre, coiffé à l'oiseau royal, poudré à la grande houppe, le chapeau à plumet sous le bras, l'épée au côté; bref, dans la toilette de cour la plus complète; et moi de m'empresser

(1) Voir plus loin, p. 412 à 415, notes, et 460 à 468, les faits sur lesquels s'appuie cette opinion du baron Thiébault. (Éd.)

au-devant de lui, lorsqu'au premier mot qu'il m'adresse, ne pouvant retenir ni le rire, ni l'exclamation : « Comment, lui dis-je, Méo, c'est vous! » Et j'allais lui chanter : « Je ne t'ai jamais vu comme ça... » Mais cet ancien traiteur de Paris, rival des Robert et des Véry, qui vingt fois et au mot de garçon était venu prendre mes ordres, m'apprit qu'il était intendant de la bouche de Sa Majesté le roi d'Espagne à peu près comme des Indes; et il ne me resta plus qu'à féliciter M. Méo sur la dignité et sur le bel habit dont il était revêtu.

Après le cuisinier, ce fut le tour de la maîtresse du roi. En effet, un beau jour, arrive à Burgos toute une cargaison de dames, se rendant à Madrid sous une escorte de trois à quatre cents hommes, et parmi elles Mme Lucotte, femme du général de ce nom alors aide de camp de Joseph, qui l'avait fait marquis de je ne sais quoi ; puis la marquise de Monte Hermoso, à l'égard de laquelle on sait quels étaient mes précédents. J'ai dit qu'elle avait rendu Joseph vainqueur des charmes que j'avais dédaignés; c'était une conquête toute récente et dont je n'avais pas encore connaissance; or, en entrant à Burgos au début de la nuit, un des ressorts de la voiture de Mme Lucotte s'était brisé; pour remettre cette dame en état de continuer son voyage, il lui fallait un séjour. Un billet de sa part m'informa du fait et donna lieu à une visite, pendant laquelle je promis que le convoi ne repartirait que le surlendemain. En sortant de chez Mme Lucotte, je me rendis chez la marquise de Monte Hermoso, afin de la prévenir du retard qu'éprouvait la continuation de son voyage : « Un retard ? s'écria-t-elle avec une véhémence qui me confondit. — Eh! oui, un jour pendant lequel vous pourrez vous reposer, vous rafraîchir. — Et à quel propos, je vous prie? » Je lui dis le motif, en insistant sur ce fait que Mme Lucotte

était la femme d'un de mes camarades, l'un des aides de camp du roi. Je n'obtins qu'un indescriptible sourire de dédain avec cette réponse : « Que Mme Lucotte profite de mon escorte, si elle le veut ou le peut; mais cette escorte est la mienne, et demain, à la pointe du jour, je pars avec elle. — Impossible. — Et qui m'en empêcherait, je vous prie ? — Moi. — Vous ! mais vous n'avez aucun droit sur mon escorte : c'est moi qui la commande. — Il n'est pas de détachement qui, pendant son passage dans ce gouvernement, ne soit à mes ordres. — En ce cas, je partirai seule. — Le marquis serait vivement touché de votre empressement à le rejoindre, mais il appréciera aussi ce que j'aurai fait pour votre sûreté, et il se consolera d'un retard qui, au surplus, n'est qu'un aiguillon de l'amour. » Or elle devait me croire averti de son triomphe sur Joseph, et sans doute prit-elle comme une plaisanterie de mauvais goût la façon dont je lui rappelais son mari; de fait, s'exaltant, elle m'opposa avec tant de défi et de colère sa résolution de partir seule que, sans cependant m'animer, sans même cesser de sourire, je lui déclarai que, si elle essayait de partir, je la ferais arrêter.

Il est dans chaque langue des exclamations qui disent tout ce que la situation, l'air et le ton peuvent faire désirer qu'elles disent; toutefois aucune n'a sous ce rapport la puissance du mot « *hombre* » en espagnol, mot qui signifie homme dans le sens littéral, mais qui n'en a pas moins, selon l'occasion, une puissance indicible. Je n'ai donc jamais oublié l'état d'exaspération dans lequel la marquise, sur ma dernière phrase, s'élança de son fauteuil et vint à moi en s'écriant hors d'elle : « *Hombre... hombre* », l'équivalent de « canaille », tandis que, impassible sur mon fauteuil, je répétais sans inflexion de voix : « Oui, je vous ferais arrêter. » Alors,

devant cette froide résistance, elle eut le sentiment que sa colère était impuissante, et ce fut en une véritable crise de désespoir, et fondant en larmes, qu'elle retomba sur son fauteuil. Jusqu'alors j'avais attribué son désir obstiné de partir à une bizarrerie de caractère, au simple caprice de se montrer impertinente envers Mme Lucotte, et certes ma sagacité n'alla pas jusqu'à deviner que cette jolie marquise cédait aux plus hautes considérations d'orgueil et de fortune, c'est-à-dire à la gloriole de régner par le plaisir sur celui qui régnait par la force; mais j'ai toujours eu « merveilleuse lâcheté », comme dit Montaigne, pour les pleurs d'une femme, et, après une lutte aussi acharnée de sa part que ferme de la mienne, trouvant dans sa désolation une suffisante vengeance de quelques-unes de ses épithètes, je capitulai par compassion. J'abandonnai à la marquise la moitié de l'escorte pour continuer sa route, d'où il résulta qu'elle eut de nouveau droit aux ardeurs royales qui excitaient les siennes, et moi de nouveaux titres à sa douce haine, ainsi qu'à la malveillance de Joseph (1).

Cette malveillance eut bientôt une occasion de se

(1) Je me rappelle encore deux autres dames se rendant à Madrid : l'une, Mme Michel, femme de cet assassin que l'on sauva de l'échafaud; elle fut assez longtemps la maîtresse de Murat, qui donnait pour chaque nuit un billet de cinq cents francs au domestique qui lui ouvrait la porte : elle dut à une tasse de café au lait le bonheur de devenir, en 1815, la maîtresse de M. Roy. L'autre dame était une demoiselle de Lauragais, nièce de M. de Talleyrand, et alors mariée à un marquis. Toutes deux passèrent à Burgos huit jours, pendant lesquels Mme Michel eut sa place à ma table, ce qui, lorsque je la retrouvai à Paris, l'incita à m'envoyer je ne sais combien d'invitations, à aucune desquelles je ne crus devoir répondre. Toujours est-il que ces deux dames se prirent l'une pour l'autre d'une incroyable tendresse. Je ne sais même si, le temps du repas excepté, elles se privaient du bonheur d'être ensemble. Quant à moi, les ayant surprises un matin dans le trouble de la plus touchante émotion, j'admirai, du fond de mon âme, deux jolies femmes inaccessibles à tout sentiment de rivalité ou de jalousie

manifester, et cela à propos d'un personnage que je vais présenter. Je ne sais plus avec qui je causais à l'une de mes croisées, lorsque je vis arriver par la route de Vitoria un vieux berlingot attelé de six mules, escorté par un officier à chacune des portières et par des soldats espagnols, tous ayant le sabre à la main. Je me fis renseigner sur cette mascarade, et de suite je fus informé que c'était un nommé Amoros, colonel de bricole, qui devint ministre secrétaire d'État de la police du roi Joseph et qui, obligé en 1813 de se réfugier en France, y fit quelque bruit en y instituant de nouvelles méthodes de gymnastique. Don Francisco Amoros en Espagne, plus tard simple Amoros à Paris, venait, sous le titre de commissaire extraordinaire, inspecter tous les fonctionnaires espagnols de mon gouvernement, comme il venait de le faire dans la Biscaye, où, je le savais, il avait trouvé des généraux français d'une déférence incroyable et en avait reçu des égards qui avaient achevé de lui tourner la tête. J'avais été averti de sa venue par une lettre du maréchal Jourdan, chef de l'état-major général de Sa Majesté Catholique. Toutefois, représentant l'autorité de l'Empereur et l'armée française à la tête de mon gouvernement, je n'entendais nullement rabaisser tout cela devant les prétentions vice-royales d'un agent de la cour de Madrid. Je n'étais pas un simple commandant, mais un gouverneur, chef et arbitre de tout ce qui tenait à l'administration comme à la guerre ; tous les fonctionnaires français ou espagnols dépendaient de moi et de l'Empereur, je n'allais pas soumettre cette autorité aux fantaisies de Joseph, qui essayait de ces petits moyens pour se hausser dans l'exercice de sa souveraineté. Or, environ une heure après l'arrivée de cet Amoros, le commissaire général de police se présenta chez moi, et ce fut avec un petit air d'importance, que

je ne lui connaissais pas, qu'il me dit : « Je suis chargé d'informer Votre Excellence que l'Illustrissime est arrivé à Burgos. — L'Illustrissime!!! — Oui. Le commissaire royal Amoros. — Est-ce lui qui vous a chargé de m'annoncer son arrivée? — Oui, monsieur le gouverneur. — Eh bien, je vous charge de lui dire que cela m'est fort indifférent, et je vous prie, vous, de vous borner aux devoirs que je vous ai prescrits et de ne faire que les commissions que je vous donne. »

Je reçus, le soir, l'avis d'un succès remporté par un corps de l'armée d'Espagne, et de suite, quoique le fait n'en valût certes pas la peine, j'ordonnai un *Te Deum* pour le lendemain et j'envoyai aux chefs de toutes les autorités espagnoles, en en exceptant le prétendu Illustrissime, l'ordre de m'accompagner à cette cérémonie. Le préfet, homme d'esprit, susceptible de finesse, même de malice, et à qui son ministre avait annoncé le personnage, communiqua par lettre et copie mon ordre audit Amoros, qui répondit que, quoique la convocation fût illégale, mais vu la circonstance, le préfet était autorisé à se rendre au *Te Deum*, réponse dont le préfet m'envoya aussitôt copie, ce qui me fournit l'occasion de lui notifier que mes ordres, pour être exécutés, n'avaient besoin de la sanction ni de l'assentiment de personne, qu'il eût à regarder comme non avenue la réponse qui lui avait été faite, et que j'apprendrais à quiconque aurait besoin de l'apprendre que, quand j'ordonnais, j'avais et la volonté et le moyen de me faire obéir. Cette note au préfet ne fut pas tenue secrète par lui; le bruit s'en répandit et produisit l'effet qu'il devait produire. Quant à mon Amoros, je l'avais placé dans une position délicate. Assistait-il au *Te Deum*, il déférait à l'un de mes ordres sans que j'eusse même daigné le lui envoyer; n'assistait-il pas, il restait comme écarté de ce qui se

passait à Burgos, et, vis-à-vis des Espagnols, son isolement ne manquait pas d'être significatif; c'est en effet ce qui eut lieu.

Il ne pouvait en rester là. Quelques jours plus tard, on m'apporta de sa part un paquet contenant une lettre de seize pages in-folio, par lesquelles il m'informait de son dévouement pour le Roi et de la haute confiance que Sa Majesté avait en lui; de l'immensité des pouvoirs dont il était investi; de l'importance de ses fonctions; des grands services qu'il avait rendus en Biscaye; du parfait accord qui avait régné entre lui et les généraux français; de ce fait que lesdits généraux français avaient eu à se féliciter de leur conduite avec lui; enfin il me déclarait que des affaires d'un haut intérêt pour le Roi périclitaient par suite de l'absence de tout rapport entre nous. S'il m'écrivait ses doléances, c'était pour éviter de venir me les présenter lui-même, car il prétendait que je lui fisse la première visite. Je lui répondis donc qu'il était fort heureux d'avoir le temps d'écrire des volumes pour un simple préambule, et que, faute des mêmes loisirs, je ne pouvais aborder la plume à la main la discussion dont il m'annonçait avoir à me parler; d'ailleurs, ajoutai-je, ce qu'il me disait de son dévouement pour le Roi ne me permettait pas de douter qu'il ne trouvât des voies plus expéditives. Il n'eut plus d'autre ressource que la visite qu'il me fit avec tout son cortège; je la rendis le lendemain, mais en petit uniforme et suivi par un seul aide de camp; et, comme c'était le 14 août, et que le lendemain 15, jour de la fête de Napoléon, j'avais beaucoup de monde à dîner, je fis inviter ledit Amoros, auquel je fus enchanté de ne pas avoir à donner la place d'honneur, cent fois due au général comte de Valence qui rentrait alors en France et passa trois jours à Burgos. Une telle réunion

n'était guère propre à des apartés; néanmoins, et pour afficher de suite, et à la vue de tous les autres fonctionnaires espagnols, des rapports confidentiels avec moi, il me demanda en sortant de table un moment d'entretien particulier pour un objet non moins important qu'urgent, et me dit qu'en Biscaye il avait été assez heureux pour découvrir plusieurs conspirations et pour les déjouer, pour convaincre d'infidélité plusieurs fonctionnaires espagnols et pour les faire remplacer, et que cette possibilité de rendre de si grands services au Roi, il l'avait due à l'ordre donné au directeur de la poste espagnole de mettre à sa disposition toutes les lettres arrivant par cette voie, et dont il prenait connaissance lorsqu'elles lui paraissaient suspectes. Jugeant donc fâcheux que cette disposition n'eût pas pu être faite à son égard à dater du jour de son arrivée en Vieille-Castille, il considérait comme de son devoir de ne pas différer à la provoquer.

Je fus indigné; toutefois, prenant l'air d'un homme fortement occupé de ce qu'il venait de me dire, je lui donnai les raisons pour lesquelles une telle affaire ne devait pas être traitée à la légère et ne pouvait être prise en considération que sur des données écrites. Il parut enchanté, et, le lendemain, je reçus une longue lettre qui ne me laissa rien à désirer, tant il s'y livrait sans réticences. La lettre reçue, je fis appeler le préfet, l'intendant des finances et le corregidor, que cette mesure menaçait dans leurs personnes et lésait dans leurs attributions; je savais d'ailleurs, et le préfet le savait ainsi que moi, qu'à l'aide des plus infâmes moyens, c'est-à-dire en faisant écrire à des hommes qu'il voulait compromettre ou rançonner, des lettres qu'il faisait mettre à la poste et qu'il arrêtait ensuite, cet Amoros avait fait mille iniquités et infamies en Biscaye; on comprend

donc quel fut l'effet d'une communication qui du reste, et sous le prétexte de m'éclairer de leurs lumières, n'avait pour but que de démasquer l'Amoros devant ces fonctionnaires et de le livrer à leur exaspération. Celle-ci fut complète et décida le corregidor à nous révéler que, leurré de tout ce que pouvait lui garantir une telle recommandation, il avait accordé à cet homme un traitement dit de représentation ; or le grigou ne recevait personne; son traitement se montait à 50 ou 60 francs par jour, et la peur le fit encore continuer, quoique j'eusse conseillé sa suppression immédiate. Bref, en résultat de cette conférence, notre Amoros ne fut plus considéré que comme un misérable, et je lui répondis qu'après avoir mûrement réfléchi à la mesure qu'il avait cru pouvoir réclamer, j'avais reconnu qu'elle offrait trop de grands dangers pour pouvoir être adoptée.

Cependant il avait des émissaires dans toute la province et multipliait tellement les arrestations qu'il fallut ouvrir à Burgos des maisons de détention, la prison ne suffisant plus, et bientôt il fit répandre le bruit que toutes ces détentions pouvaient se racheter à prix d'argent; enfin il prétendit se mêler des subsistances, garantissant le fonctionnement de tous les services si on le laissait agir. De fait, le nom du Roi, qu'il mettait en avant à tout propos, rendait ma position délicate; car le conflit que j'avais soulevé ne se limitait pas de moi à ce drôle; représentant l'élément espagnol contre l'élément français, il jouissait réellement d'un très grand pouvoir; il avait rallié des énergumènes qui se prétendaient les hommes les plus dévoués à Joseph ; d'autres, par esprit de nationalité, se déclaraient pour lui par cela seul qu'il était Espagnol et qu'il annonçait que bientôt l'armée française évacuerait l'Espagne. Tant qu'il ne me disputait pas la suprématie de mon autorité

sur la haute administration du pays, tant que les troupes ne manquaient de rien, tant qu'il ne s'en prenait pas aux hommes qui avaient ma confiance, je n'avais guère de moyen d'empêcher ses manœuvres, et, tout en le guettant, je résolus de louvoyer, et je fis part de ses agissements au général Kellermann, mon général en chef, et au ministre de la guerre à Paris.

Enfin il me donna prise; un homme rançonné par lui se plaignit à moi, et les distributions manquèrent. Je l'attendais là. Procès-verbal fut dressé du manque de subsistances, qu'à l'instant je fis fournir par exécution militaire; je défendis que le personnage eût à s'en mêler à l'avenir, et je justifiai du fait et des motifs à Madrid et à Paris; je rendis également et officiellement compte de la raison; je fis écrire dans le même sens au ministre de l'intérieur par le préfet, au ministre des finances par l'intendant; une foule d'autres faits non moins accusateurs furent signalés à cette occasion, et tout cela se fit assez secrètement pour qu'il n'en apprît rien, si ce n'est par l'ordre qui lui enjoignit de retourner immédiatement à Madrid pour rendre compte de sa conduite. Le même courrier qui l'informa de sa destitution en prévint le préfet, qui de suite m'apporta cette nouvelle, et, grâce à nous, elle fut à l'instant publique. La population de Burgos, qui m'était favorable, se mit aussitôt à l'insulter et le força à se renfermer chez lui; il me fit aviser par un de ses affidés qu'il partait la nuit prochaine, et me pria de faire, au besoin, protéger sa sortie. Un autre de ses émissaires fut chargé par lui d'ouvrir les portes des maisons de détention qu'il avait remplies, et de mettre en liberté tous ceux qu'elles contenaient; mais, à cet égard, je l'avais deviné, et j'avais fait placer à chacune de ces maisons un officier pour s'opposer à l'exécution de cet ordre. Il partit le

lendemain, à la pointe du jour; plus de deux mille personnes étaient déjà sur son passage, et les huées, soutenues de quelques pierres, l'accompagnèrent hors de la ville. On l'aurait assommé, si je n'avais fait prendre les armes à quatre compagnies qui lui ouvrirent le passage, ne permirent à personne de le suivre et, pendant une heure, barrèrent la route de Valladolid.

A midi, je tins une junte extraordinaire. Tous ceux qui se trouvaient encore dans les maisons de détention, et une partie de ceux qui en étaient sortis, comparurent devant nous. Les premiers déclarèrent les sommes qui leur étaient demandées pour leur mise en liberté, les seconds déclarèrent les sommes qu'ils avaient payées; procès-verbal du tout fut dressé et envoyé à Madrid, où, grâce à la protection du ministre de l'intérieur, cette pièce resta inconnue, et où des mensonges et des calomnies achevèrent de sauver les apparences en faveur du misérable. Au reste, le duc de Feltre, qui devait m'être en cela fatal alors même qu'il entendait me soutenir, m'écrivit, en réponse à la lettre par laquelle je lui rendais compte du manque de distribution, que, tenant mes pouvoirs de l'Empereur, j'étais maître et seul responsable de tout ce qui se faisait dans mon gouvernement, et que je devais regarder comme non avenus tous les ordres qui pouvaient m'être adressés de Madrid. Il envoya copie de cette lettre au maréchal Jourdan que l'on n'aimait pas, que l'on ne tarda pas à très mal traiter, et qu'il n'était pas fâché de mortifier. D'autre part, Joseph se trouva, du même fait, contrarié dans ses essais d'indépendance pour l'exercice de sa souveraineté, et il ne put en résulter à Madrid que des mécontentements dont Amoros devait profiter.

Enfin le drôle était parti; je n'en étais pas quitte; toutefois, pour le moment occupé de mon gouvernement

et de la répression des guerillas, je l'oubliai vite.

Pendant quelque temps la Vieille-Castille avait été exempte des ravages de la guerre civile; aucune bande ne s'était formée dans l'étendue de mon commandement, aucune n'y avait paru; mais, si j'étais parvenu à contenir mes administrés, mon influence s'arrêtait à mes limites; la province de Soria, dont j'avais demandé l'adjonction à mon gouvernement et dont, avec deux régiments d'infanterie et cent hommes de cavalerie de plus, je garantissais la pacification et la tranquillité, était restée comprise dans la circonscription de Madrid, quoiqu'elle fût par la distance hors des rapports possibles avec les troupes occupant cette capitale; elle devint bientôt un foyer d'insurrection; des corps de guerillas s'y organisèrent et se recrutèrent jusque dans mes provinces, et, quand ils osèrent entrer en campagne, ils parurent dans la Rioja et se portèrent même jusque sur mes communications avec Valladolid, Aranda et Vitoria.

A différentes reprises je les avais fait poursuivre; j'avais employé au commencement de ces expéditions ce que j'avais de mieux en officiers; j'avais rédigé pour ceux-ci les instructions les plus complètes, et tout cela n'avait abouti qu'à des tracs que nous exécutions en nous portant en avant, mais que nous subissions en revenant, parce que, d'après la méthode des Arabes leurs ancêtres, les Espagnols fuyaient dès que nous marchions contre eux, et nous poursuivaient ou s'embusquaient sur nos flancs et nos derrières dès que nous nous retirions. Je vis donc que le courage et même le zèle ne suffiraient pas contre eux, et, malgré la disproportion du nombre de troupes que je pouvais mettre en campagne par rapport à celui qui correspondait à mon grade, pendant que mes collègues restaient chez eux sans se plaindre de la grandeur qui les retenait à leurs quartiers généraux, je

résolus de commander moi-même les mouvements. L'effet répondit à mon attente; à force de marches et de contre-marches, de crochets, de ruses et d'embuscades, en faisant des trajets réputés impossibles, grâce au secours de quelques espions qui m'étaient entièrement dévoués, et au soin que je prenais de tromper jusqu'à mes aides de camp et mes secrétaires sur mes moindres projets, je ne marchai jamais contre ces guerillas sans les joindre, sans les battre.

Un jour, prêt à me mettre à table, un exprès m'apporte la nouvelle qu'une guerilla de cinq cents hommes vient d'attaquer Celada, village situé à quatre lieues de Burgos et première étape sur la route de Vitoria. Un quart d'heure après avoir reçu cet avis, je suis en route avec quatre compagnies d'élite et les chasseurs de Nassau, devant être suivi par un bataillon du 118e de ligne. J'arrive à Celada, dont à mon approche les insurgés se sont éloignés; je m'y arrête pour attendre le reste de mes troupes et je pars, vers onze heures du soir, pour arriver à l'improviste dans la Rioja, tâcher d'y surprendre la bande ou du moins de la rejeter dans les montagnes de Soria. J'avais jugé à propos d'emmener avec moi le commissaire général de police; je causais avec lui pendant que la nuit ralentissait la marche des troupes et même celle de notre suite, et, nous abandonnant au pas de nos chevaux, nous finîmes par nous trouver fort avant de la colonne. Drapés dans nos manteaux, nous causions en espagnol; par bonheur, ce commissaire parlait, lorsqu'un homme sortant d'un fouillis arrive à nous et nous dit : « *Señores, donde son los Franceses ?* » C'était un éclaireur de la bande, laissé là sur la route pour rendre compte de notre marche, et qui, voyant à une pareille heure deux hommes seuls sur cette route, et celui de son côté avec

un manteau brun et parlant espagnol, nous avait pris pour l'un des leurs. Ce fait, sans doute, nous révélait notre imprudence, mais nous offrait une occasion dont je profitai; pendant que le commissaire répondait je ne sais quoi, j'avais saisi l'homme par la gorge, et, lui mettant un de mes pistolets sur la figure, je lui soufflai : « Silence, ou la mort! » Nous demeurâmes donc immobiles jusqu'à ce que mon avant-garde nous eût rejoints; aussitôt je fis attacher mon homme, et, lorsqu'il lui fut bien démontré qu'il ne nous échapperait plus, je le questionnai. C'était un habitant de la Rioja; il était marié, père de cinq enfants, et avait été forcé, disait-il, de se réunir à cette troupe. Il poussait des soupirs de lamentation, et je l'assurai que le seul moyen qu'il avait de conserver la vie, c'était de confesser la vérité et de révéler l'endroit où se trouvait sa troupe. Il me nomma le village où elle devait passer la nuit, village situé à cinq quarts de lieue du point de la route où nous étions; il savait le chemin pour s'y rendre; je le prévins qu'il allait servir de guide à un détachement, et qu'en approchant du village il marcherait en tête avec quelques hommes et chanterait une des chansons du pays pour prévenir tout soupçon; puis je lui promis que, l'expédition faite et pour éviter qu'il ne fût compromis, il resterait attaché comme un prisonnier recueilli en route et serait amené ainsi à Santo-Domingo, où je provoquerais une intercession en sa faveur et j'aurais l'air de lui faire grâce. Tout cela bien expliqué, bien convenu, je formai un détachement de quatre cents hommes d'infanterie et de vingt chevaux, je remis l'homme au chef de bataillon commandant le détachement, et je continuai ma route vers Santo-Domingo, où j'arrivai vers le jour. A midi, mon détachement me rejoignit. Les hommes de la guerilla

avaient tous été surpris épars et couchés dans les différentes maisons du village; on évaluait à cent cinquante le nombre de ceux qui avaient péri; le reste avait échappé grâce à la nuit, mais presque tous sans armes. Pour mieux donner le change sur le rôle de son guide, le commandant ramenait trois nouveaux prisonniers, dont un, connu pour un énergumène, fut de suite jugé et fusillé, mais dont les deux autres furent graciés par moi, sous condition de ne plus reprendre les armes. Quant au premier prisonnier, je lui donnai de l'argent et je m'en fis un espion de plus.

Une autre fois, je fus informé qu'une guerilla assez nombreuse s'était établie à l'ouest de Santo-Domingo, en une petite ville qui renfermait plusieurs fabriques de drap. Les en chasser n'était pas difficile, mais arriver assez à l'improviste pour les surprendre ou du moins pour les forcer à combattre, l'était d'autant plus que cette petite ville est couverte du côté de Burgos par une montagne qu'on ne saurait franchir à moins de seize heures de marche. Afin de découvrir mon projet le plus tard possible, j'envoyai sous différents prétextes quatre détachements, de trois cents hommes chacun, à droite et à gauche d'un village qui se trouve au pied nord de cette montagne; par des contremarches, ces quatre détachements s'y réunirent un soir aux chasseurs de Nassau avec lesquels j'arrivai; de suite le village fut cerné, et des partis furent vivement poussés sur les premières rampes de la montagne, afin que personne ne pût me précéder. A trois heures du matin, nous nous mîmes en marche, et, en ne faisant que des haltes indispensables, nous ne parvînmes au sommet que vers une heure après midi (1). Au moment où nous découvrîmes

(1) Quoique aux premiers jours de juillet, nous avions froid, et

la vallée dans laquelle se trouvait la ville, je fis abaisser les armes et mettre pied à terre aux cavaliers, afin de n'être aperçu que le plus tard possible. Une halte faite en arrière des chênes verts cacha notre ralliement, de sorte que, lorsque, après sept heures et demie du soir, nous débouchâmes dans la vallée, nous n'avions été aperçus par personne. Quatre cents hommes déployés marchèrent au pas de charge sur la ville; deux colonnes de la même force s'avançant en ligne les suivirent; la cavalerie, filant par la gauche et devançant bientôt l'infanterie, gagna les derrières de la ville, et les hommes de la guerilla, au nombre de huit cents, commençaient à peine leur retraite lorsque nous les abordâmes; ils furent de suite bouleversés; la cavalerie les chargea; comme ils s'enfuirent dans la montagne, ils ne perdirent qu'une centaine d'hommes; mais, pendant la nuit, j'appris que la bande s'était retirée vers Cavaleda, afin de trouver au besoin un refuge dans la forêt de ce nom; je me décidai à l'y poursuivre (1). A une lieue de Quintanar,

très froid, en gravissant ce versant nord de la montagne; mais à peine fûmes-nous arrivés au sommet, que nous nous trouvâmes dans l'atmosphère la plus suave; un souffle de zéphyr nous apportait le parfum des fleurs les plus odorantes, et la transition fut si marquée qu'elle arracha une exclamation qui se répercuta de rang en rang jusqu'à ce que le dernier homme de la colonne fût arrivé sur le revers sud où régnait la chaleur.

(1) Pour donner le change sur ce projet, j'avais dicté à mes aides de camp des lettres annonçant mon arrivée à Santo-Domingo et ordonnant d'y préparer les vivres nécessaires à mes troupes; j'avais expédié ces lettres par trois exprès, dont un au moins devait être pris ou déserter; tout le monde fut donc trompé sur mon itinéraire, si bien qu'un de mes aides de camp, Vidal, avait commis l'indiscrétion de dire au colonel du 118e que nous allions à Santo-Domingo, et ce chef, qui m'accompagnait dans mon expédition, avait fait partir d'avance les mulets de charge. Or, pour apprendre une fois pour toutes à mes subordonnés qu'en fait d'opérations de guerre je n'avais jamais de confident, pour ne pas retarder ma marche, je n'en pris pas moins, et de suite, la route de Quintanar de la Sierra, et les bagages manquèrent d'être perdus.

nous trouvâmes un Espagnol armé, chargé de nous espionner et caché dans un trou. Il fut arrêté par mes éclaireurs, et, comme il n'y avait pas moyen de le sauver, ce pauvre diable fut jugé sur place et fusillé; ce qui n'empêcha pas la bande d'être prévenue de notre approche et de quitter Quintanar pour se jeter dans la forêt.

Cette forêt est assurément l'une des plus extraordinaires qui existent en Europe. Sur deux lieues de large et huit de long, elle est encaissée au milieu de rochers et de montagnes si hauts et si escarpés que jamais, et si ce n'est pour les besoins des habitants de Quintanar ou de Palacios de la Sierra, on n'en a exploité un arbre; elle est donc ce que l'ont faite les siècles depuis la création du monde; et, comme son sol est excellent, rien n'est comparable à la beauté de ses arbres, à l'épaisseur de ses taillis. On m'avait dit que, sur de très vastes espaces, on ne voyait pas le jour en plein midi, et on m'avait dit vrai; on m'avait prévenu que, personne n'ayant eu de motif pour y faire percer une route, les plus petites charrettes y étaient inutiles; elle n'était donc sillonnée que par d'étroits sentiers, et cela était exact; on m'avait observé enfin qu'elle était pour les guerillas le plus sûr et le plus formidable des repaires : le plus sûr, parce que l'on pouvait passer en plein jour à cent pas de dix mille insurgés sans en apercevoir un seul; le plus formidable, parce que l'on pourrait être fusillé à travers les taillis et presque à bout portant sans avoir le moyen de se garer, sans savoir où tirer pour se défendre; et tout cela était évident; mais plus les habitants de Quintanar s'accordaient à m'annoncer un grand danger, plus je crus devoir le braver; car tout devenait préférable à la sorte de honte d'être venu jusque-là pour rétrograder. En conséquence, le lendemain à la pointe du jour, muni de trois bons guides, je m'engouffrai dans la forêt. Marchant par

des sentiers étroits et sinueux, entre des taillis impénétrables, n'ayant d'échappées de vue ni à droite, ni à gauche, ni en avant, ni en arrière, et dans l'impossibilité où nous nous trouvions de nous faire éclairer, de nous déployer et même de communiquer de la tête à la queue de la colonne, nous ne pouvions échapper à cette impression qu'il ne fallait pas plus de cinquante hommes pour nous mettre à discrétion; et cette impression était tellement ressentie par nos soldats que, malgré tout ce qu'avait d'inspirateur cette forêt vierge s'il en fut jamais, la marche se fit dans le plus profond silence. Trois heures se passèrent ainsi; tout à coup les taillis s'éclaircirent, puis une immense étendue nous apparut toute peuplée de chênes gigantesques, étendant autour de nous leurs branches colossales; le sol était tapissé d'un gazon fin et égal, mais sans une plante, sans un arbrisseau, tant ces géants avaient étouffé toute végétation sous leur ombre. Jamais le culte des druides ne s'enorgueillit d'un pareil temple, et je ne sais de quel sentiment religieux on était saisi; mais, devant cette magnificence de la création, un cri s'échappa de toutes les bouches et s'éleva comme un hymne adressé à la nature et à la Providence.

Vers le milieu de ce magique espace, j'arrêtai la colonne et j'ordonnai un repos de deux heures; les soldats firent cuire leur viande; il fallut donc allumer des feux; mais, d'un mouvement spontané, tous cherchèrent des fagots à un quart de lieue de là, et aucun d'eux n'eut la pensée de porter une main sacrilège sur la plus petite des branches ou d'approcher un des feux d'un seul de ces troncs grandioses. Je ne retrouve dans ma mémoire aucun souvenir qui se rapproche, et de la grandeur du spectacle, et du respect qu'il inspira à nos soldats.

Pourtant notre marche n'était qu'une bravade; je

l'avais faite pour prouver qu'il n'existait aucun lieu où nous ne pussions pénétrer; je n'avais eu ni l'espoir d'y joindre la troupe de guerilla, ni le désir d'en venir aux mains avec elle dans un site aussi dangereux et qui ne laissait de chance à aucun résultat. Le soir approchant, et n'ayant parcouru que les deux tiers de cette forêt, je la quittai et, me dirigeant vers le nord, j'allai coucher à Palacios de la Sierra (1), mot qui à lui seul suffirait pour indiquer que j'errais au milieu des plus hautes montagnes, des plus âpres rochers. Le lendemain, j'arrivai à Viniegra de Abajo, assez beau village, se trouvant dans une sorte de cul-de-sac et cependant encore dominé, à une hauteur immense, par un autre village nommé Viniegra de Arriba. Me trouvant dans ces régions sauvages où aucune troupe n'avait encore paru, j'étais bien aise de me montrer dans le plus de lieux possible; je voulais d'ailleurs avoir des nouvelles d'une autre bande qui s'y réfugiait habituellement, et j'appris en effet par un de mes espions que, lorsque le chef de cette bande avait su que je me jetais dans ces montagnes, il avait mis entre lui et moi des masses de rochers à travers lesquels seuls quelques torrents avaient pu se frayer des passages, passages dont aucun homme n'avait seulement la pensée de profiter. L'espion avait ajouté que la bande se reposait en ce moment à Anguiano : « Comment, lui dis-je, d'après ma carte, Anguiano est tout près d'ici. — A quatre lieues, mais ces quatre lieues sont infranchissables. — Cependant le torrent de Viniegra y passe. — En effet, mais il est, à ce qu'on dit, encaissé dans des rochers inaccessibles; il se précipite par cascades, et son lit est impraticable. — Et combien y a-t-il par un chemin possible? » Je crois que mon homme me répondit :

(1) Les Palais de la Sierra.

« Vingt lieues. » Rien ne m'a jamais alléché comme une chose réputée impossible, et, pour obtenir un plus ample informé, je fis de suite appeler le corregidor pour l'interroger sur le cours du torrent et pour savoir de lui s'il y avait eu quelques tentatives faites en vue de le franchir : « Il y en a eu autrefois, me dit-il, mais elles ont été malheureuses. Un seul homme, accompagné de son fils alors âgé de onze ans, est parvenu à aller par ce chemin à Anguiano, mais il a fait vingt lieues pour en revenir; il n'a jamais voulu recommencer, et personne, sur son récit, n'a osé l'imiter. — Cet homme est-il mort? — Il y a longtemps. — Et son fils? — Il vit encore. — Conduisez-moi chez lui. » Nous arrivâmes, et, le corregidor l'ayant mis au courant des motifs de ma venue, ce fils, qui était un vieillard, mais qui avait encore l'esprit très présent, se mit à sourire en disant : « Mauvaise affaire. » En fait, il se rappelait parfaitement ce trajet; il répondit à toutes mes questions, et il résulta pour moi de ses explications que ce qu'il y avait de plus menaçant, ce n'était pas tant de suivre le lit du torrent sans cesse hérissé de roches vives, qu'à tous moments il fallait franchir; ce n'était pas non plus de marcher presque toujours dans l'eau et sur des cailloux roulants ou tranchants, mais c'était de courir la chance d'un orage qui, dans ces hautes montagnes, peut se former d'un instant à l'autre. Or, un orage survenant, l'élévation subite des eaux, la vitesse et le fracas de leur cours, résultant de la force des pentes et des obstacles, sont tels en peu d'instants, que dix mille hommes, se trouvant engagés dans ce trajet, y périraient sans qu'il pût s'en sauver un seul.

Je levai les yeux au ciel : il était pur, et le soleil s'abaissait vers un horizon dégagé de toute vapeur. Nous approchions de la fin de juillet, et ce temps des moissons n'est pas en général un temps d'orages. Il y avait même plus

de quinze jours qu'il n'avait plu, et le torrent était presque à sec; je demandai s'il existait un baromètre dans le village; il s'en trouva un, qui marquait le beau fixe; avec le plus grand soin je le fis transporter dans ma chambre, afin de voir s'il éprouverait une variation et de pouvoir le consulter jusqu'au dernier moment, avec la certitude que personne n'y aurait touché; puis, sans avoir encore rien décidé d'une manière irrévocable, j'ordonnai que les troupes fussent sous les armes et prêtes à partir à trois heures du matin.

Ayant consulté mon baromètre une dernière fois et l'ayant trouvé immobile, je m'étais rendu sur le front de bandière; le corregidor m'y attendait; quelques habitants, informés du projet que j'avais osé concevoir, se trouvaient également là et chuchotaient entre eux; tous les yeux étaient fixés sur moi, et les regards mêmes des soldats semblaient se consulter avec inquiétude. Cependant, m'étant muni d'un guide pour tout le temps qu'un guide pourrait être nécessaire, et déterminé par le plus beau lever du soleil, par l'air le plus pur et le plus calme, j'ordonnai le roulement et, ne pouvant être devancé par personne, je criai : « Route d'Anguiano! » Aussitôt tous les soldats se mirent à rire et bientôt me suivirent en chantant; car, avec cinquante hommes choisis, je précédais la colonne. Pendant une demi-heure nous marchâmes sur une prairie charmante, puis brusquement elle se rétrécit, et une masse imposante de rochers n'offrit plus de passage possible que le lit même du torrent. Bientôt ce lit se creusa, continuant à s'encaisser de plus en plus, de même qu'il roulait toujours avec plus de fracas ses ondes qui semblèrent de plus en plus impétueuses; enfin des arbres, poussés dans les fissures des rochers, croisèrent au-dessus de nos têtes leur épais feuillage et joignirent l'obscurité à tous nos embarras. Les chants

avaient cessé, on ne riait même plus des chutes que chaque pas renouvelait; dès que nous eûmes perdu les moyens de rétrograder, les figures se rembrunirent à la pensée qu'il fallait sortir de là avant la nuit, ne fût-ce que pour éviter les trous profonds dans lesquels on risquait de se noyer. On se fatiguait à grimper sans trêve sur les rochers pour les dégringoler ensuite; les cavaliers surtout, obligés de sauver et leurs chevaux et eux-mêmes, s'exténuaient à se frayer des passages, et ils n'y auraient pas suffi, si je ne les eusse fait seconder par cent hommes d'infanterie, qui d'heure en heure étaient relevés. Des haltes devinrent donc indispensables pour reposer les hommes et les bêtes, et pour donner le temps d'arriver à ceux qui restaient en arrière, haltes, du reste, au dernier point pittoresques par la manière dont les soldats se couchaient ou se groupaient sur toutes les saillies de roches. La journée se passa ainsi; malgré tout ce que l'on put faire, trois chevaux se cassèrent les jambes et furent abandonnés, ainsi que leurs charges. Cependant nous approchâmes du but de cette téméraire entreprise; mais la nuit arrivait; par bonheur, le lit du torrent s'élargissait et devenait moins dangereux; bonheur bien nécessaire, puisque le dernier quart de lieue de cette marche, qui pour la tête de la colonne fut de dix-neuf heures, se fit dans la nuit; enfin je me trouvais à la petite prairie qui de ce côté précède Anguiano et n'en est pas à cent cinquante toises, et, comme j'avais déjà prescrit le plus profond silence, ce fut sans aucun bruit que je reformai des pelotons; toutefois, les soldats n'arrivant qu'un à un, il était près de onze heures avant que j'eusse cinq cents hommes et trois ou quatre tambours.

C'était assez pour l'exécution de mon coup de main, surtout contre des gens épars dans les maisons, la plu-

part couchés sans doute, et dans une sécurité telle que, du côté d'Anguiano, ils n'avaient pas même eu la pensée de mettre un poste, quoiqu'ils me sussent vers les sources du torrent. En conséquence, je chargeai un officier supérieur de continuer à rallier les hommes à mesure qu'ils arriveraient, et je partis avec ce que j'avais réuni, marchant les armes basses et silencieusement. A cent pas de la première maison, nous fûmes aperçus par un factionnaire qui cria sur nous; personne ne répondit; il lança un second cri; mais, comme nous accélérions toujours le pas, il tira en appelant aux armes. A l'instant nos tambours battirent la charge; je gardai en réserve cent hommes avec moi, et quatre cents se précipitèrent dans le village, où ils firent une abominable déconfiture. Le massacre fut grand, et ce qui ne périt pas se sauva en chemise et sans armes. Mon expédition eut donc tout le succès qu'elle avait pu avoir et ne me coûta qu'un homme perdu dans le torrent, trois blessés et un tué à Anguiano, où je fus obligé de rester le lendemain, plusieurs centaines d'hommes n'étant arrivés que dans la matinée. L'effet de cette marche parut donc extraordinaire, et les survivants des insurgés, qui avaient payé leur sécurité si cher, appelèrent ce passage « *el paso de los Demonios* » (1).

(1) Toutefois, le jour où je quittai Anguiano, les débris de cette bande prirent sur moi une espèce de petite revanche. J'avais à suivre, et pendant une demi-lieue, une route bordée à notre droite par des rochers à pic et à notre gauche par un abîme servant de lit au torrent d'Anguiano, abîme de deux cents pieds de large et dont la rive gauche était bordée par un coteau que couvrait un bois épais. Or, du moment où ma colonne fut engagée dans ce chemin, elle reçut, venant de l'autre rive du torrent, une fusillade assez vive. Elle riposta sans doute, et par un feu nourri; mais les assaillants étaient cachés par des branches, et elle ne pouvait tirer que sur la fumée. Cependant, comme à chaque coup de fusil tiré sur elle ma colonne répondit par une douzaine. il est à croire que ces assail-

Je me rapprochais de Burgos, lorsqu'un des espions que j'avais toujours en campagne, et qui pendant mes expéditions accouraient pour me donner les nouvelles pouvant m'intéresser et ne me les donnaient guère que dans des bois, me rejoignit. J'appris par lui que le marquis de Villa-Campo, pour la famille duquel j'avais mille bontés (1), mais qui ne nous faisait pas moins la guerre à la tête d'une troupe qu'il avait organisée, venait de lever des contributions du côté de Reinosa, regagnait les montagnes et devait coucher dans un village qui était à trois lieues sur ma gauche. A l'instant je changeai de direction et je marchai à lui. Grâce à mon espion qui me servit de guide, je sortis peu des bois et j'évitai les villages autant que cela était possible; quant à ceux que je fus forcé de traverser, je les faisais dépasser d'avance par un chasseur de Nassau, qui ne permettait à personne de me devancer; d'ailleurs, comme dans ces parages la marche de Villa-Campo n'était pas sue, on n'avait aucun motif de me précéder, circonstances auxquelles je dus d'apparaître en vue du village qu'il occupait, sans qu'il eût pu se douter de mon approche. Ce Villa-Campo était militairement gardé, et ses postes avancés commencèrent le feu dès qu'ils nous aperçurent; sans hésiter, une compagnie de voltigeurs s'avança en tirailleurs et fut soutenue par deux compagnies de grenadiers et par une autre de voltigeurs, qui marchèrent en bataille, suivies par deux colonnes formées des compagnies du centre des deux bataillons du 118e. Nous approchâmes ainsi

lants perdirent des leurs; du moins leur feu eut-il peu de durée; encore en avait-il eu assez pour me mettre à mal huit hommes, tant tués que blessés.

(1) Il avait deux sœurs à Burgos; j'avais logé chez leur mère en 1807. La conduite de leur frère avait fait séquestrer leurs biens avec celui de toute leur famille, et je m'étais entremis pour leur faire rendre leur part.

jusqu'à six cents pas du village; puis la charge battit, et les chasseurs de Nassau partirent pour tourner l'ennemi. Par malheur, le village était adossé à un bois assez fourré, et la cavalerie fut inutile; toutefois, avec mes quatre compagnies d'élite, je culbutai l'arrière-garde de la bande que je poursuivis assez avant dans le bois, mais sans avoir pu joindre le gros de la guerilla qui avait près d'un quart d'heure d'avance sur moi et qui se retirait au pas de course.

Cependant, la nuit venant, une poursuite n'avait plus d'objet; c'était même un incroyable bonheur d'avoir joint et battu dans cette expédition les trois seules bandes qui troublaient la tranquillité de la Vieille-Castille; enfin, et après avoir tué une trentaine d'hommes à ce Villa-Campo, rentrant dans le gîte d'où je l'avais chassé, je vis une maison en feu. Ma première idée imputa cet incendie à des soldats de ma colonne, et j'ordonnai de suite cinquante hommes de corvée pour aider à l'éteindre; mais les habitants montrèrent si peu de zèle, le corregidor parut si résigné à la perte de cette maison, qui, selon lui, ne pouvait plus être sauvée, qu'on la laissa brûler, et que le lendemain matin, lorsqu'à la pointe du jour je quittai le village pour continuer ma marche sur Burgos, les débris fumaient encore. Je ne me doutais guère que j'étais le jouet d'une ruse, dont voici l'explication. Au moment où les premiers coups de fusil annoncèrent mon approche, le marquis de Villa-Campo comprit qu'il n'avait plus le temps de faire partir son trésor; car il aurait pu à peine faire charger les mulets, et les mulets chargés ne pouvaient plus nous échapper, le marquis eût-il même sacrifié sa troupe pour les défendre. Il les fit donc partir, comme s'ils avaient été chargés, et fit jeter dans la cave les barils contenant les 250,000 francs produit de ses levées de contributions;

puis, pendant que le propriétaire enlevait ce qui pouvait l'être, il fit sous promesse d'indemnité mettre le feu à cette maison. Dupé et complètement dupé, je ne vis dans l'incendie qu'un de ces accidents trop communs à la guerre, et dans la conduite des habitants qu'une preuve d'apathie et de résignation. Le trésor de Villa-Campo resta donc intact sous les voûtes de la cave; seulement, quelques jours après ma rentrée à Burgos, j'appris à quel point j'avais été joué et quelle hilarité avait excitée mon peu de pénétration. C'était trop de plaisir pour n'y pas mettre un prix; je fis donc enlever et jeter en prison le corregidor, qui en plus fut destitué, et les cinq principaux habitants de ce village; je les frappai de 25,000 francs d'amende, et je notifiai que si les 25,000 fr. n'étaient pas payés sous huit jours, le village serait brûlé et rasé.

Cependant ces bandes toujours battues, jamais vaincues, et qui, détruites, se reformaient de suite, avaient commencé à rançonner la Rioja et les parages circonvoisins. Ce fait me servit de prétexte pour établir de nouvelles garnisons et pour tripler les anciennes, en annonçant qu'elles seraient relevées tous les huit jours, ce qui me mit à même de réunir brusquement quinze cents hommes que je n'avais plus qu'à rejoindre avec ma cavalerie pour me trouver en campagne; mais encore, et pendant les marches destinées à effectuer ces rassemblements, faisais-je exécuter des tracs ou tourner quelques-unes des bandes que j'avais résolu d'attaquer, manœuvre grâce à laquelle la guerilla de Villa-Campo donna dans une embuscade, perdit beaucoup de monde et se dispersa. Le jour que ce fait rappelle, je m'étais mis en mouvement avant le jour et, sur je ne sais plus quel renseignement qui se trouva faux, je m'étais porté à Najera. C'était au mois d'août. La chaleur était exces-

sive, et, lorsque nous y arrivâmes, nous avions fait onze lieues. Les troupes étaient exténuées, et, en ordonnant un repos indéterminé, j'occupai la ville avec ma cavalerie et deux compagnies de grenadiers, tandis que je fis bivouaquer le reste de mon infanterie le long du ruisseau et sous une belle allée d'arbres.

Il y avait deux heures et demie que nous étions là; je sortais de table et, au gré des officiers et des troupes, j'allais consentir à passer la nuit, lorsque, du balcon de la maison où j'étais descendu, je vis, sur le petit coteau que la route de Logroño traverse, et au delà du ruisseau, apparaître quelques cavaliers espagnols. Peu à peu leur nombre s'accrut; bientôt ils furent une soixantaine qui se mirent à nous agoniser d'injures, et cela d'assez près pour que nous les entendissions parfaitement. « Mon général, s'écria aussitôt le capitaine Hagen, des chasseurs de Nassau, intrépide officier s'il en fut jamais, véritable Ajax de figure et d'audace, permettez-nous d'aller châtier ces brigands-là. » Mais, s'il est des troupes qu'on a besoin de conduire pour les animer et les exciter, ces chasseurs, les propres gardes du grand-duc, n'avaient besoin de ma présence que pour être contenus et modérés. C'était en effet un corps d'élite, ou plus exactement une petite troupe de héros; aucun homme n'y était admis sans une caution de mille florins; jamais on n'y punissait un homme autrement qu'en le chassant. Aussi sages que braves, je ne sais au monde ce qu'on n'aurait pu tenter avec eux. Je ne voulais pas les exposer pour répondre à des injures qui me touchaient peu; mais ce qui m'occupait davantage, c'était de voir dans ces parages des cavaliers bien montés, en belle tenue, et qui certainement annonçaient un corps de cavalerie espagnole dont ils devaient être l'avant-garde. Et, comme il devenait impossible de savoir à qui ils appar-

tenaient, j'ordonnai de prendre les armes. Le colonel du 118e m'objecta la fatigue de ses soldats; ce ne pouvait plus être une raison; dès que mes chasseurs furent à cheval, je partis à leur tête, après avoir ordonné que l'infanterie me suivît en faisant le plus de diligence possible.

A peine les cavaliers espagnols me virent-ils déboucher de Najera, ils décampèrent, non de manière à disparaître, mais à maintenir entre eux et moi une distance de deux à trois cents toises. De temps en temps même, les mieux montés s'arrêtaient, attendaient que nous fussions assez près pour les entendre, nous jetaient de nouvelles injures et fuyaient à toutes jambes. Quant à moi, n'accélérant pas plus mon allure que je ne la ralentissais, je me bornai à les suivre au petit trot; ils m'entraînèrent ainsi jusqu'à un quart de lieue de Logroño, à l'entrée d'un bois où j'avais de suite résolu de me porter, et où je vis tout à coup huit cents hommes de cavalerie espagnole, en bataille, tous bien montés, bien équipés, bien habillés, bien armés, et qui, éclairés par le soleil couchant, formaient un coup d'œil non moins beau qu'imposant. J'arrêtai donc ma petite troupe et je me portai avec mes aides de camp, Hagen et le major des chasseurs, officier froid, mais non moins ferme, en vue de la légion. Les injures recommencèrent et furent proférées avec le plus de fureur par deux jeunes amazones resplendissantes de broderies, jolies comme des anges, enragées comme des démons, montées sur des chevaux fins et légers, et venant nous provoquer de cent manières, et même nous tirer des coups de pistolet. Hagen écumait : « Pour Dieu, mon général, me disait-il, laissez-nous charger, et il y aura bien du malheur si je n'en ramène pas une pour vous et une pour moi; vous choisirez. » Je riais, mais ce n'était pas de plaisanteries qu'il s'agissait.

Nous étions en présence de onze fois notre nombre : nous avions affaire non pas à un ramassis de paysans huchés sur des biques, mais à de la cavalerie véritable, à une troupe régulière, disciplinée et toute fraîche, alors que, par les chaleurs de la canicule, nous avions déjà fait quatorze lieues. Nous ne pouvions pas même arriver en bataille sur cette troupe, attendu que le terrain qui nous séparait d'elle était plein d'excavations et ne permettait guère de passage qu'à quatre hommes de front. Je n'avais pas envie d'une échauffourée, et je m'en souciais d'autant moins que les murs de Logroño, les toits des maisons étaient couverts de monde, et que toute la population allait être témoin de notre lutte. Enfin mon infanterie était à deux lieues en arrière, et je n'avais par conséquent aucun secours à attendre. D'un autre côté, cependant, avoir fait trois lieues pour joindre ce corps et ne pas oser l'attaquer était humiliant, alors qu'à la vue de tant de monde rien n'était épargné pour nous provoquer au combat; puis ma prudence ne risquerait-elle pas de paraître de la timidité à mes chasseurs allemands qui ne demandaient qu'à en venir aux mains? Je pris donc le major à part : « Laissons les folies de Hagen, lui dis-je; vous connaissez vos soldats mieux que moi; vous êtes un officier d'expérience et de capacité; vous sentez dans quelle position je me trouve, et vis-à-vis de moi-même, et vis-à-vis du duc de Nassau; ainsi, quelle est votre opinion sur ce qui est possible? — Mon opinion, me dit-il, puisque Votre Excellence me la demande, est que nous les battrons. »

C'était décisif; je fis successivement et par moitié mettre pied à terre à mes chasseurs, afin de resserrer les sangles, rajuster les rênes et laisser souffler les chevaux; ce préliminaire prit un quart d'heure, durant lequel les Espagnols continuèrent à nous agoniser, mais

après lequel les trompettes sonnèrent et nous débouchâmes du bois. Un cri vraiment féroce partit aussitôt de toute la légion espagnole, et, secondés par les deux petites femmes dont j'ai parlé, les chefs et les autres officiers de ce corps voltigèrent devant le front de leurs soldats en les excitant de la voix et du geste. Partis au pas, nous prîmes bientôt le petit trot, et, notre allure s'accélérant sans cesse, nous fûmes au grand galop; par un hourra général nous abordâmes les cavaliers, qui, ayant fait la double faute de nous attendre de pied ferme et de rester sur une seule ligne, furent rompus en un instant. L'épouvante se mit parmi eux; la centaine d'hommes coupée du restant de la légion et qui se trouvait sur notre gauche, se précipita dans Logroño; le surplus à toutes jambes se sauva vers les montagnes, talonné et sabré par nous. Après un quart d'heure de poursuites, je m'arrêtai avec mes aides de camp et mes ordonnances; puis, après avoir chargé un des officiers de Nassau de gagner la tête et d'ordonner au major de se reployer sur moi, je me rapprochai de Logroño dans l'intention d'attendre mon infanterie; mais déjà le corregidor et quelques notables arrivaient pour me présenter sur un plat d'argent les clefs de la ville et pour m'inviter à y rentrer. Ce fut donc à la tête de mes aides de camp, de quatre ordonnances, et suivi de mon valet de chambre, que je pris possession d'une ville ennemie dans laquelle se trouvaient incontestablement des affiliés de guerillas.

J'y étais à discrétion; mais plus ma position était fausse, plus je me montrai sévère. Une heure se passa ainsi; et cette heure fut longue. Les trois quarts d'heure qui suivirent le furent davantage, aucune nouvelle ne m'étant parvenue ni de mon infanterie, ni de ma cavalerie. Enfin la nuit venait, et j'étais assez inquiet de

ces retards, lorsque les tambours se firent entendre; mais qu'était devenue la cavalerie? Il était permis de craindre qu'en s'engageant dans les montagnes, à la suite des Espagnols, elle eût donné dans une embuscade; j'étais donc dans une véritable anxiété lorsqu'elle arriva. C'était ce fou de Hagen qui l'avait entraînée à une charge de deux lieues et demie dans laquelle ils avaient tué ou blessé une soixantaine d'hommes et près de trente chevaux, et n'ayant eu que trois hommes blessés qu'ils ramenaient sur une charrette : « Et cette femme que vous m'avez promise? dis-je à Hagen. — Ah! mon général, s'écria-t-il, j'ai été à deux pas d'elle pendant une heure entière; mais la fatigue de mon cheval m'a empêché de la prendre, et je n'ai pas eu le courage de tirer, même pour la démonter; au reste, je lui en ai dit de belles, et elle se souviendra de moi. »

Cette affaire, brillante par la disproportion des forces, délivra la Vieille-Castille du corps de cavalerie espagnole, venu de je ne sais d'où et qui n'y reparut plus. On conçoit que je donnai de grands éloges à la conduite des chasseurs; j'en écrivis même au grand-duc, qui m'accorda pour eux quelques récompenses. Quant à moi, pour remerciements de toutes ces incursions et surtout de la première qui avait été la plus longue, je n'obtins du général Kellermann que la satisfaction qu'il eut de me voir revenir; car il jugeait inutile de poursuivre les guerillas au fond de montagnes, quand on avait à garder les routes que l'éloignement des troupes privait momentanément de leur protection régulière. Il avait tort cependant. En tout pays conquis, et surtout en pays espagnol, il faut, pour imposer son autorité, savoir frapper les esprits; ainsi la dispersion des guerillas, sur lesquelles se portaient les espérances et s'appuyaient les fâcheuses dispositions des partisans espagnols, eut

dans mon gouvernement une influence morale considérable.

Mais moins je recevais d'encouragements, plus je tenais à prouver que j'étais au-dessus de semblables stimulants. Je ne m'épargnai donc ni jour ni nuit, et ma santé mit bientôt des bornes à mon zèle. Je fus repris du mal qui m'avait tant abattu lors de la mort de mon père; en quelques heures je fus terrassé, et, après plusieurs jours de souffrances continues, je tombai en un tel état de faiblesse que, sans délire, la tête entièrement libre, en plein jour et sans que la présence des personnes qui m'approchaient pût les dissiper, je fus frappé tout à coup de visions, qui ne m'empêchaient pas de distinguer les objets véritables, mais qui ne m'en représentaient pas moins, dans les intervalles de fixité et avec une durée qui alla jusqu'à vingt-quatre heures, les tableaux les moins réels et souvent les plus fantastiques (1).

Au plus fort de cette crise, j'avais écrit au major général Jourdan pour lui rendre compte de mon état et de l'impossibilité où j'étais pendant quelque temps de m'occuper personnellement des rapports qu'il recevait

(1) Pour donner une idée de ces visions, je vais en citer une. J'aperçus donc, vers un des coins de ma chambre, se former un tapis de gazon qui s'étendit, devint une prairie charmante et bientôt s'entoura d'arbres magnifiques. Peu à peu un point blanchâtre se forma au milieu de la prairie; ce point grossit, prit une teinte de chair et en quelques instants offrit à mes regards une femme superbe. J'étais dans une sorte d'extase, lorsque ce beau corps se couvrit de taches, et celles-ci formèrent autant de plaies, de chacune desquelles sortit un monstre si hideux que d'horreur et d'épouvante je détournai la vue. Ainsi en étais-je, par suite des fatigues de mon poste, réduit à l'état où se trouvaient les néophytes que les prêtres égyptiens préparaient par les longs jeûnes et les macérations à recevoir les impressions qu'ils avaient intérêt à leur suggérer. Si mon esprit avait partagé le désordre de mon imagination, et mes autres sens celui de la vue, c'eût été la folie.

de Burgos. Une telle lettre, qui n'aurait dû provoquer que des expressions d'intérêt, me fit répondre que le Roi avait appris avec regret que ma santé ne me permettait pas de continuer mes fonctions de gouverneur, et qu'il avait en conséquence fait choix du général Solignac pour me succéder. Vis-à-vis d'un Darmagnac même, cette destitution mal déguisée eût été une indignité; vis-à-vis de moi, cela n'avait plus de nom. De la part du maréchal, il n'y avait que le sacrifice de l'intérêt qu'il devait au mari d'une de ses nièces; mais de la part du roi, il y avait cynisme (1), car il abusait à mon sujet d'un pouvoir qu'il n'avait aucun droit de s'arroger. Sans doute, je me trouvais avoir soutenu l'autorité de l'Empereur contre la sienne dans l'affaire d'Amoros; je lui avais valu de la part de l'Empereur, par l'entremise

(1) Quant au général Solignac, c'était de sa part l'oubli de ce que je venais de faire pour lui à Lisbonne; car j'avais eu toute la peine du monde à vaincre la répugnance du général Junot pour l'employer, de même que mes efforts à le faire valoir dans les bulletins de l'armée et dans mon rapport général ne pouvaient manquer d'avoir provoqué sa nomination au grade de général de division et, ainsi que je l'ai su depuis, lui avaient été non seulement utiles, mais indispensables, en dépit de sa blessure. Mais de telles considérations n'en ont jamais été pour lui, et, si j'en fus une preuve dans cette occasion, le général Junot en fut une autre. En effet, Solignac, qui se montrait alors envers lui si obséquieux, lui dut l'emploi qui rendit sa promotion possible; lorsqu'il fut blessé à la main droite, il reçut de lui 20,000 francs de gratification et n'en fut pas moins un des hommes qui l'accusèrent, le calomnièrent et le ravalèrent, et qui ont continué à le ravaler avec le plus d'acharnement. Au reste, sa nomination au gouvernement de la Vieille-Castille ne lui valut que les regrets de se voir privé presque aussitôt par l'Empereur de cette position qu'il n'était pas fait pour bien remplir; son ton et ses manières étaient vulgaires, son caractère inégal et violent, et, en dépit de son esprit naturel et de sa propension à se vanter, il n'en était pas moins, en face de si graves responsabilités, dépourvu du genre de capacité nécessaire. — (Voir au sujet de la conduite que le général Solignac tint vis-à-vis de Junot les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, édition citée, tome X, page 365. Éd.)

du général Clarke, un rappel à la soumission dont il avait pu se trouver offensé; il s'offrait une revanche; mais était-ce une raison suffisante pour que je regardasse mon remplacement comme légal et par conséquent comme obligatoire? Non certes. Nommé par l'Empereur, je ne pouvais être déplacé que par lui, et, sans l'état de faiblesse où j'étais et qui ne me permit pas de dominer mon humeur, sans le dégoût qui se joignit à l'entraînement que j'ai toujours eu pour profiter de toutes les occasions de revoir ma femme, j'en aurais appelé à l'Empereur, et le général Solignac aurait quitté Burgos avant d'avoir gâché le pouvoir dont, en si peu de jours, il abusa d'une manière si fâcheuse. A tort j'en agis différemment. Peu d'heures après l'arrivée de Solignac, j'abandonnai mes fonctions; mais, dans ce peu d'heures, j'avais tenu une junte de gouvernement, la dernière qui eut lieu et à laquelle j'avais convoqué toutes les autorités espagnoles; et là, après avoir rappelé la mesure par laquelle le duc d'Istrie avait mis à ma disposition des fonds sans lesquels les créations que j'avais faites à Burgos eussent été impossibles, après en avoir fait reprendre l'état, en avoir de nouveau constaté l'emploi en présence des autorités qui d'ailleurs l'avaient sans cesse discuté avec moi, je fis au préfet la remise de 27,000 francs qui restaient en caisse; j'en déterminai l'emploi. « Pardieu », me dit Solignac, quand je l'informai de l'objet de cette séance... « il était bien plus simple de me remettre cette somme. » C'est précisément ce que je n'avais pas voulu. Cet objet réglé, je remerciai toutes les personnes présentes de la manière dont elles m'avaient secondé. Je passe sur les adieux qui de part et d'autre furent assez tristes, et le lendemain, à la pointe du jour, sans ordres ni permission, sans en attendre, sans en avoir demandé, sans en vou-

loir, fort de ma conduite et plus fort peut-être de ma colère et de mon indignation, selon ma coutume de ne plus rien considérer quand j'avais pris un parti et oubliant l'humeur que je pouvais donner à l'Empereur lui-même, pour avoir abandonné son service et laissé le roi d'Espagne empiéter sur sa souveraineté, j'étais en route pour rentrer en France, ou plutôt pour me rendre à Paris.

CHAPITRE X

N'ayant plus ni devoir à remplir, ni chef que je reconnusse en Espagne, n'ayant plus d'ordre à donner qu'à une vingtaine d'hommes de cavalerie composant mon escorte, forcé de voyager au pas des chevaux et sans autres rapports qu'avec mes aides de camp, mon esprit, qui semblait avoir un besoin d'activité en raison inverse de ma faiblesse physique, chercha en lui-même quelques ressources. Sans doute, les regrets que je laissais derrière moi me vengeaient autant que je pouvais l'être; mon remplaçant était fait pour les entretenir; mais ce sujet de réflexion, si puissant sur moi lors de mon départ de Burgos, perdait à chaque pas de son intérêt et insensiblement laissait place aux rêveries; or, le matin du jour de mon départ de Vitoria, descendant cette montagne de Salinas, célèbre par les entreprises de Mina (1), cheminant ma pipe à la bouche et ayant laissé tout mon monde en arrière de moi, je me rappelai le conseil que Gassicourt m'avait donné, il y avait trois ans, de mettre en actions les pensées dont à cette époque déjà j'avais composé un *Recueil* (2), c'est-à-dire de les fondre en un

(1) Le célèbre chef des guerillas et l'un des plus habiles et des plus intrépides défenseurs de l'indépendance espagnole.

(2) *Recueil de pensées, par P. Thiebault, général de division.* Cette plaquette in-18 fut publiée en 1810 ; la préface en est datée d'Orléans, 1805. (Éd.)

roman. Mon aversion pour ce genre de littérature devait me détourner d'en suivre seulement le projet; mais j'eus le malheur de me demander quel but, si j'y donnais suite, je pourrais me proposer. L'incertitude fut courte. Richardson dans *Clarisse,* Laclos dans les *Liaisons dangereuses* ont prouvé que la vertu, aux prises avec le vice, devait succomber parce que, indépendamment des armes dont il dispose lui-même, il possède en outre par l'hypocrisie toutes les armes de la vertu. Je ne songeais certes pas à combattre une thèse justifiée par trop d'exemples et soutenue par de tels hommes, mais je sentis qu'il me serait impossible d'écrire un roman (1) sans essayer d'établir, sinon qu'ils avaient eu tort, du moins qu'il était possible qu'ils n'eussent pas toujours raison; or, cette pensée me souriant, un thème se trouva substitué à une simple supposition.

Sur ce sujet, le plan du roman, dont je venais de concevoir l'idée, se développa avec rapidité; lorsque j'arrivai à Bergara, où je devais dîner, le canevas se trouvait fait, tous les rôles étaient distribués, et, avant que je quittasse la table, ma première lettre était écrite. A Villareal, lieu de ma couchée, j'écrivis la seconde et je commençai la troisième, que j'achevai à Ernani. A l'exception de ce qui tenait à ma femme et au désir de la revoir, je ne sais ce que ce roman ne m'aurait pas fait oublier, si bien qu'ayant eu à m'arrêter quelques jours à Irun, la moitié de mon premier volume s'y trouvait terminée; mais, arrivé à la Bidassoa, d'autres soins m'occupèrent. Si une terre étrangère, si d'indignes procédés

(1) Ce roman en cinq parties était, sous forme de fiction, une histoire de la vie amoureuse et pittoresque du baron Thiébault; il pouvait donc contenir des détails nouveaux, intéressant certains types, certaines circonstances qui ont paru dans ces *Mémoires* et qu'il aurait pu nous aider à compléter. Nous l'avons donc recherché, mais sans succès. (Éd.)

m'avaient fait éprouver le besoin de m'arracher à moi-même, j'eus peine à suffire aux sentiments qui m'exaltaient du moment où je me retrouvai en France. Une heureuse réalité y remplaça la fiction : mon histoire me fit oublier mon roman. Et, puisque le souvenir de cette fantaisie romanesque m'a entraîné à laisser en route d'autres faits moins superficiels et se rattachant plus directement à mon voyage, je reviens à ces faits.

Lorsque j'étais entré à Tolosa avec ma caravane, j'avais aperçu deux voitures, et, les ayant rejointes, je vis le duc et la duchesse d'Abrantès, sortant de la maison où ils avaient passé la nuit et prêts à continuer leur route vers Burgos. L'étonnement fut égal de part et d'autre ; quant au duc, du moment où j'eus donné à la duchesse la main pour monter dans sa voiture, il me prit par le bras, rentra avec moi dans la chambre où il avait couché, et là, m'ayant embrassé, il me dit : « Je sais de quelle manière vous m'avez défendu auprès de l'Empereur, et j'ai besoin de vous dire à quel point j'en suis touché. Et c'est vous, envers qui je n'ai pas tenu mes promesses, vous, avec qui j'ai eu des torts, qui seul vous êtes montré mon ami. Et ce sont des gens que j'ai comblés de bontés et chargés d'or, qui me calomnient de cent manières et se montrent les plus ingrats des hommes et les plus acharnés de mes ennemis. » En achevant ces mots, il me tendit la main, et, tandis qu'il serrait la mienne, les larmes lui affluèrent aux yeux. Je ne fus pas moins ému de cette effusion que des souffrances qu'elle attestait chez un tel homme. Pauvre duc !

Quant à la halte que j'avais faite à Irun, elle mérite une explication. J'avais écrit de Pancorbo à ma femme pour lui dire mon aventure et lui annoncer mon départ pour Paris ; mais, toute réflexion faite, j'avais ajouté à cette lettre un post-scriptum portant : « Sonde le terrain

sur l'effet qu'aura produit mon remplacement et que pourrait produire mon arrivée, et fais-moi de suite une réponse que j'attendrai à Irun... » Or, cette lettre, qui se fit attendre onze jours, m'apprit que le choix du général Solignac avait autant déplu à l'Empereur que mon remplacement, et que les ordres partaient pour donner à ce général une autre destination (1) et pour me faire reprendre mon gouvernement; d'après ces ordres, ma femme m'annonçait qu'elle se mettait en route pour venir du moins passer quelques jours avec moi à Bayonne.

Sans doute, mon amour propre fut flatté du motif et du contenu de ces ordres; j'étais vengé autant que je pouvais l'être, et je l'étais par la mortification que recevaient et le maréchal Jourdan, et le général Solignac, et le Roi; mais ces ordres mêmes ne pouvaient réparer le mal fait, ni me rendre ce que j'avais perdu. La Vieille-Castille était devenue pour moi comme une femme salie par des mains étrangères. Relativement aux Castillans, j'avais perdu tout prestige; relativement à moi, j'avais perdu tout courage. Ce n'est pas tout. Il n'y avait plus de rapports qui pussent être supportables entre Madrid et moi, car il ne pouvait plus exister que de l'humeur d'un côté et du mauvais vouloir de l'autre. Enfin il est des choses que l'on ne recommence pas, et de ce nombre étaient les efforts que j'avais faits, et d'autant plus que peu de jours avaient anéanti le résultat de ces efforts. Le découragement des hommes dévoués à notre parti était devenu égal à l'exaspération de nos ennemis. Quelques lettres reçues de Burgos ne laissaient à cet égard aucun doute. J'en donne ces exemples. Les soldats

(1) Il commanda une division du corps aux ordres du duc d'Abrantès.

se dédommageaient par de nouveaux excès de ceux qu'ils avaient été pendant si longtemps empêchés de commettre; un jeune homme voit son vieux père frappé par quelques-uns de ces soldats; il vole à son secours, et, pour cet acte de piété filiale, il est fusillé, malgré les supplications de toute la ville. Autre fait. Un Espagnol, appartenant à une guerilla, je suppose, est condamné à mort à Burgos, et comme il se trouve être de Logroño, il est, pendant trois jours de marche, traîné à la suite d'une colonne que le général Solignac commandait en personne, pour être exécuté dans cette ville; inutile cruauté qui suscita mille assassinats pour une mort ayant révolté toute la province. Enfin la terrible anecdote qui termine le douzième volume des *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, et que, par erreur, cette dame attribue au général Darmagnac, appartient au commandement du général Solignac.

Si, par de tels faits, ce général porta à l'opinion un coup dont elle ne se releva pas, s'il bouleversa tout ce que j'avais organisé, s'il rendit le mal présent sans remède, le mal à venir irrévocable, il prit contre ses propres troupes une mesure qui n'est pas croyable. Une des premières mesures que j'avais adoptées en arrivant à Burgos, et dont personne encore ne s'était avisé en Espagne, mais que de toutes parts on imita immédiatement, fut de faire retrancher en totalité ou en partie les lieux des étapes, Burgos y comprise, et d'avoir toujours sur la route de Burgos à l'Èbre, c'est-à-dire à Miranda, ou à trois ou quatre lieues sur la droite de cette route d'étapes, une colonne de quatre à cinq cents hommes, pour protéger les garnisons qui pouvaient avoir besoin de l'être et pour écarter les bandes. J'y gagnai, en effet, de mettre ces garnisons à l'abri d'une surprise ou d'une attaque de vive force; de leur permettre de fournir des

détachements ou des escortes sans trop exposer les hommes restant; de procurer aux troupes des repos, dont auparavant elles étaient entièrement privées; de diminuer les maladies en diminuant les fatigues, et de pouvoir former des approvisionnements. Eh bien, ces indispensables retranchements avaient été détruits, et par quelle raison, grand Dieu! parce que, disait le général Solignac, des retranchements indiquaient des craintes, et que sous son commandement personne ne devait rien craindre. Forfanteries qui eurent leur prix, et que nos malheureux soldats acquittèrent de leur sang en attendant que ces retranchements, redevenus plus nécessaires que jamais, fussent rétablis; mais ils durent l'être par d'autres que par moi. J'en avais assez d'avoir succédé à un Darmagnac. En conséquence, le seul effet que produisit la lettre de ma femme fut de m'inspirer le désir de prévenir l'arrivée des ordres que cette lettre m'annonçait; je partis immédiatement, après avoir pris toutefois la précaution, en guise de paratonnerre, d'écrire au prince de Neuchâtel : que, quoi que j'eusse pu en référer à lui, c'est-à-dire ne pas déférer aux ordres en vertu desquels le général Solignac avait été envoyé à Burgos, j'avais pensé que le respect dû au roi, de qui ces ordres émanaient, et l'inconvénient d'établir une telle lutte de pouvoirs aux yeux des Espagnols, devaient me déterminer à obéir; que, n'ayant plus à Burgos une position qui fût tolérable, je l'avais quittée pour Irun, et que, depuis douze jours, j'y avais attendu des ordres; mais, aucun ne m'étant parvenu, je ne tarderais pas à arriver à Paris pour y rendre de ma conduite un compte qui serait facile, et pour recevoir les ordres dont S. M. l'Empereur et Roi daignerait m'honorer.

Ma fuite (car désormais c'en était une) ainsi préparée, pour lui donner toute chance de réussite et pour ne

pas me laisser surprendre par mes ordres, je résolus de franchir à franc étrier la distance d'Irun à Bayonne, où mes équipages me rejoindraient. Pour tout bagage j'avais emporté le portrait de ma femme, cette miniature d'Augustin dont j'ai déjà parlé. On se rappelle le chagrin et la colère que m'avait fait éprouver à Lisbonne la non-arrivée de ce portrait, et on comprend avec quel empressement, lors de mon retour à Paris, je l'avais réclamé auprès du directeur général des postes, qui de suite avait écrit pour ordonner partout les recherches les plus actives.

Revenu en Espagne, à peine établi à Burgos, j'avais écrit de mon côté; mais deux mois de démarches inutiles avaient achevé de m'ôter tout espoir, lorsque le directeur de la poste de mon gouvernement m'apporta lui-même le petit paquet contenant la boîte d'or sur laquelle était serti le portrait. Résultat de quatorze mortelles séances de deux à trois heures, ce portrait assurément n'était pas sans quelque ressemblance, mais il n'avait rien de l'expression d'un original incomparable; il était resté froid comme tout ce qui est sorti du pinceau d'Augustin; ce n'en était pas moins une belle miniature, c'était le portrait d'une femme adorée, et, en dépit de ce qui lui manquait, c'était encore un adoucissement, loin de celle qu'il rappelait. Je l'avais donc emporté avec moi, et, comme je mettais pied à terre à Bayonne, j'aperçus, à la porte de l'hôtel d'Espagne, le prince de Salm, le même que, pendant la campagne de Portugal, j'avais eu sous mes ordres en qualité d'officier d'état-major; or le ciel voulut qu'il me demandât presque de suite des nouvelles du portrait de ma femme, qu'à Lisbonne il m'avait si souvent entendu regretter... « Parbleu, lui dis-je, je vais vous le montrer, car il m'est enfin parvenu, et, en montant à cheval, je l'ai mis dans ma poche. » Sur ce,

je fouille, mais plus de boîte. Pendant ma longue course au galop, les sauts de la boîte dans la poche avaient achevé d'user l'étoffe, qui s'était trouée, et la boîte était tombée au travers de cette ouverture. Je ne décris pas ma désolation de voir une seconde fois perdu un objet qui m'avait donné tant de peines à recouvrer une première, mais à l'instant je courus chez un imprimeur et en toute hâte je fis composer et tirer devant moi un avis portant cinq cents francs de récompense à qui rapporterait ma boîte chez M. Faurie, banquier à Bayonne. Muni de trois cents exemplaires de cette annonce, j'arrive chez M. de Villiers, commissaire de police, et, par ses soins, elle est affichée dans tout Bayonne, placardée dans tous les villages de la route d'Irun et portée chez tous les curés, les maires et les aubergistes. Toutefois que de chances menaçantes restaient encore! La route, sillonnée par des ornières profondes, était couverte de boue; beaucoup de routiers la suivaient; la boîte pouvait être tombée dans une de ces ornières, être écrasée. Un vagabond pouvait l'avoir ramassée et s'être éloigné pour réaliser la valeur. Je passai donc une triste nuit et je n'osais demander, le lendemain matin, si on avait des nouvelles de cette boîte malencontreuse, lorsqu'un mot de M. Faurie, que j'avais prévenu, m'apprend qu'elle vient de lui être rapportée intacte. Une mère de quatre enfants, femme très malheureuse, dont le mari venait d'être assassiné en Espagne, l'avait trouvée près de la porte de la maison de poste de je ne sais plus quel village; de suite elle l'avait portée au curé; ce dernier, en recevant mon avis, avait fait appeler la femme à qui il avait remis la boîte, pour qu'elle la rapportât à l'adresse indiquée et qu'elle vînt l'échanger contre les cinq cents francs promis. Lorsqu'ils lui furent comptés, la malheureuse, qui de sa vie certainement n'avait vu pareille

somme, en ressentit une telle joie que, dans l'émotion de son bonheur, elle voulut faire cadeau d'une pièce de vingt sols à M. Faurie. Je sus plus tard qu'elle avait acheté une vache, un petit mulet et un âne; qu'avec ces bêtes de somme elle se mit à faire des transports entre Bayonne et Irun, et que ce qu'elle gagna la mit à même d'acheter et d'employer successivement deux autres mulets. Un de ses fils, puis deux, la secondèrent: enfin, et lorsque pour la dernière fois (janvier 1813) je passai à Bayonne, cette famille possédait une petite maison, avait un peu de terre, était prospère. Les cinq cents francs ne me laissèrent donc aucun regret, et cet incident fut du nombre de ces malheurs, je ne dirai pas dont on se console, mais dont on se réjouit.

Prêt à quitter Bayonne, j'allai saluer le général Hédouville qui y commandait. Je n'ai pas vu d'homme plus étonné, plus effrayé qu'il ne le fut du parti que je prenais : « Comment! Sans ordre et sans permission? — Ce qui m'est arrivé équivaut à l'un et à l'autre. — Mais considérez... — Mes réflexions sont faites : d'ailleurs, le vin versé, il ne reste qu'à le boire. » Ce pauvre général Hédouville, si excellent homme, mais si timide, alla jusqu'à me dire que mon coup de tête le compromettait. « Ah! pour cela, lui répondis-je, soyez tranquille... Avec notre grade on peut bien se compromettre, mais on ne peut compromettre que soi. » Et je le quittai pour partir au plus tôt.

Mes équipages étaient arrivés à Bayonne vingt heures après moi. En les attendant, j'avais cherché, découvert et loué pour aller jusqu'à Bordeaux une calèche tellement légère que je la traînais d'une main. Sitôt qu'elle avait pu être attelée, je m'étais jeté dans cette calèche avec Vallier, n'ayant chacun qu'un portemanteau; Jacques courait en avant pour commander mes che-

vaux; grâce à de fortes guides, je galopai à travers les Landes, et vingt-cinq heures me suffirent pour me rendre de Bayonne à Bordeaux, fait alors sans autre exemple; car la route ne ressemblait guère à ce qu'elle est aujourd'hui; on y avançait dans le sable jusqu'au moyeu, et l'on mettait généralement plus de quarante heures à la parcourir. Une telle rapidité, au reste, fut possible, parce que je faisais atteler à ma calèche, qu'un âne aurait menée au trot, quatre chevaux qui en réalité ne traînaient rien et n'avaient d'autre peine que de galoper dans le sable.

Je m'attendais à rencontrer ma femme pendant le trajet, et on comprend avec quel soin j'examinais, de nuit surtout, toutes les voitures qui me croisaient; je prenais des informations à toutes les maisons de poste, et je laissais partout des billets. J'arrivai ainsi à l'entrée de Bordeaux, où le commis à la barrière me remit un mot, écrit à tout hasard et par lequel ma femme m'annonçait qu'elle se trouvait à l'hôtel de Fumelle, où quelques accès de fièvre l'avaient forcée de s'arrêter. Heureusement elle allait mieux; le surlendemain de mon arrivée, il lui fut possible de se remettre en route, et, malgré tout ce qu'elle put me dire, je partis avec elle pour Paris.

Une circonstance me servit à souhait. C'était le moment ou l'Empereur accomplissait son mariage avec Marie-Louise. La générosité pare la fortune; elle en consacre la grandeur; on peut donc beaucoup oser avec un chef heureux. Mon impunité, cette impunité à laquelle, du reste, je m'accoutumais, en fut une preuve; dans le fait, comme on se trouva avoir autre chose à faire qu'à me chercher querelle, on ne me parla que de la justice que l'on venait de me rendre et que je parus complètement ignorer.

Le jour des grandes cérémonies de cette auguste

alliance, ce jour où la descendante des Césars s'alliait au César moderne et semblait unir à jamais l'aigle de la France à celui de Rome devenu l'aigle d'Allemagne, je fus repris d'une de mes inflammations d'entrailles, qui, grâce aux secours qui me furent de suite prodigués, fut moins violente que les deux premières; elle le fut cependant assez pour me forcer de garder le lit pendant plusieurs jours. A peu près rétabli, et pour montrer quelque zèle, je crus devoir, avant que l'Empereur quittât Compiègne où il s'était rendu immédiatement après la célébration de son mariage, aller y faire ma cour à Leurs Majestés; et j'y passai trois jours. J'avais bien eu la pensée de profiter de ce séjour pour avoir une audience de l'Empereur ou une explication avec le prince de Neuchâtel, mais cela fut impossible. Les heures auxquelles l'Empereur était visible se trouvaient absorbées par les affaires de l'État, par ses relations avec les hauts personnages dont il était entouré et par le cérémonial; quant au prince de Neuchâtel, toujours le premier et le dernier au château, il n'était pas abordable. Mes journées, sauf un dîner que je fis chez le maréchal Masséna et un second à la table de Duroc, se passèrent donc à assister le matin à la messe, plus tard aux réceptions et présentations, et le soir aux cercles.

Ma seconde journée s'achevait de cette manière; je me trouvais dans le salon de jeu qui terminait les pièces consacrées aux réceptions; l'impératrice faisait sa partie, et pendant que tant de rois, d'archiducs, de princes, d'étrangers du plus haut rang, et tant de Français illustres, suivaient l'Empereur des yeux et guettaient ses moindres mouvements, lui échangeait quelques paroles avec l'un, honorait un autre d'un signe de tête, allait d'une table de jeu à l'autre, et adressait aux dames des mots plus piquants que galants.

Sa tournée faite, se trouvant près de la porte qui séparait cette salle de jeu du salon qui la précédait, il en franchit le seuil, et à l'instant un cortège immense se précipita sur ses pas. Tout en se dandinant, il arrive au centre du salon, s'arrête, croise les bras sur sa poitrine, fixe le parquet à six pieds devant lui et ne bouge plus. Les rois, l'archiduc Ferdinand, oncle de l'Impératrice, et les autres éminents personnages qui suivaient, s'arrêtent aussitôt; les uns reculent, les autres s'écartent, tous se serrent, et il se forme autour de l'Empereur un assez grand cercle, dont il occupe le centre en une immobilité que chacun imite, en un silence que rien n'interrompt. On avait commencé par éviter même de se regarder; peu à peu on leva les yeux et on les porta chacun autour de soi. Quelques instants encore, et ces regards échangés prirent un caractère si interrogatif, que tous semblaient se demander ce que ce jeu de scène préparait; question tacite et qui, en présence de tant et de tels étrangers, mettait mal à l'aise tout ce qui était Français. Et en effet un recueillement si subit, mais aussi bizarre que déplacé, pouvait, pendant trois ou quatre minutes, être attribué de la part de l'Empereur au besoin de se rendre compte d'une pensée importante et dont il avait été inopinément saisi; mais, après cinq, six, sept, huit minutes, personne n'était en état d'y trouver un sens; et pourtant il restait évident qu'avec un maître altier et superbe, dans un moment où il lui plaisait de se donner si singulièrement en spectacle, la chose à faire était de ne rien faire. Par malheur, le maréchal Masséna, qui se trouvait au premier rang, et en arrière de qui je m'étais placé, en jugea différemment; j'ai même été convaincu que cet homme, qui sur le champ de bataille avait l'inspiration si heureuse, le coup d'œil si sûr, mais qui ne conservait à la cour aucun de ses

avantages, avait cru rendre service à Napoléon en lui offrant une manière naturelle de finir une scène ridicule, et dans son genre la plus ridicule que j'aie vue de ma vie; il ne comprit pas qu'en fournissant un moyen de le mortifier à un chef « de sa gloire offensé », il le tirait également d'affaire, mais en substituant une cruauté à une jonglerie. En conséquence, et alors que personne au monde ne bougeait et ne songeait à bouger, il quitta sa place, pénétra dans le cercle qu'un malfaisant génie semblait avoir tracé pour qu'il y vînt chercher un affront, puis à pas lents s'avança vers l'Empereur... L'étonnement et la curiosité se peignirent sur toutes les figures; la mienne ne put exprimer que la crainte; l'attente, au reste, ne fut pas longue; car à peine quelques mots, dits trop bas pour être entendus, eurent-ils été proférés par le maréchal que, sans lever ou détourner les yeux, sans faire un mouvement, l'Empereur articula d'une voix de tonnerre : « De quoi vous mêlez-vous? » Et ce vieux maréchal, qui en dépit de sa gloire et de ses dignités venait d'être humilié en face de l'Europe entière, au lieu de partir de suite et de rentrer chez lui cacher sa honte, regagna sa place sans répliquer et, ce qui acheva de me confondre, la regagna à reculons.

Jamais je ne me suis senti plus mortifié, jamais le despote ne m'est apparu dans Napoléon avec plus d'arrogance et d'impudence; car c'était aussi gratuitement que cruellement insulter la France dans l'un de ses plus anciens et de ses plus illustres défenseurs. Quant à Napoléon, après ce prix décerné pour de si grands services, il continua sa scène de statue encore quelques instants; puis, comme sortant d'un rêve, il leva la tête, décroisa ses bras, jeta un coup d'œil examinateur sur tout ce qui l'entourait, se retourna sans rien dire à personne et ren-

tra dans la salle de jeu. Sur un signe, l'Impératrice jeta les cartes et se leva; toutes les parties cessèrent et tout le monde fut debout. En passant devant Marie-Louise, il lui dit d'un ton assez sec : « Allons, Madame... » et continua à marcher, pendant qu'elle le suivait à trois pas en arrière de lui. Dès qu'il approcha de la porte des appartements intérieurs, cette porte s'ouvrit, et, du moment où l'Impératrice l'eut dépassée, elle se referma sur eux. Il n'était pas neuf heures et demie, mais Napoléon toussait beaucoup et paraissait fatigué. Tel est le tableau que j'aurai sans cesse devant les yeux. J'en cherche encore la signification.

Le lendemain, le prince de Neuchâtel s'approcha de moi en sortant de la messe, et l'entretien suivant eut lieu entre nous : « L'Empereur entend que vous retourniez à Burgos. — Ce qui fut un choix honorable ne sera plus qu'un châtiment. — Comment? — Ce gouvernement n'est plus dans l'état où je l'ai laissé, où je l'avais mis. — Raison de plus pour y retourner. — Ce que j'y avais fait ne se recommence guère, et ce qu'on y a détruit ne se répare pas. — Le zèle vous fournira des moyens, et l'Empereur compte sur le vôtre. D'ailleurs, l'insurrection écrasée, tout s'arrangera. — Écrasée, oui; mais elle croît et grandit. — Aussi va-t-on en finir en doublant les forces. — Plus de forces sont indispensables, sans doute, mais ce ne sont pas elles qui finiront cette guerre. — Que voulez-vous dire? — Que pour vaincre les Espagnols, il faudrait les convaincre. — Il faut les battre et les réduire. — Les battre est facile; mais comment réduire des gens qui sont informés de tout, ne sont découverts par personne, ne présentent que des tirailleurs, jamais des masses, que les corps ne peuvent aborder et auxquels les individus ou les faibles détachements n'échappent que par miracle; contre les-

quels on ne peut manœuvrer, qui ne résistent pas plus qu'ils ne se soumettent, et qui, favorisés par le sol le plus accidenté, bornent la guerre aux alertes, aux fatigues, aux surprises et aux assassinats. — Il n'y a que ceux qui ne payent pas les frais de la guerre qui la continuent. La manière d'en dégoûter les Espagnols, c'est de la leur faire payer cher. Les peuples offrent trop de prise pour qu'on ne puisse pas parvenir à les guérir de la rébellion. — Le fanatisme fait raison des répugnances comme des intérêts. Celui des Espagnols est à la fois politique, national et religieux; jour et nuit cent mille apôtres prêchent ce fanatisme avec fureur à des hommes ignorants et exaltés, sobres, résignés et braves; mais encore une lutte de cette nature, dès qu'elle prend de la durée, démoralise les troupes et retrempe les peuples; trop peu de chefs y conviennent pour qu'elle ne donne pas lieu à beaucoup de fautes; enfin les armées s'usent et les populations se renouvellent: c'est l'hydre qui dévore et qui renaît. — La garde impériale achèvera de faire justice de toutes ces difficultés. » Il me quitta à ce mot; une demi-heure après j'étais en route pour Paris, et je hâtai mon retour auprès de ma femme, en me demandant où l'orgueil et l'aveuglement de tous ces gens allaient les conduire.

A peu de jours de là, j'allai rendre mes devoirs au maréchal Masséna et je le trouvai seul, se promenant dans sa chambre. Il était outré, et, comme il ne se gênait pas avec moi, il se donna carrière. On venait d'ôter le portrait du maréchal Jourdan de la salle des Maréchaux; il me dit sur cet enlèvement des choses aussi fortes que justes. Nous parlâmes d'autres hommes de guerre maltraités, et, à propos de l'un d'eux, je lui dis, dans l'espoir de le modérer : « Celui-là a eu une affaire malheureuse. » A ce mot, il s'arrêta, me saisit le bras, et me

le secouant : « Qui vous dit qu'avant six mois, je n'aurai pas eu une affaire malheureuse? » Et en effet il était frappé de la pensée que les brusqueries, les duretés (pour ne pas employer d'autres termes) dont il était l'objet, avaient pour but de le mettre dans une position si gênée, si désagréable, qu'il ne lui restât aucun moyen de refuser la mission qu'on lui destinait, aucun moyen même d'attacher quelques conditions que ce pût être à son acceptation. Et le commandement de l'armée de Portugal, à la tête de laquelle le maréchal Soult venait de recevoir le plus mérité et le plus pénible des affronts, ce commandement donné au maréchal Masséna sans les moyens de réussir, réalisa immédiatement ce présage de la manière la plus cruelle. Il partit de suite. Je reçus mes ordres en même temps que lui, c'est-à-dire au retour de Compiègne; mais je n'étais pas aussi ponctuellement obéissant; car, quoiqu'ils portassent ces mots : se rendre en poste, ce qui me valut sept cents francs pour la diligence que je ne fis pas, je ne quittai Paris que trois semaines après, temps exclusivement consacré à ma femme, à mes enfants, à mes amis et à mes affaires particulières, notamment à l'acquisition de ma maison de la rue de l'Arcade, acquisition que me fit faire mon aide de camp Vidal, qui du reste cessa de l'être à cette époque et qui, par reconnaissance pour mes bontés, se fit remettre sur cette affaire un pot-de-vin de trois mille francs.

Un dernier souvenir se rattache à ce séjour. J'étais chez un libraire pour je ne sais plus quelle emplette, lorsque je vis entrer un homme dont la figure, la taille, les manières et le son de voix me frappèrent; c'était M. de La Fayette, que je n'avais pas revu depuis dix-huit ans, que je n'avais jamais vu qu'en uniforme et qu'au premier moment je reconnus d'autant moins

qu'il était sans aucune décoration et mis de la manière la plus simple. On m'avait d'ailleurs dit qu'il était mort, de sorte qu'il y eut pour moi surprise complète. Nous causâmes assez longtemps. « Comment n'êtes-vous pas au Sénat? lui dis-je. — J'ai refusé d'y être, me répondit-il; l'arbitraire de ce gouvernement ne me permet d'y prendre aucune part. » Et cependant, mon cher marquis, me répétais-je en le quittant, sous ce gouvernement dont l'arbitraire t'offusque, tu vis libre en dépit de ton opposition, tandis qu'au temps dont tu regrettes la liberté, si, au lieu d'avoir été enfermé cinq ans dans les cachots d'Olmütz par les Autrichiens, entre les bras desquels tu t'étais jeté, tu avais été renvoyé dans ton pays que tu fuyais, c'est alors que tu aurais été cent fois pour une guillotiné par tes frères et amis; et combien de patriotes, plus outrés que toi, n'ont échappé que par miracle au fer du gouvernement de leur choix qu'ils préconisent et qui les immolerait encore, si leurs téméraires vœux étaient exaucés! Quoi qu'il en soit, la dignité de ce citoyen des deux mondes, le calme de sa figure, le ton de ce démagogue à talons rouges, ses airs et sa politesse de marquis, ses excès de courtoisie envers des gueux couverts de haillons et de boue, que chez lui, par exemple, il reconduisait jusque sur le palier, tout ce contraste de ses allures aristocratiques avec sa conduite politique ne m'a jamais permis de voir en lui qu'un factieux, de même que ses sentiments à l'eau de rose opposés à son rôle révolutionnaire me l'ont toujours fait juger comme une dupe de lui-même et des autres.

Tandis que je m'amuse à rappeler trop de souvenirs, le temps était venu de me mettre en route au plus vite pour Burgos; or, si je tardais assez généralement à partir, une fois en route je ne m'attardais plus; je me rendis donc

d'une traite jusqu'à Bayonne, ne m'étant arrêté qu'une heure chez mon beau-père aux Patys; je ne passai même qu'une nuit à Bayonne, quoique j'eusse à y acheter trois chevaux pour la nouvelle calèche que je ramenais de Paris, et cependant j'y fus bouleversé par ce mot de mon aide de camp Vallier : « Mon général, vous avez laissé à un autre le temps de s'emparer d'un sujet qui vous appartenait. Je viens de voir, à la montre d'un libraire, un ouvrage intitulé : *Traité général du service des états-majors.* »... A l'instant je fis acheter ce traité; sans désemparer je le parcourus en son entier, et je respirai en reconnaissant que, quelle que fût son étendue, il n'en laissait pas moins la tâche à remplir, et que ce traité du général ou du comte de Grimoard, comme on voudra, n'était en résumé qu'un véritable grimoire. Cette production n'eut donc d'autre effet sur moi que de me faire résoudre de consacrer mon premier loisir à la rédaction du Manuel général de cet important service.

Pendant que je m'acheminais sur Burgos, l'Empereur rentrait à Paris; des fêtes brillantes furent données à la nouvelle souveraine du grand empire, à celle en qui la France mettait l'attente d'un successeur, seul gage paraissant manquer encore pour compléter les garanties du présent par celles de l'avenir. Mais ces marques de la joie publique et de la part qu'y prenaient des puissances amies ou alliées donnèrent lieu à un funeste présage. Je veux parler de l'incendie de la salle de bal que le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, avait fait construire à la suite des appartements de l'hôtel de Montesson qu'il occupait alors. Par suite des malheurs qui résultèrent de ce funeste événement, un rapprochement terrible frappa tout le monde. Le mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette avait donné lieu à une effroyable bagarre, et celui de l'archiduchesse

Marie-Louise semblait à cet égard lui servir de pendant. La destinée de Louis XVI et de la Reine avait été horrible, et je ne sais quel superstitieux pressentiment faisait regarder cet incendie comme signalant la fin de la fortune de l'Empereur, fortune qui si longtemps avait commandé aux moindres événements. Moi-même, je l'avoue, lorsqu'à Burgos j'appris l'accident, je ne pus me défendre de cette faiblesse; mais, dans le premier moment, toutes mes craintes, mes pensées, mes angoisses se fixèrent sur ma pauvre Zozotte, qui avait dû aller à ce bal et pour laquelle je tremblais d'autant plus que, dans le danger, personne ne perdait la tête plus complètement qu'elle. Les journaux, que je reçus par l'estafette, précédèrent les lettres de vingt-quatre heures; ma nuit d'attente fut horrible; enfin la lettre arriva. Une légère indisposition avait empêché Zozotte de se rendre au bal, où elle était convenue de rejoindre cette pauvre princesse de La Leyen qui y périt. Elle n'avait donc couru aucun danger; mais, tout le monde ayant cru qu'elle y était allée, elle ajoutait avec sa manière toujours si drôle : « Depuis ce matin mon salon ne désemplit pas. Il y a foule pour savoir si je n'ai pas quelque chose de grillé. »

CHAPITRE XI

Quelque pénible qu'il fût pour moi de reparaître à Burgos, quelque décourageant que ce pût être d'avoir à recommencer une tâche déjà faite, j'y étais revenu. L'Empereur avait parlé, et cette voix toute-puissante subordonnait toutes les volontés. Une fois résigné, le zèle m'était revenu, et, à force de ruminer à ce qui pouvait être encore possible, j'avais imaginé des mesures de propagande et d'entraînement qui me semblaient propres à reconquérir le pays (1); mais, en dépit de l'illusion que

(1) Je comptais ordonner :

1° La rédaction hebdomadaire d'instructions destinées à éclairer les habitants sur leur position et leurs intérêts; instructions résumées dans un journal, à la rédaction duquel je devais faire concourir jusqu'à des prêtres et, bien entendu, les chefs de toutes les autorités, moi y compris; le journal paraîtrait tous les samedis; les curés, alcades et autres fonctionnaires, suivant l'importance des communes, devaient y être abonnés, être tenus de le lire et de l'expliquer aux prônes et dans des réunions spéciales, en garder collection, afin de relire ce qui serait de nature à l'être ou ce qu'on ordonnerait de relire, le tout sous peine d'amendes graduées; de cette sorte je combattais une foule de préjugés et d'erreurs; je répandais une foule de notions utiles et je pouvais sans cesse mettre et remettre sous les yeux du peuple ces calculs terribles par leurs effets : « Vos guerillas, qui vous déciment, nous forcent d'entretenir dans ce gouvernement tant de troupes; ces troupes vous coûtent tant d'argent, de vivres, de fournitures de toute espèce; elles vous livrent à tels désordres, à telles vexations, à tels malheurs; en outre, l'état de guerre vous prive de tout repos, vous expose à l'arbitraire, à la ruine, à la destruction, à la mort. »

je pouvais me faire sur l'efficacité de ces mesures, je n'en restais pas moins fort inquiet. Pour que mes tentatives pussent réussir, il me fallait une autorité absolue, par laquelle seule je pouvais me créer des ressources, éclairer les populations, les soutenir, les encourager, châtier ou récompenser les individus; or cette autorité, sans laquelle je ne pouvais rien, n'existait plus. Le titre de gouverneur, que portaient mes ordres, n'était plus qu'une mauvaise enseigne, car la garde impériale m'avait précédé en Espagne; le quartier général de cette garde, qui m'avait semblé devoir être à Valladolid,

Et de telles assertions, commentées et répétées de cent manières, ne pouvaient manquer de finir par produire la conviction.

2° Usant et de mon pouvoir et de l'influence morale que j'exerçais sur les Castillans, je comptais aussi créer une garde nationale, non pour faire le service dans les lieux qui n'avaient pas de garnisons fixes, attendu que les guerillas auraient toujours fini par les désarmer, les emmener et les rançonner, si ce n'est pire; mais pour renforcer par elles mes bataillons de garnisons établies, ou mes colonnes mobiles et d'expéditions, et cela dans la proportion du double de la force des guerillas de la province, ce qui aux deux mille insurgés que la Vieille-Castille avait sur pied, opposait quatre mille gardes nationaux. Quant à la manière d'être sûr de ces Espagnols, chacun d'eux devait être garanti par sa famille entière, puis par sa commune pour la somme de quatre cents piastres, par l'alcade et le curé pour la somme de deux cents piastres. Quant à la manière de les employer, il est évident que, sous la conduite d'officiers et de sous-officiers choisis et mêlés à quelques soldats intelligents, ils auraient formé les tirailleurs de mes colonnes et auraient renforcé mes pelotons.

3° Ce n'est pas tout : je comptais réclamer qu'on joignît la province de Soria à mon gouvernement, et qu'on y plaçât une brigade d'infanterie et deux cents hommes de cavalerie sous les ordres d'un général de brigade, parce que, on l'a vu d'après ce que j'ai raconté plus haut, c'était dans cette province reculée et montueuse que s'organisaient et se réfugiaient toutes les bandes qui paraissaient dans la Vieille-Castille. Je demandais enfin qu'on me donnât un régiment d'infanterie et deux cents hommes de cavalerie de plus dans la Vieille-Castille, afin d'avoir toujours de fortes colonnes mobiles sur les flancs de la route de Valladolid, d'Aranda et de Miranda, dans la Rioja et du côté de Reinosa.

se trouvait à Burgos, et, comme le général qui la commandait ne pouvait être commandé que par un des colonels généraux du même corps, il avait été revêtu de l'autorité supérieure et logé dans l'appartement où je m'étais installé, ce qui suffisait à me démonétiser; de plus, quoique mon cadet, il se trouvait mon chef.

Pour comble de malheur, ce chef était le général Dorsenne, homme superbe, l'ancien et magnifique amant de Mme d'Orsay, assez ridicule par les soins qu'il donnait à sa toilette, mais, en dépit de tout, aimé de l'Empereur à cause de sa crânerie (1). On sait quelle avait fini par être à cet égard la faiblesse de l'Empereur; pour faire la fortune de qui que ce fût, Berthier n'avait qu'à dire : « Sire, c'est un homme que Votre Majesté fera tuer quand elle voudra. » Certes c'est une qualité pour un officier de housards; mais, pour un général en chef, qu'est-ce que le bras sans la tête et sans des mérites dont ce Dorsenne était totalement privé? Il y avait même en lui des contrastes singulièrement choquants. Avec une figure fine, ce n'était qu'un sot; avec une figure agréable, c'était un homme orgueilleux, faux et cruel, et, dans cette guerre d'Espagne, l'homme le plus propre à faire à lui seul plus d'ennemis à la France que la garde impériale tout entière ne pouvait en combattre.

Mes craintes, au reste, se justifièrent dès mon arrivée. Un seul entretien suffit à ne me laisser aucun doute sur le caractère et la valeur de ce Dorsenne; dès lors tout fut dit pour moi; ma position n'en était plus une. Je

(1) A une des audiences de Saint-Cloud (1806), je me trouvai à côté de ce Dorsenne, lorsque l'Empereur passa devant nous. Il s'était battu je ne sais avec qui et avait son bras droit en écharpe. A la vue de cette écharpe, l'Empereur suspendit sa marche et, de l'air le plus caressant, dit au blessé : « Eh bien, toujours la tête près du sabre. » Dorsenne était alors général de brigade dans la garde impériale.

n'entendais pas disputer des lambeaux de pouvoir, et, comme « la garde devait achever de faire justice de toutes les difficultés de la guerre d'Espagne », j'abandonnai toute espèce d'initiative. Étranger à ce qui se passait, je fis ce que je pus pour y devenir indifférent, et, dans les premiers moments, je ne fus occupé qu'à empêcher des malheureux de se compromettre par la démonstration de la joie qu'avait causée mon retour. Je ne sais en effet combien de *Te Deum* furent spontanément chantés dans quelques petites villes et villages de la montagne, à la nouvelle de mon arrivée. Il y a dans le peuple, du moment où il n'est pas égaré par la passion, un jugement infaillible, et les habitants de la Vieille-Castille croyaient de bonne foi que, si j'étais renvoyé à Burgos, c'était pour y reprendre une autorité dont j'avais fait bon usage. Ils étaient déjà révoltés des atrocités et des superbes mépris de ce Dorsenne, indignés de gaspillages et de vexations auxquels je ne les avais pas accoutumés, et ils se figuraient trouver en moi un secours contre un état de choses si nouveau et si fatal; c'est pourquoi je m'étais hâté de leur faire tenir des avis qui les consternèrent, mais qui les éclairèrent du moins sur leur position.

De même que le prince de Neuchâtel n'avait pu comprendre que, pour vaincre les Espagnols, il fallait les convaincre, on crut qu'une verge de fer serait la raison de tout et que l'on soumettrait par la terreur le peuple du monde le moins susceptible de peur et le plus capable de représailles contre des vainqueurs qui ne craignent pas de recourir à de tels moyens.

Tout en ne donnant à ces guerillas d'autre nom que ceux de « brigands... vile et abjecte canaille », en ayant toujours l'air de dire qu'on leur faisait en les tuant beaucoup d'honneur, il fallut bien mettre aux prises avec ces

gens de rien la garde impériale, que tant de victoires réputaient invincible. Sans doute tout fuyait devant elle; mais cette fuite, tout en étant une nécessité pour les guerillas, les servait dans la tactique qu'elles avaient adoptée contre nous. De quoi s'agissait-il pour elles? De tuer! Or, il faut bien le dire, cent coups de fusil tirés en ligne ne blessent souvent pas un homme: dix coups de fusil tirés isolément en tuent ou blessent plusieurs; en outre, avec elles, ce n'étaient plus des combats limités dans leur durée: c'était une lutte continuelle, sans repos ni répits, ne manquant l'occasion d'aucun piège, d'aucune embuscade, mettant à profit toutes les heures, tous les temps, tous les sites, et finissant toujours par poursuivre ceux qui les avaient poursuivies. Ces guerillas ne tuaient ni ne blessaient beaucoup d'hommes à la fois; mais, comme elles renouvelaient sans cesse les coups qu'elles portaient, on n'aboutissait qu'à user en pure perte contre elles une armée d'élite si importante à conserver. La colère s'en mêla et fit arrêter à tort et à travers des habitants chez eux ou des pauvres diables trouvés dans les champs. On les interrogeait et, soit qu'ils ne pussent ou ne voulussent rien dire, ou qu'on ne se contentât pas de ce qu'ils disaient, on les mettait à la torture. Un chef de bataillon, digne aide de camp de ce Dorsenne, était surtout propre à de telles horreurs et débutait généralement par faire attacher ces malheureux par les pouces; puis il les faisait hisser en l'air et secouer jusqu'à ce que leur bras fussent disloqués; et des vieillards, des prêtres furent ainsi exterminés. Ceux qui survivaient étaient conduits dans les cachots de Burgos, ce qui impliquait pour eux condamnation à mort sans jugement.

Sur la gauche de l'Arlanzon, au haut d'un coteau qui, au sud, domine Burgos, en face des fenêtres et bien en

vue de la maison que je m'étais arrangée et qui était occupée par lui, ce Dorsenne avait fait placer trois énormes potences, et à ces potences pendaient toujours trois prétendus affiliés ou complices des guerillas. Un matin, il n'en vit plus que deux; en effet, pendant la nuit, la famille du troisième pendu avait enlevé le corps, afin de lui rendre les honneurs de la sépulture, et de suite le général Dorsenne fit donner au commandant de place l'ordre de prendre un homme dans les prisons de la ville et de le faire pendre à l'instant à la potence qui se trouvait disponible. Ce commandant était un colonel suisse, nommé Traxler, bon et brave homme; les cheveux lui dressèrent sur la tête à la réception de cet ordre. Il crut cependant à un malentendu et courut chez le général Dorsenne pour s'en expliquer; mais, reçu de la manière la plus dure, il se vit réitérer l'ordre de cet assassinat et réitérer avec tant d'exaspération que, faute de courage nécessaire pour résister, il se résigna à obéir, c'est-à-dire à se rendre à la prison, à choisir de son mieux le malheureux dévoué à la mort et à l'envoyer, bien entendu, sans confession, à l'échafaud. Et, pendant que le général Dorsenne, aux premières loges pour voir cette exécution, guettait de ses croisées l'arrivée de sa victime et jouissait à l'avance du spectacle, le colonel Traxler, hors de lui et vraiment au désespoir, arriva chez moi et en pleurant me révéla le fait. Je fus révolté; on ne pouvait pas ne pas l'être; mais, si des anathèmes m'échappèrent, je m'abstins de toute réflexion. Et que restait-il à dire? Si, avant d'obéir, Traxler m'avait consulté, ma réponse eût été : « Cet ordre est un crime dont vous ne devez jamais être le complice et, pour vous, une injure à laquelle vous devez répliquer par la démission de votre emploi. » Mais, l'homme pendu ou en route pour l'être, il n'y avait plus

rien à faire, par conséquent à dire. Encore le pire de tout cela, c'est qu'avec un Dorsenne, cet acte d'abnégation à la turque, ne devait pas être le dernier. Et c'est à un tel homme que l'Empereur avait osé confier, je ne dirai pas seulement les destinées de cette importante partie de l'Espagne, mais le sort de près d'un million d'hommes et des intérêts d'une gravité effrayante. Son erreur d'ailleurs fut aussi complète que possible; car les troupes de la garde étaient incontestablement celles qui convenaient le moins à cette guerre, que Napoléon n'a jamais voulu comprendre et qu'il croyait pouvoir finir comme il avait fini les guerres contre l'Autriche, la Prusse et la Russie, guerres dans lesquelles il suffisait de battre un général pour vaincre un monarque, tandis que, pour réduire l'Espagne, il eût fallu la battre tout entière dans chacun de ses enfants.

Son alliance avec la maison d'Autriche avait d'ailleurs enivré Napoléon. Il n'admettait plus rien qui pût lui résister, et, en ce qui tenait à cette garde, comment pouvait-il méconnaître qu'elle n'était susceptible d'avoir un rôle qu'en bataille, dans le choc de masses immenses et simplement pour décider de la victoire ? Ce corps encore invincible devait donc être réservé pour les coups qu'à la guerre on nomme des coups de collier et que l'Empereur regardait comme ses coups de tonnerre. Or, en Espagne, dans cette guerre de tous les moments, où l'ennemi était partout et ne se trouvait nulle part, une troupe à coups de collier était aussi inutile qu'un homme à coup de tête était funeste. Une telle guerre demandait, non des efforts de courage contre des gens qui ne résistaient jamais et tenaient toujours, mais, et indépendamment d'une lutte sans trêve, l'emploi d'un mélange de patience et d'activité, de sagesse et de vigueur, de méditation et de tenue, qualités aussi étran-

gères à un homme incapable, irascible et violent, qu'à un corps qui ne mettait sa gloire que dans son mépris pour ses adversaires, et dans un mépris qui, en Espagne et à lui seul, aurait suffi à susciter sans cesse de nouveaux ennemis.

Sous un autre rapport cette garde et ses chefs formaient une armée dans l'armée, par conséquent un état-major particulier dans l'état-major général; et cela avec des privilèges de grades et de fonctions, avec une solde plus forte, avec des prétentions impossibles à satisfaire, bref avec une suprématie non contestée, mais aussi non pardonnée, et qui blessait les uns en raison de ce qu'elle enorgueillissait les autres. Elle excitait donc envie et jalousie, produisait plus de rivalité que d'accord, et, par suite de cette jalousie, les corps de la ligne et leurs chefs valaient moins qu'ils n'auraient valu sans la présence de cette garde.

Au reste, rien ne s'expliquait mieux que cette jalousie et ces rivalités; car, sans compter l'impertinence et la dureté de ses officiers, la garde avait de telles exigences qu'elle consommait plus du double des autres troupes. Aux moindres officiers il fallait les meilleurs gîtes; ceux qui commandaient des petites villes se faisaient donner la table et comprenaient dans leurs bons jusqu'à des vins fins, du sucre, des gâteaux et des confitures. Quant aux troupes, il leur fallait toujours les meilleures garnisons, les meilleurs quartiers, les meilleurs logements, les meilleurs vivres, les meilleurs fourrages; encore ce choix n'arrivait pas à prévenir leurs plaintes; par surcroît, elles arrachaient ce qu'elles exigeaient, ne voulant pas s'abaisser à l'obtenir de ces Espagnols qu'elles proclamaient vile canaille, et de tels procédés non seulement ruinaient le pays, mais l'exaspéraient jusqu'à la rage.

Enfin l'Empereur s'était complètement trompé en comptant sur un grand effet moral. La garde n'en produisit aucun; l'escadron de mameluks, envoyé plus tard et qui eût fait merveille à Franconi, ne servit qu'à amuser les Espagnols et à les faire rire. Pour s'abuser à cet égard, il fallait n'avoir aucune idée de l'impassibilité des Castillans, de leur résignation, de leur courage et d'une sobriété qui leur rendait la famine impossible. Aussi les Espagnols ne virent-ils dans ce nouveau développement de forces que quelques milliers d'hommes de plus à user; je puis bien le dire, je ne m'y trompai pas plus qu'eux.

Cependant le général Dorsenne ne tarda pas à me révéler que, comme homme, il était digne de ce qu'il était comme chef militaire; il vint un matin chez moi et me dit : « Personne mieux que vous ne connaît ce gouvernement, et, au nom de votre dévouement pour tout ce qui tient au service de l'Empereur, je viens vous prier de vous occuper d'un travail général sur la situation de ces provinces. Ce travail m'est demandé par l'Empereur; je n'ai pas besoin de vous dire sans doute qu'il partira comme vous l'aurez remis, c'est-à-dire avec votre signature, et même j'ai écrit au prince de Neuchâtel que je vous le demanderais. Vous voyez donc, ajouta-t-il en souriant, que vous êtes intéressé à y donner tous vos soins. — Mon zèle, lui répondis-je, est indépendant de considérations de cette nature; mais dites-moi quels sont, d'après les intentions de l'Empereur, les objets que ce travail doit embrasser. Faut-il établir et discuter la situation de ces provinces au point de vue moral, politique et militaire, ce qui conduirait à l'examen des mesures à prendre et à la manière d'y faire la guerre? — Non, ces questions sont inutiles à aborder; mais, comme l'Empereur entend que la guerre nourrisse la

guerre (phrase textuellement transmise par le prince de Neuchâtel), on me demande un rapport raisonné sur tout ce que ces provinces peuvent fournir en argent, en vivres, en fourrages et en tous autres objets de réquisition ! » Trois jours après, je lui portai le travail, signé de moi ; en le lui remettant, après le lui avoir lu et avoir reçu ses éloges dont je ne me souciais guère, je lui dis : « Vous m'avez paru pressé de l'expédier et vous pouvez profiter pour cela du courrier de ce soir, attendu que demain matin je vous en remettrai une copie pour vous. — Je serais désolé, reprit-il, de vous donner cet embarras ; je ne manque pas de secrétaires, et ce sera copié avant l'heure de la poste. »

A quinze jours de là, j'étais chez lui dans son cabinet ; il était en train de jaser, je devrais dire de se vanter, car il ne jasait guère que pour cela ; il se mit donc, et par jactance, à me lire des lettres dans lesquelles le prince de Neuchâtel lui faisait faire des compliments sur ses mesures, sur sa vigueur, sur ses succès contre les bandes, sur la terreur dont il se félicitait à bon droit d'avoir frappé les Espagnols, sur je ne sais quoi encore, lorsqu'une inconcevable distraction lui fit commencer la lecture d'une lettre débutant ainsi : « L'Empereur a été si content du travail que vous avez fait sur les ressources de la Vieille-Castille, qu'il l'a porté au Conseil d'État, où il l'a fait discuter en son... » Et seulement à ce moment il se rappelle que le travail est de moi, qu'il m'a déclaré l'avoir fait partir avec mon nom, etc., etc. Jamais homme ne fut plus décontenancé ; il balbutia quelques mots, très maladroitement destinés à me donner le change, referma sa liasse comme il put, tâcha de parler d'autre chose, et, quoique mon impassibilité dût l'aider à se remettre, il avait encore la figure décomposée lorsque je le quittai. Il est sans doute inutile de dire que, si

jusqu'à ce moment nous avions été assez sur la réserve, à dater de ce jour il paya d'une rancune mal dissimulée un mépris dont il ne pouvait plus douter. On peut en effet tout pardonner en fait de torts, excepté ceux que l'on a eus soi-même; et m'avoir révélé sa déloyauté, son mensonge, sa tromperie, c'est-à-dire sa lâcheté, et l'avoir fait d'une manière aussi sotte et en se pavanant avec moi d'une plume qu'il avait traîtreusement arrachée, tout cela ne laissait plus entre lui et moi que la possibilité des grimaces.

J'eus l'occasion de conter ce fait un peu plus tard à M. Dudon, pendant qu'il était intendant général à l'armée du Nord de l'Espagne, que, par l'aveuglement de l'Empereur, ce Dorsenne commanda en chef : « Un fait semblable m'est arrivé, me dit-il; j'ai été moins confiant que vous. Le général Dorsenne m'a demandé un travail sur les ressources de la province de Valladolid; il m'a dit, comme à vous, que ce travail serait envoyé à l'Empereur avec mon nom; mais je l'avais jugé, et je ne lui remis mon travail que six jours après l'avoir adressé à l'archichancelier, qui de suite le communiqua au Conseil d'État, où il se trouvait connu comme de moi lorsque l'Empereur l'y présenta comme étant du général Dorsenne. » Eh bien, ce Dorsenne n'y perdit rien. Quand avec Napoléon on se trouvait une fois dans la ligne des faveurs et des grâces, l'impunité devenait un droit; on n'avait plus rien à craindre; par là même ceux qui ne s'y trouvaient pas n'avaient rien à espérer. On se contenta donc de rire de l'impertinence de Dorsenne, si même on daigna la remarquer et n'en pas faire un tort à M. Dudon, homme fin, homme de capacité, mais que quelques faits firent surnommer « le Cosaque Dudon ».

Ainsi que je l'ai dit, le maréchal Masséna m'avait devancé en Espagne; depuis quinze jours déjà il avait

passé à Burgos, lorsque j'y arrivai, et il préludait à la campagne de Portugal en assiégeant Rodrigo et Almeida. Comme Français, comme homme dévoué à ce maréchal, comme moralement intéressé à ce que cette armée anglaise, qui nous avait fait évacuer le Portugal, en fût chassée, je fus entraîné à rédiger mes idées sur la manière la plus propre à reconquérir ce royaume, sans l'occupation duquel nous ne pouvions jamais conserver en Espagne qu'une situation très précaire, et je fis le plan de campagne que je publiai, en 1817, parmi les pièces justificatives qui terminent ma *Relation* de l'expédition du duc d'Abrantès. A peine achevé, j'envoyai ce plan au prince de Neuchâtel et au maréchal Masséna; ce dernier m'en remercia; le premier se borna à m'en accuser la réception; mais, et ainsi que je l'ai su par Canouville, l'un des aides de camp de Berthier, ce plan fut de suite porté par lui à l'Empereur, qui, après l'avoir lu et rendu, le redemanda pour le relire encore et ne le rendit plus. Ainsi l'Empereur n'a rien ignoré de ce qui était nécessaire pour que cette opération fût heureuse; il a su, et en temps utile, que, dans ce pays, il fallait faire une expédition, non une campagne; qu'il fallait arriver avec assez de forces pour n'être arrêté par aucun obstacle; qu'il fallait être en mesure non pas seulement de battre l'armée anglaise, mais de la jeter à la mer, sauf, après avoir frappé un aussi grand coup, à renvoyer la moitié ou les deux tiers des forces en Espagne. Que faut-il donc conclure de ce qu'il a fait en dépit de cette conviction? Qu'il a cru que le maréchal Masséna ferait des miracles? Mais ce maréchal n'était plus dans l'âge où l'on en fait, et, depuis les vomissements de sang qu'il avait eus en Pologne, il était notoire qu'il se survivait à lui-même, et qu'il était devenu un de ces héros consacrés qu'il ne fallait plus exposer aux caprices

de la fortune, à laquelle il avait si brillament commandé. Faut-il admettre alors que l'Empereur ait pu considérer sans répugnance la chance d'une non-réussite, ne fût-ce que pour atténuer la gloire que le maréchal Masséna ne devait qu'à lui-même? Cette opinion a eu des partisans; toutefois on pourrait leur répondre que bientôt on songea à procurer au maréchal à peu près les forces que j'avais jugées nécessaires, c'est-à-dire cent mille hommes, le double des forces auxquelles commandait le général Junot, les Espagnols y compris; proportion à peine suffisante maintenant que nos armes n'étaient plus reputées invincibles, que l'insurrection était organisée en Portugal, que les abords de Lisbonne se hérissaient de retranchements, et qu'on avait préparé contre nous la famine en n'ensemençant pas les terres, en brûlant les récoltes et les vivres; en outre, trente mille Anglais servaient d'auxiliaires à l'armée portugaise, et cette armée, fortifiée par la guerre, était soutenue par toute la population. Mais, d'autre part, on est obligé de reconnaître que la manière dont fut prescrite la réunion de ces forces, qui devaient s'élever à cent mille hommes, a révélé plus de jonglerie encore que de turpitude; car il devait être cent fois évident pour ceux qui donnèrent les ordres à cet égard, que ces ordres ne seraient exécutés que partiellement, et que, donnés seulement lorsque le duc de Wellington avait eu le temps d'achever ses lignes de Torres-Vedras, qui sauvèrent Lisbonne, ils ne serviraient plus à atteindre le but que l'on s'était proposé.

Que fit-on, en effet, pour renforcer l'armée du prince d'Essling? On décida d'y pourvoir à la fois, et par l'adjonction du corps d'armée du maréchal Soult, et par la création d'un nouveau corps d'armée destiné à rejoindre le prince à Santarem, par la rive droite du Tage, pendant que le maréchal Soult, venant de Badajoz, passerait

le même fleuve à la hauteur de la même ville et s'y réunirait également au prince d'Essling (1). Mais, dans cette circonstance encore, l'Empereur négligea de bien semer pour bien récolter. Il avait gâté l'expédition en ne donnant pas tout de suite au maréchal Masséna les moyens de la terminer heureusement et en plaçant sous les ordres de celui-ci, et le maréchal Ney, l'un de ces hommes qui ne pouvaient plus être commandés que par lui-même, et le duc d'Abrantès, qui, ancien général de l'armée de Portugal, n'était, à ce titre aussi bien que d'après son caractère, pas plus facile à subordonner. Maintenant, ayant récompensé outre mesure l'ingrate conduite qu'en 1800 le lieutenant général Soult avait tenue envers son bienfaiteur et son chef (2), il avait rendu toute coopération du premier

(1) Je parle ici avec une entière connaissance des faits. Le prince de Neuchâtel, ne pouvant communiquer avec le prince d'Essling, m'informait exactement de tout ce que l'on apprenait ou ordonnait de relatif à l'armée de Portugal; ainsi il m'adressait la traduction de tous les articles des journaux d'Angleterre où il était question d'elle, et le relevé de tous les ordres donnés par rapport à elle; c'est de cette sorte qu'il m'envoya copie des ordres donnés au maréchal Soult, et notamment de celui qui lui prescrivait de se porter sur Santarem par la gauche du Tage.

(2) J'ai déjà fait allusion à cette conduite. Le général Masséna, ayant pris le commandement de l'armée d'Helvétie, y trouva le général de brigade Soult, qui, de tous les généraux de cette armée, était le plus obséquieux. Jamais le général en chef ne quittait la table sans le trouver rencogné dans un des angles de la cheminée du salon et ne manquant aucune occasion, ne négligeant aucun moyen de faire sa cour. Encore qu'il ne se soit jamais montré supérieur dans le commandement d'une armée, il s'en faut pourtant qu'il fût sans capacité. En ce temps-là surtout, où il joignait la vigueur de l'âge au stimulant d'une ambition insatiable, il forçait de voiles et servait avec distinction. Le général Masséna ne tarda pas à le remarquer. Juste, il le nomma général de division; bon, il s'attacha à lui, et, comptant sur son dévouement autant que sur ses talents, il fit choix de lui pour le suivre à Gênes, lorsqu'il accepta le difficile commandement de l'armée d'Italie; mais il fit plus, et, trois mois après l'avoir nommé général de division, il l'éleva au rang de lieutenant général, lui confia son aile droite

impossible avec le dernier, et, mettant de côté ses injustes antipathies et ses prédilections bizarres, il aurait dû sentir que, si pour les intérêts de sa patrie le maréchal Masséna était capable de s'élever au-dessus de la plus juste indignation, le maréchal Soult n'agirait que conséquemment à sa coupable inimitié; car, ses mauvais sentiments une fois en jeu, il n'y avait rien à espérer de lui, ni au titre de l'obéissance, ni au titre du patriotisme, ni même au titre de l'honneur; tout devait être sacrifié à la rivalité, à l'ambition, par cet homme qui, dans le cours de onze années du grade de maréchal et même comme simple commandant de corps d'armée, n'a pu honorer sa carrière par aucun fait d'armes (1). Le maréchal Soult trouva donc des pré-

formant plus de la moitié de son armée; de cette sorte le lieutenant général Soult eut sous ses ordres le général Gazan, le général Miollis, le général Marbot, ses doyens d'âge et de gloire. Certes sa reconnaissance devait être sans bornes; mais le général Soult apprit alors que le général Masséna était mal avec le premier Consul et avait le général Berthier pour ennemi. Lui rester dévoué était partager une inimitié menaçante; il n'avait plus d'ailleurs rien à espérer du général Masséna; il en avait tiré tout ce qu'il pouvait en avoir, et, changeant de rôle, il spécula sur l'ingratitude, comme il avait spéculé sur l'adulation. L'événement prouva que ce moyen était bon. On fut enchanté de l'occasion de changer en ennemi implacable un homme sur l'attachement et la reconnaissance duquel le général Masséna devait compter, et l'acharnement que le général Soult mit à dénoncer et à ravaler son bienfaiteur fit que la disgrâce hideuse dont le général Masséna fut victime à cette époque (1800), devint pour son dénonciateur le signal d'une faveur qui, l'élevant de suite à la place d'un des quatre majors généraux de la garde impériale, le fit nommer maréchal à la création de ces places, grâce qu'il ne tint pas à lui de payer de la même manière qu'il avait payé les bienfaits du général Masséna.

(1) Jeune et avec peu de troupes, il a eu de beaux moments devant l'ennemi, en Suisse et autour de Gênes des faits d'armes qui l'honorent; mais, dans ces situations, il n'a jamais eu à manier que des divisions ou l'équivalent de divisions, en dépit de son titre de lieutenant général. Il était donc, il y a trentre-deux ou trente-trois ans, un général de division distingué; mais il n'a jamais été

textes pour ne pas dépasser Badajoz, et cette partie du plan de l'Empereur restée inexécutée rendit l'autre

que cela, ainsi que le prouvent des positions dont il n'a tiré aucun parti proportionné aux forces dont il disposait; car, comme le disait le général Moreau, « bien commander un nombre de troupes donné, c'est faire avec ce nombre ce qu'il serait impossible de faire avec un nombre inférieur ». En 1799 ou 1800, on ne pouvait donc, sans dépasser ce qu'une faveur spéciale rendait possible, lui confier un corps d'armée; aussi le général Masséna, malgré sa prédilection, ne lui donna-t-il le commandement de son aile droite que parce qu'il devait lui-même en diriger les opérations, et la suite a prouvé que faire plus alors et depuis ne pouvait conduire qu'à des désastres. Au reste, écartant cette conviction, quoiqu'elle soit aussi ancienne que réfléchie, et par respect pour une opinion qui s'est établie je ne sais sur quoi ni comment, j'ai scruté la carrière de ce maréchal pour y chercher des titres de gloire, et je l'ai fait en vain; ne découvrant rien par moi-même, j'ai eu recours à une sorte d'investigation, et on n'a pu me citer qu'Austerlitz, la Corogne et Toulouse; mais tant sonores que soient ces noms, voyons ce qu'ils signifient pour le maréchal Soult.

J'ai dit que le jour de la bataille d'Austerlitz, le maréchal eut, dit-on, une ophtalmie; qu'il l'eût ou ne l'eût pas, il se couvrit les yeux d'un taffetas vert et ne parut point sur le champ de bataille. J'en ai donné les détails et n'y reviens pas.

Le combat de la Corogne a été livré contre un ennemi qui ne combattait que pour couvrir son embarquement, qui s'affaiblissait à mesure que le maréchal se renforçait par l'arrivée successive de ses troupes, et qui fatalement sacrifiait ses dernières forces; mais encore le maréchal ne l'a-t-il attaqué qu'entraîné par ses propres soldats, indignés de son inaction, d'où il résulte qu'il n'y a rien là dont il puisse s'honorer.

Reste donc la bataille de Toulouse, et deux faits suffiront pour fixer l'opinion qu'elle doit donner de M. le maréchal. 1° Peu de jours avant cette bataille, le duc de Wellington fort imprudemment jeta deux divisions de son armée sur la rive droite de la Garonne; une forte crue survint. Ces divisions se trouvèrent sans retraite et sans communication; elles restèrent quatre jours dans cette situation, et, n'étant qu'à quatre lieues de Toulouse, se trouvaient à discrétion; leur défaite rejetait en Espagne l'armée anglaise, et le maréchal ne sut pas un mot de leur mouvement, et les deux divisions attendirent paisiblement que la rivière devînt praticable, et elles la repassèrent sans avoir perdu un homme. Fait qui rappelle le maréchal attaqué à Oporto, dans son quartier général, par le même duc de Wellington, et apprenant pendant qu'il déjeunait que l'armée anglo-portugaise, qu'il croyait tout entière de l'autre côté

insuffisante, de même qu'en sauvant l'armée anglaise, le maréchal Soult prépara la série des désastres à laquelle nous dûmes notre expulsion de la Péninsule et l'invasion du midi de la France.

du Douro, avait passé tout entière la rivière. 2° Pendant que la victoire était disputée devant Toulouse par la vaillance des troupes, le général Beresford marche avec sa division à un défilé où l'on ne pouvait passer qu'homme à homme. Un bataillon, disons un régiment, suffisait pour l'arrêter; mais personne ne garda ce passage, et, en trois heures de temps, l'obstacle est franchi. Enhardi par cette inconcevable réussite, le général Beresford a l'audace de porter sa division entre la Garonne et la division Taupin, qu'il attaque immédiatement et dont la défaite nous arrache la victoire... Je le demande : y a-t-il dans ce fait d'armes que l'on cite à la gloire du maréchal Soult, vestige des qualités qui font l'homme de guerre? Restait la bravoure, mais l'ophtalmie d'Austerlitz est un fâcheux précédent. Le lieutenant général comte Delaborde, revenant d'Oporto, me disait à Burgos (1809), en parlant du maréchal Soult et en propres termes : « Ce bougre-là est de la race des corbeaux, il craint la poudre. » Le général de division Girard, tué à Waterloo, me raconta qu'en Andalousie, le maréchal ayant été pressé par lui de se porter à l'angle d'un mur pour voir une des manœuvres de l'ennemi, s'y rendit à quatre pattes. L'insulte qu'en 182... l'ambassadeur d'Autriche d'Apponyi lui a impunément faite ne prouve pas beaucoup de crânerie. Enfin le lieutenant général Solignac lui envoya en février et en mars 1832 deux cartels, auxquels il eut la lâcheté de ne pas répondre. Quant à sa défaite de Toulouse, ne pouvant la pallier, il la rejeta sur la non-venue du maréchal Suchet, qu'il savait très bien n'avoir ni troupes à amener, ni le temps d'arriver.

Maintenant cet homme, qui à l'encontre des faits les plus authentiques est parvenu à se faire la réputation d'un grand homme de guerre, qu'a-t-il fait comme major général? Que Waterloo réponde! Si Napoléon avait eu un major général seulement ordinaire, il n'eût pas perdu cette bataille, attendu qu'à quatre lieues de distance et à travers un pays ami, il ne fallait que savoir faire parvenir à temps un ordre au maréchal Grouchy. On peut juger d'ailleurs ce qu'il fut en cette grave occurrence par le mot de Napoléon, qui, indigné que le maréchal Soult n'eût envoyé ses ordres au maréchal Grouchy que par un seul officier, se retourna en disant avec indignation : « Mon pauvre Berthier en aurait envoyé vingt-cinq. » Mais en voilà trop pour établir cette vérité importante que le maréchal Soult n'est fait pour être ni chef d'armée, ni major général d'une armée.

Après cette effrayante digression, je reviens au sujet qui y a donné lieu, c'est-à-dire au plan de campagne que j'avais rédigé pour le maréchal Masséna. Une fois ce plan terminé, le général Dorsenne n'étant pas plus tenté de me demander de nouveaux travaux que je ne me trouvais d'humeur à lui en faire, je n'avais plus rien qui réclamât mes soins, car j'étais véritablement gouverneur *in partibus*. Cependant, éprouvant le besoin de me distraire des douloureuses prévisions qui m'assaillaient, du spectacle hideux que j'avais sous les yeux, spectacle de brutalité et de barbarie dont aucun détail, grâce à la confiance que me témoignaient les habitants, ne me restait inconnu; voulant aussi m'étourdir sur l'ennui que me causaient mon inaction et le regret du bien que je ne pouvais faire, n'ayant rien à faire et ayant toujours eu horreur d'un jour perdu, je me rattachai, comme on se raccroche au salut, à la rédaction du *Manuel général des états-majors*. J'ai dit comment j'avais gardé cet ouvrage en projet, comment, en Portugal, j'avais été provoqué à le faire par le général Dunkin, enfin quelle frayeur je venais d'éprouver à Bayonne en me croyant devancé. Stimulé par tant de considérations, j'entrepris donc ce traité que, sans cette période d'inaction inattendue, je n'aurais plus eu l'occasion d'écrire, tant il est vrai qu'il n'y a jamais qu'une occasion, qu'un moment pour ce qui a quelque importance, et que l'homme qui les manque les perd pour toujours.

Au nombre des paperasses que je traînais avec moi, se trouvait une liasse de matériaux et de notes que j'avais successivement recueillis pour la rédaction de ce grand ouvrage; je la tirai d'une de mes caisses et la plaçai sur mon bureau; toutefois je pensai devoir faire mon plan sans recourir à elle, et je composai le tableau synoptique qui précède le Manuel général. La division

arrêtée, l'abondance des pensées dont je fus assailli se trouva telle que, pour ne pas m'en distraire, pour ne pas risquer de les perdre, je commençai ma rédaction sans recourir aux documents, et j'eus tant de peine à suffire à tout ce que le sujet m'inspirait, qu'en trois mois ce traité, de près de neuf cents pages d'impression compacte, se trouva terminé sans que j'eusse déficelé ma liasse, qui aujourd'hui encore se trouve dans l'état où elle était à mon arrivée à Burgos; car, lorsque j'achevai cette énorme et rapide rédaction, je me trouvai si fatigué qu'il ne me resta pas le courage de dépouiller tout le ballot de documents et d'en tirer ce qu'il pouvait contenir d'utile. J'ajournai donc ce travail matériel, qui, comme tel, m'a toujours été si antipathique, et je l'ajournai si bien que je n'y revins pas quand, au commencement de 1813, rentré en France, je m'occupai de l'impression. Dès que j'eus confié mon manuscrit au libraire Magimel, il mit de suite au pilon ce qui lui restait du *Traité* de Grimoard, de ce Grimoard qui aurait pu faire servir son nom comme titre à son ouvrage, et, en considération d'un pareil sacrifice, il me pria de lui donner mon *Manuel* pour 3,000 francs. Ce n'était pas pour moi affaire de trafic, j'accédai; mais ce qui me fut plus à cœur, c'est que l'ouvrage fut imprimé moins le chapitre des Gouvernements en pays conquis, chapitre que, grâce à la censure impériale, M. le duc de Feltre défendit d'imprimer et dont je me bornai à insérer le titre dans l'ouvrage. L'Empereur, qui avait eu le tort ou le malheur de ne voir aucune importance au service de l'état-major, et qui, pendant la campagne de Russie, fut si cruellement amené à comprendre la gravité de ce service, chargea son aide de camp, le général Mouton, aujourd'hui maréchal Lobau, de lui faire un rapport sur mon ouvrage, et je tiens de ce maréchal lui-même que

son rapport le signala comme utile et nécessaire. Les désastres qui à dater de ce moment se suivirent si rapidement rendirent sans profit pour moi, et cette approbation, et la vogue obtenue par ce *Manuel* qui devint classique, dont l'édition fut rapidement épuisée, que je ne m'occupai pas de réimprimer, quoique ses derniers exemplaires se fussent vendus 25 et 30 francs pièce, quoiqu'on en eût fait acheter pour toutes les parties du monde et qu'il servît à l'enseignement des écoles d'état-major de Paris, de Londres, de Berlin et de Pétersbourg. Mais je l'avais broché plutôt que rédigé ; je n'entendais le réimprimer que sur un nouveau plan, après l'avoir remanié en son entier, et je n'ai plus eu de motif suffisant pour me condamner à un troisième travail sur la même matière. Postérieurement j'avais espéré que mon fils aîné sentirait qu'il appartenait à son âge, à sa position, à son nom, de me suppléer à cet égard, et s'y déterminerait d'autant plus que je lui avais offert de l'aider; comme il ne le fit pas, peu m'importe qui le fera un jour et de quelle manière on pourra le faire.

Cependant le maréchal Masséna, assez rapidement parvenu à Santarem, se trouvait arrêté, comme je l'ai dit, devant les formidables lignes de Torres-Vedras défendues par l'armée anglaise, par l'armée portugaise entière et par les milices et une partie de la population; et non seulement il ne pouvait les forcer, mais il ne serait pas même resté impunément devant elles si la force de son caractère, la puissance de son nom n'avaient temporairement rendu tenable pour lui une position qui pour un autre ne pouvait l'être huit jours. C'est alors que l'Empereur avait enfin compris qu'il pourrait payer trop cher le plaisir de ternir par un revers la gloire d'un homme de guerre jouissant encore d'une immense réputation militaire, et il avait donné

les ordres pour le faire renforcer, ainsi que je l'ai dit, par le corps du maréchal Soult qui n'arriva pas, et par un corps de nouvelle formation qui fut celui du comte d'Erlon. Dans ce dernier corps ne se trouvait personne connaissant le Portugal; on sentait néanmoins à quel point cette connaissance devenait nécessaire; l'Empereur, qui me punissait de ne pas avoir mendié des grâces, ne me privait pas du moins de l'honneur de mériter ce qu'on me déniait; il se souvint donc de moi pour suppléer à ce qui manquait au chef de ce nouveau corps. Il y avait en effet dans le comte d'Erlon deux insuffisances, résultant, l'une, de son ignorance entière en ce qui tenait au pays si difficile qu'il allait aborder; l'autre, de son incapacité personnelle.

Certes ce comte d'Erlon était l'un des plus dignes hommes que j'eusse connus, mais l'opinion de sa faiblesse en tant que général était tellement établie que, sans que l'on s'en rendît compte, tout le monde disait en le nommant « le comte d'Erlon », et personne « le général d'Erlon (1) ». Lui-même d'ailleurs se rendait entière justice, et, conséquemment à ses excellentes qualités, incapable de substituer la morgue au manque total de moyens, il adoptait avec une bonhomie parfaite tout ce qu'on lui proposait d'utile, sans paraître blessé des initiatives que l'on prenait et sans chercher à s'emparer de ce qui ne lui appartenait pas, et cela quoiqu'on n'en fît usage que sous son nom. Je pouvais donc être considéré comme nécessaire à ce corps d'armée, et l'Empereur ordonna que j'y serais employé comme chef d'état-major. Toutefois c'était mettre mon dévouement à une bien rude épreuve; car du duc

(1) C'est ainsi que Louis XVIII, de spirituelle et maligne mémoire, disait un jour devant moi au comte de La Roche-Aymon : « Bonjour, général », et au général Lauriston : « Bonjour, marquis. »

d'Abrantès c'était me faire descendre au comte d'Erlon, et d'une armée dont j'avais été le second personnage à un corps d'armée qui en formait le quart. Mais à mes ordres se trouvait joint, écrit sur papier à poulet et de la main du prince de Neuchâtel, ce qui suit : « L'Empereur me charge de vous dire, général Thiébault, qu'il compte dans cette occasion sur votre zèle pour son service, sur votre dévouement à sa personne. » Il n'y avait pas à hésiter, et dans aucun cas je n'aurais hésité. Il s'agissait d'ailleurs de substituer la guerre à l'inaction, de quitter pour un digne homme un homme affreux et qui ne pouvait manquer d'être aussi satisfait de mon départ que je l'étais de ne plus être témoin de ses atrocités; j'allais rejoindre le maréchal Masséna, de qui je ne pouvais manquer d'obtenir une position qui définitivement devait me convenir, position dont j'aurais été également certain, le duc d'Abrantès remplaçant le maréchal. Mais encore étais-je alléché par l'idée d'en revenir aux mains avec les Anglais, de concourir à en délivrer le Portugal et l'Espagne, et de justifier la forfanterie dont, à propos de mes chevaux, je m'étais amusé vis-à-vis de lord Paget. Que dirai-je? Des bords de l'Arlanzon, de cette Burgos aussi laide que les coteaux dépouillés qui l'entourent, le Tage et Lisbonne me réapparaissaient, l'un avec sa majesté, l'autre avec ses pompes, le pays enfin avec ses délices et son climat.

Il y a, vis-à-vis d'un homme essentiellement bon, des sympathies spontanées et des rapprochements subits, qui abrègent les préliminaires. Ma première visite au comte d'Erlon en fut la preuve. Elle dura près de trois heures, et, en nous quittant, nous en étions à ce degré d'intimité et de confiance qui, avec quelques chefs, est à peine le résultat de plusieurs années de relations, avec d'autres n'existe jamais. Auprès du comte d'Erlon

se trouvait un officier, dont également je ne saurais dire trop de bien, le colonel de Salaignac, homme de mérite, possédant beaucoup plus de capacité que son général; et, par suite de cette supériorité, il s'en fallait de peu qu'il ne commandât l'armée. J'ignore de quelle manière il me jugea, mais il subordonna de suite son influence à la mienne, et, comme il était impossible d'avoir de meilleures intentions que lui, comme à cet égard son général ne le cédait à personne, et comme je pouvais le disputer à qui que ce fût, nous nous trouvâmes dès le premier jour en parfait accord. Aussi l'initiative des propositions me fut-elle dévolue; ma latitude alla même jusqu'à me permettre de prendre sur moi des dispositions auxquelles je n'étais pas autorisé, et, comme aucune des propositions que j'eus l'occasion de faire ne fut rejetée, qu'aucun des ordres que je donnai ne fut improuvé, il n'y eut plus de bornes à mes efforts, de tels procédés ayant toujours suffi pour fanatiser mon zèle.

Ce neuvième corps avait été improvisé plutôt que formé. Les troupes qui le composaient s'étaient rassemblées en marchant, de même que les administrateurs et généraux l'avaient rejoint comme ils avaient pu; en ce qui tenait à l'organisation de ses services, rien n'était fait à son arrivée à Burgos, et pourtant, à son arrivée à Salamanque, il se trouva prêt à se porter à Ciudad-Rodrigo et, de là, à prendre une position entre Santarem et Almeida. Nous n'étions plus au temps des pluies; nous ne pouvions manquer de trouver quelques ressources; de plus, chaque soldat était certain d'entrer en Portugal avec du pain et quatre jours de biscuit; enfin chaque division devait être suivie par un troupeau de bœufs. C'était donc en toute conviction de notre prompte jonction avec le maréchal Masséna que nous allions quitter Salamanque, lorsque, la veille au soir du jour

marqué pour notre départ, je fus repris de mes inflammations d'entrailles. Ce n'étaient pas de ces crises avec lesquelles on pouvait composer; il fallut rester à Salamanque et laisser partir sans moi le comte d'Erlon, auquel j'étais déjà sincèrement attaché et que je déplorai de quitter au moment où j'allais lui devenir le plus utile.

Un fait grave par lui-même, scandaleux par ses conséquences, eut lieu presque de suite et par le fait de mon éloignement. De ce mélange d'insuffisance et de bonté qui constituait la nature du comte d'Erlon, il s'ensuivait que l'autorité chez lui ne résultait pas du pouvoir. On serait exact en le comparant à une étoffe ayant besoin d'une doublure plus forte qu'elle, et malheureusement la solidité de l'aide de camp n'était pas tout à fait suffisante pour racheter l'inconsistance du général en chef. Quand l'armée arriva à Burgos, je trouvai des officiers parvenant à se faire donner les ordres qu'ils voulaient et à se moquer au besoin des ordres qu'ils avaient reçus. Une des choses que j'eus le plus de peine, non à établir en principe, mais à mettre en pratique, ce fut d'amener le général à discuter avec moi tous les ordres à donner, à n'en faire donner que par moi et à tenir à leur ponctuelle exécution, c'est-à-dire à me soutenir sur ce point, de manière à prouver aux subordonnés qu'ils avaient un chef; mais, dès que je n'y fus plus, Salaignac demeura sans force, et le général Claparède, commandant la première division du neuvième corps, se hâta de tirer de mon absence un parti magnifique. Il parvint en effet à persuader au comte d'Erlon que, pour assurer sa marche, il fallait qu'il fût chargé par lui de flanquer sa droite, c'est-à-dire de battre et de rejeter sur la droite du Douro tous les insurgés ou corps de partisans qui, dans la direction de

Coïmbre, se trouvaient sur la gauche de la rivière. Cet ordre, rédigé par lui, lui conféra carte blanche. Le temps qu'il pouvait rester éloigné de l'armée, la distance à laquelle il devait se tenir d'elle, ne furent pas déterminés; et, comme on ne tarda pas à être sans communications et qu'il se tint hors de la distance possible pour recevoir des ordres, il fit la guerre à son profit. En supposant de ces combats que, dans les guerres de peuple, au moyen de quelques coups de fusil tirés en l'air ou contre les murailles, ou contre des gens sans armes, on imagine impunément, il leva des contributions énormes dont il ne rendit jamais compte, et il ne quitta un canton, pour en exploiter un autre, que quand il en eut tiré la quintessence. Cette campagne de pillage et de concussions le fit assez riche pour suffire, pour le reste de sa vie, à ses prodigalités, à son luxe et aux caprices de je ne sais plus quelle demoiselle, et cela sans lui barrer la route ni des faveurs sous la Restauration, ni des emplois, ni des honneurs, qui, comme le dit Guibert, sont si indépendants de l'honneur, et même elle ne l'empêcha pas d'être porté à la Chambre des pairs, où il siège encore honoré.

D'après les ordres du comte d'Erlon, comme par le fait de ma position et de mon grade, j'avais reçu ou pris, en restant à Salamanque, non seulement le commandement de tout ce qui, en fait de détachements arrivés ou attendus, appartenait aux quatre corps d'armée qui se trouvaient en Portugal, mais encore le commandement supérieur du pays (1). Or, comme j'achevais de

(1) A ce propos, je me rappelle un général de brigade qui chaque matin venait au rapport; il se nommait Rouyer et commandait à Salamanque. En qualité de colonel du 70e de ligne, il avait fait avec nous, en 1808, la campagne de Portugal, avait eu la capacité de faire de son régiment un beau et bon corps, et l'avait honorablement commandé devant l'ennemi; mais là s'arrêtait cette capacité,

me rétablir, le maréchal duc d'Istrie arriva à Valladolid; il commandait en chef l'armée du Nord de l'Espagne, dont le territoire s'étendait depuis Irun jusqu'à Alcantara. et qui se composait de la Navarre formant le troisième gouvernement de l'Espagne, de la Biscaye formant le quatrième, de la Vieille-Castille formant le cinquième, des provinces de Valladolid formant le sixième, le premier et le deuxième étant formés de la Catalogne et de l'Aragon. Ayant appris que j'étais à Salamanque, il se hâta de m'écrire pour me demander par quelles circonstances je m'y trouvais. Par suite de souffrances, lui répondis-je, mais prêt à rejoindre au plus tôt le comte d'Erlon et le maréchal Masséna, avec les détachements destinés à l'armée du Portugal et successivement arrivés à Salamanque. Courrier par courrier, je reçus de lui, et toute de son écriture, une nouvelle lettre portant que, le comte d'Erlon ayant rejoint le maréchal Masséna, les

et je me souviens qu'un jour il entra d'un air de conquête, c'est-à-dire en homme enchanté de lui-même; après m'avoir rendu le compte qu'il me devait et reçu mes ordres : « Mon général, me dit-il, j'ai fait une grande découverte; j'ai trouvé le moyen de faire des places de guerre imprenables. — Diable, lui dis-je, prenez un brevet d'invention, et votre fortune égalera votre célébrité; mais en quoi consiste donc cette grande pensée? — Rien de plus simple : c'est de faire les places rondes. — Rondes? — Sans doute; avec une place ronde, il ne peut plus y avoir de point faible. — Bah! — Non, sans doute, mon général, et comme sans point faible il n'y a plus de point d'attaque, il est évident que mes places seraient imprenables. — Votre idée est superbe, repris-je, mais elle m'en suggère une sublime, c'est de compléter le système Rouyer par le système Montalembert, c'est-à-dire d'établir les places de guerre, en manière de Tours de Babel, coupées en terrasses; chaque terrasse formerait une batterie circulaire, ce qui, sur chaque point de la circonférence, pourrait donner douze lignes de feu et ne permettrait l'établissement d'aucune batterie de siége. » Il trouva que mes plans pourraient être un peu chers; puis, après la plaisanterie, redevenant sérieux, je parvins à lui faire comprendre que ses places seraient plus faibles de toute la force des points forts qu'il supprimait, et il convint qu'il n'y avait pas pensé.

principaux motifs qui avaient déterminé ma nomination de chef d'état-major du neuvième corps n'existaient plus; qu'il était notoire que je n'avais accepté cette place que par un louable dévouement; mais qu'il ne pouvait guère me convenir de la conserver, lorsqu'elle n'avait plus d'objet en rapport avec la nature de mon abnégation; que, pour lui, il ne pouvait jamais oublier tout ce que j'avais fait à Burgos, tant sous son premier commandement qu'après son départ de Valladolid, et qu'il offrait en conséquence de créer pour moi le septième gouvernement de l'Espagne; qu'il le composerait des provinces de Toro, de Zamora, de Salamanque, de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda; qu'il désirait vivement que je l'acceptasse; que, quant à l'Empereur, il se chargeait d'obtenir son approbation, et que ce poste lui semblait d'autant mieux me convenir que ce gouvernement avait plus d'importance; car, quoique gouverneur, je me trouverais de fait commander l'avant-garde de l'armée du Nord. Enfin, quant aux détachements à faire parvenir à l'armée de Portugal, le général de brigade Gardanne, employé à cette armée, ne tarderait pas à conduire ceux qu'il était urgent de faire partir. Et c'est ainsi que, pour la troisième fois, je fus nommé gouverneur.

CHAPITRE XII

Je viens de dire quelle était sur moi l'influence des bons procédés. Si donc, sous ce rapport, le duc d'Istrie, troisième et dernier général en chef sous les ordres duquel je dusse me féliciter d'avoir servi, venait de passer les bornes, je ne devais pas en mettre non plus à mon ardeur pour justifier sa confiance.

Par un bonheur nouveau, je fus à Salamanque encore mieux secondé qu'à Burgos par les autorités espagnoles. Si le digne Blanco de Salcedo, préfet de Burgos, n'était pas moins recommandable par ses lumières et son dévouement que par ses qualités personnelles, celui du septième gouvernement, nommé Casaseca, lui était supérieur comme administrateur, je dirai presque comme homme. Actif, probe, ferme, capable, il savait avec une incroyable précision ce que le moindre hameau de l'Estrémadure pouvait fournir; il connaissait le degré d'influence, le genre de spécialité, le zèle, le mérite de chacun des fonctionnaires ou principaux administrés relevant de lui; malgré la disposition hostile de la masse des habitants, il trouvait pour chaque mission des hommes parfaitement propres à la remplir et prêts à s'en charger, de sorte qu'il ne demandait ou ne prescrivait rien qui ne fût juste et possible, et que je n'ordonnais rien qui ne s'exécutât. Heureux de se trouver en harmonie d'intention avec moi, autant que je l'étais de

tous les secours que je tirais de lui, nous marchâmes avec un accord que rien ne troubla, et par suite duquel l'ordre concourut avec l'économie pour alléger les charges autant que cela était possible et pour maintenir, malgré la présence de tant de troupes, l'équilibre entre les besoins et les ressources. Il était de plus parvenu à faire comprendre aux populations entières que ce qu'elles ne fourniraient pas par elles-mêmes leur serait arraché à grands frais ; il avait établi que les communes récalcitrantes fourniraient le double de ce qui leur avait été demandé; aussi, et en dépit de tous les obstacles, ses ordres faisaient arriver à jour dit tout ce qui était requis, et cela, sans qu'il fût nécessaire de recourir une seule fois à une exécution militaire ou à une de ces juntes qui me furent si utiles à Burgos et dont, à Salamanque, le préfet et moi nous tenions lieu.

Je ne sais, au reste, de quelle autorité je n'eus à me louer. Le corregidor remplissait de son mieux les devoirs qui lui étaient confiés ; des gouverneurs ecclésiastiques suppléaient l'évêque, indigne successeur du vénérable don Tavira, et qui, réfugié en Galice, y prêchait la croisade contre nous; et ces gouverneurs n'étaient pas sans doute de nos amis, mais ménageaient les apparences, ne se permettaient rien d'hostile et chantaient à tue-tête le *Domine salvum fac Josephum primum*. Et cependant tous, le préfet y compris, le cédaient au commissaire général de police, Vega, l'un des plus dignes et des meilleurs hommes que j'aie connus, de plus instruit et fécond en ressources, littérateur et poète, et aussi aimable, aussi bon qu'utile et dévoué.

Il y avait peu de jours que j'avais pris possession du septième gouvernement, lorsque le général Foy arriva à Salamanque; ayant miraculeusement échappé à deux corps portugais et aux bandes de don Julian, l'un des

deux ou trois plus formidables chefs de guerillas de l'Espagne, il n'avait perdu que dix traînards de sa petite escorte. Il était chargé de dépêches pour l'Empereur et d'ordres pour le général Gardanne, laissé en Espagne en vue d'une mission dont il n'avait plus eu à s'occuper, du moment où j'avais pris possession du septième gouvernement, et qui devait rejoindre le maréchal Masséna avec ce qu'il pourrait réunir de troupes destinées à l'armée de Portugal.

Ce Gardanne n'était pas ce général de division dont j'ai parlé à propos de la campagne de Rome, celui qu'on appelait Gardanne la Moustache et qui, à cette époque, était déjà mort de chagrin, par suite d'une scène injuste que lui avait faite je ne sais quel maréchal et surtout par suite de l'inutilité des réclamations qu'il avait adressées à l'Empereur, auprès duquel ce brave avait des titres qui jamais n'auraient dû être méconnus. Le général Gardanne, dont il s'agit ici, petit, maigre, assez chétif, est celui qui, au commencement du blocus de Gênes, commandant la division Marbot et ayant eu la jambe fracassée par une balle (1), fut si beau au combat du 20 germinal en avant de Varaggio, qui à Tilsit fut destiné par Napoléon à une ambassade auprès du schah de Perse, qui plus tard devint gouverneur des pages de l'Empereur et qui, toujours en qualité de général de brigade, se trouvait employé à l'armée de Portugal.

(1) Le baron Thiébault (*Journal des siège et blocus de Gênes*, édition de 1847, tome I, page 136) raconte ainsi l'acte de bravoure auquel il fait allusion : « Cependant le feu devient terrible: le général Gardanne a la jambe fracassée par une balle. Des soldats l'emportent; il aperçoit le général en chef, se fait diriger vers lui, et, malgré ses douleurs, le sang qu'il perd en abondance, et sous le feu le plus meurtrier, il se fait arrêter et rend compte de ce qu'il a observé de relatif aux forces et aux projets de l'ennemi, avec un calme, on pourrait dire une sérénité, que le général Masséna lui-même remarqua. » (Éd.)

Je l'estimais autant comme homme privé que comme militaire distingué, et, quoiqu'il ne pût réunir à ce moment que deux mille hommes environ, le reste des troupes de l'armée de Portugal se trouvant employé sur d'autres points, j'étais d'autant plus tranquille sur sa mission que le maréchal Masséna était maître des deux rives de Zezere, que le général portugais Silveira, qui avait menacé le général Foy, se dirigeait à ce moment vers Coïmbre, et que par conséquent il n'y avait rien sur sa route qui pût compromettre le général Gardanne. Qu'on juge donc de mon bouleversement lorsque, dix jours après son départ, j'appris qu'après avoir perdu un millier d'hommes dont on n'eut jamais de nouvelles, il était revenu à Rodrigo avec une troupe entièrement à la débandade. En confirmation de cette déplorable nouvelle, il arriva à Salamanque; je courus chez lui : « Grand Dieu, que signifie votre retraite et la manière dont elle s'est effectuée? — Mon général, en approchant du Zezere, j'ai trouvé devant moi des forces immenses. — Des forces immenses? — Oui, mon général, l'armée combinée. — Le maréchal Masséna vous en séparait. — Elle l'avait apparemment tourné. — Mais cela est impossible. — C'est pourtant vrai. — Et vous avez vu cette armée? — J'ai vu son avant-garde. — Et vous avez constaté sa présence par un combat? — Je n'ai pas dû me compromettre à ce point. — Un combat d'avant-garde dans de telles localités ne peut compromettre personne; du moins vous avez fait reconnaître les avant-postes de l'avant-garde que vous avez vue? — Non, mon général, c'était inutile; les habitants m'avaient assuré que j'étais en face de l'armée ennemie, que les Français avaient évacué la rive gauche du Zezere, et que les eaux avaient emporté le pont de Punhette. — Et vous les avez crus sur parole? — Leurs déclarations étaient identiques. — Ainsi, vous

vous êtes retiré sans avoir rien vérifié? — J'aurais été perdu si je m'étais arrêté, attendu que j'étais dans une île d'où il fallait me hâter de sortir. » Et comme, à ce mot d'île, je le fixais sans lui répondre, il alla chercher sa carte pour me montrer l'île dans laquelle il se trouvait; île qui bientôt ne fut plus qu'une presqu'île, formée par le Tage et deux cours d'eau, à leur source; ce qui acheva de me révéler que ce malheureux était devenu fou. Le courrier du jour emporta, sur ce grave événement, le rapport que je devais au prince de Neuchâtel et au duc d'Istrie, et que, sans taire ce que je pensais de l'état de Gardanne, je bornai au plus simple exposé des faits. Mais ce que je pus y mettre de modération n'empêcha pas que, par le retour du courrier, je ne reçusse un article foudroyant à mettre à l'ordre de toutes les troupes, article contenant la destitution du pauvre Gardanne et l'ordre pour lui de rentrer en France et de se rendre dans ses foyers. Tout en déplorant de lui voir terminer d'une manière si cruelle une carrière si honorable, j'allai aussitôt le trouver pour lui communiquer ce que je venais de recevoir et pour lui demander de quitter Salamanque avant le jour, afin qu'il ne s'y trouvât pas au moment où les rigueurs dont il était l'objet seraient publiques. Il s'exécuta, et je le quittai fort tristement.

Maintenant, quelles étaient les forces immenses devant lesquelles le général Gardanne s'était non retiré, mais sauvé, sans même se donner le temps de réunir ses troupes et en abandonnant la totalité des hommes que la rage de la maraude avait éparpillés et qui s'y livrent d'autant plus en grand nombre que les colonnes sont plus mal conduites? On a horreur de le dire. Ces forces, cette armée combinée (si tant est qu'il ait vu quelque chose, ce dont je doute, attendu que l'on m'a assuré qu'il n'avait pas approché du Zezere), n'étaient et ne pouvaient

être qu'un des postes avancés du maréchal, d'où il résulterait que ce serait devant une cinquantaine d'hommes de nos propres troupes que le général Gardanne aurait fui, que c'était par peur de ces cinquante hommes qu'il en aurait abandonné mille, qui, épars, avaient été massacrés par les habitants ou par des guerillas portugaises, et c'était parvenu au but qu'il l'avait manqué de la manière la plus funeste.

En venant résider à Salamanque, j'avais mis soixante lieues de plus entre ma femme et moi, mais j'eus le bonheur d'y trouver ou d'y voir arriver quelques personnes avec lesquelles je pouvais du moins parler d'elle. De ce nombre je citerai la duchesse d'Abrantès. La présence de cette dame à Salamanque était en vérité une chose extraordinaire; elle ne pouvait manquer d'avoir une cause grave et résultait de ce fait que, la duchesse d'Abrantès ne croyant plus rien devoir à l'honneur d'un mari qui payait son attachement par des outrages, outrages qu'une épouse prend toujours pour du mépris, elle avait fini par lui rendre la monnaie de sa pièce, et le duc avait découvert une intrigue d'amour entre elle et M. de Cobenzl. Une scène effroyable s'en était suivie; on avait eu mille peines à éviter l'esclandre d'un duel, et, en expiation du passé autant que pour assoupir l'affaire, il fut arrêté que la duchesse, quoique grosse, suivrait son mari aussi loin qu'elle pourrait aller, et que, si momentanément elle était forcée de rester en arrière, elle n'aurait d'autre résidence que celle que le duc lui assignerait. Et telle est l'explication de ce séjour, explication que les jaseries qui l'ont révélée à l'Europe comme à moi ont mise au nombre de mes souvenirs.

Il faut le dire, il eût été impossible d'exécuter les conventions avec plus de rigueur. La duchesse suivit le duc à Rodrigo, où elle arriva grosse de huit mois; obligée de

s'y arrêter, elle y fit ses couches au milieu des décombres d'un siège, de toutes les privations imaginables et d'une épidémie affreuse, et mit au monde un fils qu'on appelle aujourd'hui Alfred, mais qu'on nomma alors Rodrigue; puis, un pareil séjour pouvant paraître pour elle intenable, dès que le trajet lui fut possible, elle se mit en route pour Salamanque peu après mon arrivée; j'ignore si sans moi elle y serait arrivée. Informé de sa venue, je l'avais été en même temps que don Julian, à la tête de sa terrible troupe d'insurgés, avait formé le projet de l'enlever dans les bois de Matilla. Cet avis était d'autant plus grave que la duchesse devait être arrivée déjà à Alba de Yeltes, lieu de sa première couchée, et que son escorte insuffisante devait se trouver le lendemain aux prises avec don Julian. Il ne restait pas un moment à perdre; je dirigeai immédiatement deux colonnes, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche de Matilla; j'ordonnai aux commandants de ces colonnes de dépasser Matilla avant le jour, et je leur remis des instructions portant de ne plus s'éloigner de la route de San Muñoz, de se réunir à l'escorte de la duchesse, du moment où quelques coups de fusil seraient tirés, et de se reployer en la flanquant, du moment où elle aurait dépassé leurs têtes; enfin, et suivi par deux escadrons de cavalerie, je partis moi-même pour me porter au-devant d'elle. Quand je la rencontrai, le jour tombait, et elle entrait dans les bois de Matilla, et certes ce bois était un de ces endroits où elle pouvait courir le plus de risques. Ce fut un coup de théâtre; quant à moi, lui cachant le danger auquel elle s'était trouvée exposée et les précautions que j'avais prises, je n'attribuai mon apparition subite qu'au désir de la saluer plus tôt. Elle avait avec elle le général Coüin, qui, comme épouvantail, avait joint une pièce de canon à sa trop faible

escorte, composée d'un détachement suisse que le duc lui avait laissé; dès que je l'eus vue entourée de troupes suffisantes, je la quittai pour rentrer à Salamanque, où je la reçus le lendemain matin dans la moins mauvaise des habitations de cette ville.

C'était une inconcevable fortune que la société d'une dame aussi distinguée au fond de l'Estrémadure. Désirable partout, elle était inappréciable au milieu de ces Espagnoles de province, dont les plus huppées n'approchaient pas de l'instruction et des manières de nos femmes de chambre de bonne maison. C'était donc tout ce que notre siècle avait pu produire d'aimable, de lettré, de brillant; c'était un des premiers salons de Paris transporté au milieu d'une population qui semblait appartenir aux temps écoulés; et, plus encore qu'une société, c'était une femme dont le caractère égalait le mérite; je me hâte d'en fournir la preuve.

Don Julian continuait à faire trembler la province; des détachements portugais, du corps de Silveira, s'étaient montrés sur la gauche de l'Agueda, et je jugeais utile de marcher contre eux avec les forces que j'avais disponibles; j'en rendis compte au duc d'Istrie, et je me présentai chez la duchesse pour l'informer de mon prochain départ et pour la convaincre de la nécessité pour elle de se réfugier à Valladolid. « Salamanque, lui dis-je, ne peut plus être sûre pour vous, attendu que j'emmène toutes mes troupes, sauf le nombre d'hommes indispensables à la défense du fort (1), qui ne contient pas un logement qui puisse vous recevoir. Je dois d'ail-

(1) De même qu'à Burgos, j'avais fait construire un fort qui, en 1812, arrêta le duc de Wellington et fortifia tous mes lieux d'étape; j'avais fait retrancher à Salamanque un couvent qui, pendant trois semaines, pouvait se soutenir contre toute troupe n'ayant pas d'artillerie de siège.

leurs vous le dire, alléchées par la rançon qu'elles seraient certaines d'obtenir, toutes les bandes de guerillas vous guettent et rivaliseraient d'ardeur pour vous faire prisonnière, vous et votre fils. Profitez donc du moment où je puis encore assurer votre marche jusqu'à Valladolid, ainsi que celle de tous les fonctionnaires qui, par suite de mon départ, vont quitter cette ville. Enfin, si vous le désirez, je vous donnerai par écrit ces déclarations, dont mon respect pour vous et mon dévouement pour le duc me font un devoir. » Quoi que je pusse dire et faire, elle fut inébranlable; elle n'avait quitté Rodrigo que faute de vivres et d'abri; en annonçant au duc son départ pour Salamanque, elle lui avait promis de ne pas sortir sans lui de cette ville; elle était résolue de tenir cette promesse, quelque chose qui pût lui en arriver; ne pût-elle avoir au besoin qu'une chambre dans le fort, elle s'en contenterait. Enfin, et en me remerciant de mon avis, de mes instances, elle me demanda de ne pas laisser à cause d'elle un homme de plus à Salamanque.

Il faudrait s'y être trouvé pour évaluer ce qu'il y avait de courage dans cette résolution. J'en fus vivement frappé. En se mettant ainsi au-dessus des considérations qui auraient subjugué toute autre femme, la duchesse s'éleva au-dessus de son sexe, de manière à ne plus laisser de valeur à ce qui même aurait été un tort pour tout autre qu'elle, et elle montra qu'elle savait élever son caractère, sa force d'âme au niveau de tant d'autres qualités et d'un mérite que le monde a jugés, auxquels la postérité rendra hommage. Au surplus, mes démarches auprès du duc d'Istrie furent aussi inutiles qu'auprès d'elle. Il n'approuva pas mon départ; Salamanque ne fut pas dégarnie.

J'avais à Salamanque bien plus de troupes qu'il ne

m'en fallait, et ce nombre s'accrut encore par des régiments, bataillons et détachements appartenant à l'armée de Portugal et par la brigade de cavalerie du général Fournier. Ce Fournier, plus célèbre par sa vie désordonnée et par ses duels que par ses faits d'armes, et par des duels dont quelques-uns seraient horribles à rappeler, était un de ces hommes en qui la nature avait réuni le plus de qualités funestes. Impérieux, violent, méchant, cruel, il était aussi désagréable comme chef que comme subordonné, fait reconnu par lui-même, car il poussa un jour les choses au point de me dire : « Je ne puis me méconnaître ni me changer ; je me déclare aussi incapable de commander que d'obéir. » Avec tout cela il avait une figure qui aurait été agréable, si elle avait pu lui donner l'air sympathique, des yeux bleus qui étaient beaux quand ils cessaient d'être mauvais, de beaux cheveux, l'embonpoint de la force et de la santé, un organe superbe, encore qu'il fût trop mordant, une voix trop forte sans doute, mais sonore, pure, brillante, qui avec un autre aurait été pathétique, qu'il maniait sans méthode, non sans succès, mais qui ne lui servait qu'à profaner un des arts les plus inspirateurs, ce qui me révoltait d'autant plus qu'il en tirait parfois un meilleur parti. Indépendamment de cela, il avait une belle tenue soignée et une belle tournure militaire ; enfin il joignait à de l'instruction, à beaucoup d'esprit naturel, une élocution parfois brillante et facile. On était souvent forcé de le trouver aimable, en dépit de tout ce que sa vue rappelait de pénible, en dépit de ses prétentions souvent insoutenables, d'une tendance irrésistible à l'indépendance, même à la révolte, et de l'impossibilité où il était de cacher son caractère altier, fantasque. Je citerai l'un de ses traits.

Un jour de grande fête, le jour de Pâques, je crois, ce

Fournier, dans la plus grande tenue et tout resplendissant d'or, se rendit au moment des vêpres à la cathédrale, prit de l'eau bénite à la porte, se signa, suivit le milieu de la nef à pas lents et, sans regarder personne, s'arrêta au milieu de la croix; là, après s'être agenouillé un moment et s'être relevé, sans livre, aussi sûr des notes que des paroles, d'une voix retentissante au point de faire vibrer les vitraux, imperturbable d'ailleurs en dépit de l'étonnement des prêtres et de tous les assistants, il se mit à chanter l'office et, sans faire un mouvement, le chanta tout entier. La bénédiction reçue à genoux, il se retira comme il était venu et donna une piastre à l'homme qui lui présentait le goupillon. Au reste, il n'avait songé à tromper personne, et personne ne s'y trompa; il n'avait voulu faire qu'une farce, et il riait lui-même de ce que le peuple ne l'appelait plus que *el Demonio* (1). Tel était le général Fournier, et je n'étonnerai personne en disant que les relations qu'on pouvait avoir avec lui ne manquaient pas d'inconvénients. Homme, on était l'objet de ses sarcasmes ou de ses impertinences; femme, de ses dédains, de ses calomnies, de ses outrages. Avec plus de tenue, il aurait été un Lovelace; avec plus d'empire sur lui-même et une autre moralité, il eût été un homme d'une haute distinction, alors qu'il n'a guère été qu'un libertin au cerveau brûlé et un homme à tous égards

(1) Avec lui compris, je me trouvais avoir sous mes ordres trois hommes, dont peu à peu je fus assez heureux pour être débarrassé : l'un, ce général Rouyer, commandant de Salamanque, enchanté de lui-même, mais embarrassant comme une cinquième roue qu'il aurait fallu changer, si je n'avais pu la supprimer; l'autre, le commandant de Rodrigo, nommé Cacault, homme dont on n'avait jamais eu à citer que la grossièreté, et que j'eus le bonheur de voir remplacé par le général Reynaud; le troisième était Fournier, qui du reste n'était à Salamanque que momentanément.

dangereux. Au reste, le duc d'Istrie, qui ne l'aimait ni ne l'estimait, le recommanda à toute ma sévérité et me donna à son égard une latitude entière dont je n'eus pas l'occasion de faire usage; mais je jugeai l'homme assez vite pour en rester avec lui sur le pied d'une extrême réserve. Quant à la duchesse qui l'avait reçu à Rodrigo, elle l'accueillit à Salamanque avec trop d'abandon peut-être et ne tarda pas à être embarrassée de son rôle avec lui; car non seulement il prit de suite l'air et le ton d'un homme qui lui faisait la cour, mais il afficha la suffisance d'un homme heureux. Elle avait trop d'esprit pour ne pas comprendre les inconvénients de sa position, mais que faire? Fermer sa porte était un esclandre, et elle n'était pas en situation d'en désirer un; continuer à recevoir Fournier autorisait, de la part de celui-ci, de nouvelles jactances. Elle devint donc plus sérieuse avec lui, et, par une perfidie infernale, il ne fut que plus radieux; enfin, et pendant que la duchesse s'en ouvrait avec moi, il osa me parler de son prétendu bonheur. Ainsi, et le jour même où elle m'avait dit : « Que dites-vous du général Fournier et des soins qu'il me rend? » et où elle ajouta avec indignation : « Je suis bien loin de songer à des liens de cette nature, mais à coup sûr il serait le dernier homme du monde dont je voulusse agréer l'hommage (1) », il se vantait à moi d'être à la fois l'amant de la duchesse et de Mme Thomières, et riait aux éclats des embarras de son double rôle. Quelque impossible qu'il soit d'assigner des bornes aux bizarreries du cœur humain,

(1) Je dois avouer que cette confidence assez inutile me parut malsonnante, et qu'en écartant toute probabilité en faveur du général Fournier, elle semblait en laisser deviner d'autres; je serais donc demeuré bien plus certain de l'irréprochable conduite de la duchesse à Salamanque, sans la peine qu'elle prit ce jour-là d'en faire foi.

jamais je ne considérai comme possible que le général Fournier n'ait pas été dans cette occasion un simple calomniateur; par malheur, je ne fus pas le seul à qui il se vantait, et, malgré tout ce que je pus dire, les uns le crurent sans en rien rabattre, ne fût-ce que pour s'amuser de l'histoire; d'autres pensèrent que c'était par fanfaronnade qu'il mêlait la duchesse à des amours avec Mme Thomières; d'autres enfin furent convaincus qu'il était l'amant de la duchesse, et que Mme Thomières n'était intervenue que pour donner le change. Toujours est-il que le général Fournier faisait des courses nocturnes, qu'il avait soin de se faire voir du côté de l'habitation de ces dames, et que, selon moi, il n'a pu y avoir, dans ce nouvel exemple de « liaisons dangereuses », d'admissible que la seconde des trois suppositions. Encore cette supposition ne sert-elle peut-être qu'à prouver quelle est l'atroce puissance de la calomnie, et combien est facile cette erreur qui fait que l'on se croit généreux quand on admet seulement une partie du mal que la perversité colporte.

Quoi qu'il en soit, le salon de Mme d'Abrantès ne pouvait manquer d'être, à Salamanque, le point de réunion des quelques personnes distinguées. En fait de dames, ne s'y trouvait que la femme du général Thomières, venue de Rodrigo avec la duchesse et logeant avec elle; en hommes, le préfet et un ou deux autres Espagnols; quelques généraux et colonels français, l'ordonnateur du gouvernement, le marquis de Valença, Portugais qui, n'ayant pas voulu rentrer les armes à la main dans sa patrie, avait trouvé un refuge auprès de moi, jeune homme charmant, chanteur remarquable, que nous aimions à entendre et que nous entendions en effet presque tous les jours; puis M. Luuyt, qui avait suivi le duc jusqu'à Rodrigo, afin de reprendre à Lisbonne ses

fonctions de ministre de la marine du moment où nous serions rentrés dans cette capitale, mais qui, n'ayant pas échappé à l'épidémie qui ravageait cette première ville, avait suivi la duchesse pour se rétablir à Salamanque; et tel était le fond d'une société dont la duchesse était le plus grand charme.

Personne, au reste, n'était chez elle plus assidu que moi. Lorsque le matin elle montait à cheval, je montais avec elle, autant pour empêcher qu'elle ne s'exposât trop que pour l'accompagner. Toutes mes soirées lui étaient consacrées, et souvent je dînais avec elle. Dirai-je, à propos de ces dîners, quel était le laisser aller de sa maison? Elle avait à Salamanque une table (1) assez pareille à la mienne : deux fois trois plats et cinq assiettes de dessert, et cet ordinaire lui coûtait neuf fois plus; elle n'avait aucun luxe de toilette et on lui faisait payer 1,500 francs par mois pour frais de blanchissage. Maintenant, si l'on se rappelle que le cuisinier du duc gagna à Lisbonne 300,000 francs sur sa table, en dix mois; qu'à Paris, pour fils et aiguilles, la duchesse eut, au magasin de la *Mère de famille,* un mémoire de 10,000 francs; que pour une seule visite le duc donna 12,000 francs à une actrice de Bordeaux, qui pour ce fait fut surnommée « la duchesse », et que, dans une année où il toucha plus de 1,500,000 francs, ses dépenses et celles de sa femme dépassèrent les recettes de près de 50,000 francs, on comprendra qu'il n'y a pas de maison où, avec de telles latitudes, des domestiques économes ne puissent prendre à leurs gages jusqu'à leurs maîtres.

(1) Elle dit elle-même, t. XIII, p. 226, 2e édit. de ses *Mémoires*, qu'on lui faisait payer à Rodrigo les œufs 40 sols pièce. Elle aurait pu avoir au prix d'un réal, c'est-à-dire de 5 sols la pièce, tous les œufs de la province.

Les soirées chez la duchesse étaient occupées par la musique, les échecs, la lecture des lettres et journaux de Paris, les nouvelles de l'Espagne, les on dit sur le Portugal et les conversations. Les échecs ne retenaient que la duchesse et moi, si ce n'est habituellement, du moins assez souvent. La musique mettait en scène le marquis de Valença et Fournier comme chanteurs, la duchesse chantant parfois, mais tenant habituellement le piano, soit pour accompagner, soit pour jouer des petites sonates qu'elle composait pour ses filles; enfin moi, mettant en musique quelques romances dont elle ou son frère, M. de Permon, avaient fait les paroles. Les correspondances nous tenaient au courant de la chronique de Paris et des Tuileries, et nous faisaient oublier par moments la terre d'exil qui commençait à nous donner plus de craintes que d'espérance. Les conversations, qui s'alimentaient et de ces sujets et de mille autres, se rehaussaient de toute la séduction qu'y apportait la duchesse par la grâce et la facilité de son élocution, par la clarté de ses idées, le choix de ses expressions, et je dirai presque la profondeur avec laquelle elle traitait les sujets les plus variés. Bien souvent elle nous étonnait. Un soir, entre autres, la causerie s'étant tournée vers l'art théâtral, la duchesse s'empara du sujet et en vint à un parallèle entre le théâtre des anciens et celui des modernes. Elle parla plus d'une heure et nous laissa, M. Luuyt et moi, stupéfaits de l'érudition et de l'indicible puissance d'observation dont elle fit preuve, mais encore de l'ordre qu'elle mit dans cette péroraison, de l'enchaînement de ses idées et de l'élégance de sa diction. « Ma foi, me disait M. Luuyt en se retirant, que pourrait dire de plus un professeur qui toute sa vie aurait étudié la matière? » Et j'aurais fait la même question.

Elle s'occupait beaucoup de religion et rédigeait un commentaire sur l'Apocalypse. Elle me fit l'honneur de penser que je n'avais pas tout à fait l'âme d'un réprouvé, et elle entreprit ma conversion. Je crus d'abord que c'était un caprice, mais elle y mit de la suite, et, un soir notamment que j'avais fini par me trouver seul avec elle, elle poussa les choses au point de me faire un cas de conscience de toute la peine qu'elle perdait Rentré chez moi, vers onze heures, je trouvai sous ma main un exemplaire d'une de mes proclamations aux Espagnols, proclamation renfermant un passage très orthodoxe; à l'instant je la lui envoyai avec un billet où je me plaignais qu'elle m'eût contristé par ses remontrances sur mon peu de piété. J'ajoutais qu'à la vérité je ne me montrais pas toujours guidé par les lumières de l'Esprit-Saint, mais que, si elle avait la bonté de jeter les yeux sur la proclamation ci-jointe, elle y verrait la preuve que, par moments du moins, je me retrouvais sur la bonne voie. « Vous êtes incorrigible », me dit-elle lorsqu'en souriant je l'abordai le lendemain matin, et il ne fut plus question de religion entre nous... Ma femme, à qui j'avais écrit cette anecdote et pour qui une malice était toujours une raison, me répondit qu'il y avait trop de niaiserie de ma part d'avoir pris cet essai de conversion au pied de la lettre et de m'être trompé sur l'espèce de Trinité à laquelle la duchesse avait voulu m'associer (1).

(1) Voici du moins à la suite de quelles circonstances la duchesse avait conçu cette étonnante idée de me convertir. Je ne sais plus à quel propos il m'arriva de dire devant elle que, dans le nombre des manuscrits qui ne me quittaient pas, se trouvait l'histoire d'une des deux grandes passions qui avaient bouleversé mon existence. Ce mot passa sans être relevé; mais, comme je partais, elle vint à moi et me demanda de lui prêter ce manuscrit. Je répliquai qu'écrit pour moi seul, il l'avait été avec un abandon

Un soir, et au moment où j'achevais avec la duchesse ma partie d'échecs, son valet de chambre annonça M. de Canouville. Un moment de silence attesta notre étonnement et notre curiosité, et, ce moment écoulé, une voix piteuse invoqua réception et nourriture pour un pauvre voyageur éreinté et affamé; puis, une figure digne de la voix ayant dépassé le chambranle de la porte, cette figure, qui était en effet celle de Jules de Canouville, se trouva saluée par un éclat de rire général. D'un mouvement spontané tout le monde s'était levé; on s'approcha de lui, au milieu d'exclamations qu'excitaient et la mise lamentable de ce merveilleux de la cour, du plus fashionable des jeunes gens d'alors, et la boue dont il était couvert, et le désordre de sa toilette, sa barbe qui serait trop courte aujourd'hui, mais qui en ce temps encore était réputée malpropre. Cette première explosion passée, son nom dit et redit, des mots sans suite proférés au hasard, chacun ayant articulé à sa manière et sur un diapason différent : « Canouville!... Vous!... Lui!... Cela se peut-il?... Comment?... Pourquoi?... » des phrases devinrent possibles, et quelque chose ressemblant à une conversation succéda à un dialogue, en somme aussi comique que l'entrée en scène. Après nous avoir informés qu'il était porteur de dépêches pour le prince d'Essling et chargé de retrouver une armée qu'à Paris on supposait perdue, il en vint au véritable motif

qui ne me semblait pas en rendre sa communication possible, et, comme la duchesse n'avait rien ajouté, je croyais l'incident terminé, quand, le lendemain matin, je reçus de Mme Thomières un billet contenant la demande du manuscrit. A l'instant j'adressai, non à Mme Thomières, mais à la duchesse, une lettre dans laquelle je lui disais tout ce que je croyais devoir dire pour la détourner de son caprice : « Maintenant, Madame, ajoutai-je, si malgré ces avertissements vous désirez le lire, le manuscrit est ci-joint. » Huit jours après, il me fut renvoyé, et aucune allusion n'y fut jamais faite; mais la tentative de conversion commença.

de son voyage et nous répéta vingt fois à tous ce qu'il déclarait ne pouvoir dire une fois à personne, ce que chacun savait, ce qu'il grillait de nous apprendre. L'un des aides de camp du prince de Neuchâtel, il était récemment devenu l'amant de Pauline Bonaparte, princesse Borghese. Pour couper court à cette intrigue, l'Empereur l'avait fait charger de cette mission avec ordre de partir à l'instant, et le fou, pour hâter son retour, avait galopé sans trêve ni repos. Tout en nous répétant les détails de cette aventure, il les entremêlait d'hélas! et de soupirs à souffler les bougies, comme disait la duchesse; à travers ses mille et une redites, départ et coup de foudre, Paulette et Pauline, cruauté et désespoir, jeudi gras et bal, princesse et divinité, grand homme et persécution, fatigue, exil et larmes, formaient une litanie à peine assaisonnée d'espoir de retour et de bonheur.

Rien d'aussi triste ne pouvait être plus drôle et plus gai. Son souper fut une autre comédie; car, tout en se plaignant de ce qu'on le laissait mourir de faim, il n'entendit pas ou ne tint pas compte qu'il était servi; enfin, à table où il s'installa en homme qui va tout dévorer, il parlait encore en oubliant de manger. Après cent soixante-dix postes faites à franc étrier, ayant les yeux brillants comme s'il avait dormi huit jours, il nous divertissait d'autant plus qu'il renchérissait en fait d'esprit pour ne nous dire que des bêtises, et de talent pour rendre hétéroclite la figure la plus charmante. A minuit cependant je voulus me retirer, mais il me pria de ne pas partir sans lui, et une heure sonnait lorsque je parvins à lui faire lever la séance. M. Luuyt et le général Fournier, qui avaient tenu bon comme moi, nous quittèrent à la porte de la duchesse; je crus qu'il allait également prendre congé de moi et s'acheminer vers son gîte, mais il s'arrêta, et là, au milieu de la rue, repre-

nant son ton lamentable : « Mon général, me dit-il, auriez-vous le courage d'abandonner un malheureux jeune homme? — Certes non, lui répondis-je, et quand vous ne dînerez ou ne déjeunerez pas chez la duchesse, j'espère bien que vous regarderez ma table comme la vôtre. — Et pour cette nuit? — Pour cette nuit? Mais vous allez regagner votre lit et dormir. — Et quel lit? — Parbleu, celui qu'on a préparé dans votre logement. — Je n'ai pas de logement. — Comment, vous ne vous êtes pas fait loger en arrivant? — Non, mon général, et, si vous m'abandonnez, je ne sais que devenir. » Et, tout en éclatant de rire, je l'emmenai chez moi.

Là ce fut une autre parade. Et en effet, comme j'ordonnais à mon valet de chambre de lui faire dresser un lit dans mon salon, il reprit : « Mon général, vous êtes si bon. — Eh bien? — Eh bien, je suis trop malheureux pour coucher seul. — Ah çà! vous ne voulez pas coucher avec moi? — Non, mon général, mais de grâce faites-moi faire un lit dans votre chambre. » Et je le fis. Au lieu de me coucher, il me fallut entendre le récit de son bonheur et de ses infortunes; là vinrent les moindres circonstances de sa brillante aventure, le panégyrique des qualités, des charmes de sa princesse, l'aveu de sa passion pour elle, passion partagée, puis les détails de tout ce qu'il imaginait pour amuser son idole, pour l'encenser; tout, jusqu'aux vers peignant les situations les plus intimes où il s'était trouvé avec elle et que, pour qu'il pût mieux les dire, Talma lui avait appris à déclamer; enfin une investigation tellement minutieuse, tellement précise de toute cette sculpturale personne que, si j'avais été statuaire, j'aurais pu faire la statue. Fournier prétendait que cette Paulette était le « grand cheval de bataille de Canouville ». Le fait est que, toujours en selle, il aurait fallu le tuer pour le désar-

çonner. Quant au secret, l'amour compte toujours plus sur les autres que sur lui-même; dans ce cas, d'ailleurs, le secret était celui de la comédie. Quant aux bornes, il ne pouvait plus en mettre à rien, car tout était perdu chez ce pauvre garçon, et le cœur et la tête. A peu de minutes près, ma nuit le fut également; mais on n'en passe guère de plus amusante. Je parvins cependant à me coucher, finalement à m'endormir; pour lui, et lorsque je me réveillai, il était parti, et à huit heures du matin il s'était déjà présenté chez la duchesse, qu'il avait fait éveiller pour avoir d'elle une lettre pour le duc. Elle lui fit répondre qu'il était fou. En fait, je lui avais donné, la veille, toutes les raisons d'après lesquelles, les communications étant interrompues avec l'armée de Portugal, il ne pouvait utilement continuer sa route et devait attendre un moment plus propice pour accomplir la fin de sa mission. Quand il fut sorti de chez la duchesse, je le revis; il voulait pousser au moins jusqu'à Ciudad-Rodrigo ou Almeida; mais je lui démontrai que, quand même il y arriverait, ce qui semblait impossible sans une escorte que je n'avais aucun motif de lui fournir, il n'en serait pas moins coupé d'avec l'armée de Portugal, et que si, contre toute probabilité, une colonne de cette armée parvenait à se faire jour tôt ou tard jusqu'à l'une de ces villes, cette colonne n'en repartirait pas sans avoir communiqué avec moi, pris mes ordres et dépêches; par conséquent, il n'y avait aucun intérêt pour sa mission à ce qu'il quittât Salamanque. « Mais en ce cas, reprit-il, à quoi servira que je reste ici? Mes dépêches iront aussi bien avec les vôtres que toutes seules, et quel inconvénient y aurait-il à ce que je vous les remisse? — Je ne les recevrais pas. — Et si je les laissais sur votre bureau? — Il faudrait bien que je les fisse recueillir; mais vous n'auriez aucun

reçu, vous en resteriez responsable, et je rendrais compte du fait. »

On n'a pas l'idée de ce qu'étaient ces dadais à la Berthier, jeunes gens charmants, tous de bonne tenue et d'une certaine fortune, en partie distingués, placés et faits pour arriver à tout, et dont aucun n'a joué un rôle (1), si ce n'est dans les boudoirs. Pour en revenir à Canouville, l'un des plus agréables de ces coryphées, et qui fut à Salamanque la pièce la plus divertissante de notre carnaval, sa tête se monta de plus en plus, et il se persuada qu'aller dire à Paris qu'on ne pouvait communiquer, c'était déjà y porter une nouvelle importante, quoique je lui eusse représenté que vingt de mes dépêches, répétées à chaque courrier, en avaient informé et en informaient encore le prince de Neuchâtel. Quoique je lui répétasse aussi qu'il y avait extravagance à faire six ou sept cents lieues à franc étrier pour aller recevoir une bourrade et peut-être pis, il me déclara que pour lui une heure passée à Paris valait une vie entière; réplique et raison qu'il trouvait sublimes et après lesquelles il partit, traversa tout le nord de l'Espagne sans se donner le temps de prendre un homme d'escorte, arriva à Paris à la nuit et, de suite dépisté, fut forcé d'en déguerpir à l'aurore. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il revint fort triste, en dépit de quelques-unes de ces heures qu'il avait pu goûter et dont chacune équivalait à toute une existence; il me pria de lui rendre ses dépêches et reprit une position qui, sous un autre rapport, avait trop d'analogie avec celle du duc d'Abrantès, pour ne pas faire faire à la duchesse de pénibles réflexions.

(1) Je ne connais d'exception que pour Monthyon, qui un moment a suppléé le prince, comme major général, et qui pourtant est un des hommes les plus nuls qui existent.

Quant à Napoléon, il eut beau se faire le don Quichotte de la vertu de ses sœurs, il y perdit son latin et y aurait perdu toute autre langue, après avoir jeté la sienne propre aux chiens; il ne put empêcher les belles pécheresses de sa famille d'exploiter le plaisir comme il exploitait la gloire, et d'abuser de l'un comme déjà il abusait de l'autre. Sa puissance et son génie y échouèrent. La volupté s'attisait par la pensée du péril, semblait proportionner le prix d'aussi menaçantes faveurs au danger de les avoir obtenues, et c'était à qui essayerait de se perdre par elles. Les martyrs se présentaient en foule. Ainsi le général Junot, qui compromet sa haute fortune dans les bras de la blanche Caroline; Canouville, qui expie dans l'exil les délices dont l'enivra Paulette, ce chef-d'œuvre de la nature(1); Septeuil, qui paya d'une de ses jambes son audacieuse conquête, ou, pour être plus vrai, sa défaite, puisqu'il ne fit que recevoir les lois de celle à qui Canouville croyait en donner; toutes ces victimes ne servirent qu'à exciter de nouveaux héros à s'immoler; de même que leurs persécutions n'aboutirent qu'à multiplier les scandales et à leur donner plus d'éclat, encore que ces dames ne fussent ni des Lucchesi Palli, ni même des femmes Muños (2), régentes d'Espagne (3); et, sans même rappeler que ces dernières, aussi laides que leurs débordements, abrutirent ce qui

(1) Dans le cabinet de curiosité du comte de Barral, se trouvait sous verre un soulier porté par la princesse Borghese, et dans le cabinet de M. Denon une de ses mains moulée en plâtre.

(2) Nom du colonel, l'un de ses anciens gardes du corps que la régente d'Espagne a épousé.

(3) On sait les promenades de cette reine avec trois de ses gardes du corps choisis, dont à tour de rôle un entre avec elle, pendant que les deux autres font faction à la porte; on sait aussi que, comme sa sœur, elle a fait un mariage de la main gauche, et toutes deux pour donner des noms à des enfants qui sans cela n'auraient su quel père avoir.

par les autres était divinisé et consacrèrent par dix êtres vivants leurs impudiques ébats, on peut avancer que toute la garde impériale n'aurait pas suffi, je ne dis pas pour les contenter, je dis pour les contenir.

Ces superfluités ébauchées, j'en viens à des objets sérieux de leur nature, c'est-à-dire aux événements qui se sont rattachés à mon gouvernement de l'Estrémadure et à mes principaux travaux.

Des détachements, des escadrons et bataillons de marche, réunis à Salamanque pour rejoindre le maréchal Masséna, se trouvèrent encombrer Salamanque; leurs ordres ne pouvaient plus leur arriver, et je me trouvai ainsi en possession de manier plus de dix-huit mille hommes d'infanterie et près de mille sept cents chevaux. Je songeai donc à les utiliser, et le seul moyen qui m'en était offert, c'était de les employer contre don Julian, qui seul se trouvait à ma portée. Sous le rapport des forces, et encore que les siennes fussent de six à sept mille hommes, j'en avais huit fois plus qu'il n'en fallait pour le battre; mais l'embarras était de le joindre et de ne pas se borner à exécuter contre lui de ces mouvements dont partout les guerillas étaient l'objet et qui généralement n'aboutissaient qu'à les aguerrir en fatiguant les troupes. En conséquence, et pour me mettre préalablement à l'abri de tout échec, je commençai par renforcer mes garnisons, j'augmentai mes escortes de convois et de courriers et je ne mis ni ne laissai pas un homme en campagne. Affectant même de croire que cette guerre insurrectionnelle ne pourrait être terminée qu'à l'aide de la justice et de la persuasion, je me confinai dans l'inaction. Des autorités espagnoles, les afrancesados, et même les officiers sous mes ordres, se plaignaient de mon système, n'osant le blâmer ouvertement, alors que les bandes de don Julian, qui régnaient dans les

campagnes et me resserraient de plus en plus, s'en félicitaient. Enfin le duc d'Istrie m'en écrivit; il n'eut pour réponse que cette phrase : « Quant au cinquième alinéa de votre lettre d'hier, je vous supplie de permettre que je garde le plus absolu silence sur son contenu. »

Pendant qu'on me prêtait ainsi toutes les intentions, excepté la véritable, j'avais complété mes dispositions; puis brusquement, à minuit, dix colonnes d'infanterie de mille hommes chacune débouchèrent de Salamanque, de Ledesma, d'Alba de Tormes, et quatre mille hommes, partis la veille sous le prétexte de renforcer les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida et ayant couché à Matilla, se divisèrent brusquement en quatre colonnes, agissant de concert avec les dix autres. D'après les ordres et itinéraires, remis au chef de chacune de ces colonnes et au colonel Lavigne (je crois), qui les commandait toutes (1), afin de pouvoir modifier leurs marches et au besoin en réunir quelques-unes, deux d'entre elles longèrent la Tormes, l'une à l'est et l'autre à l'ouest de Salamanque, brisèrent ou brûlèrent toutes les barques et gardèrent ou coupèrent les ponts, tandis que les douze autres se jetèrent dans les parties montagneuses et boisées qui se trouvent entre cette rivière de Tormes et l'Agueda, traquèrent en tous sens les bandes éparses de don Julian, auxquelles les bois servaient de refuge, et les forcèrent à se jeter en plaine, où neuf colonnes de cavalerie, arrivées à l'improviste sous les ordres du général Fournier, les abîmèrent. Deux de ces bandes, surprises dans les villages qu'elles occupaient, furent détruites; d'autres souffrirent plus ou moins, et leurs pertes ainsi que leur terreur furent telles que près de deux mille hommes firent leur soumission,

(1) Officier d'une haute distinction, tué à Sabugal, le 3 avril suivant.

ayant abandonné don Julian, qui avait eu en outre douze cents tués ou blessés, et se trouva réduit à trois mille hommes, encore fort ébranlés.

Quoiqu'un tel succès fût sans exemple contre les guerillas, il ne répondait qu'à la première partie de mon plan. Et en effet, au plus fort du bouleversement que don Julian avait éprouvé, un des émissaires que le préfet m'avait donnés, homme adroit, l'avait abordé et lui avait dit : « Je causais hier de vous avec le gouverneur »; et il avait rapporté une soi-disant conversation, dans laquelle j'étais censé avoir exprimé le regret qu'un homme de la valeur de don Julian, avec une telle capacité et un si noble courage, consentît à servir une si déplorable cause et à augmenter les malheurs de son pays, alors qu'il aurait pu si puissamment contribuer à les terminer, tout le monde lui rendant la justice qu'il méritait, et le gouverneur plus que personne. Ce double thème développé, mon homme ajouta : « Si donc vous vouliez vous rallier à une cause qui seule peut faire le bonheur de l'Espagne, et quitter un parti dans lequel vous ne serez jamais considéré que comme chef de vos paysans, si vous voulez jouer enfin un rôle digne de vous et profiter du bonheur de pouvoir encore donner un grand exemple, le gouverneur se ferait fort de vous faire nommer maréchal de camp (c'était convenu avec le ministre de la guerre); de vous faire donner un cordon (objet connu de sa plus grande ambition); de faire organiser sous vos ordres un corps régulier de six mille hommes, infanterie et cavalerie; de vous garder auprès de lui; de ne conserver dans ce gouvernement que le nombre des troupes françaises nécessaires aux garnisons des villes et lieux d'étape, et de vous charger de l'exécution des ordres qui seraient donnés aux bourgs et villages, ce qui, dans ces pro-

vinces, ferait de vous un second personnage. » Cette ouverture l'étonna; les offres le flattèrent... Ce qu'on lui dit de mon estime pour sa personne le toucha; ce qu'il savait de mon caractère, de ma conduite, de la manière dont je traitais les Espagnols, ajouta encore à sa confiance; enfin, ébranlé par la terrible leçon qu'il venait de recevoir, il entra en négociations avec le préfet, très capable de mener à bien cette importante affaire (1).

C'est à ce moment que le général Foy était revenu de Paris, forçant de marche pour rejoindre le maréchal Masséna. Si, à la guerre, la route la plus connue doit être réputée la plus courte, la route la mieux assurée doit être réputée la plus rapide; ce fut la raison pour laquelle le général Foy se fit escorter, et par les débris que le général Gardanne s'était montré si inopinément et si malheureusement incapable de conduire, et par la totalité des autres troupes appartenant à l'armée de Portugal, troupes dont faisaient partie les bataillons des 4e léger, 47e et 70e de ligne, et les chasseurs hanovriens. Ce départ me réduisit à peu près au tiers des forces dont j'avais disposé jusqu'alors, et cela assez mal à propos; cependant une diminution de douze mille hommes se portant en avant affaiblit moins que l'arrivée de quarante mille battant en retraite. Un tel renfort conduit à l'armée de Portugal et précédant la nouvelle qu'un cinquième corps allait le suivre, concourut à entretenir cette idée que les Portugais seraient vaincus et les Anglais forcés de se rembarquer; et cette

(1) La duchesse d'Abrantès (t. XIII, p. 271 et suiv.) rapporte, d'après les notes du baron Thiébault, le récit de ces négociations avec don Julian. De même elle raconte son départ de Ciudad-Rodrigo et les incidents de son séjour à Salamanque, et toute cette partie de ses *Mémoires* se trouve utilement complétée par ceux du baron Thiébault. (Éd.)

pensée déconcerta toute tentative hostile de la part des Espagnols, par suite affermit ma position plus que la réduction du nombre de mes troupes ne la gâta. Nos pourparlers entre don Julian et moi ne furent pas interrompus; toutefois, comme il y avait nécessairement de nombreux articles à discuter, comme il fallait bien que don Julian eût le temps de gagner ses principaux officiers, ses hommes les plus influents, ainsi qu'il avait été gagné lui-même (j'entends par des perspectives de carrières, d'honneurs et d'avancements rapides), quelques semaines s'écoulèrent; enfin nous étions d'accord sur toutes les clauses; don Julian était parvenu à s'assurer le concours de presque tout son monde, la convention était rédigée, et il ne restait que trois jours à attendre pour la réunion de tous ceux qui devaient la signer avec nous; pour donner le plus grand éclat à un acte qui ralliait à notre cause le premier des corps d'insurgés existant en Espagne, je devais de ma personne en prendre le commandement supérieur, passer en revue et régulariser la formation de ces bandes qui, d'ennemis acharnés, devenaient des auxiliaires dévoués; je devais rentrer à leur tête à Salamanque, où des fêtes auraient succédé à un *Te Deum* solennel, *Te Deum* qu'auraient répété toutes les villes et toutes les paroisses du gouvernement. Je me réjouissais donc de la réussite d'un projet conçu par moi seul, conduit avec le plus grand secret, avec bonheur, dont le but était de faire combattre les Espagnols par des Espagnols, et dont la conséquence pouvait être la conquête morale de l'Espagne; déjà même je m'occupais des moyens non seulement de hâter la réorganisation des troupes de don Julian et leur formation en division régulière et mixte, mais de lever immédiatement une seconde division espagnole qui, comme la première, aurait été composée de quatre régiments

d'infanterie et d'un régiment de cavalerie; je projetais enfin, en mêlant à ces troupes quelques corps français, de les employer à la soumission des provinces limitrophes, et je ne sais où mes inspirations ne m'auraient conduit, lorsque survint la nouvelle que l'armée du Portugal, suivie par l'armée anglo-portugaise, était en pleine retraite et se reployait sur la province de Salamanque. Cette nouvelle mettait fin à tous mes rêves. Peu de jours après arrivait le maréchal Ney, rentrant en France, et le fils aîné du maréchal Masséna (1), se rendant à Paris pour complimenter en apparence l'Empereur sur la naissance du roi de Rome, mais surtout pour lui porter les rapports du maréchal sur l'évacuation du Portugal. Voyageant avec les mêmes escortes, le hasard fit qu'ils se rencontrèrent chez moi, lorsqu'à son arrivée le maréchal Ney me fit l'honneur de venir me voir. Tous deux me confirmèrent par de douloureux détails la terrible vérité.

L'annonce seule de cette terrible retraite avait rendu aux insurgés l'espoir de voir triompher leur cause; d'autre part, des hommes de la bande de don Julian n'ayant pas tardé à trouver sur des soldats de l'armée de Portugal, tués par eux, jusqu'à cent quatre-vingts quadruples d'or, la cupidité acheva tellement de mettre le comble à l'exaltation, que tous ceux qui avaient quitté les armes les reprirent; de nouveau les enrôlements se multiplièrent, et, avec eux, les assassinats et les escarmouches. Un tel bouleversement, aussi imprévu que décisif, me mit hors de cours, au moment où j'allais jouer un rôle important, sur lequel au reste je gardai le silence;

(1) Ce fils était un jeune homme charmant, aide de camp de son père, déjà chef d'escadron, ayant plusieurs décorations; celui-là du moins eût porté son nom avec honneur. Peu de temps après il devint épileptique et ne tarda pas à mourir.

je n'en parlai qu'à la duchesse d'Abrantès à Salamanque, plus tard au duc, et je n'en rendis compte qu'au duc d'Istrie, toute autre communication ne pouvant paraître que de la jactance.

On sait ce qui avait nécessité la retraite du maréchal Masséna, ce fut l'impossibilité de vivre davantage sur les bords du Tage; mais on sait moins par suite de quelles circonstances l'armée se trouva réduite à la faim (1), comment la disette, en rendant la retraite inévitable, fit manquer cette expédition, la dernière des trois que nous dussions faire contre le Portugal.

Mon plan pour cette campagne de 1810, le plan de Dulong, avaient établi que pour réattaquer le Portugal, il fallait agir avec assez de troupes pour conquérir le pays et Lisbonne à marches forcées, c'est-à-dire pour ne pouvoir être arrêté par rien et par personne; et certes, si ces conseils avaient été suivis immédiatement, le succès pouvait être regardé comme certain; mais, quoique l'Empereur eût connu ces plans, et qu'après avoir lu le mien, il eût voulu le relire, ainsi que je l'ai dit, le deuxième corps, aux ordres du général Reynier, ne fut mis en communication avec l'armée de Portugal que le 10 juillet, époque avant laquelle, réduite au sixième et au huitième corps, elle était hors d'état de passer la Côa. En outre, on jugea que, préalablement à son entrée en Portugal, le maréchal Masséna devait prendre Ciudad-Rodrigo, qui se rendit le 10 juillet; le fort de la Conception, qui fut évacué le 22 juillet, et Almeida, qui, grâce à l'explosion de son magasin à poudre, capitula

(1) A la rentrée de l'armée de Portugal en Espagne, on a cité parmi ces milliers d'affamés un des soldats qui, dans le premier endroit où il trouva du pain à acheter, mangea sans s'arrêter dix-sept livres de pain espagnol: pain blanc, il est vrai, mais très compact. Je ne sais plus depuis combien de mois il ne vivait que de maïs.

le 24 août ; or ces retards, imposés au maréchal Masséna et tout à fait indépendants de sa volonté, donnèrent le temps d'achever en Portugal les moyens de résistance qu'on eût pu prévenir et empêcher, si, au lieu d'être réservés à l'armée de Portugal, les préliminaires, qui employèrent presque quatre mois, avaient été confiés à des corps de l'armée d'Espagne. De ces mois perdus par nous le général Wellington retira un profit colossal ; il put recevoir une nouvelle division de troupes anglaises ; il augmenta l'armée portugaise ; il doubla les milices et appela tout le pays aux armes ; il fit brûler les récoltes, qu'en arrivant plus tôt nous aurions trouvées sur pied ; il empêcha d'ensemencer les terres et fit fuir les populations en masse, même celles des villes les plus considérables, telles que Vizeu, Coïmbre, etc. ; extrémités effrayantes auxquelles, à mille lieues de distance, put servir de pendant l'incendie de Moscou. De plus, en profitant de localités formidables par elles-mêmes, il eut le temps d'armer et d'achever ces lignes de Torres-Vedras, courtines ou abîmes bastionnés par cent quatorze redoutes qui, sur leur front et leurs flancs comme à leur gorge, étaient revêtus et ne pouvaient plus être enlevés de vive force, ni entamés si ce n'est à coups de canon, ni repris autrement qu'à l'assaut et à la faveur de brèches. Ces travaux, attestant une grande habileté, étaient complétés par des inondations, des escarpements à pic, des tranchées, des abatis, des chevaux de frise, des trous de loup, et doublés en avant de Lisbonne par deux autres lignes d'ouvrages (1), à la force desquels vingt-cinq mille ouvriers ajoutaient de jour en jour. Et cette

(1) La première ligne passait par Alhandra, Sobral, Torres-Vedras et Penaferme ; la deuxième, par le contrefort de Tojal, le sommet de Montachique et les ravins de Chileiros ; la troisième, par Sacavem, Loures, Sabugo et Cintra.

triple ville de guerre, ce nouveau Gibraltar, dont Lisbonne et son fort devenaient la citadelle, se trouvaient défendus par 30.000 Anglais, par autant de troupes portugaises, par des milices et, comme réserve, par une population de près de 400,000 âmes, mais encore par les habitants et les réfugiés qui s'abritaient dans les villes et villages derrière ces lignes. Enfin, dans sa prudence immense, lord Wellington, ayant été jusqu'à admettre la supposition que malgré de tels obstacles nous pussions arriver à Lisbonne, y avait réuni des milliers de bâtiments, les avait fait charger en partie et était prêt à faire embarquer la totalité des objets qui pouvaient encore servir, ses subsistances y comprises.

En face de pareilles forces défensives, quelle était notre position d'attaque? Almeida prise ainsi que Rodrigo à la barbe du duc de Wellington, l'armée du Portugal, après un nouveau retard de vingt jours, retard que je n'ai jamais compris, mais qui ne pouvait plus avoir d'influence sur les événements, l'armée de Portugal, dis-je, était partie d'Almeida le 15 septembre, pour s'engouffrer avec la moitié des forces nécessaires; ce qui, de la part de ceux à qui remonte la responsabilité de cette insuffisance, ne peut s'expliquer, comme je l'ai dit, que par une confiance absurde due à l'ivresse du moment, ou par des intentions plus contraires à la gloire du maréchal que conformes aux intérêts de la France.

Le 27, l'armée eut la malheureuse affaire de Busaco, imputable à l'ignorance du marquis d'Alorna et des autres Portugais, qui avaient été donnés au maréchal pour l'éclairer sur les passages et les localités; affaire que l'on évitait si, au lieu d'attaquer de front cette formidable position, on avait suivi la route qui la tournait et que le lendemain un paysan indiqua; affaire dont

l'insuccès nous coûta 364 prisonniers, 521 morts et les 3,160 blessés qui, arrivés le 2 octobre à Coïmbre avec l'armée, y furent massacrés le 7 (1).

Le 6, et toujours en chassant le duc de Wellington devant elle, l'armée se porta à Pombal; le 11, à Alcoentre, et c'est de là que le maréchal employa le 12 et le 13 octobre à reconnaître lui-même tout le front des lignes de Torres-Vedras et à recueillir les renseignements qui lui en révélèrent toute la force. Or, pour attaquer d'inattaquables positions, il disposait d'une artillerie de campagne et de 50 à 55,000 hommes, alors qu'il lui aurait fallu une artillerie de siège pour démolir les revêtements des redoutes, et que pour attaquer de tels ouvrages, il fallait deux ou trois fois le nombre de leurs défenseurs.

Le rapport seul des forces ne laissait aucun espoir; mais ce n'est pas à cela que se bornaient les embarras; on n'avait guère en munitions que pour un jour de grand combat; ainsi, quand nous aurions forcé sur deux ou trois points la première ligne, on se trouvait le lendemain entre deux feux, sans moyen de répondre à aucun des deux; enfin, si un miracle avait permis de franchir la seconde ligne, on se serait trouvé dans une situation

(1) On avait réuni ces malheureux dans des couvents contigus; on les y avait retranchés et approvisionnés le mieux possible; on avait placé près d'eux un sous-inspecteur aux revues, deux commissaires des guerres, deux médecins, vingt-deux chirurgiens, six pharmaciens, dix-huit employés; tous partagèrent le sort des blessés. Et cet attentat resta impuni et aurait dû être vengé par l'incendie de Coïmbre et d'autant de villages qu'il avait péri d'hommes. La guerre d'armées a des lois, celle des peuples n'en admet pas. Tout peuple qui la fait se met donc hors la loi, et ne pas agir contre lui suivant ce principe est sacrifier son armée. Si, en quittant Coïmbre, une proclamation avait mis les blessés sous la responsabilité du Portugal, si l'on avait annoncé que la ville et trois mille six cents villages en répondaient, on les eût sauvés peut-être; dans tous les cas, par cette mesure on les aurait vengés.

encore plus fatale devant la troisième, en arrière de laquelle étaient Lisbonne et son fort, et les flottes et les flottilles de chaloupes canonnières par lesquelles on eût été foudroyé.

L'expédition, telle qu'elle avait été conçue, était donc manquée. Elle l'était par la lenteur avec laquelle l'armée du Portugal avait été réunie, par le temps perdu à des sièges, avant et par-dessus tout par l'insuffisance des forces. Que dire encore? Si on n'attaquait pas ces lignes de Torres-Vedras que l'on n'avait aucun moyen de vaincre, on ne pouvait non plus se retirer, parce que cette retraite aurait eu l'air d'une fuite et aurait ramené l'armée anglo-portugaise en Espagne. Pourtant, comment éviter ce mouvement rétrograde, dans un pays où presque toutes les ressources avaient été détruites, d'où la population avait fui en laissant derrière elle la famine et où on ne trouvait pour ainsi dire que de la terre pour les sépultures? Pour oser braver une situation aussi menaçante, il fallait au plus haut degré deux choses, l'inspiration et l'énergie, et le maréchal Masséna réalisa tout ce qu'on devait attendre de son caractère et de son génie (1).

(1) Les *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès ont une si grande et si juste vogue que rien de ce qui y est rapporté ne devient indifférent, et c'est ce qui me force d'en appeler de ses injustices envers le maréchal Masséna. A cet égard, comment la passion a-t-elle pu être entraînante et aveugle au point d'avoir fait imaginer et publier une phrase aussi antifrançaise que celle qui suit : « Arrivé devant les lignes de Torres-Vedras, il (le maréchal Masséna) s'était arrêté parce que celui (le général Wellington) qui paraissait l'avoir défié à la course s'était subitement retourné, et avec un rire moqueur lui avait dit : « Tu n'iras pas plus loin. » Phrase aussi gratuitement injurieuse que fausse et déplacée. Le général Masséna n'eut pas besoin pour s'arrêter d'un défi ironique, qui ne lui fut pas adressé, mais simplement d'une profonde entente de la guerre, de cette sagesse qui empêche de tenter l'impossible et qui fut approuvée par l'armée entière et par l'Empereur lui-même, et cela dans les termes les plus formels. « Junot », dit encore

Il résolut donc de faire de Santarem son point d'appui, et, pour faire vivre son armée sur cette position, il organisa un service de corvées, grâce auquel une partie de l'armée, battant la campagne à de grandes distances, rapportait tout ce qui, en fait de subsistances, avait échappé à la destruction des habitants; et comme, indépendamment de quelque bétail, ces corvées ne trouvaient que des grains et pour ainsi dire du maïs, le maréchal fit construire des moulins et des boulangeries, pour lesquels son armée lui fournit les meuniers et les boulangers, de même qu'elle lui offrit quelques fondeurs, des charpentiers, charbonniers, forgerons,

Mme d'Abrantès, « se serait fait fort de passer entre Mafra et la mer »; mais le duc ne connaissait pas plus ces parages qu'il n'avait connu Vimeiro; d'ailleurs, qui, en présence de l'armée anglaise, aurait osé faire un mouvement de flanc depuis les avancées de Santarem jusqu'au delà de Mafra? Enfin que signifient dans la bouche de Mme d'Abrantès ces mots : « le vétéran de l'armée d'Italie », pour désigner le plus grand capitaine que la France ait eu après Napoléon? La vétérance est le mérite des sots, et ce n'est pas la veuve d'un général français (ce général eût-il été d'un mérite supérieur) qui devait parler ainsi du héros de Rivoli, de Zurich et d'Essling, du vainqueur de Hotze, de Korsakow, de Souvorow, du prince Charles même, et d'autant plus qu'à l'époque de cette campagne du Portugal cet illustre chef était affaibli par les vomissements de sang qu'il avait eus en Pologne, ce qui aurait dû ajouter au respect qu'il méritait. Et, tout affaibli qu'il était et grâce à une manœuvre que tout le monde admira, avec trente-cinq mille combattants contre soixante-dix mille il eût encore anéanti l'armée anglo-portugaise à Fuente de Onoro, s'il n'avait eu le malheur d'avoir sous ses ordres des hommes aussi indisciplinés et aussi malveillants que le duc d'Abrantès et que les généraux Reynier, Loison et Solignac, si le duc d'Istrie lui avait amené les six mille hommes d'infanterie qu'il lui devait comme renfort, et si enfin ces cinq personnages ne s'étaient comportés comme auraient pu le faire les hommes les plus dévoués au duc de Wellington; conduite déplorable et sur laquelle le maréchal Ney avait anticipé en refusant d'obéir à son général en chef, qui avait dû lui ôter le commandement de son corps d'armée et donner ce commandement au général Loison, lequel comme subordonné ne valait guère mieux.

pour les réparations des armes, voitures d'artillerie et autres, et pour le ferrage des chevaux; ce qui impliqua la nécessité de créer des ateliers de toute espèce, de former les ouvriers qui manquaient, de fabriquer les outils dont on pouvait avoir besoin et de démolir les bâtiments inutiles pour se procurer le fer et les bois secs qui devenaient nécessaires. Enfin le maréchal parvint à faire construire des barques, établir un pont sur la Tage, fabriquer de la poudre même, et, par les secours qu'il trouva dans les corps d'artillerie surtout et dans les différents régiments de l'armée, il put subsister près de cinq mois et résoudre ainsi un problème qui pouvait être considéré comme insoluble. Cette halte est donc, à elle seule, un mémorable événement et ne doit être rappelée qu'avec admiration.

Cependant, Lisbonne ne pouvant plus devenir le prix d'une attaque de vive force, le maréchal avait conçu deux autres moyens de s'en rendre maître : le premier consistait à tâcher d'attirer le duc de Wellington hors de ses lignes, de le battre en bataille rangée, de le séparer de Lisbonne en forçant sa gauche, de ruiner l'armée combinée, et, maître de la campagne, de marcher sur des ouvrages qui ne pouvaient plus être défendus et sur une capitale qui, réduite à elle-même, n'avait plus de résistance à opposer; le second consistait à bloquer le duc de Wellington du côté de l'Alemtejo, comme il l'était sur la droite du Tage, et cela en occupant toute la gauche de l'embouchure de ce fleuve, à ne laisser de subsistance à sa portée sur aucune des deux rives et à réduire par la disette la population de Lisbonne, celle des villes et villages compris dans les lignes, les armées anglaise et portugaise, c'est-à-dire cinq à six cent mille âmes. Pour de telles masses l'approvisionnement par mer, livré à la merci d'un coup de vent, eût été fort dif-

ficile; d'ailleurs des batteries placées sur le Tage auraient pu couler ou brûler la presque totalité des bâtiments approvisionneurs. Les Anglais auraient donc été réduits, ou bien à évacuer Lisbonne (dès lors le but était rempli, et les lignes devenaient inutiles), ou bien à marcher contre le maréchal pour le battre, en courant le risque de l'attaquer dans son camp retranché, ou bien de lui offrir la chance d'un combat en rase campagne. Mais, pour que l'exécution de ce plan fût possible, il fallait que de nouvelles troupes vinssent occuper la rive gauche du Tage, et, bien entendu, que ces troupes arrivassent pendant que l'armée du Portugal pouvait encore vivre dans ses positions de Santarem; et c'est pour l'exécution de ce nouveau plan de campagne que le général Foy, indépendamment du contenu de ses dépêches, avait été chargé de soumettre à l'Empereur le plan que je viens de faire connaître, et que le maréchal Soult avait reçu l'ordre de se porter sur Santarem, où déjà le maréchal Masséna était parvenu à faire jeter un pont.

J'avais appris cette dernière nouvelle, j'entends les ordres donnés au maréchal Soult (1), et par le général

(1) Je trouve dans le 13e volume des *Mémoires* de Mme la duchesse d'Abrantès, 2e édit., p. 338 et 339 : « ... Au moment où Masséna entrait et s'avançait en Portugal, le duc de Dalmatie recevait une dépêche impériale dans laquelle étaient ces propres termes : « Je vous engage à favoriser le prince d'Essling; soyez « le même qu'à Austerlitz... et songez qu'en le secondant, c'est ce « même Masséna, c'est votre ancien compagnon de gloire au siège « de Gênes dont vous faciliterez l'entrée à Lisbonne. » Comment admettre qu'un chef, un souverain, absolu s'il en fut jamais, et qui écrivait à un de ses généraux ou maréchaux pour une opération de guerre devant décider des plus chers intérêts de son pays, de sa couronne, de sa gloire, comment ce chef pouvait-il écrire : « *Je vous engage* », et non : « *Je vous ordonne de favoriser le prince d'Essling* »? Il s'agissait bien de favoriser le prince d'Essling ou tout autre, quand, indépendamment de son trône et de lui-même, il s'agissait pour Napoléon de perdre ou de sauver le Portugal et l'Espagne. *Soyez le même qu'à Austerlitz!...* Le maréchal Soult n'y

Foy et par une lettre du prince de Neuchâtel, qui, comme je l'ai dit, considérant que je commandais en Espagne les troupes les plus rapprochées de l'armée de Portugal, jugea utile de me mettre au courant des opérations projetées et m'envoya les seules nouvelles que l'on eût alors de l'armée de Portugal. Quant au général Foy, il me fit la confidence entière des dispositions arrêtées par l'Empereur relativement aux opérations que devait exécuter cette armée, et ces dispositions sont d'autant plus à consigner que leur non-exécution a été cause de malheurs qui eussent été évités, si l'Empereur avait été plus sévère envers ses maréchaux et s'il avait fait pendre Soult après la trahison et la débâcle d'Oporto.

a pas manqué; car, pour être le même, il fallait ne pas combattre, et c'est ce qu'il a fait, avec cette différence qu'à Austerlitz les troupes de son corps d'armée ont fait des prodiges, tandis qu'en Portugal pas plus elles que lui n'ont seulement passé la frontière. *Songez qu'en le secondant, c'est ce même Masséna, c'est votre ancien compagnon de gloire au siège de Gênes dont vous faciliterez l'entrée à Lisbonne.* Ceci, c'est le burlesque qui vient s'ajouter à l'inconvenance et à l'ironie; de fait, on n'a pas été le compagnon de celui dont on n'était que le subordonné; on ne se dévoue pas pour la gloire d'un homme que l'on hait, et cela parce qu'on est forcé de détester en lui ses propres indignités et qu'on rougit de ne pas le valoir et d'être écrasé par ses faits d'armes; mais encore était-ce après avoir manqué en Portugal et la victoire et le trône, après avoir reçu à Oporto le plus dur des affronts, qu'un Soult pouvait concourir à faire vaincre par un supérieur jalousé un ennemi par lequel il avait été lui-même si outrageusement vaincu? Je ne nie pas toutefois l'assertion de Mme d'Abrantès, parce que nous approchions d'une époque où l'on marchait à tous les malheurs par toutes les aberrations; mais je n'ajouterai foi à la dépêche et surtout à son rapport avec l'évacuation du Portugal que quand j'aurai vérifié l'original et la date, et mon hésitation est un hommage à l'Empereur; car, si dans cette circonstance il avait été capable d'écrire de telles phrases à un homme qui, à sa connaissance, était aussi capable d'abuser de tout et de tout trahir, il aurait par ce fait seul mérité les désastres qui l'ont écrasé, il aurait implicitement reconnu que tout se désorganisait et tombait en dissolution sous son sceptre.

Ayant perdu l'espoir de devoir Lisbonne à une attaque de vive force, l'Empereur s'était arrêté au plan du maréchal Masséna, c'est-à-dire à la double pensée, ou de devoir l'évacuation de cette capitale à la famine, ou bien de continuer à tenir l'armée anglaise en échec et de l'acculer, pour ainsi dire, afin de fortifier le parti qui, au Parlement d'Angleterre, blâmait l'expédition. Pour cela il avait arrêté : 1° que l'armée du Nord de l'Espagne, aux ordres du duc d'Istrie, cette armée dont l'arrondissement comprenait tout le pays situé entre la France, les territoires des armées d'Aragon et du Centre, le Portugal et la mer, et qui comprenait les troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième gouvernements, porterait au besoin secours à l'armée du Portugal et lui servirait de réserve; 2° que le neuvième corps continuerait à échelonner cette même armée, de manière qu'il pût se réunir à elle et la seconder; 3° que Sa Majesté Catholique emploierait une partie de l'armée du Centre à maintenir la communication de Madrid avec l'armée du Portugal, et cela par Alcantara; 4° qu'après la prise de Tortosa, il enverrait de nouveaux renforts à l'armée du Portugal; 5° qu'en attendant, le maréchal Soult se porterait avec le cinquième corps à la hauteur de Santarem, afin que le maréchal Masséna pût manœuvrer avec deux de ses corps d'armée sur une des rives du Tage, avec trois sur l'autre; ainsi Lisbonne ne pourrait plus tirer des vivres de l'Alemtejo, et notre armée s'approvisionnerait avec les ressources de cette province, le grenier du Portugal. « Vous voyez, me dit à ce sujet le général Foy, l'intention de l'Empereur est avant tout que l'on tienne à Santarem, que l'on construise des têtes de pont sur les deux rives du Tage, que l'on continue à harceler l'ennemi, que, pour soutenir ce rôle, on vive des ressources de la gauche du Tage et

que subsidiairement on en prive Lisbonne; que cependant, au cas où l'on se trouverait forcé de quitter Santarem, on s'établisse sur le Mondego, toute position qui aurait pour résultat de tenir l'armée anglaise en échec étant conforme à sa volonté et aux intérêts de sa politique. Mais, ajoutait le général Foy, Santarem quittée, tout est perdu, attendu que nourrir l'armée en arrière du Mondego est impossible, et je n'ai pu parvenir à convaincre l'Empereur de ce fait. — Tant pis, lui dis-je; au reste, si la coopération du maréchal Soult est nécessaire pour que le maréchal Masséna reste à Santarem, vous pouvez compter sur une prochaine retraite... » Et il en parut tout aussi convaincu que moi. « Mais, repris-je, vous quittez l'Empereur; encore qu'elle ne puisse être qu'officieuse, il est impossible que, dans cette position, une lettre de vous n'ait pas quelque chose d'officiel, et, à votre place, pour n'avoir rien à me reprocher, j'écrirais à ce maréchal Soult et j'y insérerais une de ces phrases dites par l'Empereur et que vous vous rappelez avec une si inconcevable exactitude (1). » Il adopta cette idée; mais, comme notre entretien eut lieu au mo-

(1) Le général Foy me répéta les entretiens qu'il avait eus avec l'Empereur, et cela avec tant de détails et de précision que je ne pus lui cacher mon étonnement, qu'il augmenta d'ailleurs en me répondant : « Je n'oublie rien, et j'ai à ce point de la mémoire de reste, que je gagnerais aisément le pari d'écrire sans m'arrêter et à dater d'aujourd'hui tous les endroits où j'ai couché depuis vingt ans que je suis au service. » Il récitait par cœur tous les grands discours qu'il prononça à la Chambre; mais, chose singulière, il en était moins sûr quand il les avait écrits, tandis qu'il n'hésitait plus quand il les avait dictés, et il les savait alors avec tant de certitude qu'il pouvait y intercaler à volonté des passages inspirés par le moment, ce qui donnait à tout son plaidoyer un air d'improvisation.

Comme autre exemple de mémoire extraordinaire, je puis citer un Espagnol que j'ai connu à Salamanque et qui aurait pu répéter par cœur, je crois, tout ce qu'il avait lu dans sa vie; mais sa tête, farcie de notions qui ne lui appartenaient pas, n'avait rien de personnel en

ment de son départ, il me promit de faire la lettre en arrivant à Ciudad-Rodrigo, de me l'envoyer ouverte, afin que je pusse en prendre connaissance et copie avant de l'expédier. Je la reçus en effet le 25 janvier, et je la fis partir par le courrier de ce même jour; toutefois, ainsi que le prouve la copie qu'en fit mon aide de camp Vallier, elle était molle et flasque, et j'en avisai le général Foy. Sollicité par une dépêche du maréchal Masséna, dépêche qui lui parvint à Almeida, et poussé par mes observations et mes instances, il écrivit donc au maréchal Soult, et sous la date du 27, une seconde lettre qui valait beaucoup mieux, quoiqu'elle amoindrît les demandes, en raison sans doute de la crainte de ne voir satisfaire aucune d'elles. Cette lettre (1), dont je

ait de jugement. Aussi la comparais-je à un estomac en état d'indigestion.

Le fils du général d'artillerie Jouffroy, officier au corps royal d'état-major, est encore un exemple de mémoire inconcevable. Se trouvant à l'École de ce corps, il offrit à ses camarades le pari d'apprendre en huit jours et de répéter sans faute l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*.

(1) Voici quelques passages de cette lettre : « Je vous conjure, au nom d'un sentiment qui est un besoin pour tous les cœurs français, d'un sentiment qui nous enflamme pour les intérêts et la gloire de notre auguste maître, de présenter le plus tôt possible un corps de troupes sur la rive gauche du Tage, vis-à-vis de l'embouchure du Zezere. Une marche, un détachement de ce côté ne peut pas compromettre l'armée à vos ordres. Il y a à peine quatre journées de Badajoz à Brito, village en face de Punhette... Le sort du Portugal et l'accomplissement des volontés de l'Empereur sont entre les mains de Votre Excellence... Il ne peut plus être question pour l'armée du Portugal d'une retraite de cinq à six lieues. La faim la lancera au delà de la Vouga et jusque dans les provinces du nord de l'Espagne. Les funestes conséquences d'une pareille retraite sont incalculables... Il vous appartient, Monsieur le maréchal, d'être à la fois le sauveur d'une grande armée et le principal instrument des conceptions de notre glorieux souverain. Le jour où les troupes sous vos ordres auront paru sur les bords du Tage et facilité le passage de ce grand fleuve, vous serez le véritable conquérant du Portugal. »

hâtai le départ autant que je le pus, n'emportait de notre part qu'un bien faible espoir; car, si nous avions des doutes sur la coopération efficace des armées du Nord et du Centre de l'Espagne, nous croyions être sûrs, connaissant le caractère du maréchal Soult, ses jalousies et ses rancunes, qu'il se déroberait; voici, au reste, quelle fut sa conduite.

Il était à Séville lorsqu'il reçut l'ordre de se porter en Portugal, et ce qui fut toujours caractéristique dans sa manière d'agir, c'est que plus il était résolu de trahir ses devoirs, plus il se montrait empressé à les remplir (1). Et en effet, ces ordres reçus, il quitta Séville sans retard; mais il y laissa deux bataillons, disposition condamnable, attendu que rien ne paralyse plus certainement un mouvement, que rien ne conduit plus certainement des troupes à de grandes pertes que leur division par petits paquets, et que d'ailleurs ces deux bataillons n'étaient chargés de garder, à Séville, autre chose que la garde nationale de cette ville. Ce premier morcellement effectué, il alla attaquer Olivenza, qui se rendit après neuf jours de siège, mais qui nécessita un second morcellement, c'est-à-dire une seconde garnison. Olivenza prise, il marcha sur Badajoz et commença un nouveau siège, pendant lequel il eut, sur les bords de la Gevora, un de ces combats qui, contre des Espagnols, ne pouvaient avoir ni doute ni gloire, à moins, comme fit le général Kellermann près d'Alba de Tormes, de battre avec deux régiments de dragons toute l'armée du duc del Parque. Quant au siège de Badajoz, il dura cinquante-quatre jours et ne fut terminé que le 11 mars, c'est-à-dire quarante-trois jours après la date de la seconde lettre du général Foy, trente-neuf jours après

(1) Autre exemple, sa conduite avec Louis XVIII pendant son ministère, en mars 1815.

sa réception, cinq jours après que la famine avait forcé le maréchal Masséna à commencer son mouvement de retraite; ce qui, depuis le départ de Séville, constitue à l'actif du maréchal Soult soixante-trois à soixante-quatre jours de retards criminels. Et par ces chiffres on peut se rendre compte que si, comme il le devait, il avait marché sans ces arrêts de fantaisie sur Santarem, il avait une avance de cinquante jours pour apporter sa coopération au maréchal Masséna; et, s'il l'avait apportée tout entière, c'est-à-dire en arrivant avec toutes ses forces, l'armée de Portugal était sauvée. Mais on a vu qu'ayant laissé deux bataillons à Séville, une garnison à Olivenza, ayant perdu je ne sais combien d'hommes à la Gevora, devant se trouver forcé de placer une garnison à Badajoz et faire des détachements pour conduire ses prisonniers, il n'aurait plus rejoint le maréchal qu'avec des lambeaux. Encore peut-on s'en rapporter à lui; si, après la prise de Badajoz, l'armée du Portugal avait encore tenu à Santarem, il aurait découvert de nouveaux sièges à entreprendre, de nouveaux combats à livrer, de nouveaux détachements à faire, de nouvelles garnisons à laisser, bref, de nouveaux jours à perdre et de nouveaux hommes à laisser sur sa route. Voudra-t-il cependant, et suivant les règles de la vieille guerre, soutenir que, pour se porter en avant, il fallait qu'il assurât ses derrières? Mais cela était sans raison avec les Espagnols, sans justification dans une guerre où l'on ne pouvait jamais avoir ses derrières assurés, sans objet quand il allait rejoindre une forte armée; et si par de telles charlataneries on peut échapper au jugement d'un conseil de guerre, du moins ne peut-on échapper à tout ce qu'a d'écrasant la condamnation de l'opinion. Et, je le demande, était-ce à Séville, à Badajoz, à la Gevora, à Olivenza même que se trouvait la question de

la Péninsule? C'était à Lisbonne et dans la défaite de la principale armée anglaise, défaite suivie d'expulsion, qui devenait certaine par la jonction immédiate du cinquième corps et, à plus forte raison, des deux corps d'armée que commandait le maréchal Soult; défaite qui amenait la pacification de l'Espagne et du Portugal dont seules, à Cadix comme à l'Ouest, les troupes anglaises ont fini par soutenir l'insurrection. Le maréchal Soult, dans cette situation décisive, s'est donc montré aussi coupable qu'il s'était montré inhabile à Oporto, et l'on peut dire de lui qu'il a trahi tous ceux qui se sont fiés à lui, et qu'il les a trahis comme il a trahi la morale dans ses vols de tableaux et d'argent (1), son souverain à Oporto et en Andalousie, toute justice dans ses perfidies (2), Louis XVIII en 1815, Napoléon à Waterloo, l'ancienne armée à Quiberon; précédents qui, pendant qu'il était président du conseil, contribuèrent à faire dire que, si la couronne tombait de la tête de Louis-Philippe, il ne laisserait pas à cette couronne le temps d'arriver jusqu'à terre. Et tel est cet

(1) Ses rapines sont avérées à ma connaissance par la spoliation des riches abbayes de l'Autriche pendant la campagne d'Austerlitz, par le partage de tous les profits que faisait par mois M..., chargé des services de l'armée de Naples, alors commandée par le maréchal, profits dont le dernier payement montant à 300 ou 400,000 fr. a été fait à Paris même audit maréchal; par les millions volés en Andalousie et par les 25 millions que, d'après la déclaration faite en 1815 par le duc de Wellington au comte de Valence, le maréchal avait à la banque d'Angleterre; par la masse de tableaux qu'il a enlevés à Séville et dont il a eu l'impudeur de tapisser les murailles de son hôtel de Paris et du château qu'il vient de bâtir en Languedoc.

(2) Citerai-je l'officier général Girard, auquel il montra un rapport élogieux à son sujet, alors qu'il expédiait un rapport dans lequel il l'accablait de cent calomnies? Citerai-je le général Godinot, qui, par suite d'un trait semblable, se brûla la cervelle, et cent autres avec lesquels il agit de la même manière?

homme à l'égard duquel Mme d'Abrantès a été abusée au point de le soutenir contre le maréchal Masséna, et sur le compte duquel le marquis Soult, son fils, a souffert la publicité des insultes les plus flétrissantes, cent fois plus flétrissantes que la faible part que j'y ajoute, parce que je n'en dis que ce que j'en sais.

Je me reporte au maréchal Masséna. Le retour du général Foy avait ajouté à ses embarras, au lieu de les diminuer. L'adoption de ses plans lui arrivait confirmée par les ordres de l'Empereur; mais plus il avait besoin que ces ordres fussent exécutés par le maréchal Soult, plus il craignait qu'ils ne le fussent pas. Il ne tarda pas d'ailleurs à être fixé, et bientôt il apprit et les morcellements et les sièges, et, pour qu'il ne lui restât pas même un doute, le canon de Badajoz, qu'on entendait de Punhette, achevait de lui révéler avec quelle impudeur l'opération principale était sacrifiée à des opérations accessoires. Cependant il touchait à ses dernières ressources; il ne lui restait presque plus qu'une réserve de biscuit, préparée pour sustenter l'armée si on était réduit à la ramener en Espagne à travers des provinces entièrement dévastées. Depuis longtemps les rations avaient été réduites; tout ce qu'on avait pu ramasser à quatre et cinq jours de marche était mangé, et l'on était arrivé de cette sorte au 18 février. Ce jour-là, le général Loison avait réuni en un suprême déjeuner le général en chef, les commandants des trois corps d'armée, le général Solignac et le général Foy. Le maréchal Masséna profita de cette réunion pour connaître l'opinion des généraux sur ce qu'il y aurait à faire, s'il devenait impossible de continuer à occuper Santarem; c'était en quelque sorte une consultation en conseil de guerre, faite sans qu'on eût paru recourir à ce signe de détresse. Deux partis se présentaient : l'un consistait à se porter

sur le Mondego, et celui-ci était littéralement conforme aux ordres reçus; l'autre, à se jeter dans l'Alemtejo, où l'armée pouvait vivre et prolonger la guerre en Portugal, et celui-là paraissait plus d'accord avec les intentions de l'Empereur, vu que, faute de vivres, on ne pouvait arriver sur le Mondego que pour le quitter de suite et rentrer en Espagne. Cependant le premier mouvement couvrait l'Espagne, alors que celui sur l'Alemtejo la découvrait entièrement et laissait au duc de Wellington le moyen de marcher jusque sur Salamanque et de s'emparer de toute l'Estrémadure espagnole. C'est donc sur ces deux partis que la discussion s'engagea comme par hasard; or la majorité fut d'avis qu'il fallait tenir jusqu'à la dernière extrémité, réduire les rations plus encore qu'on ne l'avait fait, et prendre au besoin sur la réserve de biscuit, afin d'attendre le plus longtemps possible le maréchal Soult et une dernière décision que, depuis le 20 janvier, on avait demandée à l'Empereur et que, d'après les calculs, on devait recevoir le 1er mai. Le maréchal partageait cette opinion en ce qui tenait à une nouvelle attente, mais il la rejeta quant à la réserve de biscuit, dernière ressource qui pût le sauver des plus horribles conséquences et peut-être de la perte de la moitié de son armée. Des efforts inouïs prolongèrent donc encore cette agonie pendant dix-sept jours; puis tout fut dit; on se trouva à l'article final. Le canon de Badajoz retentissait toujours, et il fallut se résigner à l'évacuation du Portugal, mouvement pour lequel, et grâce aux prévisions du maréchal Masséna, tout était prêt. Mais aussi le duc de Wellington était prêt à suivre, attendu que, connaissant notre position comme nous la connaissions nous-mêmes, il en était à ne plus concevoir la prolongation d'une situation que son armée n'aurait pas endu-

rée huit jours et que nos soldats supportaient depuis cent quarante et un jours.

Je n'écris pas cette campagne de Portugal ; mais, ayant été à même de connaître ses principaux événements, j'ai d'autant moins hésité à les consigner dans mes *Mémoires*, qu'ils sont pour ainsi dire encore inconnus et qu'ils rectifient et flétrissent de nombreuses erreurs, de trop coupables calomnies. Quant aux faits secondaires, j'ai dû les omettre, et je me contente de citer cette série de reconnaissances et de combats qui se sont rattachés à la marche du maréchal Masséna depuis Almeida jusqu'à Santarem, et la longue halte qu'il y a faite, et ces dispositions savantes et fortement calculées par lesquelles, malgré la supériorité de l'ennemi et la nécessité de s'affaiblir lui-même pour ramasser des vivres, il a toujours été en mesure contre tout ce que sur un si grand théâtre le duc de Wellington aurait pu entreprendre. Je me contente également de mentionner son retour de Santarem à Rodrigo et l'habileté avec laquelle, dans ces conjonctures extrêmes, il a utilisé les préceptes de l'art de la guerre, mis à profit les ressources de son génie et tiré un parti égal de son audace, de la puissance de son nom et de la prudence, on pourrait dire de la timidité de son adversaire. Wellington a borné sa hardiesse et sa transcendance à profiter de nos malheurs et de nos fautes, et il a très gratuitement perdu les trois quarts des avantages que lui assuraient et la supériorité de ses forces et le bonheur de n'avoir jamais attendu un renseignement utile, alors que nous ne savions rien de ses projets ni de ses positions.

Le mouvement rétrograde de l'armée du Portugal ne donna lieu qu'à une seule action marquante qui eut lieu, le 3 avril, à Sabugal. Elle eût été évitée si le général Reynier avait cru les prévisions du maréchal Mas-

séna ; mais, dans la persuasion qu'il n'avait devant lui qu'une des fractions de l'armée anglo-portugaise, il se laissa mettre aux prises avec presque toute cette armée, et par malheur ne la vérifia qu'au moment où, vers onze heures du matin, le brouillard s'étant dissipé, il se vit débordé sur les flancs et attaqué en tête par des forces auxquelles il ne pouvait résister. Par malheur encore, le 2e léger et le 36e de ligne, ayant eu un moment d'avantage, s'abandonnèrent à leur impétuosité et perdirent plus de monde qu'ils n'auraient dû en perdre. Grâce au sang-froid que reprit le général Reynier, une résistance vigoureuse et d'habiles manœuvres sauvèrent ce corps d'armée, qui put effectuer sa retraite dans l'ordre le plus imposant, et qui n'eut que deux cent cinquante hommes tués ou blessés, alors que l'ennemi, qui resta maître du champ de bataille, en perdit beaucoup plus dans les divisions Erskine et Picton.

Almeida ayant pour six semaines de vivres, le maréchal Masséna résolut de donner à son armée un repos indispensable; abandonnant à l'ennemi la gauche de l'Agueda, il répartit ses corps, savoir : la cavalerie légère à Alba de Yeltes, le neuvième corps à San-Muños, le deuxième à Ledesma, le huitième à Toro, ce qui fit quitter Salamanque à la duchesse d'Abrantès; le sixième à Alba de Tormes et à Salamanque, où s'établit le quartier général en chef de l'armée, et la grosse cavalerie entre la Tormes et le Douro. Quant au neuvième corps, il passa à l'armée du Midi, commandée par le maréchal Soult, qui reçut ce nouveau renfort pour prix du tort qu'il venait de faire à l'armée du Portugal et à la gloire de Masséna. Il y avait démence à continuer d'employer ce maréchal qui ne servait que pour son compte: mais les dernières années de l'Empire offrent le plus étonnant mélange de génie et de délire.

CHAPITRE XIII

Ma position, au moment de cette arrivée de l'armée de Portugal dans mon gouvernement, devint au dernier point difficile. J'en avais eu le pressentiment et je m'en étais ouvert avec le duc d'Istrie, auquel j'avais écrit : « Ce retour ne rend plus aucune administration possible; les besoins vont se trouver hors de tout rapport avec les ressources; des gaspillages, des désordres de toute espèce vont se commettre, et tous les efforts seront impuissants; voulez-vous garder la responsabilité d'un si triste état de choses, et ne penseriez-vous pas qu'il serait convenable d'abandonner le septième gouvernement à l'armée de Portugal? » Le duc adopta de suite cette idée et en écrivit au maréchal Masséna; mais ce dernier n'était pas homme à prendre le change; il répondit donc : « L'armée de Portugal n'est pas une armée à territoire; son rôle est de faire face à l'armée anglaise et de la combattre partout où elle peut la rencontrer. C'est pour sauver Rodrigo et, s'il se peut, Almeida; c'est pour couvrir l'armée du Nord de l'Espagne elle-même, que l'armée de Portugal a rétrogradé sur Salamanque; c'est donc par l'armée du Nord qu'elle doit être nourrie, puisque l'Estrémadure espagnole fait partie du territoire de celle-ci... » Tout cela se trouvant assez fondé pour être sans réplique, il fallut se résigner, moi, à régulariser ce qui pouvait encore l'être;

le duc d'Istrie, à envoyer des convois de subsistances et de l'argent pour l'emploi desquels je formai de suite, et sous ma présidence, une commission composée de l'ordonnateur Volland, de l'ordonnateur de Clapiers et des autorités compétentes de mon gouvernement. Si ma position était devenue cruelle, je dois au duc d'Istrie cet hommage qu'il fit tout ce qu'il put pour alléger le poids de mon fardeau. Tout ce que je faisais, proposais ou demandais était sanctionné, confirmé, adopté, et, comme j'insistais pour que ma responsabilité fût couverte jusque dans les moindres choses, je reçus une lettre ainsi conçue : « J'approuve tout ce que vous avez fait, tout ce que vous faites, tout ce que vous ferez. *Signé :* Le maréchal duc d'Istrie. »

Un scandale marqua la première séance de notre commission. Le général Lamothe avait ramassé, à la suite de la colonne de troupes avec laquelle il marchait, quarante ou cinquante bœufs, et il osa demander qu'on les lui achetât pour la consommation de l'armée : « ...Pendant la campagne, disait-il, j'ai été tenu à de fortes dépenses d'espionnage; j'ai besoin de la valeur de ces bœufs pour rentrer dans une partie de mes fonds, et, comme c'est l'armée du Nord qui est tenue de nourrir maintenant l'armée de Portugal, il faut qu'elle m'achète ce troupeau... » Nous fûmes indignés, et j'ordonnai la remise immédiate des bœufs; mais, quand on fut pour s'en emparer, le général en avait déjà vendu les trois quarts, et à vil prix, à des paysans.

La ville de Salamanque eut aussi son scandale. Un officier municipal reçut, d'un de nos chefs militaires, l'ordre verbal d'accompagner tous les matins un cuisinier au marché et de payer tout ce que ce cuisinier achèterait. De telles mesures sont toujours extraordinaires; mais elles paraissaient plus que cela dans un

gouvernement où, en quatorze mois, je n'avais coûté au pays ni une bouteille de vin, ni une bougie, ni un cahier de papier.

Un matin que j'étais allé rendre mes devoirs au maréchal Masséna, je le trouvai avec la femme d'un capitaine de dragons, dont il avait fait sa maîtresse et que, pendant toute cette campagne, il avait gardée près de lui. Je savais cette faiblesse et je la déplorais, parce que dans l'armée elle faisait le plus mauvais effet; puis, à son âge, après ses vomissements de sang, le maréchal n'avait aucun besoin d'un meuble de cette espèce. Par intérêt pour lui et pour sa gloire, je souffrais de la présence de cette femme, et ce fut assez gauchement que je me laissai présenter à cette belle, qui en vérité ne l'était pas : « Ah çà! Thiébault, me dit-il, après quelques mots échangés, quand donnez-vous à dîner à madame et à moi? — Mais, répondis-je à cette question inattendue, monseigneur, quand vous voudrez. — Eh bien! après-demain. — Et quels sont les convives que vous me permettez de vous donner? » ...Et il compléta une table de vint-cinq couverts. La dame y eut la place d'honneur. Ne devais-je pas en agir ainsi vis-à-vis du maréchal, par reconnaissance et par souvenir?

En dépit de sa maîtresse, je me félicitais de relations qui me fournissaient l'occasion de lui renouveler mes hommages; par malheur, elles donnèrent lieu à une altercation qui fut pour moi le sujet d'un véritable désespoir, d'autant plus qu'elle fut inévitable. Voici le fait. Un jour que, pour les insatisfaisables besoins de son armée, je venais de recevoir 300,000 francs du duc d'Istrie, le maréchal Masséna me fit appeler et me dit : « Mon cher général, voici un état de 80,000 francs d'arriéré de solde et de traitement qui me sont dus. Je vous prie de me les faire payer sur les fonds que vous venez

de recevoir, et je compte, dans cette occasion, sur notre vieille amitié. — Mais, prince, lui répondis-je la sueur au front, ces fonds ont une destination spéciale; ils appartiennent à la subsistance de votre armée. — Ils appartiennent à ses besoins, reprit-il avec surprise et vivacité, et ce qui m'est dû fait partie de ces besoins. — Si vous aviez pris le commandement de ces provinces, vous seriez juge de ces distinctions, et personne au monde ne serait plus empressé et plus heureux que moi d'exécuter vos ordres en cela comme en toute autre chose; mais vous avez voulu qu'elles restassent au duc d'Istrie; dès lors il est le seul arbitre en cette question. — Je me charge de sa ratification, et ce que vous aurez fait sera bien fait. — J'en suis au désespoir, mais ce que je ne dois pas faire ne peut être fait par moi. — Et c'est vous, Thiébault, vous, qui me refusez ce payement? » Et chacun de ces « ¡vous » était pour moi un coup de poignard. Et en effet, comment comprendre l'atrocité de ma position pendant les vingt minutes que dura cette scène? De fait, la demande du maréchal était fondée, non sans doute quant à l'argent en litige, mais quant à elle-même; de plus, mon admiration et mon respect pour lui, l'indignation que me causaient les mauvais traitements dont il avait été déjà l'objet, la barbarie avec laquelle, et comme pour atténuer sa gloire, on l'avait forcé de se jeter en Portugal sans moyens de succès, les éternelles obligations que je lui avais, tout concourait à me faire souffrir davantage. Et pourtant, un sentiment qui dans ma vie a tout prédominé, parce que je l'ai toujours considéré comme constituant le véritable honneur, un sentiment qui formait pour moi plus qu'une religion, le sentiment de mes devoirs, opposait à ces insistances, ces emportements même, une barrière insurmontable. J'étais navré d'avoir à refuser quelque

chose au grand homme de guerre que je révérais à tant de titres et dont les moindres mots avaient été pour moi des ordres si absolus, que j'aimais enfin autant que je respectais; jamais je ne fis à ma conscience un plus douloureux sacrifice. Ajouterai-je que la manière dont le maréchal finit par élever la voix le fit entendre des personnes qui se trouvaient dans les pièces voisines, que la scène devint publique, que le payeur, dépositaire de 300,000 francs, en fut informé, et qu'on lui reporta même cette phrase, qu'en effet j'avais dite et répétée au maréchal : « Mais de grâce, monseigneur, et au lieu de me demander l'impossible, chargez votre secrétaire de se rendre avec quelques grenadiers chez le payeur et d'y échanger votre état quittancé contre les 80,000 francs qui vous sont dus. » Et ce payeur, nommé Jullien, retiré à Blois et qui lui-même me rappelait ce dernier fait il y a quelques mois, fut saisi d'une indicible frayeur à l'idée de ce moyen qui ne pouvait le compromettre en rien, auquel le maréchal n'eut pas recours, et il quitta de suite Salamanque et se sauva jusqu'à Valladolid.

Cependant le temps que le maréchal avait jugé à propos de consacrer au repos de son armée était écoulé; il fallait s'occuper du ravitaillement d'Almeida; il fallait essayer de rejeter l'armée anglo-portugaise au milieu des rochers du Portugal; en conséquence, il demanda au duc d'Istrie et exécutoirement aux ordres de l'Empereur la coopération de 1,500 hommes de cavalerie, de quinze à dix-huit pièces de canon et, comme réserve, une division d'infanterie, le tout tiré de l'armée du Nord; puis il fit lever les cantonnements et se porta de sa personne à Ciudad-Rodrigo. Or, le surlendemain de ce départ, le duc d'Istrie arriva à Salamanque vers onze heures du soir; il mourait de faim, je lui fis servir à souper; il était fatigué et il accepta mon appartement :

« ...Vous le voyez, mon cher Thiébault, me dit-il, je viens de ma personne et de mon propre mouvement combattre sous les ordres de mon doyen de grade et de gloire. — Monseigneur, lui dis-je, c'est un exemple qu'il était digne de vous de donner et qui, après de si tristes précédents, est ce que vous pouviez faire de plus utile pour le service de l'Empereur. — Aussi est-ce comme un chevalier français que j'arrive à la tête d'une poignée de braves. » A ces derniers mots, je le fixai; je n'avais pas besoin de son accent pour me rappeler son origine, et, derrière sa gasconnade chevaleresque, je craignis de deviner quelque arrière-pensée, qu'il me révéla d'ailleurs aussitôt en ajoutant que la réunion de la division d'infanterie, dont le maréchal Masséna lui avait parlé, aurait demandé trop de temps.

Ainsi arrivant, lui, maréchal, avec quinze cents chevaux et six pièces de canon, il espérait par une pareille fanfaronnade donner le change sur son intention bien arrêtée de ne pas prêter la division qu'il avait cependant promise. Or, pour une opération de guerre qui allait durer huit jours, au cours de laquelle on prévoyait un combat important, un maréchal tout seul, même avec son panache, ne pouvait pas remplacer une division; et, quand il s'agissait d'empêcher l'armée anglaise de nous suivre, quand il fallait la refouler par une action décisive, qu'y avait-il de plus obligatoire que de faire marcher la division Séras, et même de l'augmenter de quinze cents hommes de la garde pris à Valladolid, et de mille hommes pris dans mon gouvernement? Mais une conception si simple ne s'accordait pas avec l'ambition rivale des maréchaux. Oui, ces maréchaux, quand l'Empereur en les créant eut ravalé sa propre création par la médiocrité de ses choix, ne lui donnèrent d'abord que de la satisfaction, tant qu'il eut

besoin seulement de beaux noms, de beaux titres, de beaux habits et de belles fortunes. Sa cour fut resplendissante, et seize bâtons de maréchaux pouvaient y paraître un beau sujet d'orgueil ; mais, quand il lui fallut des hommes, il se trouva moins bien pourvu. et, tandis que les Masséna, les Lannes, qui méritaient une telle élévation, avaient été blessés par des assimilations indignes, ceux qui l'auraient également méritée et ne l'avaient pas obtenue étaient furieux, et ceux qui l'avaient obtenue sans la mériter s'étaient enivrés d'orgueil et par là même en étaient devenus moins dignes encore qu'auparavant.

De toute manière l'Empereur n'avait fait que des mécontents, et il avait fait naître ces jalousies, ces haines et ces conflits d'ambition qui aboutirent à des trahisons dans le service, à des abandons tels que ceux dont les guerres de Portugal et d'Espagne nous ont fourni tant d'exemples. Ainsi s'explique, vis-à-vis du maréchal Masséna, la conduite du duc d'Istrie, qui, malgré toutes ses qualités personnelles, ne pouvait pas plus que d'autres, beaucoup moins bienveillants que lui, se résoudre à assister au succès militaire d'un chef qui lui était supérieur en mérite, mais égal en titre. Pour en revenir à la gasconnade derrière laquelle il masquait assez effrontément son refus de coopération effective, je l'eus à peine entendue que je compris qu'un tel refus allait mettre en question la dernière opération de guerre que l'armée de Portugal devait tenter contre l'armée anglaise. Oui, j'avais au premier moment félicité le duc d'Istrie de venir généreusement se mettre en personne aux ordres du maréchal Masséna; mais, dès qu'il se fut démasqué et que j'eus appris de lui-même, par la suite de son discours, la sorte de trahison que cachait cette générosité apparente, je ne pus que me taire; et peut-être mon

silence put-il paraître trop significatif; il me fut impossible d'articuler un mot.

Quoi qu'il en soit, les troupes composant l'insignifiant renfort si pompeusement précédé par le duc d'Istrie, ne devaient arriver que le jour suivant; le duc passa ce jour à Salamanque, et je voulus du moins profiter de sa présence pour en tirer quelque chose dans l'intérêt de mon gouvernement. Je lui présentai donc les officiers de la garnison, les chefs des administrations militaires, les autorités espagnoles, enfin le recteur et les doyens de l'Université; puis, au moment où ces derniers le saluèrent : « Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence voit dans ces messieurs les derniers chefs d'une Université qui, en ancienneté comme en illustration, fait partie des quatre premières du monde. Fondée par Alphonse IX, elle a eu pour protecteurs presque tous les rois et reines d'Espagne depuis le douzième siècle; une foule de papes ont rivalisé d'ardeur avec ces rois pour attacher leur nom à son histoire, à laquelle se rattachent les plus nobles souvenirs; les chefs des plus grandes familles du royaume ont constamment ambitionné d'être ses avocats, sous le titre de ses conservateurs, titre que des infants mêmes ont porté; elle a eu jusqu'à quatorze mille étudiants; des rois étrangers ont eu recours à elle comme arbitre dans de grandes et difficiles questions, et des princes souverains ont vainement sollicité le titre de docteurs honoraires de ses Facultés. Eh bien, monseigneur, après une si longue illustration, elle vient de subir l'effet des bouleversements qu'entraîne la guerre. Ses salles sont désertes, ses cours et ses portiques abandonnés; mais aussi elle réserve une gloire durable à celui qui lui rendra ses chefs et ses maîtres, qui rouvrira ses classes, qui rappellera ses étudiants, et qui surtout appropriera au temps présent les statuts qui les régis-

saient. Sûr que Votre Excellence est digne d'apprécier un tel honneur et qu'Elle peut mieux que personne autre réaliser un tel espoir, je regarde comme un devoir de lui soumettre la proposition de couronner les travaux de tant de monarques et de tant de siècles en relevant de sa ruine actuelle l'antique Université de Salamanque. »

Cette ouverture sourit au duc d'Istrie. Après avoir adressé quelques mots obligeants à ces messieurs et avoir loué cette nouvelle preuve de mon zèle, il demanda ce qu'il y pouvait : « Mais, lui répondis-je, m'ordonner de vous remettre, à votre retour à Rodrigo, un rapport général sur cet objet, et faire espérer à ces messieurs que vous en prendrez le contenu en considération. — Certainement, reprit-il, je leur promets tout ce qui sera en mon pouvoir, et vous pouvez ainsi qu'eux compter sur ma parole. »

En réveillant ainsi les échos abolis de l'Université de Salamanque, j'avais pour but, dans les circonstances difficiles où je me trouvais, de produire un effet moral sur l'esprit des habitants et de me gagner des partisans qui seraient intéressés au maintien de l'ordre et de mon autorité; toutefois, en proposant au duc d'Istrie un rapport justificatif, je m'étais chargé d'un travail assez considérable, et il ne me restait pas dans la journée un moment que je pusse y consacrer. Je fis donc le sacrifice de mes nuits; mais il n'existait pas d'ouvrage qui pût me fournir les matériaux nécessaires; je ne pouvais perdre mon temps à fouiller les archives, et, pour me sortir d'embarras, je résolus d'avoir recours à tout ce qui restait de membres de cette Université. Chaque soir, à dix heures, les ayant réunis chez moi, je les interrogeais d'après des séries de questions préparées ou qui se présentaient au cours de la séance; je rédigeais les explications qu'ils se trouvaient en état de

me donner; ils se chargeaient des questions nécessitant des recherches, et dont ils me rapportaient par écrit les réponses. A la seconde de ces séances, mon plan était arrêté ; à la douzième, le travail terminé. Je ne m'étais pas couché; mais j'avais tracé le seul tableau historique qui existât de cette Université ; j'avais présenté la situation entière, indiqué le moyen de la recréer, et le tout, recopié en deux cents pages in-folio, fut présenté au duc d'Istrie lorsque, quinze jours après son départ, il repassa à Salamanque. Il en fut étonné, renouvela ses promesses; tout le monde espéra, et cette espérance n'eût pas été vaine si le duc d'Istrie avait conservé le commandement de l'armée du Nord; mais, par un châtiment de sa conduite, il ne tarda pas à être remplacé et il le fut, l'Empereur ne sachant plus à qui se vouer, par le général Dorsenne, dont je n'avais rien de réparateur à attendre. Dès lors, tout mon labeur n'aboutit qu'à me permettre de faire traduire et imprimer en espagnol mon rapport, à le faire adresser au roi Joseph, à tous ses ministres, à tout ce qui restait des membres de cette Université, et aux autorités et principaux fonctionnaires de la province; en outre, je fus nommé l'un des docteurs de cette Université, et même on demanda pour moi le titre de l'un de ses juges conservateurs, titre dont étaient alors revêtus les ducs de Medinaceli et de l'Infantado, et que je ne reçus pas, attendu qu'il se trouvait incompatible avec ma qualité d'étranger. Le même motif ne permit pas de le donner au duc de Wellington, qui, comme moi, mais sans autres motifs que son pouvoir, fut nommé docteur en toutes Facultés, ce qui porta à deux le nombre de ces docteurs honoraires.

Cependant la dernière opération de l'armée du Portugal se poursuivait. Le 25 avril, le maréchal Masséna avait quitté Salamanque; le 26, il était à Rodrigo; le 30,

lendemain du jour de leur arrivée, il passa la revue des sixième et huitième corps; le 1er mai, celle des deuxième et neuvième. Ces quatre corps formaient trente-cinq mille combattants, dont mille huit cents de cavalerie, et n'avaient que vingt pièces de canon. Le duc d'Istrie, arrivé le 2 mai, avait porté le nombre des présents sous les armes à trente-six mille six cents, et, comme il amenait trente attelages pour l'artillerie et six pièces attelées, on put augmenter de seize le nombre des bouches à feu. Le même jour, le maréchal adressa à son armée une proclamation énergique, et, par une disposition dont le motif m'échappe, laissant à la division Clauzel le soin de garder les communications de Rodrigo à Salamanque, il passa l'Azaba pour livrer bataille à un ennemi occupant des positions retranchées, avec trente mille Anglais, trente-cinq mille Portugais et tout le corps de don Julian, en position à Nava de Avel.

Le 3, au matin, l'attaque commença par celle de Fuentes de Onoro. Ce village fut enlevé. Son occupation coupait la ligne ennemie; mais trois divisions anglaises occupaient le plateau auquel il est adossé; l'une de ces divisions se précipita dans le village et le reprit; il fut réattaqué par la brigade Ferey, soutenue par quatre bataillons de la division Marchand, et réoccupé par nos troupes. Objet d'une lutte acharnée, on s'y battit toute la journée; vers la nuit, nous reperdîmes la partie haute du village, mais la partie basse nous resta.

Pendant la nuit du 3 au 4, lord Wellington, de plus en plus frappé de la nécessité de ne pas nous laisser reprendre possession de la partie haute du village, remplit de troupes toutes les maisons, en garnit les murs et les rochers voisins, au point que le maréchal jugea qu'il lui en coûterait beaucoup trop d'y forcer l'ennemi et employa cette journée à reconnaître le front et les flancs

de ses positions. A la suite de ces reconnaissances, l'armée se trouva, le 5 à la pointe du jour, avoir refusé sa droite sans évacuer Fuentes de Onoro; puis, par un mouvement magnifique ayant débordé la droite de l'ennemi, elle devint maîtresse du terrain assez accessible qui sépare Nava de Avel de Pozobello, et fut en mesure de prendre le duc de Wellington en flanc et à revers, et de le jeter dans le cul-de-sac formé par la Côa, l'Agueda et le Douro. Dans cette situation, au milieu des récifs dont sont hérissés les bords de ces torrents, l'armée anglaise était d'autant plus certainement perdue qu'il ne lui restait comme moyen de retraite qu'un seul petit pont à peine praticable pour des chevaux. Le début du combat de Pozobello fut digne de la conception de cette manœuvre; le général Maucune, avec sa brigade, attaqua la position de Pozobello, défit la division anglaise qui s'y trouvait, lui tua trois cents hommes, en prit deux cent cinquante et la bouleversa. Peu après, le 50e de ligne anglais fut taillé en pièces; l'ennemi pendant une lieue fut mené battant, et la cavalerie illustra ce mouvement par des charges superbes. Le général Fournier, entre autres, rompit des lignes, enfonça des carrés; soutenu par la brigade Watier, il bouleversait tout ce qui lui faisait face. Au milieu d'une de ces mêlées, un général anglais avait déjà rendu son épée, et tout son corps était prisonnier, lorsque le malheur voulut que le cheval du général Fournier fût tué, et cette fatalité fut au même moment accompagnée d'une autre. Le général Montbrun avait enveloppé trois carrés anglais qui étaient pris si la division du général Mermet avait suivi, ainsi qu'elle le devait, le même mouvement; faute de ce concours, ils nous échappèrent. Cependant ces contretemps ne devaient produire que quelques moments de retard; l'inégalité des forces compensée par l'habileté du maré-

chal semblait avoir disparu, et l'armée anglo-portugaise subissait un effroyable désastre; mais, il faut le dire, quelque douloureux, quelque humiliant que soit ce souvenir, quand la victoire était assurée, quand il n'y avait plus qu'à achever la défaite de l'ennemi, quand les troupes, au dernier point exaltées par l'habileté de la disposition, par le résultat des brillantes charges, ne demandaient qu'à en venir aux mains et haletaient du désir de rivaliser de prodiges, des généraux français refusèrent de combattre. Par suite de cette inconcevable rébellion que le maréchal Masséna n'eut plus l'énergie nécessaire de punir en brûlant la cervelle à un des généraux qui bravaient son autorité, par suite enfin de cette infatigable fortune qui a fait du duc de Wellington un héros et, aux yeux de quelques niais, un grand homme, nos troupes s'arrêtèrent devant le succès et reculèrent devant la victoire, et cela au moment où de son côté le général Ferey reprenait toute la partie haute de Fuentes de Onoro, que l'inaction du reste de l'armée le força d'abandonner à nouveau.

Comme nous n'avions pas profité du mouvement qui nous avait portés en arrière de l'aile droite de l'ennemi, celui-ci avait repris tous les avantages résultant de la disproportion des forces et de ses positions presque partout favorables à la défense. Son armée entière fut de nouveau ralliée et réunie; une nuit suffit pour que tous les points abordables de sa ligne se retrouvassent hérissés de retranchements, et il n'y eut plus rien à tenter; mais le maréchal avait deux raisons pour rester en présence, l'une d'attester qu'il était maître du champ de bataille, l'autre de faire exécuter relativement à Almeida les ordres que l'Empereur avait donnés. Ces ordres consistaient à faire sauter les fortifications, à enclouer les pièces et à détruire tout ce qui, sous les

rapports de la guerre, pourrait servir à l'ennemi. Afin d'en assurer l'exécution, il fallait continuer à faire face, et pour cela avoir de quoi soutenir les attaques, si l'ennemi en présentait; or il ne restait pas cinq cartouches par homme, ce qui détermina le maréchal à charger le général Lamothe d'aller en toute hâte chercher à Rodrigo des munitions, qui en effet arrivèrent dans la soirée. Quant à Almeida, le maréchal transmit immédiatement par une lettre ses ordres au général Brenier, commandant cette place, et il ajoutait : « Prévenez-moi de la réception de cette lettre par quatre salves de vingt-cinq coups de canon de votre plus gros calibre, tirés à cinq minutes d'intervalle, demain soir à dix heures et dans la direction de nos positions; et, les ordres exécutés, retirez-vous avec votre garnison par Barba de Puerco. » Toutefois, écrire la lettre était facile, mais la faire arriver l'était beaucoup moins. Six mille francs de récompense, promis à qui parviendrait à la remettre, firent apparaître trois hommes de bonne volonté; tous trois furent acceptés; on fit trois copies de la dépêche, chacune de ces copies tenait sur un papier d'un pouce de large et de deux pouces de long; enfin on recommanda aux porteurs de la manger s'ils ne pouvaient pas la sauver, et, s'ils étaient pris, de se donner pour des déserteurs. A huit heures du soir, ces trois hommes partirent : un seul arriva, et ce fut un nommé André Tillet, du 6e léger. Le 7, à dix heures du soir, les quatre salves s'entendirent. Dans la nuit du 7 au 8, et après avoir inquiété l'ennemi par des reconnaissances continuelles, le maréchal quitta Pozobello et reporta toutes ses forces devant Fuentes de Onoro, ce qui fit croire au duc de Wellington que l'on en revenait à une attaque sur le centre ou le flanc gauche de ses lignes, et l'obligea à tenir ses troupes sous les armes pendant toute la journée.

Le 9, le maréchal conserva ses positions et harcela par de nouvelles reconnaissances l'ennemi, qui n'osa quitter ni ses rochers, ni ses retranchements; puis, le 10 au matin, il se mit en pleine retraite, suivi de l'armée anglaise que par ce mouvement il éloignait d'Almeida. La garnison de cette ville allait donc être sauvée; en effet, à minuit, il eut la satisfaction d'entendre une détonation sourde et prolongée annonçant que les fortifications de la ville étaient détruites, et bientôt il apprit que le général Brenier et sa garnison avaient pu avant le jour rejoindre le deuxième corps. Les seuls ordres que l'Empereur eût donnés au maréchal étaient de cette sorte exécutés.

Le 11, le maréchal Masséna fut informé que le maréchal Marmont, arrivé depuis le 7 sous le prétexte de remplacer le maréchal Ney au sixième corps, venait en réalité prendre à sa place le commandement de l'armée de Portugal. Il lui remit ce commandement à l'instant et partit le même jour pour Paris.

Tel est le dernier fait d'armes du maréchal Masséna à la suite de sa dernière campagne. Maintenant a-t-il été, pendant cette expédition, au-dessous de lui-même? Il est des gens qui ont pu le dire; il n'est personne qui l'ait prouvé. Et en effet, du commencement de la campagne jusqu'à la fin, il est constamment desservi (1), d'abord par l'Empereur, qui ne lui donne que la moitié des troupes nécessaires pour réussir, qui le fait seconder par des hommes impossibles à subordonner, et qui, pour une expédition qu'il fallait brusquer, lui impose quatre mois

(1) Il fut aussi, et avec non moins de persistance, desservi par les circonstances, et, pour ne citer qu'un petit fait, le malheur voulut qu'au début de la campagne nous eussions à Parba, avec les partisans portugais de Silveira, une affaire dans laquelle ceux-ci nous prirent un bataillon suisse de cinq cents hommes.

de retard; ensuite il est desservi par les guides qui doivent le conduire et qui, ayant à leur tête le lieutenant général marquis d'Alorna, célèbre par de nombreux travaux sur la défense de cette partie du royaume, lui font attaquer de front une position qui par deux sentiers, et nullement par le chemin de Mealhada, pouvait être tournée, et, indépendamment des morts et des prisonniers, lui font payer le revers résultant de cette erreur par le massacre de trois mille six cents blessés, dont aucun ne devait l'être; il est desservi par le maréchal Soult, qui, alors qu'il a conçu de nouveaux plans pour réparer les fautes dont il n'est pas responsable et pour sauver les conséquences d'un mauvais début, est mis à sa disposition et s'amuse sur la route à des opérations de bricole pour se créer le prétexte de ne pas accourir; il est desservi par ses généraux, par Reynier, l'un des plus habiles cependant qui nous restassent, mais qui à Sabugal ne tient pas compte de ses avertissements et de ses prévisions, par ce même Reynier qui à Pozobello (et de concert avec d'Erlon, qui voulait en finir de cette campagne pour passer dans le midi de l'Espagne; de concert aussi avec Junot et Loison, qui, las du Portugal, avaient hâte de rentrer à Paris) oublia son passé, son titre de général français, et ne tira pas un coup de fusil. Et ces combats de Fuentes de Onoro et de Pozobello, qui rappellent l'abandon de ces généraux, ne rappellent-ils pas aussi l'audace avec laquelle, malgré son âge et ses infirmités, le maréchal Masséna attaqua soixante-dix mille hommes avec trente-six mille cinq cents combattants? Ne rappellent-ils pas le génie qui lui fit concevoir et exécuter une manœuvre qui, annulant l'avantage des positions et des forces, arrachait la victoire au duc de Wellington, anéantissait l'armée anglaise et nous rendait la Péninsule? Et telle est la conduite sur laquelle

les antipathies impériales ont donné le change et que, depuis vingt-six ans, on calomnie sans qu'il se soit élevé une voix pour rétablir les faits, et cela, comme si le maréchal Masséna n'avait laissé ni famille, ni une âme qui dût s'intéresser à sa gloire; ou comme si sa famille, pour tout ce qui tient à son illustration, n'était composée que de sourds ou de muets, alors que des ouvrages, qu'une grande vogue colporte, contiennent sur cette dernière campagne du maréchal les assertions et les passages les plus inconvenants, les plus calomnieux, les plus faciles à anéantir.

Le maréchal Masséna se montra donc en Portugal chef aussi habile, aussi audacieux qu'autrefois; les faits sont là pour le prouver, et tout ce que la justice permet de dire, c'est que, moralement égal à lui-même, digne de son passé, il était physiquement très affaibli, et que, pour soutenir les éclairs de son génie, il lui manqua peut-être cette exaltation des forces, ces élans suprêmes d'énergie, qui parfois, malgré la trahison des hommes et des circonstances, parviennent à forcer le sort lui-même à changer.

Quoi qu'il en soit, le maréchal Masséna parti, le duc d'Istrie retourna avec son escorte à Valladolid, où, pour mon malheur et celui de l'armée, il fut, comme je l'ai dit, remplacé par le général Dorsenne. Quant au maréchal Marmont, qui remplaçait le maréchal Masséna, il prit, avec les trois corps de l'armée du Portugal, position à Plasencia pour observer l'armée anglo-portugaise; le duc d'Abrantès et les généraux Loison et Solignac rentrèrent, ainsi que d'autres, en France; je restai à Salamanque, à la fois comme gouverneur et comme commandant l'avant-garde de l'armée du Nord, et le comte d'Erlon, avec son corps d'armée réduit à six régiments, passa le Tage et, réuni au cinquième corps, con-

tribua à faire lever le siège de Badajoz, que lord Beresford assiégeait avec quinze mille Portugais et je ne sais combien d'Espagnols.

Les allées et venues nécessitées par la dernière opération de guerre du maréchal Masséna avaient amené le duc d'Abrantès à passer avec son corps d'armée par Salamanque; dès que j'en avais été informé, je lui avais écrit pour lui offrir chez moi le logement et la table qu'il avait acceptés à l'allée (1) comme il les accepta au retour. Prêt à me quitter : « Ah çà, me dit-il, est-ce que vous n'êtes pas comte? — Tout ce qui est grâces, répondis-je en riant, est conte pour moi. — Comment, vous n'avez ni titre ni dotation? — Ni l'un ni l'autre. — C'est absurde, et ce ne peut être qu'un oubli; mais moi, je n'oublierai pas. » Trois semaines après, je reçus de l'archichancelier l'avis de ma nomination de baron

(1) C'est pendant cette cohabitation momentanée qu'il fut frappé de la manière dont ma maison était tenue, et surtout de la ponctualité par laquelle le moindre retard était évité. Quand, par exemple, je demandais mes chevaux à trois heures du matin, ma porte s'ouvrait entre le premier et le second coup d'horloge. « Je ne connais personne, me disait-il, qui à l'armée soit servi comme vous. » Bien d'autres me l'ont dit, mais il y avait à cela bonheur et bien joué : bonheur, en ce que Jacques Dewint, dont j'ai déjà parlé, était le premier serviteur du monde; bien joué, en ce que, identifié à moi, il s'occupait de moi comme de lui, de mes affaires comme si elles avaient été les siennes, et qu'à part ce qui tenait à mon service personnel, qu'il faisait exclusivement, il était traité comme moi et avait une autorité absolue. Ainsi, et sans parler de ses gages qui par leur taux équivalaient à un traitement, de sa mise qui était parfaite, de ses manières distinguées, de sa position qui était celle d'un intendant plus que d'un valet de chambre, il avait son couvert mis dans une pièce à part, il était servi par un de mes domestiques, il montait les mêmes chevaux que moi; quand il montait à cheval, on lui tenait l'étrier; il vendait les chevaux qu'il jugeait m'être inutiles et achetait ceux dont j'avais besoin; il arrangeait tout ce qui tenait à mes équipages, il touchait et me gardait tout mon argent; bref, je ne me mêlais et je n'avais à me mêler de rien, tant il mettait d'amour-propre à ce que personne ne fût aussi bien servi que moi.

que je trouvai plus absurde que l'oubli. Ma première pensée fut de ne pas prendre un titre auquel d'ailleurs aucune dotation n'était jointe; mais on me repéta tellement que j'allais créer contre moi un nouveau grief, afficher du dédain pour ce qui émanait de l'Empereur, que ce serait donner quittance de tout mon avenir; bref, on me prêcha si bien que je pris le titre, sans en remercier personne, sans accuser même réception de l'avis; et, quoique cela ne coûtât que trois cents francs, je ne fis pas expédier l'ordonnance d'usage en pareil cas (1), et je restai dans cette situation, attestant à quel point j'étais choqué de la faveur, jusqu'au commencement de l'année 1830. A cette époque fut rendue une décision portant que quiconque n'aurait pas pris l'ordonnance de son titre dans l'espace de six mois en serait déchu. Entre ne pas faire cas d'une chose ou en être déchu par acte inséré au *Moniteur* et au *Bulletin des lois* la distance est immense, et, quoique ce fût alors une dépense de cinq cents francs pour les barons se trouvant dans ma catégorie, je la fis; mais, grâce à ma négligence, l'ordonnance n'était pas rendue lors de la révolution de Juillet; pour la faire rendre, on me demanda un serment à Louis-Philippe, et ce serment, je ne l'ai pas encore prêté aujourd'hui, 2 juillet 1836, de sorte que je n'ai pas plus d'ordonnance que si je n'en avais pas fait les frais. Ajouterai-je, à propos de ces puérilités, que, le comte d'Artois m'ayant donné le titre de comte dans une lettre de chevalier de Saint-Louis (2), on me

(1) C'est pour cette raison que le nom du baron Thiébault ne figure pas sur la liste des membres de la noblesse impériale, liste dressée par Émile Campardon d'après les registres de lettres patentes conservés aux Archives nationales. — Publication de la Société de l'histoire de la Révolution française. Paris, 1889. (Éd.)

(2) Cette pièce fut perdue; il me reste le certificat de ma réception de chevalier de Saint-Louis, et il porte le même titre; mais il n'est signé que de la griffe de Son Altesse Royale

conseilla de prendre ce titre et de le faire régulariser lorsque ce prince monta sur le trône? Et en effet j'aurais pu lui dire : « Sire, de la part d'un roi de France, erreur même fait comte. » On comprend que je me bornai à en rire. Et cependant on se donnait alors des titres à moins de frais. M. d'Arlincourt ayant signé une lettre au duc Decaze : V. d'Arlincourt (V. pour Victor), ce ministre lui répondit « A Monsieur le vicomte », et c'est depuis ce temps et de cette manière qu'il y a un vicomte d'Arlincourt.

L'armée de Portugal ayant pris position en avant de Plasencia pour couvrir Madrid et se porter sur le flanc droit ou les derrières de l'armée anglo-portugaise si celle-ci passait l'Agueda, la cavalerie de l'armée du Nord étant rentrée à Valladolid, une ère de repos et d'expectative paraissant ouverte, je me trouvai n'avoir plus à penser qu'au besoin de mes troupes et à la surveillance de l'ennemi; dès lors, libre de mon temps, je m'efforçai d'adoucir les traces de tant de désordres, confiscations et dévastations, de remettre quelque équilibre entre les charges et les ressources, enfin de consoler les habitants par quelques preuves de sollicitude; mais, sous ce premier rapport, les difficultés s'étaient fort accrues. En effet, l'armée du duc de Wellington, réunie entre l'Agueda et le Tage, ne me permettait de rien tirer de cette partie de l'Estrémadure, et don Julian, de nouveau établi entre l'Agueda et la Tormes, gênait d'autant plus nos moindres arrivages qu'il avait à faire oublier sa négociation avec moi; il était surveillé et stimulé par le marquis d'Espagne, que la junte de Cadix avait envoyé dans l'Estrémadure comme commandant supérieur, parce qu'elle ne se fiait plus assez à don Julian et ne voulait pas l'abandonner à lui-même.

Faute de pouvoir faire donner suite à des projets que

ces difficultés rendaient impossibles, je débutai par ce qui restait possible, et, pour commencer par Salamanque, je m'appliquai à y faire régner la tranquillité, à y rendre la justice conciliatrice, à y faire respecter tous les intérêts; la ville fut tenue dans un parfait état de propreté, elle fut éclairée; toutes les maisons furent numérotées et les noms des rues et des places inscrits, comme à cette époque ils l'étaient à Paris. Ainsi que je l'avais fait à Burgos, je défendis de continuer à enterrer dans les églises, et, me fondant sur une disposition prise à cet égard par le conseil de Castille en 1799, je consacrai aux sépultures un vaste enclos de moines; puis, pour que rien ne manquât, je fis construire des voitures de deuil et des corbillards, et je compris toute cette administration des sépultures dans les attributions de la municipalité.

J'ai dit, en parlant de mon séjour à Salamanque en 1801, que l'évêque de cette ville, don Tavira, avait tenté d'inutiles efforts pour mettre le palais épiscopal en regard avec la cathédrale, c'est-à-dire pour substituer une belle place aux hideuses maisons qui séparaient les deux monuments. Il fallait, autour de ces maisons, cheminer dans une rue sinueuse, étroite, infecte, pour arriver au palais, l'un des plus beaux que je connaisse. Dix ans après, réunissant à Salamanque tous les pouvoirs, je me rappelai ce fait et je résolus d'exécuter, moi, simple infidèle, un projet où le Fénelon de l'Espagne avait échoué. Mais, pour ne pas être arrêté dans cette entreprise, pour échapper à l'efficacité des réclamations que les membres du chapitre auquel ces maisons appartenaient, ne pouvaient pas manquer de faire, je préparai tout dans le plus grand secret, et, mes mesures prises, je publiai mon arrêté basé sur la salubrité, sur le vœu constamment émis par les habitants de Salamanque, sur l'autorité morale d'un des prélats dont l'Espagne s'était

le plus justement honorée, etc. Quant à l'exécution, je donnai cinq jours aux chanoines, ou à leurs locataires, pour évacuer les vingt ou trente maisons dont je me trouvais ordonner la démolition, ajoutant qu'il fallait que, sous deux fois vingt-quatre heures, chacune de ces maisons fût contradictoirement estimée, faute de quoi il y serait procédé d'office, et je renvoyai au surplus le chapitre par-devant le roi pour faire inscrire la valeur de ces maisons sur le grand livre de la dette publique.

Mon arrêté, daté de la veille, à peine affiché et transmis à qui de droit, m'arrivèrent en députation les hommes les plus notables du chapitre, demandant révocation de l'arrêté ou du moins sursis, ce qui en résultat eût été la même chose. Je les reçus comme j'avais l'habitude de recevoir de semblables demandes, et ils résolurent de recourir à Madrid: mais mon arrêté ayant été publié après le départ du courrier, ils durent expédier un exprès, ainsi que je l'avais prévu et que j'en fus informé de suite; il ne leur restait toutefois que trois jours et demi, et, en quatre-vingt-quatre heures, il était impossible, dans un pays où il n'y a pas de poste, d'aller à Madrid, d'avoir une réponse qui ne pouvait être libellée qu'en conseil des ministres présidé par le roi, et de la rapporter à Salamanque. Rien ne fut donc changé à ma marche que rien ne menaçait.

Dès le troisième jour, les évaluations étaient faites d'office, les chanoines n'ayant voulu prendre part à aucune, et le cinquième jour, quatrième de l'affichage, à quatre heures du matin, la démolition commença; pour chacune des maisons, elle fut faite, sous la surveillance d'un officier du génie, par deux maçons du pays et six soldats de corvée commandés par un caporal; soldats et maçons, renouvelés de six heures en six heures, travaillèrent sans discontinuer de jour et de

nuit. Bon nombre de chanoines habitaient ces maisons et n'avaient pas bougé; en prévision de cette attitude, j'avais donné des ordres d'avance, et le nombre des démolisseurs fut doublé chez eux; on devine avec quelle vitesse ils décampèrent. Je fis bien, au reste, de me dépêcher; car, le surlendemain, arriva de Madrid l'ordre de surseoir; mais tout était à bas; il ne restait plus que des décombres à déblayer, et la question était tranchée. Rien ne fut donc interrompu, et comme, d'une part, là où il n'y a plus d'intérêt il n'y a plus d'opposition; comme, de l'autre, en ce qui est bon et utile, le fait accompli se justifie de lui-même, je finis par être approuvé à Madrid, de même qu'à l'exception de quelques chanoines (1), je fus applaudi à Salamanque. A peine indiquée, cette place avait déjà reçu mon nom; un arrêté de la municipalité

(1) Cet acte de vigueur à l'égard des chanoines m'en rappelle un autre dont je dus me rendre coupable vis-à-vis d'un moine. Par quelques familles de Salamanque avec lesquelles j'étais en relation, j'avais appris qu'une dame du pays allait être ruinée parce que ce moine, nommé Manuel Riesco, venait de recevoir donation de tous les biens de la mère de cette dame; la donation était faite par le mari défunt de la dame, à l'aide de lettres datées du Purgatoire. Je vis ces lettres, où le mari présentait la donation comme pouvant seule sauver et son âme et celle de sa femme, et par lesquelles il chargeait le futur moine de se faire investir des biens à lui donnés. Ma première pensée fut de faire arrêter l'imposteur, de le faire juger et condamner, fouetter et marquer comme escroc; mais la dame intéressée fut si effrayée de ce moyen que je dus me borner à faire appeler le moine, à le traiter comme un misérable et à lui signifier que si, dans les vingt-quatre heures et sans que j'y fusse pour rien, il ne faisait pas un acte authentique contenant abandon des deux tiers de la succession, et s'il ne déclarait qu'en faisant cette remise il obéissait à l'équité, à sa conscience et à la voix de Dieu, si enfin son acte n'était jugé irrévocable par ceux qui auraient à l'examiner, je l'enverrais en France attaché à l'affût d'un canon. L'acte fut fait et bien fait; la restitution s'en suivit, mais qu'en sera-t-il advenu après notre départ? Il faudrait être Belzébuth en personne pour deviner de quoi la rapacité, l'amour de la spoliation, la vengeance ont pu, dans cette circonstance, rendre un prêtre capable.

consacra ce que la voix publique avait provoqué, ce que l'opinion sanctionna. Cet arrêté me fut apporté en cérémonie, et, devenant le parrain de cette place, je fus naturellement entraîné à l'embellir (1).

De même que je m'étais fait à Burgos un appartement à la française, je me créai à Salamanque une belle habitation, c'est-à-dire un hôtel comme on en possède à Paris; décors gracieux, distribution parfaite, trois salons, beau rez-de-chaussée entre cour à porte cochère et jardin anglais, orné de grottes en rocailles qui servaient de fondation à un pavillon; c'était charmant; il ne s'agissait plus que d'avoir le temps d'en profiter.

Un soir, je me promenais hors la porte de Valladolid avec le commissaire général de police, ce digne Vega, et je ne sais plus quelle mesure d'utilité publique nous discutions ensemble, lorsque le tintement prolongé d'une petite cloche finit par distraire mon attention. C'était, me dit le commissaire général, la cloche de détresse d'un petit couvent; les Trappistines habitant ce couvent étaient vouées à une reclusion, à un isolement éternels, et ne vivaient que des aliments à elles apportés par charité; parfois on les oubliait, et, quand la faim leur devenait trop cruelle, elles sonnaient la cloche que nous entendions. Il y avait bien une heure que cela pouvait durer; à grands pas je marchai vers le couvent; Vega me suivait. A travers le guichet de la porte qui, après qu'il eut sonné, s'était ouverte, il annonça le gouverneur, en ajoutant : « Ouvrez, c'est lui qui l'or-

(1) L'achèvement de la « piaza del General Thiébault » donna lieu à des travaux plus importants qu'on ne les avait prévus. La pente du terrain nécessita d'immenses remblais; il fallut même de fortes traverses pour résister à la poussée des terres, et, à l'extrémité de la place, un escalier pour communiquer avec une rue qui se trouvait à dix pieds plus bas que le terre-plein; ces travaux s'exécutèrent d'après le plan de mon aide de camp Vallier.

donne. » Aussitôt des pas précipités nous avertirent du départ rapide de notre première interlocutrice; puis, après quelques minutes d'un entier silence, une autre voix interrogea de nouveau, reçut la même réponse, et, sur un : « Mais vous, qui êtes-vous? » le commissaire général de police s'étant fait connaître, cette porte par laquelle on sort de cette vie avant même de passer dans l'autre, cette porte qui ne s'ouvrait que pour se refermer pour toujours sur les tristes victimes qui, dans l'âge des plus douces illusions, s'ensevelissent en un tombeau, cette porte grinça sur ses gonds et s'ouvrit. Je franchis le seuil au delà duquel l'éternité commence, la mort est le seul remède, les douleurs la seule existence, le désespoir le dernier sentiment qui rappelle la vie; une espèce de tambour traversé, je suivis une galerie basse, étroite, noire de vétusté, ne recevant de jour que sur un cloître servant de cimetière, envahi par les ronces, n'ayant d'éclaircies qu'à la place des fosses récentes et bordé par des cellules, véritables cercueils sans lumière et sans air. Sur un des côtés de ce cloître s'ouvrait une petite église sans autre ornement qu'un autel en bois vermoulu, et au milieu de laquelle une lampe, jetant par intervalles un feu mourant, semblait éclairer les abords du néant. Je parvins au réfectoire, dans lequel, aux jours même d'abondance et de fête, les plus grossiers et les moins nutritifs des aliments n'étaient distribués avec parcimonie que pour prolonger une atroce agonie, et où la chaleur du jour, la pureté de l'air étaient remplacées par un froid humide, par l'odeur de la moisissure et des émanations cadavériques, seul legs qu'en cessant de souffrir on pouvait se faire en ce hideux réduit. Enfin je me trouvai en face de dix ou douze femmes, plutôt de douze spectres; chaussées de sandales, n'ayant ni bas ni linge, couvertes de haillons de bure noire, avec un voile de

même étoffe retombant jusqu'à la ceinture, ces créatures ne paraissaient n'avoir ni âge ni forme humaine; leurs voix sépulcrales, affaiblies d'inanition, cet aspect de néant et de misère, ces formes encore vivantes et végétant sur le bord de leurs fosses creusées par elles, ce lieu où toute plainte est un scandale, tout regret un blasphème, tout soupir un crime, tout cela me pénétrait d'une indicible tristesse.

Cependant, ayant respectueusement salué ces malheureuses et m'adressant à celle qui de quelques pas devançait les autres : « Ma sœur, lui dis-je en espagnol, c'est la volonté de vous secourir plus vite qui m'amène devant vous. » Pour réponse, elle me salua, et je repris : « Dites-moi pour quel moment des vivres vous sont nécessaires. — Aucune de nous n'a mangé depuis hier », me répondit-elle, et elle m'apprit que leur nourriture se bornait à du pain, des poissons secs, des légumes et de l'huile. En toute hâte j'expédiai Vega, afin qu'il fît apporter à dos d'homme ce qu'il fallait pour subvenir à de si urgents besoins, et j'annonçai que je ne quitterais le couvent qu'après l'arrivée des vivres.

En attendant, je me fis mettre au courant de tout ce qui concernait les habitantes du couvent; je parlai de leur règle, elle était terrible; je m'informai de leur nombre, de ce qu'il fallait pour un vêtement complet, de ce qu'elles consommaient par jour, de leurs autres besoins, ceux de leur église y compris; et quand, les vivres arrivés, je quittai ces malheureuses, je leur promis de ne pas les oublier en leur demandant de ne pas m'oublier dans leurs prières. Et en effet, devenues les objets de ma sollicitude, indépendamment du pain, du poisson et des légumes frais qu'on leur portait tous les matins, elles furent approvisionnées en poissons, légumes secs, en sel et en huile, et reçurent je ne sais plus combien de

pièces de bure noire pour raccommoder ou remplacer leurs lugubres vêtements; enfin, la veille de mon départ de Salamanque, je leur envoyai double approvisionnement et je les recommandai au préfet de la province (1).

Après ces souvenirs pour ainsi dire administratifs, je place ici quelques faits rappelant les relations de mon gouvernement avec l'armée; ils n'ont guère plus de suite, n'offrent pas davantage un grand intérêt historique; mais j'aurais regret de les avoir omis, et le lecteur les prendra pour ce qu'ils valent.

J'ai dit que le général Reynaud avait succédé au nommé Cacault dans le commandement de Ciudad-Rodrigo; or ce général, ayant quelques demandes importantes à me faire relativement aux besoins de sa place, eut l'idée de charger son aide de camp Chambure de sa lettre, afin d'obtenir des mesures plus complètes et plus promptes. Ce moyen, avec moi, était fort inutile; je me plaignis que le général Reynaud l'eût employé sans mon autorisation, et je témoignai à Chambure mes craintes sur son retour. Il me pria d'être sur ce point sans inquiétude; car, affirmait-il, avec ses quatre cents hommes d'escorte, il se faisait fort de braver toutes les forces de don Julian. Je connaissais sa vaillance; elle ne suffisait pas pour me rassurer. Mille hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie furent donc commandés pour échelonner Chambure jusqu'à Matilla; mais, comme ces hommes ne pouvaient aller plus loin, je lui ordonnai de rétrograder avec eux s'il apprenait que don Julian avait réuni les bandes, et, avant que rien eût pu donner l'éveil sur son

(1) J'avais aussi à Alba de Tormes un couvent de Sainte-Thérèse sous ma protection spéciale; il appartenait à un Ordre également très sévère, mais il était riche; je n'eus rien à lui donner ou faire donner, et c'est au contraire moi qui fus gratifié d'Agnus Dei, de chapelets et de je ne sais quels autres objets d'autant plus précieux que tous avaient été bénis par le Pape.

départ, il quitta Salamanque à onze heures du soir. A la pointe du jour il était à Matilla, où sa troupe se reposa deux heures. Ce village dépassé, quelques cavaliers de don Julian se montrèrent à de grandes distances et bientôt disparurent. Deux lieues se firent encore dans le plus grand calme; mais, parvenue à cette distance, l'avant-garde de Chambure se trouva attaquée par deux colonnes de mille hommes chacune, et, le feu s'engageant de la manière la plus vive, il jugea de suite que sa retraite sur Salamanque devenait indispensable; il la commença donc dans le plus grand ordre; déjà elle était coupée par deux colonnes semblables à celles qu'il avait en tête et par toute la cavalerie de don Julian.

Ainsi se trouvait-il enveloppé par dix fois ses forces; tout autre que lui eût été perdu; mais, pendant que le quart de son monde ralentissait par un feu de chauffée la marche des deux colonnes qui lui avaient barré la route, il chargeait à la tête des trois cents qui lui restaient tout ce qui l'avait tourné et bouleversait tout ce qu'il abordait. Il fit des prodiges, tua et blessa à don Julian trois fois plus de monde qu'il n'en perdit, et pourtant il était réduit à deux cents hommes, blessé aux deux bras, mais au bras gauche surtout, d'une manière grave, lorsque les douze cents hommes qui l'avaient échelonné et qui avaient eu l'ordre de ne quitter Matilla que trois heures après qu'il l'aurait dépassée, marchèrent sur son feu, le sauvèrent avec les débris de sa colonne et rentrèrent avec lui à Salamanque. A la nouvelle de ce désastre et de son arrivée, je fus le voir: je m'attendais sans doute à le trouver fort triste: il était au désespoir, et, quelque chose que je pusse lui dire, je ne pus l'arracher à la pensée que cette malheureuse rencontre brisait sa carrière et détruisait son avenir.

J'avais à rendre compte de l'affaire au prince de Neu-

châtel; l'impression pénible que Chambure m'avait faite m'inspira assez bien, quant à la rédaction de ma dépêche, pour que je pusse terminer par la demande de la croix de la Légion d'honneur. La demande était motivée sur d'honorables précédents, sur une conduite qui tenait de l'héroïsme et sur un désespoir qui attestait que la vie du brave officier dépendait de l'obtention de cette grâce. Je ne me dissimulais pas cependant combien peu d'espoir se rattachait à une telle demande, car il était dans la coutume de l'Empereur de récompenser le succès et de punir les revers; c'est en général la tactique des conquérants, et une tactique qui se justifie et par le fait et par l'exemple. Ce fut donc avec autant de joie que de surprise que, courrier par courrier, je reçus pour ce pauvre Chambure sa nomination de membre de la Légion d'honneur et la croix qui lui était donnée(1).

A l'instant je me rendis chez lui; par bonheur, il était logé chez une dame excellente, ayant trois filles non moins bonnes que leur mère et fort belles; dignes gens qui assistaient à ses pansements et le soignaient comme s'il avait été pour elles un fils et un frère. Aussi, avant d'arriver à sa chambre, j'entrais toujours chez ces dames pour savoir d'elles en quel état il était; or, ce jour-là, leur tristesse me frappa: elles m'annoncèrent en effet que son abattement devenait extrême, et que le médecin et le chirurgien, qui venaient de le quitter, commençaient à en être inquiets... « Señorita, dis-je alors à l'aînée des demoiselles, voulez-vous contribuer à lui sauver la vie? » Et comme elle montrait de l'empressement : « Prenez

(1) Chambure fut un de ces officiers héroïques tels que la Révolution en avait tant suscité, mais qui se faisaient rares à la fin de l'Empire. Les circonstances dans lesquelles il reçut sa blessure et la croix sont rapportées par le baron Thiébault tout autrement que par les *Biographies*. (Éd.)

cette croix et ce ruban, cachez-les dans une de vos mains, entrez négligemment dans sa chambre, ayez l'air de voir quelque chose à arranger à son bandage, approchez-vous de lui, attachez le ruban à sa chemise sans qu'il s'en aperçoive et quittez sa chambre immédiatement après. » Elle remplit sa mission à merveille. Quant à Chambure, par suite de son accablement, il ne s'aperçut d'abord de rien, et ce ne fut que lorsqu'il se retrouva seul qu'il aperçut quelque chose de rouge à sa chemise. Ne pouvant se servir de ses bras, il appela; à ce moment je me présentai, suivi de ses hôtesses, et en souriant je lui dis : « Eh bien, qu'est-ce qui vous tourmente et vous manque, quand vous recevez le prix de votre dévouement et quand c'est par les mains d'une charmante demoiselle qu'il vous arrive? — Ajoutez : quand je vous le dois », reprit-il avec exaltation. De fait, il était hors de lui : ce fut une véritable crise, qui remonta son moral et le sauva. Il n'en resta pas moins estropié du bras gauche, mais put continuer à servir et à se distinguer. On sait sa conduite à Dantzig (1). Il était colonel à la Restauration et mourut avant 1830. C'était un des hommes les plus énergiques que j'aie connus.

Après de si nobles souvenirs, je ne sais vraiment pas comment je m'arrête à citer un grand diable de garnement, nommé Drouville, lieutenant dans je ne sais plus quel corps; le colonel de Grandsaigne, s'en trouvant embâté à notre arrivée à Lisbonne en 1807, m'avait sollicité pour que je le misse à la suite de l'état-major général. Lors d'une petite insurrection qui avait éclaté peu après notre arrivée dans cette capitale et à l'entrée de la nuit, il s'était jeté en avant avec assez d'ardeur et, innocents ou coupables, avait sabré quelques Portugais.

(1) A la tête d'une compagnie franche, surnommée l'Infernale, il fit des prodiges.

Les attroupements dissipés, il vint me faire son rapport, et ce qui suffisait pour le faire juger, m'ayant trouvé dans le salon de Mme Ratton, la bru de mon hôte, il eut, en la présence de celle-ci et devant deux autres dames, l'indignité de tirer, comme preuve de ses prouesses, son sabre encore plein de sang. Eh bien, ce même homme, qui, avec la troisième armée de Portugal, était retourné sur les bords du Tage et qui venait de rentrer en Espagne avec elle, la quitta bientôt et passa par Salamanque pour se rendre à Madrid. Il y était à peine qu'il eut une querelle avec un des officiers de la garnison et sortit pour se battre; mais, au lieu de suivre son adversaire jusqu'à l'endroit marqué pour le combat, il se laissa devancer par lui et l'assassina en le perçant par derrière avec son sabre. Informé de ce crime, j'ordonnai que ce Drouville fût de suite arrêté; tous les gendarmes furent mis à ses trousses; par malheur, il avait eu le temps de charger son cheval de ses meilleurs effets, de l'enfourcher et de déserter; puis, pour finir d'une manière digne d'un brigand, en dépassant notre dernier factionnaire, il lui tira un coup de pistolet au moment où celui-ci lui portait les armes; il le blessa. Ce scélérat, qui d'abord rejoignit don Julian, ensuite l'armée anglaise, passa plus tard en Russie et y devint colonel, tout comme d'autres le devinrent en France par des actions d'éclat.

A propos de ce don Julian, l'un de mes espions me rapporta un jour que ce terrible chef réunissait des bandes pour surprendre et enlever dans la nuit du lendemain la garnison d'Avila. Cette garnison était fournie par l'armée du Portugal; elle n'avait pas de rapports avec mon gouvernement, mais elle était composée de Français; il s'agissait de changer pour nos ennemis une réussite possible en un insuccès certain. Il n'en fallait pas

tant pour exciter ma sollicitude; mais que faire? Avila était à vingt-cinq lieues de moi; le temps d'y arriver avec mes troupes me manquait; je ne pouvais d'ailleurs abandonner mes positions sans ordres et mettre pour quatre ou cinq jours Salamanque à la discrétion de don Julian, peut-être même d'une division anglaise. Je ne pouvais non plus envoyer un faible détachement. A défaut de secours, il fallait du moins faire parvenir un avis, mettre le commandant sur ses gardes, et, si d'autres se fussent contentés d'envoyer cet avis par un espion, je ne voulus pas m'arrêter à ce moyen, rien ne me paraissant moins sûr que l'arrivée de cet homme, sur la conscience duquel je n'avais pas d'ailleurs une assez forte garantie.

En cette inquiétude, je me rendis chez le préfet et je lui demandai les noms et les adresses de deux ennemis les plus riches et les plus acharnés que nous eussions à Salamanque. Ce renseignement pris, rentré chez moi, je fis ma dépêche au commandant d'Avila, dépêche qui, roulée, avait l'épaisseur d'une plume de corbeau, et, pendant que je la rédigeais, était amené chez moi, d'après mes ordres, le plus riche des deux hommes que le préfet venait de m'indiquer. Dès qu'il fut introduit dans mon cabinet, je lui dis : « Vous êtes, monsieur, un des plus grands ennemis que nous ayons à Salamanque. — Moi? Monsieur le gouverneur, je vous assure... — Laissons le fait; vous en avez le rôle, la réputation, et cela suffit pour la commission que j'ai à vous donner. Vous voyez ce petit rouleau. Prenez-le. C'est une lettre pour le commandant d'Avila; il faut que dans vingt heures elle lui soit remise, et que dans quarante j'en aie le reçu (1). — Mais,

(1) A propos de cet envoi de dépêche et du délai que j'accordais pour qu'elle fût rendue, je me rappelle un fait qui, quoique exceptionnel, montre avec quelle rapidité on parvenait à communiquer.

monsieur le gouverneur, comment est-ce possible ? — Cela ne me regarde pas; mais, à dater de ce moment, vous êtes sous la garde de deux gendarmes qui ne vous perdront plus de vue, et, si ces ordres ne sont pas littéralement exécutés, je vous envoie au général en chef Dorsenne comme traître, et vous comprenez que le moins qui puisse vous arriver, c'est d'être conduit en France et d'y être enfermé jusqu'à la paix. » Au nom de Dorsenne, il fut anéanti, et certes il y avait de quoi. Pour le remettre, un coup de sonnette fit entrer les deux gendarmes, qui, ayant d'avance reçu leurs instructions, l'empoignèrent et le ramenèrent chez lui; puis, comme il partait, je l'assurai que c'était la première et la dernière fois que vis-à-vis de lui je me servirais d'un tel moyen. Trente-huit heures après, j'eus réponse à ma lettre. L'attaque de don Julian eut lieu, mais ne surprit personne et fut repoussée avec pertes. J'ai une seconde fois employé ce moyen à Salamanque, et cela par l'inter-

Par l'inadvertance d'un de mes secrétaires, une de mes lettres au général en chef fut oubliée dans mon cabinet, et je ne m'en aperçus qu'une heure après le départ du courrier. Cette lettre était importante et pressée; d'autre part, un retard de vingt-quatre heures dans ma correspondance était chose inconnue. L'ordonnateur Volland, qui se trouvait chez moi comme je déplorais cet oubli, m'apprit qu'il avait sous ses ordres un jeune homme, marcheur extraordinaire, et m'assura que, si je remettais ma lettre à ce jeune homme, elle serait le soir à Valladolid, et que le lendemain me serait rapportée la réponse. Il fallait pour cela qu'il fît soixante lieues en deux jours; mais, si extraordinaire qu'elle parût, la chose était possible pour lui; car c'est à la marche de trente lieues par jour qu'il était venu à pied de Paris à Salamanque. La route de Valladolid se trouvait à peu près sûre, j'acceptai. Le jeune homme me fut envoyé; c'était un beau garçon de vingt et un ans, ni gras ni maigre, et fait comme l'Antinoüs. Il partit pour Valladolid comme pour une promenade, et, le lendemain, il fut de retour avec ma réponse. Je ne me rappelle pas en combien d'heures il avait parcouru cette distance, mais il ne paraissait pas fatigué. Au reste, et pendant ses longs trajets, il ne faisait presque aucune halte; il marchait le col ouvert et ne mangeait qu'une pomme.

médiaire du second homme que le préfet m'avait indiqué ; de même que la première fois, il m'a parfaitement réussi.

On m'annonça, un matin, M. de Maussabré. C'était un petit homme bien fait, trapu, assez vif, ardent, parlant avec facilité, ayant alors près de quarante ans, et qui, après m'avoir dit qu'il était Français, émigré, résidant en Espagne depuis de longues années, ancien officier de cavalerie, m'avoua qu'il se lassait de son expatriation, de son désœuvrement, et que, pour mettre fin à l'un et à l'autre, il venait m'offrir de lever à Salamanque, et pour le service du roi Joseph, un régiment de cavalerie espagnole, en déclarant que, par suite de ses rapports avec les habitants, il était en mesure de réaliser ce projet. Je n'étais pas homme à traiter légèrement une telle proposition ; toutefois, pour prendre les précautions que je jugeai nécessaires, je lui demandai un état des dépenses et autres moyens d'exécution. Ce travail, qu'il m'apporta le lendemain, me révéla en son auteur un homme instruit et capable ; j'en écrivis aussitôt au général en chef, et, si c'eût été encore le duc d'Istrie, ce corps que je désignai sous le nom de « Chasseurs des montagnes » se serait formé immédiatement ; mais, avec un Dorsenne, et en fait d'administration et de mesures politiques, le bien était impossible ; tout ce que je pus arracher se borna à la froide et presque dédaigneuse autorisation de former un escadron de cent trente hommes. Cet escadron fut promptement levé, organisé, monté, instruit, et, en dévouement et en courage, il réalisa tout ce que l'on peut attendre des meilleurs soldats. Quoique, sous les ordres du colonel de Saint-Laurent, j'eusse un excellent régiment de marche de cinq cents hommes de cavalerie, à dater de l'organisation de ces Chasseurs espagnols, je n'eus plus pendant

mes courses à Ledesma, à Alba et même plus loin encore, d'autre escorte qu'eux; je leur témoignai la confiance la plus entière, et, comme ils s'aventuraient en vrais fous, ils ne me donnaient qu'une peine, celle de les contenir. D'ailleurs, ils couronnèrent dix-huit mois d'excellents services et de vaillance par une fin héroïque (1).

Cependant Ciudad-Rodrigo assiégée depuis un mois épuisait ses approvisionnements; il fallait la ravitailler; or, couverte à l'est par des roches inabordables, elle était bloquée au nord par don Julian, au sud par toute l'armée anglo-portugaise, à l'ouest par une division anglaise à cheval sur l'Agueda, c'est-à-dire par cinquante mille hommes de troupes. Elle dépendait de l'armée du Nord; mais l'armée du Nord ne pouvait mobiliser que vingt-six mille hommes; avec raison ces forces ne parurent pas suffire dans une opération pendant laquelle on devait avoir à couvrir un immense convoi. L'armée de Portugal, forte de vingt-quatre mille hommes, reçut donc l'ordre de se réunir à l'armée du Nord pour ce ravitaillement: dans le fait, elle y était d'autant plus intéressée que, du moment où l'ennemi serait devenu maître de Rodrigo, il eût rendu la position de l'armée du Nord fort précaire sur la Tormes, et en même temps n'eût laissé à l'armée du Portugal ni motif, ni possibilité de conserver Plasencia.

L'armée du Nord, en conséquence, se réunit à Salamanque; elle était composée : 1° de l'ancienne division Séras, première de l'armée, et dont je reçus le com-

(1) Ces intrépides soldats, que de Maussabré ne commanda que quelques mois, combattirent avec une égale ardeur, et contre les bandes de don Julian, et contre des troupes anglaises. Enveloppés de toutes parts et succombant sous le nombre, on leur cria de se rendre, mais ils ne répondirent qu'en tuant et se faisant tuer jusqu'au dernier.

mandement, tout en restant gouverneur de l'Estrémadure; 2° de la division Souham, seconde de l'armée; 3° de la division Dumoustier, première de la garde impériale; 4° de la division Roguet, seconde de la garde impériale; 5° d'une brigade de la garde, formant la réserve, sous les ordres d'un général de brigade; 6° d'une division de cavalerie, aux ordres du général Watier de Saint-Alphonse; 7° de cinquante pièces de canon.

Le lendemain de son arrivée à Salamanque, le général Dorsenne passa la revue de cette armée peu nombreuse, mais magnifique, et, le soir, il réunit chez lui tous les généraux qui en faisaient partie: j'appris de lui que ma nouvelle division avait un détestable défaut, celui de marcher désordonnément. « Quelque chose que le général Séras ait pu faire, me dit-il, il lui a été, dans les marches, impossible d'empêcher ses corps de laisser la moitié de leur monde en arrière. — C'est un désordre qu'il est cependant facile de prévenir. — Facile, reprit-il en ricanant, vous m'en direz des nouvelles. — Je serais étonné qu'elles ne fussent pas bonnes, repris-je froidement, car jamais aucune troupe n'a mal marché sous mes ordres. — Au reste, nous nous aiderons, me dit le général Dumoustier, et, comme je ne veux pas que vos troupes aient cette peine pour rien, je vous prie de mettre à l'ordre de votre division que je payerai les traînards qu'elle me renverra un napoléon par tête. » Et nous convînmes du même prix pour ceux que sa division me renverrait.

Le départ de ma division, marchant en tête de l'armée, était fixé à sept heures du matin, et j'ordonnai qu'à six heures elle fût sous les armes. Au même moment j'arrivai, je passai la revue et fus sévère sur les moindres choses: puis je réunis tous les officiers supérieurs et capitaines des neuf bataillons composant la division,

et là, après leur avoir dit combien il m'était pénible de débuter avec eux par des reproches, je les informai de la réputation de leurs troupes et je leur signifiai mon irrévocable résolution de la changer à dater de ce jour. Or, pour y parvenir, j'ordonnai des mesures (1) que j'avais déjà prises en une autre occasion et qui m'avaient réussi; puis j'établis, à titre de sanction, que tout bataillon dont un seul homme serait parvenu à rester en arrière marcherait pendant une heure par pelotons, de même que le commandant de la compagnie à laquelle appartiendrait cet homme serait aux arrêts.

Malgré ces mesures, un homme du 31e léger parvint à échapper à la surveillance de ses chefs; il fut arrêté par mon peloton de sous-officiers, et son bataillon, ainsi que son capitaine, subirent les peines annoncées. La leçon fut bonne. D'ailleurs, mon chef d'état-major et ses adjoints, mes aides de camp et moi allant sans cesse de la tête à la queue de la division, et chacun isolément, tout se trouvait surveillé et réprimé; selon mon habitude, je mettais un soin égal à maintenir mes distances et à rester dans un ordre tel que, si un corps ennemi m'était tombé du ciel, il m'aurait trouvé prêt à combattre; au-

(1) Je spécifiai qu'aucun homme ne sortit des rangs, hors les haltes qui, loin de toute habitation, auraient lieu d'heure en heure; qu'aucun homme ne sortit que par absolue nécessité, sans remettre son fusil à l'un de ses voisins et sans être accompagné par un caporal qui ne le perdrait pas de vue; que MM. les colonels et chefs de bataillon auraient à se tenir sur les flancs de leurs troupes, en courant continuellement de la tête à la queue, et exerceraient ainsi une surveillance que MM. les commandants de régiments ou de brigades et moi nous exercerions de même, eux sur leurs régiments ou leurs brigades, et moi sur la division entière; que chaque bataillon fournirait un sergent et deux caporaux, et que ces neuf sergents et dix-huit caporaux commandés par un capitaine et un lieutenant, actifs et vigoureux, suivraient la division et fouilleraient toutes les maisons, taillis, enclos près desquels elle passerait.

cune division ne marcha comme la mienne, d'où il résulta que, le soir, je pus demander au général Dumoustier combien je lui devais; je reçus des compliments de tout le monde; même le général Dorsenne, m'ayant dépassé vers trois heures du soir, m'avait crié sans quitter le galop : « Il est impossible, général Thiébault, de mieux conduire des troupes. »

Au delà de San Muños, l'armée de Portugal entra en ligne avec nous; quarante-six à quarante-sept mille hommes d'infanterie, marchant avec trois à quatre mille chevaux et quatre-vingts pièces de canon, ne laissaient rien à tenter au duc de Wellington, qui ne bougea pas; le ravitaillement de Rodrigo se fit donc sans aucune opposition, et, à l'entrée de la nuit du troisième jour de notre départ de Salamanque, il se trouva terminé.

Après cela, que restait-il à faire? Ou bien s'être bornés à ce ravitaillement et rétrograder de suite, ou bien passer l'Agueda pendant la nuit et, à la pointe du jour, tomber sur l'armée anglo-portugaise. On ne prit aucun de ces deux partis, et nous passâmes la nuit et la journée du lendemain à consommer, dans une inaction coupable, c'est-à-dire en pure perte, soixante mille rations de vivres qui étaient ce qu'il fallait le plus ménager au monde. Tout en déplorant cette halte, absurde à force d'être inutile, tout en nous disant qu'avec d'autres chefs il en serait peut-être fait et de l'armée anglaise et de l'inconcevable gloire du duc de Wellington, nous avions pris notre parti sur ce nouveau malheur et nous ne comprenions plus que notre prompt retour à nos positions respectives, lorsque nous reçûmes l'ordre de passer l'Agueda, le lendemain à la pointe du jour, et de suivre l'armée de Portugal marchant en tête.

En dépit de trente heures de retard dans des cir-

constances où une seule heure perdue devait être incriminée, le sort nous offrit encore la possibilité d'un notable succès. Le sage et prudent Wellington n'avait pas supposé que nous marcherions à lui; il n'avait pris aucune disposition dans cette hypothèse, et, par notre marche sur Fuenteguinaldo, deux de ses divisions, et notamment la division Crawford, se trouvèrent coupées du reste de son armée et forcées de se jeter et de se cacher dans les vallées qui se trouvaient entre notre gauche et l'Agueda. Ces vallées, grâce aux rochers à travers lesquels le torrent se précipite et qui les rendent impraticables, n'ont pas de débouchés possibles; les divisions anglaises, qui s'y étaient jetées, ne pouvaient donc avoir de salut que dans notre incurie. Et en effet une seule reconnaissance, dirigée sur la gauche de l'Agueda et la nôtre, mettait à notre merci ces deux divisions; mais nous eûmes autant d'incapacité et de négligence que nous avions de vanité et d'orgueil: le duc de Wellington eut autant de bonheur que d'inhabileté et d'imprévoyance, et les deux divisions, blotties pendant que nous nous portions en avant, ces deux divisions dont la destruction mettait l'armée anglo-portugaise hors d'état d'agir de longtemps et commençait pour nous peut-être une série de succès, ces divisions, dis-je, sortirent de leur retraite à la nuit, passèrent entre Ciudad-Rodrigo et nous et rejoignirent paisiblement le duc de Wellington. Quant à lui, qui eût été hors d'état de nous résister quand même il aurait eu toutes ses forces réunies, mais qui, privé de deux de ses divisions, n'avait plus aucune chance, il manœuvra heureusement durant toute cette journée. Il menaça notre droite, ce qui me fit envoyer sur un point où je ne trouvai plus personne; sa cavalerie, soutenue par deux divisions d'infanterie, fit tête au général Montbrun, commandant

la cavalerie de l'armée de Portugal, et cela assez longtemps pour nous faire croire à un combat sérieux, pas assez pour rien compromettre ; de sorte que, fort occupés de ce qui se passait en avant de nous et sur notre droite, nos illustres chefs n'eurent pas même l'idée de s'occuper de ce qui pouvait se trouver en arrière de notre gauche, fait auquel, et ainsi que j'ai dit, les deux divisions durent leur salut.

Par suite des faux mouvements que l'on me fit faire dans cette journée pour combattre un ennemi qui ne voulait gagner que le temps qu'il nous fit perdre et ne nous attirait sur un point que pour nous éloigner d'un autre, j'arrivai le dernier à la position que nos deux armées avaient prise : c'étaient deux mamelons, sur l'un desquels la garde impériale et son immense artillerie s'étendaient sur trois lignes, éclairées par les derniers rayons du soleil et présentant par parenthèse un tableau magnifique. En avant de cette position se trouvait un mamelon détaché, que des troupes anglaises occupaient encore, et certes ce mamelon aurait dû être enlevé dès notre arrivée ; il y avait pour cela dix bonnes raisons et pas une contraire ; mais le général Dorsenne en avait autrement ordonné ; de sorte qu'à mon retour il me dit, après avoir reçu mon rapport sur le corps anglais que j'avais poussé devant moi : « Vous voyez ce mamelon : c'est la position de l'avant-garde des deux armées, et je l'ai réservé pour votre division. Ainsi vous allez chasser le corps ennemi qui y est encore et vous y établir... » La nuit venait, il n'y avait pas un moment à perdre, et, ma première brigade arrivée, je me portai sur le mamelon à la tête de mon infanterie légère ; je l'enlevai fort heureusement sans trop de peine et j'y établis le bivouac de mes troupes et le mien.

Puisque nous avions pris ainsi position d'avant-garde, je pensais qu'à la pointe du jour nous continuerions notre mouvement offensif et que nous mettrions le temps d'autant mieux à profit que nous en avions perdu davantage; en conséquence, et bien avant le jour, j'étais sur mon front de bandière; mais je me trompais encore; six heures, sept, huit, neuf heures sonnèrent sans que j'eusse nouvelle de personne. Enfin le maréchal Marmont et le général Dorsenne parurent à la tête de leurs fastueux états-majors; mes troupes à l'instant furent sous les armes; mais, à peine arrivés, ces messieurs descendirent de cheval et, ayant braqué leurs lunettes, se mirent à examiner le camp anglais qui couvrait Fuenteguinaldo, camp que depuis deux heures je savais par cœur et qu'il aurait fallu lorgner et reconnaître en marchant sur lui et en faisant les trois quarts de lieue qui nous en séparaient. Cependant, si rien ne fut moins militaire, rien aussi ne fut plus tristement comique : « Oui, disait le maréchal, en s'efforçant de voir ce qui n'était pas, à travers son télescope soutenu sur l'épaule d'un de ses aides de camp, oui, mes rapports sont exacts. La droite de la ligne anglaise est appuyée à un escarpement impraticable. » A ce mot, je repris ma lunette qui était excellente et, ainsi que le général Dorsenne, je ne pus rien découvrir qui indiquât cet escarpement. Le général Dorsenne en fit part au maréchal, qui, sans répondre, continua : « Ce camp est couvert d'ouvrages revêtus », et, après avoir échangé avec moi quelques mots et quelques regards, le général Dorsenne observa encore qu'il voyait à peine quelques élévations de terre; enfin, et comme s'il n'avait pas d'interlocuteur, le maréchal termina son examen en ajoutant : « Et, ainsi que j'en étais informé, ces ouvrages revêtus sont armés de pièces de gros calibre retirées d'Almeida; donc il n'y a rien à

faire. » Et de suite il redemanda son cheval et ne répondit rien au général Dorsenne, qui lui déclara ne pas partager son opinion et qui, avant de partir avec lui, me dit : « Je compte revenir à la charge; mais je désire avoir auparavant l'avis de tous les généraux de division de mon armée. Je les réunirai donc à dîner et je compte sur vous. »

Ce fut au bivouac que le repas eut lieu; un magnifique tapis de la grandeur d'une nappe de quinze couverts était étendu par terre. Ce tapis, chargé de pâtés et autres pièces froides fort belles, servis sur des plats d'argent, était entouré d'assiettes, de gobelets, de couverts du même métal; le potage et les vins, le café et les liqueurs se servirent à part, et on dîna debout, ce qui ne suffit pas cependant, et dans les circonstances où il avait lieu, pour donner à ce repas de luxe un caractère suffisamment militaire. Quoi qu'il en soit, sur la fin du jour qui marqua aussi celle du repas, le général Dorsenne réunit sous un grand chêne vert Souham, Dumoustier, Roguet, Watier de Saint-Alphonse et moi, et, après quelques mots d'exposition, il nous demanda notre opinion sur la double question de l'attaque de l'armée anglo-portugaise ou de la retraite. Notre réponse fut que toute discussion à cet égard nous semblait inutile; que notre opinion, déjà manifestée par tant de regrets, était unanime et fixe; que nous déplorions tous le malheur d'une seconde journée perdue d'une manière si déplorable, et que, sans nous arrêter à ce que le maréchal prétendait avoir vu et savoir de la force du camp anglais et pour réparer ce qui pouvait l'être encore, il fallait, dès le lendemain, nous mettre en mouvement une heure avant le jour et marcher à l'ennemi. « Je suis enchanté de vous entendre, répondit Dorsenne. Votre opinion est la mienne; je la soutiendrai de toutes mes forces et je répéterai au maré-

chal la proposition que je lui ai déjà faite de me charger du point d'attaque qu'il ne voudra pas. » Il nous quitta. A peine était-il entré chez le maréchal que Montbrun en sortit et, nous ayant aperçus sous le chêne, nous aborda en nous disant : « Que diable faites-vous donc là? Vous avez l'air de conspirateurs. — En effet, lui répondis-je, nous conspirons, mais c'est pour l'honneur de nos armes. — Bah! reprit-il, après tant de campagnes, tant d'années de combats et de gloire, l'honneur de nos armes ne tient pas à une affaire à Fuenteguinaldo. — Il tient, répliqua Watier, à ne pas manquer l'occasion d'une victoire importante et plus que nécessaire. — L'essentiel, continua Montbrun, est de ne pas s'exposer à une échauffourée. Le camp anglais est inattaquable, et ce qui achève de le prouver, c'est que Wellington nous y attend; or ce n'est pas par un coup de tête sans résultat qu'il faut en finir avec lui. — Nous espérons encore, lui dit Dumoustier, que le maréchal reviendra sur cette opinion que nous ne vous attribuons pas. » Il voulut soutenir que c'était la sienne; nous ne répondîmes plus rien, et il nous laissa. A une demi-heure de là, le général Dorsenne revint à nous; dès que nous l'aperçûmes, nous courûmes à lui; mais son premier mot fut : « Nous battons en retraite. » Aucun de nous ne répliqua. « J'ai fait ce que j'ai pu, continua-t-il, et je n'ai rien obtenu. J'ai cependant eu l'avantage tant que nous n'avons considéré la question que sous les rapports de la guerre; mais, au moment où j'ai déclaré au maréchal que j'attaquerais seul et qu'il pourrait se trouver responsable de l'événement : « Eh! savez-vous, m'a-t-il « répondu, quelles sont les instructions particulières que « l'Empereur a données relativement à cette armée an- « glaise; s'il convient à sa politique qu'elle soit détruite, « ou si au contraire il n'est pas intéressé à la conserver

« en Espagne, à cause du rôle qu'il joue au parlement « d'Angleterre, tant qu'il a des troupes anglaises en pré- « sence? » La question devenant politique et cessant d'être militaire, la volonté de l'Empereur présentée par le maréchal comme contraire à ce que le zèle nous dictait, et cette observation que, les ordres se bornant au ravitaillement de Rodrigo, nous devenions doublement responsables de tout ce qui était étranger à cette opération, je n'ai plus insisté; ainsi, dit en terminant le général Dorsenne, nous nous retirons. L'armée de Portugal part la première et va se mettre en mouvement par ordre inverse. La garde partira à onze heures du soir, le général Souham à minuit, et vous, général Thiébault, vous vous mettrez en marche à une heure du matin et vous couvrirez la retraite des deux armées avec votre division et la cavalerie de l'armée aux ordres du général Watier de Saint-Alphonse. » C'était fini. On ne saura jamais assez ce qu'il y a eu d'aberration dans ces affaires d'Espagne.

Chaque fois que j'avais un mouvement important à exécuter ou à faire exécuter à des troupes, je me rendais sur le terrain plus d'une heure d'avance; c'est en effet le seul moyen d'être en mesure de lever toutes les difficultés, de prévenir les omissions, les négligences, les retards, d'exciter le zèle des paresseux, de récompenser la diligence des autres, bref de tout assurer, de tout régulariser. La circonstance était trop grave pour que je dérogeasse à cette habitude, et j'étais sur mon front de bandière à onze heures et demie du soir; je m'y promenais en examinant les feux du camp anglais, lorsqu'un de ces feux s'éteignit tout à coup. Le fait me frappa; je devins plus attentif, et il me sembla voir un grand nombre d'autres feux pâlir. J'en causai avec mon aide de camp Vallier, qui se trouvait à mes côtés; il en

jugea comme moi. Enragé du rôle que nous jouions, assailli par la crainte que, pour la seconde fois de ma vie, je pouvais courir le risque de battre en retraite, et ne pouvant supporter cette idée, je fis appeler en toute hâte un capitaine de voltigeurs du 31e léger, brave officier, homme de cœur et de tête, je fis prendre les armes à sa compagnie et, dès qu'elle fut prête, je fis ôter les sacs aux soldats, je fis laisser pour garder ces sacs quelques hommes malingres ou mauvais marcheurs, et je dis à cet officier : « Il est onze heures trois quarts (et je fis régler sa montre sur la mienne), vous allez marcher sur les feux qui font face à la route; vos hommes étant allégés comme ils le sont, vous arriverez à ces feux dans trois quarts d'heure, quarante minutes au plus; vous vous assurerez si l'ennemi occupe encore son camp ou s'il l'a quitté, et dans une heure un quart vous serez de retour et vous me retrouverez à cette place. Vous comprenez, d'ailleurs, que vous ne devez vous compromettre dans aucun cas, et qu'à la moindre apparence de résistance, au premier coup de fusil, vous devez vous retirer et vous reployer avec le bataillon par lequel je vais vous faire échelonner. » Il partit. Les minutes me parurent longues, et c'est dans l'anxiété que j'interrogeai les feux anglais, qui cependant continuaient à diminuer en nombre et en intensité. Enfin une heure n'était pas écoulée que mon capitaine accourait à moi en me criant : « Le camp est abandonné, et il ne reste pas un Anglais à Fuenteguinaldo. — Suivez-moi », répliquai-je, et je courus à mon tour pour gagner au plus vite la maison où le général Dorsenne s'était logé. Le général montait à cheval, et je lui annonçai ma nouvelle. Il la nia d'abord; je dus lui expliquer ce que j'avais fait et lui présenter le capitaine qui arrivait de Fuenteguinaldo... Il fut confondu : « Arrêtez vos divisions », me dit-il alors, et je lui répondis

que personne n'avait bougé. Il se rendit aussitôt chez le maréchal. Le désappointement fut grand, et c'est tout au plus si cette petite leçon que je donnai à Leurs Excellences fut de leur goût. Pour garder une porte ouverte à la jactance, on m'ordonna de me porter avec mes deux divisions à Fuenteguinaldo, et des aides de camp partirent ventre à terre pour faire rétrograder en toute hâte la division Souham et la garde impériale, et toute l'armée de Portugal, dont les dernières troupes ne furent atteintes qu'aux portes de Rodrigo et qui eurent huit lieues à faire pour revenir au point d'où elles étaient parties. Et voilà comme on massacrait les troupes, comme on manquait les occasions que la fortune offrait encore à des hommes incapables de devoir ces occasions à leurs combinaisons ou au sentiment de leur devoir, et qui, s'en trouvant quittes pour en imposer dans leurs rapports, n'en montaient pas moins aux honneurs et à la fortune. Faut-il ajouter qu'en arrivant à Fuenteguinaldo, je courus vérifier les déclarations du maréchal, et que l'escarpement impraticable qu'il avait vu était une pente tellement douce que la cavalerie pouvait la monter au galop, que les ouvrages revêtus consistaient à peine en un tracé de camp à retrancher, et que, quant aux pièces de gros calibre, il n'existait pas encore de quoi mettre en batterie une pièce de quatre.

Maintenant quelle est l'explication de cette inconcevable manière de servir? Hélas! ce n'est pas l'impéritie que dans cette circonstance on peut inculper. Quoique le maréchal Marmont ne fût pas un homme de guerre, encore moins un homme de bataille, il était certes assez militaire pour comprendre que le général anglais, n'ayant pas prévu le passage de l'Agueda, aurait été morcelé, anéanti, si, la nuit de notre arrivée à Rodrigo, nous avions franchement marché à lui. Il savait égale-

ment que le même général, se trouvant, à Fuenteguinaldo, séparé de deux de ses meilleures divisions, aurait encore été battu si, au lieu de braquer des lunettes contre lui, à neuf heures du matin, nous l'avions abordé dès la pointe du jour. Non, la question se posait autrement et résidait tout entière dans la vanité du général Dorsenne et dans l'orgueil du maréchal Marmont. L'armée du Nord était plus forte, plus belle que celle du Portugal; son artillerie était plus nombreuse, mieux attelée, mieux servie, et il paraissait indubitable que sur un champ de bataille elle jouerait le premier rôle. Or cette armée était commandée par un général de division, et l'armée de Portugal par un maréchal de l'Empire; et ce général de division disait : « Je suis général en chef tout comme le maréchal, et nul ne disposera de mes troupes et ne les commandera que moi. » Dès lors le maréchal n'entendait pas s'exposer à un rôle secondaire à côté d'un général de division. Et ni le général de division, ni le maréchal n'eurent assez de patriotisme, assez de dévouement pour le maître qui les comblait outre mesure, assez de sentiments d'honneur pour sacrifier les plus misérables considérations personnelles au salut et à la gloire de l'armée, pour en finir avec l'armée anglaise, pour prévenir les désastres qui nous ont fait chasser de la Péninsule et pour mettre un terme à cette inconcevable fortune du duc de Wellington, prédestiné à devoir toute sa gloire à la trahison ou à l'impéritie de nos généraux, de ce duc de Wellington qui, à Toulouse, devait encore une fois être redevable au maréchal Soult du plus inouï des succès et, pour le couronnement de la gloire dont il s'affuble, devait se retrouver à Waterloo en face du même Soult, que la fatalité avait donné pour major général à Napoléon. Mais je reviens à Fuenteguinaldo.

Après avoir bénévolement perdu les deux plus belles occasions de battre l'armée anglaise en détail, puis réunie, on voulut se ménager les moyens de se vanter de ce dont on ne devait parler qu'avec honte et confusion, c'est-à-dire se mettre à même d'imprimer : « L'ennemi n'a pas accepté la bataille. Il a fui devant nos aigles... Nous l'avons rejeté dans les âpres rochers du Portugal », et autres balivernes de cette nature. D'après cela, et quoiqu'une telle démonstration n'eût plus d'objet, je reçus l'ordre de me porter avec mes deux divisions à Aldea da Ponte, village au delà duquel commencent les hautes montagnes et les gorges profondes du Beira, et de tenter de là une reconnaissance sur Alfaiates par où l'armée anglaise se retirait. Le général Watier prit les devants; je le rejoignis à Casillas de Flores, où il avait fait une halte, et, comme j'avais également besoin de m'y arrêter pour reformer mes corps qui s'étaient désunis en traversant un bois fangeux, bois que l'artillerie ennemie avait achevé de gâter pour la mienne, je lui fis continuer son mouvement sur Aldea. Je n'avais encore que ma première brigade de rassemblée, lorsqu'un aide de camp du général Watier vint me rendre compte qu'Aldea était occupée par des troupes d'infanterie anglaise et que la division de cavalerie prenait position au delà du défilé qui finit à un quart de lieue en avant de ce village; à l'instant je partis pour rejoindre le général Watier, après avoir laissé au reste de ma division l'ordre de me suivre le plus rapidement possible.

Indépendamment du défilé qui le précède et où il était assez aisé de nous arrêter, le village d'Aldea était facile à garder. Bâti en une gorge étroite où coule un torrent, il était flanqué au sud par des coteaux boisés fortement prononcés, au nord par des roches vives et impraticables. Si donc ces points nord et sud, qui dominent le vil-

lage et en défendent le passage, avaient été garnis de troupes, j'aurais été forcé d'attendre et mon artillerie et le reste de ma division; mais, le village seul étant occupé, il ne pouvait l'être que par un régiment; dès lors, et en dépit des troupes d'infanterie qui l'échelonnaient au sud-ouest, et de fortes masses de cavalerie qui, passé le village, couvraient un plateau situé vers le nord-ouest, je résolus de l'enlever sans même arrêter mes troupes. En conséquence, le 31e léger s'étant déployé par bataillons en masse, je chargeai le colonel de tourner avec son premier bataillon le village par la droite; j'ordonnai au commandant du troisième bataillon de le tourner par la gauche et, à la tête du deuxième bataillon, je m'avançai au pas de charge par la route qui le traverse et je l'enlevai. Je ne m'étais pas trompé; il ne s'y trouvait que deux bataillons anglais, que la crainte d'être enveloppés détermina à une prompte retraite; de sorte que l'occupation eut lieu au pas de course, sans pertes comme sans peine.

Du moment où je fus maître du village, j'ordonnai au général Watier de s'emparer du plateau dont j'ai parlé; avec ses mille huit cents chevaux, il en chassa les trois mille de cavalerie anglo-portugaise qui s'y trouvaient et s'y établit. Mon flanc droit était ainsi couvert. et, mes plans arrêtés pour assurer la position conquise (1), je m'avançai avec les trois bataillons du 31e léger sur la route d'Alfaiates, qui tourne au sud peu

(1) J'avais placé le bataillon de Neuchâtel et mes cinq pièces de canon en réserve, entre le village et la cavalerie, de manière à en former une seconde ligne qu'au besoin mon bataillon de grenadiers devait renforcer; et cette seconde ligne était ainsi en mesure de battre le débouché de la route d'Alfaiates par laquelle j'allais m'engager; elle pouvait aussi soutenir en cas d'urgence ma cavalerie. De plus, j'avais détaché éventuellement le bataillon d'élite pour flanquer la gauche de la cavalerie et la droite du 31e léger, avec lequel j'allais opérer mon mouvement.

après Aldea da Ponte, et j'enlevai aux troupes qui le défendaient le premier rideau que cette route traverse; mais, parvenu là, je me trouvai avoir en face de moi, et indépendamment d'un millier de tirailleurs, deux lignes d'infanterie, huit pièces de canon en batterie, puis, en arrière de ces troupes et couronnant un second rideau, une ligne de bataillons en masse, c'est-à-dire au moins dix mille hommes d'infanterie. J'avais contre ces forces treize cents hommes engagés; toutefois, le terrain étant hérissé de roches éparses et assez saillantes pour les couvrir, mes hommes trouvaient des abris derrière lesquels ils soutinrent, et en faisant beaucoup de mal à l'ennemi, une lutte qui, malgré le feu le plus nourri, leur coûta fort peu de monde.

Cependant je courais dans cette position un véritable risque : c'est que le duc de Wellington, qui commandait en personne cette forte arrière-garde composée de troupes d'élite et dont la droite dépassait ma gauche, songeât à profiter de la supériorité de ses forces, et, masquant son mouvement à la faveur des coteaux et des bois, portât brusquement cinq ou six mille hommes sur ma gauche, s'emparât du défilé de Casillas et me coupât ainsi toute retraite. Dans cette prévision, je me hâtai de placer la totalité de ma seconde brigade de manière à déjouer ce mouvement s'il se produisait, et, rassuré de ce côté, mais n'étant plus en mesure de rien espérer d'une attaque, je résolus de continuer à me tenir simplement engagé avec cette arrière-garde anglaise et à rester prêt pour l'offensive, soit qu'il m'arrivât à temps de nouvelles troupes, soit que l'ennemi fît quelques mouvements dont je pusse profiter. Deux heures se passèrent sans que je reçusse ni ordre, ni renforts, ni nouvelles; le rôle d'expectative, auquel j'étais réduit, ne pouvait manquer de révéler à l'ennemi ma faiblesse,

et je ne mis pas en doute qu'il ne cherchât à me faire rétrograder, d'abord pour prendre une sorte de revanche, ensuite pour continuer paisiblement sa retraite. En effet, son feu redoublant, je rejoignis le colonel du 31e; seul avec lui, je gagnai la tête de ses tirailleurs, et bientôt je lui fis remarquer trois colonnes d'attaque, de mille hommes environ chacune, se formant en arrière des tirailleurs ennemis et prêtes à s'avancer précédées par eux. « Mon général, me dit-il aussitôt, je vais avoir besoin de renforts. — Cette attaque, lui répondis-je, en annonce une autre que vous ne soutiendrez pas, même avec les renforts dont je pourrais disposer en votre faveur. Ainsi votre rôle se bornera à tenir assez longtemps pour faire à l'ennemi le plus de mal possible, mais pas assez pour vous compromettre, et, quand vous y serez contraint, vous vous retirerez, mais au pas ordinaire et sur la seconde ligne formée en ce moment du bataillon de Neuchâtel et de l'artillerie, et que je vais renforcer par le bataillon de grenadiers. » A ces derniers mots, j'avais fait porter en hâte au bataillon de grenadiers l'ordre de se reployer sur le bataillon de Neuchâtel, et je prenais ma course vers le plateau occupé par la cavalerie, afin de donner moi-même les ordres en vue du mouvement ennemi qui s'annonçait, quand, à mi-côte du rideau sur le revers duquel les trois bataillons du 31e continuaient à combattre, je fus arrêté par le général Watier, qui me cherchait pour me dire que les trois mille hommes de cavalerie ennemie qui, depuis qu'il les avait délogés, n'avaient cependant cessé de lui faire face, venaient d'être rejoints par une division d'infanterie marchant avec une batterie d'artillerie.

Tout cela, d'accord avec mes prévisions, prouvait que j'allais être attaqué et de front et de flanc; je communiquai donc au général Watier les dispositions déjà

prises en vue de l'attaque qui s'annonçait, et j'ajoutai : « Faites rentrer en ligne vos escadrons avancés; préparez-vous à repasser en arrière d'Aldea, avant que votre mouvement puisse embarrasser l'infanterie ou l'artillerie, et basez vos calculs de temps sur ce fait que, si aucune nouvelle troupe ne nous arrive, l'ennemi sera dans une demi-heure ici même où nous nous trouvons. » La demi-heure était à peine écoulée que les trois bataillons du 31e léger descendaient en bon ordre le rideau que l'ennemi leur reprenait; mais, sans profiter de cette espèce de succès, qu'il crut être une défaite et qui n'était qu'un mouvement prescrit d'avance, il exécuta une charge sur ces trois bataillons; or à ce moment, passant devant leurs intervalles avec le bataillon de grenadiers et celui de Neuchâtel, je marchai à lui et je le refoulai sur le rideau, et, tandis que mes cinq pièces de canon allaient l'y tenir en échec, les deux bataillons que je conduisais se rejetèrent par un à gauche dans le village d'Aldea, en démasquant le jeu du 31e qui, à la suite de sa fausse retraite, était venu se placer en bataille sur la seconde ligne, et qui pour un instant reparaissait à la première. L'ennemi se trouvant arrêté, c'est alors que toute la cavalerie du général Watier gagna les derrières du village pour former une troisième ligne; aussitôt deux de mes pièces d'artillerie suivirent et vinrent également à l'arrière du village se placer en seconde ligne; elles furent rejointes bientôt par les trois autres pièces et par le 31e, qui repassa ainsi à la seconde ligne, laissant le bataillon de Neuchâtel et le bataillon de grenadiers figurer à la première. Ces mouvements rétrogrades avaient permis à l'ennemi de continuer l'attaque et de mettre en ligne une batterie, dont il nous canonna, puis, sous la protection de son feu, de marcher avec résolution pour enlever le village; mais

il me trouvait fortement installé sur trois lignes, dans un espace proportionné à mes forces et mes ailes bien appuyées. Son élan l'entraîna sur ma première ligne, qui barrait le village et qui le repoussa. Renforcé par de nouvelles troupes, il revint presque de suite au pas de charge; à ce moment deux bataillons se détachèrent de ma seconde brigade pour marcher à la baïonnette sur le flanc droit des colonnes d'attaque et m'aidèrent à les rejeter sur le rideau que je leur avais abandonné et qu'elles ne regagnèrent qu'après avoir perdu l'envie de recommencer.

J'étais très fier d'avoir appris à ces Anglais à quel point ils avaient méconnu les avantages qu'Aldea da Ponte pouvait offrir pour la défense. Et en effet leur dernière attaque était une faute du moment où j'avais déjoué leurs ruses, de même que l'abandon du village en avait été une et la principale, à moins que le duc de Wellington n'eût espéré que, emporté par un premier succès, je m'abandonnerais à sa poursuite sans assurer mes derrières. Tout annonçant que le combat était terminé, je reformai mes lignes (1), après quoi je permis aux troupes de ma division de faire la soupe.

Telle fut cette action que j'ai détaillée non pas tant parce que j'y ai commandé seul, que parce que, conduite comme une partie d'échecs bien jouée, elle a formé un de ces combats manœuvres, dans lequel tout

(1) Je fis occuper le village d'Aldea par le deuxième bataillon du 31e avec lequel je l'avais enlevé; je plaçai le premier bataillon sur sa droite et le troisième sur sa gauche; ma seconde ligne fut formée par ma seconde brigade et trois pièces de canon; les bataillons de grenadiers et de Neuchâtel et les deux pièces de canon de ce dernier bataillon furent placés en réserve, leur droite au défilé de Casillas; quant à la cavalerie, que l'approche de la nuit achevait de me rendre inutile, je dis au général Watier de se rendre avec elle dans ce dernier village.

a été calculé et prévu au point de ne pas donner lieu à une hésitation, de ne faire faire aucun mouvement qui n'eût son motif, de ne rien ordonner qui n'ait été expliqué d'avance et ne puisse être justifié; combat pendant lequel aucune de mes troupes n'a eu à allonger le pas, si ce n'est pour marcher à l'ennemi, et durant lequel je n'ai pas eu un peloton de compromis; combat où cinq mille Français, dont moins de deux mille réellement engagés, ont lutté cinq heures avec dix-sept mille Anglais ou Portugais, et cela en manœuvrant dans un quart de lieue de terrain contre un chef réputé grand capitaine et en déjouant ses calculs, en échappant à ses pièges, pour rester finalement maîtres du village enlevé à ses troupes; combat qui nous coûta cent cinquante hommes, dont cent vingt blessés, mais qui, au dire de quelques prisonniers, coûta cinq cents hommes et un officier général à l'ennemi; combat, ce qui est sans réplique, dont mes troupes furent enchantées et à propos duquel le général Dumoustier, avec son imperturbable franchise, dit en ma présence au général Dorsenne, grâce à qui je fus constamment mal avec tout ce qu'il y avait de garde impériale en Espagne : « Du haut de la montagne sur laquelle j'étais en position, j'ai suivi avec ma lunette d'approche tous les mouvements du général Thiébault, et je déclare qu'il a manœuvré devant l'ennemi comme on manœuvre à l'exercice. »

Cependant, au moment où, le combat terminé, je reformais mes lignes et où le général Watier commençait son mouvement sur Casillas, le général Souham était apparu : « Mon cher général », me bégaya-t-il du haut de ses six pieds un ou deux pouces, et avec cette assurance naturelle vis-à-vis d'un homme qu'il avait dû avoir pour aide de camp il y avait dix-huit ans, « faites

vite reprendre les armes à votre division et réattaquons l'ennemi. » Je devinai son motif. Le plus ancien des généraux de division employé dans nos armées, il ne pouvait combattre nulle part sans qu'il eût joué son rôle; il sortait d'un état de disgrâce, et, pour obtenir les faveurs qu'il convoitait, il fallait qu'il tirât quelques coups de canon. Mais ces considérations, très puissantes pour lui, étaient nulles quant à mes devoirs; aussi, et ne m'arrêtant pas même à ce fait que je ne pouvais agir avec lui sans me mettre sous ses ordres et me trouver sous ses ordres sans lui donner le mérite de ce que je venais de faire tout seul, je lui répondis : « La nuit vient; l'ennemi est en retraite à travers les montagnes où l'on ne peut espérer de succès que par l'effet de mouvements de flanc qui ne peuvent être jugés et exécutés que de jour; il n'y a donc plus rien à faire. Mes troupes sont fatiguées; elles viennent de combattre cinq heures, et elles marchent depuis dix-neuf; elles sont de plus affamées et vont mettre au pot la dernière viande qu'elles mangeront d'ici à Salamanque; ainsi, elles ne bougeront plus. — Eh bien, répliqua-t-il, je vais demander une brigade au général Watier. — Sa division est sous mes ordres, repris-je; mais dites-lui qu'il a carte blanche. » Il s'adressa en effet à ce général et n'obtint ni une brigade ni un régiment; il prit alors son parti, et, avec ses quatre bataillons de grenadiers et les deux pièces de canon qu'il avait avec lui, il marcha sur les derniers éclaireurs de l'ennemi, leur envoya cinq ou six boulets, les suivit pendant un quart de lieue en tiraillant de la manière la plus inutile et revint bivouaquer je ne sais où. Son intervention ne pouvait dépasser et ne dépassa pas les proportions d'un simple divertissement; pourtant c'en fut assez pour que, prôné dans le rapport de Dorsenne où je n'eus qu'une mention

insignifiante, il fût fait comte, reçût une dotation, et moi, comme de coutume et quoique de tous les généraux de l'armée du Nord je fusse le seul qui eût réellement combattu, quoique, malgré la disproportion des forces et une situation difficile, j'eusse combattu avec avantage, quoique, sans avoir les précédents du général Souham, j'eusse aussi un arriéré à liquider, je n'obtins d'autre salaire qu'un mauvais propos. Pour se venger sans doute du démenti que j'avais donné à ses assertions devant Fuenteguinaldo et de la manière dont j'avais révélé le ridicule de la retraite à laquelle il s'était obstiné, le maréchal Marmont, qui, avec le général Dorsenne, se porta le lendemain matin jusqu'à Aldea, se permit de dire que mon combat de la veille était une échauffourée. Le mot fut, au reste, jugé comme il devait l'être et de suite voué à l'oubli; je ne le rappelle donc que pour peindre l'arrogance d'un de ces hommes à qui leur titre de maréchal défendait d'admettre aucun mérite en dehors d'eux-mêmes. Ajouterai-je que, malgré tant de mauvais procédés, mon zèle et mon dévouement ne se démentirent pas, alors que, trois ans après, Marmont et Souham trahissaient de concert et l'Empereur et la France, et que ce même Souham, prêt à arborer l'étendard de la révolte, mendia encore à Fontainebleau de l'argent à Napoléon, et, sur moins de 100,000 francs, restant seuls à celui-ci de l'empire du monde, il arracha encore à l'indignation de son ancien maître et souverain 10,000 francs que M. Fain lui compta (1)?

(1) Voici une anecdote qui console après de telles vilenies. Au moment où l'Empereur venait de faire cette aumône à la trahison hypocrite, le général Vincent entra chez lui pour lui faire un rapport : « Avez-vous quelque réclamation à me faire? lui dit l'Empereur après l'avoir entendu. — Non, Sire », répondit Vincent, mot auquel Napoléon répliqua : « En voilà du moins un qui sert encore et ne demande rien. »

Quoi qu'il en soit de ces tristes souvenirs, la présence de Dorsenne et celle de Marmont étaient aussi inutiles à Aldea, qu'au fond mon mouvement l'avait lui-même été. Il ne pouvait aboutir à rien qu'à couvrir le parti mensonger qu'on se proposait d'en tirer. De fait, il n'y avait plus qu'à se retirer; les deux armées se reployèrent donc, et le maréchal Marmont retourna à Plasencia, pendant que Dorsenne repassa par Rodrigo et Salamanque pour retourner à Valladolid; mais, par suite de trois jours si déplorablement perdus, on n'abîma pas l'armée anglaise et on mangea plus de deux cent mille rations de l'approvisionnement de siège que l'on venait de conduire à Ciudad-Rodrigo.

CHAPITRE XIV

Ma division n'était que de trois mille deux cents baïonnettes. C'était beaucoup trop peu pour une division d'avant-garde, placée à vingt-trois lieues de toute autre troupe, et pour un gouvernement où il fallait mille quatre cents hommes à Rodrigo, mille hommes à Ledesma, au moins autant à Alba de Tormes, autant sur la route de Valladolid, et trois mille hommes à Salamanque, outre la nécessité de rester maître de la campagne contre don Julian, ou plutôt contre le marquis d'Espagne, qui, ainsi que je l'ai dit, avait été investi du commandement supérieur des bandes de l'Estrémadure. Rodrigo reçut donc une garnison spéciale, et une des brigades de la division Souham fut destinée à me renforcer; mais le malheur voulut qu'elle fût commandée par le général de brigade Bonté, le plus mal nommé des hommes, car il n'était bon en rien et pour rien. Il n'y avait dans cet officier, sans éducation et sans capacité, que mauvaise foi, mauvais vouloir et mauvais procédés. Chaque jour il inventait des réclamations nouvelles, se plaignant de tout, des quartiers, du service et de la qualité des vivres, ce qui ne l'empêchait en même temps de faire croire au général Souham que les troupes de ma division étaient mieux logées et nourries que les siennes, quoique j'eusse à les fatiguer moins, etc. Souham m'écrivit; je répondis par cinq ou

six alinéas commençant par ces mots : « Il est faux, etc. » ; et je terminai ma lettre en informant que je demandais au général en chef que le général Bonté et sa brigade quittassent le gouvernement.

Ce vœu fut exaucé et Bonté remplacé par la brigade de la garde aux ordres du général Mouton-Duvernet. Toutefois un autre désagrément surgit de ce remplacement; car, par suite de l'orgueil des chefs et des prétentions des moindres officiers, tout ce qui servait dans cette garde devait être toujours placé dans une situation exceptionnelle; ainsi, et bien que sous mes ordres, Mouton-Duvernet fut spécialement chargé de guerroyer contre don Julian ou, comme on disait alors, de le détruire. C'était absurde de conception; quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à se mettre en campagne, surprit un poste, fit prisonniers huit hommes des troupes de don Julian et les fit fusiller sur place.

Dès le lendemain je reçus du marquis d'Espagne une lettre de huit pages in-folio. Il débutait par me dire que la réputation honorable de mon père et l'opinion que j'avais donnée de moi dans ces provinces l'avaient convaincu que ces provinces ne serviraient pas de théâtre à des actes de cannibales; que cependant un Mouton-Duvernet, sorti sans doute des étables révolutionnaires, venait de renouveler un de ces crimes inconnus parmi les peuples policés et dont l'Espagne au surplus achèverait de faire justice; que la vengeance avait été immédiate, et que huit soldats français, choisis dans le nombre des prisonniers qui étaient en sa puissance, venaient d'être fusillés à la place où ces huit Espagnols l'avaient été, et que de telles représailles se renouvelleraient chaque fois qu'on y donnerait lieu. Le marquis ajoutait que, sans m'imputer personnellement le fait qui avait été commis par des troupes

de la garde dont il connaissait l'indépendance, il me prévenait néanmoins qu'il était en mesure de faire arriver à la connaissance de mon Empereur tout ce qu'il voudrait, et notamment le contenu de sa lettre qu'il terminait par cette formule : « Dieu vous conserve un grand nombre d'années..., mais hors de l'Espagne. » Je ripostai de suite, et par une lettre aussi longue que vigoureuse; toutefois, avec un chef tel que Dorsenne, je ne crus pas devoir envoyer ma réponse sans son consentement; je la lui communiquai donc, et, comme il jugea de telles relations inutiles, pour ne pas dire de telles explications embarrassantes pour la garde impériale, la lettre du marquis d'Espagne demeura sans réponse, ce qui me détermina à faire dire à celui-ci que mon silence ne tenait pas à moi.

Par malheur, son indignation était juste. On avait pu commencer par considérer les guerillas comme des bandes d'insurgés, ou, pour rappeler le mot usité alors, comme des brigands, et de cette sorte les mettre hors la loi; mais on n'y met pas une nation tout entière, et, du moment où toute la nation espagnole avait pris les armes contre nous, le caractère des bandes avait changé. Les droits de répression spéciale que nous prétendions tirer de notre qualité d'auxiliaires du roi Joseph étaient assez fallacieux; Joseph, premier et dernier, n'avait pas de peuple, alors que le peuple espagnol, qui avait son roi, libre ou dans les fers, peu importe, qui avait pour alliés l'Angleterre et le Portugal, constituait un Etat soutenant une guerre. Le massacre des prisonniers eût donc été une boucherie quand bien même ce massacre aurait pu rester impuni; mais, comme à cet égard nous étions à discrétion, la barbarie se doublait d'un crime, puisque l'assassinat d'Espagnols entraînait l'assassinat de Français. Au reste, l'action de

Mouton-Duvernet, je ne l'ai pas alors imputée à la volonté de celui qui avait pu la commettre. On se rappelle les habitudes de Dorsenne; des instructions prescrivaient sans doute d'en user ainsi; mais, forcé ou non (et jamais on ne l'est d'obéir à de tels ordres), Mouton-Duvernet, après cette mauvaise affaire, ne pouvait guère rester à Salamanque; il fut donc rappelé à Valladolid, et sa brigade remplacée par des troupes qui finalement ne relevèrent que de moi.

Ce que j'ai dit du ravitaillement de Rodrigo a montré deux armées ayant fait dans un pays sans ressource cinq jours de démonstrations inutiles et ayant détruit elles-mêmes, en consommant une partie des vivres qu'elles apportaient, presque tout le fruit de leur opération. Je les ai montrées manquant l'occasion de battre et d'abîmer l'armée anglaise, et préludant par cette incurie à la conduite cent fois criminelle par laquelle leurs chefs, Marmont et Dorsenne, livrèrent peu de mois après Rodrigo au duc de Wellington. Or il résultait de ces turpitudes qu'au bout de deux mois Rodrigo, qui aurait dû être approvisionnée pour six, était au moment de manquer de pain. Mes rapports avaient fait pressentir à l'avance la nécessité d'un second et prochain ravitaillement; j'étais devenu de plus en plus pressant; j'en arrivai à renouveler mes instances chaque jour, et, au lieu de s'occuper de Rodrigo, on alla jusqu'à ne plus répondre à celles de mes lettres qui avaient rapport à cette place. Cependant Ciudad-Rodrigo, qui par elle-même était une place de peu d'importance, n'en jouait pas moins en ce moment un rôle décisif. Si nous restions maîtres de cette place, nous obligions l'armée anglaise à séjourner dans les montagnes arides du Beira, tandis que, la place une fois tombée aux mains des Anglais, le duc de Wellington pouvait s'établir dans l'Estrémadure et porter enfin la

guerre dans le nord de l'Espagne. Et pourtant, en dépit de si graves considérations, j'appris tout à coup que le général Dorsenne se disposait à partir pour une tournée dans la Navarre, et qu'il allait emmener avec lui toutes les troupes disponibles, de sorte qu'il ne resterait pas, de Salamanque à Pampelune, un bataillon qui en cas de besoin pût me soutenir. Sur ces entrefaites, pour combler la mesure, survint un malheur aussi grave qu'inattendu.

Le général Reynaud, qui commandait à Rodrigo, ayant encore un petit troupeau de moutons et de bœufs, crut pouvoir l'envoyer pendant le jour dans des pâturages qui, sur la rive gauche de l'Agueda, ne sont guère qu'à un quart de lieue des ouvrages, et même il jugea pouvoir s'y rendre chaque matin, dans le double but de se promener et de surveiller la manière dont son troupeau était conduit et gardé; mais don Julian, toujours intrépide et toujours infatigable, eut bientôt trouvé le moyen d'attacher le repentir à tant de confiance; un beau jour il enleva le troupeau, l'escorte et le général. Rodrigo se trouva donc brusquement sans viande fraîche, presque sans pain et sans gouverneur, fait d'autant plus triste que nous perdions dans le général Reynaud un chef qui, pour ainsi dire, avait épousé cette place, s'y plaisait dans la position aventureuse où il s'y trouvait, chef qui, aussi capable qu'énergique, présageait, en cas d'attaque, une résistance que lui seul pouvait rendre possible. Un exprès m'apporta en toute hâte cette fatale nouvelle, et à l'instant j'expédiai au général Dorsenne un courrier, porteur de l'original que je recevais, et une lettre dans laquelle, à grands cris, j'appelai sa sollicitude sur une forteresse, qui était notre dernier appui; car, à elle seule, elle empêchait l'armée anglo-portugaise de déboucher en Espagne, de battre l'armée de Portugal

et de contraindre l'armée du Nord à évacuer la province de Salamanque.

La situation était impérative; quel fut donc mon bouleversement en recevant par la poste, qui arriva cinq heures après le départ de mon courrier, la nouvelle que le général Dorsenne avait quitté Valladolid pour se rendre à Pampelune! Cependant je ne vis dans ce départ inopportun que la possibilité de deux jours de retard; comment aurais-je douté que, mon courrier devant atteindre le général Dorsenne à peu de lieues de Valladolid, celui-ci ne retrogradât de suite, et que l'armée de Portugal, en observation à Plasencia, ne se mît immédiatement en marche pour se porter à Alba de Yeltes? Mon courrier rejoignit en effet le général Dorsenne à Torquemada; mais ce fut de mes prévisions la seule qui se réalisa.

Ma dépêche, que Dorsenne reçut à table, ne l'empêcha pas d'achever paisiblement son dîner; le repas terminé, il la communiqua à M. Volland, ordonnateur en chef de son armée, et ce dernier, interpellé pour émettre un avis, répondit vivement : « Mais, il n'y a pas à hésiter. Il faut en toute hâte retourner à Valladolid, vous porter sur Rodrigo, avec tout ce que vous pourrez réunir de troupes et de vivres, et vous faire de nouveau seconder par l'armée de Portugal. » C'était criant d'évidence; mais le général Dorsenne, qui, comme disait Volland, allait à Pampelune pour y faire sonner les cloches en son honneur, n'était pas homme à s'arrêter pour de semblables bagatelles. Un sourire sardonique fut sa seule réplique; la pensée de me mettre à l'épreuve d'une position fâcheuse provoquait ce sourire. Il continua donc sa route, ne m'envoya pas un soldat de renfort, ne demanda pas même que l'armée de Portugal fît seulement une démonstration et suppléa à tout par une lettre qui

me chargeait de ravitailler Rodrigo et de remplacer le général Reynaud. « Les provinces de mon gouvernement devaient fournir les vivres nécessaires à cette place et les moyens de transport dont j'aurais besoin. Quant à l'opération, elle devait être possible; mes talents, le zèle que nous devons tous avoir pour le service de l'Empereur ne pouvaient manquer de me suggérer les mesures propres à assurer le succès de la mission et la conservation des troupes qui m'étaient confiées. »

Les cheveux me dressèrent sur la tête à la lecture de cette lettre. L'ordre, malgré une restriction diabolique, était aussi impératif par les expressions que par les circonstances; je ne pouvais m'abstenir de l'exécuter; or concevoir une pareille entreprise sans la destruction de tout ce que je pouvais y employer était impossible; toutefois, le désastre arrivant, on se ménageait les moyens de dire qu'on n'avait voulu l'opération qu'autant qu'elle serait faisable; on se réservait d'imputer les plus funestes résultats à telle ou telle mesure que je n'aurais pas prise et qu'après l'événement on aurait imaginée; de cette manière on me rendait responsable et de la place qu'on se moquait de perdre, et des troupes avec lesquelles je semblais condamné à me sacrifier. Enfin, et pour achever de peindre ma position, je ne pouvais avoir pour juge que Dorsenne lui-même, c'est-à-dire un chef ennemi et puissant, ayant intérêt à dénaturer les faits pour donner le change non seulement sur ce qu'il y avait d'atroce dans sa perfidie à mon égard, mais sur le délit dont il se rendait coupable en se faisant escorter par une armée dans une promenade de vanité, alors qu'il eût dû employer cette armée à sauver une garnison tout entière et une place de guerre de la plus haute importance.

Et quels étaient mes moyens d'action ? Sans doute, sous

les rapports des vivres et des transports, mon gouvernement pouvait faire face aux besoins; en ce qui tenait au remplacement du général Reynaud, un faux avis fit arriver à Salamanque le général Barrié, destiné à l'armée de Portugal, et à l'instant je m'emparai de lui(1); mais, sous le rapport des forces, j'avais (défalquée la garnison de Ciudad-Rodrigo) 4,500 hommes d'infanterie, 6 pièces de canon et 600 et quelques chevaux, mes chasseurs espagnols y compris, c'est-à-dire 5,100 hommes, contre l'armée anglo-portugaise forte de près de 45,000 combattants, sans compter don Julian qui, avec 5 à 6,000 hommes, formait l'avant-garde du duc de Wellington et, sous le commandement supérieur du marquis d'Espagne, occupait les vingt lieues qui séparent la Tormes de l'Agueda, c'est-à-dire Rodrigo de Salamanque. Or, je le demande, privé d'appui sur plus de quatre-

(1) Jamais homme ne fut plus bouleversé que le général Barrié lorsque j'allai lui dire le choix que je faisais de lui. Il commença par se récrier qu'il n'était pas à la disposition des généraux de l'armée du Nord, et je lui répondis que, dans une circonstance aussi grave, toute mesure d'exception était justifiée et légitimée par elle. « En ce cas, reprit-il brusquement, je donne ma démission. — Votre démission? Vous seriez le premier général français qui l'eût donnée devant l'ennemi, et cela pour refuser une mission de guerre et de confiance. » Et l'on comprend tout ce que ce thème me fournit, en ce qui tient à l'honneur et au service de l'État; si bien que, ne sachant qu'opposer à mes arguments, il en vint à sa position particulière et de famille, et j'avoue qu'il me fit beaucoup de peine. Pourtant il fallait, pour commander Rodrigo, un officier général; je n'avais que lui, mon devoir me prescrivait de l'y placer. Tout en le plaignant de ce que cette destination pouvait avoir de malheureux pour lui; tout en combattant de mon mieux les pressentiments funestes et trop vérifiés dont il fut assailli, je lui offris tout ce qui pouvait dépendre de moi pour ses affaires privées; je lui promis de hâter son remplacement autant que je le pourrais; mais je fus inexorable, malgré son désespoir, et je lui laissai mes ordres écrits, tels que je les avais rédigés d'avance; puis j'avisai de mon choix le général en chef, qui le confirma.

vingts lieues en arrière de moi, ayant un grand approvisionnement à conduire et à défendre, qu'y avait-il à espérer vis-à-vis d'ennemis qui, connaissant la situation de Rodrigo aussi bien que nous, étaient aux aguets pour courir sus à tout ce qui se dirigerait vers cette place, surtout avec un convoi?... Encore ne pouvais-je abandonner ni Salamanque, ni Alba de Tormes, ni la route de Valladolid par laquelle il fallait assurer la marche des courriers; de fait, la totalité des troupes dont je pus disposer pour le ravitaillement de Rodrigo se trouva réduite à 2,800 ou 2,900 hommes d'infanterie, 600 chevaux et 4 pièces de canon.

Dans cette situation, la première pensée qui me frappa fut qu'être perdu pour être perdu, mieux valait l'être en combattant, fût-ce même sans une chance de salut, que l'être en ne combattant pas, et j'en conclus que je tenterais l'opération, quoi qu'il dût m'arriver. La seconde pensée fut que, ne pouvant rien, absolument rien par la force des armes, je n'avais d'espoir que dans la rapidité de mes mouvements et dans la ruse. Mais à quelle ruse recourir pour tromper l'ennemi sur un rassemblement considérable de transports et de vivres, alors que ce rassemblement ne pouvait avoir qu'un motif et qu'un but? Toutefois, l'irrésolution ne faisant que prolonger des tourments inutiles, chaque heure de retard multipliant les chances de danger, je pris mon parti, et, n'ayant d'espoir que dans ce qu'on nommait « la prudence du duc de Wellington », j'écrivis au préfet que 12,000 hommes, marchant avec douze pièces de canon et 1,000 chevaux, venaient prendre position à Frades, où ces troupes devaient être nourries par ses soins et au moyen de convois partant tous les deux jours de Salamanque; qu'en conséquence il fallait, et dans les vingt-quatre heures, qu'il eût formé pour ce corps un appro-

visionnement spécial composé d'un nombre de moutons, de bœufs et de fanègues de grains et de farine que je déterminais, et qu'il en organisât de suite le remplacement à Salamanque : « Demain à quatre heures du soir, ajoutai-je, je vérifierai moi-même l'entière exécution de cet ordre de rigueur, et, ne pouvant faire admettre aucune excuse de temps ou de quantité, dans huit jours j'en vérifierai les remplacements. »

Il y avait un quart d'heure que j'avais expédié ma lettre, je me promenais dans mon cabinet en ruminant cette grave affaire, lorsque de ma croisée je vis venir le préfet. A l'instant je pris mon épée, mon chapeau, et, comme si j'étais en route pour prévenir sa visite, je le croisai dans mon escalier. Nous remontâmes, et dès que nous fûmes seuls : « Monsieur le gouverneur, me dit-il, vous ne voudriez pas jouer au fin avec moi; j'ai reçu de vous une lettre qui m'inquiète. — J'allais chez vous pour vous dire ce que je n'aurais pu vous écrire. » Et en effet c'était un homme capable et dévoué, sans lequel rien n'était possible dans ce pays, dont le zèle méritait d'être encouragé par des marques de confiance et de sympathie. « J'en remercie Votre Excellence, reprit-il; ainsi Frades? — Est Rodrigo. » Et je lui remis la lettre du général Dorsenne. En me la rendant, il répliqua : « Voilà une mission qui me fait frémir pour vous. — Zèle et secret, continuai-je. — Comptez sur l'un et sur l'autre. — J'y compte, et après-demain avant le jour je serai en route. »

Ce qui compliquait les difficultés de l'opération, c'est que nous entrions dans la saison des pluies qui grossissent les torrents et rendent ainsi les marches sinon impossibles, du moins singulièrement difficiles. Or, le lendemain, en me réveillant, un bruit dont je craignais de me rendre compte frappa mon oreille. D'un bond

je fus à la fenêtre; il pleuvait à verse. Il y avait trop de fatalité dans cette complicité des éléments avec Dorsenne. Je m'habillai à la hâte et je me disposais à me rendre chez le préfet quand il arriva. « Je conçois vos angoisses, me dit-il, et, si je ne puis les dissiper, je viens du moins fixer vos idées. Il n'est plus possible de traverser demain aucun des trois torrents principaux qui coupent la route de Rodrigo (1). Maintenant, si la pluie cesse avant midi, vous pourrez partir après-demain; si elle dure seulement jusqu'à ce soir, il n'y a plus rien à tenter. » Le temps se leva vers midi et revint au beau.

Avec un ennemi qui avait pour lui toutes les populations, qui savait par cette voie et d'avance chacun de nos projets et de nos mouvements, et qui parvenait à nous cacher les siens avec une désespérante facilité, vingt-quatre heures de retard pouvaient être fatales. Je fis cependant différer la réunion des approvisionnements et des transports ordonnés, et cela en supposant avoir été prévenu par lettre que le mouvement des troupes sur Frades était remis d'un jour; mais en même temps je profitai de l'arrivée du courrier de Valladolid pour répandre le bruit, comme s'il m'était annoncé par ce courrier, de l'arrivée de huit bataillons, trois pièces d'artillerie et deux mille chevaux de la garde impériale marchant sous les ordres du général Dumoustier et devant arriver le surlendemain à Salamanque et à Alba de Tormes, et conséquemment j'ordonnai aux corregidors de ces deux villes de préparer de suite les logements de ces troupes, de cuire leur pain et d'abattre leur viande.

Sur un mot que je dis au préfet, il conseilla à ces deux

(1) Le premier passe à Matilla, le second à San Muños, le troisième à Alba de Yeltes.

corregidors de m'écrire que, leurs villes se trouvant encombrées, ils me suppliaient de vouloir bien, pour le temps du séjour des troupes de la garde, diminuer autant que je le pourrais leurs garnisons actuelles; et, pour les soulager et complaire à ces corregidors, quatre bataillons complétés à cinq cents et quelques hommes choisis, un bataillon de huit cents grenadiers et voltigeurs marchant sans sacs, et quatre pièces de canon, partirent de Salamanque et, emmenant le soi-disant convoi de Frades, se rendirent à Matilla, pendant que pour les mêmes motifs les cinq cents hommes les mieux montés du 31e de chasseurs à cheval y arrivaient en venant d'Alba de Tormes; enfin le général Barrié et moi, escortés par mon escadron espagnol, nous partîmes de Salamanque le lendemain à la pointe du jour pour la même destination, et cela sans qu'aucun de mes aides de camp, officiers d'état-major ou secrétaires, sans que mon chef d'état-major lui-même sût où j'allais (1). Néanmoins, prêt à monter à cheval, je pris à part le baron de Saint-Martin, colonel commandant le 1er régiment de ligne, que je laissais à Salamanque, et, après lui avoir confié le secret de mon opération, je lui donnai les instructions

(1) Sous différents prétextes, ces officiers avaient été appelés chez moi pour dix heures du soir, et, lorsqu'ils furent réunis, je les invitai à se trouver chez moi le lendemain matin, un quart d'heure avant le jour, à cheval, avec des vivres et de l'avoine ou de l'orge pour trois jours. Mon chef d'état-major, l'adjudant commandant Songeon, triste et lugubre officier si jamais il en fut, arriva à pied, en chapeau rond et en redingote. « Que signifie ce costume? — Mon général, j'ai eu toute la nuit des coliques affreuses. » A ce mot de coliques, je lui tournai le dos et ne le regardai plus, et je ne répondis rien à tout ce que, en me suivant comme un chien, il put me dire dans les intervalles de mes entretiens avec le préfet ou avec le colonel Saint-Martin. « Comme vous le traitez! me dit le colonel. — Comme un f.....x. » Et je partis. A mon retour, je donnai l'ordre à ce Songeon de se rendre au quartier général de l'armée.

les plus précises calculées sur toutes les probabilités, et, au cas où ma retraite serait coupée, où je serais obligé de m'ouvrir par d'inextricables détours un chemin long et hasardeux, où les Anglais, ayant déjoué toutes mes ruses, seraient avertis que Salamanque était sans troupes et s'en approcheraient, je lui laissai un ordre écrit pour qu'il pourvût alors à la défense du fort et se retirât par la route de France, tout en essayant par tous les moyens possibles de correspondre avec moi à l'aide d'un chiffre que je lui remis et de me procurer de ses nouvelles en s'efforçant d'en avoir des miennes. Quant au préfet, il était sur mon passage pour me communiquer un dernier avis; après quoi et en me faisant ses adieux : « Voilà bien des expéditions que je vois partir d'ici depuis trois ans, me dit-il; toutes n'ont pas été heureuses, et pourtant je n'avais craint pour aucune; mais pour celle-ci, je ne puis y penser sans frémir. »

Le sort en était jeté; voici, au reste, quels étaient mes calculs, qui de cent manières pouvaient être déçus. Le duc de Wellington, pensais-je, ne doit avoir reçu qu'hier la nouvelle de la prétendue arrivée d'un corps de troupes à Frades; et, avec la réserve qui le caractérise, cette nouvelle n'est pas de nature à lui faire franchir l'Agueda derrière laquelle il s'abrite, ni même à jeter des troupes qui lui paraîtraient pouvoir être compromises. Pour ce qui est du second avis annonçant que dix-huit bataillons de la garde vont arriver à Salamanque et à Alba de Tormes, et que, pour leur faire place, une partie des garnisons de chacune de ces villes se porte à Matilla, ce second avis ne lui parviendra que quand je serai dans les bois d'Alba de Yeltes, c'est-à-dire à plus d'à moitié route. De plus, cet avis l'engagera à concentrer ses troupes, par conséquent à prévenir de sa part tous les mouvements partiels, qui pour moi

sont les plus à craindre, parce que ce sont ceux dont je ne puis prévoir la rencontre et que je risque de ne pouvoir éviter. En outre, comme à dater de mon départ de Matilla il faudra au duc trente heures pour savoir que je marche sur Rodrigo, que je n'ai que trois mille quatre cents hommes, que je ne suis suivi par personne, et même que personne n'est arrivé et ne doit arriver ni à Frades, ni à Alba de Tormes, ni à Salamanque; comme enfin il est des circonstances où une chose devient possible par là même qu'elle doit être réputée impossible, je puis à la rigueur avoir le temps nécessaire pour jeter mon convoi à Rodrigo, pour y installer le nouveau gouverneur et pour me replyer sur San Muños. Ce que j'avais le plus à redouter n'était donc pas que l'armée anglaise tout entière passât l'Agueda; mais, de ce côté même de la rivière, à quatre lieues sur ma droite de Rodrigo, se trouvait une division anglaise occupant Sanfelices, et si cette division, secondée par une brigade de cavalerie et par don Julian, se portait sur mes derrières dès que j'aurais atteint Rodrigo et venait occuper San Muños par où je comptais effectuer mon retour, elle me coupait ma ligne de retraite la plus rapide et la plus sûre (1). Ne pouvant en chercher une autre sur ma droite sans me jeter dans la position anglaise de Sanfelices, j'étais réduit à m'en ouvrir une sur ma gauche, le long de l'Agueda, à travers les contreforts de la Sierra de Gata, la Roche de la Chatte, ainsi nommée parce qu'elle est impraticable aux chèvres; pendant cinq lieues, je me trouvais

(1) Ainsi, ma retraite fermée par le mouvement de la division anglaise sur San Muños, j'étais fort compromis, sinon perdu, et le duc de Wellington est d'autant plus inexcusable de ne pas avoir ordonné à temps un mouvement qui pour lui n'offrait aucune difficulté, ne compromettait rien et ne me laissait qu'une très faible chance de salut.

engouffré pour quinze heures au moins dans le couloir formé par le cours de l'Agueda au travers de ces roches, et s'il me restait une ressource pour en sortir, c'était de passer pendant la nuit sur la rive anglaise de l'Agueda, à la hauteur de Fuenteguinaldo, de traverser ce village de vive force et d'y mettre le feu pour occuper l'ennemi, de brûler tous les villages par où je passerais, afin de ralentir sa poursuite, et d'essayer de rejoindre par ce détour l'armée du Portugal, vers Plasencia, d'où je regagnerais Salamanque, en profitant du meilleur chemin qui resterait ouvert.

Entre tant de dangers, une nécessité dominait toutes les autres, c'était de trouver, malgré l'inimitié de la population, le moyen d'être informé aussi rapidement que sûrement de tous les mouvements de l'armée anglaise; voici donc ce que j'imaginai : Cent chasseurs à cheval du 31e régiment et soixante hommes de mon escadron d'Espagnols, toujours en éclaireurs sur ma droite et s'éloignant autant qu'ils le pouvaient sans trop se compromettre, arrêtaient tous les hommes rencontrés dans les campagnes et me les amenaient pour être fouillés, interrogés et gardés pendant un certain temps; je faisais enlever toutes les lettres dans les bureaux ou sur les courriers de la poste, et je lisais ces lettres moi-même; j'interrogeais partout les alcades et les curés; je me faisais apporter tous les papiers qui se trouvaient sur leurs tables ou dans leurs tiroirs, et j'examinais ces papiers avec le plus grand soin; j'interrogeais surtout des enfants, auxquels je dus des révélations et des vérifications utiles; partout j'annonçais trente mille hommes dont je me disais l'avant-garde, et j'envoyais de tous côtés pour commander des vivres. Enfin, et comme le salut de mes troupes, la conservation d'une place de guerre importante et l'honneur de

nos armes ne me permettaient d'hésiter sur rien de ce qui était de nature à m'éclairer, dans chacun des villages que je traversai ou à portée desquels je passai, je me fis amener les familles les plus chargées d'enfants; je prenais le père à part et je lui disais : « Vous allez vous rendre assez près de Sanfelices pour savoir si des troupes anglaises passent l'Agueda ou l'ont passée, et dans ce dernier cas en quel nombre d'infanterie et de cavalerie; si elles marchent avec des canons et sur quel point elles se dirigent. Vous avez tant d'heures pour ce trajet et tant d'heures pour me rejoindre sur tel point. Si vous ne m'y rejoignez pas, je fais fusiller votre femme et vos enfants, que j'emmène; si vous m'y rejoignez, je les mets en liberté à l'instant même. Votre rapport reçu, je vous garde pour me répondre de votre exactitude : si vous m'avez trompé, je vous fais fusiller; si vous m'avez dit la vérité, je vous donne une once d'or et je vous renvoie. » Aucun de ces hommes ne me manqua; tous gagnèrent et reçurent le salaire promis, et, de demi-heure en demi-heure, je sus tout ce qui, à quatre lieues de distance, pouvait m'intéresser. Je n'ai pas besoin de dire sans doute qu'en pareil cas, plus on est obligé de rendre ses menaces terribles, et moins on aurait de cœur à les exécuter; mais elles firent leur effet; le chef d'une nombreuse famille est toujours un bon père, et il n'est rien qu'un bon père ne sacrifie à la conservation de ses enfants.

Sorti de Salamanque vers six heures du matin et arrivé à Matilla à huit heures et demie, j'en repartis avec mon convoi et mes troupes à neuf heures. N'allant qu'au pas des bœufs et traversant encore les torrents avec peine, nous ne parvînmes qu'à trois heures du matin dans les bois d'Alba de Yeltes, où je bivouaquai. Mes attelages et bêtes de somme, mes troupeaux

éreintés, il leur fallut sept mortelles heures de repos, et il était trois heures après midi, lorsque nous nous trouvâmes enfin à l'endroit où finissent les bois et les montagnes, et où commence la plaine d'une lieue et demie qui précède Rodrigo. Là j'arrêtai quatre de mes bataillons et mes quatre pièces de canon, et, sous l'escorte de mes six cents hommes de cavalerie et de mon bataillon de grenadiers et de voltigeurs, je conduisis moi-même le convoi sur les glacis, d'où les charrettes et bourriques furent renvoyées à mesure qu'elles étaient déchargées, et où les troupes bivouaquèrent; pas un seul officier, le colonel de Saint-Laurent, commandant le régiment de chasseurs à cheval, y compris, n'eut la permission d'entrer dans la ville, où mon apparition si inattendue et le ravitaillement exécuté avec une poignée d'hommes causèrent un indicible étonnement et une joie que les habitants ne partagèrent pas.

A sept heures du soir, et ayant été accompagné par les officiers supérieurs de la garnison, les commandants du génie et de l'artillerie et le commissaire des guerres, j'avais parcouru toute la place avec le général Barrié, et je la lui avais fait connaître autant que cela était possible. A huit heures, je réunis les personnes que je viens de désigner, les autorités espagnoles, et je mis tout ce que je pus d'appareil à l'installation du successeur du général Reynaud. Je tins ensuite un conseil pendant lequel je rédigeai tous les ordres, toutes les instructions que la situation de la place pouvait nécessiter, de même que je pris note de tout ce qui tenait à ses besoins; enfin à une heure et demie du matin, ces travaux terminés, je quittais Rodrigo; à trois heures j'étais réuni à mes autres troupes et en marche sur San Muños. Neuf lieues d'Espagne séparent ce village de Rodrigo, et je fis ce trajet presque sans haltes; mais des soldats français ne pou-

vaient se méprendre sur les nécessités de cette diligence, et personne ne murmura. Mon infanterie était sans sacs, ma cavalerie sans portemanteaux, ma colonne sans embarras d'aucune espèce. Je ne fis même que traverser San Muños, afin de m'emparer de suite de la position qui est au nord de ce village, de mettre le torrent entre l'ennemi et moi et de me placer entre Salamanque et lui. Dès lors, Rodrigo approvisionnée et mes troupes hors de danger, ma mission était remplie; c'était temps, car deux colonnes anglaises marchaient, mais trop tard, sur San Muños; elles ne s'arrêtèrent que quand elles surent que je l'avais dépassé. Aussi, et comme me l'écrivit le général Barrié : « Deux heures de retard dans votre marche ou d'erreurs dans vos calculs, et vous étiez perdu. »

Enhardi par ce mouvement d'une partie de l'armée anglaise, don Julian harcela mon arrière-garde qui avait été renforcée; elle fit volte-face et il reçut une leçon qui nous en débarrassa.

A Matilla, j'avais laissé aux troupes des ordres pour rentrer le lendemain dans leurs garnisons respectives, et j'étais parti avec un escadron de chasseurs et mes intrépides Espagnols pour Salamanque, où j'arrivai à neuf heures du soir après quatre-vingt-sept heures d'absence. Le véritable but de mon départ avait eu le temps d'être connu, et mon retour causa une sorte d'explosion. On se mettait aux fenêtres avec des lumières qu'on y laissait de manière à produire une sorte d'illumination, on me saluait par des vivats! Dans le fait, on m'avait cru perdu; on ne comprenait ni l'arrivée du convoi, ni mon retour, et je ne les comprenais pas moi-même. Enfin tout se trouvait accompli sans la perte d'un sac de blé, d'un bœuf, d'un homme, et cela contre l'homme le plus heureux qui fut jamais, contre un homme qui à tout prix de-

vait empêcher ce ravitaillement, qui n'était là que pour cela et qui à cet égard était en mesure dix fois pour une. Aussi le préfet de Salamanque, qui un quart d'heure après mon arrivée se trouvait chez moi avec vingt personnes accourues pour me féliciter et pour avoir des détails, soutenait-il que cette opération était l'une des plus heureuses qui eussent été faites dans la Péninsule.

Quant au général Dorsenne, la façon dont il accueillit le rapport que je lui adressai sur ce ravitaillement fut digne de l'ordre qui l'avait prescrit. Elle était criante d'injustice et d'impudeur. Lorsque les expressions devaient lui manquer pour me témoigner sa satisfaction, lorsqu'une réussite miraculeuse le sauvait lui-même des conséquences d'une action abominable, sa réponse se borna à ces mots : « J'étais sûr que vous n'aviez rien à craindre que les mauvais chemins »; ce qui arracha cette réflexion à l'un de mes aides de camp auquel je communiquai la lettre : « En vérité, il faut un zèle d'acier pour qu'il résiste à la mauvaise grâce d'un tel chef. » Toutefois un dédommagement m'était réservé. Le marquis d'Espagne, qui dirigeait alors toute l'insurrection de ces provinces, exaspéré de la manière dont Rodrigo se trouvait ravitaillée au moment même où le dénuement de cette place semblait fonder tant d'espérances, peut-être même irrité du piège dans lequel don Julian, son lieutenant, venait de donner, le marquis d'Espagne voulut du moins incriminer mon opération, et il réunit les alcades de tous les villages que j'avais traversés pour recueillir les plaintes qu'ils auraient à former contre mes troupes et contre moi; mais il se trouva, au dire même de ces hommes si disposés à nous accuser, que j'étais entré le premier dans tous les villages, que j'en étais sorti le dernier, qu'aucune poule,

aucun chou, aucun œuf n'avait été touché, qu'aucun habitant n'avait à se plaindre d'un fait ou d'un mot. Il en fut donc pour son enquête; il la termina par cette phrase, qui textuellement avait été déjà dite et fut souvent répétée : « Il est impossible de mieux conduire des troupes. » Et le fait et la phrase avaient été rapportés par deux alcades au préfet, qui aussitôt vint m'en rendre compte.

Rodrigo approvisionnée pour près de cinq mois, je croyais ne pas avoir de longtemps à m'occuper sérieusement de cette place, lorsque j'appris que, dans tous les cantonnements occupés par l'armée anglaise, le duc de Wellington venait d'ordonner de confectionner force fascines, gabions et plates-formes; il voulait se venger, par la prise de cette place, de ce qu'il y avait d'humiliant pour lui dans la manière dont je venais de la ravitailler. A l'instant j'en fis l'objet d'un rapport au sujet duquel j'attendais nécessairement une prompte réponse; je n'en reçus aucune. Cependant chaque jour confirmait cette nouvelle, y ajoutait de nouveaux détails, et par chaque courrier, mais toujours sans aucun résultat, en dépit d'insistances renouvelées, je transmettais les renseignements confirmatifs que j'avais reçus; au bout de quinze jours, l'inquiétude se joignit à l'indignation, et, quoique rien ne m'y obligeât, j'adressai au maréchal Marmont, commandant l'armée de Portugal et ayant toujours son quartier général à Plasencia, le relevé de tous les rapports expédiés par moi au général Dorsenne, et je continuai à lui faire parvenir des duplicata de tous les rapports nouveaux relatifs à la situation si critique de Rodrigo. Son armée était en présence de l'armée anglaise, dont elle menaçait le flanc droit; elle pouvait l'empêcher de passer l'Agueda, par conséquent d'attaquer Rodrigo située sur la rive droite de

cette rivière; pourtant le second appel n'eut pas plus de succès que le premier, c'est-à-dire que je ne parvins pas à ébranler la sécurité d'aucune des deux Excellences.

En attendant, les faits qui m'étaient signalés devenaient plus nombreux, plus graves, plus instants; ces faits ne permettaient plus de douter que l'attaque de Rodrigo ne fût résolue, et l'ordre de réunir de grands moyens de transport pour un trajet de si peu de lieues annonçait suffisamment que cette attaque devait être prochaine; dès lors, autant pour couvrir ma responsabilité que pour ne rien omettre de ce qui pouvait prévenir un grand malheur, je pris sur moi d'adresser au prince de Neuchâtel, major général et vice-connétable, le relevé de tous mes rapports au général Dorsenne et au maréchal Marmont; et encore que cela fût inusité, mais pour prendre acte de mes efforts, je plaçai ce relevé à la fin de mes états de quinzaine. Je venais d'expédier le troisième de ces états, lorsque M. de Richemont, colonel, premier aide de camp du maréchal, arriva à Salamanque. Cet officier venait de Plasencia et allait rejoindre le maréchal à Valladolid; il avait pour mission de juger par lui-même la situation des provinces qu'il avait eu à parcourir et de m'annoncer que les sixième et septième gouvernements venaient d'être cédés à l'armée du Portugal, dont le maréchal prenait le commandement en chef. « Il est bien fâcheux, lui dis-je, que tout cela ne se soit pas fait il y a un mois; on se serait peut-être utilement occupé de Rodrigo. — De Rodrigo! reprit-il; ah! mon général, soyez tranquille sur Rodrigo. » Plus qu'étonné par cette sécurité, je lui montrai tous mes rapports; je fis appeler le préfet et le commissaire général de police, je les mis en contact avec lui, et rien ne le persuada. Enfin il me prit à part et me dit : « On ne peut pas être mieux que M. le maré-

chal ne l'est avec le duc de Wellington; ils sont en relations suivies et parfaites; ils s'écrivent souvent, et il est peu de jours où nous ne sachions ce qui se passe dans l'armée anglaise. Eh bien, mon général, les préparatifs dont vous parlez, et qui en partie sont vrais, n'ont d'autre but que de nous faire faire de faux mouvements. L'armée anglaise n'est prête pour aucune opération de quelque importance et n'en entreprendra aucune avant le printemps. » Je vis qu'il n'entendrait pas raison, et, au moment de son départ, après avoir répété que les assertions sur lesquelles il fondait son opinion ne pouvaient rien changer à la mienne, qui même était plus que corroborée par les dernières nouvelles que je venais de recevoir, je lui remis une lettre destinée à confirmer le contenu de toutes les précédentes, et je le priai de la placer sous les yeux du maréchal. Il s'en chargea, comme on fait un acte de déférence.

Arrivé à sept heures du soir à Valladolid, il trouva encore les deux généraux en chef à table. Mon rapport les amusa, et, jusqu'à près de dix heures du soir, je fis les frais de leurs plaisanteries. Enfin Leurs Excellences venaient de se quitter fort égayées par le ridicule de mon entêtement, lorsqu'un de mes officiers d'état-major, expédié en courrier, arriva, apportant la nouvelle que toute l'armée anglaise avait passé l'Agueda, et que, la nuit venue, une de ses divisions s'était approchée du fort Marmont (ce qui achevait d'être piquant); elle avait comblé les fossés avec les fascines dont on venait de se moquer et avait enlevé le fort à la baïonnette. Dans la même nuit, des tranchées, faites par nous deux ans auparavant, avaient été rouvertes avec une extrême facilité; des batteries de siège avaient été de suite établies, et le canon s'entendait sans discontinuation.

A ce récit de mon courrier, la scène changea, ainsi que

les figures; de pénibles contractions remplacèrent celles du rire, et, au milieu d'un brouhaha général, des officiers partirent pour tous les points où se trouvaient des troupes disponibles et leur transmirent l'ordre de se mettre en route immédiatement et de se porter à marches forcées à Salamanque, de sorte qu'avant le lever du jour les armées du Nord et du Portugal étaient en mouvement; puis mon courrier me fut renvoyé en toute hâte avec une lettre du maréchal disant : « Annoncez qu'avant huit jours 60,000 hommes et cent pièces de canon seront rendus sous les murs de Rodrigo... » Un *post-scriptum* contenait ces mots : « Ci-joint un billet pour le général Barrié ; promettez 6,000 francs à qui en apportera le reçu. » Mais ces tardifs efforts étaient inutiles. Maître du fort Marmont, cheminant par nos tranchées qu'il eut seulement à déblayer, utilisant jusqu'aux terre-pleins de nos anciennes batteries, battant les brèches que nous avions faites et qui, mal réparées, se trouvèrent promptement rouvertes, le duc de Wellington fut au bout de trente-six heures en état de donner l'assaut, et, pendant que d'un côté il attaquait la place de vive force, don Julian, qui la connaissait parfaitement et qui avait des intelligences dans la ville, l'escalada d'un autre; elle se trouva donc prise avec une incroyable rapidité. La déplorable nouvelle de cette reddition me parvint comme le maréchal Marmont, précédant ses colonnes, entrait à Salamanque, et je l'en régalai au moment où il mit pied à terre; quant au général Dorsenne, qui le suivait à une lieue de distance, il l'apprit à la porte de la ville et rétrograda avec ses troupes.

Voici comment doit s'expliquer cette apparente sérénité, disons mieux, cette inadmissible incurie des deux chefs relativement à Rodrigo. Évidemment, quelque faible que fût la capacité du général Dorsenne, quelque

vaniteuse que pût être la confiance que le maréchal Marmont avait en lui-même, ils n'étaient ni l'un ni l'autre de force à croire mes rapports dépourvus de fondements : mais ces deux chefs se détestaient. Marmont, fin, orgueilleux, et cependant homme de beaucoup d'esprit et raisonnant sur la guerre d'une manière aussi brillante qu'il la pratiquait mal, était outré de voir un général de division aussi médiocre que Dorsenne jouer un rôle équivalent au sien; quant à Dorsenne, prenant une inexplicable faveur pour la preuve de sa transcendance, son courage de grenadier pour des qualités de général en chef, il s'estimait beaucoup plus que Marmont et était indigné que celui-ci se crût supérieur à lui et eût par son bâton de maréchal la préséance sur lui. Chacun des deux souhaitait à l'autre quelque grand malheur et guettait l'occasion de contribuer à ce que ce malheur arrivât; ainsi, et quant à Rodrigo, Marmont avait pu se dire : « Jusqu'à ce que le général Dorsenne m'ait remis le commandement des sixième et septième gouvernements, c'est lui qui répond de la place, et s'il la perd faute d'avoir invoqué mon concours à temps, ce sera un tort dont il ne tiendra pas à moi qu'il s'en relève jamais. » De son côté, Dorsenne pouvait se dire : « Je vais évacuer ces provinces et les remettre au maréchal. On ne prend pas une place de guerre telle que Rodrigo par un coup de main; elle tiendra en tout état de cause jusqu'après cette cession; je me trouverai l'avoir conservée tant que j'aurai eu à m'en occuper; par conséquent, c'est le maréchal qui en répondra. » On sait comment ces coupables raisonnements furent déjoués. Comme pour châtier à la fois les deux hommes qui avaient pu sacrifier leurs devoirs les plus sacrés aux plus indignes considérations, la place tomba au moment même où l'un cédait le territoire, où l'autre le recevait,

et où ils se trouvaient tous deux responsables de ce trop funeste événement.

Quant à cette dislocation de provinces, elle était absurde. Rodrigo ne pouvait être conservée ni par l'armée du Nord seule, ni par l'armée du Portugal, même renforcée des troupes du septième gouvernement. Il fallait laisser les chefs de ces deux armées responsables de la place et les disposer de manière que l'armée de Portugal menaçât l'armée anglo-portugaise si celle-ci se portait sur Salamanque, tandis que l'armée du Nord menacerait le flanc gauche de cette même armée anglaise si elle se portait sur Plasencia, l'armée du Nord et celle du Portugal devant toujours rester prêtes, aussi bien l'une que l'autre, à secourir Rodrigo; ou bien il fallait les réunir sous un même chef, ce qui ne valait pas le premier parti; ou bien encore, de deux maux choisissant le moindre, il fallait raser les fortifications de Rodrigo si la conservation pouvait exposer la garnison à être prise et la place à tomber au pouvoir de l'ennemi. Par malheur, on se décida pour ce qu'il y avait de pire. C'est qu'on ne dirige pas la guerre à trois ou quatre cents lieues de distance; l'Empereur ne pouvait être partout, et il n'avait plus personne sur qui il pût compter sous le rapport de la capacité et sous le rapport du dévouement; les fortunes qu'il avait érigées avaient constitué des puissances qui n'obéissaient plus qu'à leurs propres passions, et la composition de ses maréchaux ne lui laissait pas, depuis que le maréchal Masséna ne pouvait plus faire la guerre, un seul général capable de commander vraiment une armée.

Il est sans doute inutile de dire que la chute de Rodrigo porta une atteinte sérieuse à mon énergie morale et acheva de me décourager dans l'exercice de mon commandement. Tout ce que j'avais fait et projeté pour

le bien du pays se trouvait voué au néant, et j'avais trop voulu, trop annoncé, trop promis pour pouvoir supporter de voir tant d'efforts aboutir à rien. Quant au maréchal, je n'étais pour lui qu'un reproche vivant, et il n'était pour moi qu'un chef qui me rappelait de déplorables souvenirs. J'étais convaincu qu'il verrait mon départ avec plaisir; mais à cet égard je me trompais. Comme général de l'armée du Nord, j'avais eu, vis-à-vis du général en chef de l'armée de Portugal, le tort d'avoir eu trois fois raison ; mais, comme l'un des généraux de l'armée de Portugal, je devenais pour lui un homme dont Fuenteguinaldo, Aldea da Ponte, le second ravitaillement de Rodrigo et mes importunités pour sauver cette place attestaient le zèle; de plus, je ne pouvais guère être remplacé sans désavantage à Salamanque, dont la population me témoignait beaucoup de considération. Aussi, lorsque, quelques heures après son arrivée, je me présentai chez le maréchal, me fit-il asseoir et me dit-il : « Je n'ai pas sans doute besoin de vous assurer, général Thiébault, que vous conservez sous mes ordres et votre gouvernement et le commandement de votre division. — J'en demande pardon à Votre Excellence, mais j'appartiens à l'armée du Nord et je pars demain pour rejoindre son quartier général. — En me cédant ces provinces, reprit-il d'un air étonné, l'Empereur m'a également cédé les généraux qui les commandent, et plus spécialement encore ceux qui, comme vous, ont sous leurs ordres des troupes qui me restent. » Cela était sans réplique, et pourtant je répliquai : « Mes lettres de service sont pour l'armée du Nord, et je suis forcé de m'en tenir à elles. » Il vit que c'était un parti pris et ajouta avec dépit : « Je pense, du moins, que vous resterez assez de temps pour donner quelques instructions à votre successeur.

— En ce cas, repris-je, je resterai jusqu'à après-demain matin. » Et, trente-six heures après son arrivée, je quittai Salamanque.

Il faut bien le dire pourtant, cette froideur que j'affectais à l'égard des offres bienveillantes du maréchal Marmont n'avait qu'un but, masquer mon parti pris, et ce n'était pas une sorte de rigueur que je voulais tenir au maréchal personnellement. J'en étais arrivé sans doute au dégoût de dépenser mon ardeur et mes forces vainement; mais la position qu'il me laissait à la fois comme gouverneur du septième gouvernement et commandant de la première division de l'armée du Portugal n'en restait pas moins une fort belle position. Par malheur, ma détermination avait une autre cause, et cette cause ne me permettait pas l'hésitation.

Sans que j'aie jamais pu savoir à qui j'étais redevable de cette calomnie, Zozotte avait reçu à Paris une lettre anonyme par laquelle on l'informait que j'avais une maîtresse à Salamanque. A trois cents lieues de distance, et pour un fait dont la fausseté ne pouvait être prouvée par là même que rien ne le constatait, des dénégations étaient fort inutiles, et, pour détruire l'effet de cette abominable lettre par un fait sans réplique, pour convaincre de plus en plus Zozotte qu'il n'y avait pas de sacrifice qui pût me coûter lorsqu'il s'agissait de ne pas lui laisser de doute sur la puissance et l'exclusion de mon amour pour elle, je m'étais décidé à quitter Salamanque, et lorsque j'eus, comme on l'a vu, l'occasion d'en faire part au maréchal Marmont, j'avais déjà averti le général Dorsenne de mes intentions. Je partis donc pour rejoindre le quartier général de l'armée du Nord, et je puis dire que mon départ me causa d'autant plus de regrets qu'il fut pour moi l'occasion de plus de sympathies. Sans doute, la masse des

habitants eût été heureuse de me voir rentrer en France avec le dernier Français, mais je n'en avais pas moins eu assez de points de contact avec cette même masse pour qu'elle ne pût être affectée de mon remplacement. La veille de mon départ, mon salon ne désemplit pas, et je reçus tout ce qu'en pareil cas on peut recevoir de témoignages d'attachement et d'estime. Le soir, me fut présentée au nom de toutes les autorités civiles et ecclésiastiques une lettre qui, sans doute à cause des circonstances dans lesquelles elle me fut écrite, m'a laissé le souvenir le plus consolant et le plus doux. Quoique je partisse à la pointe du jour, plusieurs milliers de personnes se trouvèrent sur mon passage pour me faire leurs adieux, adieux auxquels je répondis par une proclamation que j'envoyai à toutes les autorités, comme aux notables de la ville, à tous les ministres de Joseph à Madrid; proclamation que je fis afficher pendant la nuit et dont je distribuai, en partant, plus de trois cents exemplaires; proclamation dans laquelle je rendais à toute cette population une sorte de compte de la manière dont je l'avais gouvernée pendant quatorze mois. Par cela même et par les faits qui s'y trouvaient cités, elle produisit une grande sensation et me fit beaucoup d'ennemis, comme elle devait m'en faire, attendu qu'elle équivalait à un acte d'accusation contre trop de gens; mais encore me convenait-elle comme moyen authentique de prendre acte de la manière dont j'avais servi et commandé avec une abnégation personnelle à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés; je la terminais en me félicitant « d'avoir pu, par un bonheur sans exemple dans de si graves et de si tristes circonstances, et sans manquer à aucun de mes devoirs, éviter qu'en quatorze mois personne sous mon gouvernement ne soit condamné à mort ».

CHAPITRE XV

Cependant, tout en quittant le gouvernement de l'Estrémadure, tout en m'éloignant d'un chef qui, malgré son insuffisance comme général d'armée, était un homme distingué, m'offrant des garanties de bienveillance, et cela pour aller rejoindre un autre chef qui, dépourvu de tout mérite, était de plus un homme assez perfide, je gardais une arrière-pensée sur laquelle se fondait pour moi l'espoir de réparer le sacrifice fait aux chimériques inquiétudes de Zozotte. Il me semblait qu'au moment où le général Dorsenne se trouvait élevé au commandement de l'armée du Nord, je devais pouvoir rentrer en possession du cinquième gouvernement auquel l'Empereur lui-même m'avait d'abord nommé, dans lequel il m'avait réinstallé et que j'avais perdu par le seul effet d'une réorganisation générale qui avait revêtu lui, Dorsenne, de ce même gouvernement. Ce gouvernement n'était plus occupé que par un général de brigade, homme gras, ampoulé, mesquin de valeur, immense de prétentions. Après les succès que j'avais obtenus à Salamanque, considérant les regrets que j'y laissais et l'influence morale que mon souvenir exerçait encore à Burgos, j'estimais de toute justice qu'on me rendît dans cette dernière ville un gouvernement qui n'y semblait occupé que par intérim.

Si le général Dorsenne était entré à Salamanque,

j'aurais su de suite à quoi m'en tenir; mais, faute d'avoir pu l'y voir, j'avais résolu de m'en expliquer sans délai avec lui; je lui en aurais donc parlé au moment de mon arrivée à Valladolid, si, dans le hourvari d'un grand déplacement et lorsque je l'abordai, il ne m'avait prié de prendre le commandement de tout ce qui appartenait à l'armée du Nord, son escorte exceptée, et d'en régler le mouvement sur Burgos. Mon entretien s'était trouvé ajourné à son entrée dans cette dernière ville; et en effet il y était à peine que j'allai lui redemander ce gouvernement de Burgos. Il eut de très bonnes paroles, m'assura que, si ce gouvernement était à donner, personne ne me le disputerait, et m'ayant promis le premier emploi de mon grade vacant dans son armée, il ajouta : « Sans établir de parallèle entre le général Rey et vous, et tout en convenant que son grade ne cadre pas avec son emploi, c'est le beau-frère du général Curial, commandant une des divisions de la vieille garde; c'est le je ne sais plus quoi de Beugnot et de je ne sais plus qui encore»; d'où il résultait que ce gouverneur qui ne gouvernait rien et qui, incapable de créer une ressource, d'exercer aucune influence sur le pays, se bornait à faire ce qui se serait bien fait sans lui, cet homme dont les autorités espagnoles gémissaient, dont les Français se moquaient, n'en était pas moins, par bénéfice de parenté, du nombre de ces gens qu'on ne déplace pas, quelque déplacés qu'ils soient où ils se trouvent, et auxquels on sacrifie tout ce qui n'est réclamé que par des considérations d'état, de justice ou d'armée, c'est-à-dire de guerre, de bonne administration et de politique.

Grâce à ce favori de favoris, on en était revenu à Burgos non seulement à la nécessité de donner de fortes escortes aux convois, mais encore de faire mar-

cher les colonnes mobiles pour approvisionner les lieux d'étape. Bientôt on fut réduit à recourir à des voies non moins fatales aux troupes qu'aux habitants: à ce premier tort on joignit celui de ne jamais rien savoir des mouvements et rassemblements de guerillas, par conséquent d'agglomérer les troupes quand on pouvait les diviser sans inconvénient, et de les disséminer quand il était indispensable de les tenir réunies. Si l'on ajoute à cela fort peu d'aptitude pour les calculs stratégiques, pour ces combinaisons par lesquelles on est toujours en mesure d'avoir dans le moins de temps possible le plus grand nombre d'hommes possible partout où des troupes peuvent être nécessaires; si l'on y ajoute encore des bouffées de prudence outrée et de crânerie intempestive, on aura une idée de la manière dont les affaires militaires et administratives étaient conduites à Burgos.

Or il advint qu'un jour, où l'on avait audacieusement fait partir toute la garnison pour je ne sais plus quelle expédition, on apprit tout à coup qu'un corps espagnol de sept à huit mille hommes marchait sur Burgos et, à la nuit, devait prendre la ville d'assaut. La situation n'était certes pas comparable à celle dans laquelle, et grâce au maréchal Mortier, je m'étais trouvé il y avait trois ans, puisqu'en 1809 le fort était à peine tracé et que je n'avais que deux cent quarante malades à opposer aux dix-sept mille hommes que commandait le général Ballesteros; tandis qu'en 1812, le fort était achevé, armé et approvisionné, et que l'on avait bien en tout un millier de défenseurs valides; pourtant la position fut assez sérieuse pour que la terreur devînt générale. On ne vit que gens portant ou charretant des effets et des vivres dans l'intérieur du fort. Le payeur général des armées d'Espagne y envoya à lui

seul soixante ou quatre-vingts caisses énormes de pièces comptables; on eût dit une fourmilière en déroute. Au milieu de ce brouhaha, auquel je ne pris aucune part parce que je n'avais pu comprendre une attaque à laquelle le nouveau fort ne laissait pas d'objet, la nuit vint; elle fut toute d'alerte, et, quand le jour reparut et que l'on fut assuré que le corps, cause de tant d'alarmes, s'éloignait de Burgos et qu'on en serait quitte pour la peur, on chanta victoire.

Pour en revenir à l'espoir que j'avais un instant conçu de reprendre à Burgos mon ancien gouvernement, on a vu que cet espoir ne s'était pas réalisé, et, à défaut d'autre consolation, j'essayai de me persuader qu'après tout, être employé sous ce Dorsenne aurait pu équivaloir pour moi à être compromis. Mon rôle d'inaction ne fut pas d'ailleurs sans compensation. J'avais à Burgos plusieurs amis intimes dans l'armée et j'en avais dans la ville, comme j'en avais eu à Salamanque. Je demandai au plaisir le temps qu'on me laissait, et, ce qui me servit à souhait, Dorsenne et sa femme, à laquelle de mauvaises langues donnaient pour amant le capitaine de Bonneval, alors aide de camp de son mari, semblèrent rivaliser à qui contribuerait le plus à nos divertissements. Leur orgueil, leur vanité étaient passés en proverbe, et chaque jour ajoutait à la comédie de nouvelles scènes; ils avaient en effet une représentation, un cérémonial extravagant. J'ai dit combien Dorsenne était beau (1), et j'ai vu des dames qui jamais ne s'étaient occupées de la figure d'un homme, faire une exclamation en le voyant pour la première fois. Mais aussi quels soins

(1) Je n'ai pas à répéter qu'il avait été l'amant de Mme d'Orsay, et j'ai rapporté le mot qui courut, alors qu'il affichait cette dame, heureuse souveraine des deux plus beaux hommes de France. (Voir tome II, page 139.)

ne donnait-il pas à sa toilette ! Mis avec une extrême recherche, il était presque toujours habillé à la polonaise, costume qui convenait à sa taille, à sa figure, en lui permettant d'accompagner du plus d'or possible ses cordons et ses crachats. Il ne paraissait jamais que ses cheveux, d'un noir d'ébène, ne fussent entièrement bouclés au fer et que sa tête n'eût été faite à l'Apollon, si bien que sa toilette retardait parfois de deux heures le départ des troupes et jusqu'à celui de divisions entières, qui s'en vengeaient par des sobriquets que j'hésite à rapporter. Cette beauté et sa crânerie ont fait sa fortune; il n'admettait plus de bornes à son ambition et à ses espérances, et il anticipait avec une merveilleuse impudeur sur les manières qu'il adopterait alors qu'il serait maréchal, duc et prince. Sa femme, à cet égard, le secondait admirablement. Ils recevaient et se faisaient recevoir et attendre comme de petits souverains. A un grand bal où se trouvaient quelques dames françaises, et notamment Mme Lepic, femme du général de ce nom, commandant une des divisions de cavalerie de la garde impériale, alors que cette dame, comme toutes les autres femmes, était reléguée sur des banquettes, deux fauteuils de velours cramoisi, galonnés en or et placés sur une estrade que recouvrait un tapis semblable aux fauteuils, furent réservés pour M. et Mme Dorsenne, et ces fauteuils demeurèrent vides deux heures après que tout le monde fut arrivé, c'est-à-dire tant que cela plut à Leurs Altesses.

Pour soutenir ce ton, ils ne sortaient qu'entourés de gardes et ne voyageaient qu'escortés par des régiments. Lorsque Mme Dorsenne se rendit de Burgos à Valladolid, comme femme du général en chef de l'armée du Nord, elle avait, entre autres troupes d'escorte, le régiment des gardes nationales de la garde; par une forte chaleur

et sans halte, elle le mena au pas des chevaux de sa voiture, de Burgos à Torquemada, ce qui eut pour résultat de faire entrer huit cents hommes à l'hôpital. Lorsque le général revint de Valladolid à Burgos, il garda comme escorte les mamelouks de l'Empereur et dix-huit cents hommes de cavalerie, et cela pour un trajet que j'avais vu faire à Napoléon n'ayant avec lui que Savary, Duroc, Roustan et cinq chasseurs à cheval, et auprès de sa personne, quand il me dépassa, que Savary et Roustan. En attendant qu'elle eût des levers, Mme Dorsenne avait des jours de cercle, ce qui était fort naturel; mais ce qui l'était moins, c'est que pour son boston on désignait les personnes prédestinées à en faire partie; on les en prévenait par l'entremise d'un aide de camp faisant fonction de chambellan. Comme on prenait par la tête, je fus un des premiers pris; toutefois, cet honneur n'étant nullement de mon goût, je m'arrangeai de manière à n'en jouir qu'une fois; dans ce but, lui faisant vis-à-vis, au lieu de jouer dans son jeu en tant que son partenaire, dès qu'elle disait : Je demande, je disais : Je soutiens, et, quand je n'avais rien, je perdais par la force du jeu de mes adversaires, quand j'avais beau jeu, je perdais parce que je jouais mal; elle en fut pour dix-sept cent cinquante fiches et pour une humeur de dogue; il m'en coûta, bien entendu, autant qu'à elle; mais cette partie m'amusa tellement et j'en ai ri si souvent que j'ai gagné en gaieté tout ce que la dame a perdu en colère et tout ce que nous perdîmes en argent; de plus, j'eus la béatitude de ne plus être de ses élus.

Outre son boston, elle faisait de l'esprit, et, si elle avait raison de chercher à en faire, elle avait le malheur d'en faire de telle façon qu'il est assez embarrassant d'en fournir des échantillons. Pourtant comment la juger,

si ce n'est d'après elle-même? Or Mme Dorsenne, avec une dignité de princesse, disait des horreurs dignes des dames de la halle, et elle mettait la plus étonnante ingénuité pour proférer le mot propre, quelque sale que fût ce mot si propre. Elle avait chez elle plusieurs personnes, et dans le nombre la femme d'un nommé Casa dont j'ai déjà parlé; et Dieu sait sur quel à-propos le court dialogue suivant eut lieu entre ces deux dames : « Pourquoi n'avez-vous pas d'enfants? — Madame, je l'ignore. — Y a-t-il longtemps que vous êtes mariée? — Huit ans. — Huit ans? En ce cas, pour en avoir, vous n'avez qu'un moyen, c'est de changer d'homme. » Terme aussi honnête que possible pour mettre sur la voie du synonyme, espèce d'équivalent que je laisse à deviner pour me tirer à mon honneur de cette citation, la seule à laquelle je m'arrête. Pour en finir sur ce sujet, ce fut le même Casa qui, en pouffant de rire, accourut chez moi et, devant témoins, me communiqua le charitable avis que sa femme venait de recevoir.

En dehors des cercles de Mme Dorsenne, nous prîmes des plaisirs d'un goût moins original. M. Thonnelier, Buhot, l'inspecteur aux revues avec lequel je m'étais lié à Rome et qui, quoique assez gros, n'en était pas moins encore un des hommes du monde dansant avec le plus de grâce, et moi, nous nous mîmes à donner des bals; j'étais le mieux logé, et les bals se donnèrent chez moi. Ils réunissaient trois à quatre cents personnes, presque toutes Espagnoles, et commençaient à huit heures du soir; indépendamment des rafraîchissements servis en abondance, ils étaient interrompus à deux heures par un beau souper et finissaient à huit heures du matin par un déjeuner. Nous avions eu pour les deux premiers une musique excellente; mais cette musique était celle d'un de nos régiments, et le malheur voulut que, la veille du

jour marqué pour le troisième bal, ce régiment reçût l'ordre de partir de suite; il ne se trouva personne à Burgos ayant une contredanse, une valse ou une anglaise notée, et notre embarras devint d'autant plus grand que les invitations étaient faites, ainsi que nos préparatifs. Il fallait donc renoncer au bal et prévenir tout le monde, ou bien composer ce qu'on ne pouvait se procurer par aucun autre moyen, et en quarante heures je composai douze contredanses, six valses et six anglaises; je les mis à grand orchestre, je les fis apprendre et répéter à tout ce que je pus réunir de musiciens à Burgos, et nous les dansâmes toute la nuit. J'ajouterai que ma première valse, faite sur la batterie de la générale, eut du succès; elle resta au répertoire de l'armée, et le 3e régiment des fusiliers de la garde impériale la joua assez longtemps,

Ce troisième bal me rappelle un terrible événement. L'avant-veille était arrivé de Madrid un grand convoi avec lequel voyageait un M. Deslandes, secrétaire intime de Joseph. Ce Deslandes conduisait en France, indépendamment d'un fourgon contenant pour 7 à 800,000 francs d'objets précieux lui appartenant, sa femme, jeune Espagnole, d'une beauté remarquable, d'une naissance distinguée et grosse de cinq à six mois. M. Thonnelier, qui avait connu à Madrid M. Deslandes et sa femme, leur donna à dîner le lendemain de leur arrivée; ainsi que Buhot, je fus du nombre des convives; il était impossible que pendant cette réunion il ne fût point question de notre bal et qu'on n'en parlât à Mme Deslandes pour l'engager à l'embellir de sa présence, c'est-à-dire à s'arrêter à Burgos et à y attendre une autre escorte de convoi. L'invitation paraissant lui sourire, nous devînmes de plus en plus instants; elle ne nous opposait que la décision de son mari; c'est donc à lui que nous nous

adressâmes en dernier ressort; mais il fut inflexible. Le malheureux était loin de se douter que c'était pour la conservation de sa fortune, pour la liberté de sa femme, enfin pour sa propre vie que nous plaidions, et qu'en s'obstinant à ne pas céder, c'était à la plus atroce des destinées qu'il obéissait. Et en effet, cinq jours après, il avait été massacré dans les bras de sa femme; elle-même se trouvait captive de Nina, et ce qui composait la presque totalité de sa fortune avait été pillé ou mis en lambeaux.

Ce fut au milieu de nos plaisirs que je fus surpris par un incident qui, pour moi du moins, les troubla de la manière la plus désagréable. Un jour, il se trouva que, quoique le courrier de France fût arrivé, les facteurs n'eurent aucun journal à distribuer. L'étonnement était général, et je le partageais, lorsque M. Thonnelier, payeur général des armées d'Espagne, m'apporta des exemplaires de ces journaux que le payeur de Bayonne joignait aux autres papiers qu'il avait à lui envoyer; il les lui adressait dans un paquet cacheté; de suite M. Thonnelier me fit lire un article sur la perte de Rodrigo, article contenant cette phrase : « Par la coupable négligence du gouverneur de Salamanque, la place de Rodrigo était sans communications depuis deux mois... » Je fus confondu, et, m'arrêtant à la première pensée qui se présenta, je me persuadai que j'étais redevable de cette infamie au maréchal Marmont ou, par suite de son instigation, à quelqu'un de ses alentours. En conséquence, voulant procéder dans cette affaire par pièces écrites, j'envoyai au général Dorsenne une lettre dans laquelle, le prenant à témoin de tous les efforts que j'avais inutilement faits pour sauver Rodrigo, je lui demandai de faire arriver jusqu'à l'Empereur le cri de ma juste indignation. La lettre était portée par un de

mes aides de camp, ayant ordre d'attendre une réponse écrite du général Dorsenne; mais il ne put l'obtenir, et la réponse verbale dont il fut chargé consista à me dire « d'être tranquille ».

Ce conseil d'être tranquille était une dérision; il s'agissait pour moi de réparation, de démenti, de publicité, et non d'une simple satisfaction de ma propre conscience. Or, sachant que tous les généraux de la garde dînaient chez le général Dorsenne, je m'y rendis. On quittait la table comme j'entrais dans le salon, et là, en présence de tous les convives, je répétai au général Dorsenne tout ce que je lui avais écrit, notamment : « Vous êtes mon premier juge et devez être mon défenseur. » Toutefois, comme il se bornait à répéter : « L'Empereur ne saurait douter ni de vous ni de moi... Je ne lui laisserai pas d'ailleurs ignorer votre démarche », et autres phrases dont je ne pouvais me contenter, j'ajoutai en élevant la voix, afin de forcer l'attention de tous les témoins : « Je repousserai cette indigne calomnie de la manière la plus énergique... j'adresserai mon démenti à l'Empereur, au prince de Neuchâtel, au ministre de la guerre et à tous les maréchaux de France et généraux en chef; mais je n'en profiterai pas moins de cette occasion pour déclarer devant vous, et en présence de tous ces messieurs pris à témoin, que celui qui a écrit la phrase en question ou qui l'a fait ou laissé écrire, en ayant le pouvoir de s'y opposer, est un jean foutre; je regrette d'employer un mot aussi grossier, mais ce n'est pas ma faute si, dans la circonstance, ce mot n'a pas de synonyme. »

Le changement qui se fit sur la figure de ce Dorsenne et le silence qu'il garda m'occupèrent sans doute, et pourtant je ne tirai aucune conséquence de nature à m'éclairer; je ne fus pas même, et j'ai peine aujourd'hui

à le comprendre, frappé de cette circonstance qu'à l'exception du général Dorsenne, M. Thonnelier seul avait reçu les journaux, et qu'il ne les avait dus qu'à la manière particulière dont on les lui envoyait. Je ne conçus donc aucun soupçon, et je mis l'embarras et la froideur du général Dorsenne sur le compte de sa désobligeance accoutumée envers moi. Ma réclamation, au reste, et l'une des plus vigoureuses que l'on ait jamais faites rédigée de suite, attaqua la phrase précitée, comme imposture quant au fait, comme perfidie quant à l'intention, comme absurdité quant au moyen, attendu, d'une part, que, par messagers, je n'avais cessé de communiquer avec Rodrigo; de l'autre, que, pour secourir Rodrigo, il fallait autre chose que de telles communications, et enfin que, si la place n'avait pas été sauvée, je n'en avais pas moins fait tout au monde pour qu'elle le fût; si elle avait été perdue, ce malheur était incontestablement imputable au calomniateur qui avait cherché à m'inculper. Vingt copies de cette pièce furent faites, signées par moi et adressées à toutes les personnes désignées ci-dessus; mais, pour la copie destinée au prince de Neuchâtel, je chargeai ma femme de la lui porter et d'avoir sur son objet une explication avec lui. Elle le vit et parvint à lui faire lire cette copie en sa présence. A plusieurs reprises il fronça le sourcil et finit par lui dire : « Écrivez à Thiébault qu'il peut être tranquille, et que l'Empereur sait maintenant à quoi s'en tenir. »

Peu après, Dorsenne rentra en France, où il se fit trépaner et mourut d'un abcès dans la tête, occasionné par une chute faite dans sa voiture.

Dorsenne ayant été remplacé par le général Caffarelli, le quartier général de l'armée du Nord fut établi à Vitoria. J'y étais, et même je commandais l'armée par inté-

rim, lorsque le maréchal Marmont, qui venait d'être blessé à la bataille des Arapiles, y arriva. Je lui fis rendre les honneurs dus à son rang; j'allai au-devant de lui jusqu'à un quart de lieue de la ville; mais, du moment où il fut arrivé à son logement, je rentrai chez moi et je ne reparus plus, même au moment de son départ. Il ne se trompa pas sur les motifs de cette conduite, et, en quittant Vitoria, il chargea un de ses cousins, inspecteur aux revues, de me voir et de me déclarer de sa part qu'il avait été scandalisé de la phrase insérée dans les papiers publics sur le gouverneur de Salamanque; que si j'avais pensé qu'il y eût la moindre part, je m'étais trompé; qu'en tout cas, il me faisait donner sa parole d'honneur qu'elle n'était ni de lui, ni de personne de l'armée de Portugal... Ce fut un trait de lumière et l'explication de la suppression de tous les journaux le jour où ils contenaient cette infamie, que, sans M. Thonnelier, j'eusse ignorée; je compris enfin pourquoi ce Dorsenne avait refusé d'écrire un mot sur cet objet, et j'eus le sens de sa grimace au moment de l'énergique sortie qui le mit dans l'alternative d'avouer qu'il était l'auteur de la vilenie ou d'avaler une exécrable injure.

Toutefois, si mon indignation et mon mépris furent à leur comble, je ne puis pas dire qu'il s'y mêla le moindre étonnement. Cet homme ignorant, ambitieux et superbe déshonorait sa vaillance par une lâcheté morale qui le rendait capable de perfidie et de cruauté. Comme, relativement à la perte de Rodrigo, il était le plus coupable, il avait cherché le moyen de déverser sur moi le blâme ou le châtiment qu'il méritait; il crut, à l'aide d'une tournure insidieuse et en ne me nommant pas, avoir trouvé ce moyen dans le plus grossier des mensonges; puis il prit des dispositions pour que le fait,

ne venant pas à ma connaissance et ne provoquant pas de réclamation, passât sans vérification. Le mal que cet homme et sa femme ont fait en Espagne ne peut être comparé qu'au ridicule dont ils se sont couverts et aux abominations dont il s'y est rendu coupable. Et voilà les gens qui, comblés jusqu'au scandale, étaient encore mécontents et murmuraient, savoir : les comtes, de ne pas être ducs; les ducs, de ne pas être maréchaux; les maréchaux, de ne pas être princes, connétables, souverains, que sais-je? L'insatiabilité était partout.

Afin d'en terminer avec ce souvenir de perfidie, j'ai quelque peu anticipé sur les événements en parlant du passage du général Marmont à Vitoria, où s'était transporté le quartier général de l'armée du Nord après le remplacement du général Dorsenne par le général Caffarelli. Or, pour en revenir au moment où je rejoignis le quartier général à Vitoria, j'avais pu croire à ce moment que ma position allait se modifier. Je ne connaissais pas le général Caffarelli, mais il portait un nom honoré; sa qualité d'aide de camp de l'Empereur formait encore une présomption favorable; on s'accordait à le peindre comme un homme juste et naturellement bon; je me figurais donc qu'il apprécierait mon dévouement et qu'il me fournirait encore l'occasion de l'utiliser. Ma première entrevue fortifia mes prévisions. Ce n'est pas que j'eusse pu reconnaître en mon nouveau général en chef la vigueur ou la transcendance qu'on est toujours désireux de découvrir dans un chef, et dont l'amour-propre a besoin pour aider à supporter sans en souffrir une autorité qui subordonne tout. Sous ce rapport j'eus un véritable mécompte, surtout lorsqu'en se frappant le front, il me dit : « J'ai là toute mon armée. » Évidemment la nullité de l'homme était en raison de l'exagération et du ridicule de la métaphore; mais, à

défaut d'une supériorité véritable ou d'un grand caractère, on peut avoir des qualités, arracher à l'estime et aux sentiments affectueux ce qu'on ne peut obtenir par cette puissance morale qu'exercent seuls les êtres supérieurs. Quoi qu'il en soit de la suite, j'eus lieu d'être satisfait de cette première visite à mon général en chef, et d'autant plus qu'il me fit entendre que, dans le cas où il aurait à s'éloigner pour quelques nécessités de service, il me laisserait le commandement par intérim.

L'occasion de réaliser cette prévision ne tarda pas à se présenter. Encore que le duc de Wellington mît des mois à faire ce qu'un homme digne de sa fortune eût fait en peu de jours, il fallait bien qu'il finît par profiter de ses avantages et de tout ce qu'il plaisait à nos généraux de faire pour sa gloire. Il marcha donc sur Salamanque pour nous faire évacuer cette province. Le maréchal Marmont, dont le quartier général avait été établi à Valladolid (1), depuis que l'armée du Nord avait

(1) Ce quartier général devint célèbre par son faste. La représentation du maréchal était celle d'un souverain. Réceptions brillantes, repas superbes, bals magnifiques, tout cela se succédait sans discontinuation. L'étiquette était digne du reste : deux cents domestiques à livrée rouge desservaient le palais et avaient pour intermédiaires je ne sais combien de valets de chambre, douze officiers de maison, trois intendants et en outre un géant, ramené de Dalmatie, couvert de chaînes d'or et qui ne servait que Son Excellence. Les jours de bal comportaient deux soupers, l'un pour les dames, l'autre pour les hommes, et dans la salle des dames aucun autre homme n'entrait que le maréchal; enfin, et malgré ce qu'il dit dans son rapport de la pénurie des subsistances, le maréchal prenait par jour cinq cents rations de vivres et trois cents de fourrages. Sa maison équivalait à un régiment de cavalerie.

La première fois que je vis son énorme Dalmate, ce fut à un dîner auquel il m'invita à son arrivée à Salamanque, lorsqu'il vint pour remplacer le maréchal Masséna. L'étonnement que cet homme causa détermina le maréchal à le faire entrer dans le salon, pour que nous pussions l'examiner à notre aise. « Quelque extraordinaire qu'il vous paraisse, nous dit le maréchal, sa voix vous surprendra plus que le reste. » Il le fit donc chanter, et je n'exagère

quitté cette province, leva ses cantonnements, se porta sur le Douro et, manœuvrant devant le duc de Wellington, le fit avec assez d'habileté pour l'arrêter et le forcer à manœuvrer à son tour. Ce résultat était d'autant plus heureux que l'armée du centre se portait sur le flanc droit de l'armée anglo-portugaise; c'était le cas ou jamais de se borner à la tenir en échec et de tout faire pour éviter qu'elle rétrogradât et pour rester en mesure de la suivre; mais Joseph arrivant et, de concert avec le maréchal Marmont, attaquant et battant le duc de Wellington, c'était le Roi qui naturellement allait jouer le premier rôle; or le maréchal Marmont, qui, lors du premier ravitaillement de Rodrigo, sauva l'armée anglaise pour ne pas partager cette gloire avec le général Dorsenne, ne voulut pas davantage contribuer à laisser à Joseph tout le mérite d'une grande action; en conséquence, ayant été rejoint par une faible division de son armée, détachée du côté de la Galice, je crois, et sans être arrêté par ce fait que l'ennemi avait reçu un renfort plus considérable que lui, il résolut d'attaquer seul un ennemi devant lequel il avait été forcé de se reployer jusque derrière le Douro; il repassa donc cette rivière dont il s'était couvert, se reporta sur la Tormes, la franchit entre Alba, qu'il occupa, et Salamanque, arriva aux Arapiles, où l'attendait le duc de Wellington, et livra cette bataille non moins criminelle que malheureuse, dans laquelle, suivant les journaux

pas en affirmant que les vitres des fenêtres tremblèrent et que nous en fûmes assourdis! Et le maréchal nous dit à ce sujet que ce qui chez cet homme développait cette inconcevable puissance d'organe, c'est que, dès leur enfance, les Dalmates s'exercent à communiquer entre eux d'une montagne à l'autre, à des distances énormes, et cela au moyen de cris prolongés et qui retentissent de vallées en vallées. Quant à ce colosse, c'était, sous tous les rapports, un phénomène même dans son propre pays.

anglais, nous perdîmes vingt-cinq pièces de canon, plusieurs aigles et quinze à dix-huit mille hommes; suivant le maréchal Marmont, six mille hommes seulement et neuf pièces de canon.

Cette victoire remportée et le maréchal blessé, le duc était en mesure d'achever d'anéantir l'armée du Portugal; mais l'inconcevable lenteur de ses opérations sauva les débris de cette armée et donna le temps de marcher à leur secours; c'est dans ce but que le général Caffarelli se porta en avant avec dix à douze mille hommes, presque tous de la garde impériale et ne pouvant par conséquent être commandés que par lui; et il partit si précipitamment qu'en me laissant le commandement en chef de l'armée du Nord, il n'eut le temps de me donner aucune instruction (1).

Il avait à peine quitté Vitoria, que le général Thouvenot, gouverneur de la Biscaye, et que son mérite ne distinguait pas moins que ses honorables qualités, l'un des trois seuls hommes qui, en Espagne, furent signalés aux chefs des guerillas comme devant être traités par eux avec les plus grands égards s'ils tombaient en leur pouvoir (2), vint me rendre compte que, par suite de sa manie de tout faire et d'accaparer les moindres détails du service, ainsi que de son incapacité profonde et notoire, le général en chef laissait la ville encombrée d'isolés et de traînards, ne faisant aucun service et consommant en pure perte plus de deux mille rations par jour; par contre, malgré les forces dont il disposait, le général en chef n'avait formé aucun approvisionnement et ne laissait pas pour trois jours de vivres pour les troupes restan-

(1) Voir son rapport, *Journal de l'Empire* du 21 septembre 1812.
(2) J'ai dit que les deux autres étaient le lieutenant général comte de Tilly et moi.

tes, c'est-à-dire pour un nombre d'hommes suffisant uniquement au service de la place.

Aussitôt j'ordonnai que tout ce qui existait de militaires isolés, officiers et soldats à Vitoria, que tout ce qu'il y avait de troupes de garnison se trouvassent à cinq heures du soir et en armes dans le local consacré aux revues, et j'annonçai que tous ceux qui n'obéiraient pas à cet ordre ne recevraient plus aucune ration. Force fut donc à tous de s'y rendre. Trois forts bataillons provisoires furent ainsi organisés et rendus disponibles; joints aux autres troupes, ils me mirent à même de passer en place publique une revue qui même en imposa aux habitants.

Cette première opération faite, je tins une junte de subsistances et j'arrêtai des mesures d'après lesquelles, et en dépit de Mina et de ses quatorze bataillons de guerillas, toutes les expéditions de colonnes mobiles et les convois d'approvisionnements furent assurés, et lorsqu'à trois semaines de là le général Caffarelli revint, la ville était approvisionnée pour un mois. Dirai-je qu'un mois après son retour, la pénurie se faisait de nouveau sentir, et cela au milieu d'une province capable de nourrir dix fois les forces que le général en chef avait ramenées? Je compris donc que tous les efforts pour bien faire devaient être inutiles avec lui, aussi bien qu'ils l'avaient été avec le général Dorsenne, et le découragement me reprit.

Toutefois, à cette même époque, j'eus encore un dernier retour d'espoir pour la gloire de nos armes et pour la cessation d'une situation personnelle dont la fatale inutilité me devenait odieuse. Les dépêches du ministre de la guerre en date des 22 et 26 août portaient, l'une : « L'arrivée de M. le prince d'Essling à l'armée du Portugal, avec des renforts qui sont en marche pour s'y

rendre, va changer la face des affaires... » L'autre : « L'arrivée de M. le prince d'Essling, avec dix mille hommes de renforts, va procurer à l'armée du Portugal l'augmentation de troupes réclamée. » De ces dépêches, il paraissait résulter que le maréchal Masséna reprenait le commandement de cette armée, ce qui de suite me suggéra l'idée d'y obtenir une division et de quitter l'armée du Nord, véritable pétaudière. Par malheur, le maréchal Masséna n'accepta pas la mission dont l'annonce était prématurée; son gendre, le général Reille, fut nommé à sa place, et moi, je continuai à attendre à Vitoria que l'heure de ma délivrance fût sonnée.

Le général Caffarelli revenu à Vitoria, je comptais sur des éloges pour ce que j'avais fait en son absence; mais on ne loue pas dans les autres ce dont on s'est montré incapable. Quoi qu'il en soit, un mois après son retour, on était de nouveau aux abois. J'ai dit que Mina tenait la campagne avec ses troupes et était assez redouté; on a vu en quel état il avait réduit M. et Mme Deslandes (1), et le convoi sous la protection du-

(1) J'avais eu l'occasion de revoir Mme Deslandes pendant l'absence du général en chef. Il y avait une dizaine de jours que j'occupais le commandement par intérim, lorsqu'on me rendit compte que Mina venait de renvoyer à Vitoria trois dames faites prisonnières par lui, lorsque, dans les gorges de Salinas, il avait attaqué et détruit le grand convoi venu de Madrid. Au nombre de ces prisonnières se trouvait Mme Deslandes; à l'instant je me rendis chez elle. Quelle différence, grand Dieu! de l'état où je l'avais vue à Burgos, et de celui où je la retrouvais : riche alors d'espérances et de réalité, heureuse du présent et de l'avenir, adorée de son mari, entourée de tous les soins du monde, tranquille sur son sort et sur celui de l'enfant qu'elle portait et qui était attendu comme un complément de bonheur, se rendant à Paris pour y faire ses couches, loin de toute appréhension, et maintenant au terme de sa grossesse, sans hardes, sans argent, sans asile, ne sachant où accoucher, ni avec quoi suffire aux dépenses de ce moment, ni comment vêtir son enfant et se vêtir elle-même, et, dans ce dénuement, seule à Vitoria où elle ne connaissait personne et n'avait

quel ceux-ci marchaient. Ce Mina rendait donc les courses d'approvisionnement assez difficiles, sinon périlleuses; toutefois, de là à nécessiter un déploiement de forces énormes contre lui, il y avait loin.

On a vu qu'avec un petit nombre d'hommes, mais secondés par des mesures réfléchies et très activement exécutées, j'avais opéré pour un mois ce ravitaillement. Il suffisait de prendre de pareilles garanties pour être à même de n'y employer qu'une faible partie des forces retenues à Vitoria; cependant le général en chef voulut montrer qu'il savait faire les choses mieux que personne, et la presque totalité de ses troupes, quittant la ville, fut mise en campagne pour faire rentrer des subsistances. Vingt heures s'étaient à peine écoulées sur cette crânerie, et la générale battait dans tous les quartiers de Vitoria, et certes avec raison, car Mina attaquait la ville à la tête de toutes ses forces. Je ne sais si, indépendamment des gardes, il restait six cents hommes

aucune ressource, et avec cela belle et bonne, et d'une résignation qui achevait de rendre sa position déchirante! Je sortis de chez elle navré. MM. Thonnelier et Buhot, qui également étaient allés la saluer, sentirent comme moi la nécessité de la mettre à même de subvenir à ses besoins les plus urgents. Il fut donc convenu entre nous que nous lui offririons comme prêt mille francs pour attendre les secours qu'il semblait impossible qu'elle ne reçût pas et de Joseph et de sa famille. Dès le lendemain je lui portai cette somme, sur laquelle les deux tiers devaient m'être remis par ces messieurs, qui néanmoins trouvèrent plus simple de ne plus m'en parler. Au reste, je ne m'en tins pas là : en quittant Vitoria quelques mois après, je lui ouvris sur M. Faurie, mon banquier à Bayonne, un crédit de 1,800 francs, qu'elle toucha pour se rendre à Paris et qui de même, et encore qu'elle ait fini par recouvrer 150 à 200,000 francs appartenant à feu M. Deslandes, ne m'ont jamais été rendus. Quoi qu'il en soit de ce fait imputable au misérable qu'elle a épousé en secondes noces et non à elle, ses aventures jusqu'après sa captivité avaient été assez extraordinaires pour que le récit qu'elle m'en fit me disposât à ne jamais ajouter l'ennui d'une réclamation à ses anciennes peines.

d'infanterie; mais il y avait quelques dépôts de cavalerie, des gendarmes, des pionniers et tout le parc d'artillerie; bref, avec une incroyable rapidité, quatorze cents hommes, les canonniers compris, vingt pièces, le tout commandé par quatorze généraux, un général en chef en tête, faisaient face à Mina qui attaquait avec de réels moyens de réussite le grand quartier général d'une de nos armées. C'était ridicule, et je n'étais pas seul à en rire : « Ceci ne nous arriverait pas, me dit Laferrière, avec son ton mordant et son air sardonique, si Mina commandait l'armée du Nord et si Caffarelli commandait la bande. » Toutefois Mina ne fut pas digne de lui-même dans cette circonstance; il ne se présenta que sur un point, alors qu'une double ou triple attaque nous aurait mis dans un atroce embarras; et, encore que la disproportion des forces fût totale, son attaque fut molle. Mais aussi ce que nous avions de soldats était disposé de manière à tromper sur nos forces; des postes paraissaient des réserves, et l'artillerie, admirablement servie, foudroyait tout ce qui arrivait à la portée du boulet. Une grande partie de la journée se passa, de la part de Mina, à faire manœuvrer à notre vue ses quatorze bataillons et à tirailler hors de toute portée; de notre part, à faire parader deux à trois cents hommes de cavalerie et à tirer des coups de canon. Quant au général en chef, il se contenta de laisser agir ses généraux ou de suivre les conseils qui lui furent donnés: vers le soir, Mina fit sa retraite, ce qui ne nous empêcha pas de passer sous les armes la nuit dont il aurait dû profiter, non seulement parce qu'elle rendait notre artillerie inutile, mais encore parce que de nuit il pouvait être secondé par une partie de la population. Enfin, et pour racheter par un excès de prudence une témérité pour laquelle décidément ce Caffarelli n'était pas fait,

les quatorze cents hommes ne rentrèrent dans leurs quartiers que lorsque le premier des régiments qui avaient été rappelés à grands cris, fut de retour à Vitoria.

Ainsi ce Caffarelli se déconsidérait de plus en plus, et par ce qu'il faisait, et par ce qu'il ne faisait pas. C'étaient chaque jour, et au milieu d'hésitations, de tâtonnements dignes de la versatilité d'un enfant, de nouvelles bévues, de nouvelles sottises et nécessairement de nouveaux lazzi, de nouveaux rires. Car comment des subordonnés auraient-ils pu supporter d'une âme indifférente tant d'incapacité et surtout l'importance, la satisfaction profonde avec laquelle leur général en chef ne faisait que des sottises? Ce n'est pourtant pas qu'il ne s'occupât de son affaire; mais, au lieu de se classer et de s'éclaircir dans la tête de cet homme, tout s'y embrouillait et s'y confondait. Avec lui ni système, ni plan de conduite, ni prévisions; sans la moindre idée de lieu, de circonstance ou d'à-propos, ne faisant rien de ce qu'il fallait faire, ou bien le faisant mal ou trop tôt, ou trop tard, paralysant tout ce dont il se mêlait, ne donnant pas un ordre qui ne légalisât le désordre, il s'opposait à ce que personne le suppléât; accaparant la totalité d'un travail dont les moindres parties étaient hors de sa portée, il s'irritait contre ceux qui, en dépit de lui, obtenaient des résultats propres à couvrir sa propre responsabilité. Et qu'on ne dise pas que j'exagère; il n'y avait à cet égard qu'un cri, et parmi les Français et parmi les Espagnols, et parmi les militaires et parmi les employés de l'armée, et à Vitoria et à Paris. J'en appelle aux reproches et à la nature des reproches que le ministre de la guerre lui adressait, aux recommandations qu'il lui faisait, reproches et recommandations qui attestent le dédain, et dont un chef de bureau aurait

été outragé et que lui, général en chef, avalait. Et en effet on trouve dans une lettre du 16 août 1812 : « L'équipage de siège pourrait tenter l'ennemi. J'espère que vous y aurez l'œil... Par votre lettre du 6, vous annoncez que vous allez vous porter sur Burgos; dans celle du 7, il n'en est plus question... Vous parlez de la ligne de l'Èbre. j'ai dû en être étonné. N'y a-t-il donc aucune position entre Valladolid et l'Èbre?... Il n'existe aucun motif de reculer davantage. Plus on s'éloigne du champ où la bataille s'est donnée, plus on compromet le Roi, Madrid, etc. Mettez en bon état le fort de Burgos... Remontez le moral de l'armée (1). » Dans une autre lettre en date du 22, je relève : « Vous me demandez des instructions sur la marche des opérations; il est impossible d'en donner d'ici. » Et dans une du 24 : « Je vois avec peine le parti que vous avez pris d'évacuer Bilbao, sur lequel je vous ai fait connaître mon opinion. L'importance de ce point n'a jamais été mise en doute. Il ne faut laisser sur la côte aucun point au pouvoir de l'ennemi... Je ne puis vous dissimuler que j'aurais désiré moins d'incertitude et d'hésitation de votre part dans les dispositions que vous avez faites... L'irrésolution produit toujours un mauvais effet, et dans votre position plus encore que dans aucune autre. » En quels termes autres que ceux-ci laverait-on la tête à un mauvais écolier de septième, et quel autre général en chef

(1) Cette lettre renferme une phrase qui de la part de Clarke est à remarquer : « On est bien fort quand on est pénétré des sentiments que l'on doit à son souverain et à la patrie... » En revanche, voici un passage extraordinaire : « Les gazettes anglaises parlent seulement de vingt-cinq pièces de canon perdues et de quinze à dix-huit mille hommes. Tout cela est fâcheux sans doute, mais qu'est-ce que toutes ces pertes, en comparaison des immenses ressources de la France? S'il est vrai qu'on ait perdu des aigles, cette perte est d'une autre nature et ne se répare pas si facilement... »

s'est jamais laissé traiter ainsi (1)? Quant aux effets de ces déplorables causes, il est facile de les pressentir. Avec plus de forces qu'il n'en fallait, étant donné qu'elles étaient composées de troupes d'élite, et quoique nos colonnes mobiles, presque toutes formées par la garde, ne trouvassent rien qui leur résistât, notre rôle s'amoindrissait de jour en jour, et nous en étions arrivés à ce point de ne plus posséder que la terre que nos pieds foulaient.

Il n'est guère de dépendance qui, sans estime et avec des rapports journaliers, puisse avoir de la durée, et rien ne dispose à la résistance comme le joug de la médiocrité; d'autre part, on n'exerce jamais effectivement un pouvoir dont on n'est pas digne, et rien n'entraîne à l'emploi de faux procédés et de vilains moyens comme l'insuffisance. Et telle était notre situation respective, à Caffarelli et à moi, lorsque deux circonstances nées des mêmes causes amenèrent entre nous d'abord un refroidissement, ensuite une brouille définitive.

J'ai parlé, et même à plusieurs reprises, d'un nommé Casa, qui était intendant des finances de la Vieille-Castille lorsque j'en pris le gouvernement. A la création de l'armée du Nord, ses fonctions s'étendirent à tout le territoire de cette armée; sa place était donc au quartier général : aussi avait-il quitté Burgos pour s'établir à Vitoria, du moment où le général Caffarelli avait succédé au général Dorsenne. C'est là en effet que je le retrouvai, et ce fut avec plaisir, car je l'avais vu em-

(1) Il y a plus, ce ministre m'écrivait, à moi, le subordonné de ce Caffarelli, et sous la date du 25 novembre 1812 : « Il (le général en chef) m'annonce la résolution de travailler d'une manière active au rétablissement de l'ordre dans l'arrondissement de l'armée. Je lui avais écrit sur cet objet, et mes recommandations, en l'affermissant dans ces intentions, serviront sans doute à en accélérer le résultat... »

pressé, serviable et toujours prêt à tout ce que l'on pouvait désirer de lui. Il avait de plus l'esprit facile, la conversation vive et enjouée ; il m'amusait par ses intarissables anecdotes et par la malignité avec laquelle il les débitait.

Tout cela néanmoins ne m'avait paru que d'un homme léger, facile et sans conséquences; mais j'appris à mes dépens combien sous cette grâce apparente il cachait de fourberie. L'un des moyens dont il tirait le plus de profit auprès des hommes dont il voulait capter la bienveillance, c'était d'imputer à ceux qu'il savait leur déplaire les propos que lui-même débitait sur leur compte, et de se vanter à eux de les avoir défendus avec les arguments mêmes qu'on avait opposés aux calomnies dont il les accablait. Ainsi il se faisait valoir en s'appropriant ce que l'indignation avait inspiré contre lui-même. Il ne s'en tenait pas là, et, par un cynisme, par une effronterie dont je ne connais aucun autre exemple, il osait aller trouver les personnages auxquels il avait dit le plus de mal du général Caffarelli et qu'il avait dénoncés comme auteurs de ses propres propos, et il avait l'impudeur de dire à ces personnes : « Votre franchise vous rend trop imprudentes; les murs parfois ont des oreilles, et l'inimitié empoisonne vos paroles. » Mais lorsqu'à cette manière détournée de se vanter à ses victimes elles-mêmes du mal qu'il leur avait fait, ou plutôt de leur annoncer celui qui leur avait été fait, il ajoutait : « Pour cette fois cependant j'ai eu l'occasion de vous défendre, et je l'ai fait avec autant de zèle que de succès », on pouvait être certain qu'il était parvenu à vous faire un tort irréparable. C'est de cette manière que je fus calomnié par ce misérable, comme le furent bien d'autres que moi. Et certes ne put-il me prêter que ses propres paroles, car ce que je pensais du général

Caffarelli, ce n'était pas à lui que je le disais; ces sortes de confidences ou de plaintes étaient réservées pour une société intime, dont il ne faisait pas partie et qui se composait du général Thouvenot, de l'inspecteur aux revues Buhot, du général Laferrière et du payeur général Thonnelier, qui, par parenthèse, n'appelait notre Caffarelli que « le sapajou », sobriquet qui fit fortune entre nous et qui ne le peignait pas mal, même au physique.

Une aussi pitoyable affaire pouvait bien compromettre des relations déjà si peu solides d'elles-mêmes, mais elle n'aurait pu les rompre, et ce fut un incident plus sérieux qui y mit fin; le récit de cet incident me ramène à notre situation générale en Espagne.

Le duc de Wellington se porta sur Burgos; or on se rappelle que le gouvernement de la Vieille-Castille avait été donné et conservé à un général de brigade n'y ayant d'autres titres qu'une de ces faveurs dont on faisait la raison de tout. La pudeur, à défaut du désir de jouer un grand rôle, faisait à ce général un devoir de défendre la seule forteresse qui nous restât dans le nord de l'Espagne (1) et qui arrêtait toute l'armée anglo-portugaise. Une résistance de quelque durée pouvait seule donner à Joseph le temps de réunir assez de troupes pour faire rétrograder le duc de Wellington, et non seulement il ne réclama pas ce poste, où, comme général de brigade du moins, il eût été à sa place, mais il le refusa comme au-dessous de sa dignité de gouverneur et se retira sur les derrières de l'armée sans se plaindre de sa grandeur qui l'arrachait au danger (2). C'est ainsi

(1) Il nous restait bien Saint-Sébastien et Pancorbo; mais Saint-Sébastien touche à notre frontière, et Pancorbo, construit sur le sommet d'un pic et placé comme un nid à corneilles, n'est pour ainsi dire d'aucun effet.

(2) Quelques mois après, et par suite de sa destinée qui était de

que le général Dubreton fut revêtu de ce commandement qui le couvrit de gloire, le fit nommer général de division et comte, lui valut une dotation et, par des emplois toujours honorables, le conduisit à la pairie. L'ennemi maître de la ville et ayant commencé le siège du fort, il n'y eut plus à hésiter; l'armée de Portugal fut rejointe par l'armée du Centre qui avait évacué Madrid et par les troupes disponibles de l'armée du Nord, et le duc de Wellington, hors d'état de résister à de telles forces, fut contraint de lever le siège du fort de Burgos et de se retirer sur l'Estrémadure. Quant à Caffarelli, ayant dû marcher avec le contingent de l'armée du Nord, il m'avait laissé de nouveau le soin de le remplacer, sans que pour cette fois ce choix fût dépendant du sien. Les lettres du ministre de la guerre m'avaient en effet conféré le titre de commandant supérieur, et cela conséquemment à ma correspondance antérieure qui m'avait en quelque sorte désigné au choix du ministre. Au reste, si lors de mon premier commandement j'avais abordé des questions importantes avec le ministre, il était impossible qu'en raison des circonstances elles ne devinssent pas plus graves : de simples avertissements ne produisant pas l'effet que j'attendais, j'eus recours à une espèce de conseil de guerre destiné à prouver que mes craintes étaient parta-

détruire le fort de Burgos et non de le défendre. il le fit sauter en l'air; mais il était si pressé de décamper, qu'ayant fait mettre le feu aux mines, alors qu'un grand nombre de nos colonnes se trouvaient encore en bataille dans les rues ou sur l'Espolon, beaucoup de soldats furent blessés. Encore quelques mois. et il fut chargé de la défense de Saint-Sébastien, et là, il se comporta du moins avec vigueur et fut fait général de division. Il prétendit qu'on aurait dû le faire comte de Saint-Sébastien, et il répéta cette prétention si fréquemment que le sobriquet lui en resta. Le temps de ces sortes de faveurs était passé; Saint-Sébastien, d'ailleurs, n'avait eu que l'importance d'un moment.

gées par les hommes les plus marquants qui se trouvaient à Vitoria, et j'adressai au ministre le procès-verbal de cette séance. Je pensais bien que ce moyen ne serait pas approuvé, mais j'espérais qu'il amènerait la conviction, et je me trompai encore. Mina ayant poussé l'audace au point de condamner à mort quiconque obéirait à un de nos ordres sans y être contraint par la force des baïonnettes, et cette mesure n'ayant provoqué aucune réprésaille, j'allai jusqu'à écrire au duc de Feltre : « Si l'on continue à mener les affaires d'Espagne comme elles le sont, dans six mois nous aurons été chassés de la Péninsule. » A cela, le duc de Feltre se hâta de me répondre : « Vous n'avez donc aucune idée de la puissance et du génie de l'Empereur?... » En dépit de cette belle phrase, ma prédiction ne s'accomplit que trop (1). Au reste, approbations ou désapprobations ne m'empêchèrent pas de continuer à écrire la vérité entière, et, ainsi que le duc de Feltre le reconnut par une lettre du 2 novembre, je le forçai à prendre en considération mes observations, notamment sur la situation de l'armée du Nord, et même à transmettre quelques-unes de mes lettres à l'Empereur, engagé alors dans cette campagne qui, par Moscou, devait le conduire à Sainte-Hélène.

Burgos délivrée de la présence de l'ennemi, le siège du fort levé, Madrid même réoccupé par nos troupes, le général Caffarelli revint à Vitoria, et le duc de Feltre, n'espérant plus que ses lettres pussent suffire avec un homme comme Caffarelli, voulant d'ailleurs faire vérifier sur place une foule de mes observations, envoya un de ses aides de camp à Vitoria. Cet officier, prêt à

(1) Cette lettre, que j'avais mise dans la liasse de mes pièces les plus importantes, m'a été prise avec cette liasse.

quitter cette ville pour retourner à Paris, se rendit chez le général Thouvenot qu'il connaissait, le prévint que le général Caffarelli, ayant eu à répondre à plusieurs reproches que le ministre lui avait adressés, n'avait rien trouvé de mieux à faire que d'imputer au général Thouvenot et à moi tous les torts qu'il avait lui-même. L'aide de camp ajouta qu'il venait d'être chargé pour le ministre d'une dépêche que le général Caffarelli lui avait lue et dans laquelle ce général développait ce thème qu'il n'était secondé par personne; que, dès qu'il n'y était pas, rien ne se faisait de bien; qu'il n'avait personne sur qui il pût compter, et qu'il ne pouvait suffire à prévenir ou réparer le mal fait par ceux qui n'avaient qu'à exécuter ses ordres et qui, au lieu d'être des secours, n'étaient pour lui qu'un surcroît d'embarras et de travail.

Tout cela était si niais qu'il n'y avait qu'à en rire; car, d'une part, un tel aveu d'insuffisance devait équivaloir pour un général en chef à se faire donner une démission bien méritée; d'autre part, ma correspondance avec le ministre suffisait tellement à la réfutation de semblables sornettes que je ne sais pas comment je ne me bornai pas à en hausser les épaules; mais il y a dans la vie de mauvais moments; la colère de ce brave et digne général Thouvenot, cette colère aussi juste que le rôle de Caffarelli était injuste, fut si forte qu'elle devint contagieuse. Il m'observa que sa justification ne pouvait résulter que de la vigueur de ma réclamation et de la coïncidence de nos démarches; de plus, il avait obtenu que l'aide de camp attendît nos dépêches et les remît avec celles de ce Cafarelli, et, cédant à tant de tentations, je donnai cours à mon indignation dans une lettre que je brochai à l'instant même, en évitant cependant de parler au ministre des révéla-

tions de son aide de camp; dans le même but, le général Thouvenot écrivit de son côté.

Cependant ce Caffarelli ne pouvait devoir qu'à des moyens dignes du reste la continuation d'une position qui était un ridicule pour lui, un malheur pour l'armée et un châtiment pour l'Empereur; il avait donc à Paris son premier aide de camp, nommé Combes, qui s'y était rendu chargé de dépêches et y était resté avec la mission de veiller aux intérêts de son chef, d'y être son avocat soit auprès du ministre, soit auprès de ceux qui, en l'absence de l'Empereur, tenaient les rênes de l'État. Or ce Combes, qui au ministère de la guerre avait quelques âmes damnées et qui ne manquait ni d'astuce ni d'esprit, eut de suite connaissance et copie de nos lettres et les envoya à son général. Une scène vive en résulta entre le général Caffarelli et le général Thouvenot; aussitôt informé du fait, je me rendis chez le premier, que depuis le départ de ma lettre je n'avais pas revu deux fois, et, comme il ne s'agissait plus de formes, les masques étant arrachés, tout se borna de ma part à déclarer à ce Caffarelli que, le général Thouvenot et moi, nous n'avions rien fait qu'il n'eût rendu lui-même indispensable, que ce serait bien le diable si l'on ne pouvait répondre par des faits cent fois avérés à d'abominables calomnies, et que nous nous étions bornés à lui rendre la monnaie de sa pièce, avec cette différence que notre monnaie était du moins de bon aloi.

Ainsi s'était dissipée ma dernière illusion à son égard; et en effet, je le répète, si j'avais jugé de suite son inconcevable nullité, j'avais pensé qu'il la rachetait par des qualités morales; je méconnaissais en cela que toute faiblesse morale est de la lâcheté, et que pour faire d'un être faible et incapable un vilain être, il ne faut

qu'une occasion; ce qui, de bassesses en inepties et d'inepties en bassesses, n'empêcha pas que, couvert non de gloire, mais de ridicule, ce sapajou ne se plaçât au nombre de nos généraux en chef, ne fît siéger Caffar-Elly à la Chambre des pairs, et ne fît buriner son nom sur l'arc triomphal de l'Étoile, ce qui certes donne une fière idée de celle sous laquelle il est né.

Le général en chef, comte Caffarelli, aide de camp de l'Empereur et Roi, n'étant donc plus dans la catégorie des hommes pouvant avoir des torts, des imperfections même, et ses subordonnés devant en être chargés pour lui, je ne vis aucun avantage à continuer ce rôle de plastron et j'écrivis au ministre de la guerre pour être employé à la Grande Armée dont, par le 29e bulletin, nous venions d'apprendre les désastres (1). A cette époque, la plupart des généraux cherchaient à se faire employer ailleurs qu'à la Grande Armée, et mes vœux ne pouvaient manquer d'être exaucés. Toutefois, j'avais en même temps demandé un congé de six mois avec solde entière, et, courrier par courrier, ce congé me fut envoyé tel que je l'avais demandé. Je le reçus le 24 janvier 1813. Un régiment de lanciers polonais, rentrant en France, arriva le même jour à Vitoria, et, le surlendemain, je partis avec lui. Il semble que dès lors tout était dit pour moi, et pourtant je n'étais pas quitte des bêtises de ce Caffarelli. L'Empereur n'avait presque

(1) Peu de jours avant l'arrivée de ce terrible bulletin, j'avais appris la retraite de l'armée française par le général Desprez lui-même, achevant la course la plus extraordinaire qui puisse être imaginée. Et en effet, expédié de Séville pour porter des dépêches à l'Empereur, il arrive à Moscou le matin du jour où l'Empereur évacuait cette ville. Il reçoit de Napoléon, et sans doute pour que durant toute sa route il en parlât comme chose de lui, l'ordre de faire sauter le Kremlin; il exécute cet ordre et repart immédiatement pour porter devant Cadix, après une course de dix-sept cent soixante lieues, la réponse à ses dépêches.

plus de cavalerie. Ces lanciers, ayant un beau corps de sous-officiers, étaient destinés à reformer à la hâte plusieurs régiments; dans le même but, des détachements de sous-officiers de plusieurs autres corps de cavalerie marchaient avec ce régiment et rentraient en France. C'était un noyau qu'il fallait conserver à tout prix; des précautions sages et vigoureuses étaient d'autant plus nécessaires que le fait n'étant un secret pour personne, on devait en conclure que, pour entreprendre de la détruire, Mina ne laisserait pas marcher cette cavalerie depuis Vitoria jusqu'à Irun sans l'inquiéter; mais le Caffarelli n'était même pas à la hauteur d'une idée aussi simple; on essaya vainement de la lui faire comprendre; son intelligence et son instinct n'allèrent pas jusqu'à sentir que, dans les gorges de la Biscaye, une troupe à cheval était sans défense. Il affirma donc qu'il n'y avait aucun risque. Le général Thouvenot prétendit que l'imperturbable sécurité de cet homme venait de ce que je devais faire route avec les lanciers; mais Lucotte, général de division et aide de camp de Joseph, voyageait avec la même colonne; or Caffarelli n'avait pas, que je sache, de raison pour le faire assassiner, et admettre que j'aie été la raison seule d'un si abominable projet n'est pas possible. Ainsi c'est tout bonnement sur le compte de sa niaiserie qu'il faut mettre cette turpitude nouvelle. Quoi qu'il en soit, nous avions à peine dépassé Villareal d'une demi-lieue, que nous vîmes, à un quart de lieue en avant de nous, deux bataillons descendre la montagne que nous avions à notre droite; au pas de course ces bataillons se portèrent sur la route pour nous en barrer le passage, pendant que d'autres bataillons se dirigèrent entre Villareal et nous pour nous couper la retraite. Il n'y avait lieu ni à doute, ni à hésitation; c'était Mina à

la tête de ses quatorze bataillons. Or nous ne pouvions gagner de vitesse ceux de ces bataillons qui nous précédaient, encore moins les forcer avec de la cavalerie qui, dans les gorges, ne peut quitter la grande route et est sans moyens d'attaque comme sans moyens de défense; mais, en ne perdant pas un moment, pouvions-nous encore rentrer à Villareal. Nous rétrogradâmes donc à l'instant, et nous étions perdus si nous avions balancé, ou même si le commandant de l'étape de Villareal ne s'était hâté de sortir avec toute sa garnison pour ralentir le mouvement des premières troupes qui gagnaient nos derrières. Nous pûmes ainsi rentrer dans la ville, où, en moins d'une demi-heure, nous fûmes entourés par tout le corps de Mina et cernés de si près que de tous côtés nous entendions les cris et les injures de ses partisans. Notre position fut même d'autant plus gênante que nous eûmes peine à loger les huit cents chevaux que nous avions avec nous; de plus, le village se trouvant dans un entonnoir, et les feux plongeant dans ses rues du haut des montagnes qui l'entourent, nous ne pouvions communiquer d'une maison à une autre sans recevoir des coups de fusil.

Cette position ne pouvait même être prolongée; quant aux hommes, nous n'avions de vivres que pour trois jours; quant aux chevaux, et en diminuant les rations, nous n'en avions que pour quarante-huit heures. Avec un autre général en chef nous aurions été fort tranquilles, mais avec un Caffarelli il suffisait qu'une démarche fût absurde pour qu'elle devînt certaine, et nous étions fort inquiets en pensant que notre position allait lui donner prétexte à faire quelque sottise. Et en effet, dès le lendemain, onze cents hommes d'infanterie se présentèrent pour nous débloquer: l'officier qui les commandait, bien qu'il eût conscience de sa ridicule in-

fériorité numérique, fit tout ce qu'il put pour arriver jusqu'à nous; il n'y put réussir, et, après avoir perdu plus de deux cents hommes, il fut contraint de rétrograder. Nous avions été avertis de son arrivée par le feu de sa mousqueterie qui tout à coup s'était fait entendre du côté de Brevescia et qui, après s'être rapproché, s'était insensiblement affaibli, en même temps que les chants de victoire des bataillons de Mina proclamaient bien haut autour de nous la défaite du corps de secours. Notre seconde journée s'était donc terminée fort tristement, suivie par une nuit d'anxiété, et le troisième jour, qui devait décider de notre sort, puisque nos chevaux manquaient déjà de fourrage et que nous allions rester sans vivres, et par suite sans forces pour résister, ce troisième jour eût peut-être été fatal pour nous, si par bonheur le général Dumoustier ne s'était trouvé à Vitoria. C'était, par sa capacité militaire, sa loyauté, son caractère, un homme à part; personne ne jugeait Caffarelli mieux que lui, ne l'estimait moins en tant que chef; il aimait peu à se mêler de ce qui était étranger au commandement de sa division, la première des corps de la garde impériale qui se trouvaient en Espagne; mais quand il se décidait à une démarche, elle était efficace.

A la nouvelle de l'inutile et stupide tentative, il se rendit chez ce Caffarelli et en obtint carte blanche. Une heure après, sa première brigade, commandée par le général Mouton-Duvernet, la terreur de Mina, partit de Vitoria avec quatre pièces de canon; dans la nuit, il réunit à lui les neuf cents hommes restant de la première colonne; et le lendemain, troisième jour de notre blocus, à dix heures du matin, il était aux prises avec Mina. Dès que nous entendîmes son feu, les trois ou quatre cents hommes de la garnison de Villareal attaquèrent, d'après mes ordres, les premiers postes de Mina sur la

route de Vitoria, et cela autant pour diviser ses forces sur ce point, que pour avertir que nous tenions et pour encourager les troupes de secours; et tout ce qui faisait partie de notre colonne se tint prêt à monter à cheval. L'action fut chaude. Pendant plus d'un quart d'heure elle nous parut douteuse, le feu ne se rapprochant pas; enfin les feux de peloton et de bataillon se mêlèrent au feu des tirailleurs; le canon se fit entendre: les bataillons de Mina qui nous enveloppaient, après être restés longtemps immobiles, s'ébranlèrent et gagnèrent les routes de la Navarre; bientôt ce mouvement s'accéléra au bruit de nos tambours battant la charge, et notre déblocus fut opéré.

Le général Mouton-Duvernet protégea notre marche jusqu'en vue de Tolosa. Les troupes de la première colonne, envoyée pour nous débloquer, continuèrent à nous escorter jusque près de la Bidassoa, et fort à propos, car, si nous ne rencontrâmes plus de forces capables de nous arrêter, nous n'en marchâmes pas moins sous un feu continuel de tirailleurs espagnols, surtout depuis Ernani jusqu'aux premières maisons d'Irun, feu qui nous blessa ou tua plusieurs hommes et un plus grand nombre de chevaux, et qui, sans cette infanterie, nous aurait causé de bien plus grandes pertes.

C'est ainsi qu'après sept ans successivement passés dans la Péninsule, j'en sortis pour la dernière fois, et que, tout en y laissant tant d'hommes qui m'étaient attachés et dévoués, et une haute estime même parmi ceux qui m'avaient combattu, c'est ainsi, dis-je, que je reçus à coups de fusil les adieux des Espagnols.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

ERRATUM

Page 257, note 1, ligne 3. Au lieu de : *à la fin de ce volume*, lisez : à la fin de cet ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Passage à Mayence. — Joséphine. — La maréchale Bernadotte. — Arrivée à Fulde. — L'entrée d'un gouverneur. — Mon gouvernement. — Le baron de Tann. — Sur la chaise du prince d'Orange. — Traitement de gouverneur. — Cérémonial de cour. — Premier essai de gardes du corps. — Gendarmes d'ordonnance. — M. de Laval et sa compagnie. — Solennelle escorte. — Les mécomptes du général Solignac. — Les sénateurs François de Neufchâteau et de Colchen. — L'épée de Frédéric II. — Formation d'un corps d'infanterie légère. — La Hesse révoltée. — Bonne contenance. — Le prince évêque et son frère le baron d'Arstalt. — Milices reconstituées. — Les Fuldois mal récompensés. — Une élève de Mme Campan. — Douce ennemie. — Triste raison, charmant poison. — Adieux et sanglots. — Fidèle à Zozotte. — Fêtes à Francfort. — Rôle de Joseph. — Le fils d'Hortense. — Un protégé de Joséphine. — Pour la ménagerie de l'Impératrice. — Vin de Johannisberg. — Pour les caves de l'Empereur. — Zozotte dans son gouvernement. — Dîner chez le prince évêque. — Robquin. — Lemière. — M. Rochejean. — Les Bourbons oubliés. — Conseillers d'État mécontents. — Placards et caricatures. — Députation. — Leçon donnée aux mécontents. — Une lettre de Berthier. — Défi. — La fin de mon gouvernement. — Exaspération. — Épée d'honneur. — Le pays de Fulde reconnaissant. — Mon remplaçant, le général Kister..... 1

CHAPITRE II

Neuf jours passés à Francfort chez le prince primat. — La princesse de La Leyen. — Vidrecome. — Mousseline des Indes. — Troisième séparation. — Où poussent les belles filles? En Saxe. — Potsdam. — Le tombeau de Frédéric II. — Retour aux lieux de mon enfance. — Le pasteur Ermann et Napoléon. — Les règnes des femmes. — Mme Stoss. — Changement de mœurs à

Berlin. — Souvenirs de vingt ans. — Le comte de Kalckreuth. — L'amant de la princesse Henry. — L'histoire en calembours. — Posen. — La femme de mon ami Fritz. — Polonaises et Saxonnes. — Rencontre du prince Borghese. — Tilsit. — Devant Berthier. — Dîner avec Gautier et Morand. — Le maréchal Davout. — Son caractère. — Physionomie de Tilsit à cette époque. — Les trois souverains. — Le grand-duc Constantin et Murat. — Dîner donné par la garde. — Napoléon et la reine de Prusse. — Le pavillon sur le Niemen. — Cosaques, Kalmouks et Baskirs. — Leur camp. — Delaveau. — Mœurs des Baskirs. — Différend avec Berthier. — Ordre de rejoindre le corps de Davout. — Refus d'obéir. — Injonction impérative. — En présence de Davout. — Demande de congé. — Accordé..... 69

CHAPITRE III

Départ de Tilsit. — Kœnigsberg. — Collier d'ambre pour Zozotte. — De Kœnigsberg à Stettin. — La princesse de Brunswick. — De Stettin à Paris. — Arrivée de jaloux. — Mon père et Zozotte. — Anciens amis. — Projet de demande d'audience. — Opinion à Paris. — Les débuts de Junot. — Causes de disgrâce pour Junot. — Chef d'état-major de l'armée de Portugal. — En tête-à-tête avec Berthier. — Le lieutenant Boilleau. — Jactance de Junot. — Whist et reversi. — Jolies Basquaises. — Réception enthousiaste en Espagne. — La marquise de Monte-Hermoso. — Caprice de coquette. — La marquise de Layas. — Intrigue avec Junot..... 105

CHAPITRE IV

Entrée en Portugal. — Le Haut-Beira. — Terrible marche. — Abrantès. — Santarem. — Réquisition de chevaux. — Entrée à Lisbonne. — Embarras de l'installation. — Écuries magnifiques. — La famille Ratton. — Coup de bourse manqué. — La mort de mon père. — Entre Clarke et Junot. — Distributions et partages. — Désespoir de Junot. — Les biens des émigrés. — Mme Trousset et Mme Foy. — Le duc et la duchesse. — Idée de Junot sur les femmes. — La flotte russe. — Feu nourri. — Junot duc et grand officier de l'Empire. — Plumes blanches ou plumes noires. — Travail par boutades. — Manque d'esprit de suite. — Bénéfices sur le change. — Étude du contrepoint. — Guglielmi jeune. — Blocus de Lisbonne. — Billets à ma femme. — Zozotte et la duchesse d'Abrantès. — La rédaction de *Mémoires*. — Débarquement de l'armée anglaise. — En face de cette armée. — Fautes de Junot. — Bataille de Vimeiro. — Fumées du vin ou folie. — Comment on devait vaincre à Vimeiro. — Les torts de

l'Empereur. — Traité d'évacuation. — Le colonel Dunkin. — Vierge en mosaïque. — Bible de douze cent mille francs. — Rêves de fortune évanouis. — Le général Taviel. — Cadeaux pour Zozotte. — Vente de mon écurie. — Lord Paget. — Le baron de Quintella. — Le comte de Novion. — Mot du prince régent. — M. de Bourmont. — L'embarquement. — Dernier souvenir d'une dame de Lisbonne..... 139

CHAPITRE V

Sur la *Filla*. — Le jeune de Fontenay. — Invité à bord du commodore, lord Stuart. — Perdus en mer. — Papiers anglais. — Officiers et matelots anglais. — Terrible tempête. — Sur les Roches bonnes. — Le lieutenant en second Weith. — En approchant de Quiberon. — En face du port. — Défense de débarquer. — Projet d'évasion. — Pris pour l'armée du général Dupont. — Débarquement. — Ordre de ne pas paraître à Paris. — Désobéissance. — Essieu brisé. — Entre ma femme et mes enfants. — Nouveau manquement à la discipline. — L'esprit de Zozotte. — Général de division..... 213

CHAPITRE VI

Rentrée en Espagne. — L'Empereur et le général Legendre à la parade de Valladolid. — Général foudroyé. — Et votre main ne s'est pas desséchée? — L'affaire de Baylen. — Vedel contre Dupont. — Condamnation sur le papier. — En face de l'Empereur. — Audience de cent minutes. — Avez-vous quelque chose à me demander? — Fatale hésitation. — Les souverains se font prier. — Thermomètre de la faveur. — Pour le comte de Novion. — Grand galop de l'Empereur. — Le général Darmagnac. — Gouverneur de la Vieille-Castille. — Opuscule sur la romance.. 244

CHAPITRE VII

La désolation à Burgos. — Les agissements de Darmagnac. — L'ordre après le désordre. — Séances de gouvernement. — L'autorité par la bienveillance et par la justice. — Proclamation. — Création d'un tribunal. — La barbe du gouverneur. — Les restes du Cid et de Chimène. — Leur translation à Burgos. — Le tombeau et les inscriptions. — Le Cid a-t-il existé? — Hôpital modèle. — Un parent de Latude. — Association de Pharisiens. — Démêlés avec l'archevêque. — Une traduction de *Don Quichotte*. — Quevedo. — Vente de biens religieux. — Las Huelgas. — Zozotte à Burgos. — Ses terreurs. — Les manteaux chocolat. — Départ de Zozotte. — Vie à Paris et dépenses. — Le *Jour des mémoires*..... 284

CHAPITRE VIII

Burgos sans troupes. — Refus du maréchal Mortier. — A la merci de Ballesteros. — Le fort de Burgos. — Visites du maréchal Suchet, de La Salle et de Rœderer. — Le bulletin de Wagram. 322

CHAPITRE IX

Essai de royauté du maréchal Soult. — Vive Nicolas! — Lettre du général Ricard. — Surprise d'Oporto. — Périlleuse mission confiée au colonel Dulong. — Franchise du général Delaborde. — La manie du plumet. — Le cuisinier Meo. — La marquise de Monte-Hermoso et Mme Lucotte. — Un agent de Joseph. — L'illustrissime Amoros. — Lutte de l'élément espagnol et de l'élément français. — Entre Joseph et l'Empereur. — Expéditions contre les guerillas. — Forêt vierge. — A la poursuite d'une bande. — Route d'Anguiano. — A travers le lit d'un torrent. — Le passage des Démons. — Le marquis de Villa-Campo. — Incendie protecteur. — Chasseurs de Nassau. — Le capitaine Hagen. — Contre un corps de cavalerie espagnole. — Dispersion des guerillas. — Maladie et visions. — Destitution déguisée. — Abandon de service..... 336

CHAPITRE X

Nouvelle sortie d'Espagne. — Plan d'un roman. — Le général Solignac à Burgos. — Cruautés inutiles. — Lieux d'étape retranchés. — Le portrait de Zozotte. — Cinq cents francs de récompense. — Zozotte à Bordeaux. — Retour à Paris. — Mariage de Napoléon et de Marie-Louise. — En cercle autour de l'Empereur. — Humiliation du maréchal Masséna. — Dialogue avec Berthier. — Pressentiments de Masséna. — Retour à Burgos..... 380

CHAPITRE XI

Le général Dorsenne. — Convaincre pour vaincre. — Trois pendus. La garde impériale en Espagne. — Imposture du général Dorsenne. — Plan de campagne en Portugal. — Jugement sur le maréchal Soult. — Manuel général des états-majors. — Le comte d'Erlon. — Chef d'état-major du neuvième corps. — Le général Claparède. — Nouveau gouvernement..... 399

CHAPITRE XII

Les autorités de Salamanque. — Folie du général Gardanne. — La duchesse d'Abrantès à Salamanque. — Le caractère de la duchesse. — Le général Fournier-Sarlovèse. — Ses boutades. — Le

salon de la duchesse. — Essai de conversion. — Jules de Canouville. — Pour l'amour d'une Bonaparte. — Napoléon et la vertu de ses sœurs. — Trac organisé contre don Julian. — Négociations avec don Julian. — Beaux projets. — Retraite de l'armée de Portugal. — Causes de cette retraite. — Les lignes de Torres-Vedras. — L'affaire de Busaco. — En position à Santarem. — Nouveau plan contre Wellington. — Lettre au maréchal Soult. Retards criminels. — Conseil de guerre. — Le canon de Badajoz. — Wellington et Masséna..... 426

CHAPITRE XIII

Petits scandales. — La maîtresse du maréchal Masséna. — Altercation avec le maréchal. — Gasconnade du duc d'Istrie. — L'Université de Salamanque. — Docteur honoraire de cette Université. — Combat de Fuentes de Onoro. — Rébellion de généraux français. — Le dernier fait d'armes de Masséna. — Changements à l'armée de Portugal. — Marmont remplace Masséna. — Adieu de Junot. — Je suis nommé baron. — Embellissements de Salamanque. — La place du Général Thiébault. — Couvent de Trappistines. — L'aide de camp Chambure. — Ses blessures. — Croix d'honneur réparatrice. — Le traître Drouville. — Lettre au commandant d'Avila. — Les Chasseurs des montagnes. — En conduisant ma division. — Premier ravitaillement de Ciudad-Rodrigo. — A travers la lunette du maréchal. — Devant Fuenteguinaldo. — Attaque ou retraite. — Les Anglais délogés. — De Marmont à Dorsenne. — Le combat d'Aldea da Ponte. — Prétentions du général Souham. — Mauvais propos. — Tristes souvenirs..... 473

CHAPITRE XIV

Le général Bonté. — Le général Mouton-Duvernet. — Réclamations du marquis d'Espagne. — Le général Reynaud. — Rodrigo sans vivres et sans gouverneur. — Terrible mission. — Préparatifs de ravitaillement. — La pluie complice. — Réflexions et calculs. — Deuxième ravitaillement de Rodrigo. — Zèle méconnu. — Chute de Rodrigo. — La conséquence d'une rivalité. — Découragement. — Pour une lettre anonyme..... 530

CHAPITRE XV

Le général Rey à Burgos. — Par bénéfice de parenté. — Ville en déroute. — Bals et plaisirs. — M. et Mme Dorsenne. — Le boston et l'esprit de Mme Dorsenne. — M. et Mme Deslandes. — Perfidie de Dorsenne. — Le général Caffarelli. — Sa nullité. — Le général Thouvenot. — Gouverneur par intérim. — Convois d'appro-

visionnement. — Vitoria attaquée par Mina. — Correspondance avec le ministre. — Impudent personnage. — Querelle avec Caffarelli. — L'aide de camp Combes. — Demande de congé. — En quittant l'Espagne. — Bloqués par Mina. — Adieu des Espagnols..... 558

. . . . . .

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière.